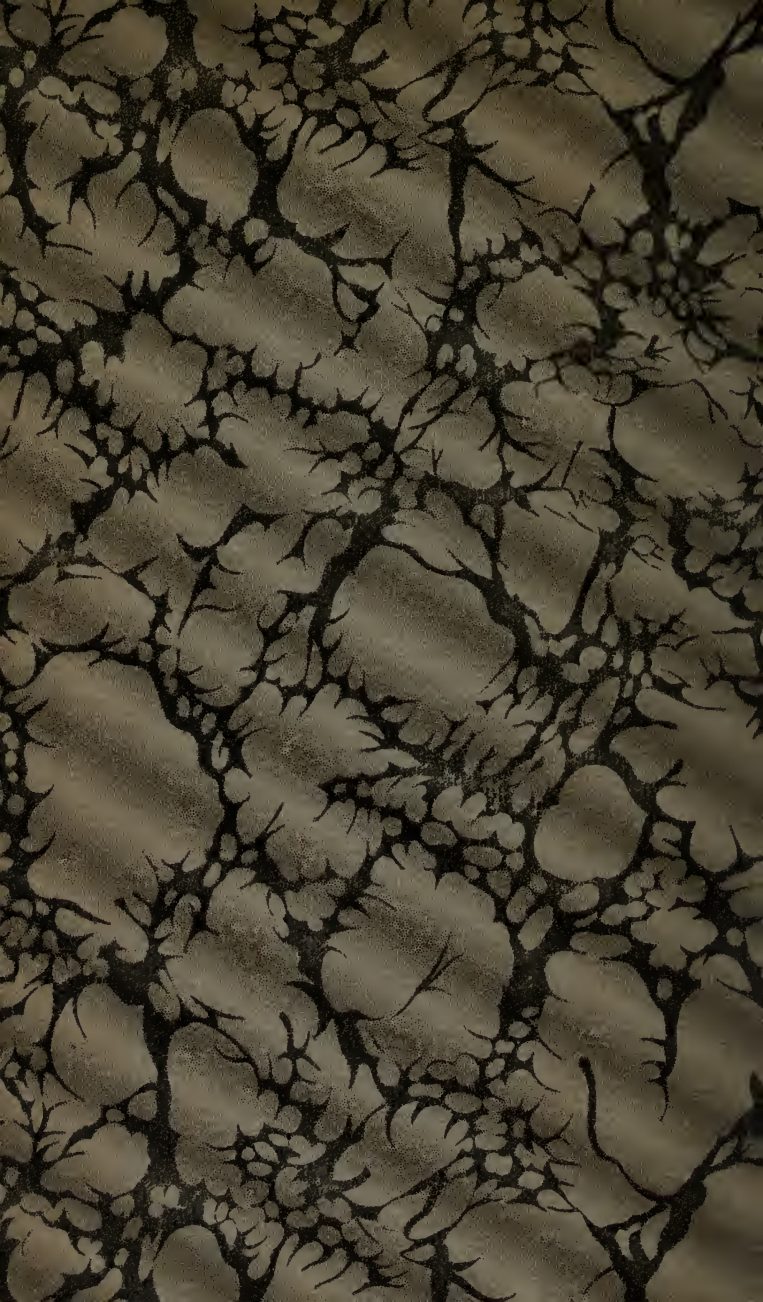
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00293776 1



TRENTE-HUITIÈME MILLE

ÉDOUARD DRUMONT

LA
Dernière Bataille

(NOUVELLE ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE)

PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

Tous droits réservés

LA

DERNIÈRE BATAILLE

NOUVELLE ÉTUDE

PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE MARPON ET FLAMMARION

La France Juive, 2 vol. in-18 : 7 fr.
(141e édition.)

La France Juive devant l'Opinion, 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.
(40e mille.)

LIBRAIRIE SAVINE

La Fin d'un monde, 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.
(70e mille.)

LIBRAIRIE BASCHET

Les Fêtes nationales de la France, 1 v. in-fo avec gravures.

LIBRAIRIE CHARPENTIER

Mon vieux Paris, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE PALMÉ

Le Dernier des Trémolin, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE QUANTIN

Papiers inédits du duc de Saint-Simon
(Lettres et dépêches de l'ambassade d'Espagne), 1 vol. in-8o.
La Mort de Louis XIV (Journal des Anthoine).
1 vol., édition de luxe, petit in-8o.

EN PRÉPARATION :

L'EUROPE JUIVE

Tous droits de reproduction réservés. Pour la traduction, s'adresser à l'auteur.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉDOUARD DRUMONT

LA FRANCE JUIVE

(Essai d'Histoire contemporaine)

Deux volumes in-18. Prix. . . . . **7** francs.

LA FRANCE JUIVE

DEVANT L'OPINION

Un volume in-18. Prix. . . . **3 fr. 50**

LA FIN D'UN MONDE

(Étude psychologique et sociale)

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Imp. de la Soc. de typ. [illegible] r. Campagne Première, Paris.

ÉDOUARD DRUM

La Dernière BATAILLE

NOUVELLE ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE

H 64375
24.7.17

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE VALOIS, 3

1890

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés)

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires numérotés à la presse sur papier de Hollande.

Et 15 exemplaires numérotés à la presse sur papier impérial du Japon.

DS
135
F83D76

PRÉFACE

A Monsieur le Marquis de Morès.

Mon cher ami,

Votre nom avait sa place marquée d'avance en tête de ce livre.

Vous avez donné un noble exemple en venant, vous le fils d'une illustre race, lutter avec nous pour la cause sociale, pour la cause de la Fraternité et de la Justice.

Le Peuple ne s'y est pas trompé, et vous n'avez pas oublié quelles acclamations enthousiastes vous ont salué vos amis et vous lorsque, à la réunion de Neuilly, vous avez mis votre main dans celle des travailleurs en leur disant : « Camarades, l'heure est sombre! la France a besoin de tous les dévouements. Voulez-vous que nous combattions encore côte à côte, comme au temps où gentilshommes et plébéiens mêlaient leur sang sur les champs de bataille pour constituer la Patrie française que le Juif est en train de détruire. »

La salle Galice est au fond de la banlieue parisienne,

et cependant le bruit de cette réunion a retenti dans toute l'Europe.

Chacun a senti qu'il s'était passé là quelque chose de généreux et de grand, quelque chose qui nous arrachait un peu à tous ces sales tripotages parlementaires, à ces marchés de conscience, à ces négociations entre politiciens et banquiers, à l'écœurant et monotone train train de la vie présente.

Vous aviez le droit de parler haut devant tous, car votre jeunesse pourrait être donnée en exemple à plus d'un. Riche, comblé de tous les dons, brillant officier, vous avez voulu vivre, au milieu des pionniers de la libre Amérique, de la rude et virile existence des héros de Fenimore Cooper. Vous avez quitté ce Paris qui vous aimait pour votre belle humeur et votre esprit, ce Paris où la Destinée vous avait préparé un lit si luxueux et si doux, pour aller planter votre tente aventureuse à la lisière des forêts vierges, sur un sol encore à moitié sauvage où l'homme ne vaut que par lui-même et ne peut compter que sur lui-même...

Vous avez rapporté de vos voyages une âme plus humaine et plus moderne que celle de nos hommes politiques qui s'épuisent en inutiles redites sur des événements accomplis, qui s'étiolent et se dessèchent sur place dans l'atmosphère factice des coteries. En ces pays où l'activité individuelle se développe sans entraves, vous avez pu apprécier combien, en réalité, la valeur du travail de l'homme est supérieure à celle de l'argent... Maintenant vous riez de bon cœur de la peur de ces conservateurs qui tremblent à l'idée de perdre Rothschild comme l'enfant à l'idée de perdre sa

nounou, et qui s'écrient, ainsi qu'osait l'imprimer un journal : « Que deviendrons-nous si notre bienfaiteur nous abandonne ? »

Le livre en tête duquel je mets votre nom paraîtra peut-être un peu triste à votre âme enthousiaste et croyante ; j'appréhende qu'il ne soit que trop vrai et, en tout cas, je vous affffrme qu'il est sincère.

La sincérité, c'est notre héroïsme à nous. C'est par là uniquement que se révèle une œuvre d'art. Si mes livres ont fait quelque bien, s'ils ont éveillé des pensées dans quelques intelligences, s'ils ont raffermi quelques âmes, c'est qu'étranger à toute ambition personnelle, dégagé des considérations multiples qui enlèvent leur liberté aux hommes d'aujourd'hui, j'ai peint la vie de mon temps telle qu'elle m'apparaissait.

Des milliers d'êtres ahuris ou désorientés par tous les mensonges de la Presse juive, assistant sans y rien comprendre au spectacle de la dissolution actuelle, m'ont su gré de les aider à voir clair.

Pour les générations qui grandissent, ce sont des instruments de travail intellectuel que ces livres où j'analyse les événements d'une plume toujours véridique, où je montre les causes cachées de faits qui semblent obscurs, où je démonte les ressorts de la machine afin d'expliquer à tous comment l'organisme social fonctionne en mode subversif.

Un homme racontant cette fin de siècle qu'il a vue, traduisant sans esprit de parti, sans déclamation vaine, l'impression qu'il a ressentie de tout ce qui se passait autour de lui, — voilà mon œuvre, voilà comment la Postérité le jugera.

Aussi, cette fois, j'ai imité les ymagiers du temps jadis qui se représentaient dans un angle de leur cathédrale ou les artistes qui se sont peints eux-mêmes dans un coin de leur tableau, et j'ai mis un peu de moi-même dans ce volume de la 45e année qui clôt une phase de ma vie de travail.

Vous verrez là les débuts âpres de votre ami l'écrivain et vous saurez quelque chose des siens. C'étaient de bonnes gens, tous « du sang de France », pour employer le mot de Jeanne d'Arc que notre vaillant Jacques de Biez aime à citer ; ils n'ont pas dérobé le bien du prochain. Avec vous, d'ailleurs, nous sommes en famille, tous descendants de croisés ; il y a eu beaucoup de monde en effet aux Croisades... Si les Vallombrosa, les de Luynes, les d'Uzès et les Kervéguen y sont allés à cheval, les Buchon et les Drumont, du caractère aont je nous connais ont dû y aller aussi, seulement ils y seront allés à pied et, comme ils étaient modestes comme moi, ils se seront perdus dans la foule.

En ce volume qui complète en certain points la France juive *et la* Fin d'un Monde, *je me suis efforcé surtout de décrire et de fixer en ses traits essentiels la période toute particulière que nous traversons, période de découragement, d'affaissement, de prostration. Démoralisé par la République juive qu'il subit depuis dix ans, le pays semble n'avoir plus d'énergie pour réagir et tout se réduit à des manifestations scripturaires ou verbales. Le Juif triomphe, mais il ne peut plus agir dans l'ombre, faire mouvoir comme autrefois les marionnettes au fond de la coulisse, se dissimuler derrière des paravents ou des écrans ; il est visible à l'œil nu pour tout le monde, il est directement mis en cause, en un mot il est dé-*

pouillé du mystère qui faisait sa force, ce qui veut dire qu'il est perdu...

Il me semble parfaitement inutile, mon cher ami, de répéter une fois de plus que nous n'avons jamais poursuivi contre les Juifs une campagne religieuse.

*Tout ce que nous pourrions dire n'empêchera jamais les journaux dévoués à Israël de reproduire la même accusation mensongère. Quand on est gêné pour répondre à ce que dit un adversaire, il est tout indiqué de répondre à ce qu'il ne dit pas; c'est l'*A B C *de la polémique. Guerre religieuse, c'est l'argument classique, inévitable, obligatoire contre nous, et nous pourrions réciter d'avance l'article que les feuilles soi-disant libérales publient imperturbablement toutes les fois qu'il s'agit de nous. « Intolérance, fanatisme, préjugés d'un autre âge. »*

Cette argumentation, que je connais par cœur et qui ne repose absolument sur rien, n'a guère le don de m'émouvoir. J'avoue cependant que j'ai un serrement de cœur lorsqu'un homme comme Cornely, dans son désir de complaire aux Juifs, emploie de pareilles armes; mais ici c'est une affaire de sentiment. Quand on a eu plaisir, jadis, à serrer la main d'un camarade, c'est toujours avec tristesse qu'on le voit commettre un acte bas; et c'est commettre un acte bas que d'attribuer à un écrivain ou à un parti des idées que démentent tous les livres de cet écrivain et toutes les déclarations de ce parti.

Par respect pour sa réputation méritée d'homme d'esprit, M. Andrieux, dans la conférence qu'il a faite au boulevard des Capucines sur la QUESTION JUIVE,

a eu le bon goût de ne pas rééditer ces sornettes, et je suis heureux de l'en remercier.

Sur ce point, il ne peut y avoir aucun doute pour tout homme impartial.

Si vous voulez toute ma pensée, mon cher ami, je ne vous cacherai pas que cette plaisanterie juive me paraît parfois amusante ; c'est d'un comique assez grossier, sans doute, mais qui dilate quand même la rate. Nous n'avons ni écrit ni prononcé un mot contre la religion d'Israël; le Juif se campe devant nous et vomit sur notre culte toutes les abominations imaginables; il couvre de boue nos Sœurs de Charité, qui sont des Françaises après tout, les sœurs ou les cousines de beaucoup d'entre nous; il les attaque dans les sentiments les plus délicats de la femme, dans leur pudeur de vierge; il les accuse faussement d'accoucher en wagon; il poursuit nos vieux prêtres des plus immondes calomnies ; il regrette qu'on n'en ait pas fusillé assez...

Quand il a fini, quand il a vidé son panier à ordures, le Juif se tourne vers nous qui, encore une fois, n'avons rien dit ni sur les rabbins, ni sur les fêtes juives, ni sur Peçah, ni sur Souccoth, ni sur Rosch Haschana, ni sur Rosch Hodesch, ni sur quoi que ce soit qui touche aux croyances des Israélites, et il s'écrie avec l'accent de la plus vive indignation : « Vous voilà intolérants, ennemis de la foi des autres, persécuteurs ! »

La République française, *l'*Estafette, *le* Paris, *tous journaux qui vivent en bonne intelligence avec les banques et les banquiers, se mettent à faire chorus...*

Si nous vivions au temps où les polémiques étaient

loyales, où l'on vérifiait les textes avant de rien affirmer, j'aimerais à ce qu'un critique sérieux, M. Sarcey, par exemple, dont la bonne foi est universellement reconnue, prît la peine de vider définitivement cette question qu'il a traitée sans la connaître bien.

Que M. Sarcey consulte mes livres, il constatera que je n'ai jamais parlé de M. Zadoc-Khan qu'avec déférence et qu'il ne m'est jamais arrivé d'appeler les officiers juifs : PIERROTS DE SYNAGOGUE *ou* POLICHINELLES DE KEHILAH.

Que M. Sarcey ouvre la collection d'une feuille dirigée par un Juif, la LANTERNE, *il y rencontrera à chaque instant des insultes ignobles contre nos évêques ou nos curés qu'on appelle des* ENSOUTANÉS, *des* VOBISCUM, *des* PÈRES OMNIA, *sur lesquels on piétine quand ils sont morts; il verra avec dégoût comment on injurie nos officiers qu'on nomme des* CLÉRICAFARDS, *des* PIERROTS D'ÉGLISE, *des* POLICHINELLES DE SACRISTIE.

La conviction de M. Sarcey sera vite faite ; il dira après cet examen : « Ce ne sont pas les Antisémites qui attaquent la religion des autres, ce sont, au contraire, les Sémites... »

Sans doute, malgré l'autorité de son nom, M. Sarcey aura peine à faire passer dans un journal républicain l'article ou il proclamera cette évidence, mais cet article nous le ferons imprimer à nos frais et placarder sur les murs et tout le monde dira : « Décidément ce Sarcey est un homme droit, quand il lui est démontré qu'il s'est trompé il reconnaît franchement son erreur. »

La vérité est qu'à aucune époque, dans aucun pays, la question juive n'a été une question religieuse, mais

toujours et partout une question économique et sociale.

Quand vous écoutez les turlutaines que vous racontent les Jules Simon et les Renan, vous n'avez pas plus l'idée de l'histoire que vous n'auriez l'idée de la structure du corps humain, en regardant les toiles peintes des baraques foraines sur lesquelles sont représentés des monstres et des phénomènes.

Les faits sont là pour éclairer tout homme d'un esprit probe qui voudra sincèrement être éclairé.

A quel moment de l'histoire l'autorité de l'Église fut-elle le plus unanimement acceptée ? A quel moment son influence fut-elle universellement reconnue ? A quel moment la foi fut-elle la plus vive ? A quel moment l'Église toute puissante aurait-elle pu s'indigner qu'on tolérât à côté d'elle une religion qui niait la divinité de Jésus-Christ ?

Evidemment ce fut au onzième et au douzième siècle, alors que les rois de France comme Robert le Pieux chantaient au lutrin, à cette heure

> *Où, sous la main du Christ tout venait de renaître,*
> *Où le palais du prince et la maison du prêtre,*
> *Portant la même croix sur leur front radieux,*
> *Sortaient de la montagne en regardant les cieux.*

Quelle était la situation du Juif en ce temps-là ? Il suffit, pour le savoir, d'ouvrir la Vie de Louis le Gros *écrite par Suger lui-même.*

En 1131, le pape Innocent II vient à Paris et célèbre les fêtes de Pâques dans l'abbaye de Saint-Denis dont Suger était abbé.

Tous les corps de métier, toutes les communautés figurent dans le cortège royal, image d'une société sévère-

ment hiérarchisée où chacun avait son rang. Les Juifs avaient leur place dans cette fête. Y figuraient-ils en parias, en proscrits, en citoyens dont le culte est à peine toléré et qui sont contraints de cacher leur foi ?

Nullement.

Les Juifs sont immatriculés dans les cadres de la Patrie française. La Synagogue marche avec le rabbin à sa tête est celui-ci, loin d'être obligé de dissimuler sa croyance dans cette cérémonie d'un caractère tout religieux, devant tous ces Chrétiens réunis, porte les rouleaux de la Thora enveloppés dans un voile précieux...

Que dit le Pape ? Il adresse, avec une paternelle douceur, un vœu affectueux à ce représentant d'une autre religion : « Que le Dieu tout puissant enlève le voile qui vous cache la vérité : AUFERAT DEUS OMNIPOTENS VELAMEN A CORDIBUS VESTRIS !

Il est donc absolument faux que les mesures prises contre les Juifs aient jamais été inspirées par des considérations confessionnelles. Peu à peu ils avaient tout monopolisé, tout accaparé; comme nous l'apprend Rigord, l'historien de Philippe Auguste, ils avaient conquis la moitié de Paris : FERE MEDIETATEM TOTIUS CIVITATIS SIBI VINDICAVERUNT.

Les Juifs exaspérèrent les indigènes ; pour me servir d'un mot un peu gaulois de la SATIRE MENIPPÉE, « *ils firent caca dans leur panier* ».

C'est de la colère de ces spoliés et de ces victimes que naquit l'antisémitisme d'alors comme celui d'aujourd'hui.

Il est regrettable que le phonographe n'ait pas été inventé à cette époque. On entendrait la voix d'un marchand ou d'un travailleur du XII^e^ siècle qui dirait identiquement ce que disent les marchands et les tra-

vailleurs du XIXe siècle : « Les Juifs nous prennent tout, ils sont partout, ils s'entendent tous entre eux contre nous. Cela ne peut pas durer comme cela? »

Gogo, dans ces siècles lointains, n'existait pas, l'actionnaire résigné que nous connaissons n'était pas encore créé. Les hommes de cette époque étaient moins amollis, moins veules que les hommes d'aujourd'hui ; quand on les écorchait ils criaient. Ils crièrent, ils frappèrent. Pendant deux cents ans, la Royauté fit tout pour essayer de décider les Juifs à s'assimiler au reste de la nation, à ne pas exploiter le malheureux Chrétien, jusqu'à l'épuisement. Tout échoua ; on finit alors par reprendre ce qui avait été volé et par expulser ceux qui avaient volé.

Quant à l'Église, représentée par son chef suprême, elle n'intervint jamais que pour essayer de protéger les Juifs, pour blâmer les actes de violence exercés contre eux, pour prêcher la modération à des gens mis hors d'eux-mêmes par les mauvais tours des Juifs et qui répondaient souvent : « Très Saint-Père, ce que vous dites est très beau, mais enfin laissez-nous vivre dans un pays qui est le nôtre. Vous défendez une minorité au nom de l'humanité, c'est fort bien ; mais laissez la majorité défendre son droit à la vie. »

Sans l'Église il n'y aurait plus de Juifs ; les Juifs d'Europe auraient disparu comme les Peaux-Rouges d'Amérique. Il n'y a pas un écrivain qui se soit occupé du Moyen Age qui ne soit convaincu de ce fait.

Nous avons de ceci un témoignage irrécusable, le témoignage des Juifs eux-mêmes. Dans une heure de justice et de reconnaissance, les Juifs proclamèrent solennellement ce qu'ils devaient à la Papauté, c'est-à-dire à l'Église.

Dans la séance du 5 février 1807, le Sanhédrin réuni à Paris par Napoléon Ier adopta l'adresse suivante proposée par M. Avigdor :

« Les députés israélites de l'Empire de France et du royaume d'Italie au Synode hébraïque décrété le 30 mai dernier, pénétrés de gratitude pour les bienfaits successifs que le clergé chrétien a rendus dans les siècles passés aux Israélites de divers états de l'Europe,

« Pleins de reconnaissance pour l'accueil que divers pontifes, et plusieurs ecclésiastiques ont fait dans différents temps aux Israélites de divers pays alors que la barbarie, les préjugés et l'ignorance réunis persécutaient et expulsaient les Juifs du sein des sociétés,

« Arrêtent :

« Que l'expression de ces sentiments soit consignée dans le procès verbal de ce jour, pour qu'elle demeure à jamais comme un témoignage authentique de la gratitude des Israélites de cette Assemblée pour les bienfaits que les générations qui les ont précédés ont reçus des ecclésiastiques des divers pays de l'Europe. »

Vous voyez, mon cher ami, de quel extraordinaire aplomb sont douées les feuilles sémitiques qui prétendent que c'est l'Église qui a commandé les persécutions contre les Juifs.

Le souvenir du déicide a été si peu la cause déterminante des mesures de salut public, prises contre les Juifs dans le passé, que nous voyons les Musulmans poursuivre de la même haine ou plutôt se défendre avec la même énergie contre un peuple auquel ils n'avaient pas à reprocher, je crois, d'avoir crucifié Mahomet.

Ce qui précisément est intéressant pour les socio-

logues, pour ceux qui s'occupent de questions sociales, c'est de voir la crise juive se renouveler dans une société où la différence de religion ne joue aucun rôle et se renouveler identiquement dans les mêmes conditions qu'au Moyen Age, sur le terrain économique et social.

La vérité encore est que la race juive ne peut vivre dans aucune société organisée; c'est une race de nomades et de Bédouins. Quand elle a installé momentanément son campement quelque part, elle détruit tout autour d'elle, elle coupe les arbres, elle tarit les sources et on ne trouve plus que de la cendre à la place où elle a dressé ses tentes.

Le Juif n'a pas le cerveau fait comme nous. Dans son cerveau il n'y a pas de place pour l'idée du Prochain, pour la pensée qu'il existe d'autres hommes qui aient des droits, des intérêts légitimes. Une fois qu'une convoitise s'est emparée de ce cerveau, le Juif va tout droit, il a une espèce d'hypertrophie du MOI. *Emporté par ce* MOI *inexorable dont parlait Renan, alors que les Sémites n'étaient pas tout puissants, il n'est gêné par aucun scrupule, il obéit à une sorte d'impulsion de névrosé servie par une merveilleuse subtilité pratique.*

On comprend la puissance que cette façon de concevoir la vie a donné aux premiers Juifs qui sont entrés dans une société ouverte, confiante, détendue par toute la phraséologie humanitaire; on s'explique qu'en moins d'un siècle ils aient fait passer dans leurs poches presque toute la fortune du pays.

Malheureusement pour le Juif, une société n'est pas un concours d'habileté; c'est un organisme complet où tout se tient, c'est un édifice complexe où tout s'appuie, s'étaye, s'équilibre réciproquement.

Au premier abord il paraît très joli de pratiquer en grand l'exécrable science de faire des pauvres, de ruiner des milliers de petits épargnistes avec des sociétés, de troubler des milliers de travailleurs avec des spéculations sur tout ce qui sert à la vie ou à l'industrie : spéculations sur les grains, sur les cuivres, sur les sucres, sur les pétroles, sur les nitrates, sur les huiles, sur les cafés.

Encore, lorsque tous ces gens-là sont dépossédés, déracinés, déplantés, expropriés, obligés de changer de métier, réduits à l'état errant, faut-il savoir où les mettre...

S'ils se tuaient tous, le problème serait simple, mais il en est qui ont le mauvais goût de tenir à la vie, et ils restent.

Avec un article du Code, on démontre aux premiers qui se plaignent que tout a été parfaitement régulier, et, pour les réconforter, les journaux opportunistes leur débitent quelques calembredaines et leur prouvent que le triomphe du Juif est une des plus précieuses conquêtes de 89, une éclatante victoire sur les préjugés d'autrefois. Ils trouvent la plaisanterie un peu forte, mais ils n'osent rien dire... D'autres viennent, ils se reconnaissent entre eux, ils se racontent leurs malheurs... Un écrivain, inconnu la veille, flétrit ces actes antisociaux, il est célèbre le lendemain. Un orateur, comme vous, parle d'un châtiment nécessaire, on l'acclame...

Le Juif, en un mot, retrouve devant lui ce Prochain qui n'existait pas pour lui ; qui n'entrait pas dans son entendement, ce Prochain dont il n'a tenu aucun compte, ce Prochain qu'il a foulé aux pieds pour arriver au million...

— *Vous êtes acariâtre, dit le Juif à ce Prochain. N'auriez-vous pas lu de mauvais livres : la* FRANCE JUIVE *par exemple?*

— *J'ai lu la* FRANCE JUIVE, *mais je n'ai pas besoin de livres pour savoir que vous m'avez tout pris, et je trouve assez singulier de ne pas pouvoir manger dans un pays qui est le mien... Il serait peut-être temps de restituer un peu...*

Que peut répondre le Juif à ces revendications?

Il s'est mis en dehors du pacte social pour s'enrichir, il ne s'appuie sur aucun principe moral, puisqu'il sait bien que les manœuvres grâce auxquelles il a constitué en quelques années sa monstrueuse fortune, sont des attentats à toute morale divine et humaine, il dit :

— *Nous sommes les plus rusés, c'est à nous que doit appartenir le monde.*

Les autres répondent :

— *Nous sommes les plus forts.*

Or, on a vu des conquêtes fondées exclusivement sur la Force.

On n'a pas vu de conquêtes fondées exclusivement sur la Ruse.

Les Juifs, ces éternels recommenceurs, auront, une fois de plus, essayé d'établir, sur les autres peuples, cette domination anormale et factice qu'ils conçoivent en dehors de toutes les lois naturelles ou sociales ; ils se heurteront, une fois de plus, aux lois primordiales qui sont antérieures à tous les codes, et qui ont pour raison d'être d'assurer à chacun le droit à la vie.

A la moindre étincelle on voit, comme à Neuilly, la flamme des colères publiques s'élancer jusqu'au ciel et la foule crier : bravo! On jette de l'eau sur le feu, on

achète le silence des journaux et le feu couve plus terrible sous la cendre...

A l'heure de la crise suprême, quand il y aura de l'électricité dans l'air, rien ne pourra sauver les Rothschild. Les Juifs auront peut-être réussi à détruire la France, mais ils mourront sous ses ruines.

Voilà pourquoi, mon cher ami, mon nouveau livre est plus modéré que les précédents.

Quand les Juifs étaient tout-puissants et que personne ne les osait attaquer, je leur ai parlé comme on parle à des oppresseurs implacables.

Aujourd'hui je leur parle avec une sorte de douceur et de pitié, comme on parle à des condamnés...

9 février 1890.

E. D.

LA

DERNIÈRE BATAILLE

LIVRE PREMIER

L'HISTOIRE A LA CAMPAGNE

(MAI-DÉCEMBRE 1889)

Mois de mai qui est arrivé,
C'est aujourd'hui qu'il faut chanter!
Un beau bouquet pour saluer!
. . . . . .
En revenant dedans les champs,
Nous avons trouvé les blés grands,
Les avoines en avoinant,
Les aubépines en fleurissant.

(Vieille chanson populaire)

I

RETOUR AUX CHAMPS

En route. — Philosophie de Bob. — Vue de quais.
Nous déjeunons. — La joie de Thos.

Me voilà réinstallé dans mon petit ermitage de Soisy. Quand j'ouvre les yeux, je revois le spectacle accoutumé : l'immense jardin avec ses portes cintrées ouvertes sur des clôtures qui donnent à l'endroit

l'air d'un jardin de couvent, l'allée des tilleuls, les champs encore noirs frangés par le ruban d'argent de la Seine.

Juste en face, voici Grand-Bourg. C'est là que vécut un agioteur triomphant, c'est là que l'on ramena, il y a deux mois à peine, le cadavre mutilé de l'agioteur vaincu, dont la tête, fracassée par le pistolet, avait été raccommodée avec de la cire pour cacher le trou de la balle...

Je me trouve bien. J'ai eu du beau temps pour venir et j'ai fait un charmant trajet. Au premier moment, Bob était folâtre et dansait... « Danse, mon vieux, lui ai-je dit, tu ne sais pas ce qui t'attend. » Quand il a vu que l'on n'allait plus au Bois et qu'on s'engageait le long de toutes sortes de quais inconnus, Bob a compris vaguement de quoi il s'agissait et il s'est fait une allure de circonstance.

Je vous assure que c'est très agréable de cheminer ainsi, *liber cura*. Quand on a foulé le pavé de Paris depuis l'âge le plus tendre, en roulant des pensées de toutes les couleurs, on est content d'être ainsi un peu au-dessus de la chaussée. En même temps, on a la satisfaction de se diriger soi-même, de n'être pas comme un colis dans une voiture ; on va lentement, on trotte, on s'arrête et on regarde les maisons...

Que de maisons il y a dans ce Paris !

En ai-je grimpé de ces étages dans ces maisons et que de souvenirs, d'idées, de chagrins éveille ma promenade à travers la ville ! Ici, j'ai habité avec des peintres et des poètes de l'avenir, et là, avec des maçons, à la table desquels je mangeais le soir. J'ai aimé, j'ai été aimé, j'ai souffert, j'ai pleuré dans cette

mansarde du quai Bourbon, d'où l'on a une vue admirable sur la Seine.

Quand on a eu Paris sur le dos pendant si longtemps, quand on y a tant travaillé, tant peiné, c'est un bon moment, encore une fois, que celui où l'on s'en va vers la tranquillité des champs. En s'interrogeant, on ne se méprise pas trop; on se dit : « J'ai fait ce que j'ai pu ; je n'ai rien de grave à me reprocher ; je n'ai rien volé à personne. Il n'y a pas, dans cette ville de deux millions d'hommes, un être qui pleure ses économies perdues dans quelque société fondée par moi. Je n'ai jamais attaqué que des forts, des puissants et des riches et j'ai offert ma vie pour défendre mes idées, quoique je sois enchanté, après tout, qu'on ne l'ait pas encore prise. Sans savoir très exactement ce que j'ai, j'ai du pain sur la planche, c'est-à-dire du loisir devant moi pour écrire le livre qui me plaira. Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir accordé tous ces bienfaits : *Gratias tibi ago, Domine, pro universis beneficiis tuis...*»

Voilà maintenant le côté ennuyeux de la route ; les quartiers d'usines et d'entrepôts où l'on n'aperçoit que cheminées qui fument, charrettes pesantes ou haquets grinçant sur le dur pavé de Bercy à Charenton. « Allons, mon vieux Bob, si tu veux que nous déjeunions aujourd'hui, il faut te décider à marcher un peu. Enlevons Maisons-Alfort et allons nous reposer à Villeneuve-Saint-Georges ! »

Une fois à Villeneuve, nous sommes chez nous, à deux pas de notre forêt de Sénart. Voilà le grand caravansérail en marbre rose qui ressemble à un hôtel de Suisse et l'écusson gigantesque qui annonce la

présence du fils des preux, le noble comte Cahen d'Anvers.

Saluons de loin la demeure de ce gentilhomme et entrons dans le bois. Nous n'avons qu'à obliquer à gauche pour retrouver notre joli petit sentier, ce sentier presque caché l'été sous la verdure, qui coupe de Mainville à l'Ermitage; un temps de galop et nous voilà rendus...

Thos, qu'on a laissé au logis tout l'hiver, ne peut contenir ses transports joyeux en revoyant le cheval qui lui a jadis cassé la patte d'un coup de pied et il n'interrompt ses aboyements de bienvenue que pour se livrer à des gambades folles. Marie, ma vieille bonne, m'affirme que les assiettes campagnardes destinées à orner la muraille sont arrivées intactes. Tout va bien...

II

CHANSONS DE PRINTEMPS

Ce que disent les oiseaux. — Une grande horloge de la Forêt noire. — Le rossignol et Littré. — Un ténor fourbu. — Le silence. — Corbeaux et corbillards.

Que la vie est singulière ! Il a fallu que j'atteigne quarante-cinq ans pour connaître le Printemps. J'en ai beaucoup entendu parler, j'ai lu beaucoup de vers admirables là-dessus, je me suis trouvé à la campagne

dans des mois qui correspondaient à la saison printanière, mais enfin je n'ai jamais éprouvé cette joie d'être dans un grand jardin, avec du temps à moi pour voir renaître la Nature. C'est vraiment très joli...

Au début, on est un peu troublé par tous ces bruits d'oiseaux. Tout ce monde gazouillant, sifflant, pépiant, remuant, voletant à la fois vous cause une impression d'agacement; on se dit: « Qu'est-ce qu'ils ont tous à faire *couic*, *couic*, comme ça? » Peu à peu, on s'aperçoit que tout est admirablement organisé et l'on a comme l'idée d'une gigantesque horloge de la Forêt noire où les heures seraient annoncées par des oiseaux différents, où les mois qui se succèdent seraient représentés par des saints à grande barbe: saint Pierre, saint Jean, saint Michel.

Tout ce petit monde des arbres finit par emménager, se caser, s'installer. On distingue bientôt les habitudes de chaque oiseau ; il y a les matineux comme le merle ou l'alouette, les couche-tôt comme les frileuses hirondelles qui ont peur de la fraîcheur, les artistes du soir comme les rossignols et les noctambules comme les hulettes.

Au bout de quelques jours, tout fonctionne régulièrement. Il y a bien quelques querelles entre ménages, quelques coups de bec sous la feuillée, mais c'est à peine une fausse note dans l'universelle harmonie. Vous arrivez à déchiffrer cette musique aérienne comme une partition ordinaire et à distinguer l'air de flûte auquel succède une rentrée de basson. Tout cela vous a troublé d'abord par je ne sais quoi d'espiègle et de désordonné, puis vous frappe,

vous pétrifie presque par le côté fatidique, et peu à peu vous charme et vous prend doucement par le côté de régularité et d'habitude.

Il n'est pas jusqu'au coucou qui ne finisse par tenir une certaine place dans votre vie. Rien de bizarre en commençant comme ce cri : *coucou ! coucou !* qui, jeté brusquement dans l'espace à des intervalles fixes, vous arrive des bois lointains. On s'y accoutume et une émotion vous saisit quand, vers le 18 juin, ce cri cesse brusquement. Vous pensez à cet oiseau que vous n'avez jamais vu et qui vous parlait du fond de la forêt. Pourquoi s'arrête-t-il? Vous sentez que quelque chose vient de finir et vous vous dites : Déjà !

La Nature va devenir plus belle que jamais, elle va prendre les teintes glorieuses de l'été, elle va porter les fruits d'or de la maturité, mais elle ne sera plus juvénile, fraîche, pimpante, chantante comme au printemps.

Le grand ténor, « le chantre des nuits heureuses », se tait bientôt, lui aussi.

C'est bien le vrai compagnon et l'ami de l'écrivain que ce mélodieux rossignol.

Comme Diderot a bien exprimé cela !

« Le pinson, l'alouette, la linotte, le serin jasent et babillent tant que le jour dure ; le soleil couché, ils fourrent leur tête sous l'aile et les voilà endormis.

« C'est alors que le génie prend sa lampe et l'allume, et que l'oiseau solitaire, sauvage, inapprivoisable, brun et triste de plumage, commence son chant, fait retentir le bocage, et rompt mélodieusement le silence et les ténèbres de la nuit. »

Je ne sais rien de touchant comme la page où Littré

raconte les émotions que lui donnaient les roulades du rossignol qui était son voisin au Mesnil... Depuis 9 heures du soir jusqu'à 4 heures du matin, Littré travaillait à son dictionnaire et l'artiste ailé venait tenir compagnie à ce bénédictin, penché sur ses arides travaux, cherchant péniblement des origines de mots, des étymologies et des acceptions.

Il n'appartenait qu'à notre poétique Zola de vilipender le rossignol et de l'appeler « un gueulard. »

Au milieu de la nuit paisible, au fond d'une solitude où, comme dit Bossuet, « on ne voit pas de vestiges d'hommes du monde, de curieux et de vagabonds », ce chant nocturne est d'un charme inexprimable.

Le grand virtuose s'essaie vers onze heures, presque timidement, puis il s'assure, il égrène ses notes perlées et, peu à peu, il semble qu'il se monte lui-même, que le silence qui se fait de plus en plus intense exerce sur lui l'effet excitant que la foule produit sur les acteurs; on dirait qu'il se sent écouté par un public invisible et muet d'admiration... Vers une heure, il est véritablement le roi de la nuit, et à la fin on éprouve un sentiment d'angoisse, on devine que ce nerveux se surmène, qu'il se livre tout entier, et l'on tremble que quelque chose ne se brise dans ce frêle gosier...

Quelques mois après, vous apercevez un petit oiseau brun et laid, qui sautille d'arbre en arbre et fait entendre un cri inarticulé : c'est votre rossignol ; il croit chanter encore, il essaie de filer un son qui ne sort pas. C'est le vieux ténor, c'est Capoul, c'est Renard, après les soirées triomphales de l'Opéra, venant finir à l'Eldorado...

A mesure que l'automne s'avance, le silence se fait dans le jardin, comme le silence des passions se fait dans l'âme à mesure que la vie s'achève. Vous trouviez que c'était un peu bruyant au commencement, vous trouvez maintenant que c'est un peu morne.

Ce n'est que plus tard que les corbeaux, les oiseaux de la mort, suivis de leurs fils, les corbillards, viennent remplir l'air de leurs croassements.

A certains jours, vous apercevez une immense tache noire dans un champ, une tache qui semble remuer un peu, comme un vêtement de deuil que le vent agiterait. Ce sont des corbeaux qui se rangent en cercle pour juger un des leurs. Par une sorte d'identité bizarre avec les magistrats vêtus de noir comme eux, les corbeaux sont les seuls oiseaux qui se jugent entre eux. Les : couac! couac! que vous entendez sont des réquisitoires, et peut-être des plaidoiries d'avocats. Après quoi le coupable, qui est généralement le plus faible, est exécuté, tué à coups de bec sur la tête...

Au printemps de l'année, comme au printemps des sociétés, on aime et on chante; l'hiver venu, on ergote, on plaide et on juge.....

III

LE COMPTOIR D'ESCOMPTE

(*Paysages et croquis.*)

Grand-Bourg. — Denfert-Rochereau ou le roman d'un employé de banque. — Châteaux de financiers. — La Solitude, la Briqueterie, Fromont, Ris-Orangis. — Les Juifs de grande ceinture.

— Cahen d'Anvers et les Bergeries. — Draveil et la Folie. — Les abbés pour millionnaires. — Un convive qui manque au rendez-vous. — Gens heureux. — Un train spécial. — Une instruction judiciaire qui se prolonge. — Les petits torchons de Cahen d'Anvers. — Les batteurs d'étangs d'autrefois et les siffleurs de faisans sémitiques d'aujourd'hui. — L'ancien régime et le nouveau. — L'affaire du Comptoir d'Escompte. — Intervention peu connue de Sassoon. — Ouvriers et hauts banquiers — C'est la Haute Banque qui attaque l'Usine. — Essai de portrait d'Alphonse de Rothschild. — Le rat hamster. — Le secret des grands historiens. — Pourquoi Tacite est immortel. — L'état de l'opinion. — Pas une manifestation. — L'aristocratie française rue Saint-Florentin. — Un réveil de conscience. — La réunion de Neuilly. — La génération qui vient et celle qui s'en va. — Rothschild dans le monde officiel. — Le banquet des chemins de fer. — Yves Guyot. — Les marines de Sebillot. — Les réceptions de Mario Proth. — Sigismond Lacroix. — Richepin et la *Guerre aux dieux*.

Il est agréable, sans doute, d'assister au Renouveau; mais je voudrais bien m'arracher un peu à la séduction légèrement endormante de cette nature et travailler sérieusement.

Je feuillette mes notes sur le Comptoir d'Escompte, et, malgré moi, je reviens à ma fenêtre et je regarde, au-delà de la Seine, le château de ce malheureux Denfert-Rochereau, qui semble placé juste en face de moi pour servir comme d'un commentaire animé à cette catastrophe.

Quel rêve réalisé que l'existence de cet homme! En 1872, il était petit employé au Comptoir d'Escompte, avec 1,200 francs de traitement; il déjeunait d'un cervelas sur un coin de son bureau, et un journal lui servait de nappe. Il épouse la fille de Pinart, il remue des millions, il achète un titre de comte et se paye la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Pourquoi commandeur de la Légion d'honneur? A quel propos?

Il a des chevaux superbes, des chasses, des domestiques qui l'appellent « monsieur le comte » gros comme le bras; il passe l'été dans ce beau château à demi voilé par les grands arbres..... Que lui restait-il à faire? A bénir la Destinée et à rester tranquille..... Non; il faut qu'il combine une affaire d'accaparement, qu'il dérange des petits industriels, des ouvriers qui ne lui demandent rien et qu'éperdu il en arrive à se tuer. O folie humaine!

Il convient de dire que ce mort a laissé un bon souvenir à ses amis, — ce qui fait son éloge.

Ces amis défendent sa mémoire; ils disent qu'il avait de généreux projets, qu'il voulait arracher aux Juifs le monopole de certaines affaires, qu'il leur avait déjà enlevé l'emprunt russe. Se mettre entre les mains des Rothschild dans l'espérance de combattre la Juiverie semble au premier abord illogique, mais n'a rien qui doive étonner, étant donnée la débilité du cerveau des gens qui dirigent les grandes entreprises. Les hommes de l'Union générale se sont confiés à Feder, qui jouait contre eux dans la maison de coulisse dont il était l'associé; les monarchistes ne jurent que par Meyer; les boulangistes ont eu foi dans Naquet. Denfert-Rochereau a peut-être supposé de bonne foi qu'il était de force à mettre Rothschild dedans.

Au moment où les oiseaux chantent, je crois tout ce qu'on me dit; je ne deviens perspicace qu'en octobre.....

Comme partout en Seine-et-Oise, ce coin de terre est, d'ailleurs, plein d'enseignements. C'est un fragment de l'histoire de la féodalité industrielle et financière encadré dans un gracieux paysage.

Rien de plaisant aux yeux comme ces pentes gazonnées, ces pelouses aux déclivités douces, ces « cascades de verdure », écrivait Léon Gozlan dans ses *Châteaux de France*, qui descendent pittoresquement vers la Seine. Entre des éclaircies de bois, on aperçoit des châteaux coquets, qui du haut de la colline semblent regarder couler l'eau.

Toutes ces demeures ont eu des hôtes illustres autrefois. Petit-Bourg, qui appartient aux Binder, vit les fêtes offertes par le duc d'Antin à Louis XIV et à Pierre le Grand. Dans Grand-Bourg, plus modeste, était enclavé un petit domaine appelé la Solitude, qui appartenait à un juge du nom de Guillemard, et dont Denfert-Rochereau eut envie. Entre juges et financiers, qui ont l'habitude de traiter ensemble, on s'entend facilement. Denfert-Rochereau fit de Guillemard un administrateur du Comptoir d'Escompte, ce dont celui-ci se réjouissait jadis et dont il est marri aujourd'hui, et il installa à la Solitude ses enfants et l'abbé précepteur, qui est devenu un indispensable personnage dans toute maison de parvenus.

La Briqueterie, qui suit, appartient à M^me^ Pinart, la veuve du directeur du Comptoir d'Escompte et la belle-mère de M. Denfert-Rochereau ; mais cette dame se trouva trop à l'étroit dans cette demeure, quoiqu'il puisse y tenir un régiment de cavalerie, et alla s'installer à quelques pas, à Fromont, une ancienne commanderie de l'ordre du Temple. De

là, elle pouvait communiquer avec Mme Hollander. Mme Hollander, dont la fille vient d'épouser le fils de Mme Pinart, occupe le château de Ris, ancienne habitation de Parlementaires, qui eut pour propriétaires, après la Révolution, le général Andréossy et l'amiral de Rigny.

Le château de Trousseau, placé entre la Briqueterie et Fromont, joua un rôle indirect dans la catastrophe du Comptoir d'Escompte. C'était une ombre dans l'existence de Denfert-Rochereau ; il comptait bien acheter Trousseau à la prochaine occasion. De cette façon, la famille et ses alliés auraient eu toute la rive, d'Evry-Petit-Bourg à Ris-Orangis. Toute la rive... Vous comprenez ce désir de féodal...

A travers le pont de Ris, où l'on donne un sou de péage, les Juifs, qui ont le bras long, peuvent encore se tendre la main. Ris et Mainville, où l'on admire les Bergeries de Cahen d'Anvers, ne sont pas loin. Mme Hollander est une Morpurgo et Mme Cahen d'Anvers aussi. Pendant que les Cahen quittaient Anvers, les Morpurgo nous venaient de Trieste, dans l'intention probablement de faire le bonheur des Français et de les soulager dans leur misère.

Les Bergeries, qui furent jadis à M. de Caumartin, garde des sceaux, n'ont pas d'ailleurs coûté grand chose à M. Cahen d'Anvers ; elles faisaient partie du domaine de l'Etat. Cahen obtint que l'Etat les mît en vente et il les racheta à vil prix. C'est une grosse affaire pour un paysan français que d'acquérir un hectare en Seine-et-Oise, où la terre est chère : les Juifs ne sont pas embarrassés pour si peu.

Il n'est pas sans intérêt de nous arrêter ici et de

voir comment se forment les *latifundia* judaïques.

Dans le *Tableau des propriétés appartenant à l'Etat*, un petit volume in-4° que l'on publiait à la fin de chaque année, les Bergeries figurent comme suit :

Propriétés de l'État non affectées à des services publics en France.

Biens sous la main de l'Administration des Domaines.

DÉPARTEMENTS	COMMUNES de la situation de chaque propriété.	DÉSIGNATION	VALEUR approximative.
Seine-et-Oise.	Draveil et Vigneux.	Château des Bergeries de Sénart, comprenant pavillon d'habitation, bâtiment, jardin et le clos dit d'En-Haut. Sup. : 7 hectares environ.	100.000
Id.	Draveil, Soisy-sous-Etiolles et Vigneux.	Ferme des Bergeries de Sénart, comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation, cour, jardin, terres, prés et bosquets. Sup. : 172h. 48 ares.	680.000

Or, par acte passé devant M. le préfet de Seine-et-Oise, le 28 octobre 1881, ce domaine fut acquis par M. Cahen d'Anvers, moyennant 360,100 francs.

Malgré le gaspillage effréné de nos finances, la France n'en est pas encore réduite à avoir un besoin urgent de 360,000 francs.

Si M. Cahen d'Anvers était désireux de se constituer, comme tous les grands financiers juifs, un domaine princier en Seine-et-Oise, il aurait parfaitement pu donner un million pour cette fantaisie. Dans le cas contraire, il tombe sous le sens que l'Etat n'avait aucun intérêt à aliéner une propriété nationale pour la moitié de sa valeur.

Ce qu'il faudrait pouvoir montrer à tous ceux qui s'intéressent à nos études, c'est la difficulté qu'on éprouve toutes les fois qu'on veut voir clair, c'est le désordre volontaire qui règne dans cette administration française qu'on croit régulière parce qu'elle est paperassière.

Ce *Tableau des propriétés appartenant à l'Etat* était imprimé à l'Imprimerie nationale. Par un illogisme singulier, l'Imprimerie nationale, qui imprime des documents indispensables aux recherches, est le seul établissement qui ne soit pas assujetti au dépôt légal à la Bibliothèque nationale. Ce tableau ne se trouve qu'à la bibliothèque de la Chambre des députés, mais depuis quelques années, il ne paraît plus, faute d'argent ; il est donc impossible d'y constater la vente des Bergeries.

Le fils d'un député, antisémite plein de dévouement, se transporta, au mois de novembre dernier, au ministère des Finances, direction de l'Enregistrement et des Domaines.

— Je voudrais avoir quelques renseignements sur les Bergeries.

— Comment donc ! monsieur, trop heureux de vous être agréable. Voilà tout le dossier ; nous n'avons pas autre chose ; la propriété dont vous me parlez *n'a jamais été vendue*.

Mon œuvre ne sera comprise que plus tard. Quand on aura toutes les pièces entre les mains, quand on pourra se rendre compte de ce que les Juifs ont pris à la France de toutes les manières et sous toutes les formes, grâce à la complicité d'affiliés ou d'hommes de leur race, qu'ils ont fourrés dans tous les emplois importants, on s'expliquera qu'il y ait des lacunes dans mes livres ; sur un point même de très minime importance, il faut entreprendre un véritable siège pour arriver à la vérité.

Après avoir traversé Mainville, à gauche, nous trouvons un château de noble apparence, qui date de Louis XIV, avec un abreuvoir à l'entrée et une belle avenue d'arbres taillés en carrés comme du temps du roi Soleil ; deux taureaux supportent l'antique écusson qui orne la grille. C'est la demeure du Laveissière, des Métaux. Plus loin est un château plus moderne, la Folie, où habite un autre Laveissière avec ses enfants et un abbé qui, cette fois, est un Père.

Le brave curé, qu'on invitait jadis au château et qui apprenait aux garçons les rudiments du latin, a fait son temps. C'était d'ordinaire un fils du peuple, sincère et franc, qui ne se gênait pas pour rappeler qu'il y avait un commandement de Dieu ainsi conçu :

Bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.

Cela faisait mauvais effet dans certaines maisons. On préfère des gens plus souples qui, sous prétexte d'instruire les enfants, n'évoquent pas devant les parents de désagréables maximes. De là est sorti l'abbé dont Gyp, de son fin crayon, a dessiné tant de fois la silhouette honnête et légèrement ahurie.

Le Père qui s'est chargé d'inculquer aux jeunes Laveissière les principes de la morale, en glissant sur le syndicat des Métaux, est d'ailleurs un homme aimable et charmant pour lequel j'ai beaucoup d'amitié. J'eus un moment l'espoir de le voir venir déjeuner dans ma chaumière ; je le rencontrai sur la route, je le conviai ; il me promit, mais j'eus beau lui rappeler sa promesse, point ne le vis... Le jour où je l'attendais avec une bonne bouteille que j'avais fait déboucher, il me manda qu'il avait été obligé de partir subitement en retraite..... Volontiers je lui aurais adressé une variante du huitain envoyé par Lamartine, qui n'était pourtant pas amer, à Nadaud qui avait refusé l'invitation du poète pauvre pour accepter celle de la princesse Mathilde :

Hier, le vaincu de Pharsale
M'offrit un dîner d'un écu.
Le vin est vert, la nappe est sale,
Je n'irai pas chez le vaincu !
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa riche maison,
Je pars, j'arrive à l'heure juste,
Mon Père, vous avez raison.

Tous ces Juifs, ou Judaïsants de grande ceinture, semblent parfaitement heureux et les foudres de la justice ne paraissent guère les inquiéter.

J'ai failli être avalé par un employé du chemin de fer de Lyon, parce que je voulais m'introduire dans un train qui se dirigeait sur Corbeil.

— C'est un train spécial...

— Quel train spécial ?

— Vous ne savez donc rien? Mme Pinart marie son fils avec Mlle Hollander, et l'on a commandé un train spécial pour les invités.

— Avouez, mon ami, que Mme Pinart aurait mieux fait de remettre l'argent destiné à ce train spécial aux actionnaires du Comptoir d'Escompte, ruinés par son gendre, Denfert-Rochereau.

L'employé se détourna pour sourire. Tout ce petit personnel, en effet, honnête et travailleur, est de cœur avec nous, mais il est terrorisé par les gros bonnets alliés à tous les financiers véreux. Que voulez-vous qu'ils comprennent à tous ces événements, ces hommes droits? Ils lisent dans un journal le détail de quelque méfait commis par les représentants de la Haute Banque, ils apprennent qu'une instruction est ouverte, que des arrestations vont avoir lieu et, huit jours après, ils voient apparaître, radieux, insolents, superbes, ceux qui ont dépouillé leur prochain.

Les femmes ont des toilettes plus originales que jamais; elles échangent entre elles de petits saluts ironiques et semblent dire : « Cela passera comme le reste ! » Les équipages ont été renouvelés et les purs-sang qui attendent à la gare emportent en quelques minutes les faiseurs triomphants vers l'opulente demeure qui les attend.

Parfois une paysanne, quand la voiture est partie

dans un nuage de poussière, hasarde une réflexion, comme la vieille que j'entendis murmurer : « Ma fine, si notre homme avait fait un coup comme ça, je ne serais pas si fringante tout de même. »

Le luxe s'étale sans craindre les commentaires. Pour le déjeuner de cent couverts donné quelques mois après la catastrophe du Comptoir d'Escompte, à l'occasion du mariage du fils Pinart, tous les tapissiers du pays furent mis en réquisition pour planter des tentes, pour poser des tapis. Le repas fut gai et l'on y but probablement à la santé de Prinet.

Se peut-il voir d'ailleurs magistrat plus aimable ? Il avait commencé son instruction en mars, il n'avait pas terminé en septembre, et en décembre aucun mandat d'amener n'avait été décerné (1). Les magistrats d'autrefois auraient mis à l'ombre ces administrateurs peu scrupuleux et placé leurs biens sous sé-

---

(1) Le 28 décembre, on réunit les actionnaires et, en guise d'étrennes, on leur offrit, au nom des administrateurs, de transiger moyennant 24 millions. Ils acceptèrent et ils parurent heureux. C'est un peu le cas d'un voleur qui dirait à ses victimes : « Je vous ai pris votre montre, votre chaîne et vos breloques, voulez-vous me donner *quitus*, si je vous rends vos breloques ? »

Le piquant de la chose, c'est que les administrateurs, ayant racheté une partie des actions au rabais, c'est à eux-mêmes qu'ils distribueront les 24 millions.

La campagne électorale entreprise par Laur, et particulièrement la réunion de Neuilly, où cette question fut discutée à fond, finirent cependant par émouvoir l'opinion publique.

Le 6 février dernier, après dix mois d'hésitation, on se décida à faire semblant d'agir, et l'on renvoya devant la onzième chambre, à laquelle *M. Seligman* est attaché comme substitut, MM. Emile Laveissière, Secretan, Joubert et Hentsch.

questre ; les magistrats d'aujourd'hui laissent à chacun le temps de dénaturer sa fortune et de la garer de tout accident.

Cette façon de comprendre la justice ne vous rappelle-t-elle pas notre jeu de cache-cache de jadis ? Celui « qui l'était » gardait le but et tournait la tête en attendant que les petits camarades soient cachés... Parfois on ne se décidait pas tout de suite pour une cachette : « Non, pas ici. Là ! » Celui qui gardait le but finissait par s'impatienter. « Avez-vous fini ? — Pas encore ! » Soudain, une voix qui cherchait à dissimuler l'endroit d'où elle venait criait : « F... a... Fa... Fait... »

On voit Thémis qui, pour cette circonstance, a emprunté le bandeau de l'Amour, gourmander la lenteur des administrateurs et leur crier : « Est-ce fait ? Avez-vous trouvé une cachette pour vos fonds ? »

Lorsqu'il s'agit de servir les intérêts de Rothschild, il en va tout autrement. Les directeurs de l'Union générale, on le sait, ne réclamaient aucune intervention de l'Etat ; ils demandaient seulement un délai de quarante-huit heures pour essayer de se tirer d'affaire tout seuls. Les lettres qu'ils avaient reçues le matin leur garantissaient un versement de 25 millions qui aurait remis la Société à flot... On aurait pu, sans les arrêter, les faire surveiller par des agents. L'ordre de Rothschild était formel ; on arrêta ces directeurs en pleine réunion du conseil, sur une plainte unique, plainte rédigée dans le cabinet même du procureur de la République, dans les conditions que j'ai racontées, plainte tellement peu fondée

qu'il n'en fut jamais question au cours des débats.

Quand le diable y serait, vous ne persuaderez à personne qu'il y ait égalité entre les Juifs et les Chrétiens, puisque le gouvernement a agi d'une façon absolument différente envers les directeurs de l'Union générale et les administrateurs du Comptoir d'Escompte, puisqu'il est intervenu contre l'Union générale en envoyant Bontoux et Feder au Dépôt, et qu'il est intervenu en faveur du Comptoir d'Escompte en forçant la Banque de France à une avance de cent quarante millions.

Les faits sont les faits.

Il n'est pas douteux que les administrateurs d'un grand établissement de crédit n'aient trahi leur mandat, violé les statuts de leur Société, commis un véritable abus de confiance, en employant à des opérations de jeu les sommes qui leur avaient été confiées en dépôt. Il n'est pas douteux qu'ils n'aient trompé sciemment leurs actionnaires en disant, dans la dernière assemblée générale, le 31 janvier 1889 : « *Les opérations dont le conseil d'administration vient de vous rendre compte sont conformes aux prescriptions statutaires et réalisées avec une parfaite régularité !...* »

Il n'est pas douteux que ces délits ne tombent sous le coup d'articles du Code.

Il n'est pas douteux davantage que si l'on a tant tardé à poursuivre, c'est parce que Rothschild a opposé son veto absolu à toute poursuite, dans la crainte de révélations compromettantes.

C'est Rothschild qui est le grand Juge de France,

comme il a été, aux dernières élections, le grand Électeur.

Les protestations de l'opinion publique n'inquiètent pas beaucoup les Laveissière et ne les empêcheront pas de chasser dans la forêt de Sénart.

Si Laveissière nous manque, nous aurons toujours Cahen d'Anvers. Nous reverrons ces petits torchons sales qu'on étend sur les grillages. Au premier abord, cette lessive, exposée en plein bois, produit un singulier effet ; on s'approche et l'on aperçoit sur tous ces petits torchons les initiales R. C., surmontées d'une vaste couronne comtale.

A quelques pas, on distingue un groupe haillonneux et triste à regarder. Ce sont les rabatteurs. En hiver, ils frissonnent sous leur blouse et attendent, en battant la semelle, l'arrivée du seigneur... Le voilà lui-même, le teint coloré par un bon déjeuner, vêtu de chaude flanelle sous son costume de chasse. Autour de lui se rangent des gardes à la figure martiale et à l'attitude digne, qui ont l'air d'être des invités, puis des gentilhommes à la mine si obséquieuse et si humble, qu'on les prendrait pour des domestiques...

Un jour de cet automne, je regardais le départ du train pour Fontainebleau. Soudain, je vis une main qui trahissait son origine, esquisser par une portière un petit geste protecteur : « Montez, mon cher, disait Michel Ephrussi à un grand seigneur qui porte un des plus beaux noms de la vieille France, *je vous prends dans mon compartiment.* »

Quand on ne chasse pas, les rabatteurs peuvent encore gagner quelques sous en exerçant la profession

de *siffleurs pour faisans*. Pour qu'on ne m'accuse pas d'exagération, demandons des renseignements, sur ce métier peu connu, à un sémite chasseur, M. Adrien Marx, qui, sous ce titre: *La Vie en plein air*, publie des chroniques sportives dans le *Figaro*.

Après avoir décrit les ennuis auxquels les propriétaires des grandes chasses sont exposés de la part de leurs voisins, M. Adrien Marx ajoute :

Il faudrait être bien naïf, avouez-le, pour ne pas riposter à ces agissements par des opérations, des marches et des contremarches propres à maintenir dans ses propres fourrés des rôtis élevés par soi et nourris par soi. Le surcroît de dépenses qu'impose la lutte n'est rien auprès de ce qu'il rapporte. Vous payez trois francs par jour un homme pour battre du tambour ou taper sur un chaudron le long d'une limite, mais il suffit qu'il vous conserve tous les jours vingt faisans — qui seraient, sans cela, sûrement occis — pour que vous fassiez une bonne affaire. Il y a dans les pays — théâtres de ces batailles contre la déloyauté d'autrui — des gamins qui se sont fait une spécialité de cet emploi. J'en sais qui pour vingt sous chantent et sifflent du matin au soir en se promenant à la lisière d'un plant de colza ou de topinambours et paralysent toute velléité de promenade chez les chevaliers errants, à deux et à quatre pattes.

Vous entendez d'ici, dans les Loges maçonniques, les Sémites nantis qui tonnent contre l'ancien régime: « Oui, messieurs, avant notre glorieuse Révolution de 89 (triple salve d'applaudissements), on voyait des paysans réduits à battre les étangs pour protéger contre les coassements des grenouilles le sommeil de leur seigneur. »

Le *siffleur de faisans* pour chasses sémitiques me paraît remplacer, avec avantage, les batteurs d'étangs

pour grenouilles qui, d'ailleurs, n'ont jamais existé...

Plus j'avance d'ailleurs et plus j'ai la sensation d'écrire la suite directe de l'ouvrage de Taine : les *Origines de la France contemporaine*. Il est parti avant moi, mais comme il travaille lentement, je le rejoins. 1789 et 1889 se confondent tellement, la féodalité industrielle et financière s'est tellement reconstituée dans les cadres mêmes de l'ancienne que si nos livres étaient composés dans la même imprimerie, certains faits d'aujourd'hui pourraient entrer dans le volume de Taine intitulé : la *Fin de l'ancien régime*, sans que personne s'aperçût qu'il y a eu substitution de paquets.

Vous rappelez-vous le passage de Taine sur les actes d'arbitraire auxquels se livraient les seigneurs chasseurs à la fin du dix-huitième siècle ? Le propriétaire d'un champ n'était pas le maître chez lui. Lisez ceci :

A voir ce qui se passe, il semble que le malheureux n'ait pas droit à une place au soleil. En effet, le champ de quiconque ose chasser est entouré de hauts grillages munis d'une porte que le propriétaire enclavé doit, sous menace de procès, tenir fermée pendant toute la durée de la chasse : être obligé de tenir close une porte qui ne donne accès que sur soi, c'est-à-dire se faire tort à soi-même et servir gratuitement de portier au voisin, c'est raide ! et pourtant c'est encore là le beau côté de la médaille. En effet, la fameuse fermeture, presque toujours rouillée, fonctionne mal ; en été elle est envahie par les ronces et, bien souvent, en hiver, par les eaux, car l'emplacement le plus incommode est toujours celui qui a la préférence, en sorte qu'on ne peut entrer chez soi sans se déchirer les mains, la figure ou les vêtements ou patauger dans l'eau et la boue. Aujourd'hui c'est un pieu qui tombe ou penche sur le terrain enclavé ; demain c'est

toute une partie de grillage sans parler des pointes de fil de fer qu'on n'évite pas toujours sans danger.

Il n'y a plus de seigneurs cependant? Tous les citoyens sont égaux devant la loi? Écoutez encore.

Lorsqu'une personne quelconque a la témérité d'acheter un coin de terre à proximité de certains grands domaines, elle est immédiatement, et par ce seul fait, considérée comme un ennemi et traitée en conséquence.

S'il s'agit d'un ouvrier, il est impitoyablement privé de travail s'il n'accepte pas, pour la vente ou la location de son terrain, les conditions de l'autoritaire et peu scrupuleux représentant du puissant voisin.

Si c'est un chasseur, c'est pis encore. Toutes les vexations et les tyrannies lui sont réservées. Des gamins, dits gardiens de faisans, payés pour effrayer son gibier, font, du matin au soir, à proximité de ses champs, le vacarme le plus assourdissant en chantant, sifflant, fouettant, crécelant, jouant de la trompette, battant du tambour, carillonnant sur des casseroles, des chaudrons, des faulx, etc., ou poussent des cris sauvages qui effraient et indisposent le public.

Le petit a peur de son terrible voisin. Ce n'est pas lui qui a commencé la guerre mais c'est lui qui demande la paix; il est bien modeste dans ses désirs, comme nous l'écrivait un paysan en envoyant son adhésion à la Ligue anti-sémitique, il voudrait « qu'on eût le droit de tuer un faisan sur soi-même ». Non! un vilain n'a pas le droit de posséder, fût-ce un lopin de terre, dès qu'il porte ombrage au très haut seigneur, M. de Rothschild.

C'est en vain que le chasseur tyrannisé se montre conciliant et prêt, pour être agréable à son voisin, à accepter un échange de chasse. Ce n'est pas suffisant. C'est son bien même que, par esprit d'envahissement, on veut avoir, à tout

prix, ou plutôt au plus bas prix. Je connais deux instituteurs qui, prenant au sérieux le droit qu'a chaque citoyen de devenir propriétaire, ont osé acheter quelques coins de terre à proximité du domaine de deux grands seigneurs israélites : l'un a été forcé de quitter sa commune ; l'autre a été l'objet de persécutions révoltantes dont il a fait un résumé complet qu'il a l'intention de publier un jour sous ce titre : *Une nouvelle vigne de Naboth au dix-neuvième siècle.* Qu'un malheureux, chargé de famille, privé de toutes les jouissances de la vie et manquant de pain, ait de la jalousie contre le riche, c'est mal, très mal, toutefois excusable ; mais que ceux qui vivent dans l'abondance et le superflu et ont plus que personne intérêt à ce qu'il ne soit porté aucune atteinte au droit de propriété, osent jeter un œil de convoitise sur le bien d'autrui, sur le lopin de terre que le pauvre arrose chaque jour de sa sueur, c'est quelque chose d'odieux, c'est un scandale.

— C'est le livre d'un socialiste que vous citez là ?

Non, c'est une modeste plaquette, une brochure de simple apparence, éditée à l'imprimerie du *Briard* (1). C'est la protestation d'un maire de Seine-et-Marne qui lève un coin du voile et qui laisse deviner, plus encore qu'il n'attaque, l'effroyable tyrannie que les Juifs possesseurs de *Latifundia* font peser sur tout le département avec la complicité de préfets qu'ils désignent eux-mêmes et la connivence des hauts fonctionnaires de l'administration des forêts, qui se vantent publiquement de ne recevoir d'ordres que des Rothschild.

Allons, les Francs-maçons, âmes de boue et cœurs

(1.) *La chasse et ses abus dans le département de Seine-et-Marne, notamment dans les cantons de Lagny, Tournan et Rozoy*, par Levesque, ancien maire de Villeneuve-Saint-Denis. — Provins, imprimerie du *Briard*.

de valets, allons, les sportulaires de la gauche qui vivez aux crochets des banques juives, allons, la Clémente Amitié, vomissez quelques injures contre un vieux prêtre français et battez un triple *houzé* en l'honneur du suzerain de Seine-et-Marne, le Rothschild de Francfort.

Ce que je viens de dire me dispense d'insister sur l'affaire des Cuivres elle-même. Laur avait, dans un discours véritablement prophétique, dénoncé les dangers et l'immoralité de cette monstrueuse opération d'accaparement : Opportunistes et Droitiers ont été d'accord pour le huer. J'ai expliqué longuement l'affaire dans la *Fin d'un monde*. Ce que j'ai dit à cette époque, pas plus que ce qu'avait dit Laur, n'a pu empêcher la catastrophe ni décider le gouvernement à appliquer les lois. Je constate cependant qu'éclairés par tant de désastres, les gens commencent à hausser les épaules quand les feuilles juives me traitent d'énergumène ; ils comprennent maintenant combien mon œuvre est sérieuse et avec quel soin je me suis renseigné avant d'écrire.

Les Rothschild ont joué leur jeu habituel ; ils ont amorcé les Secretan et les Laveissière par l'appât du gain ; ils les ont lancés en avant en leur promettant de les soutenir et, quand leur concours a été réclamé, ils se sont bien gardés de le donner ; ils ont serré au contraire la corde qu'ils avaient passée au cou de leurs complices, ils ont joué à la baisse contre eux à Londres et le coup a été fait.

C'est le coup *géminé* qui réussit toujours à Israël et qu'il recommence toujours. Les Rothschild ont,

non seulement réalisé un bénéfice énorme, mais comme agents de Bismarck, comme associés de Bleischroeder et banquiers de la Triple Alliance, ils ont ruiné le second établissement national de France, le seul établissement qui eût pu nous rendre quelques services en temps de guerre. Quand ils auront détruit encore quelques établissements de second ordre, il n'y aura plus qu'eux, ils tiendront la clef du coffre-fort de la France, ils seront les rois absolus.

En cette occasion les Rothschild semblent même avoir poursuivi un triple but.

Ce qu'on ignore généralement, en effet, c'est qu'un des principaux acteurs dans le drame du Comptoir d'Escompte fut Sassoon. La catastrophe, je puis l'affirmer de source certaine, était annoncée à Haïphong, la veille du jour où elle se produisit à Paris.

Les succursales du Comptoir d'Escompte en Orient, dans l'Indo-Chine et dans l'Inde, avaient une importance considérable et faisaient obstacle aux Sassoon qui s'efforcent de centraliser entre leurs doigts crochus toutes les affaires financières de ces régions, de devenir pour l'Orient ce que les Rothschild sont pour l'Europe ; ils ont déjà monopolisé à peu près complètement le commerce de l'opium et ils empoisonnent les Chinois avec entrain.

Edouard Sassoon, gendre du baron Gustave de Rothschild, est un Juif moitié anglais, moitié indien, avec un teint de safran et une figure en lame de couteau, agrémentée d'une moustache noire et de favoris rasant de longues oreilles ; il se maria au temple de la rue de la Victoire au son d'une excellente musique, et Reyer, invité à la cérémonie, fit même une scène

à la baronne de Rothschild parce qu'on lui avait donné des billets bleus au lieu de billets blancs.

Le gendre de Gustave de Rothschild édifie sa famille par sa ferveur et, lors des fêtes de Peçah en 1888, il fit office de Hazan et ce fut lui qui le premier récita l'Haftarah, ce dont les *Archives israélites* le complimentèrent.

On vous dit qu'il n'y a plus de sujets de roman : il y en a trop... Voilà un petit commerçant qui a travaillé toute sa vie ; il ne veut pas spéculer, il place son modeste avoir en actions du Comptoir d'Escompte qu'il regarde comme un placement de tout repos ; il se réfugie à la campagne, à Montfermeil ou à Nogent, et il dort tranquille convaincu qu'avec des administrateurs aussi décorés son saint-frusquin est en sûreté. Patatras! Un Sassoon venu des bords du Gange tombe dans ce bonheur et enlève à ce vieillard le fruit de ses économies...

N'est-ce pas, d'ailleurs, le roman fait homme que ce Juif toujours en mouvement, toujours en train de préparer quelque mauvais tour au prochain, toujours suspendu au fil du télégraphe pour bouleverser le pauvre monde ?

Le Juif évidemment voit tout autrement que nous ; il se détermine par d'autres mobiles que ceux qui nous font agir.

En raisonnant d'après la simple logique on aurait compris que des ouvriers qui gagnent à peine de quoi vivre, des fondeurs, des tourneurs en cuivre se soient lassés d'une vie rude, qu'ils aient pris leurs outils, qu'ils se soient rués sur un établissement financier et qu'ils l'aient mis au pillage.

L'acte, sans doute, aurait été répréhensible, mais enfin il se serait expliqué. Personne dans le monde des travailleurs ne s'est porté à une violence de ce genre ; depuis dix-huit ans le prolétaire n'a pas bougé ; l'homme qui bouge, l'homme qui attaque un grand établissement français et qui finit par le détruire ne peut absolument invoquer aucune excuse.

Cet homme a tout ce que l'or peut donner : il jetterait des billets de banque par la fenêtre pendant toute une journée que le soir venu, il serait encore plus riche qu'un roi ; il a des châteaux princiers, des palais magnifiques où toutes les merveilles du Passé, tous les chefs-d'œuvre des maîtres de l'art sont rassemblés dans un ensemble éblouissant ; il a des chasses incomparables, des bois immenses, des eaux jaillissantes, qui versent une douce fraîcheur au milieu de l'été torride ; il a des volières grandes comme des maisons où chantent des oiseaux au plumage éclatant ; il a des appartements vastes comme ceux de Versailles où, sur un mot de lui envoyé par le télégraphe, viendraient roucouler tous les ténors et toutes les *prima donna* de l'univers.

Cet homme qui a tout converse dans un salon somptueux avec d'autres hommes presque aussi riches que lui et dit : « Il y a un ouvrier qui passe en ce moment, un peu las de sa tâche, dans une rue de Belleville ou de Ménilmontant ; c'est celui-là que nous visons et que nous allons déranger de son travail par une gigantesque opération financière. Cela nous procurera plus de millions encore. »

C'est le Capital — et quel Capital ! — qui provoque le Travail, qui ruine l'Épargne : c'est le Palais

qui déclare la guerre à l'Usine, ce sont les Milliards qui s'insurgent contre les Sous (1)...

Il faudrait la plume du Dumas, qui a écrit certains portraits inoubliables des *Lettres de Junius*, pour analyser à fond l'être qui accomplit ces choses sans en éprouver le plus léger émoi de conscience.

Ces êtres-là sont difficiles à peindre, car il est malaisé de démêler en ces natures ce qui est d'obédience génésique, de fatalité de race, de nécessité de fonction et ce que l'individualité elle-même ajoute de passionnel, de violent, de personnellement voulu à l'exécution de la consigne du Kahal.

Le type chez Alphonse de Rothschild appartient à l'ordre des rongeurs ; à le voir, il fait l'effet d'un rat blanc et c'est un rat blanc en effet, un rat colossal du genre hamster, rat tout particulier qui a des abat-

---

(1) Les 3 milliards de Rothschild représentent à peu près le salaire de 3 millions d'ouvriers travaillant toute une année, sans un jour de repos, à 3 francs par jour. Le salaire de 456,621 ouvriers travaillant une année à 6 francs par jour n'atteindrait que 999,999,999 francs.

En admettant qu'Alphonse de Rothschild n'ait personnellement augmenté sa fortune que d'un milliard ; — qu'il ait 60 ans (il n'en a, je crois, qu'environ 58) ; — qu'il ait commencé à travailler à 10 ans révolus et qu'il n'ait donné qu'une moyenne de 7 heures par jour ; cette augmentation de fortune suppose un gain de 53 fr. 65 par minute. Un homme parlant seul ne pourrait au maximum prononcer que 40 mots en moyenne dans ce laps de temps, — en forçant un peu.

Les ouvriers peuvent se rendre à la Chambre où, d'ailleurs, on refuse de les recevoir en blouse, à moins qu'ils ne soient députés, ils sont sûrs de ne jamais entendre les bons radicaux parler de tout cela à la tribune pas plus, du reste, que dans leurs journaux ; ils trouvent plus simple d'attaquer un malheureux capucin qui fait maigre toute l'année et qui vit avec 500 francs par an.

joues pour y accumuler les provisions. Ce rongeur léviathanesque joue de ses dents, de ses cisailles, aussi bien la nuit que le jour. Il se creuse des galeries à la fois de parcours et de garde dans le blindage des navires comme dans le plancher des maisons. Pour l'assommer il faudrait lui faire crouler la maison sur la tête ou couler le navire ; c'est là sa force, car c'est grosse affaire à tenter et on y regarde à deux fois (1).

Ce rongeur abuse de la situation, il grignote toute une flotte en se faisant rat d'eau pour la traversée ; il sape toute une ville en trottant par les caves et en grimpant à travers les greniers. Infatigable, il visite toutes les armoires qu'il met à sac et tous les garde-mangers qu'il met à sec.

Nulle trace : à peine un débris poussiéreux ou un crottin desséché que la bête a laissé comme indice de son passage. Nul bruit : ce n'est pas le fauve avec ses rugissements et ses grands battements de queue... quelques coups de dents rapides, à la morsure terrible, un gémissement sourd, un râle de victime et plus rien... Le rongeur est déjà rentré dans son trou, il se terre sous un meuble dans le salon ou sous

---

(1) « Le rat, écrit Toussenel, dit l'invasion des Barbares ; telle horde, tel rat : à chaque occupation de la superficie correspond une occupation du sous-sol. Il y a eu le rat des Goths, le rat des Vandales, le rat des Huns ; il y a le rat normand, anglais et le rat tertiaire moscovite. On pourrait compter les couches des Barbares qui se sont superposées l'une à l'autre sur notre sol par le nombre des variétés de rats que le sol a successivement nourris. »

Les Sémites, en envahissant la France, ont amené leur rat à eux, et le rat brun, le rat indigène, le rat parisien a complètement disparu depuis le commencement de ce siècle.

une futaille dans la cave, et de là il guette une autre proie...

Rothschild a étranglé l'Union générale, il a étranglé le Comptoir d'Escompte, il étranglera la France, mais, à part le léger crottin poussiéreux dont je parle, on ne trouve pas grand'chose quand on arrive sur le théâtre de l'accident. On aperçoit un monsieur à favoris blancs qui vous demande avec une ironie froide ce que vous cherchez. — Nous cherchons un rat de la grosse espèce qui cause des ravages affreux. — Désolé de ne pouvoir vous renseigner ! Moi je suis membre du Jockey-Club et de l'Académie des Beaux-Arts ; si vous ouvrez une souscription, voilà mon louis...

L'homme en lui-même est intéressant quand on le regarde de près, qu'on le suit à travers les rues, alors qu'il est lui-même et qu'il flirte dans Paris toujours suivi de deux agents qui veillent sur sa précieuse personne. Il a le type slave beaucoup plus que le type allemand ; il y a en lui comme dans Bismarck, qui est plus Touranien que Germain, un czar rêvant de toute puissance, d'autocratie cruelle, d'autorité sans limites et sans contrôle. Au physique même le Sémite est très mâtiné en lui. Comme beaucoup de Juifs, d'ailleurs, il exècre au fond la race dans laquelle il est né et, s'il n'était pas le roi des Juifs, il souhaiterait l'extermination de ce peuple maudit dont il a par-dessus les épaules.

Au contraire de Bismarck qui est biberonnier comme Falstaff, il est sobre comme Shylock, mais s'il n'était pas inexorablement maintenu par le séculaire Kahal, condamné à être impénétrable pour

accomplir une implacable mission, dominé aussi par un incommensurable besoin d'acquisivité, il aurait des visées d'indépendance personnelle, il deviendrait volontiers fantaisiste, peut-être même alcoolique ou morphinomane, poursuiveur de chimères et de rêves à forme artistique. Examinez en effet le haut de la figure, il n'est point vulgaire; les yeux même, quoique clignotants et miteux, ont une certaine expression; ce qui animalise l'être c'est le bas du visage qui est horrible; la bouche sans lèvres, avançant comme pour happer et mordre, est tout à fait d'un rat...

Après avoir regardé l'homme qui agit, l'historien social doit étudier l'effet produit sur autrui par cette action et là encore il a de précieuses notes à recueillir.

Beaucoup s'imaginent à tort que, pour écrire une page d'histoire sociale qui émeuve profondément, il faut quintessencier, raffiner, subtiliser ou bien encore s'efforcer de rassembler des détails plus ou moins scandaleux. Rien n'est plus faux : il faut, au contraire, prendre des faits d'une notoriété presque banale, des faits qui soient connus de tous, rechercher l'impression que chaque classe de la société a ressentie devant ces faits, montrer par cette impression quel est l'état de conscience du pays.

Ne vous y trompez pas, ce qui a fait de Tacite le plus grand historien de tous les temps, c'est que cet homme, dont le nom signifie silence et dont l'œuvre parlera éternellement, a introduit pour la première fois l'âme des foules et des corps constitués dans l'histoire. Dans la peinture de la cour de Tibère ou

de Néron, ce n'est ni l'Empereur, ni Séjan, ni Pallas qui m'intéressent le plus, c'est Rome elle-même, c'est le Sénat, cet être collectif dont j'aperçois les transes et les lâchetés, dont je surprends en quelque façon les coliques à chaque mouvement du Prince, dont je devine les flux de ventre dans le laticlave.

Dans l'ancienne France, tout ce qui blessait le sentiment de la justice innée dans l'âme de nos pères, tout ce qui attaquait les intérêts des natifs, tout ce qui était même une simple atteinte aux usages et aux traditions était une occasion de manifestations bruyantes, de protestations indignées, de chansons et de charivaris. A l'heure actuelle, cette nation que l'on nous représente comme perpétuellement en ébullition est devenue plus facile à conduire qu'un troupeau. C'est Rothschild lui-même qui l'a dit : « Les Français sont comme les moutons, ils aiment à être tondus, cela les rafraîchit. »

Après ce coup du Comptoir d'Escompte dont tout le monde parlait à Paris, il n'est pas venu à 200 personnes l'idée qui serait venue de suite à des Parisiens d'autrefois, l'idée d'aller faire du tapage rue Saint-Florentin, d'aller siffler et chansonner le Juif allemand. Les ouvriers de l'usine Cail, menacés d'être jetés sur le pavé, n'ont jamais songé une minute à manifester devant l'hôtel de Bamberger.

Sans doute, en pareille occurrence, toute la mécanique gouvernementale, qui reste inerte devant les faits d'accaparement, se serait mise en mouvement. Rothschild a le droit de saccager un établissement national, vous n'avez pas le droit de briser une vitre à son palais. On vous aurait dit : « Vous troublez

l'ordre », comme si lui-même ne l'avait pas troublé bien davantage en jetant la panique sur le marché de Paris. En tout cas on n'a eu à dire cela à personne, car personne n'a caressé, un seul instant, un aussi criminel projet ; pas un groupe ne s'est formé devant cet hôtel de l'Infantado qui, depuis Talleyrand jusqu'à Rothschild, semble voué par destination à abriter toujours la Trahison...

En voyant la façon dont les volés acceptent tout aujourd'hui, on est tenté de répéter avec Sieyès : « J'en veux à la lâcheté, à la bassesse des victimes, je les méprise, je vois qu'elles ne souffrent pas tout ce qu'elles méritent, qu'elles n'en ont pas encore assez, je vois qu'elles s'enorgueillissent de leur abjection, de leur malheur et je ris non de gaîté, mais de mépris. »

Vous avez regardé la Foule, regardez maintenant l'Élite. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher bien loin l'impression qu'ont eue de ces événements ceux qui personnifient la France monarchique, les porteurs de noms illustres, les descendants de connétables et de maréchaux. Quelques jours après, les Rothschilds ouvraient leurs salons pour une fête et le patriciat accourait, comme s'il eût voulu féliciter les princes d'Israël du bon tour qu'ils avaient joué aux Français.

Le cadre est splendide comme d'habitude. Ecoutez plutôt la description lyrique de l'*Événement* (1).

---

(1) *Événement*, 25 Mai 1889.

Il est onze heures. Encadré dans ses grilles solennelles, le portail monumental de l'hôtel du grand banquier laisse passer les équipages; ils s'arrêtent sous un flot de lumière devant le large perron qui présente, au fond de la cour, ses degrés hospitaliers. Les lions énormes qui y sont accroupis semblent regarder d'un air doux les fraîches toilettes et les souriants visages passant devant eux.

Le vestibule s'ouvre avec ses proportions colossales et son caractère de sévère magnificence. Soutenu par des colonnes ioniques, dallé de marbre blanc et noir, il est orné de statues dont les piédestaux disparaissent sous des buissons d'azalées. Dans un renfoncement, deux dauphins entrecroisés forment une fontaine qui distille goutte à goutte sa fraîcheur et son harmonie; des guirlandes de fleurs y mêlent les grâces de leur coloris et de leur parfum.

Une haie de laquais se tient immobile, en livrée d'une sobre élégance : veste à pans gros bleu garnie d'une double rangée de boutons de cuivre plats, sans armoiries et sans chiffre, laissant à peine entrevoir l'extrémité du gilet de panne jonquille; bas de soie rose, souliers à boucle ; point de poudre.

L'escalier est immense. Au-dessus du palier, de blanches statues s'alignent dans les niches dont le rebord est jonché de roses; telles devaient être les offrandes aux divinités de l'Olympe, au Parthénon ou à Delphes. Le plafond s'arrondit en voussures percées d'œils-de-bœuf...

En montant, on aperçoit l'enfilade de salons, par de grandes fenêtres vitrées qui permettront tout à l'heure de regarder, comme des loges d'un théâtre, le flot grandissant des invités, arrivant dans le chatoiement des traînes soyeuses, le nuage des dentelles encore jetées sur les épaules nues, la fulguration des pierreries pareilles à des constellations en marche. . . . . .

La foule respectueuse et émue défile devant les huissiers « qui introduisent sans annoncer. »

La baronne Alphonse est en blanc et « son avenant accueil rehausse son immuable beauté. » M^me^ Mau-

rice Ephrussi est en rose. Un seul rang de perles au cou et une abeille de diamants dans les cheveux « *On dirait*, s'écrie le chroniqueur enthousiasmé, *l'Aurore descendue de l'Empyrée pour sourire de plus près aux mortels.* »

Tout le personnel accoutumé est là, et il nous faut abréger un peu l'interminable liste de l'*Événement*.

Voici l'ambassadrice d'Autriche en tulle crème parsemé de violettes de Parme; l'ambassadrice d'Italie, en polonaise de faille noire avec devant brodé vert émeraude ; la comtesse de Pourtalès en tulle et satin vert gazon drapé de guirlandes de roses thé ; la princesse Murat en tulle bleu céleste sur une traîne de satin pareille, relevée de roses soufre, pluie de diamants au cou ; la princesse de Broglie en satin bouton d'or; la duchesse de Morny en tulle aurore, style Pompadour, tout fleuri de roses de mai; la marquise de Gallifet en toilette orange avec ceinture empire gris argent et bretelles d'or ; la marquise de Massa, la marquise de Saint-Sauveur dans un nuage de tulle coquelicot.

Voici encore la comtesse de Belbeuf; la comtesse Ducos, la vicomtesse de La Rochebrochard, la comtesse de Meffray, en drap d'argent ; la vicomtesse de Montreuil, la comtesse d'Alsace ; la marquise de Massa, la marquise de Chaponnay, la baronne Reille, la vicomtesse de Croy, madame de Salverte.

Les hommes sont de marque eux aussi.

Voici le duc et le prince de Broglie, le baron Haussmann, le comte de Galard, le prince Murat, M. Magnin, gouverneur de la Banque de France, le comte de Chabrol, le comte d'Andigné, le comte de Gabriac, le baron Reille, le duc de Montmorency, MM. Dubois de l'Étang, Girod de l'Ain, le baron Calvet-Rogniat, MM. Chevandier de Valdrôme, Urbain Chevreau, le baron de la Bastide.

Rien ne manque à la fête, pas même Marie-Antoinette, dont le portrait, nous apprend toujours notre guide « fait précisément face à la fenêtre devant laquelle l'échafaud de la reine fut dressé. » Ce n'est plus le centenaire de 89 c'est le centenaire de 93. Le clavecin de l'infortunée souveraine est à Ferrières, son portrait est rue Saint-Florentin, les Montmorency tricotent des jambes dans les salons d'un Juif. C'est complet...

Aussi bien la fête bat son plein et le baron Alphonse de Rothschild lui-même vient de faire un tour de valse avec la baronne d'Hervey de Saint-Denis, qui après une telle galanterie ne saurait se déterminer à partir encore.

Dans la salle du buffet on commence à souper en attendant que de petites tables y soient dressées après le cotillon.

Elle est ornée de cinq grands lustres de cristal de roche et percée de cinq grandes croisées qu'enveloppent des rideaux de satin orange, à bandes de soie blanche, brodée de fleurs de nuances variées. Des peintures pompéiennes décorent les murailles, d'un côté; l'autre paroi est recouverte de glaces où se mire un beau buste du seizième siècle. Au bout de la pièce, dans une grande niche de marbre gris, incrusté de cuivre, on voit une remarquable statue de Vénus se garant contre une flèche que veut lui décocher l'Amour.

En constatant la présence, rue Saint-Florentin, de tous ces grands seigneurs accourus pour faire des courbettes chez les Rothschild, après la catastrophe du Comptoir d'Escompte, il est juste de reconnaître qu'une salutaire réaction est en train de se produire.

La réunion de Neuilly, qui a eu un retentissement européen, est un témoignage éclatant de ce fait.

On a pu voir, fraternellement mêlés aux ouvriers, rapprochés des travailleurs par un élan de patriotisme

et de justice, des gentilshommes dont le nom évoque les plus belles pages de notre histoire : le prince de Tarente, le duc de Luynes, le duc d'Uzès, le comte de Gontaut-Biron, le comte de Dion, le vicomte de Kerveguen, le marquis de Saulty, le baron de Meyronnet, le vicomte de Breteuil, le prince Poniatowsky.

A l'accueil qu'a reçu notre vaillant ami, le marquis de Morès, quand il a affirmé en termes éloquents le dégoût que la France entière éprouvait pour la Juiverie, les représentants de l'aristocratie ont dû comprendre combien tous les Français seraient disposés à s'embrasser, si le Juif, payé par l'Allemagne, n'était pas toujours là pour souffler la discorde, pour envenimer les malentendus, pour nous pousser constamment à nous battre entre nous.

La foule aristocratique qui se pressait au mois de mai dernier dans les salons de M. de Rothschild représente dix-huit ans de la vie de Paris, une période spéciale pendant laquelle l'influence juive, correspondant à l'hégémonie de l'Allemagne dans le monde, a été vraiment à son apogée dans la vie parisienne.

Pour tous ces grands seigneurs et ces grandes dames, le Juif apparaissait comme un bienfaiteur. Sur l'assurance que leur en avait donnée le comte de Paris, ces bonnes gens étaient convaincus que Rothschild n'avait qu'un désir : celui de restaurer la monarchie ; en attendant il restaurait les estomacs par de bons dîners et distrayait les yeux par de belles fêtes...

Au bout de dix-huit ans, tout ce monde a fini par s'apercevoir qu'il avait été déplorablement mystifié. Il n'est pas de vilenie que les Juifs n'aient fait à ces

êtres bien superficiels, bien légers sans doute, mais honnêtes et sans fiel. Ceux auxquels la ruine de l'Union générale avait laissé quelques plumes les ont perdues dans d'autres affaires, sur la foi de renseignements que les barons hébreux, d'accord avec leurs compères de la Bourse, fournissaient à leurs prétendus amis sous le sceau du plus inviolable secret. Ceux mêmes qui ne se sont pas occupés d'affaires se sont trouvés à demi ruinés par les crises industrielles et agricoles produites par l'insatiable avidité des Juifs.

Là, cependant, n'est point la cause déterminante de l'aversion que les gens de cœur, dans la haute société, commencent à éprouver pour tout ce qui est Juif ; cette cause est moins personnelle et plus élevée. Sans apercevoir toute l'importance de la question sociale, beaucoup de vrais Français ont été indignés du sans-façon avec lequel les Juifs allemands opéraient leurs *razzias*, traitant la France en pays conquis, renversant tout ce qui les gênait ; êtres de délicatesse et d'impression, ceux-là ont été moins choqués peut-être de l'acte lui-même que de la brutalité, du cynisme, du *goujatisme* de la forme.

Ce qui est certain, c'est que le monde véritable ne cache pas qu'il en a des Juifs par-dessus les épaules. Dans les grands cercles, on ne leur épargne pas les avanies ; on raconte devant les Juifs mondains les méfaits commis par la bande, les suicides causés par elle.

Edouard de Rothschild, le fils d'Alphonse de Rothschild, a été honteusement éconduit lorsqu'il s'est présenté au Jockey-Club et à l'Union ; il y a dix ans, il aurait été reçu d'acclamation...

Au cercle de la rue Royale, la galerie encourageait de ses sympathies le marquis de Morès, taillant au baccara contre Maurice Ephrussi et, lorsqu'il gagnait, disant gaiement au gendre de Rothschild : « Encore de l'argent pour servir à la propagande antisémitique ! » Un autre se serait fâché. Le Juif ne se fâche pas ; il masque sa colère sous un sourire jaune et il songe, à part lui, qu'il se vengera sur nos malheureux paysans français en agiotant davantage encore sur les blés.

La génération qui vieillit n'osera jamais aller jusqu'à la rupture complète ; elle a ses habitudes prises ; elle est liée aux Juifs par les souvenirs d'une existence qui a été commune pendant de longues années. Rothschild ferait sauter demain la Banque de France et donnerait un bal huit jours après, qu'il aurait toujours son salon plein et que la « grande liste » serait fidèle au rendez-vous.

La génération qui a passé par l'armée est différente ; elle n'a pas eu l'occasion de fréquenter les hôtels sémitiques et elle ne semble guère disposée à en apprendre le chemin.

Les pères sont les premiers à dire à leurs fils : « Nous avons vécu avec les Juifs, cela ne nous a pas réussi et nous nous sommes déconsidérés comme à plaisir. Vous avez la chance d'entrer dans la vie libres de tout engagement avec la Juiverie, tant mieux pour vous ! Que notre exemple vous profite ! »

Pour écrire une histoire sociale complète, il faut tenir compte de ces nuances qui révèlent la transformation qui s'opère dans les esprits.

Après avoir admiré Alphonse de Rothschild dans sa gloire mondaine, il nous reste à le suivre au milieu de la pompe officielle. Celle-ci ne lui a pas manqué, et, au mois de septembre dernier, nous le voyons présider le banquet des directeurs de chemins de fer; à sa droite, est assis le ministre des Travaux publics, Yves Guyot.

Sans doute, avec les idées d'austérité qu'évoquait jadis le mot seul de République, il semble étonnant au premier abord qu'un ministre républicain s'asseye à côté d'un homme qui a été mêlé à une affaire d'accaparement et qui, en conséquence, est sous le coup de poursuites judiciaires.

Pourquoi voulez-vous, cependant, qu'Yves Guyot qui, après tout, est un pauvre diable, qui ne possède aucune fortune personnelle, ait l'âme plus fière que le duc de Montmorency, se montre plus difficile que les Reille qui affichent des sentiments ultra-catholiques?

Vers 1867, Yves Guyot était employé par Nadar à gonfler les petits ballons qui s'élevaient avant le grand dans les ascensions publiques. Nadar, mon voisin de l'Ermitage, me rappelait ce souvenir cet été en prenant un apéritif sous la tonnelle. A Bruxelles, Guyot oublia de gonfler les ballons. Nadar se mit en colère, Guyot pleura et Nadar, qui est bon, pardonna (1).

---

(1) Guyot, ministre, ne se souvint pas de la clémence de Nadar envers le gonfleur de ballons délinquant; il mit en retrait d'emploi un ingénieur dépendant du ministère des Travaux publics. C'était cruel, car Guyot avait initié lui-même M. Soulié aux droits

Sébillot, le beau-frère de Guyot, se préparait à occuper les hautes fonctions de directeur de la comptabilité en peignant des marines qui, je dois le dire, se vendaient difficilement. C'était un spécialiste, il ne peignait que des marées basses... Jamais, malgré toutes les instances, il ne voulut peindre une marée haute; peut-être qu'il ne savait pas...

J'ai toujours été faible pour les camarades, je trouvai certain charme à ces grèves mélancoliques avec leurs varechs encore tout luisants d'eau salée et leurs rochers verdâtres et polis par la mer. Je le dis dans le *Petit Journal*, où je rendais compte du Salon, et Sébillot voulut à toute force qu'il y eût chez moi une esquisse de lui. Je l'ai encore : elle représente naturellement une marée basse...

---

qu'a tout homme libre de manifester son opinion. M. Soulié rappela cette histoire au ministre dans une lettre assez dure :

« J'ai connu autrefois M. Yves Guyot, conseiller municipal de Paris, qui me présenta comme membre à la Ligue des contribuables (rue de Lancry, Paris). Il trouvait peut-être bon alors que je fisse de la politique ; du reste, il défendait à ce moment les petits contre les puissants ; il luttait contre l'envahissement de la haute banque juive qui a aujourd'hui mis la France en coupe réglée.

« M. Yves Guyot a, un jour, adoré ce qu'il brûlait la veille ; aussi est-il devenu ministre. Moi, je suis resté fidèle aux mêmes principes, principes qui constituent la politique du général Boulanger; aussi voudrait-on pouvoir me nuire.

» Dans ces conditions, vous reconnaîtrez, M. le ministre Yves Guyot, que c'est un honneur pour moi d'être frappé par vous, et je vous remercie de ne m'avoir pas oublié.

» Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

« F. Soulié. »

Ce fut chez Mario Proth, qui habitait alors rue Visconti, que je rencontrai Yves Guyot.

Connaissez-vous la rue Visconti, l'ancienne rue des Marais-Saint-Germain? Très peu, j'en suis sûr; c'est une de ces rues devant lesquelles on passe sans cesse et qu'on traverse rarement. Elle est restée tortueuse et étroite comme au temps où elle servait de refuge aux Huguenots qui la fermaient chaque soir par des chaînes.

C'est là, ainsi qu'une inscription en lettres d'or nous l'indique, qu'était l'hôtel de Rânes, où est mort Jean Racine; c'est là qu'habitèrent plus tard Adrienne Lecouvreur et Clairon. On montre encore dans la cour un ormeau contemporain du poète; c'est le pendant du mûrier de Stradfort-sur-Avon et du laurier du tombeau de Virgile. L'imagination populaire se plaît à associer l'arbre qui verse plus d'ombrage à mesure qu'il vieillit à la mémoire des poètes immortels qui ont abrité et rafraîchi l'humanité à l'ombre de leur génie.

Vers 1872, quelques jeunes gens se réunissaient là chaque semaine, chez Mario Proth. Mario Proth, que le monde nouveau commence à ne plus connaître, était presque célèbre à la fin de l'Empire; il a écrit un livre plein de couleur et de verve, le *Voyage au pays de l'Astrée*, et poussé dans une brochure un cri qui eut de l'écho au Quartier latin : *Place aux Jeunes !* On crut positivement, à entendre cette revendication énergique, qu'une génération ardente, en gésine de quelque œuvre extraordinaire, était prête à entrer en scène. Mais, hélas! même après la chute du tyran, on ne vit rien apparaître que

quelques vieux débris d'autrefois ; les revenants furent nombreux si les revenus diminuèrent, tel fut le plus clair du changement.

Quoi qu'il en soit, Mario Proth était une influence. C'est lui qui avait lancé la candidature Ferry dans le sixième arrondissement ; c'est à lui en partie qu'elle dut de réussir. Pourquoi Proth qui, du moins, écrit et parle un français très correct, ne s'était-il pas lancé lui-même au lieu de lancer les autres ? Je n'en sais rien. Peut-être aurait-il été gêné pour payer les affiches...

Pour en revenir aux réceptions de Mario Proth, elles étaient fort cordiales ; la persécution religieuse n'avait pas encore rendu les rapports désagréables entre gens qui ne pensent pas de même.

Une cruche de bière énorme, qui se renouvelait plusieurs fois par soirée, constituait tout le buffet. Un diplomate, dont le coup d'essai était un coup de maître, et qui doit être pour le moins ministre plénipotentiaire à l'heure actuelle, avait persuadé au propriétaire d'une brasserie du voisinage, que le meilleur moyen de faire connaître sa bière, était de la faire savourer par des palais dignes de la comprendre. Et chaque jeudi soir, cet industriel, ami des lettres, organisait une sorte de chaîne d'incendie, qui, de sa cave, faisait incessamment monter des cruches de grès dans l'appartement où Racine avait composé *Athalie*.

Il y avait là, parmi des médiocrités, beaucoup de lettrés délicats et fins, trop fins même pour avoir conquis une place digne d'eux dans une époque grossière comme la nôtre : Paul Arène, Ernest d'Her-

villy, Valade. Monselet, parfois, entrait une minute, buvait un verre, lisait un sonnet et s'en allait. Alma Rouch, un musicien à l'inspiration distinguée et doucement folichonne, qui, je ne sais pourquoi, n'a pas encore percé, faisait entendre au piano des fragments de l'opérette les *Deux Augures*, dont l'esprit trop subtil n'a pas été goûté à Bruxelles.

On voyait là des peintres, des journalistes et même de futurs hommes politiques comme Yves Guyot et Sigismond Lacroix.

Yves Guyot avait de l'esprit, du feu, des idées qui, d'ailleurs, étaient généralement fausses.

Quant à Sigismond Lacroix, il était déjà suspect à tous avec sa tête de Juif lithuanien, son regard fuyant et l'insupportable relent de suif rance qui s'exhalait de toute sa personne.

C'est là que je vis pour la première fois Jean Richepin, qui m'inspira, je dois le dire, un étonnement qui n'allait pas sans quelque admiration. A une certaine heure de la soirée, il récitait ordinairement la *Guerre aux dieux*, qui me semble avoir été la première ébauche des *Blasphèmes*.

La *Guerre aux dieux* était une sorte d'imitation de Lucrèce, où les vers bien frappés n'étaient pas rares, et où les dieux de toutes les théogonies étaient insultés, arrachés de leur autel et traînés dans la boue : Anubis, Siva, Brahma, Vishnou, Jupiter, Odin, tous y passaient. C'était le musée Guimet en vers. Le poète cinglait tous ces usurpateurs de ses hémistiches indignés, en les invitant à sortir de leur nuage afin qu'il pût les fouailler tout à son aise.

Qu'avaient fait tous ces pauvres dieux à Richepin

pour exciter tant de courroux? On ne le découvrira probablement jamais; mais ce qui éveillait l'intérêt, c'était la façon de dire. Cette pièce, qui contenait un millier de vers, Richepin la disait, du commencement à la fin, sur un ton très haut, mais sans détonner, sans que la voix baissât une minute, avec une continuité de violence d'un effet saisissant. Le geste, très rare, était d'une simplicité et d'une justesse absolues.

Pour tous ceux qui étaient là, c'était un spectacle intéressant. Accoudé à la cheminée, les cheveux rejetés en arrière, le poète paraissait vraiment réaliser l'idéal de la beauté intelligente et virile. « Quel bel acteur ce serait! » pensait-on.

Dès que Richepin commençait, les habitués déjà blasés sur les beautés de la *Guerre aux dieux* exécutaient un mouvement qui ne manquait pas d'habileté: ils se rangeaient tous d'un côté de la table, en attirant adroitement à eux la cruche de bière et le pot à tabac, et ainsi bien munis, confortablement installés, ils paraissaient goûter de vives jouissances à ces exercices philosophiques.

—Il a raison, semblaient-ils dire à ceux qui étaient de l'autre côté, tous les dieux sont d'invention humaine.

Le geste de ceux qui n'avaient pas le pot à tabac mimait : « Il ne s'agit pas de cela; passez-nous la cruche de bière et les moos. »

Les autres, feignant de croire à une protestation spiritualiste, répondaient, en essuyant la mousse de leurs lèvres et en envoyant une bonne bouffée doctorale : « Non, non, il n'y a pas de Dieu... »

Au bout d'une heure, Richepin, toujours impassible et violent, mettait l'Éternel au défi de le foudroyer. L'Éternel y pensa sans doute plus d'une fois, mais il vit qu'il ne réussirait pas : il y avait trop de fumée dans la pièce, la foudre n'aurait pas pu entrer...

La chaleur des propos, la fumée du tabac et, pardessus tout, l'odeur délétère que dégageait Krizanowski, contribuaient en effet à former une atmosphère d'autant plus lourde qu'il était expressément défendu d'ouvrir une fenêtre, fût-ce pour crier : « Au feu ! » C'était la condition *sine qua non*. La propriétaire de cette maison historique ne tolérait ces séances nocturnes et ces concerts parfois singuliers qu'à la condition que rien ne s'en répandît au dehors.

Aussi était-ce avec une certaine joie que, vers trois heures du matin, on se précipitait dans la rue. Tout en s'espaçant un peu et en se tournant du côté de la muraille, on échangeait à haute voix les derniers arguments en faveur des doctrines matérialistes...

Parfois, dans cette rue étroite des Marais-Saint-Germain qui, à cette heure, avait l'aspect moyen-âgeux d'une rue du vieux Nuremberg, on entendait une fenêtre s'ouvrir et on voyait apparaître la tête d'un bourgeois, les yeux encore hébétés par le sommeil, qui annonçait à sa compagne l'état du ciel : « C'est inouï, disait-il, on entend la pluie qui tombe à flots sur le pavé, mais le temps est clair; et, malgré l'averse, la rue est pleine de gens qui se promènent sans parapluie. » — « Tu rêves, mon ami, disait la femme, de son lit; viens te recoucher... »

On aurait fort étonné Yves Guyot, à cette époque,

si on lui avait dit qu'il dépenserait 12,000 francs pour une marquise (il est vrai qu'il y a les accessoires). Il se serait fâché tout rouge si on lui avait annoncé qu'un pur tel que lui, un ardent ami du peuple, serait très heureux de banqueter publiquement avec M. de Rothschild, après un coup comme l'accaparement des Cuivres.

Que voulez-vous? Après les attaques dont il avait été l'objet de la part de quelques rares journaux indépendants, Rothschild tenait beaucoup à montrer à l'Europe , au moment de l'Exposition, qu'il était toujours le maître chez nous et qu'il pouvait tout se permettre. Donner un chèque de cent mille francs est pour lui aussi facile qu'il l'est pour nous de détacher une feuille de papier à cigarette. Sans donner de chèque, il peut faire gagner de l'argent de mille façons. L'âge vient; Guyot se dit qu'il ne sera pas toujours ministre; il ne serait pas fâché, comme tous ceux qui l'ont précédé au ministère, d'avoir quelque part une confortable maison, avec un atelier où Sebillot pourrait recommencer des marines.

Si Guyot avait montré vis-à-vis de Rothschild la dignité qui convenait à un membre du gouvernement français, personne ne lui en aurait su gré; il a agi, après tout, comme auraient agi à sa place le duc de Broglie ou le marquis de Beauvoir s'ils avaient été ministres. Tout le monde trouvera qu'il a bien fait : ce sont les ouvriers en cuivre et les actionnaires du Comptoir d'Escompte qui ont tort.....

IV

LE FLEUVE DE BOUE

La Vidange. — La force des choses. — Constans et Emile Zola. — Le rythme des livres. — Rapidité des transformations de la Société française. — Le *curriculum vitæ* de Constans. — Puig y Puig. — En Indo-Chine. — Richaud — La Banque de Lyon. — Constans répond à l'état de conscience du pays. — Le Capitole illuminé. — Mackau négocie toujours. — Un article de la *Revue bleue*. — Un homme d'État français au dix-neuvième siècle. — Ce que pense la Bourgeoisie. — Un dithyrambe de Paul Bourget. — Un dîner au Café Anglais. — Bischoffsheim et le Honduras. — La corruption électorale. — Les tirades sur le relèvement de la Patrie. — La famille Carnot. — L'hypocrisie bourgeoise. — Les malles qui parlent. — L'existence d'un huissier. — Les notaires. — Des chiffres éloquents. — La traite des blancs à la Nouvelle-Calédonie. — A quoi sert de dissimuler des scandales qui appartiennent à l'étude sociale? — John Lemoinne et Jules Simon. — Le témoignage de Macé. — Boulanger, la Macaronna et la Soledad.

Que de boue ! que de boue ! Le fleuve fangeux roule avec l'impétuosité du Rhône en temps d'inondation. Toutes les digues sont rompues, tous les quais sont enlevés et la boue envahit les villes et les campagnes. Des gens de Paris arrivent chez moi tout fumants, tout vibrants, convaincus que le pays entier va être transporté d'indignation devant tant de hontes accumulées. Ce qui me démontre que j'ai fait de grands progrès dans les études sociales, c'est que je suis certain d'avance que tout cela sera absolument inutile.

Ce qui constitue précisément le côté saisissant, le côté étrangement pathétique de certaines périodes historiques, c'est l'impuissance de tout contre la situation générale, contre la force invincible des choses. C'est ce qui rend le spectacle de la mort si dramatique : ni les efforts de la science, ni les chaudes caresses, ni les moxas brûlants ne peuvent empêcher l'œuvre de destruction de s'accomplir.

En 1878, vous auriez écrit que la France aurait pour ministre un ancien entrepreneur de vidange, concussionnaire et voleur, que le mot non seulement aurait paru dépasser la mesure, mais qu'il n'aurait pas porté à cause même de l'intonation excessive. En parlant de cette façon, vous seriez sorti de l'eurythmie, de ce sentiment des proportions et de la mesure qui, dans les luttes les plus ardentes, interdit à un artiste les hurlements et les mouvements désordonnés.

Cela est arrivé ainsi, parce que cela devait arriver, et, à regarder le fait, on est tenté de penser qu'il est presque trop logique, *c'est trop comme cela que cela devait être.*

Le Centenaire de 89 devait trouver au pouvoir un Badois, chargé des Affaires étrangères, un associé de Jacques Meyer à la place de d'Aguesseau et un ancien entrepreneur de vidanges comme ministre de l'Intérieur. La Bourgeoisie est le régime des appétits; les appétits, à force d'être satisfaits, vous mènent nécessairement à aller quelque part et la Bourgeoisie, allant quelque part, devait y rencontrer Constans. Cent ans de gouvernement bourgeois se résument en cet homme.

Il en est de même en littérature, et Zola, avec son tempérament d'Italien, c'est-à-dire de politique, a vu très bien qu'il triompherait un jour, sans avoir besoin de faire aucune concession, qu'il serait l'académicien désigné, comme Constans était le ministre nécessaire. Cette candidature est discutée partout avec des considérations plutôt favorables qu'hostiles. L'auteur de *Pot-Bouille* et de la *Terre* entrera à l'Académie avec ses personnages qui rotent, qui fientent, qui vomissent, qui crachent des mots ignobles à bouche que veux-tu, qui se livrent publiquement aux actes les plus immondes. Dans l'art des peuples, comme dans leur existence politique, les latrines ont leur jour...

Ce que je dis est tellement vrai, que la présence de Constans aux affaires a paru toute naturelle. On ne peut pas même dire qu'il soit méprisé, et il est certainement beaucoup moins impopulaire que ne l'ont été des ministres sans tache, comme Villèle, Polignac ou Guizot.

Toute la Bourgeoisie républicaine, opportuniste et radicale, s'est mise spontanément derrière l'ancien vidangeur de Barcelone, car il était l'expression complète de tous ces êtres fermés aux sentiments qui élèvent l'âme humaine, étrangers à tout scrupule de conscience, et qui ne vivent que pour l'assouvissement de leurs convoitises basses et la satisfaction de leurs besoins physiques.

Les lecteurs ne comprendraient même pas que j'attaque cet homme avec brutalité : il y a en effet une heure pour tout. Renan a émis, une fois en sa vie, une idée assez juste, en disant que les livres

devraient être imprimés sur du papier de diverses couleurs, dont les variations et les nuances rendraient plus facile à saisir, dans ses développements et ses transitions, la pensée de l'écrivain. On pourrait ajouter que, pour être exacte, une étude d'histoire sociale devrait être écrite dans la note même, dans le rythme pour ainsi dire, de l'époque qu'elle analyse. Un livre de passion et de généreuse colère comme la *France juive* détonnerait tout à fait à l'heure actuelle ; on dirait : « Qu'est-ce qu'il a encore à crier celui-là ? »

Comme il advient quand on touche à la fin, les dernières transformations de la société française se sont accomplies en effet avec une effrayante rapidité. Ce qui aurait été jadis l'affaire d'un siècle est aujourd'hui l'affaire de quelques années. Il y avait déjà un abîme entre l'état de conscience, les idées, les conceptions morales des hommes de 1871 et la manière de voir des hommes de 1848 ; les hommes de 1889 semblent d'un autre âge que les hommes de 1871.

A deux ou trois reprises, les Français essayèrent de s'arracher à la boue dans laquelle ils se sentaient enfoncer. Aux élections de 1885, ce fut la masse conservatrice qui fit l'effort d'elle-même, sans que personne s'y attendît ; les députés nommés alors ne surent pas tirer parti de ce mouvement. Au moment de l'affaire Wilson, ce furent les Républicains qui tentèrent le coup de collier ; ils en arrivèrent à hisser au pouvoir un inconnu, un homme sans services et sans prestige, mais qui passait pour être honnête. Le premier soin de de cet honnête homme fut de ramasser dans le fumier les trois personnages les plus tarés de

France, de s'en faire un bouquet et de le mettre à sa boutonnière...

A partir de ce moment, ce fut fini. Les gens eurent la sensation de prisonniers qui se sont échappés, qui ont été repris et qui, une fois ramenés dans leurs cellules, s'arrangent pour y être le moins mal possible et pour obtenir des *douceurs*. Les plus obstinés ont essayé de se faire une échelle de cordes avec les draps de M^me^ Pourpe et de s'évader par le Boulangisme ; ils se sont cassé la jambe, voilà tout ce qu'ils ont gagné.

Ce n'est pas seulement l'état d'esprit général qui s'est modifié, ce sont les individus eux-mêmes. Le Freycinet de 1869 ne ressemble pas plus au Freycinet actuel que Constans ne ressemble à Lamartine ou à Barbès.

Quelques-uns de mes amis étaient très liés autrefois avec le ministre de la Guerre, qui n'était encore qu'ingénieur, et ils parlaient de cet intérieur avec un grand respect. M^me^ de Freycinet était une protestante, un peu pimbêche, un peu collet monté, mais si on lui eût parlé de fréquenter des femmes de voleurs, de mener chez certains ministres la jeune fille charmante que les intimes de la maison appelaient « l'incomparable Cécile », elle eût poussé de hauts cris, elle eût dit à son mari : « Je t'en supplie ! ne nous déshonorons pas ! » Le Freycinet d'aujourd'hui est prêt à aller demander un portefeuille à Buret, si Buret, comme cela est probable, devient président du conseil...

Notez que Freycinet ne peut avoir la moindre

illusion sur Constans. Le *curriculum vitæ* de Constans est connu de tous et, si je le rappelle brièvement, c'est uniquement comme indication de sources pour les historiens de l'avenir.

Après avoir été forcé de quitter le barreau de Toulouse, Constans alla chercher fortune en Espagne et l'on sait comment il dépouilla le malheureux Puig y Puig qui, loyal comme tous les Espagnols, avait cru à la parole d'un Français.

Pour éviter les poursuites, l'associé de Puig y Puig donna en nantissement les bijoux de sa femme, puis s'introduisit chez Puig à l'aide d'une fausse clef. Puig menaça de nouveau de porter plainte. Mme Constans et sa mère se rendirent chez lui pour le supplier de pardonner encore et, en présence des domestiques, Puig expulsa violemment les deux commères.

On a publié les lettres de Puig et de Mme Puig qui confirment l'exactitude de tous ces faits (1).

Extrait d'une lettre écrite par M. Puig, à M. H. Fournier, le 20 juin 1864 :

. . . . . .

Pour ce qui est de mes affaires, je travaille à sortir de la meilleure manière possible, malgré que le fripon qui m'a mis dans tous ces embarras m'a fait de nouveau tort en me volant davantage, à tel point qu'il est probable que nous ne pourrons pas aller à Vichy, et selon ce qu'on me dit, il se

(1) Voir les *Mémoires* publiés au moment du procès de M. de Malherbe (pièces et documents) et l'admirable plaidoirie de M. Falateuf.

Le *Triboulet* du 1er septembre 1889 a donné, avec pièces à l'appui, le résumé complet de la vie de Constans.

promène avec mon argent à Paris et à Londres. Cela, malheureusement, est l'avantage qu'ont les fripons sur les hommes de bien.

. . . . . .

Signé : F. Puig y Puig.

Extrait d'une lettre de M. Puig à son frère Alexandre :

Barcelona, 8 février 1865.

Mon très estimé frère Alexandre,

. . . . . .

Je suis loin de marcher sans ennui, vu que ce Français qui nous visitait avec ces dames, appelé M. Constans, je crois que tu t'en rappelleras, après s'être infiltré dans nos cœurs comme nos meilleurs amis, me fit une tromperie (droga) une escroquerie (*Estafa,* souligné dans l'original), si inouïe que depuis le 1er octobre 1863 jusqu'à ce jour je n'ai pas eu et n'ai pas encore grand repos.

. . . . . .

Me voilà triste, vexé et honteux de tant de perfidie et de duplicité. Considère que ce misérable Constans a pris le large pour se réfugier en France, et seulement ainsi il a pu éviter que je lui rompe les os.

. . . . . .

Lettre de Mme Puig à M. le comte de Malherbe, cessionnaire de sa créance sur M. Constans :

Monsieur le comte,

Vous me demandez si je puis vous procurer de plus amples renseignements que ceux que je vous ai déjà donnés, au sujet des rapports que mon pauvre mari a eus avec M. Constans. Je ne peux vous fournir grands détails, car je ne fus entièrement initiée à cette affaire que lorsque mon mari, succombant sous le poids des inquiétudes, se décida à me mettre dans la confidence de ses angoisses. M. Constans

fut présenté à mon mari par M. Coussinet, cousin de votre débiteur, qui faisait, lui aussi, peu de temps après, de mauvaises affaires. Je sus que M. Puig lui prêtait 150,000 francs pour faire le commerce des pompes, sans connaître autrement les détails de l'opération. Je n'appris la mauvaise tournure que prenait l'affaire, qu'étant à la campagne aux environs de Barcelone, le jour où un mot de mon beau-frère vint annoncer à mon pauvre mari que, presque chaque nuit, de l'argent et des pagarès disparaissaient de la caisse confiée à sa garde. Nous revînmes en grande hâte, et presque aussitôt notre retour, les bijoux de Mme Constans disparurent également de la caisse sans qu'il y ait eu la moindre trace d'effraction.

Mon beau-frère, M. Carlos Maduell, caissier de M. Constans, qui avait été chargé, par mon mari, de garder les bijoux, remis en nantissement de nouvelles avances, et M. Manuel Puig y Puig, notre cousin, également employé dans la maison, auraient pu vous fournir de plus amples détails ; mais tous deux sont morts.

Quelques jours après ce vol, mon pauvre mari eut une explication des plus vives avec Mme Constans et sa mère, en visite chez nous, et dut enjoindre à ces dames de se retirer immédiatement. Peu après, M. Constans s'enfuyait de Barcelone, et mon mari a toujours ignoré son adresse ; moi-même, je ne l'ai connue qu'en 1876, quand on m'a demandé des renseignements sur son passé commercial.

La mort a pris tous ceux qui auraient pu vous éclairer : cet homme porte malheur !

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Signé : Sophie Leclerc de Puig.

Puig était un témoin gênant, il disparut un jour dans le trajet de Barcelone à sa maison de campagne. Mme Puig dépensa deux cent mille francs pour découvrir au moins le cadavre de son infortuné mari, elle fit fouiller tout le pays. Enfin elle reçut un jour

une lettre composée avec des lettres imprimées prises dans un journal, dans laquelle on lui disait : « Inutile de te donner tant de mal, ton mari a été réduit en cendres et l'on n'en retrouvera jamais la trace. »

C'est là le côté ténébreux du personnage, le point par lequel il touche aux arrière-loges maçonniques. La Maçonnerie fait crédit, elle avance un cadavre à un débiteur et il la paye avec les décrets quelques années plus tard.

On devine ce qu'un tel homme a pu faire en Indo-Chine. Les lettres et les dépêches nous édifient sur les vols et les concussions commis par Constans là-bas. Richaud l'a accusé formellement d'avoir trafiqué de ses fonctions et d'avoir reçu du roi Norodom, en échange du rétablissement du jeu des Trente-Six-Bêtes, la fameuse ceinture que Constans, d'ailleurs, ne nie pas avoir acceptée.

Constans ayant contesté l'exactitude de certains faits, le ministre de la marine télégraphia à Richaud qui confirma absolument l'exactitude de ce qu'il avait avancé. Le *Petit National* a pu, sans être poursuivi par Constans, publier entre autres dépêches celle-ci qui ne laisse place à aucun doute.

GOUVERNEUR GÉNÉRAL A MARINE, PARIS.

Fermiers refusent obtempérer à mes ordres, disant retrait concession du jeu des Trente-six-Bêtes les ruine, attendu qu'ils ont dû payer une forte somme au roi et à M. Constans.

Ils demandent un délai ou le remboursement des sommes versées par eux.

Signé : RICHAUD.

Le marquis de Morès, dont nul ne suspectera la parole, adressait, le 17 juillet 1889, la lettre suivante au directeur du *Matin*.

Monsieur le Directeur,

En qualité d'ami de M. Richaud, je viens répondre à votre article du 14 juillet, intitulé : *Ambition sans frein*.

Comme vous le savez, j'arrive du Tonkin où j'ai été m'occuper de colonisation; j'y ai rencontré M. Richaud, j'ai appris à l'estimer, j'étais son ami, je suis l'ami de sa veuve et de ses enfants.

Vous avez eu le grand courage d'entreprendre la défense de M. Constans, je prends la parole à la place de M. Richaud.

J'ai vu au Tonkin les résultats de l'administration de M. Constans, et à mon avis aucun administrateur honnête et intelligent ne pouvait prendre la responsabilité de sa succession. Pour ma part, j'accuse M. Constans, gouverneur général de l'Indo-Chine, d'avoir :

I. Fait perdre à l'Etat 440,000 francs dans l'affaire des cercles chinois, les documents officiels ci-joints vous montreront dans quelles circonstances.

« La brutalité de certains faits, disait Richaud, rend leur justification impossible. » Je le répète avec lui.

II. D'avoir, comme gouverneur général de l'Indo-Chine, falsifié les rapports militaires et sciemment trompé le gouvernement.

Je suis revenu par la Chine, la réputation laissée par M. Constans, ministre de France, m'a fait rougir en ma qualité de Français, d'avoir été représenté par un tel homme, et j'accuse M. Constans, ministre de France en Chine, d'avoir :

I. Compromis très gravement les intérêts de la France dans le traité avec la Chine, dans le règlement des questions concernant le commerce du sel, l'enclave de Paklung, la délimitation des frontières.

II. D'avoir déshonoré ses fonctions de représentant de la France en Chine, par son brocantage.

Ces accusations, et d'autres encore, je suis prêt à les for-

muler, soit en Cour d'assises, soit devant la barre du peuple, et je suis prêt à défendre mes amis sur tous les terrains.

Recevez, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MORÈS.

Richaud revenait les mains pleines de preuves. Il était parti en excellente santé ; il n'y eut aucun cas de choléra sur le vaisseau qui le ramenait en France ; il n'en mourut pas moins d'un mal mystérieux et, par une tempête épouvantable, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, on jeta à la mer le corps du malheureux gouverneur et les papiers qu'on trouva dans sa cabine. Encore un témoin gênant qui ne devait plus parler...

Quant aux documents de l'affaire Baratte, ils sont plus connus encore s'il est possible. Ce sont les pièces d'un procès qui s'est déroulé devant le tribunal de Nancy et la discussion qui a eu lieu à la Chambre ne laisse pas de doute sur l'acceptation par Constans d'un pot de vin de 10,000 francs.

Ce Baratte, après avoir été décoré pour faits de guerre, était tombé dans les affaires véreuses ; il essaya de fonder une nouvelle Compagnie d'assurances, la « Ville de Lyon » et, pour attirer les gogos, il composa son conseil d'administration de députés. Le prospectus contenait les noms suivants :

MM. CONSTANS, ancien ministre de l'Intérieur, député et conseiller général de la Haute-Garonne, *président du conseil d'administration de la Compagnie* LA VILLE DE LYON ;

DUBOIS, député et conseiller général de la Côte-d'Or, ancien maire de Dijon ;

GILLIOT, député et conseiller général de Saône-et-Loire, etc., etc.

La constitution de la Société date du 12 juin 1882; dès le 28 juillet suivant, M. Constans recevait le prix du marché. M. Baratte lui envoyait, en effet, à cette date, un chèque de dix mille francs avec la lettre suivante :

A M. Constans, député, ancien ministre, président du conseil d'administration de la Compagnie « la Ville de Lyon », 18, rue de Miromesnil, Paris.

Je vous envoie un chèque de dix mille francs, n° 23, en date du 28 juillet 1882, délivré par le Crédit lyonnais et payable à sa succursale de Paris.

Comme il a été convenu entre nous, je vous offrirai, comme président du conseil d'administration de la « Ville de Lyon », en dehors des dix mille francs ci-joints, 250 actions libérées de 125 francs :

Soit.....	31.250 francs.
Appoints annuels.....	3.000. —

Le 10 septembre 1882, un autre député, racolé par M. Constans, M. Dubois, écrit à M. Baratte la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Avant de quitter Paris, M. Constans nous a réunis chez lui et nous a remis à chacun le montant de la vente de 40 de nos actions de la Compagnie « la Ville de Lyon ».

M. Constans a ajouté que dans le courant de septembre, pareille remise nous serait faite, à provenir de la réalisation de 40 nouvelles actions.

Vous m'obligeriez infiniment, monsieur le directeur, si vous vouliez bien me faire tenir cette nouvelle somme, ou tout au moins m'indiquer la date de son versement.

Signé : Dubois,
député de la Côte-d'Or.

La nouvelle Société, malgré tout, ne pouvant arriver à fonctionner, Baratte réclama son argent à Constans, celui-ci se fit tirer l'oreille et Baratte dut lui écrire le petit billet suivant :

Notre nouveau conseil d'administration exige que *MM. les députés remboursent immédiatement les sommes qu'ils ont reçues* et qu'en principe vous n'eussiez dû toucher qu'après la constitution légale de la Compagnie, puisque cet argent est la propriété des actionnaires.

Je suis donc plus qu'étonné d'avoir à insister auprès d'un homme tel que vous sur une question aussi délicate.

Constans résistait toujours et il ne se décida à rendre les dix mille francs que sur la menace d'une plainte au Procureur de la République. Il avait touché ces dix mille francs le 28 juillet 1882, et ne consentit à les restituer que le 9 mai 1883.

Tel est l'homme. Il y a en lui un côté malin et un côté sinistre, un reste de vieil Albigeois qui, après des siècles, retrouve son ancien complice, le Juif, et travaille avec lui. Pour soutenir sa candidature, Constans ne voulut avoir qu'un Juif, Cohn, le préfet de Toulouse, qu'il fit nommer, pour le récompenser de ses exploits, commandeur de la Légion d'honneur.

Au fond ce méridional, qui appartient à la fois à l'espèce gaie et à l'espèce tueuse et qui porte des secrets terribles, des secrets de tyran italien du seizième siècle avec une jovialité de commis voyageur, c'est notre jurisconsulte, le jurisconsulte moderne que nous avons rencontré si souvent au cours de ces études. C'est Barré, l'ancien compagnon de Lebïez, mais Barré ayant eu de la chance, Barré appuyé par

la Maçonnerie ; c'est Barré ayant changé contre un portefeuille de ministre cette fameuse serviette décrite par Daudet, qui contient, tour à tour et selon les circonstances, les paperasses véreuses, les dossiers louches, le faux-col de rechange, la côtelette panée et le petit pain du déjeuner, le marteau qui assomme la laitière, le couteau qui dépèce Puig y Puig ou le flacon de strychnine qui foudroie Richaud...

Ce qui est intéressant, encore une fois, ce n'est pas le personnage, c'est l'impression qu'a eue de lui et des actes commis par lui la masse des Républicains bourgeois. Cette impression a été excellente.

Quoiqu'on en ait dit, Constans a été accueilli en triomphateur à Toulouse, il a été acclamé dans les réunions, reçu comme un Dieu laïque à la Loge maçonnique, et on a illuminé le Capitole quand il a été déclaré élu... (1).

---

(1) On a prétendu que Constans avait un peu tripoté le scrutin. Le ministre de l'Intérieur a victorieusement répondu à cette accusation ; il s'est présenté deux mois après aux élections sénatoriales et il a fait confirmer par le suffrage restreint le verdict du suffrage universel.

Ces électeurs sénatoriaux qui, pour la plupart, ont une certaine position, une certaine indépendance matérielle, se sont empressés d'accorder 603 suffrages à l'homme à la ceinture, tandis que le comte d'Ayguevives, qui n'avait pris aucune ceinture, n'a obtenu que 387 voix.

Pour des délégués sénatoriaux Francs-Maçons ou Opportunistes, les mots d'honneur, de probité, de désintéressement dans les fonctions publiques sont des mots tombés en désuétude ; c'est « du vieux français », dont ils ne comprennent pas très bien la signification. Un Républicain, M. Bepmale, qui, dans l'élection de Toulouse, voulut se placer sur ce terrain dans une réunion, fut hué et obligé de descendre de la tribune. Pour ces hommes, le fait d'être honnête constitue une tare, une infirmité...

La validation n'a pas souffert la moindre difficulté. Quand Susini s'est précipité tout chaud, tout bouillant, pour apporter des protestations, les camarades boulangistes lui ont ri au nez et l'ont éconduit comme un fâcheux.

Cela me rappelle la surprise d'un député de mes amis qui débarquait de province avec l'idée de combattre ; il arrive pour déjeuner chez des amis. « Mon cher, lui dit le maître de la maison, vous avez autre chose à faire qu'à déjeuner, allez vite chez M. de Mackau... »

— Pourquoi chez Mackau?...

— C'est Mackau qui fait le travail des invalidations avec Constans...

— Comment! Mackau fait le travail des invalidations avec Constans... Je trouve votre charge d'un goût douteux.

— C'est comme cela... Mackau négocie toujours... Il aurait affaire avec l'exécuteur des hautes œuvres qu'il négocierait avec lui un *modus vivendi*.

Mon député alla trouver Mackau et fut validé.

Les députés de la droite ne pouvaient pas protester contre les manœuvres employées par l'administration ; ils étaient *liés*.

Qu'il s'agisse de parler de Rothschild à la tribune ou de discuter nettement la question des candidatures officielles, les conservateurs sont toujours liés.

Liés par qui? Liés par quoi? (1).

---

(1) Voici du reste l'incident tel qu'il figure au compte rendu *in extenso* dans le *Journal officiel* du 8 décembre 1889 :

M. Emmanuel Arène. — Messieurs, je n'ajouterai qu'un mot.

Si on essayait de vous expliquer cela, on ne serait plus le peintre exact de la vie contemporaine. C'est l'inexplicable qui donne sa couleur particulière à l'histoire actuelle. Tous les hommes d'aujourd'hui sont pris dans des pactes et des conjurations et, les trois quarts du temps, ils ne savent pas pourquoi ils se sont mis là-dedans, pourquoi ils ne marchent pas tout droit.

La phraséologie électorale : « Défendons notre foi, affirmons nos principes, *pro aris et focis!* », tout cela est de la fausse guerre, de la comédie. Après avoir lancé en avant, compromis, exposé à toutes les représailles les petits, les humbles, les êtres de naïveté et de dévouement, les conservateurs sont les premiers à

Je vous demande, je demande à mes honorables collègues de la droite, ce qu'ils diraient si un fonctionnaire quelconque, à quelque degré que ce fût de la hiérarchie civile, écrivait, en période électorale, une lettre semblable. (Bruyantes interruptions à droite.)

A droite : Ils le font tous!

M. le baron de Mackau et plusieurs autres membres. — Nous pourrions vous en citer beaucoup.

M. Gustave Rivet. — Apportez-en donc une seule?

M. Bergerot. — Ils en ont fait bien d'autres.

M. le président, se tournant vers la droite. — Nous sommes arrivés presque à la fin de la vérification des pouvoirs, et il est certain qu'aucun de vous n'a apporté à la tribune un seul document tendant à établir un fait de cette nature. (Applaudissements à gauche et au centre. — Interruptions à droite.)

M. Le Provost de Launay. — Nous avons des raisons pour cela : vous savez bien que nous ne sommes pas libres.

M. le président. — Comment! vous n'êtes pas libres?

M. Le Provost de Launay. — Non! nous sommes liés.

Quelques journaux comme l'*Univers* ont essayé de savoir dans quelles conditions et par quels liens les hommes de la droite étaient *liés*. Jamais on n'a pu obtenir une réponse.

rire de ces victimes avec les Républicains, en causant dans les bureaux.

Notre seul but, en constatant la façon dont l'opinion s'est accommodée avec Constans, c'est de léguer à l'avenir un document précieux sur l'état moral de la France telle que l'a façonnée la troisième République, la République juive; c'est donc faire un travail beaucoup plus utile que de s'associer aux récriminations des gens de parti qui épiloguent sur les manœuvres électorales et les chiffres du scrutin. Admettez les fraudes dans des proportions aussi considérables que vous le voudrez, il n'en reste pas moins acquis que la République incarnée dans Constans, Rouvier et Thévenet a réuni 4 millions de voix (exactement 4,012,353).

Ceci n'a rien qui doive nous surprendre. Les Loges ont encore la direction du suffrage universel, et Constans et sa République répondent complètement à la conception qu'ont les Maçons du Bien et du Mal, à l'idée qu'ils se font de l'accomplissement d'un mandat public. Le Dieu vague qu'on affublait du nom de grand Architecte de l'univers a été biffé du programme ; d'une autre vie il n'en est plus question; celui qui parlerait de l'âme ferait rire ; il reste donc un animal plus ou moins bien doué qui doit profiter de l'intelligence qu'il peut posséder pour se procurer par tous les moyens le plus de jouissances possibles (1).

---

(1) La déliquescence absolue du sens moral se raconte parfois dans des épisodes d'une fantaisie lugubre et particulièrement basse. Connaissez-vous rien de plus singulier que l'enterrement civil d'un

Sans doute quelques Maçons honnêtes, qui avaient entrevu dans la Maçonnerie je ne sais quel idéal d'émancipation humanitaire, ont compris qu'ils étaient tombés dans un piège, ils se sont lassés d'être les jouets de la Juiverie, et ils sont entrés dans la Ligue antisémitique, mais leur nombre est malheureusement bien restreint encore.

Quant à la foule des électeurs, elle obéit aux mêmes mobiles que l'Élite que nous venons de voir accourir rue Saint-Florentin pour féliciter Rothschild après la razzia du Comptoir d'Escompte.

C'est la folie des représentants des classes dirigeantes que de vouloir demander aux autres des sacrifices auxquels ils se refusent. « Je suis de votre avis, vous diront-ils, notre attitude devant les Juifs est honteuse, mais je fais passer avant tout mes habi-

---

patron de maison de tolérance à Epernay, au mois de janvier dernier?

Les pompiers viennent avec le drapeau chercher le corps devant la maison au gros numéro. Le cortège se met en marche; les clairons s'avancent en tête en sonnant aux champs, derrière eux vient le drapeau voilé d'un crêpe comme à l'enterrement d'un colonel ou du chef de l'État, autour du corbillard les pompiers en uniforme avec leur lieutenant et quatre pupilles de la compagnie. Les dames pensionnaires de la maison marchaient ensuite.

Toutes les phrases ici seraient inutiles. Cela s'appelle : *l'enterrement d'un leno au dix-neuvième siècle*, c'est un document sur les mœurs républicaines, une note aiguë sur les sentiments qui ont cours aujourd'hui; cela est loin de la *Fille Elisa* et rentre dans les turpidités tristes que peint Huysmans — voilà tout ce que vous pouvez écrire. Il y a là l'indicible, une multiplicité de pensées qui viennent confusément à l'esprit devant ce drapeau tricolore arboré à l'enterrement d'un tenour de maison publique.

Que voulez-vous que fassent à ces gens-là des indignations contre les prévarications des ministres?

tudes mondaines, le désir qu'a ma femme d'assister aux belles fêtes que donnent les princes d'Israël. » La masse électorale agit de même, avec des motifs plus légitimes, et fait passer avant tout le désir d'avoir des bureaux de tabac, des bourses pour les enfants jeunes, des dispenses militaires et des congés pour les enfants devenus grands et des places pour tous les hommes de la famille.

Si vous voulez, d'ailleurs, savoir à quoi vous en tenir, ouvrez la *Revue bleue*.

La *Revue bleue* n'est pas un de ces journaux alimentés par les fonds secrets et qui chantent les louanges du ministre qui a versé le matin. C'est un recueil très sérieux qui a des collaborateurs fort distingués, un recueil professoral, académique, qui est un peu à la *Revue des Deux-Mondes* ce que l'Odéon est au Théâtre français.

L'étude consacrée par M. Georges Robert à Constans pourrait avoir pour titre : *Un homme d'État français à la fin du dix-neuvième siècle*. M. Georges Robert ne nous cache pas ce qu'il pense de celui qu'il peint : « Il était célèbre, le voici grand ! (1). »

L'auteur a entendu parler des bruits qui courent sur Constans ; il s'est renseigné (2) ; « il a cherché »

---

(1) *Revue Bleue*, 26 octobre 1889.

(2) Où l'auteur semble un peu embarrassé, c'est lorsqu'il s'agit d'expliquer la fortune de Constans. Il est démontré jusqu'à l'évidence qu'il était aux abois lorsqu'il fit connaissance de l'infortuné Puig y Puig ; où a-t-il pris ce qu'il possède maintenant?

Le *Moniteur de l'Aveyron* est fort net sur ce point.

M. Constans, ministre de l'Intérieur, a fait dans la séance orageuse du 16 mars deux déclarations. Les voici textuellement reproduites d'après le *Journal officiel*.

vous dit-il lui-même et il n'a rien trouvé. Vous entendez bien qu'un écrivain qui paraît au courant de la vie de Paris n'a pas ignoré les lettres de Puig y Puig, les dépêches Richaud, les lettres lues au pro-

---

Première déclaration

« Je vis comme j'ai *toujours* vécu. »

Deuxième déclaration

« A nous, on n'a pas besoin de demander ce que nous avons : nous pouvons établir et *prouver d'où nous le tenons.* »

Vraiment! M. Constans vit, « comme il a toujours vécu ! »

Cela est bon à dire à Paris ; mais M. Constans, si peu timide qu'il soit, oserait-il aller le dire à Villefranche-de-Rouergue, dans son pays?

Vivait-il comme il vit aujourd'hui quand, étant lui-même sans fortune, il devint le gendre de M. Masbou, le trop célèbre banquier de l'Aveyron, dont la débâcle financière laissa tant de ruines qui ne sont pas encore réparées?

Vivait-il comme il vit aujourd'hui quand, suivant le même itinéraire que son beau-père, il passa en Espagne pour donner, par ses fameuses *pompes locomobiles*, une si remarquable impulsion à la vidange de Barcelone?

Vivait-il comme il vit aujourd'hui, quand, après son séjour *tra los montes*, et malgré la rencontre providentielle — pour lui, s'entend — qu'il fit du secourable, mais infortuné Puig y Puig, il revint en France, non pas moins râpé qu'avant, c'était difficile, mais tout autant?

Vivait-il même comme il vit aujourd'hui quand, par un travail opiniâtre, nous le reconnaissons, il eut réussi à décrocher une chaire de professeur suppléant à la faculté de droit de Toulouse?

M. Constans avait toujours vécu comme il vit aujourd'hui?

Allons donc!

Mais aujourd'hui, dans sa résidence de Sembel, superbement restaurée, ses chevaux sont mieux logés qu'il ne l'était autrefois lui-même.

Et ils n'ont pas de loyer à payer, ce que leur maître aurait considéré jadis comme un précieux avantage.

« A nous, a-t-il ajouté, on n'a pas besoin de demander ce que nous avons ; nous pouvons établir et *prouver d'où nous le tenons.* »

Eh bien! vrai ! nous ne sommes pas curieux, mais nous donne-

cès de Baratte et qui font une lumière complète sur la moralité de Constans; il n'a pas ignoré ces documents mais il n'en a pas la même impression que vous, il se place au point de vue de la morale maçonnique et il trouve que cela est fort bien ; le sentiment qu'il exprime est celui de tous les professeurs, de tous les magistrats, de toute la Bourgeoisie républicaine et frottée de lettres qui lit la *Revue Bleue*. Constans est tout à fait leur homme.

Constans a des amis qu'il a comblés et qui lui sont reconnaissants ; « ils l'entourent comme un roi, le roi du Luscrambo. »

« C'est leur cercle, le Ver luisant, où Falguière, Mercié, J. P. Laurens, Benjamin Constant, J. Garnier, Gailhard, Hébrard, J. Lafitte, Dieulafoy, Beni Barde, tous hommes de valeur, parfois de génie, se dressent autour de lui comme une *cohorte d'honneur.* »

Toute la Bourgeoisie peignante, la Bourgeoisie sculptante, la Bourgeoisie écrivante, la Bourgeoisie chantante salue Constans comme un grand homme; il voudrait se faire représenter en Caton avec une statue de la Vertu, le couronnant d'un laurier civique, que Mercié et Falguière tailleraient le marbre com-

---

rions volontiers cent actions de la Ville de Lyon pour entendre M. Constans « établir et prouver d'où il tient ce qu'il a »; et cela non pas à la Chambre, devant une majorité décidée, et pour cause, à tout absoudre, mais à Villefranche, devant une assemblée d'électeurs indépendants et consciencieux.

Et alors, quand M. Constans « aurait établi et prouvé d'où il tient ce qu'il a », nous lui dirions ce qu'il doit en faire.

Nous lui rappellerions que les infortunées victimes de M. Masbou, son beau-père, ne sont pas encore indemnisées.

plaisant et que Gailhard chanterait une cantate pour l'inauguration du monument.

Ils sont comme cela. Nous disons : « Ils sont comme cela » et il faut vraiment avoir l'esprit mal fait pour nous appeler pamphlétaire alors que nous prenons simplement acte de ce qui se passe devant nous.

Nous n'avons jamais conçu le noir dessein d'écrire les *Petits mystères de la Bourgeoisie*, nous n'allons pas regarder au trou des serrures, ni fouiller au fond des alcôves... Nous voulons montrer comment meurt une classe sociale et, pour cela, nous n'avons qu'à la laisser se confesser elle-même, se révéler telle qu'elle est dans l'inconscience presque naïve de ses actes.

Nous ouvrons un volume que tout le monde a lu, le *Disciple*, et nous y voyons Bourget célébrer la grande Bourgeoisie : « Ah ! la brave classe moyenne, la solide et vaillante Bourgeoisie que possède encore la France ! » Là-dessus l'auteur brode quelques variations sur cette Bourgeoisie héroïque qui a tout subi, qui a laissé insulter toutes ses croyances plutôt que de renoncer à émarger au budget. Nous sommes fixés sur la sincérité du psychologue.

Nous regardons maintenant un journal à la première page et nous y trouvons la description d'un dîner donné par Meilhac, pour célébrer le triomphe d'un Juif bruyant, vainqueur aux dernières élections.

Hier soir, Henri Meilhac a donné un dîner au Café Anglais, en l'honneur de son ami Raphaël Bischoffsheim, l'un des élus du 22 septembre.

Convives : MM. Jules Simon, Léon Say, Paul Bourget, Henri Cartier, de Blowitz, Alfred Picard, Rebouleau, Paul

Poirson, Lippmann, Louis Ganderax, Ferdinand Bischoffsheim, Albert Wolff (1).

On n'invite plus Hébrard dans ces fêtes depuis son toast de Nice. A la fin d'un banquet organisé par Bischoffsheim pour célébrer l'inauguration d'un observatoire, Hébrard, prié de prendre la parole, s'écria dans un accès de lyrisme : « Messieurs, je bois au télescope! Qu'est-ce que le télescope après tout ? C'est la lorgnette arrivée. »

Raphaël Bischoffsheim prit mal la chose et depuis ce temps il évite Hébrard...

Il n'y a pas d'équivoque sur ces Bischoffsheim. Le nom du Honduras et celui de Bischoffsheim sont désormais inséparables. Tout le monde connaît l'affaire du Honduras; en dehors de ceux qui sont morts de misère ou qui se sont suicidés, il reste encore quelques actionnaires du Honduras. On a fait verser 157 millions aux souscripteurs et jamais on n'a pu savoir ce que ces millions étaient devenus.

« Vous savez, disait M. Sourigues à la Chambre dans la séance du 1er janvier 1880, que les lanceurs et les concessionnaires de l'affaire se sont partagé entre eux et leurs auxiliaires 90 pour 100 de la somme demandée aux souscripteurs, 140 millions sur 157. »

L'État de Honduras est bien innocent de tout cela; il déclare qu'il n'a jamais rien touché et ne s'explique pas encore qu'on ait pu lui prêter tant d'argent. C'est le pendant de l'histoire que nous avons racontée à propos du baron d'Erlanger : Un vieillard de quatre-

(1) *Figaro,* 13 octobre 1889.

vingts ans, logé par charité chez sa fille qui est laveuse de vaisselle et qui habite un appartement dont le mobilier vaut bien cent francs, souscrivant pour 2 millions d'actions du Crédit général français. Consultez les géographies et vous y verrez : « Honduras (république du) — 120, 480 kilomètres carrés, population 500,700 habitants dont 15,000 indiens aborigènes et 25,000 nègres appelés Caraïbes. »

Je ne veux attaquer en rien la probité de ces Caraïbes, mais il est évident que, même en se gênant beaucoup, ils n'auraient pu rémunérer un capital de près de 200 millions.

Ces enlèvements de millions à des malheureux qui ont parfois travaillé des années pour économiser un billet de mille francs paraissent parfaitement naturels à tous ceux qui sont là, à ces anciens ministres, à ces écrivains qui lèvent leur verre, qui poussent des *hochs* pour célébrer l'entrée au Parlement de ce Juif, moitié hollandais moitié allemand, qui n'est, je crois, naturalisé que depuis 1880 (1).

---

(1) Notez que, s'il y avait une ombre de justice en France, Bischoffsheim aurait été depuis longtemps déféré aux tribunaux à la suite de cette élection. Jamais la corruption ne s'est étalée avec une pareille effronterie. A l'ouverture de la période électorale un *ring* se constitue et fait ses offres. Un contrat intervient avec Bischoffsheim et pour 20,000 francs, dont 7,000 payés comptant, le *ring* s'engage à fournir 1,600 voix.

Toute une organisation s'établit dans ce but ; soixante-dix chefs de section reçoivent mission de recruter chacun au moins vingt hommes, auxquels ils achètent leurs cartes d'électeurs contre 15 francs, dont 5 francs comptant, 5 francs avant le vote, et 5 francs le lendemain du vote.

Le jour de l'élection venu, on rend à ces braves gens leur carte électorale avec un bulletin Bischoffsheim, et on les accompagne

Que voulez-vous imaginer de plus caractéristique, de plus symptomatique pour l'histoire sociale d'une époque que ce tableautin qui se compose tout seul

---

au scrutin, afin de s'assurer que c'est bien ce bulletin qu'ils déposent dans l'urne.

Parmi les pièces du dossier soumis à la Chambre figuraient :

Un certificat, signé du secrétaire du *ring*, et attestant l'existence et les clauses du contrat intervenu entre le *ring* et M. Bischoffsheim ;

La liste des électeurs achetés, classés par sections de vote avec le numéro de leurs cartes électorales, et le détail des sommes reçues par eux ;

Un appel du *ring* aux électeurs qui auraient l'intention de vendre leurs cartes ;

Plusieurs reçus ainsi conçus :

« Je soussigné déclare que le bureau de la section électorale de Saint-Sépulcre, ainsi composé : président (le nom et l'adresse), assesseur (le nom et l'adresse), n'a touché que la somme de..... (la somme varie), le matin du vote pour payer les cartes en faveur de M. Bischoffsheim. »

Signé : *Le président du comptoir.*

Au-dessous : *l'adresse.*

Un reçu de 1,800 francs pour acheter 92 électeurs, avec le nom et l'adresse des 92 électeurs :

Un reçu de 160 francs pour acheter 32 cartes : un reçu de 40 francs pour une seule carte :

Enfin, une liasse de 400 reçus ainsi libellés :

« Je soussigné, déclare avoir reçu la somme de..... pour déposer mon bulletin dans l'urne en faveur de M. Bischoffsheim. »

Suivent la signature et l'adresse.

(Les sommes varient de 5 francs à 25 francs.)

Lorsque le déclarant ne sait pas signer, deux témoins ont signé pour lui en sa présence.

Il existe des lois formelles pour ces opérations et l'article 113 du code pénal ne laisse pas de place à l'équivoque. « Tout citoyen qui aura dans les élections acheté ou vendu un suffrage à un prix quelconque sera puni d'interdiction des droits de citoyen et de toute fonction ou emploi public pendant cinq ans au moins ou

devant vous et qui réclame, non le large pinceau d'un Couture, mais le crayon parisien d'un Forain?

Les deux philosophes debout au premier plan dans la toile de Couture, se sont lassés de rester sur leurs jambes, ils se sont assis et ils ont accepté un chaufroid de volailles et une bouteille de chambertin. Une fois repus, vous les voyez, à la lueur vacillante du gaz, disparaître dans le lointain en barytonant un peu. Le vieux et le jeune, le maître et le disciple causent gaiement : le vieillard austère, l'auteur du *Devoir*, dit : « 157 millions! C'est bien travailler tout de même ! » L'auteur de *Mensonges*, en assurant son monocle, répond : « Oui, c'est un joli travail ! »

Pour savoir ce que deux lettrés pensent, en 1889, de la conscience, de la propriété, du Bien et du Mal, vous n'avez pas besoin de vous tournebouler l'entendement et de vous livrer à ces analyses qui sont « vrais tintamarres de cervelle. » Ces deux lettrés pensent que les Bischoffsheim, les Dreyfus et les Schreyer ont bien fait.

C'est un sentiment tellement général dans le monde bourgeois, qu'il serait ridicule d'insister. Tout le monde vous dira que Bourget a raison, et il se prépare en effet une existence très douce. Petit monsieur deviendra grand : grâce à l'appui des salons juifs, il sera officier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie française avant la quarantaine — ce qui

---

dix ans au plus. Seront le vendeur et l'acheteur condamnés à une amende double de la valeur des choses achetées ou promises. »

Un chrétien et un conservateur serait depuis longtemps poursuivi, M. Bischoffsheim est Juif et républicain et il jouit de l'impunité la plus absolue.

est charmant. Albert Wolff se chargera de faire l'article de tête pour créer ce qu'on appelle « le mouvement d'opinion. » Le nouvel académicien ira prononcer des discours devant les statues, et inaugurer des télescopes plus ou moins tudesques en parlant du « relèvement de la Patrie. »

Un jour, il verra arriver dans son petit hôtel un vétéran des journaux de province, un vieil homme de lettres qui lui racontera son histoire.

— J'ai défendu des vaincus, j'ai combattu les forbans financiers, je suis sans ressources et je viens voir si l'Académie pourrait me donner un petit prix.

— Un petit prix... un petit prix... dira Bourget ; ce n'est pas si facile que cela... Enfin, nous allons tâcher de vous faire obtenir la moitié du prix Latour-Landry : 1,500 francs pour les hommes de lettres âgés et tombés dans le dénuement...

Ce qui gâte cette physionomie de moderniste, qui, après tout, n'est pas sans quelque grâce, c'est l'inévitable tirade sur le relèvement de la Patrie. Tous ces bourgeois de parole et de plume qui ont élevé dans leur cœur un autel au Vol triomphant, qui acceptent toutes les escroqueries à la condition qu'elles soient réussies, ont la manie de la phraséologie patriotique.

C'est le côté odieux du Bourgeoisisme, du *Burgethum*, comme disent les Allemands. Le Pharisaïsme révolte plus encore que le Vice cynique et bon garçon. Un coquin de bonne humeur vous dégoûte infiniment moins qu'un imposteur écrivant comme Jules Ferry après 1870 : « Nous entrons dans une période de grandeur austère succédant à une époque de corruption et d'asservissement. »

Ce qui a sauvé Constans, c'est qu'il ne joue pas de cette guitare-là ; aussi, on en veut moins à lui qu'à Carnot. Si l'élection du Président de la République avait lieu au suffrage universel, Constans aurait plus de voix que Carnot.

Constans, en effet, n'a trompé personne ; il dit : « Je ne vaux pas cher; mais il faut me prendre comme je suis. » Carnot s'est joué une fois de plus de cette nation si facile à tromper, si prompte à accorder sa confiance. Ce fut la suprême désillusion du pays, nous l'avons dit, une date morale d'une considérable importance. On ne demandait au nouveau président ni génie ni talent, mais simplement un peu d'honnêteté ; on aurait compris qu'il fît tout pour défendre la République, qu'il s'entourât d'hommes résolus. Mais le dégoût est monté aux lèvres lorsqu'on a vu cet homme qui pose pour le père de famille, aller prendre, pour les mettre à la tête du pays, des êtres tarés que leurs amis ne défendaient même pas, un Constans, un Thévenet, l'associé d'un escroc comme Jacques Meyer.

La Bourgeoisie, d'ailleurs, s'est réfugiée dans l'hypocrisie comme dans une forteresse. « Toi, tu n'as qu'une qualité, dit une femme de Gavarni à son mari, tu es hypocrite. » Cette légende d'un dessin pourrait être la devise de la Bourgeoisie française. Pour savoir quelque chose sur elle, il faut que les malles se mettent à parler...

Vous voyez alors ce qu'est un officier ministériel à Paris. Affilié à des agents d'affaires louches, à des repris de justice, associé avec eux pour toutes sortes

d'opérations équivoques, vivant avec des filles, il se charge, au nom de la Loi, de ruiner les jeunes gens sans expérience, de poursuivre à outrance les amoureux à qui les demoiselles ont fait signer des billets.

Tous, sans doute, ne sont pas arrivés au même degré que Gouffé, mais beaucoup tirent des articles du Code des revenus tout à fait monstrueux.

J'ai un ami qui, depuis onze ans, paye toujours deux mille francs qu'il n'a jamais dus... Mon ami venait de perdre son père, l'huissier lui dit : « J'ai été l'ami de votre père, faites-moi ces deux mille francs de billets, j'en ai besoin, je ne vous les présenterai jamais. » Il présenta ces billets, il les fit renouveler, il poursuivit, il fit saisir, il prêta de l'argent à mon ami à 120 pour 100 pour payer au moment de la saisie, et mon ami paye toujours, et jamais, jamais, il ne sortira de cette affaire-là... Il n'a eu qu'un moment de repos, les jours qui ont suivi la découverte de la malle...

Devant un tribunal, vous ne parleriez pas sur ce sujet pendant dix minutes. Le président vous imposerait silence et vous verriez se présenter à la barre un monsieur très bien, membre du conseil de l'ordre ou ancien bâtonnier, qui aurait autrefois chahuté à Bullier avec l'huissier. Le monsieur attaquerait dans les notes basses... « Messieurs, j'ai eu bien des douleurs depuis que j'ai l'honneur de porter cette robe. » (Il montre sa robe pour témoigner qu'il se fait honneur de la porter.) «... J'ai vu... » (Il rappellerait alors tout ce qu'il a vu). Il ne dirait rien de l'huissier et à la fin, il se reculerait un peu en arrière et il lancerait la péroraison avec les reins... « Heu... heu...

contre des calomnies que je repousse du pied... cette famille à laquelle nous nous honorons tous ici d'appartenir, depuis le plus humble jusqu'au plus illustre... la grande famille judiciaire... »

On peut *ad libitum* donner l'*ut* sur « la grande famille » ou bien baisser la voix comme dans une évocation à la fois mystérieuse et attendrissante.

Comme il faut que de temps en temps la vérité apparaisse aux regards des mortels, cette vérité sort d'une malle dans laquelle ballotte un « macchabée » et qui, hissée sur un fiacre, camionnée à travers les gares, se promène sur le P.-L.-M. Mais c'est là un fait exceptionnel et le nombre des officiers ministériels que l'on met dans des malles étant relativement restreint, il s'ensuit que le sociologue ne peut donner, sur la moralité de la Bourgeoisie, que des indications restreintes.

Le sociologue a la ressource, il est vrai, de consulter les statistiques, et il trouve parfois des renseignements édifiants.

Savez-vous à combien s'élevait annuellement le nombre des notaires poursuivis ou en déconfiture, jusqu'en 1882 ? 25.

En 1882, ce nombre s'est élevé à 40.

En 1887, il était déjà de 75.

De 1880 à 1886, le montant des sommes enlevées par les notaires à leurs clients est de 62,568,000 francs, soit un prélèvement d'environ *dix millions* par an, qui porte généralement sur les petites bourses.

Dans certains départements, on a eu à poursuivre cinq ou six notaires dans une seule session, sans que cet exemple ait pu moraliser les autres.

Thévenet, zélé, comme on sait pour la Vertu, a fait signer un beau décret pour réglementer les conditions dans lesquelles les dépôts pourraient être faits chez les notaires. Le décret ne servira à rien. Ce qu'il faudrait pouvoir faire, ce serait de rendre à la Bourgeoisie les vertus un peu étroites, l'honnêteté un peu raide, mais réelle cependant, qu'elle avait au commencement de ce siècle et qu'elle n'a plus.

Quand il s'agit du notariat, qui est en quelque sorte la Bourgeoisie faite institution, ces chiffres en apprennent plus que toutes les phrases.

Ce qui est curieux, c'est la simultanéité des manifestations de cette corruption bourgeoise. Partout, la Bourgeoisie judaïsée agit de même, soit par ses représentants, soit par ses fonctionnaires. En France, elle a reconstitué l'esclavage dans les régions industrielles; aux colonies, elle a perfectionné la traite des nègres en y ajoutant la traite des blancs.

Par une bizarre coïncidence, le jour même où je recevais une lettre d'Indo-Chine sur les opérations du Sassoon, je recevais la protestation de la Chambre de commerce de Nouméa contre les monstrueux abus de pouvoir qui livrent les condamnés aux agents de Rothschild. Ce même cri, arrivant de si loin et de régions si différentes, semblait comme la protestation de l'univers entier s'indignant contre le même ennemi, et aussi — pourquoi ne pas le dire ? — comme une douce et précieuse récompense des efforts que j'avais essayés pour dénoncer tant de crimes.

« Monsieur, voulait bien m'écrire le Président de la Chambre de commerce de Nouméa, les ouvrages

que vous avez publiés sur la question juive sont lus avec d'autant plus d'intérêt dans notre colonie qu'elle est elle-même devenue la proie d'une bande de Juifs, qui, sous les ordres de Rothschild, l'exploitent et la ruinent. »

On sait ce que sont « ces contrats de chair humaine » consentis par l'administration pénitentiaire de la Nouvelle-Calédonie et dénoncés, très inutilement d'ailleurs, à la tribune française par M. de Lanessan. On vend des condamnés pour un certain temps, et on négocie ces contrats avec prime comme on négocierait une valeur de Bourse. On dit : « J'ai cent condamnés à toucher fin courant, quelle est la cote ? » Si le cours n'est pas avantageux, on se fait reporter comme à la Bourse.

Aux plaintes de la Chambre de commerce qui défendait les droits du travail libre, l'administration pénitentiaire a répondu par une nouvelle cession de condamnés à M. Cardozo, qui a revendu ces condamnés à un Juif anglais, Higginson, directeur de la Compagnie des mines de nickel qui appartient à M. de Rothschild (1).

Les Anglais ne sont pas tendres, et cependant la révélation de semblables faits eût soulevé d'indignation le Parlement d'Angleterre. Nos représentants ont déclaré que ce système était tout à fait humain,

(1) Personne n'ignore que les Rothschild ont monopolisé le nickel du monde entier, ce qui explique que, sur les instances d'un ministre que vous devinez, le gouvernement s'occupe de transformer notre monnaie de billon en monnaie de nickel. On devine les immenses bénéfices que cette opération procurera aux Rothschild.

et ils se sont hâtés de passer à l'ordre du jour. Ils vont bien, les fils de 89!...

Avez-vous visité, au Champ-de-Mars, l'exposition pénitentiaire? On apercevait tout d'abord un banc, sur lequel jadis on étendait les malfaiteurs, et tous les passants s'écriaient : « Tiens! le banc des ministres! » Un peu plus loin, on voyait une pancarte.

Les travaux de cette partie du Palais des Arts ne s'étant pas trouvé achevés, les estampes et dessins, les photographies et reproductions, les textes et documents originaux que la poussière aurait pu déteriorer n'ont pu encore être placés dans cette salle; ils le seront aussitôt que possible, afin de retracer aux yeux le passé des institutions pénitentiaires et par là même *le progrès des mœurs* et la réforme des législations contemporaines.

Vu, le conseiller d'État, directeur de l'administration pénitentiaire,

L. Herbette.

A l'appui de cette palabre, on trouvait deux images représentant des détenus; comme légende, on lisait, sous la première image : *idées et travail d'un détenu d'autrefois;* sous la seconde : *idées et travail d'un détenu d'aujourd'hui.*

Le criminel d'autrefois semblait témoigner son désespoir d'être né sous le règne de Louis XIV; quant au criminel contemporain, il exprimait, par sa physionomie rayonnante, la joie d'avoir été compris dans le lot Higginson et d'être devenu l'esclave d'un bon maître comme M. de Rothschild.

D'autres documents vous faisaient apprécier la cruauté des juges d'autrefois qui s'entouraient de minutieuses formalités, qui ouvraient enquête sur en-

quête, qui entendaient témoins sur témoins, avant de se décider à supprimer un être humain, même lorsque ses crimes semblaient prouvés. L'aurore du règne de l'humanité luisait enfin dès qu'on feuilletait le registre d'écrou des prisons de Lyon ; en ouvrant au hasard, on lisait ceci : « Joseph-Marie-Honoré, de Marseille, ci-devant noble, âgé de quarante ans, par réquisition du comité de surveillance, écroué le 27 germinal ; » en face, on lisait : « Désécroué et guillotiné le 28 germinal. »

On comprend maintenant ce que M. Herbette entend par le *progrès des mœurs* et le respect des formes judiciaires (1).

Tous ces faits se tiennent étroitement et l'historien sociale ne voit dans le triomphe d'un Constans que le développement logique de l'évolution de classe de

(1) C'est Herbette, qui, pour se venger de la Presse qui a si souvent flétri la conduite de notre ambassadeur à Berlin, a imaginé un régime féroce contre les écrivains condamnés pour délits d'opinion. Sous l'Empire, les écrivains pouvaient travailler à Sainte-Pélagie, les journaux gouvernementaux eux-mêmes faisaient un service aux détenus. Aujourd'hui, les prisonniers ne peuvent lire un journal, même lorsqu'on les attaque et qu'il leur serait nécessaire de répondre. Ils sont obligés de recevoir leurs visites au parloir, devant un agent qui tient note de tout ce qu'ils disent. La commission de surveillance de l'administration pénitentiaire est d'ailleurs composée de purs Jacobins qui, après avoir réclamé la liberté pour eux-mêmes, sont implacables pour la refuser aux autres. On y voit Clémenceau, Laferrière, qui écrivait au *Rappel*, Schœlcher, l'homme qui s'intéresse aux nègres et qui laisse torturer les blancs.

Si jamais cet Herbette me tient sous clef mon compte est bon, et les Juifs n'auront plus rien à craindre de moi. Mes amis peuvent prendre le deuil, car ils sont sûrs de ne plus me revoir. Soyez sûr que la visite sera faite soigneusement à l'entrée, et que je serai bien malin si je parviens à dissimuler un peu de contre-poison.

la Bourgeoisie ; tout ce qui se passe lui semble s'accomplir en vertu de lois en quelque sorte fatales.

Ce qu'on ne s'explique pas, c'est l'effort d'hommes comme Jules Simon, comme John Lemoinne, qui ont été journalistes et qui se mettent à la remorque d'un Reinach pour empêcher, par des lois restrictives, l'étude de ces faits sociaux. Qu'est-ce que cela peut leur faire, qu'on raconte ces choses, puisque leur révélation n'a aucune espèce d'action sur le pays ?

On aurait publié quelques jours avant les élections tous les dossiers de Wilson avec notes, pièces justificatives, preuves authentiques, signatures légalisées, que cela n'aurait pas déplacé cinq cents voix.

Les relations de Thévenet avec Jacques Meyer n'ont étonné personne. Jacques Meyer répondait à notre confrère Denecheau, qui voulait avoir un *interview* avec Thévenet : — « S'il était à Paris, je n'aurais qu'à le siffler... mais je vais répondre pour lui. Vous publierez l'*interview* en son nom, et il ne vous démentira pas... Nous sommes de mèche... »

Cela a paru tout simple ; il a paru tout simple également de voir l'escroc qui faisait des parties fines avec le député devenu ministre de la Justice, affranchi de toutes les rigueurs de la prison, allant et venant librement dans Paris, se faisant apporter du dehors une nourriture choisie, et finalement mis en liberté au bout de quelques mois.

Que voulez-vous que fasse la France ? Voilà un malade qui est atteint jusqu'aux moelles, qui croupit dans des excréments qu'il n'a pas la force de retenir. Vous venez lui dire : « Mon ami, vous sentez mauvais. — Il vous répond : Je le sais bien. — Vous

ajoutez : Il faut vous lever, vous laver à grande eau, faire de l'exercice, escalader une montagne pour respirer l'air pur, courir à cheval dans le vent frais du matin... — Hélas ! vous réplique ce grabataire, si je pouvais faire tout cela, vous ne me trouveriez pas dans cet état-là.

Où les écrivains comme John Lemoinne et Simon manquent de bonne foi, c'est lorsqu'ils accusent d'exagération et même de calomnie des peintres consciencieux qui, dans leurs études sur la démoralisation actuelle, sur la décomposition sociale, ne disent pas le quart de la vérité.

Notre écriture vaut par l'analyse psychologique, elle fait voir le jeu des physionomies, elle met en relief la malfaisance particulière de chaque individualité ; mais, sans parler des documents qui sont réservés à l'avenir, les contemporains sont déjà en présence de témoignages d'une telle authenticité qu'ils ne prêtent à aucun doute.

Quel témoignage vaudra jamais celui d'un homme qui a veillé sur la sûreté d'une ville comme Paris pendant de longues années, qui a tenu tous les secrets de la police entre ses mains et qui a quitté ses fonctions avec l'estime de tous?

Cet homme vous racontera, comme Macé l'a raconté à Goncourt, comme il me l'a raconté à moi-même, qu'il a arrêté un malfaiteur pour vol qualifié et que, quelques mois après, il a retrouvé son voleur assis à la gauche d'un ministre, dans une cérémonie officielle, et faisait à celui qui l'avait coffré un petit salut protecteur.

L'ancien chef de la Sûreté vous narrera dans ses

moindres particularités, sans changer absolument rien aux faits, avec la sécheresse voulue qu'il affectionne, avec l'exactitude d'un procès-verbal, l'arrestation d'un financier véreux qu'il parvint à mettre momentanément sous clef, malgré toutes les résistances, et qu'il trouva littéralement bourré de lettres de sénateurs et de députés. Il n'y a qu'un nom à modifier dans son récit : au lieu de Goliath, il faut lire David.

Si cette page était signée d'un chef de la police anglaise ou de la police russe, tout le monde épiloguerait le dessus, on en ferait des commentaires dans les revues ; on dirait : « Voilà où en est ce pays ! » Ces mœurs semblent si habituelles dans la France d'aujourd'hui que c'est à peine si on a parlé de ce volume.

M. John Lemoinne veut-il lire avec moi ce feuillet détaché des souvenirs d'un homme compétent entre tous? Cela rendra peut-être le sénateur-journaliste un peu moins prompt à accuser les écrivains contemporains de charger les couleurs de leurs tableaux.

Le financier est arrêté en pleine Bourse, jeté dans un fiacre et conduit au Dépôt ; il a naturellement une voiture de maître, et cette voiture suit le fiacre. Une fois devant Macé, Goliath demande la permission de renvoyer son cocher (1).

— Mon cocher doit m'attendre? puis-je en le renvoyant lui donner des instructions?

— Certainement.

— Joseph, dit Goliath, quand le domestique parut, vous

(1) Gustave Macé : *Mes lundis en prison.*

allez tout de suite passer chez la comtesse de B... ; informez-la que, victime d'une affreuse machination, je suis retenu ici par la force ; et priez-la d'en informer mes protecteurs et amis... Allez... Ah! j'oubliais, vous lui remettrez en même temps cet album placé sous la banquette du coupé.

— Joseph, dis-je à mon tour, en dehors de l'album, remettez à mon secrétaire, qui va vous accompagner, tous les autres objets déposés dans cette voiture.

A son retour, l'employé fit connaître que l'album avait dû être changé contre l'énorme portefeuille rempli de pièces manuscrites qu'il apportait.

— Que signifie ce nouveau mensonge? demandai-je à Goliath.

— Il veut dire que cette serviette renferme de sérieux autographes très péremptoires et d'une réelle valeur.

Et sur un ton plus doux, il ajouta finement : « Nous les lirons ensemble dans la *Corbeille de la Bourse.* »

Je compris que ce portefeuille contenait des révélations dangereuses et utiles à son propriétaire, à la condition de ne pas livrer aux agents subalternes les noms des hommes politiques mêlés à ces tripotages financiers.

J'installai mon prisonnier qui se fit apporter un copieux repas fourni par la maison des Quatre-Saisons, rue des Halles, et, sous prétexte de digestion laborieuse, il but de la tisane de champagne.

A huit heures du soir, Goliath et moi devenus les *meilleurs amis* du monde, examinions la comptabilité des « pots-de-vin. »

— Vilain nom, dis-je : ignoble et terrible, lorsqu'il s'applique à des hommes politiques, ayant pour grandir leurs fortunes favorisé la corruption par des manœuvres de toute nature.

— Attendez; vous n'êtes pas encore au courant de bien des malpropretés.

Voici d'abord l'autographe d'un ancien membre du cabinet, politicien d'allure superbe, à la rouerie supérieure, ministre de haut vol, enrichi par l'exploitation des secrets d'État; cette lettre contient des indiscrétions sur des personnalités

qui recevaient comme lui des pots-de-vin. Vous pourrez assurer au préfet de police que ce personnage a été vénal en signant des traités qu'il combattait jadis avec acharnement.

Sur ce bordereau figure la somme de 25,000 francs, elle a été payée à ces deux hommes et ces noms accouplés vous étonnent.

— Oui, et je ne puis croire qu'ils se soient servis de leur situation pour arrondir leurs revenus. On vous a trompé. Si, par malheur, ces magistrats, réputés honorables, à l'abri du plus léger soupçon, étaient ce que vous prétendez, quel sérieux danger menacerait notre société, car tous les deux, au milieu de tant de défaillances, conservent l'estime des honnêtes gens? Non, je vous le répète, c'est une pure invention. Avec la conscience que je leur connais, ces messieurs n'ont jamais mis les mains dans des transactions souterraines ou dans des compromis louches.

— C'est cependant positif et j'ajoute que vous ne seriez pas le seul à leur délivrer un brevet d'intégrité.

Vous vivez dans le temple de la Justice, et vous êtes en relations constantes, suivies, avec la magistrature assise et debout. Avez-vous vu beaucoup de magistrats, graves par sagesse, sérieux par tempérament, impartiaux parce que rien ne doit influencer leurs jugements, et qu'ils doivent être inflexibles et rendre à chacun ce que le droit ou la loi lui accorde?..... Votre silence est un aveu tacite, je n'insiste pas et je continue le dépouillement (1).

Alors Goliath faisant glisser les pièces les unes après les autres, me montrait du doigt les signatures qui, toutes, me comblaient de stupéfaction. Voyez cette lettre, me disait-il, elle établit l'état de conscience d'un sénateur, elle est cotée cinq mille francs. Il vote dans les prix doux et son influence parlementaire vaut à peine cette somme.

---

(1) Au moment où il jugeait un procès colossal dans lequel figurait un Juif, un magistrat maria sa fille à un des associés de ce Juif. Le mariage eut lieu dans la semaine qui s'écoula entre la mise en délibéré de l'affaire et le prononcé du jugement. On reconnut à la fille 500,000 francs de dot; or, le père n'avait pas un sou de fortune. Tout le monde connaît ce fait au Palais.

Et plus loin :

Ces trois fonctionnaires, dépourvus de scrupules, se mettent quotidiennement au service des financiers et reçoivent de deux à cinq cents francs par mois.

Prenez connaissance de la lettre de ce pauvre diable, il me remercie pour l'envoi de trois mille francs, largement gagnés, dans une affaire qui, loin d'aboutir, a failli lui coûter le restant de son honorabilité. Il y a d'ailleurs, pour celui-là, des circonstances atténuantes, sa pauvreté l'excuse ; il faut vivre ; ses appointements de député suffisent à peine à nourrir sa famille et ses dettes étaient criardes.

Cet autre sénateur, centre gauche, m'a parlé de vous. Il a eu l'impudence de vanter sa probité en m'écrivant cette phrase à l'encre rouge : « Si, dans votre procès, mon nom est prononcé, je vous poursuivrai comme diffamateur. » Sa mémoire est plus courte que son Mémoire, que je vous présente en entier de sa main. Longtemps il a combattu les abus du Monopole, tout en se faisant subventionner par les monopoleurs.

Lisez la lettre de ce conseiller municipal phraseur, n'ouvrant la bouche que pour parler de la France, de la Patrie, de la Revanche, et de la République, eh bien ! il pratique adroitement les coups de bourse. Les mauvaises nouvelles qu'il colporte deviennent les meilleures et son patriotisme, c'est l'argent. Cet homme-chiffre a une pièce d'or à la place du cœur et la politique pour lui est un métier, une spéculation.

Le signataire de ces billets mène la vie à outrance, sa physionomie est une des plus connues de Paris, mais son crédit craque de tous les côtés. A bout de ressources, même d'expédients, ce dissipateur protège les maris de ses maîtresses et est sur le point de devenir sous-secrétaire d'État.

— Ou de finir sur les bancs de la Cour d'assises.

— Reconnaissez-vous la signature de ce commissaire de police ?

— Il ne l'est plus, à la grande satisfaction de ses anciens collègues.

— Je le sais, et pour obtenir son silence il a reçu, avec

l'avis de sa retraite forcée, et anticipée, sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur.

Voilà le témoignage que rend des mœurs politiques de la 3me République un magistrat qui a procédé lui-même à l'interrogatoire qu'il décrit, qui a eu toutes les lettres sous les yeux, qui n'avance rien dont il ne soit sûr et qui prend à témoin de ce qu'il dit le préfet de police auquel il a rendu compte de tous les détails de cette arrestation !

N'oubliez pas que ce David était un financier tout à fait subalterne. Si un faiseur de cet ordre a pu avoir ses poches pleines de lettres de ministres, de sénateurs et de députés, jugez de ce que doivent avoir corrompu d'hommes politiques, des financiers de haut vol, des Rothschild, des Ephrussi, des Cornélius Herz, des Erlanger.

Supposez cependant qu'on publie toutes les lettres dont parle Macé, qu'on démontre jusqu'à l'évidence, ce dont personne ne doute, que le Parlement tout entier est entre les mains de la Finance cosmopolite... Qu'est-ce que cela ferait au pays ? qu'est-ce que cela ferait même à M. Jules Simon ou à M. John Lemoinne ?

M. John Lemoinne, très probablement, n'hésiterait pas une minute s'il avait à choisir pour une commission quelconque entre l'un des sénateurs républicains qui étaient aux gages de David, et le plus intègre, le plus désintéressé, le plus loyal des membres de la Droite ; il prendrait le Républicain.

Est-ce donc que le rédacteur du *Matin* approuve ces pratiques ? Assurément non ; seulement il est vieux, il a déjà, comme beaucoup de ses collègues, le

reflet du drap mortuaire sur le front, il a fait son lit au milieu de cette pourriture républicaine, il trouve que ce fumier tient chaud et il veut s'y éteindre tranquillement.

Jules Simon, lui non plus, n'a jamais été mêlé à aucun vilain trafic, mais il a des fils et l'un d'eux n'a pas beaucoup réussi au *Petit Nord*. Au lieu de mettre ses couverts au Mont-de-Piété comme le père Goriot, lorsque sa progéniture est embarrassée, Jules Simon fait des articles contre Boulanger, et l'on accorde au fils Simon des concessions à l'Exposition. Si Jules Simon n'avait pas attaqué Boulanger, nous n'aurions certainement pas eu le *Palais des enfants*, nous n'aurions pas pu applaudir la Macarrona et Soledad n'aurait pas désespéré le capitan en s'enfuyant avec un comte russe...

Le seul tort des sénateurs ennemis de la Presse est de vouloir bâillonner ceux qui ne sont pas encore aux Invalides et qui veulent au moins protester contre les infamies du présent.

Quelques pères conscrits prennent la chose plus philosophiquement. Je connais un vieux sénateur de la gauche qui m'accable de reproches toutes les fois qu'il m'aperçoit. C'est une figure étonnante, une tête de squelette de musée d'anatomie, du parchemin en guise de peau sur les os, et, pour éclairer ce masque funèbre, deux yeux encore brillants et beaux. Je le recueillis un jour dans mes bras au moment où il allait se briser le crâne en tombant sur le trottoir, il m'offrit ses bons offices, mais il comprit vite que tout son crédit serait impuissant à me faire obtenir même une place de consul. Je le rencontre de temps

en temps accompagné d'une jeunesse qu'il fait passer pour sa nièce et il me crie du plus loin qu'il me voit :

— Qu'est-ce que c'est que vos livres?... De l'orgeat... De l'orgeat... Vous ne connaissez pas ces brigands-là... Si vous saviez tout...

— Dites-moi le...

— Non... non... je mettrai cela dans mes *Mémoires*... Ce sera pour Aglaé...

Il s'en va en riant et en s'agitant... Je lui crie : « Prenez garde au trottoir! » En entendant ce rire fêlé, je songe aux vers de Verlaine :

Hélas! en ce temps léthargique
Sans gaieté comme sans remord,
Le seul rire encore logique
Est celui des têtes de mort.

V

LES JUIFS ET L'EXPOSITION

La vraie fête juive. — Une tente en or. — La caravane en marche. — La vie prostitutionnelle et parasitaire. — Le rêve réalisé. — La musique du Centenaire. — Un coin de la Bastille. — Les Juifs de distinction au Champ-de-Mars. — Gunzburg. — Camondo. — Le baron de Rothschild et le grand duc Wladimir. — Les Rothschild de Vienne. — Le Juif qui passe. — Le Juif qui entre. — Un nouveau citoyen français. — Le désespéré.

Une vraie fête juive que cette Exposition! Et comme on comprend le concert d'enthousiasme qui de tous les coins du monde s'est élevé dès qu'elle a été

ouverte ! Cette Exposition, le Juif l'a faite à l'image même de ses pensées ; c'est un bazar gigantesque, une tente plus magnifique qu'un palais ; c'est le Nomadisme ruisselant d'or et couvert de pourpre ; c'est le dernier mot du Modernisme avec la tour qui rappelle l'origine et la Babel de Mésopotamie ; c'est la Magie basse avec ses fausses lueurs, ses fantasmatiques évocations, ses clartés phosphorescentes qui décomposent les objets ; c'est l'apothéose des féeries, les secrets arrachés à la Nature pour envelopper de rayons éblouissants une gourgandine qui montre ses mollets ou un pitre qui débite des coq-à-l'âne.

Le Juif, au Champ-de-Mars, goûte la joie profonde de n'être plus le seul à marcher toujours ; tous les gens qui sont là ont été arrachés de leurs foyers comme il le fut jadis, secoués jusque sur leur base. De l'Inde immobile, de la mystérieuse Java, du fond de la Chine, des êtres dont les ancêtres avaient vécu pendant des siècles à la même place sont entrés en mouvement, se sont mis en chemin. Les voyageurs qui par centaines de mille défilent sans cesse à travers cette foire incomparable ont eux-mêmes l'allure de Juifs ; ils sont sur la grande route, ils semblent faire partie d'une immense invasion. Le Juif n'est donc plus l'éternel errant dont l'arrivée jadis agitait une ville paisible, il est devenu chef de caravane et des multitudes le suivent sans savoir où elles vont.

Voilà, qu'à son tour, arrive par les trains de plaisir celui dont la stabilité a longtemps horripilé le Juif, le paysan qui semblait installé à jamais sur le champ qu'avaient cultivé ses pères, le paysan qu'on apercevait le soir assis sur le seuil de sa maison et qui abri-

tait sa vie près de la vieille église où les siens, de génération en génération avaient reçu le baptême, étaient venus prier, avaient été enterrés... Quand il retournera chez lui, il emportera avec lui la troublante vision de ces merveilles accumulées ; il reviendra tout chargé de miasmes de corruption, les yeux allumés par des convoitises inconnues ; il trouvera triste désormais le village qui lui était si cher jadis, qu'il aimait même sous la neige de l'hiver : il est perdu pour la terre et conquis pour le Juif ; il est tout amorcé pour le papier que les courtiers Juifs lui passeront en faisant miroiter devant lui le fallacieux espoir de gagner quelque gros lot ; une fois ruiné, d'homme libre qu'il était aux champs il deviendra esclave ; il aura commencé par être la dupe du Juif financier, il finira par être l'instrument du Juif industriel et il travaillera pour faire gagner des millions à des commanditaires d'usine qu'il n'aura jamais vus.

C'est la fête du Juif encore une fois ; il voit au Champ-de-Mars la société telle qu'il la conçoit. Pas de prêtres pour bénir le travail des hommes, mais partout, au premier rang, les obligatoires servants de la vie parasitaire et prostitutionnelle : l'hôtelier, le cabaretier, le *leno*, la fille, le guide. Le Juif a traîné là toutes les juives d'Algérie, tous les marchands de babouches et de pastilles de sérail, il a la main dans toutes les exploitations du vice ou de la malsaine curiosité, dans les concerts, les cafés suspects, les exhibitions de danseuses qui remuent leur ventre ou d'indigènes de pays lointains qui grimacent pour quelques sous ; il a formé toutes sortes de petits Kahals, de commissions étrangères où

quelques Iouddis inconnus chez eux sont censés représenter la Russie ou la Roumanie.

Il a d'autant plus raison d'être heureux, le Juif, que ce rêve qui était le sien n'a pas été réalisé par lui. S'il eût opéré lui-même, il aurait édifié je ne sais quoi de criard et de baroque, un palais des *Mille et une Nuits* bâti à sa manière, avec des fausses pierreries et du clinquant partout ; il eut laissé la Prostitution s'étaler dans tout ce qu'elle a de repoussant et de vil. Les ouvriers français ont relevé l'exécution par leur génie; ils ont mis au point le projet délirant du Sémite ; la police a fait régner là un peu d'ordre apparent et l'ensemble intéresse et plaît...

A tous les orchestres, aux Lautars, aux Tziganes, aux agitateurs de gongs, aux racleurs de kasbas de Tunisie et du Maroc, le Juif mêle sa musique humanitaire et entonne un hosanna en l'honneur de 89.

Le Centenaire de 89 c'est le Centenaire du Juif. M. Zadoc Khan célèbre la grande date dans une harangue. Alexandre Weil, transporté d'allégresse, prend le ton des Prophètes pour déclarer que la Révolution qui nous a donné pour maîtres une poignée d'Hébreux qui croupissaient jadis dans les ghettos d'Allemagne est le plus glorieux événement que la terre ait jamais contemplé.

Quant aux *Archives israëlites* pour lesquelles 1789 est « une nouvelle Pâque », elles constatent que la Révolution française *a un caractère hébraïque très prononcé* (1). On nous a accusé de parti pris quand nous affirmions les origines juives de la Révolution.

(1) *Archives israelites*, 6 juillet 1889.

Maintenant qu'Israël reconnaît le fait lui-même, on finira peut-être par admettre que nous avions raison.

Pourquoi Israël dissimulerait-il plus longtemps ? Il apparaît maintenant comme l'unique héritier et le bénéficiaire unique de cette Révolution qui a coûté tant de sang (1). Tous ceux qui ont travaillé pour le Juif sont aujourd'hui hors d'état de lui disputer sa conquête. La Bourgeoisie se meurt dans la corruption et l'intrigue ; le Prolétariat n'a même plus la force de rompre sa chaîne ; sur les débris de ce qui fut la France le Juif se dresse triomphant.

Cela d'ailleurs ne choque personne. Les Français songent uniquement au plaisir, ils se désintéressent absolument de ce qui se passe à l'étranger. Comme les Romains dont parle Salvien, ils ont l'air d'avoir pris un breuvage enivrant et c'est en riant qu'ils

---

(1) Quinet a jadis indiqué exactement le caractère d'inutilité absolue qu'eut cette Révolution, l'infécondité de tout ce sang.

« Une chose, écrivait-il, reconcilie dans d'autres histoires avec les fureurs des hommes. Le sang versé y est presque aussitôt fécond. Quand je vois couler celui des martyrs, je vois en même temps le Christianisme grandir sous la terre au fond des Catacombes. De même dans la Réforme, dans la révolution anglaise-le sang de Zwingle, de Guillaume le Taciturne, de Sidney est tombé dans un sol fertile, et il a enfanté la vie. Le sang a coulé plus abondamment chez nous et de sources aussi hautes ; il n'a pas trouvé une terre si bien préparée. On dirait qu'il n'y a aucun rapport entre les sacrifices des victimes et le résultat obtenu par la postérité... L'horreur de tant de supplices est sans compensation.

« Ou l'Avenir tient en réserve des explications que l'histoire ne peut fournir au présent sans quitter les faits pour les prophéties, on nous sommes condamnés à reconnaître que le sang le plus généreux a été le plus stérile, et que chez nous les martyrs n'enfantent pas des croyants. Voilà le cri de l'histoire et de la conscience humaine.

se préparent à mourir : *Sardonicis quodammodo herbis omnem Romanum populum putes esse saturatum. Moritur et ridet...* (1)

Tous veulent avoir été là ; ils s'entassent dans des véhicules invraisemblables, ils prennent d'assaut des corbillards transformés en tapissières Quelques-uns sont en loques, cela ne fait rien. Quelques-uns meurent d'inanition sur la Tour Eiffel, cela ne fait rien, ils sont venus, ils sont montés, ils ont vu...

Ce millésime de 89 rappelant le chemin parcouru apparaît parfois d'une façon inattendue.

Je me souviens d'une heure que nous avons passée avec de Biez dans un coin de la nouvelle Bastille. Il y avait là, dans un jardin minuscule à feuillage sombre comme un jardin japonais, un tout petit café-concert : Deux femmes sur une estrade grande comme une table, l'une tout en peluche verte qui semblait habillée avec un vieux canapé, l'autre quadragénaire, grêlée, costumée en cavalier d'Augereau avec un bonnet phrygien et une cocarde tricolore : devant l'estrade un jeune homme à l'air navré qui tapotait du piano et qui, paraît-il, était un lauréat du grand Concours.

Sur le pavillon en forme de rotonde était écrit en caractères énormes : *Louis XVI,* — et au-dessous : « Bière Grüber, déjeuners à 2 fr. 50, jambon, sandwiches ; bock à 40 centimes. »

Sur le seuil était assis le propriétaire ou le gérant, un Juif, qui, frappé sans doute de se trouver ainsi à vendre des bocks dans la Bastille, restait

(1) Salvien : *De gubernatione Dei*. Livr. VII.

immobile, les bras derrière le dos, comme pétrifié.

Nous étions absolument les seuls spectateurs et, dans l'espérance que ces deux malheureuses ne chanteraient plus pendant qu'elles boiraient, nous leur offrîmes des consommations. C'était une manœuvre vaine; par leur engagement les deux pauvres femmes étaient obligées de chanter toutes les dix minutes, et, après avoir vidé son verre, le cavalier d'Augereau remontait sur l'estrade, le pianiste plaquait quelques accords et l'on entendait une chanson où il était question des Folies-Bergères et de la rue du Vieux-Colombier... *Rue du Vieux-Colombier*... J'entends encore ce refrain chevroté gaîment par cette vieille dame en travesti.

Le Juif était toujours sur sa chaise, sans un mouvement, et ce nom de Louis XVI se dressant devant nous avait je ne sais quoi d'hypnotisant avec le tarif de ces bocks et de ces sandwiches dessous.

De Biez et moi, en fumant un cigare dans ce petit jardin, avons remué beaucoup de pensées, de ces pensées qui seraient trop longues à fixer et qui, d'ailleurs, n'ont pas de formes bien distinctes ; nous avons pensé à Versailles, à Varennes, au 10 août, à la matinée du 21 janvier, à l'écroulement de tout un monde...

Le Juif était probablement un *menteviste*, un liseur de pensées. Quand nous sortîmes il nous dit, toujours sans bouger, avec les mains derrière le dos : « Prenez le petit chemin à gauche. C'est par là que Louis XVI a passé pour aller à l'échafaud. »

En cette année de Centenaire, le nom de Louis XVI lui trottait évidemment dans la tête.

On aurait écrit un livre avec les types de Juifs qu'on rencontrait à l'Exposition ; je me suis amusé à crayonner quelques figures au passage parmi ceux que les *Archives* appellent : « Les Juifs de distinction », ceux qui allaient, comme Bleischrœder, faire leurs dévotions au temple de la rue de la Victoire.

J'aperçois Gunzbourg assis au Kampong javanais dans les premiers jours.

Il est là avec sa femme et un officier français, qui paraît très heureux d'être vu en si bonne compagnie.

Décoré, mis tout battant neuf, trop bien mis. Des souliers trop vernis, un pantalon où il y a trop de carreaux, des carreaux jaunâtres. C'est le pantalon grand chic. Son chapeau est luisant au point qu'on y voit danser les poupées javanaises, avec leurs grands gestes de prières à une divinité dont le temple serait une maison publique.

L'officier sourit ; il est content d'être content. Il s'amuse pour de bon, et il confesse que c'est tout à fait étrange. Il n'avait jamais vu cela.

Le petit Juif, dont le père donne à chasser aux grands ducs de Russie, est plus calme. Il regarde ce spectacle comme un homme que rien ne surprend plus. Il a tout vu. Il vient de loin d'ailleurs. Il sait qu'il y retournera. Ce qui ressemble au tour du monde c'est son affaire. D'ailleurs il est baron. C'est un seigneur. Le pauvre officier lui sert de garde du corps. Au fond de lui le Juif profite de l'occasion pour admirer le génie de sa race.

Ce sont les frères Wolff d'Amsterdam qui ont amené à Paris ces petites filles, danseuses ordinaires du Sultan de Bornéo, qui font courir tout Paris.

Le spectacle est fini. La foule s'en va. Notre petit Juif part avec elle. Son visage n'a pas remué. Pâle, bouffi, les joues gélatineuses, il parle peu et très doucement, sans geste, en « monsieur correct ».

Et, au loin, son dos rond s'éloigne sous un pardessus très moderne, très sac, racontant beaucoup de choses, de ces choses qui tombent sur le dos, de haut en bas, sous la forme de coups de verges, lorsqu'on est Juif et fournisseur des armées russes.

Qu'a fait ce gros marchand de dattes pansu, à la graisse d'eunuque, aux lèvres lippues, pour mériter la croix de commandeur de la Légion d'honneur, que n'obtiennent pas toujours nos colonels? Demandez à Rouvier; c'est un ami des Camondo...

Le Camondo de l'Exposition a toujours ce teint métallique qu'ont beaucoup de Juifs d'Orient, ce teint qui fait penser à certains bronzes pailletés d'or. Il ressemble un peu au Gambetta que je vis chez Daudet quelque temps avant sa mort; la Mort est déjà sur lui et il a l'air de s'en douter; il contemple tout d'un air morne.

Quel beau rêve cependant a encore fait celui-là!

Les vieux Turcs se souviennent encore d'une échoppe dans une rue innomée de Stamboul, avec la savate traditionnelle des prêteurs à la petite semaine pendue à l'huis. On voyait de tout là-dedans : des souliers éculés et des pierreries, des étoffes dignes des sultanes et des rebuts de la borne. On y faisait tout aussi : on y trafiquait, on y jouait, on y buvait, on y aimait, on s'y battait.....

Sur la porte on lisait : *Périclès Camondo.*

Aujourd'hui, les Camondo ont un palais magnifique sur le Bosphore, une banque qui est plus grande qu'un palais. Ils sont les maîtres à Constantinople. Que vous vous adressiez au Crédit ottoman, à la banque Couteaux, à la banque Lévy, à la banque Adler, c'est absolument comme si vous vous adressiez à Camondo directement. Toutes les banques de Turquie sont alimentées et actionnées par les Camondo; le crédit du Sultan est entre leurs griffes. L'Angleterre les ménage; l'ambassade de France est naturellement à leurs genoux; la Russie seule résiste un peu. Aussi toutes les forces financières de la puissante maison sont-elles employées à embrouiller, au détriment de la Russie, l'éternelle question des Balkans.

Voici qu'on bouscule un peu les paysans qui, cloués au sol par une admiration imbécile, regardent, ébahis, le diamant impérial tourner sur son pivot..... Des visiteurs de marque viennent d'entrer dans la galerie de la joaillerie.

— Le grand-duc Wladimir, dit quelqu'un.

— Oui, et à côté de lui, le baron Gustave.

Le baron Gustave, c'est le Rothschild de l'avenue Marigny.

L'air insolent, railleur. Il regarde autour de lui, affectant de grands airs de connaisseur. Il montre les diamants, les pièces d'orfèvrerie, en spécialiste qui s'y connaît.

Des orfèvres sortent des pièces de prix de leur vitrine, les soumettent à la haute appréciation de ce compagnon de promenade du grand-duc Wladimir.

— C'est bien, dit-il, très bien.

Et il passe.

Le grand-duc Wladimir est tout à fait relégué au second plan. C'est une figure sympathique, cependant, à regarder : le visage calme, l'œil attentif, un grand air de dignité et de réserve. Il n'est pas humble, mais visiblement il se rend compte qu'il ne doit pas parler haut quand il a l'honneur d'être avec M. de Rothschild.

Je les suis quelque temps tous les deux à travers l'Exposition, et je suis heurté par un visiteur pressé qui s'excuse et me dit :

— La galerie de trente mètres, monsieur?

— Vous êtes dedans.

— Savez-vous le nom de celui qui vous a parlé? me dit un ami en passant.

— Non.

— C'est Rothschild de Vienne.

Quel Rothschild était-ce au juste? Je n'eus pas le temps de le demander. C'en était un : cela me suffisait pour me décider à l'examiner.

Celui-là, par exemple, n'avait pas le vernis de Gustave ; il était affreux à contempler.

Je vois encore cette figure grotesque, une figure de porc qui aurait bu du champagne par le nez, tant il l'avait retroussé.

Ce n'est pas un nez, c'est un reniflement. Le bout de ce nez, gros, camard, cassé au bas du nasal, pour remonter en boule. Les yeux petits, chafouins, jambonnés; le poil roussâtre, un poil de renard fin septembre, une lointaine ressemblance avec le baron Alphonse, mais sans le côté intelligent, ironique et cruel.

Signe particulier : la pelisse courte, que les chrétiens de l'Autriche orientale et des bords du Danube portent, pour se distinguer des Juifs à la houppelande traînante.

En dehors des personnages connus on voyait à ce rendez-vous de toutes les nations des apparitions de Juifs véritablement saisissantes et qui rendaient rêveur.

Je me rappelle m'être amusé à suivre un type absolument étonnant. Je l'ai encore présent à l'esprit : haut d'un mètre quatre-vingts, énorme, suant la richesse dans toute sa personne, vêtu d'étoffes solides et cossues, drapé, lui aussi, dans la vaste houppelande ; les semelles gaufrées, larges, débordent le pied d'un bon centimètre ; on dirait de petits trottoirs que ce Juif en voyage a fait annexer à ses pieds pour marcher plus sûrement.

Il entre au milieu des statues. Il ne regarde rien. Il embrasse d'un coup d'œil cette salle à ferrures bleues, et passe rapidement, le vent tournoyant dans son ulster ample.

Aucune hésitation dans son allure. Peu lui importe où il pose ses pas. Il va, il va ; tout ce qui est là, est mis là pour lui, pour sa satisfaction. Le détail l'importunerait. La vue de cet ensemble abondant, varié, chaotique le ravit. C'est à son argent, à la puissance de sa caisse qu'on doit l'organisation de cette Exposition qui a attiré tous les Juifs de l'Univers.

Lui est venu par l'Orient-Express, et dans son esprit le voyage continue comme il a commencé. Une

locomotive semble entraîner cette puissante personne de Juif.

Les arrêts sont rares et courts comme dans l'Orient-Express.

A peine est-il dans le jardin, qu'il a déjà tout vu, parcouru tous les coins de l'Exposition. Cinq minutes à peine, et je l'aperçois là-bas, sortant d'un pavillon lointain où l'on n'avait pas eu le temps de le voir entrer.

Où va-t-il? Peu importe. Il va. Ne cherchez pas à le suivre. Pour le voir, efforcez-vous de le rencontrer. N'en demandez pas davantage? C'est déjà bien joli de le croiser deux fois pendant qu'il visite son Exposition, qui va du Trocadéro à l'École Militaire. Tout cela est à lui, entendez-vous bien? Les gens qui ont mis leurs noms sont ses employés, ses correspondants. Il est impossible qu'il pense autrement, tant il a l'air de tout connaître ici, sans daigner examiner rien.

Voyez-le, là-bas, allant, venant, tournant sur lui-même, écrasant le sable sous ses pieds, soufflant, se prenant la barbe, dénouant un bouton de son ulster, s'ébrouant dans le vent, la tête haute comme un grand nageur dans la vague. Qu'a-t-il aperçu? Que cherche-t-il? Comme un ouragan pressé, le voilà faisant hâte vers le restaurant russe de son coreligionnaire, Hirsch, Léon pour les habitués du « Café de Paris. »

Il traverse les tables, semble les faire tourner en les frôlant; et soudain son immense personne se pose sur une chaise de café.

Se sent-il regardé? A-t-il changé d'avis? Le fait est que, lorsque le garçon vient prendre la commande,

notre Juif somptueux se lève comme mu par un ressort, laissant brusquement les serviteurs ébaubis et reprend sa course interrompue. Une dernière fois on entrevoit sa silhouette opulente du côté de la rue du Caire et puis c'est fini... Son voyage est un arrêt d'Orient-Express : cinq minutes dans les capitales.

What is the ? Quel est-il ? C'est un grand Juif ; il est mêlé à beaucoup d'affaires que vous n'avez pas à connaître : il fabrique des ministères, il organise des émeutes, il prépare des mouvements de peuple ; il fait en un mot ce qu'il a à faire, et il ne vous dit pas ce qu'il fait...

Voici maintenant, cheminant avec des airs moins vainqueurs, le pauvre petit Juif exotique venu de très loin pour voir toutes ces merveilles chantées par ses journaux, *Pester Loyd*, *Neue Free Presse*, *Berline Tagblatt*. On lui a dit : « Tu seras chez toi. » Il en est convaincu. Sa personne amiable se tend sous ses habits étriqués, tout juste assez larges pour dissimuler quelqu'une de ces difformités comme il s'en rencontre tant à Brody, ville gallicienne où tout un chacun est difforme.

Son pardessus à pèlerine descend un peu bas sur ses chevilles. Il est tout froissé, à peine sorti de la valise, une valise toute neuve en carton, recouverte d'une toile grise très pareille à du papier, mais grande et encombrante au possible, presque une malle. Dans le wagon les voyageurs ne savaient où fourrer leurs jambes. Toujours cette valise du Juif que personne ne reconnaissait. Enfin on a porté plainte au chef de train, et notre Juif en fut quitte pour envoyer sa va-

lise aux bagages, non sans de grands gestes de protestation et quelque résistance. Encore une économie qu'il voulait faire.

Dans le Champ-de-Mars, il a oublié tout cela. Il est fier de tous les Lévy, de tous les Meyer, de tous les Jacob et de tous les Hirsch dont les noms s'étalent pompeusement sur des vitrines avec des mentions au palmarès. Il circule lentement, regardant droit devant lui, traînant ses bottines de mauvaise façon, dont le talon s'empêtre de temps en temps dans un bas de pantalon effiloqué. Il n'est pas riche. Il le deviendra.

Pour l'instant il est persuadé que tous les passants ont les regards sur lui. Il se sent le centre du monde. Son nez dépasse de beaucoup les bords de son chapeau comiquement étroit, un chapeau melon, fané, versé en avant, sur deux gros yeux étonnés et féroces.

Aussi bien ce chapeau semble-t-il moins tenir sur la tête qu'il couvre à peine qu'être soutenu par les deux oreilles hautes et solides comme des cariatides.

Il ne connaît pas grand monde à Paris. Il est venu un matin présenter son visage chez le grand rabbin, comme on va chez le consul faire viser son passeport. Il a prié qu'on l'inscrive pour une position de citoyen français; on lui a dit : « C'est bien... on verra... Laissez votre adresse... Allez... »

Et il est allé devant lui, vers l'Exposition où des inscriptions dans sa langue l'avertissaient qu'il ne faut sortir « ni tête, ni jambe » lorsqu'on voyage dans le Decauville. Il a vu l'Exposition, il a admiré.

Parfois quand, venu le soir pour les fontaines lumineuses, il s'est bien extasié devant ce Trocadéro qui forme comme un immense cirque tout en or, il a

des moments de tristesse. Il pense à part lui que ce serait bien dur de s'en retourner au fond de son village gallicien où ils sont vingt-cinq Juifs pour plumer un chrétien...

Il n'aura pas ce chagrin. Ainsi que le disent les *Archives*, « il est permis de supposer que parmi ces milliers d'étrangers attirés à Paris par les merveilles de notre Exposition et où l'élément israélite a largement figuré, il en est qui, les portes du Champ de Mars fermées, ne reprendront pas le chemin de leur pays et se fixeront dans une ville dont les ressources sont si multiples et si variées (1). »

---

(1) On se souvient des gorges chaudes que fit Sigismond Lacroix, dans le *Radical*, à propos d'un article dans lequel Henri Rochefort affirmait qu'on avait fait venir toute une bande de Juifs étrangers au moment des élections. Les *Archives israélites*, le journal officiel du Judaïsme français, constataient précisément, à la même date, que l'invasion des Juifs était tellement rapide, que le Consistoire était sur les dents et ne savait comment organiser le service religieux.

« Cette agglomération, disent les *Archives* du 17 octobre 1889, déborde sur la banlieue parisienne qui voit le chiffre de ses habitants israélites augmenter dans de sensibles proportions. Aussi s'est-il créé un certain nombre de *kehiloth* suburbaines qui gravitent comme de petits satellites autour de notre grande communauté parisienne et qui offrent à leurs membres comme celles de Neuilly, Boulogne, Saint-Mandé, une organisation de culte suffisante.

« Asnières à son tour — cette localité chère aux Parisiens en promenade — voyait se constituer une communauté que justifiait le nombre croissant de ses habitants israélites.

« Le même phénomène est en train de se produire à Saint-Denis qui possède un noyau suffisant d'Israélites pour la constitution d'une communauté régulière donnant satisfaction aux besoins religieux. »

Quoi qu'en dise Sigismond Lacroix, il faut bien que tous ces Juifs viennent de quelque part.

Notre jeune Juif est compris dans la promotion. On a pris des renseignements : on sait qu'il n'est pas très expert en science talmudique ; il ne saurait pas dire dans quelle année le mois d'Adar est embolismique ; il ignore si la touffe de laine écarlate qu'on attachait au bouc d'Azazel pesait un *sela*, comme l'affirme R. Samuel, B. Nahanan, ou dix *zouz*, comme le soutient R. Simon B. Halafta. Il pratique d'instinct, cependant ; il ne manque jamais son *goy*.

On va lui avancer de quoi fonder un modeste magasin et il aura bientôt ruiné tous les commerçants de la rue ; on lui dira à quel Kahal il doit s'affilier et de quelle Loge il doit faire partie ; le Kahal lui donnera de bons conseils pour son commerce et la Loge le soutiendra s'il a des démêlés avec la Justice. Il se fera passer pour Alsacien-Lorrain, et, petit à petit, tout doucement, il s'installera ; on l'initiera graduellement ; aux prochaines élections, il entrera dans un comité, il s'essaiera dans une réunion, il dira : « Vrançais, nos bères ont été gouvernés par des malfaiteurs ou des imbéciles comme saint Louis, Henri IV et Louis XIV ; nous sommes délivrés heureusement, grâce aux principes de 89, et nous avons à notre tête d'honnêtes gens comme Constans et Rouvier. » On l'applaudira, il deviendra membre du bureau de bienfaisance, adjoint au maire, conseiller municipal. Il nous secourera, nous mariera, nous administrera...

Ne vous y trompez pas, en effet : avec son air de chien perdu, ce petit youtre sale, couvert de défroques dépareillées, est malin comme un singe, averti comme un espion, ironique comme la mort.

Voici enfin le plus émouvant de tous les Juifs : il passe avec sa figure douloureuse aux teintes bleuies ; il promène au hasard ses yeux noyés de tristesse, ses yeux de gazelle mouillée. A quoi pense-t-il? Il n'est pas difficile de le deviner et, s'il vous demandait de le lui dire, vous pourriez lui répondre sans hésiter : « Vous pensez à vous suicider. »

C'est le désespéré, en effet, il déambule sans but précis, accompagné de l'idée fixe de partir ; il a des maladies affreuses, des maladies que les médecins juifs connaissent seuls : des névroses spéciales, des cancers d'estomac d'une forme particulière, des décompositions du sang, une viscération déplorable, une moelle épinière entamée ; il a, par-dessus tout, l'insondable lassitude, le dégoût de cette richesse qui ne lui sert à rien ; il y a dix-huit cents ans qu'il erre à travers le monde, il a assez de la planète, il voudrait bien se désagréger et aller dormir dans le *scheol*.

Celui-là aimerait à causer avec moi et cela lui arrive parfois.

— Êtes-vous heureux, me dit-il avec son sourire mélancolique, d'avoir encore une telle passion, un tel *stimulus* de vie ! Vous comptez continuer longtemps ainsi ?

— Oh ! non... Si on m'apporte de l'argent pour fonder un journal, je m'immolerai à cette besogne épuisante. Si les événements se précipitent et que mon pays fasse un suprême effort pour se ressaisir et me demande mon concours, je me sacrifierai. Autrement j'irai me reposer tout à fait à la campagne... J'ai fait mon devoir en éclairant mes concitoyens, et vous le savez, je n'ai dit que la vérité.

— Oh ! certes ! Ce n'est pas moi qui défendrai les Juifs... Je les connais mieux que vous...

VI

COUPS DE CRAYON COMPLÉMENTAIRES SUR LES JUIFS

L'impression que les Juifs ont de mes livres. — Ce que pense le Juif. — Mes visiteurs. — Le Talmud héréditaire. — Le procès de Wadowice. — Le coup du réveille-matin. — Le droit des Juifs et le nôtre. — Un fonctionnaire qui se permet d'assister à une conférence antisémitique. — Les excuses de Spüller. — Un radical pratiquant. — L'élaboration d'une loi. — « La Joi du Juif. » — Ce que Blowitz entend par la dignité de la Presse. — Les vrais Reinach — L'Irlande aux Juifs. — L'envoûtement. — Une fresque de danse macabre à peindre par Willette. — La duchesse d'Uzès et Arthur Meyer. — Déroulède et Naquet, — Ranc et Strauss. — Une pauvre muette vagabonde doit respecter le tribunal, mais il est permis à un sénateur de manquer de respect à la Justice. — Les suicidaires. — La mort de l'archiduc Rodolphe. — Les rois de la Synagogue. — Un empire qui s'écroule. — Le duc de Chartres et le baron Hirsch. — Les Maudits. — Un mot de Daniel de Foë.

J'ai rappelé au chapitre précédent l'intérêt que prenaient les Juifs à mes travaux. Cela n'étonnera aucun de ceux qui réfléchissent.

Mes livres qui effarouchent certains conservateurs semblent très naturels aux Juifs. Ils sont les premiers à rire avec moi de ces conservateurs pusillanimes qui n'osent pas parler dans leur pays, qui se laissent manger sans même bêler et qui prennent en toute

occasion l'attitude lamentable de ce saint Guodepin qui, selon Rabelais, fut martyrisé de pommes cuites.

S'il n'a qu'une très confuse perception de l'*au delà*, de l'autre vie, le Juif se meut dans la vie présente avec un tout autre courage intellectuel que le catholique d'aujourd'hui. Cette vie, si courte qu'elle soit, permet encore de dégager pas mal d'action, de remuer beaucoup d'idées. Il arrive beaucoup d'événements dans le monde ; les uns vous nuisent, les autres vous servent, il faut aller dehors pour voir d'où souffle le vent. Le ciel ne s'écroulera pas, comme le croient les conservateurs, parce qu'on renversera M. de Rothschild. Il y a eu des sociétés avant le règne de la Haute Banque ; il y aura encore des sociétés quand la Haute Banque se sera écroulée comme la Féodalité.

A un autre point de vue, le Juif s'intéresse aux études qu'on fait de lui ; il se revoit là tout entier tel qu'il est, et il se plaint lui-même d'être ainsi. A une certaine hauteur d'intelligence et de fortune, cet ouvrier de destruction et de mort hurle de douleur d'être de cette race-là. Le *quisque suos patimur Manes* pèse sur lui avec une particulière implacabilité, et il a le sentiment qu'éprouve l'enfant devenu homme pour des parents qui lui ont légué quelque mal funeste.

J'étais encore blessé quand je vis entrer un Juif de l'espèce osseuse et énorme dans le genre de celui que j'aperçus à l'Exposition, et bientôt ma bonne entendit des tapements de pieds et des interjections violentes : « Les scélérats ! Les bandits ! » Elle ouvrit la porte dans la crainte qu'on ne m'assassinât... Ce n'était ni un fourbe, ni un assassin. C'était un Juif qui parlait

de ses coreligionnaires, un Juif qui souffrait de ses Mânes.

Il m'avait, en entrant, déclaré très loyalement qui il était en ajoutant qu'il ne changerait jamais de religion parce que à ses yeux ce serait commettre une bassesse. Après avoir vécu constamment au milieu des grands financiers, il éprouvait le besoin de se soulager en m'affirmant que je n'avais pas dit la dix-millième partie de la vérité.

La vie contemporaine, en effet, est absolument inconnue. Il faut être *bébé* comme le Français d'aujourd'hui pour s'imaginer qu'il ait suffi seulement d'un peu d'habileté et de chance pour enrichir ces Juifs innombrables qui peuplent nos hôtels des grands quartiers, ces Juifs moins connus que les barons en évidence, mais que l'on est étonné de rencontrer dans tous les coins. Il y a derrière ces fortunes des actes odieux, des métiers infâmes exercés dans des villes lointaines, des banqueroutes, des trahisons, des trafics de chair humaine.

Tous ces gens-là, eux aussi, sont ravis en lisant mes livres, ils éprouvent la joie de l'homme coupable d'un crime qu'on convoque chez le commissaire de police ; il arrive troublé et bourrelé d'inquiétude, et c'est d'une voix mal assurée qu'il demande ce qu'on lui veut. — On vous accuse d'avoir secoué un tapis par la fenêtre !

Vous devinez l'allégement de cet homme et le soupir de satisfaction qu'il pousse.

J'aurais pu, je l'ai dit déjà, faire des livres autrement documentaires, mais je n'ai pas voulu.

J'ai gardé le souvenir de la visite d'un Juif d'une

physionomie particulière. Il avait fait le Kahal buissonnier, contrecarré les opérations de ses frères, et on l'avait, paraît-il, exécuté durement comme on fait en pareil cas.

— Ils m'ont tout pris, monsieur !

— Tout pris ? Ils vous ont bien laissé quelques millions ?...

— Cinq ou six tout au plus, monsieur ; je devrais avoir six cent millions comme Hirsch... C'est moi qui aurais dû faire telle affaire... et telle autre.

En parlant il se montait vraiment comme un poète, comme un général qui rêve de bataille.

— J'ai perdu trente millions en un seul coup de Bourse... Ils se sont tous mis contre moi...

— Je n'y puis rien... Qu'est-ce qui vous amène ?

— Voilà... vous avez du talent...

— Vous êtes bien bon.

— Beaucoup de talent...

Vous êtes excellent.

— Seulement... Vous ne connaissez pas les Juifs... Voilà des notes d'une rigoureuse exactitude sur tous les Juifs en vue, suivis pas à pas de capitale en capitale depuis trois générations, sur toutes ces existences mystérieuses pleines de dessous que personne ne soupçonne. Arrangez cela, mettez votre nom sur un volume de cent ou deux cents pages seulement, je me charge de le faire imprimer à l'étranger. Voilà cent cinquante mille francs, je vous en remettrai autant à la livraison du manuscrit. Vous aurez servi votre cause et moi je me serai vengé...

Je dis à ce visiteur bienveillant : « Mon ami, ce n'est pas dans mon esthétique. Je suis chez moi, dans

mon pays, je veux y parler à haute voix, mais je ne veux m'appuyer que sur des faits qui, en réalité, sont du domaine public, qui appartiennent à la discussion courante... Laissez-moi toujours votre adresse, si on me prive du pain et du sel dans ma Patrie, si on veut m'interdire de traiter les Juifs comme les Juifs traitent les Chrétiens qu'ils appellent généralement dans leurs journaux : « Cafards, idiots, lâches et sodomites », je deviendrai peut-être *outlaw* et j'agirai en *outlaw;* alors j'irai vous trouver... Autrement je continuerai à circuler librement, à regarder les événements et à en dire mon sentiment. »

Grâce à une sorte de bonne humeur un peu contrainte, au dilettantisme boulevardier dont le Juif fait preuve envers ceux qui ne le subissent pas, grâce aussi à l'aménité de mon caractère, j'ai pu compléter mes études sur Israël et je pourrais répéter à propos des Israélites le mot connu d'Alexandre Dumas.

— Où avez-vous étudié les femmes du monde ? lui demandait une dame avec quelque ironie.

— Chez moi, madame.

J'ai eu l'occasion de causer avec quelques Israélites fort aimables, étrangers comme moi à tout fanatisme, et j'ai été confirmé dans mes premières appréciations. Je me suis convaincu que le principe unique qui guidait les Juifs et qui les rendait si forts était l'idée fixe imprimée dans leur cerveau par le travail des siècles, enfoncée dans leur tête par le Talmud, qu'ils appartiennent à une race supérieure à la nôtre.

Il y a un peuple prédestiné, béni par Jehovah, auquel la conquête de la terre est promise, et en

dehors de ce peuple il y a des *goym*, c'est-à-dire de la semence de bétail.

Cette semence de bétail n'a aucun droit parce que, pour avoir des droits, pour aspirer à la dignité humaine, il faudrait être au moins un homme et qu'un Chrétien n'est pas un homme; c'est comme si vous prétendiez qu'un Juif peut commettre un adultère avec une Chrétienne; ainsi que vous l'explique le Talmud, les Chrétiens sont en dehors du mariage; il n'existe entre eux qu'une copulation comme entre animaux (1).

— C'est bien là votre principe? Le principe moteur de tous vos actes, ai-je demandé à quelques Juifs en veine de sincérité.

— Parfaitement! Et, quoique vous en disiez, ce principe doit nous sembler toujours vrai puisqu'il a été justifié par les faits, puisque, sans avoir eu la peine de combattre, nous avons vos biens et que nous vous avons privés de tous vos droits.

J'ai examiné de près ces grandes escroqueries financières qui ont constitué les fortunes énormes de certains Juifs ; elles sont d'une rouerie très élémentaire, d'une rouerie presque enfantine.

Pour comprendre la façon de travailler du Juif, il faut le regarder à l'œuvre quand il est à l'état à demi primitif. C'est à ce point de vue qu'est intéressant ce procès de Wadowice qui s'est déroulé en Autriche, au

---

(1) Voir: le *Juif selon le Talmud*, par Auguste Rohling, édition francaise, par A. Pontigny,

mois de novembre dernier, et dont les journaux de Paris se sont bien gardés de parler.

Il s'agissait d'un véritable trafic de chair humaine, organisé sur le territoire autrichien et dans les ports d'embarquement de l'Allemagne.

On faisait croire à de malheureux paysans galliciens que la fortune les attendait en Amérique, et on les décidait à vendre leurs biens à vil prix à des compères juifs.

La correspondance était tout à fait tenue comme une correspondance de négriers.

Voici, comme exemple, quelques télégrammes échangés entre les chefs de la bande :

Arthur Landau à *Cracovie*... Quatre pièces sont arrivées. Les autres se sont dispersées à Sworzowice. Je cours vite à Dziedzitz.

ARMAND LANDERER.

Chez le même Juif Landau, à Cracovie, on a saisi encore les dépêches suivantes :

Arthur Landau, Cracovie. Marchandise a haussé. Nos concurrents payent chaque pièce cinq florins de plus. Envoyez dépêche ce qu'il faut faire avec convoi qui arrivera aujourd'hui à Pogorz. Envoyez mandataire à Sucha.

ABRAHAM LANDERER.

Schœner à Sucha. Mettez tout en œuvre pour envoyer toute la marchandise disponible à Podgorz.

JULES LŒWENBERG.

Schœner à Sucha. Expédiez sur le champ les trois paquets restés en détresse.

HELZ.

La marchandise, les pièces, les paquets en question

étaient les paysans chrétiens de la Gallicie, leurs femmes et leurs enfants !!!

Il y a là-dedans une histoire de réveille-matin qui est précieuse.

Lors de la vente des billets de passage, raconte l'acte d'accusation dont le *Deutsche Wolksblatt,* de Vienne, a publié de nombreux extraits, on fit croire aux victimes, grâce à un simple réveille-matin, que l'on allait se mettre en relation télégraphique avec Hambourg et l'Amérique. Un des compères joua le rôle de directeur de la navigation : il mettait le réveille-matin en mouvement sous prétexte de demander combien de passagers étaient embarqués. Les victimes étaient forcées de payer cette prétendue dépêche. Quelques minutes après, le réveille-matin se mettait à jouer pour donner une réponse suspensive ; nouvel appel à la bourse des émigrants ! Ensuite le réveille-matin servait à *télégraphier* en Amérique, pour savoir s'il y avait assez de place pour les immigrants, service qui dut être payé très cher. Et finalement on s'adressa, toujours par le réveille-matin, *à l'empereur d'Amérique* pour savoir s'il autorisait le débarquement des voyageurs ; nouveau service qui dut également être payé !

Du reste cette façon de *télégraphier* avec le réveille-matin ne constituait pas une nouveauté ; les sieurs Landerer et Landau se servaient déjà, avant 1877, de ce moyen vis-à-vis de leurs victimes sous prétexte de télégraphier en leur nom, à Hambourg et en Amérique. Landerer se servait aussi de ce réveille-matin comme épouvantail quand les paysans ne voulaient pas donner l'argent qu'il leur demandait ; il leur faisait alors croire que ce *télégraphe* correspondait avec le poste de gendarmerie, et, sous prétexte d'appeler les gendarmes, il faisait sonner le réveille-matin.

Ce coup du réveille-matin dont vous riez est au fond le tour éternel du Juif. Ce qui fait sa force, encore une fois, ce n'est pas le machiavélisme de ses combinaisons, l'ingéniosité de ses machinations, c'est sa

hardiesse à user de ces trucs si simples, et cette hardiesse il la puise dans l'idée qu'il est en présence d'une race intellectuellement inférieure.

Relisez le chapitre que j'ai consacré aux entreprises d'Erlanger, étudiez le Honduras ou les autres belles mystifications de ce temps et vous vous convaincrez que les moyens employés ne sont pas beaucoup plus compliqués que le coup du réveille-matin des Juifs de l'Autriche.

Au fond, avec ses prétentions, sa vanité de fils de 89 et ce qu'il appelle ses « lumières », l'actionnaire n'est guère plus malin qu'un paysan gallicien ; il n'a certes pas le bon sens, la clairvoyance, l'esprit éveillé d'un paysan du temps passé. Quand nous causons avec des Juifs, qui se déboutonnent devant nous parce qu'ils savent que nous les possédons à fond, nous nous faisons des bosses de rire de tout ce qu'on peut faire croire à un Français d'aujourd'hui qui se prétend trop éclairé pour croire en Dieu.

Un prince d'Israël serait passé en Gallicie pendant qu'on y faisait le coup du réveille-matin qu'il n'aurait pas même souri dans la crainte de faire manquer une opération aux siens. Ils s'entendent entre eux pour les plus petites affaires comme pour les plus grandes.

Je me souviens encore d'une pauvre institutrice dont la visite m'a beaucoup touché.

— Ah ! monsieur, me dit-elle en arrivant, tous mes malheurs viennent de ce que j'ai lu la *France Juive* trop tard.

— C'est un livre utile, en effet, et il serait à souhaiter qu'il fût plus répandu encore qu'il ne l'est...

Cette institutrice était restée dix ans dans une fa-

mille, elle avait fait quelques économies et les avait consacrées à acheter un externat de jeunes enfants tenu par une Juive.

— Il faut venir pendant quelques jours à la maison avant de vous décider, lui avait dit celle qui vendait le fond.

L'institutrice vint, et elle n'eut qu'une peur, c'est que le local ne fût trop étroit pour contenir tant d'enfants. A ceux qui étaient déjà là en grand nombre venaient s'en joindre d'autres... On en amenait à chaque instant.

Le marché fut signé, l'argent versé, l'institutrice s'installa... Au bout de huit jours tous les enfants étaient envolés, toutes les commères du quartier qui avaient prêté leurs enfants à une coreligionnaire riaient du bon tour joué à la chrétienne.

C'est un « billet du matin » de Jules Lemaître, qui trouve parfois dans ce genre des choses jolies et simples, qui m'a fait penser de nouveau à mon institutrice.

Dernièrement, une dame de ma connaissance qui a une petite fille de santé chétive et trop délicate pour suivre les cours au dehors, fait mettre cet avis dans le *Figaro* : « On demande institutrice pour donner des leçons de français dans une famille. » Il s'en présenta, en huit jours plus de trois cents. Il y en avait chaque matin plein le salon, plein l'antichambre, et jusque dans l'escalier, qui attendaient leur tour.

La dame, un peu Yankee, se contentait de regarder leur diplôme et de leur demander leur prix. Une idée lui était venue : adjuger l'éducation de sa petite fille à la moins exigeante. Elle trouva enfin une pauvre créature qui, pour huit heures de travail par jour, réduisait ses prétentions à soixante francs par mois, sans la nourriture, ni le logement. Ah ! les tristesses de notre délicieuse civilisation !

Quelle est dure la vie de ces créatures mal chanceuses jetées sur le pavé de Paris avec un diplôme pour toute fortune et encore plus à plaindre peut-être que les ouvrières si rudement traitées par le sort cependant !

Je demandais à ma visiteuse si elle avait fait une annonce pour retrouver une situation. « Non, me dit-elle d'un air découragé, et elle me racontait les étranges lettres que l'on reçoit après les annonces. Une grande dame, qui signait de son nom, écrivait : « Venez me voir : je cherche une femme *qui m'aime* » (souligné deux fois). De vieux messieurs envoient à l'adresse indiquée des lettres ordurières ou bien écrivent : « Trouvez-vous à telle heure au Parc Monceau, je verrai comment vous êtes faite et nous nous entendrons. »

Vous devinez la désillusion des infortunées qui se sont parfois privées de dîner pour payer leur petite annonce, qui croient déjà tenir une place en recevant une lettre et qui trouvent des épîtres de ce genre. Comme la société est déplorablement organisée ! Quel malheur que les antisémites ne puissent pas occuper le pouvoir pendant six mois seulement ! Avec les milliards repris aux voleurs de la Haute Banque, nous réorganiserions la vie sociale et tous les travailleurs, affranchis, libérés, heureux, béniraient notre œuvre...

Les Juifs, je le répète, se regardent comme d'une autre essence que nous. Ce qui est permis vis-à-vis de 38 millions de Français, ne l'est pas vis-à-vis d'eux.

Il suffit d'ouvrir les *Archives israélites* où les Juifs

se racontent entre eux leurs petites affaires pour voir l'application de cette doctrine.

Il n'est pas de jour où un fonctionnaire n'assiste à une réunion anti-catholique, à une réunion où l'on insulte les croyances de la majorité des Français; le plus souvent il prend lui-même la parole — c'est une bonne note pour son avancement.

Voulez-vous voir maintenant les proportions auxquelles atteint un fait de cette nature lorsqu'il s'agit d'un fonctionnaire qui a assisté à une réunion antisémitique? Lisez les *Archives* du 21 mai et du 30 mai dernier.

Un pauvre diable de fonctionnaire s'était risqué dans une conférence que faisait M. Jaquinot d'Oisy à Souk-el-Arba. Immédiatement la meute juive s'élance sur le malheureux; on réclame avec arrogance explications sur explications. M. Fernand Crémieux se charge des démarches et Spuller écrit à ce sujet une première lettre qui est un monument de bassesse.

Le jour même où m'est parvenue votre lettre du 29 avril dernier, j'ai fait écrire à notre Résident général à Tunis, pour lui signaler les faits que vous avez portés à ma connaissance touchant la conférence tenue à Souk-el-Arba en présence de différents fonctionnaires et officiers français; j'ai demandé en même temps à M. Massicault de me fournir tous les renseignements qu'il pourrait réunir au sujet de cette affaire.

Devant votre insistance, j'ai télégraphié à notre Résident général pour le prier de m'envoyer, le plus tôt possible, le résultat de l'enquête à laquelle il s'est livré mais qui a nécessairement demandé quelques jours, les faits que vous m'avez signalés s'étant passés hors de Tunis. M. Massicault vient de me faire savoir, *par le télégraphe*, qu'il avait en effet ouvert une enquête qui vient seulement d'être terminée. *Un rapport*

spécial doit m'être adressé par lui à ce sujet et *je ne manquerai pas* de vous en faire connaître la substance dès qu'il me sera parvenu.

Est-il assez ignominieux ce gros Spuller qui, au lieu de s'occuper des affaires de l'Europe, se suspend au télégraphe pour savoir s'il est vrai qu'un fonctionnaire se soit permis d'assister à une conférence où l'on a parlé irrévérencieusement d'Israël ?

Ces plates excuses ne suffisent pas. Spuller écrit une seconde lettre. Certainement le malheureux fonctionnaire a commis un grand crime, il en a exprimé publiquement ses regrets, il a péché surtout par bêtise, il a cru assister à une conférence purement littéraire ; c'est un homme irréprochable ; ayez pitié de lui !

Est-ce complet ? Cela donne-t-il assez bien l'idée de l'état de servitude dans lequel est tombé ce pays où les fonctionnaires ont le droit d'insulter notre culte toute la journée, mais où le fait de ne pas s'être bouché pudiquement les oreilles devant des propos anti-sémitiques est traité comme un crime de lèse-majesté ?

Ce Fernand Crémieux, si zélé pour la cause d'Israël, était député du Gard où il n'a pas été réélu. C'est un radical farouche, ennemi des curés et persécuteur de tous les chrétiens au nom de la liberté de penser, mais bien entendu, il n'est ennemi que de la religion des autres. En tant que Juif c'est un pratiquant fervent et les *Archives* nous le montrent dans ses fonctions de père de famille orthodoxe.

Une cérémonie d'un caractère tout intime réunissait lundi dernier à Paris quelques amis chez M. Crémieux, député du

Gard. On procédait à la *Milah* de son fils nouveau-né L'opération a été parfaitement exécutée par M. Molina.

Nous sommes heureux de constater que le radicalisme politique de notre aimable et intelligent coreligionnaire n'est pas incompatible avec la netteté de ses affirmations mosaïques et nous l'en félicitons (1).

Remarquez que je ne blâme aucunement Fernand Crémieux de ses sentiments religieux. On a coupé le prépuce à ce jeune enfant, le père est rayonnant; c'est une fête de famille à laquelle s'associent les députés républicains. « Les montagnards sont réunis. »

Ce qui est ignoble, c'est de voir les mêmes hommes qui trouvent tout simple qu'un Israélite pratique sa religion, enlever leur emploi à des malheureux soupçonnés d'aller à la messe, retirer le pain du bureau de bienfaisance aux pauvres hères de Français qui envoient leurs enfants aux écoles libres ou qui leur font faire leur première communion.

Je ne sais rien d'émouvant comme la scène que raconte l'*Univers :* un employé qui n'a que son modeste traitement pour vivre est averti que si ses enfants continuent à fréquenter l'école libre, il sera chassé ; il résiste... Le préfet, par hasard, était un homme de cœur, il vient lui même trouver l'employé, et lui dit qu'il sera obligé de le sacrifier.

— Mais enfin, s'écrie la femme en pleurant, vous êtes père de famille, vous devez nous comprendre.

— Je n'y puis rien ; obéissez...

Un chef de gare, qui fut révoqué depuis, envoyait

(1) *Archives israélites*, 21 février 1889.

ses filles à l'école libre ; quand il allait les rechercher on l'obligeait à ôter sa casquette d'uniforme !

Pendant ce temps-là Crémieux célèbre la *milah* de son fils en compagnie de tous ses collègues libres penseurs...

Ah ! mes gaillards, voilà l'état d'esclavage dans lequel vous vouliez réduire jadis les fiers Castillans, seulement, comme ils avaient quelque virilité, ils vous ont mis prestement la chemise soufrée ; il paraît que vous gigotiez rudement la dedans — ce qui n'empêchait pas l'Espagne d'alors d'être la maîtresse du monde.

Pour les Juifs cette inégalité est parfaitement normale ; leur droit est différent du nôtre. Les journaux juifs traitent de « Pierrots d'église et de Polichinelles de sacristie » les officiers français qui se permettent d'assister aux offices ; on met en retrait d'emploi un admirable soldat comme le général de Geslin qui n'avait pas cru devoir suivre un enterrement civil et le général Brault envoie à Rothschild, au moment des fêtes israélites, une lettre pleine de respect dans laquelle le ministre annonce que les Juifs auront tous les congés qu'ils demanderont pour remplir leurs devoirs religieux.

Jamais une lettre semblable n'a été adressée à l'archevêque de Paris et la *Lanterne* ferait un beau tapage si les journaux publiaient une missive de ce genre. Vous avouerez bien, cependant, que les ouailles de Mgr Richard valent bien les ouailles de M. de Rothschild.

La loi sur la presse sera le *finis coronat opus*, pour parler comme Reinach de l'école normale.

Pendant de longues années, les Juifs ont vomi sur nous tous les excréments qu'avait avalés Ezéchiel ; ils ont prodigué des injures ignobles à nos vieux prêtres, à nos saintes filles de la Charité; on a vu s'étaler sur toutes les murailles des dessins représentant des curés ivres ou des religieuses retroussées et fouettées par un moine.

Les Juifs ont trouvé cela charmant. Tout à coup, on commence à parler d'Israël. Le ton change et les Juifs réclament des répressions impitoyables.

Il y a là-dessus, dans les *Archives*, un article de M. Hippolyte Lévy qui explique tout.

Lévy n'a point goûté le beau dessin électoral de Willette, qui eut tant de succès dans Paris, et il rappelle, en termes amers, tout ce qu'on voyait dans ce dessin horrifique. On y voyait, entre autres choses, nous dit-il, « un personnage brandissant une framée et à ses pieds une pierre brisée, sur laquelle on lisait : *Talmud*. C'était peut-être très spirituel, mais on ne peut nier l'attaque directe à ceux qui reconnaissent l'autorité de ce livre. »

— Vous vous fâchez pour bien peu, mon bon Lévy. Nous en avons vu bien d'autres. Nous avons vu le Juif Meyer déclarer dans la *Lanterne* que les prêtres fusillés pendant la Commune « ne l'avaient pas volé, et qu'on n'avait eu qu'un tort : celui de ne pas en fusiller assez. » ... Nous avons vu des vieillards auxquels on ne reprochait absolument rien, insultés jusque dans la mort. Voulez-vous un spécimen, ô Lévy ?

Dimanche, à Soulaincourt, écrit à la *Lanterne* (1) un correspondant de la Haute-Marne, au moment où il récitait des *Oremus* devant l'autel, notre *père Omnia* a été subitement frappé d'une attaque d'apoplexie. Il est tombé comme foudroyé. Et ni les anges du ciel, ni les saints du paradis, ni les petits bons dieux de farine qui se trouvaient près de lui dans la *bernacle* ne sont arrivés pour le relever.

Les dévotes ont dû le transporter à la sacristie et de là sur son lit.

Pauvre père Omnia! Priez pour lui, mes frères, car le ciel l'abandonne.

Ici, vous le voyez, il n'y a pas même à l'outrage le moindre prétexte. Il n'est pas question du plus léger reproche à adresser à ce bon prêtre, il n'a pas ouvert une école, il n'a pas prononcé une parole contre la République, il est mort — voilà tout... C'était son droit...

Quoi qu'il en soit, sous ce titre : *Une loi à faire*, Lévy réclame des châtiments draconiens contre nous. C'est alors qu'intervient un « coreligionnaire éminent » — tous les coreligionnaires de Lévy sont éminents — qui indique le moyen de s'y prendre pour faire réussir le projet : il faut bien se garder de parler des Juifs et faire semblant de ne s'occuper que de « l'intérêt général » (2).

Hippolyte Lévy a compris, il cligne de l'œil et il écrit à son coreligionnaire, qui lui semble de plus en plus éminent :

Je suis pleinement de votre avis qu'il ne peut et ne doit pas être question de *nous* à propos de la loi sur la presse, et vous

(1) *Lanterne*, 5 novembre 1837.
(2) *Archives israélites*, 14 novembre 1889.

prêchez un converti. Nous n'avons donc qu'à nous tenir tranquilles et attendre ; ou bien, *si l'on fait plus tard quelques démarches, les faire d'une façon discrète et ne s'occuper que de l'intérêt général.*

On voit les démarches faites « d'une façon discrète » ... On entend le chuchotement de quelques mots à l'oreille d'un homme politique, le froufroutement de quelques billets de banque et le Juif qui s'en va content..

D'ailleurs, le succès est sûr.

Il est impossible, ajoute Lévy, que la Chambre, dans la réforme à laquelle on la convie, n'entre pas dans l'ordre d'idées auxquelles je fais allusion. Il n'est pas nécessaire alors qu'il soit question de *nous* et j'espère que *nous* saurons bien trouver dans les textes qui seront adoptés, de quoi nous couvrir et empêcher la continuation de la campagne odieuse que vous déplorez aussi bien que moi.

Et Lévy a bien soin de souligner *nous* pour montrer *qu'il est de mèche* avec son correspondant; comme Thévenet l'était avec Jacques Meyer.

Le sans-gêne de cette race est absolument stupéfiant. N'est-il pas inouï de voir le Juif Blowitz se permettre de déclarer dans le journal du Juif Meyer que la loi du Juif Reinach est nécessaire, parce que la Presse française « manque de dignité. »

Voulez-vous savoir ce que Blowitz entend par la « dignité de la Presse? » Vous allez l'apprendre...

Le correspondant du *Times* reçoit un jour la visite d'un jeune homme qui a subi de grands revers de fortune et qui est tout prêt à se donner corps et âme à celui qui le tirera d'affaire.

— Je puis compter sur vous? dit Blowitz.

— Absolument.

Blowitz adresse ce jeune homme à un personnage politique avec une lettre de recommandation dans laquelle il affirme qu'on peut avoir une confiance entière dans celui qu'il envoie.

Le personnage politique accepte le jeune homme comme secrétaire et se rend au Congrès de Berlin avec lui. Blowitz s'y rend également et le jeune homme, lié par sa promesse, remet à son protecteur les documents confidentiels que la confiance de son chef laissait à sa disposition.

La difficulté était de faire parvenir ces documents au correspondant du *Times* sans éveiller l'attention des agents de M. de Bismarck. Blowitz trouva un expédient original. Son confident et lui dînaient au même hôtel ; le jeune homme mettra les documents dans la coiffe de son chapeau, qu'il suspendra dans l'antichambre, et chaque jour, on fera l'échange des chapeaux.

Voilà le joli métier auquel se livrait l'homme qui ose parler de la « dignité de la Presse. »

— Comment pouvez-vous savoir tous ces détails ? me demandent parfois mes lecteurs.

— Cela m'a coûté quatre sous — le prix d'un numéro du *Figaro* avec le supplément.

C'est Blowitz lui-même qui a raconté cet exploit dans le *Hasper's Magazine* et c'est du *Hasper's Magazine* que le *Figaro* a tiré cet extrait (1).

---

(1) « Comme il arrive d'ordinaire, raconte Blowitz, le hasard tout seul se chargea d'indiquer une combinaison que n'auraient probablement pas su trouver les hommes les plus ingénieux :

L'inconscience totale du Juif pour tout ce qui touche à la délicatesse et à l'honneur est telle qu'il regarde cela comme très simple. Un homme a confiance en vous ; vous lui recommandez quelqu'un qui doit le trahir, voilà le journalisme digne... à la mode juive.

L'esprit sémitique a tellement envahi les âmes

« Mon jeune ami venait à peine de me quitter, qu'il rentrait tout à coup dans ma chambre en me disant : « Excusez-moi, j'ai pris » votre chapeau pour le mien. »

« Une idée me traversa l'esprit : « Fermez la porte, m'écriai-je, » et asseyez-vous ; notre moyen de communication est trouvé ! »

Ce système, qui réussit au-delà de toute espérance, était d'une simplicité enfantine.

J'étais descendu à l'Hôtel de l'Empereur. Mon collaborateur venait y dîner. Il y avait dans l'antichambre un coin où l'on déposait les chapeaux. Chaque jour, mon jeune ami mettait un billet à mon adresse sous la doublure de son chapeau, et rien ne nous était plus facile que de faire un échange de coiffures sans attirer l'attention de personne. Lorsque j'étais invité à dîner en ville, je prévenais mon collaborateur de l'heure où je viendrais prendre le thé. Deux fois seulement nous fûmes obligés de remettre nos communications au lendemain. Un soir, nous eûmes une alerte. En sortant de la salle à manger, un journaliste anglais prit, par erreur, le chapeau de mon ami. Nous n'osâmes pas nous regarder, mais, comme il me l'écrivit le lendemain, nous sentîmes que nous devenions pâles.

Si le confrère en question avait gardé le chapeau, il aurait découvert le troisième article du traité qui avait été adopté à la séance de la veille, et il aurait été informé des difficultés survenues entre la Russie et l'Angleterre, à propos des frontières de la Bulgarie.

Fort heureusement, l'Anglais, en passant le seuil de la porte, mit le chapeau qui lui descendit jusqu'au-dessous du nez. Il l'ôta aussitôt en riant et le remit à sa place. Je m'étais levé pour le lui reprendre, mais je me hâtai de me rasseoir. Je respirai librement et mon ami ne se sentit pas moins soulagé que moi.

(*Figaro*, 11 mai 1889.)

françaises que personne ne s'étonne de cette façon d'agir. On donnait jadis la croix d'officier de la Légion d'honneur à ceux qui avaient chargé à la tête de leurs régiments; Freycinet trouve très naturel de donner cette croix à un Juif qui met des documents dans son chapeau. A la prochaine guerre, Blowitz se procurera le plan de campagne par des moyens aussi loyaux et cette fois, il le mettra dans ses chaussettes... Alors on le nommera commandeur de la Légion d'honneur. Que voulez-vous? On a le sentiment de la dignité de la Presse ou on ne l'a pas...

J'ignore si la loi, si durement flétrie par le comte de Douville-Maillefeu, d'un mot méprisant et juste, sera jamais votée et je crois plutôt que, confus de son impuissance, Reinach qui voulait circoncire tous les Français, finira par se circoncire lui-même une seconde fois, par se circoncire jusqu'aux hanches...

En tout cas, on voit que notre confrère Denis Guibert avait raison d'appeler cette loi sur la presse « la loi du Juif. » C'est dans le bureau des *Archives israélites* qu'elle a été élaborée. « C'est à un Juif, ainsi que le dit très justement Denis Guibert, qu'il appartenait d'attacher son nom à la loi destructive de l'unique sauvegarde des peuples modernes contre les tyrannies collectives. »

Reinach devait être l'homme de cette loi. Cette famille de Hambourg est une famille d'exterminateurs dans le sens étymologique que Racine donnait à ce mot:

Du milieu de mon peuple exterminez les crimes.

Ils sont venus d'Allemagne pour mettre tous les Français hors de chez eux, hors de leurs frontières naturelles, hors de leur droit, hors de la vie même, avec le café en tablettes.

Quelques jours après l'apparition de la *France juive* on me fit passer une carte sur laquelle je lus : « Comte de Reinach. » Je descendis et je vis un bel officier de hussards, un type de Gaulois, au regard loyal, à la moustache fière ; je me dis : « Si c'est pour une rencontre, celui-là ne sera pas commode et je ferai bien de tendre la jambe gauche. »

— Je suis en garnison à Lunéville, me dit cet officier, mais je viens de traverser Paris, et j'ai tenu à vous remercier. Grâce à vous on commence à savoir d'où viennent les Reinach, et je puis enfin expliquer que je n'ai rien de commun avec eux.

La situation de ce représentant des vrais Reinach était réellement désastreuse.

La famille alsacienne et catholique de Reinach a une origine commune avec celle des Hapsbourg; elle vint s'établir au neuvième siècle en Suisse, et passa de là en Alsace.

Les illustrations de la famille sont : des chevaliers aux Croisades, des abbesses d'Andlau, princesses de l'Empire, des chanoinesses de Remiremont et de Fribourg, un grand-maître de l'artillerie impériale, défenseur de Brisach, créé, ainsi que son frère, baron de l'Empire le 13 avril 1630, Joseph-Benoît, prince de Malte, François Henri, grand commandeur de l'ordre teutonique pour l'Alsace et Bourgogne, Jean Conrad et Jacques Sigismond, tous deux princes évêques de Bâle et Électeurs de l'Empire.

Un des régiments suisses à la solde de la France s'appelait le régiment de Reinach et fut toujours commandé par un membre de la famille.

Louis XV accorda à la branche aînée, le 20 août 1718, le titre de comte de Grandville-Foussemagne et par exception, il l'accorda à tous les descendants mâles et femelles.

On comprend la douleur de cette famille en se voyant sans cesse confondue avec des Reinach juifs mêlés à toutes les spéculations financières. Non-seulement les Reinach juifs avaient pris le nom, mais encore ils avaient fini par prendre les armes. Lors du mariage du baron de Reinach, le *Triboulet*, dans un numéro du mois de mai 1879, accolait à l'écusson de M^lle^ Lacuée de Cessac les armes anciennes de la véritable famille et, quelque temps après, on annonçait dans les journaux mondains que la mort de M^me^ Lacuée de Cessac mettait en deuil les maisons de Reinach et de Montesquiou.

A un ami des vrais Reinach qui demandait à M. Oscar de Reinach s'il était parent du baron de Reinach, ministre plénipotentiaire à Berne, « il est de la branche cadette, » répondit imperturbablement le baron Oscar (1).

Le Yusuf Reinach de la *République Française*, qui

---

(1) Les Reinach sont authentiquement barons; ils le sont même deux fois : barons italiens et barons allemands.

Le banquier Reinach fut anobli par le roi Victor-Emmanuel à la suite d'un prêt d'argent, le 29 avril 1866, et, après des démarches réitérées du baron italien, la baronnie fut confirmée en Prusse le 12 août 1867.

veut rendre la circoncision obligatoire (1), est le neveu et le gendre du baron Jacques de Reinach.

Je ne trouve pas que ce journaliste qui veut bâillonner la presse écrive aussi mal qu'on le dit : il me paraît surtout curieux par l'espèce de monomanie impulsive qui le caractérise, le besoin chez un nouveau venu dans la patrie française d'expulser ceux dont les pères sont là depuis des siècles.

Le petit laquais de Fouquier-Tinville dansait de joie devant les charrettes ; Reinach se charge de remplir les charrettes et propose sa collaboration à tous les proscripteurs.

Dès qu'il y a un réquisitoire à faire, il s'offre ; il demande l'expulsion des religieux ; il exige qu'on envoie crever à la Guyane des malheureux vagabonds coupables seulement d'être pauvres ; de ne pas avoir de quoi payer un gîte et d'avoir dormi sous un arbre dans leur pays; il rédige l'acte d'accusation contre un général français, qui a bien des faiblesses et des vices, je vous l'accorde, mais qui n'en a pas moins servi trente ans la France, qui a reçu six blessures devant l'ennemi. Aujourd'hui, ce sont ses confrères qu'il dénonce ; il exige qu'on traite en criminels de droit commun des hommes qui ont outragé des ministres,

---

(1) Ne croyez à nulle plaisanterie. Le propos fut parfaitement tenu devant M. Jacques de Biez. C'est d'ailleurs une idée fixe chez les Juifs que de nous imposer ce singulier baptême. Il y a quelques mois M. Quinaud, qui fut candidat aux dernières élections dans le XVI[e] arrondissement, eut un fils. Elie May accourut immédiatement chez lui, pour lui demander de le faire circoncire. C'est un ami de M. Quinaud qui me donnait ce détail caractéristique.

c'est-à-dire qui ont fait ce qu'a fait Victor Hugo dans *Les Châtiments*.

C'est la race qui veut cela. Ces « Jean sans terre, » comme Schopenhauër appelait les Juifs, ces forains commencent par demander, au nom de l'humanité, libre accès sur le terrain du natif, du citoyen patenté, ils l'exproprient ensuite, ils le chassent de chez lui, au nom de leur droit à eux.

A Paris, même dans les journaux spéciaux où l'on voit Israël faire en famille sa petite popotte politique et préparer les lois que les Loges imposeront à la Chambre, les Juifs se gênent encore un peu, ils mettent quelques formes. En Angleterre, ils proclament inexorablement leur droit à posséder la terre, à traiter les indigènes de chaque pays en intrus.

The Banner of Israël affiche cette prétention dans l'épigraphe même du journal.

Et la descendance de Jacob sera parmi les gentils (les non-Juifs) au milieu de beaucoup de peuples comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un jeune lion parmi les troupeaux de moutons, qui, s'il s'élance sur eux, les piétinera et les mettra en pièces sans que qui que ce soit puisse les délivrer. » MICAL, V, 8.

Sa gloire est comme le premier-né de son taureau et ses cornes comme les cornes de l'Unicorne; avec elle il refoulera tous les peuples ensemble jusqu'aux extrémités de la terre. » DEUTERONOME, XXX, III, 17.

Vous croyez que les malheureux Irlandais qui, depuis des siècles, arrosent la terre d'Eryn de leurs sueurs ont le droit de rester chez eux? Détrompez-vous, les Irlandais sont des étrangers sur leur

sol ; le légitime possesseur de l'Irlande, c'est le Juif.

Sous ce titre *Home rule in a new light* (la Fédération sous un nouveau jour), lisez le compte rendu d'une conférence faite à la réunion annuelle de l'Association métropolitaine anglo-israëlite (*anglo-israël Association*), tenue à Exeter hall, le 6 juin 1889. La haine d'un Goschen contre les braves Irlandais s'explique quand on a lu cette impudente déclaration.

Les Irlandais, dit l'orateur, oublient, ou plutôt on leur laisse gaiment ignorer ce fait que le Dieu tout-puissant a non seulement donné leur pays en héritage aux Israélites, mais qu'il les a livrés à eux pour les détruire, et que ceux-ci sont actuellement punis de ne pas les avoir exterminés sur place et sur l'heure.....

Voilà la clef de toute la question et la seule solution possible. Voilà pourquoi les catholiques romains de l'Irlande sont irréconciliables. Le culte romain n'est que le paganisme cananéen qui a filtré à travers Rome et la Grèce, et qui s'est greffé sur le christianisme; et c'est bien pourquoi tous les Phéniciens-Irlandais sont des dévots catholiques romains. C'est idiot de leur part de demander « le Fédéralisme », *alors qu'ils ne sont pas chez eux, mais au milieu des possessions d'Israël et à une journée seulement du siège du gouvernement d'Israël.* Aussi (s'ils se révoltent), ce sera pour satisfaire à l'accomplissement de l'inéluctable décret de Dieu, qui veut qu'ils périssent (1).

« Leur destruction, déclare l'orateur un peu plus loin, lorsqu'elle viendra, sera simplement de leur faute : « *And their destruction when it comes, will be, like his no ones fault but their own.* »

Voilà de quel ton les Sémites gorgés d'or parlent de nos malheureux frères, les Celtes, qui ne mangent

(1) *The Banner of Israel,* 17 juillet 1839, n° 655.

même pas de pommes de terre à leur faim. Voilà les discours que l'on tient devant les futurs lords-maires qui ne fonctionnent pas le jour du Sabbat.

Fermez les yeux une minute et vous verrez s'accomplir une de ces transformations dans lesquelles excelle Brasseur... Au Juif de tout à l'heure, qui affirmait si superbement que la terre entière appartenait à Israël, succède le Juif larmoyant qui fait appel à votre bon cœur et qui demande une petite place à votre foyer. Les Hébreux de Gallicie et de Roumanie ont trop fait « le coup du réveille-matin », empoisonné trop de paysans, ruiné trop de familles; on leur a flanqué quelques coups de fusil, on a mis le feu à leurs thouloupes. C'est le moment de sortir le Juif humanitaire. Alors, on voit apparaître un personnage à tête féroce et fourbe, comme était le vieux Montefiore; il se met à sangloter, au nom de la civilisation, et le *Temps* et autres feuilles judaïsantes nous transmettent fidèlement ces sanglots. Ces gens-là, qui ne parlent, comme Reinach, que d'expulser les autres, se plaignent quand on les jette dehors.

Ce qui demeure le plus saisissant, pour moi, de ces études sur le Sémitisme, c'est l'attraction irrésistible qui pousse dans les bras du Juif ceux qui doivent périr par le Juif. Évidemment il y a là une sorte d'hypnotisme, d'envoûtement, d'ensorcellement.

J'ai vu trois hommes de valeur, trois vrais Français disparaître successivement dans l'alcôve d'une vieille Juive, toute fanée, peinte comme une idole de l'Inde, tout à fait mortuaire...

Je disais à l'un d'eux : « Puisque le Vice t'entraîne,

pourquoi ne prends-tu pas une belle Margot bien fraîche, ayant de beaux yeux, des dents saines et blanches, des formes juvéniles? Au point de vue de la plastique, tes amis auraient au moins de la satisfaction. »

Non; c'était précisément cette odeur de cimetière qui les attirait tous.

C'est le même spectacle partout. Des hommes qui n'auraient qu'à être eux-mêmes pour intéresser, pour rallier des consciences et des cœurs, pour représenter quelque chose de vivant, en un mot, vont se jeter dans le Juif pour y mourir.

Willette, ce Parisien de Montmartre en qui se retrouvent des conceptions des Primitifs, ce peintre de la Pierrette qui a parfois des visions dignes d'Albert Durer, cet artiste d'une si étrange, d'une si troublante, et parfois d'une si puissante fantaisie, pourrait seul peindre cette Danse macabre moderne. On y verrait, comme dans les fresques de Bâle ou dans le cimetière des Saints-Innocents de Paris, défiler les Empereurs, les Rois, les grands seigneurs et les bourgeois. Chaque personnage, jadis, avait près de lui sa Mort. Chaque personnage a près de lui son Juif...

Ces gens-là ne peuvent aller tout seuls, penser seuls, agir seuls; il leur faut leur *hause-judd*, ce Juif de maison sans lequel un grand seigneur autrichien n'oserait vendre un sac de blé. Ce Juif les trompe, les égare, les mène à l'abîme: ils le savent et ne peuvent s'en passer.

Voyez Boulanger, qui n'aurait eu, pour réussir, qu'à marcher tout droit avec des chrétiens et des Français; il se perd dans les Naquet et les Meyer.

Un Mayer commence par le défendre pour l'attaquer ensuite, un autre Mayer le soutient, un troisième Mayer finit par le déclarer non élu alors qu'il a la majorité; il est voué aux Mayer, comme certains enfants sont voués au bleu.

Regardez maintenant la duchesse d'Uzès; elle a le désir d'être utile à son pays; elle ne recule pas devant des sacrifices considérables. Elle aurait pu apparaître à la postérité portant vaillamment le chapeau à plumes des Frondeuses, des Longueville et des Chevreuse. Comprend-on qu'elle ait si longtemps honoré de sa protection un Arthur Meyer, cet ancien secrétaire de Blanche d'Antigny, que j'aperçois encore effaré, avec sa tête de chemisier, quand Albert Duruy, le prenant en flagrant délit d'usage de la main gauche, lui cria : « Vous êtes un misérable ! »

Déroulède est, lui aussi, un désintéressé, un dévoué à la Patrie. A une époque où tout le monde se trompe comme dans les combats de nuit, j'ai été injuste pour lui jadis, et je le regrette.

Avouez, cependant, que c'est une bien déplorable idée pour un Don Quichotte, que d'aller prendre pour Sancho Pança ce Naquet qu'on rencontre dans tous les trafics d'argent! Quelle obnubilation de conscience il faut pour s'adjoindre, comme vice-président de la Ligue des Patriotes, un homme dont le bizarre patriotisme consiste à entrer dans des sociétés financières qui s'enrichissent en vendant à l'étranger une poudre sans fumée qui ressemble singulièrement à la nôtre !

Du petit au grand, tous sont dans la même filière. Ranc n'est guère sympathique. C'est un Jacobin à

l'esprit sectaire et borné; mais il a souffert pour sa cause, il a été à Lambessa, il s'en est échappé avec des souliers trop étroits qui l'ont fait beaucoup souffrir en route; il n'a jamais été mêlé à de malpropres commerces. Il était quelqu'un sous l'Empire; considérez ce qu'il est maintenant : une espèce de sous-ordre de Strauss. Ce Strauss, condamné pour désertion, prétend à toute force représenter Paris, sous prétexte que Paris est une ville patriotique; il est déjà conseiller municipal, il veut être député dans le IX[e] arrondissement, et Ranc est obligé de s'effacer devant ce Juif (1).

Quand ils se retrouvent une minute seuls avec eux mêmes, tous ces dévoyés qui ne sont plus dans leur ligne, dans leur type, ont bien la notion qu'ils sont absurdes, qu'ils n'ont plus de bases d'opération, qu'ils marchent en plein illogisme, en pleine insanité; mais ils ne peuvent plus se reprendre, ils sont destinés à être surpris par la catastrophe finale dans des attitudes ridicules et baroques.

Le comique de ces situations atteint parfois une telle cocasserie, qu'on appréhende d'avoir l'air de se livrer à des charges en racontant des choses vraies.

Connaissez-vous le *Rosier de Marie*, la lecture de

---

(1) Remarquez que les amis de Strauss ne nient pas le fait matériel, la condamnation pour désertion. Les témoins de ce Strauss, MM. Charles Laurent et Pichon, envoyés par lui au docteur Devillers, déclarèrent dans leur procès-verbal « ne pas contester la réalité des faits visés par le docteur Devillers ». Seulement, leur cervelle a été manipulée d'une certaine façon, et il leur semble tout simple que, par le fait seul qu'il est Juif, un homme qui, après une telle condamnation, devrait rechercher l'obscurité, aspire à représenter le peuple de Paris.

tant de virginales créatures : « Tout pour Marie et par Marie ! »

Savez-vous quel est un des rédacteurs de ce journal ?

C'est l'auteur de *Religion*, *propriété*, *famille*, l'apôtre du divorce, l'homme qui a dit que dans l'état actuel, la prostitution valait encore mieux que le mariage.

C'est Naquet lui-même (1).

Un autre journal inconnu du public et très lu dans les presbytères est la propriété d'une maison de banque juive.

Voilà, Willette, l'œuvre qui devrait être le Panthéon-Nadar de cette fin de siècle, le défilé de tous ces

---

(1) On reste toujours confondu de l'impudence de ces gens-là. J'adresse loyalement cette question à M. Grehen ou à M. Bresselles qui m'ont jugé ; auraient-ils supporté que je dise en plein tribunal en parlant du substitut ou de l'avocat-général : « Laissez baver monsieur. » C'est de cette façon dont Naquet a traité le substitut Lombart, dans l'affaire de la Ligue des Patriotes, et il n'a pas eu un jour de prison. Le coreligionnaire de Rothschild est au-dessus des lois.

Au mois de mars 1889, on jugea une pauvre fille, arrêtée pour vagabondage dans la nuit du 12 au 13 novembre précédent et que le tribunal voulait absolument faire parler quoiqu'elle fût muette ; on la condamna à six mois de prison. En entendant cette dure sentence, la malheureuse, à peu près idiote, eut un de ces gestes presque involontaires comme en ont les faibles d'esprit, un geste de vieille gamine, elle fit un pied de nez au tribunal ; elle fut condamnée *à trois ans* de prison.

Regardez maintenant le Naquet qui pérore à la tribune : « La déclaration des droits de l'homme, 89, les antisémites nous refusent l'égalité devant la loi. » Elle est propre l'égalité devant la Loi La loi ne dit rien à l'homme intelligent, au législateur, à l'être responsable, elle est implacable pour la pauvresse.

êtres qui cheminent allègrement avec leur Juif — avec leur Mort.

Dans les Danses macabres, la Mort apparaît rarement sous l'aspect menaçant ; le plus souvent, au contraire, elle est d'allure engageante, elle passe son bras décharné autour du bras de ceux qu'elle visite, elle leur tend sa main osseuse en les invitant à sauter le pas. En revanche, qu'elle soit ricanante et gambadante comme une fille d'amour ou grave comme un magistrat sur son siège, cette Mort donne toujours d'avance à ceux qu'elle a marqués pour être sa proie, à ceux dont elle s'est fait le garde du corps, le rictus grimaçant, l'aspect caricatural et grotesque qu'ont ordinairement les cadavres.

Le Juif agit de même envers ceux dont il prend possession ; il n'exerce sur eux aucune violence apparente, mais il trouble la coordination de leurs mouvements ; il dissocie leurs éléments vitaux, il les décompose, il les cadavérise, il leur donne une contorsion d'agonisants.

En attendant l'œuvre de Willette, nous avons entrepris, à la Ligue antisémitique, un travail qui n'a pas été tenté encore et qui aura un grand intérêt pour l'avenir, une sorte de statistique sociale et morale. Nous prenons les grands seigneurs qui s'affichent le plus cyniquement avec les Juifs, dont les noms reviennent sans cesse dans les descriptions de fêtes sémitiques : « la grande liste » comme on dit chez les baronnes ; nous leur ouvrons un compte moral et nous notons, au fur et à mesure, ce qui leur arrive. Dans dix ans, vous verrez que le tiers au moins de ces familles aura alimenté la chronique scandaleuse

des journaux boulevardiers et les comptes rendus des tribunaux, ce qu'on appelle le « drame parisien. » La Ruine, le Suicide, la Névrose, auront décimé les rangs de cette aristocratie. Les femmes auront trompé bruyamment leur mari, les maris se seront fait sauter la cervelle, les enfants naîtront difformes, ils aboieront, ils auront des tics bizarres, comme ces malheureux petits êtres que soigne Charcot. Ce sont des familles maudites en un mot.

En ceci, il n'y a rien d'extraordinaire. Tout ce monde est au fond un monde suicidaire ; il ne se tue pas, si vous voulez ; « il se détruit » pour employer l'expression dont se servent les ouvrières lorsqu'une de leurs compagnes a allumé un réchaud de charbon ; en brisant les liens qui l'attachent aux idées françaises, il anéantit peu à peu tout ce qui constitue un être complet.

Un être, en effet, n'est pas si simple qu'on le croirait ; c'est un ensemble ; il se compose de traditions qui le rattachent à ceux qui ont vécu avant lui, de sentiments qui l'unissent aux gens qui sont du même pays que lui. Dès qu'il s'est dépouillé de tout cela, qu'il s'est mis hors de sa religion, hors de sa race, hors de sa patrie, il n'a plus de support, plus de racines, plus de place à lui dans l'organisation sociale ; il est étranger partout, étranger dans son pays, puisqu'il a pris parti pour les ennemis, étranger chez les Hébreux, puisqu'il n'est pas de leur sang ; il ne lui reste que son enveloppe matérielle, sa pauvre guenille humaine qui finit par lui peser, et dont il se débarrasse comme il peut, en l'usant dans les excès ou en la trouant d'un coup de pistolet.

Le monde a vu un effroyable exemple de ce que j'avance dans la mort de l'archiduc Rodolphe.

Quelques personnes sont stupéfaites en constatant que les pages de la *Fin d'un monde*, dans lesquelles les catastrophes qui menaçaient l'Autriche étaient si clairement annoncées, ont été écrites avant le drame de Meyerling.

D'autres vous disent : « Vous êtes prophète ».

Non, nous ne sommes ni des prophètes, ni des vaticinateurs, nous sommes des médecins sociaux et, en regardant les gens, nous leur disons : « Vous suivez un régime qui vous mène au tombeau et, si vous continuez, vous n'en avez pas pour longtemps. »

Pour tout ce qui touche aux questions étrangères les Français, malheureusement, sont continuellement trompés par la Presse maçonnique et juive qui a centralisé le service des informations et qui ne laisse pas une lueur de vérité pénétrer jusqu'à nous.

Après la publication de la *Fin d'un monde*, quelques jours à peine avant que l'Europe n'apprît l'horrible fin de l'héritier de la couronne d'Autriche, le journal des *Débats* affirmait que l'archiduc Rodolphe était le « modèle des époux. »

Pour me démentir, pour nier ce que chacun savait, le correspondant du journal de Léon Say prenait même un ton indigné :

> Deux mots pour finir : on a prétendu faire croire aux naïfs que la mauvaise intelligence régnait dans le ménage du prince ; ceux qui approchent l'archiduc Rodolphe et son épouse d'assez près pour bien juger peuvent affirmer *qu'ils vivent heureux et unis. Nous voulons admettre encore qu'on a été chez vous victime d'une mauvaise plaisanterie ;* même pour

ceux qui auraient pu la trouver piquante, il est temps qu'elle cesse.

Il y eut même à ce sujet un détail presque amusant. Ces notes d'origine juive, une fois munies du visa de la Synagogue, font, on le sait, le tour de tous les journaux du monde ; elles sont soulignées au crayon bleu dans les agences de publicité qui appartiennent toutes à Israël et l'on sait ce que cela veut dire. Telle information partie des bureaux de la *Neue Free Press* reçoit, un mois après, l'hospitalité d'un journal de Pézenas, sans qu'on ait jamais su comment. La note des *Débats* avait été particulièrement recommandée et en province le même numéro de journal donnait à la fois les premiers détails sur le drame de Meyerling et l'affirmation que l'archiduc Rodolphe et la princesse Stéphanie étaient parfaitement unis.

Le malheureux prince a été une des plus émouvantes victimes de l'envoûtement juif. Il était presque aussi Juif de cœur que ce Frédéric III que le peuple de Berlin avait surnommé « Cohen Ier » et qui finit, lui aussi, de la misérable façon que l'on sait. La Presse juive avait également partagé ses réclames entre les deux cousins vivants, elle unit leurs noms dans la même oraison funèbre (1).

---

(1) Parfois le duo se changeait en trio. Les journaux israélites portaient aussi dans leur cœur Don Pédro, ce cuistre couronné, que ses sujets énervés d'avoir pour monarque un pareil pédant, embarquèrent avec un sans-façon que je comprends. J'ai raconté comment ce singulier empereur avait déchiré sa culotte à Bruxelles dans son empressement à courir à la synagogue. A la veille de son malheur, nous racontent les *Archives*, il était sur le point

La fin tragique du prince héritier d'Autriche-Hongrie, disent les *Archives israélites*, qui a produit une si vive impression, évoque dans les cercles israélites les mêmes regrets émus que la mort prématurée de l'empereur Frédéric III.

Avec l'archiduc Rodolphe, Israël perd un puissant ami.

Ce fils d'Empereur ne vivait entouré que de Juifs ; il avait pris pour ami un petit reporter de la *Nouvelle Presse*, Élie Weil et il en avait fait le chevalier Weilen, conseiller aulique, confident du Prince, directeur de sa conscience, collaborateur de ses travaux, et compagnon de ses plaisirs.

Il est mort comme il devait mourir, dans l'interlopie juive, dans l'extravagance, dans le mystère. Cette dernière nuit passée sur la terre par le descendant des Halpsbourg ressemble à une aventure de cabinet particulier.

« Britfisch a admirablement sifflé toute la nuit. »

Voilà la dernière parole qui soit venue aux hommes de cette solitude qui fut témoin de si terribles scènes.

C'est la note : Les Juifs appellent cela une « opérette dramatique. » Avec eux le *De profundis* a le rythme capricant du quadrille d'*Orphée*. A Carthage, les Sémites devaient jouer des airs pareils en célébrant les sacrifices humains.

Vous croyez que ce vieil Empereur, si impitoyablement frappé, va comprendre qu'il expie quelque chose, qu'il va se rapprocher de son peuple ? Non, il aime les Juifs plus qu'avant. On ne veut pas d'un artiste chrétien pour reproduire les traits de l'archiduc

---

d'inaugurer une synagogue à Rio ; c'était lui-même qui avait fourni le terrain. Décidément, les dynastes qui aiment tant la synagogue n'ont pas de chance.

mort, c'est un Juif, le petit David Mosé, qui s'assied près du lit funèbre et qui exécute le dessin destiné à l'Empereur. Impressionné par ce travail, le petit Mosé profite de l'occasion pour devenir fou; — ce qui est bien en situation.

Les Autrichiens se décident à réagir. Un courageux journal, le *Deutsch Volkblatt,* se fonde pour combattre les Sémites envahisseurs. Le prince de Liechtenstein prononce cet admirable discours sur la Juiverie qui soulève des applaudissements universels et semble soulager la conscience de l'Europe. Le parti des Chrétiens unis s'organise. Les Antisémites entrent triomphants au conseil municipal de Vienne; l'Autriche va être sauvée...

Dans une réunion composée d'ouvriers et de petits commerçants, un Tchèque, le Père Laschka, explique comment l'œuvre de réconciliation et de justice est près de s'accomplir :

Les Juifs, dit-il, ont commencé par exciter les nationalités les unes contre les autres: entre temps ils les ont dépouillées toutes. Maintenant que cette méthode commence à s'user, ils essaient de brouiller les Allemands autrichiens avec les catholiques qui veulent la solution chrétienne de la question sociale; ils ne réussiront pas! Les Allemands autrichiens étaient les premiers à s'apercevoir que la Juiverie ruinait et corrompait les populations. Pendant de longues années, les Juifs ont persécuté et tourné en dérision notre religion et l'Église, mais le peuple se soulève enfin et une réaction bienfaisante commence à se faire sentir. Le principal appui de la Juiverie est la Franc-Maçonnerie. Aux dernières élections, le peuple viennois a brisé les chaînes qui lui avaient été mises par les Juifs et les Francs-Maçons.

L'Empereur alors se déclare hautement contre les hommes de cœur qui veulent délivrer leur Patrie.

Avec leur arrogance habituelle, les Juifs ont menacé de s'entendre pour ne pas prendre part au marché des céréales qui se tient à Vienne au mois d'août. Devant une pareille coalition, un souverain qui aurait compris son devoir aurait fait arrêter immédiatement les meneurs.

L'Empereur d'Autriche, au contraire, s'humilie et il envoie à ces insolents un de ses ministres, le marquis de Bacquehem (1). Un homme qui aurait eu quelque dignité dans le caractère n'aurait pas accepté une telle mission. Bacquehem accepta : il remplit l'emploi de Rouvier près du baron de Rothschild; il est reçu avec une impertinence inouïe par les Juifs, puis on finit par recevoir les excuses qu'il apporte au nom de son maître, et on lui fait même un petit cadeau.

L'Empereur ne s'en tient pas là. Il se fait près du prince de Liechtenstein l'avocat des Juifs, il abuse de son influence morale, du prestige qui reste encore à son titre de souverain pour décider le prince à renoncer à l'œuvre de salut qu'il avait entreprise.

Le prince de Liechtenstein en a assez, il est écœuré,

---

(1) Lire, à ce sujet, les *Archives israélites*, du 29 avril 1889. « Celui-ci (le maire de Vienne) fait appel au patriotisme de nos coreligionnaires et ce n'est *qu'après l'assurance formelle du ministre au nom de S. M. l'Empereur, déclarant formellement que les mesures les plus rigoureuses seront prises pour qu'aucun mot offensant ne soit prononcé à l'égard des Juifs, que ceux-ci ont consenti* à revenir sur leur décision, et ainsi la foire aux céréales aura lieu cette année comme par le passé. »

C'est comme chez nous : l'Empereur, qui se prétend chrétien, admet que les Juifs puissent vomir toutes les infamies sur ce que les chrétiens respectent; il n'entend pas qu'un mot soit prononcé contre les Juifs.

il jette à l'Empereur sa démission de membre du Parlement et il rentre dans la vie privée.

Le meilleur général de l'armée autrichienne, l'archiduc Jean agit de même ; il veut fuir à tout prix cette cour où tout sent la Ruine, la Trahison et la Mort ; il renonce à son titre, à ses droits, à ses honneurs, à son apanage, il renvoie dédaigneusement à l'Empereur le collier de la Toison d'or, il répudie jusqu'à son nom... Il ne sera plus l'archiduc Jean, il sera Jean Orth, capitaine au long cours; il affrontera la tempête sur le vaste océan, il vivra entre le ciel et la mer, indépendant, pauvre et fier...

De cette monarchie qui croule, tout le monde veut s'en aller. Peuples et princes craignent d'être ensevelis sous les décombres ; Allemands et Slaves, Tchèques et vieux Tchèques, Croates et Hongrois, chacun tire de son côté.

L'Empereur assiste à cette désorganisation générale avec une imperturbable philosophie. Il a Rothschild et cela lui suffit, il l'embrasse et lui dit : « L'héritier du trône est mort en écoutant siffler un cocher de fiacre, en guise de prière des agonisants ; ma femme est folle, elle a trois mille vélocipèdes dans ses appartements et elle a voulu se jeter dans la mer à Corfou ; mes peuples m'abandonnent ; Bismarck se joue de moi, il cherche à faire la paix avec le Czar sur mon dos ! Vous me restez... Je suis heureux. (1) »

---

(1) Benoît Malon affirme, dans la *Revue socialiste*, que l'Empereur prend part aux tripotages de Rothschild et qu'il a des intérêts dans toutes les opérations juives. C'est, je crois, une erreur. Je me suis renseigné près de ceux qui déplorent le plus l'incroyable conduite de cet homme qui livre ses sujets à toutes les exactions

Ils éprouvent tous le même vertige ; ils sont tous attirés vers le Juif. C'est l'histoire des petites bouteilles d'eau miellée que je mets l'été dans mon jardin afin de protéger mes raisins ; au bout d'une heure elles sont noires de mouches et les arrivantes se battent pour entrer.

Certes, le comte de Paris n'a jamais excité en France un enthousiasme délirant, mais enfin il avait encore un petit monde de négociants, de bourgeois dont les pères avaient été associés jadis à la politique de sa famille, il est parvenu à se les aliéner. Il s'est mis hardiment avec la Haute Banque exploiteuse contre les Français travailleurs ; il a félicité les Rothschild de toutes leurs razzias, de tous leurs coups de Bourse ; il a trouvé le moyen de changer son manque de popularité d'autrefois contre l'impopularité bien justifiée qui s'attache à la bande Judéo-Germaine.

---

d'Israël. Ils répondent tous : L'Empereur d'Autriche est une espèce de Louis XVI, un être ahuri comme un roi de féerie qui n'entendrait que des craquements autour de lui ; ce n'est pas un malhonnête homme. Tisza, lui, est franchement malhonnête ; c'est un cynique.

L'archiduc Rénier prend, lui aussi, le parti des Juifs ; il remplit l'emploi de dom Pedro, là-bas, et dans un discours prononcé à l'Académie des sciences, dont il est le président, il a blâmé indirectement les Antisémites et prononcé, en jargon maçonnique, quelques tirades sur le progrès moderne...

Il est certain qu'il faut vivre à une époque de progrès comme celle-ci pour voir un héritier de la couronne apostolique finir comme l'archiduc Rodolphe. Que veut de plus l'archiduc Rénier ? Souhaite-t-il que les archiduchesses aillent chanter dans les cafés-concerts et fassent le tour de la société avec une soucoupe à la main ?

Qu'est-ce que cela lui a rapporté? Mais rien, rien, absolument rien. Aux dernières élections il a été roulé par les Juifs comme un benêt. Rothschild a ponté ouvertement contre lui.

Non seulement les princes se suicident, mais encore ils sacrifient leurs enfants à Moloch. J'ai éprouvé un serrement de cœur en apercevant le fils du duc de Chartres, le pauvre petit prince Henri d'Orléans; avec sa mine exsangue, ses gestes saccadés de déséquilibré, il a le sceau de la fatalité sur lui. On pense, en le voyant, à l'expression dont on a tant ri jadis : « Une étoile en herbe. » C'est encore « un drame parisien en herbe. » C'est un grand bonheur pour lui de voyager; s'il restait sur le pavé de Paris, il finirait dans une aventure comme celle de Mayerling.

La nature chez lui n'était pas mauvaise, mais ses parents eux-mêmes l'ont traîné dans le monde juif. On l'a enjôlé, circonvenu, perverti, et, quelque temps à peine après ses débuts dans la vie, on le voyait au Chat noir, remorquant après lui tous les Sémites de Paris. Il a commencé à faire des dettes, les usuriers l'ont laissé aller, il a joué, il a perdu, il a essayé de se rattraper...

Bref, un beau matin, sur le coup de sept heures, le duc de Chartres sonnait à la porte du baron Hirsch.

Le lanceur des Bons Turcs s'était couché tard ; il s'était endormi dans un rêve heureux qui lui montrait tout les *goym* réduits en esclavage et défilant sous le bâton des Hébreux ; il répondit à son domestique qu'il ne recevait pas à cette heure.

— Son Altesse insiste; elle dit qu'elle a quelque

chose de très pressé à communiquer à monsieur le baron.

— Qu'elle entre !

— Mon cher baron, mon fils a six cent mille francs de dettes de jeu... Je compte sur vous pour m'aider... A mon tour, je...

— Six cent mille francs ! C'est une bagatelle que cela, comparée au plaisir de faire enfin partie d'un grand cercle, de faire la nique aux Rothschild qui m'évincent de partout... Topez là...

Quelques jours après, le duc de Chartres et le général de Biré, parrains du baron Hirsch, présentaient leur filleul au cercle de la rue Royale. Le général aurait bien voulu ne pas être là-dedans. Quand on a porté noblement l'épaulette de général français, il est dur, sur la fin de sa vie de recruter des voix pour un Bavarois qui a si rudement étrillé les Français. Enfin il se résigna et catéchisa vigoureusement les membres du club. Le duc de Chartres appuyait ces discours et le comte de Paris lui-même ne dédaignait pas d'écrire aux récalcitrants...

Les élections eurent lieu. Le baron Hirsch eut six voix en tout, ce qui mettait la voix à cent mille francs.

Du coup il annonça son intention de quitter la France et il acheta au marquis de Cholmondley, pour la somme de 7 millions 500,000 francs, Hunghton Hall, l'ancienne demeure de Walpole. C'est là, nous apprend le *Gaulois*, que Georges III vit le spectre de la Femme brune; le baron Hirsch y verra peut-être le spectre des boules noires qui l'écartent obstinément de tous les cercles de Paris.

Notre statistique sociale, encore une fois, sera intéressante à consulter dans dix ans. Ceux qui s'obstinent à répudier la cause de la France pour pactiser avec les Juifs allemands, n'ont pas l'excuse de l'ignorance ; ils savent que la catastrophe les attend, qu'ils sont voués d'avance au ridicule, à l'indigence et au déshonneur.

Le moindre journal qu'on ouvre vous éclaire là-dessus.

N'était-ce pas une habituée des salons des princes d'Israël que cette marquise dont un procès récent nous révélait les folles prodigalités et qui, retirée dans un cloître, trouvait encore moyen d'y faire en quelques jours pour 157,000 francs de dettes chez des couturières et des modistes? (1)

Et cette autre marquise dont le nom, accompagné de cinq ou six autres, revenait perpétuellement dans les comptes-rendus de fêtes mondaines : « L'incom-

---

(1) Que voulez-vous que pensent des ouvrières qui n'ont pas de pain à donner à leurs enfants et qui voient une femme qui se dit chrétienne, qui est allée faire une retraite dans un couvent, dépenser, en deux mois, dix-sept mille francs de chapeaux? Tous les journaux ont reproduit ces factures; ce sont des documents qui n'ont rien de confidentiel.

MADAME VIOT — MODES — RUE DE LA PAIX, N° 12

Doit Madame la marquise d'A.

23 février. — Un chapeau rond, coulisse de dentelles noires, bordé de plumes	180	»
29 février. — Une capote grecque	110	»
3 mars. — 1° Un chapeau rond, paillasson blanc, écharpe blanche et plumes roses	170	»
2° Une capote paillasson noir	110	»
5 mars. — Une toque paille noire et faille	90	»

parable, la charmeresse, la reine de l'élégance ! » Pauvre femme ! Quand son amie, la princesse de Sagan, vint la chercher à la campagne, elle ne pouvait la reconnaître... Atteinte d'un cancer à la bouche, pleurant jour et nuit, celle qui avait été si enviée n'était plus qu'un objet de compassion...

Tous et toutes auront leur tour. La partie saine, la partie française de l'aristocratie qui a manifesté si clairement, au moment de la réunion de Neuilly, son intention de rompre avec les Juifs, n'obéit pas seulement à des sentiments généreux et nobles, elle agit dans l'intérêt même de sa conservation.

Quant à l'aristocratie qui ne pense qu'à jouir, elle sera cruellement punie. Nous en somme sûrs, nous le voyons ; nous apercevons déjà l'ombre que projettent en avant d'eux les événements qui approchent. Si nous le voyons, pourquoi ne le dirions-nous pas ? Que nous importe qu'on nous accuse de vaticiner ?

« Celui qui qui a le vérité de son côté, écrivait Daniel de Foë, l'auteur de *Robinson Crusoé*, est un sot aussi bien qu'un lâche quand il a peur de la confesser à cause du grand nombre des opinions des autres hommes. Certainement il est dur à un homme

---

6 mars. — 1° Une capote paille fantaisie avec perruches ..... 110 »
2° Un chapeau rond, paille fantaisie noire, roses mélangées ..... 180 »
7 mars. — Un chapeau d'Estrées ..... 100 »
12 mars. — Une capote fantaisie, bouquets de violettes 90 »
16 mars. — Une capote Directoire ..... 130 »
17 mars. — Un chapeau rond paille anglaise double avec broderies blanches..... 180 »
Le total de la note s'élevait à 17,539 francs 35.

de dire : « Tout le monde se trompe excepté moi, mais si, en effet, tout le monde se trompe, qu'y peut-on faire ? »

« Rien, ajoute Taine, qui cite cette fière parole, rien, sinon marcher tout droit à travers les coups et les éclaboussures... »

VII

LE BOULANGISME

Une matinée de septembre. — Bob dévore des feuilles d'arbres et moi des feuilles publiques. — Boulanger. — L'influence du père. — Grandeur et décadence d'un avoué. — Les mystères de la main. — La Vie, le Sort et la Destinée. — La vraie main du général Boulanger. — Boulanger et Cornelius Herz. — La popularité de Boulanger. — Un chapitre de l'histoire contemporaine. — Naissance, grandeur et décadence du Boulangisme. — Le rôle du comte de Paris. — Le Vitalisme. — La Réflexion a tué l'Action. — Le sauveur qui doit monter à cheval. — Stérilité de cette fin de siècle. — Pendus à la même sonnette. — Le trio Arthur Meyer, Naquet, Reinach.

Bob est devenu très sage ; il tourne tout à fait au cheval de médecin de campagne ; il s'arrête de lui-même devant le marchand de journaux qui chemine de Corbeil à Draveil en semant à travers les pays des imprimés généralement malsains, car les journaux honnêtes n'ont jamais su organiser un service de col-

portage. Bob demande des nouvelles, et ces nouvelles l'intéressent ; malgré soi, en effet, on jette toujours un coup d'œil à un journal qui est dans votre poche, et Bob se repose pendant ce temps-là...

C'est par une claire matinée de septembre que je constate que les élections sont une victoire pour le gouvernement et que le Boulangisme est en déroute. Pour méditer sur ces événements nous allons aller aux Uselles. Bob broutera des feuilles d'arbrisseaux et moi je lirai mes journaux tranquille.

Les Uselles sont un des jolis coins de la forêt de Sénart, un coin qui ressemble un peu à Fontainebleau; le chemin est couvert d'un épais tapis de mousse et le terrain tout semé de petites mares, de fondrières, de rochers recouverts de verdure. Les fougères commencent à jaunir, mais les bruyères ont conservé leurs belles teintes violettes ; sous un petit vent frais les bouleaux blancs remuent leurs feuilles tremblantes.

J'avais un ami hier à déjeuner, mais il n'a pas voulu rester à dîner et il a tenu à prendre le train de cinq heures... « Je vous affirme qu'il y aura quelque chose... Vous ne connaissez pas la population de Clignancourt... Vous ne vous doutez pas de ce que c'est que l'organisation de la Ligue des Patriotes... »

J'ai eu beau lui affirmer qu'il n'y aurait absolument rien, il s'est obstiné à partir ; il doit le regretter aujourd'hui, car ce que je vois de plus clair dans ce journal c'est que mon ami n'a dû rien voir du tout.

Le dénouement était prévu, mais l'aventure boulangiste n'en est pas moins curieuse, non point que le protagoniste de la pièce soit extraordinairement inté-

ressant par lui-même, mais parce qu'il a mis en mouvement tous les éléments d'une époque de décadence et qu'il nous permet ainsi de les étudier à loisir.

Si vous voulez connaître un homme, lire en lui comme dans un livre ouvert, enquerrez-vous d'où il vient, cherchez-le dans ses origines.

C'est ainsi que la vie accidentée du père du général Boulanger aide à comprendre la nature du fils.

Le père du général Boulanger était avoué à Rennes. Le 11 juillet 1833, M. Ernest Boulanger *capax*, étant âgé de plus de 28 ans, demandait à la Compagnie des avoués de le recevoir comme successeur de Me Letestu.

Le 13 juillet suivant, la Compagnie lui accordait certificat de capacité et de moralité et il prenait possession de son étude.

Les manières d'être du nouvel avoué contrastaient avec les habitudes des officiers ministériels de province. Grand faiseur d'embarras, amoureux du bruit, désireux toujours de se faire remarquer, il venait au Palais en voiture à deux chevaux. Il eut avec son collègue Gandon, avoué à la Cour et grand chasseur, des démêlés dans lesquels Gandon joua des poings. La réconciliation se fit dans un restaurant célèbre alors à Rennes, le restaurant Marguerite. La chose fut même mise en une chanson à innombrables couplets.

Alerte ! Marguerite.
Mort au bœuf ! Mort aux veaux !
Vois quel transport irrite
Les farouches rivaux !
Chez toi l'on dinera
Et Boulanger paiera.

Boulanger, l'avoué, avait épousé une Anglaise, M^lle^ Griffith, dont le père, amateur passionné de chevaux, demeurait au Marais, près de Rennes; il s'amusait à franchir à cheval la large douve qui se trouvait devant sa propriété et les gamins du pays accouraient pour le voir sauter.

Tout alla bien pour le nouvel avoué dans les premières années qui suivirent son installation, mais peu à peu, l'horizon se rembrunit pour lui. Le 2 août 1837, l'avoué recevait un rappel à l'ordre et une invitation à être plus circonspect. Le 17 juillet 1841, la Compagnie s'inquiète d'un jugement du tribunal de Commerce de Rennes pris contre Boulanger par un sieur Reynard; 26 juillet suspension pour 3 mois; 30 juillet décision qui rapporte cette suspension si Boulanger s'exécute dans un mois (fin d'août); mais « attendu que la conduite de Boulanger paraît on ne peut plus blâmable », la Compagnie lui inflige la réprimande. Le 18 août 1841 Boulanger ne se présente pas et le 9 octobre la Compagnie, sous la présidence de M. Gillart, se réunit pour la cession à un autre titulaire de l'étude de l'avoué Boulanger.

De Rennes le père de Boulanger partit pour Nantes, où il fut inspecteur de la Compagnie d'assurances mutuelles la *Bretagne*, qui finit par sombrer en laissant les plus pénibles souvenirs au pays. Il fut encore forcé de quitter cette ville et, de dégringolade en dégringolade, il vint s'établir à Paris, le *refugium peccatorum*. Il ouvrit, rue Bernouilly, un cabinet de contentieux et il connut là toutes les émotions des agents d'affaires qui, mêlés à tout, se trouvent à chaque instant mis en cause. Il était presque toutes les semaines

mandé au commissariat de la rue Berryer qui avait alors à sa tête M. Luccioni. Une dame de mes amis, un peu solennelle de langage, l'appela là une fois de plus pour un règlement de comptes. « Je regrette, dit-elle au secrétaire du commissaire, de vous amener ces cheveux blancs. — Bah ! s'écria le secrétaire, ces cheveux blancs nous connaissent bien. »

Bref, après avoir accompli des prodiges de ruse, le père Boulanger finit par mourir en laissant soixante mille francs de dettes.

J'ai cité déjà cette parole profonde : « Les fils ont des enfants qui ressemblent au fond de leur pensée. » Le fond de la pensée du père Boulanger avait été de faire de l'embarras, d'être en vue et ce rêve, qui s'était heurté chez lui aux douloureux mécomptes de la vie, revivait dans ce fils qu'on idolâtrait, qu'on devinait d'avance promis aux plus éclatantes destinées, dans l'officier un peu esbrouffeur qui devait être le général Boulanger.

Ceux qui m'auront lu avec attention auront, je l'espère, dès maintenant, la psychologie complète du général Boulanger. C'est un soldat sans doute, mais dans le soldat il y a le fils de l'agent d'affaires, madré, ergoteur et maladroit même dans ses habiletés. Sous la peau du lion la queue du renard se montre à chaque moment et la physionomie elle-même est parlante sous ce rapport ; pour un observateur elle apparaît enveloppée d'une atmosphère de dissimulation et de fourberie.

Cette fourberie, il convient de le dire, n'est pas de l'espèce machiavélique et noire, elle est inconsciente, presque enfantine. Le général n'est pas un

Tartufe, c'est un trompeur de naissance qui ment avec une sorte de spontanéité; c'est pour lui que semble avoir été créée cette expression : « Il n'a pas le culte de la vérité. »

Mettez cinq cents officiers de l'armée française pris au hasard devant une lettre adressée par eux au duc d'Aumale et les cinq cents vous diront évidemment : « Eh bien ! oui, j'ai écrit cette lettre à mon général! Que voulez-vous que j'y fasse ? Quand on porte l'uniforme on ne renie pas sa signature ».

Le général Boulanger aperçoit une légère variante dans la première lettre publiée par le *Journal de Bruxelles*, et le fils de l'agent d'affaires qui épilogue sur les termes, qui chicane sur les virgules pour se sortir d'un mauvais pas, reparaît en lui.

Conspirateur, le général Boulanger resta dans les traditions paternelles ; même en matière de coups d'Etat, il voulut travailler « le Code à la main ». Quesnay de Beaurepaire se chargea de démontrer au militaire à la fois timoré et factieux qu'il existait, dans le Code, des textes qu'il n'avait pas bien vus. Quand on est soldat, en effet, le plus simple est de commencer par réussir le 18 Brumaire et de faire ensuite le Code soi-même ; — c'est à quoi Bonaparte ne manqua pas.

L'étude de la main rend également d'utiles services à qui veut creuser un type.

« La Chiromancie, a dit Dumas, sera la grammaire des sociétés à venir. » Sans aller jusque-là il est certain que, toute idée de sorcellerie mise à part, il y a des indications précieuses dans ces mains dont

pas une ne se ressemble. La main fondante du traître, la main dure de l'homme d'action, les doigts noueux du philosophe, les doigts lisses du rêveur, les doigts fuselés du faux artiste, le long annulaire du joueur, les rameaux divers qui se croisent, les étoiles funestes en bas, favorables en haut, qui indiquent les catastrophes ou les triomphes, les lignes et les monts qui racontent les penchants, les instincts, les fatalités de chaque être, tout cela constitue une énigme amusante à déchiffrer.

En regardant la main d'hommes très différents, la main d'Alexandre Dumas, d'Edison, d'Albert de Mun, d'Alphonse Daudet j'ai retrouvé la ligne de Soleil, la ligne des nobles curiosités pour tout ce qui touche à la Nature ou à l'Homme, la ligne de lumière et de gloire (1) qui n'existe pas dans d'autres mains. Certains individus créés pour vivre d'une vie grisâtre, monotone et végétative n'ont pas de *saturnienne*, pas de ligne de destinée. Il est facile de contrôler ces observations ; ce qui prouve que l'étude de la main est une science très positive, très expérimentale, reposant sur des données plus exactes que beaucoup d'autres sciences. Le bonnet pointu des astrologues lui a fait malheureusement beaucoup de tort.

Il n'y a rien là qui diminue le libre arbitre. Les

(1) Rodolphe Goglenius est très net sur ce point dans les *Physiognomica et chiromantica speciala :*

Mons annularis dominio Solis subjicitur ; multitudine et dissectione linearum confusus naturæ siccitatem, caliditatemque ; vana gloriosum et cerebrum volubilis ; duabus vero lineis rectis ornatus hominem legalem, ingeniosum, amabilem, familiarem nobilium et benevolum ; una vero linea ad radicem digiti fere extensa et conspicua, dignitates seculares, philosophiam et artes liberales denotat.

lignes de la main vous donnent seulement la valeur spécifique de l'être ; c'est le passeport qui lui a été délivré en naissant et qu'on vérifiera une fois le voyage terminé. Chacun ne sera responsable que des dons qu'il aura reçus et on ne demandera pas aux gens de rendre compte de l'usage qu'ils ont fait des facultés qu'ils n'avaient pas. Il est évident qu'il y a beaucoup de créatures humaines qui n'ont pas d'autre mission à remplir sur cette terre que d'y vivre une vie ordinaire le plus honnêtement possible.

Il ne faut pas en effet confondre la Vie, le Sort et la Destinée. La Vie est physique, le Sort est matériel, la Destinée est idéale.

Supposez que je sois resté à l'Hôtel-de-Ville, j'aurais été retraité comme chef de bureau et j'aurais tout simplement vécu. Si, après la *France juive* j'avais accepté un million pour ne plus rien écrire contre les Juifs je me serais fait un sort. En consolant des âmes, en éclairant des intelligences, j'ai accompli ma destinée ; j'ai fait tout ce que j'avais à faire. Je puis être tué, trébucher dans une loi Reinach quelconque, mourir empoisonné dans une prison, ce que j'ai créé d'immatériel, mon œuvre vivra... Si je ne tombe pas dans le vice sur mes vieux jours, si je continue à essayer de monter sans cesse vers la Justice et vers la Vérité, je puis espérer, avec la miséricorde de Dieu, aller dans le Ciel, c'est-à-dire entrer dans de l'azur, dans de la lumière, dans la sérénité des sphères éthérées vers laquelle j'aspire. Si, au contraire, je cherchais ma voie vers le monde d'en bas, j'irais dans l'Enfer, c'est-à-dire dans le centre de la

terre, l'endroit où il y a des choses noires, des volcans en formation, de la vapeur d'eau en ébullition...

Ce qui frappait dans la main du général Boulanger, c'est l'absence complète de tous les signes auxquels on reconnaît une individualité supérieure. Notre confrère Théodore Cahu a, de très bonne foi, j'en suis convaincu, mystifié complètement le public lorsqu'il a prétendu, dans un article du *Figaro*, voir dans cette main ce qui n'y a jamais été ; tout ce qu'il a affirmé est absolument contraire aux principes les plus élémentaires de la Chiromancie.

La ligne de cœur n'existe pour ainsi dire pas. La ligne de tête très courte s'arrête sous Saturne, ce qui est signe de fatalité, elle est terminée en fourche ce qui veut dire dissimulation, fourberie. La ligne de vie brisée indique que le général mourra vers 58 ans de mort violente, probablement d'un coup de couteau ou de poignard.

Le pouce très petit indique l'absence de toute volonté ferme.

L'annulaire est presque aussi long que le medius, mais cela n'a jamais signifié le succès, c'est le signe presque infaillible auquel on reconnaît les joueurs.

Le mont de Vénus très développé confirme les appétits, les côtés jouisseurs que l'on connaît.

C'est par Mars évidemment que le général vaut quelque chose. Sous ce rapport il a une vraie main de soldat.

Quant à la chance elle est représentée par une seconde *saturnienne* qui veut effectivement dire protection.

Comment ce général obscur la veille monta-t-il si haut et comment fut-il sur le point d'être le maître de la France?

Il fut lancé par un syndicat juif; tout est là.

Les ministres de la Guerre qui s'étaient succédé en France n'avaient pas réalisé de bien utiles réformes, ils n'avaient pas même essayé de s'affranchir des marchés scandaleux, de ce gaspillage sans nom, de ce régime des pots-de-vin qui est la plaie du ministère de la Guerre et qui est la conséquence du régime parlementaire (un ministre qui se refuserait à faire gagner de l'argent aux députés ne durerait pas vingt-quatre heures). Tout au moins ils avaient réorganisé notre armement à très grands frais, mais sans faire trop de bruit.

Ces façons discrètes gênaient M. de Bismarck; il voulait faire voter le septennat militaire et il lui fallait en France un ministre de la Guerre qui s'agitât, qui pût servir d'épouvantail pour l'Allemagne (1).

Cornélius Herz se chargea de l'affaire; il avait connu le général Boulanger en Amérique; il était en relations constantes avec lui pendant que le général était en Tunisie; il l'imposa au gouvernement par Clémenceau.

Quand on écrit l'histoire d'aujourd'hui on a l'air de raconter des romans. Les Français actuels sont tellement hébétés, en effet, qu'il leur semble très simple qu'un aventurier bavarois, ancien élève en pharmacie, quitte l'Amérique sans un sou avec des créan-

(1) Voir à ce sujet une intéressante brochure: *La vérité sur le Boulangisme*, par un ancien diplomate.

ciers hurlant après ses chausses et qu'il se retrouve quelque temps après remuant des millions sur le pavé de Paris, et grand-officier de la Légion d'honneur à quarante-deux ans, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il a fait pour mériter cette haute distinction. « C'est tout naturel ! » disent les Républicains payés par les Juifs, « ceux qui protestent contre cela sont des énergumènes!... des gens qui ne veulent pas des principes de 89. »

Quoi qu'il en soit, voilà l'histoire vraie et par conséquent celle qu'on ne raconte pas. Les gens de bon sens qui me font l'honneur de s'intéresser à mes travaux remarqueront, en effet, que parmi les innombrables faits, tantôt grotesques, tantôt manifestement faux articulés contre le général Boulanger devant la Haute Cour, il n'a jamais été question de Cornélius Herz. Or, l'intimité des rapports entre Boulanger et Cornélius Herz n'a jamais fait doute pour personne, puisque, ainsi que je l'ai rappelé, le ministre de la Guerre imposait à deux officiers de son état-major la corvée de servir de témoins au financier. Il est donc bien évident que si le général avait voulu tripoter — ce qui n'est pas démontré d'ailleurs — il ne se serait pas adressé à un repris de justice de l'ordre le plus inférieur comme Buret, mais à Cornélius Herz, gros personnage, haut dignitaire de la Légion d'honneur et associé de Rothschild pour certaines affaires comme le transport de la Force motrice.

Si on n'a pas mis en cause Cornélius Herz c'est, qu'en même temps que l'associé de Rothschild, il était l'associé de Reinach.

Il arriva aux lanceurs de Boulanger ce qui était

arrivé à l'enchanteur des contes arabes qui avait fait sortir un Génie d'une bouteille et qui ne retrouvait plus le mot magique pour le faire rentrer. La France avait tellement besoin d'un homme qu'elle acclama Boulanger. Boulanger fut l'idole du peuple. Ce général qui n'avait pas gagné une bataille fut aussi populaire que le Bonaparte retour d'Égypte. Boulanger eut le pouvoir à la portée de sa main et il n'osa pas étendre la main.

Je ne vous dirai pas qu'il est trop tôt pour écrire l'histoire de ce curieux mouvement qui s'appelle le Boulangisme ; il n'est jamais trop tôt pour instruire ses contemporains. Je ne vous dirai pas non plus que l'avenir seul se chargera de nous apprendre la vérité. Tout le monde connaît la vérité, tout le monde la raconte. L'habitude d'aller au confessionnal étant devenue plus rare, les hommes éprouvent le besoin de se confesser à haute voix ; malheureusement ces mêmes hommes éprouvent également le besoin de mentir quand il s'agit de *l'imprimé*.

J'ajoute qu'autrefois cette tâche m'aurait été plus facile.

La première condition pour écrire l'histoire contemporaine, c'est de ne pas avoir une situation littéraire en vue; c'est ainsi que la *France Juive*, où l'on a pu relever quelques inexactitudes d'un ordre tout à fait secondaire, est un livre de profonde vérité. Dès que vous êtes arrivé à un certain degré de notoriété, toutes les portes s'ouvrent devant vous et on vous fait « le coup du galant homme. »

Vous vous trouvez en face d'un homme considé-

rable, d'un vieillard qui vous dit : « Vos livres m'ont inspiré une profonde estime pour vous, je suis heureux de vous parler à cœur ouvert... Voilà ce qui s'est passé... Je vous le dis parce que je sais que vous êtes incapable de répéter une conversation confidentielle. »

« Ce monsieur est bien aimable », pensez-vous en descendant l'escalier, « mais je suis encore plus embarrassé qu'avant. »

Tout ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer les grandes lignes avec la précision d'un peintre sûr de lui-même et de dire aux lecteurs : « Vous voyez la trame de l'histoire, dans quelques années, dans un an peut-être, les détails prendront leur place sur ce fond un peu nu et le tableau sera complet. »

On sait avec quelle habileté Boulanger se servit des fonds dont il disposait comme ministre de la Guerre pour se faire une popularité, remplir les journaux de ses louanges, inonder la France de ses biographies et de ses portraits.

Ce faisant, il fit ce que font la plupart des ministres qui ont des fonds à leur disposition. Les uns, obéissant au démon de la Cupidité, mettent ces fonds dans leur poche ; les autres, plus accessibles au démon de l'Orgueil, emploient ces fonds à se créer des réputations de grands hommes.

Vingt personnes encore vivantes ont entendu de leurs oreilles Gambetta fulminer, dans les bureaux de la *République française*, contre le sans-gêne avec lequel Constans, lors de son premier passage au ministère de l'Intérieur, avait opéré une razzia sur les fonds secrets.

Lorsqu'un homme complètement inconnu comme Flourens arrive au ministère des Affaires étrangères et que vous lisez, huit jours après, qu'il a pris une situation considérable en Europe, que c'est lui qui assure la paix du monde et que son départ serait un malheur irréparable pour la France, — vous n'êtes pas assez naïfs, je suppose, pour croire que c'est la puissance de la vérité qui arrache ces éloges aux journaux.

Au moment de la manifestation de la gare de Lyon, Boulanger recueillit ce qu'il avait semé. Un intrépide eût risqué la partie et marché sur l'Élysée à la tête du peuple, mais j'avoue que, ce jour-là, il eût fallu un rude estomac pour essayer le coup.

Boulanger, un peu oublié déjà, reparut au moment de la chute de Grévy.

Dans les jours agités qui précédèrent la démission du président, Boulanger s'était nettement mis à la disposition du comte de Paris pour rétablir la monarchie. Tandis qu'il assistait à la nuit historique chez Laguerre, qu'il prenait part le lendemain, chez Voisin, à un déjeuner non moins historique et qu'il donnait à Clémenceau rendez-vous dans un fiacre, rue Montorgueil, à minuit, il avait eu un autre rendez-vous où il s'était absolument engagé.

Enfin il avait chargé M. Georges Thiébaud d'une troisième négociation à l'Élysée. Grévy aurait confié au général Boulanger la mission de former un ministère et, grâce à la popularité du général, il aurait réussi à sauver momentanément sa situation et à éviter l'humiliation d'un départ dans de pareilles conditions.

Un oncle de M. Georges Thiébaud avait rendu jadis quelques services aux Grévy au moment du mariage

de Mlle Alice Grévy et il alla avec son neveu à l'Élysée.

M. Thiébaud arriva à l'Élysée pour assister aux préparatifs du déménagement ; des paquets, des jouets d'enfants gisaient pêle-mêle ; un huissier, qui daignait à peine répondre aux visiteurs, lisait un roman de Zola dans son tiroir.

M. Thiébaud fit demander Mme Wilson qui appela Mme Grévy. « Il faut prévenir papa », dit l'une ; « il faut informer monsieur le président », dit l'autre.

Grévy arriva, écouta et dit : « Ma foi ! j'en ai assez ! Je ne demande qu'à aller habiter l'hôtel de l'avenue d'Iéna avec Daniel et mes petits-enfants. Si le général Boulanger était du parlement je le ferais appeler, mais il n'est pas du parlement...

Vous voyez là le vieux légiste. Qu'on chasse des Français de leurs domiciles, qu'on vende la croix de la Légion d'honneur, cela passe comme une lettre à la poste, mais on ne peut pas appeler dans une crise ministérielle un homme qui n'est pas du parlement.

L'entente avec le comte de Paris ne put aboutir par suite d'une circonstance imprévue.

On envoya un messager au prince pour l'informer de ces propositions inattendues, mais une erreur se produisit ; le comte de Paris crut qu'il s'agissait d'un autre général qui lui avait déjà fait des offres de services et répondit qu'il acceptait. On dut lui expliquer de qui il s'agissait et ces pourparlers empêchèrent la Droite d'opérer au Congrès avec ensemble.

Boulanger avait déclaré que le seul homme avec lequel il pût agir, était M. de Freycinet, et la Droite eût sans doute voté pour lui si elle eût été au cou-

rant des choses, mais le temps manqua pour s'entendre et le retard d'un train empêcha les Droites du Sénat et de la Chambre des députés de tenir une réunion plénière avant l'ouverture du Congrès.

Parmi les conservateurs, les uns firent une protestation platonique sur le nom du général Saussier, les autres s'abstinrent ; les plus passionnés votèrent pour Ferry dans l'espoir de voir les Républicains se battre entre eux. Freycinet n'eut pas l'appoint des voix sur lequel il comptait et qui eût assuré son élection, et Carnot fut élu.

Le général retourna à Clermont-Ferrand, et cette première alliance n'eut aucune suite.

C'est alors que M. Thiébaud commença à jouer un rôle actif.

A une époque où les hommes sont parqués en troupeaux, marchent par groupes, obéissent à des consignes de parti, M. Thiébaud représente une force tout à fait nouvelle et imprévue, la force d'une individualité. Quand une individualité intelligente, énergique, consciente de ce qu'elle veut, est tout à coup lâchée à travers ces politiciens, qui ne se remuent qu'en tas, on ne sait pas ce qu'elle peut faire ; c'est comme un cheval échappé tombant au milieu d'une centaine de dindons ; une fois qu'ils ont perdu la file les dindons s'agitent encore plus que le cheval.

Plébiscitaire de tempérament, l'inventeur du Boulangisme possède, à défaut d'idées très vastes, un don particulier : il a le sentiment de la masse électorale ; c'est une intelligence votale, dirais-je volontiers, un esprit attiré vers cette question du vote, que

tant d'êtres supérieurs subissent uniquement comme une cruelle nécessité.

Le mérite de M. Thiébaud fut de voir distinctement ce que voulait la France, de dégager nettement la dominante de la situation.

La masse conservatrice, revenue d'illusions longtemps caressées, convaincue de l'impuisssance de tous les prétendants, souffrant d'être tenue à l'écart de tout, d'être traitée comme une bande de parias dans son propre pays, ne demandait qu'à se rattacher à une République qui respecterait ses droits; elle avait horreur de certains hommes qui s'étaient signalés par leur cynisme dans la persécution, elle était prête à accepter avec joie l'idée de se rallier sur le nom d'un homme nouveau.

Thiébaud avait eu quelques relations avec le général Boulanger au moment où il était ministre de la Guerre; il vint lui dire un jour :

— Voulez-vous être président de la République ?

Le général, après un moment d'hésitation, répondit :

— Ma foi, oui.

— Eh bien ! Laissez-moi faire et surtout ne me désavouez pas... Avez-vous de l'argent?

— Pas beaucoup... Et vous ?

— J'ai cinq ou six mille francs dont je puis disposer.

— Je ràclerai mes tiroirs de mon côté...

Ce fut avec seize mille francs en tout que Thiébaud commença cette étonnante campagne qui eut pour résultat de faire acclamer le général dans sept départements : Le Loiret, le Maine-et-Loire, la Marne, la

Haute-Marne, la Côte-d'Or, la Loire et même les Basses-Alpes.

Thiébaud s'en alla tout seul, relevant partout la liste des électeurs, passant vingt nuits en chemin de fer, puis il fit, toujours seul, son travail à Paris et revint de nouveau dans les départements qu'il avait visités déjà une fois.

Cet effort d'un homme isolé est vraiment intéressant. Cette preuve de ce qu'on peut accomplir avec de la volonté est faite pour inspirer confiance aux hésitants.

Il convient de constater aussi que Thiébaud a montré une dignité infinie en face des attaques dont il a été l'objet de la part du nouvel entourage du général; il avait les mains pleines de documents et de lettres et il a été assez maître de lui pour ne pas s'en servir.

On sait le reste, les arrêts, le conseil d'enquête, la mise à la retraite et la popularité du général grandissant toujours.

Ce fut seulement au moment de la première élection du Nord que les relations se renouèrent entre le général et les monarchistes.

Les monarchistes avaient jusqu'alors été hostiles à Boulanger et leurs journaux l'attaquaient sans cesse. Après avoir ri d'abord de ses candidatures, ils s'aperçurent que le mouvement était sérieux et que le général leur prenait peu à peu tous leurs électeurs; il fallait l'avoir avec soi ou contre soi.

Le général, de son côté, commençait à être aux prises avec des embarras d'argent. Une élection dans

le Nord coûte cher et on vint proposer aux royalistes de contribuer à cette élection.

Le comte de Paris était en Espagne et il était impossible de le consulter. Quelques membres du parti royaliste prirent sur eux d'aller de l'avant. On s'adressa à un grand banquier juif qui donna 200,000 francs.

A son retour en Angleterre, le comte de Paris fut mis au courant, et il approuva ce qui avait été fait.

La partie était engagée ; les chefs, comme Mackau et comme l'homme vénérable qui me donnait ces détails, furent consultés et donnèrent leur adhésion. La plus difficile à résoudre était toujours la question d'argent.

Ce fut à ce moment que la duchesse d'Uzès entra complètement en scène.

Depuis deux ans, le général Boulanger était en relations avec la duchesse d'Uzès.

La duchesse d'Uzès a, comme on sait, un réel talent de sculpteur ; elle employait comme metteur au point un républicain ardent qui avait été mêlé à la Commune, et qui était un partisan convaincu de Boulanger.

Le metteur au point parla de Boulanger à la duchesse qui voulut voir le général. Enthousiaste, généreuse, rêvant en notre siècle prosaïque d'aventures héroïques, éprouvant un irrésistible besoin de se dévouer, la duchesse se prit pour le brillant général d'une ardente sympathie, sympathie qui a survécu à bien des désillusions.

Il est possible que lors des campagnes partielles, hardiment et intelligemment entreprises par M. Thiébaud, la duchesse ait fourni quelques subsides, car

le comte Dillon, qui a fait figure de bailleur de fonds, était caissier pour recevoir et non pour donner. Sur ce point spécial je ne sais rien.

En tous cas, dès qu'il lui fut démontré que le triomphe du général Boulanger devait profiter à la cause monarchique, la duchesse d'Uzès n'hésita pas à l'appuyer dans des proportions très considérables. En dehors de sa fortune en terres, elle avait laissé dans une maison de vins de Champagne de Reims trois millions qui lui rapportaient 25 °/₀ par an; elle les retira et les sacrifia pour le succès de l'entreprise.

En ce temps d'égoïsme universel, cette noble action doit être louée comme il convient ; elle est d'autant plus méritoire que la duchesse n'aime pas de cœur les princes d'Orléans ; elle croit seulement qu'il n'y a de salut pour la France que dans la monarchie, et c'est pour cette cause qu'elle risqua sans hésiter une partie de son patrimoine.

Boulanger s'engagea formellement à rétablir la monarchie dès qu'il serait au pouvoir. Il n'y eut à cet égard ni sous-entendus, ni restrictions; il fit ses conditions, on les accepta, et il se lia irrévocablement.

L'existence de ce pacte ne peut être niée et il suffit, pour en être convaincu, de voir les transformations qui s'opèrent dans les procédés du Boulangisme.

La première élection pour laquelle le général était éligible, l'élection de la Dordogne, avait coûté 5,600 francs. La première élection du Nord coûta 150,000 francs, et la note seule du vertueux Eugène Mayer, qui insulte les réactionnaires mais qui trouve bon de toucher leur argent, fut de 106,000 francs.

La triple élection, dans la Charente-Inférieure, la Somme et le Nord (seconde élection), s'éleva à des chiffres fabuleux : 120,000 pour la Charente-Inférieure, 184,000 pour la Somme, 140,000 pour le Nord.

Quant aux membres du Comité national, ils ne furent évidemment pas mis au courant. Ils durent néanmoins se douter de quelque chose. Un homme qui possède 1,200 francs de revenu et qui voit sa femme porter des diamants et avoir six chevaux dans ses écuries, ne peut être sans quelques soupçons sur l'origine de ce luxe, mais quelques maris n'aiment pas à approfondir.

A deux ou trois reprises cependant, les vrais Républicains du Comité voulurent éclaircir la question, mais Naquet affirma formellement que l'origine de l'argent n'avait rien de politique — ce qu'il savait parfaitement faux.

Les partisans du général qui étaient de bonne foi furent indignement trompés, en outre, par Dillon, qui s'était chargé de toute l'organisation électorale. Il agit absolument comme les fondateurs de banques véreuses, qui écrivent le mot *caisse* sur la porte de pièces vides ; quand on le mit au pied du mur au dernier moment, il présenta des cartons admirablement alignés avec des étiquettes pour chaque département, il ouvrit des registres disposés dans un ordre merveilleux, mais les cartons pas plus que les registres ne contenaient aucune indication, aucun nom. Son plan était simple, il voulait leurrer les boulangistes républicains jusqu'à la fin, de façon à ce qu'ils n'eussent rien à opposer à l'organisation électorale monarchique.

Ce fut le plus vilain monsieur du parti, que cet aventurier de bas étage, qui prenait faussement le titre de comte sans y avoir aucun droit, comme en témoigne son extrait de naissance. Le réquisitoire de Quesnay de Beaurepaire n'a rien dit de trop sur sa vie honteuse aux dépens des femmes, son mariage, les sales affaires auxquelles il fut constamment mêlé. Il se conduisit en toute circonstance comme un simple voleur et il n'est pas un membre du Parti national qui ne raconte une histoire malpropre sur son compte ; au dire des plus modérés, il a dû détourner au moins huit cent mille francs avec lesquels il vit maintenant tranquille à l'étranger. Dans les banquets où l'on boit au retour des proscrits, on ne prononce même plus le nom de ce lépreux, — ce qui, je pense, doit lui être parfaitement indifférent.

Arthur Meyer était l'*alter ego* de Dillon, vers lequel l'attiraient de mystérieuses affinités. C'était lui qui se chargeait, en voyage, d'escorter la femme et les enfants du pseudo-comte ; il n'eut pas cependant le maniement de sommes bien considérables, il grapillait après Dillon et se contentait de prélever de fortes commissions sur l'argent que, pour une cause ou pour une autre, il avait à remettre à des tiers.

Après la triple élection, le général, qu'on croyait occupé à méditer sur les grands problèmes intéressant le pays, s'en alla en Espagne avec Mme de B..., sa fille Marcelle et le fiancé de celle-ci. Un tel assemblage donne l'idée du sens moral du personnage.

De retour à Paris, il resta sous l'influence de cette Mme de B..., une déclassée que les amis du géné-

ral prétendent, à tort ou à raison, avoir été à la solde de Constans.

L'élection du 27 janvier, obtenue au prix de sacrifices d'argent énormes, fut le dernier triomphe de Boulanger. Ce fut la fin de cette poussée en avant dont parle Tolstoï à propos de la campagne de Russie et qui, arrivée à son *summum*, détermine le choc en retour. La province s'attendait à apprendre au réveil que le gouvernement était changé à Paris, et, quand la journée du 28 se fut passée paisiblement, la fortune du général Boulanger déclinait déjà.

Les Opportunistes, qui s'étaient crus perdus, se ressaisirent dès qu'ils virent que leur adversaire était un être tout verbal incapable d'aucune résolution virile.

Thiébaud, avec le sentiment en quelque sorte esthétique qu'il a du suffrage universel, l'intuition de tout ce qui peut exercer une action sur les masses électorales, offrit au général un moyen de regagner une partie déjà compromise et de frapper encore une fois l'imagination populaire.

S'il eût écouté cet homme de bon conseil, le général aurait pris devant le pays une superbe attitude. Il aurait écrit au président de la Chambre : « J'ai usé de tous les droits que me donnait le suffrage universel pour faire entendre à une Chambre avilie la volonté de la nation. Mes concitoyens ont affirmé par des votes répétés la confiance qu'ils avaient en moi ; je ne puis faire davantage sans devenir un factieux. Je quitte librement mon pays pour témoigner publiquement de mon respect des lois. »

Vous voyez le côté presque grandiose qu'aurait eu

ce départ. Au lieu de partir comme un foireux, nuitamment, en compagnie d'une femme équivoque, sous la menace d'un mandat d'amener, le général partait librement, en plein midi. C'était le départ d'Aristide ou de Phocion au lieu d'être l'évasion d'un caissier indélicat.

Les Boulangistes n'étant pas novices en fait de manifestations, vous devinez l'aspect de Paris ce jour-là... Deux cent mille hommes dans les rues acclamant l'exilé volontaire, un peuple, épris de tout ce qui est théâtral comme le peuple de Paris, monté par la grandeur de cette scène...

Jamais le général ne serait parti. Il aurait été porté à l'Elysée sans qu'il y eût un coup de fusil tiré.

Le général perdit du temps et laissa les Républicains s'organiser.

On peut dire de Constans qu'il était né boulangiste; il revenait d'Orient animé de dispositions excellentes. Dillon, qui représentait l'élément monarchique, eut-il peur de cet homme trop habile? Voulut-il, comme on l'a dit, faire sa part comme dans tous les marchés et gagner trop sur celui-là? Ce qui est certain c'est que l'alliance, qui semblait tout indiquée, ne se conclut pas.

Constans, d'ailleurs, admirablement informé, avait vite jugé quel homme il avait devant lui; il savait que ce *miles gloriosus*, si fanfaron en paroles, vivait dans des transes continuelles. Le général avait filé une première fois et s'était caché dans les environs de Paris. M. le Hérissé, qui le croyait à Bruxelles, avait couru après lui pour le rattraper, mais le général était revenu de lui-même. Pour déterminer le

départ définitif le ministre de l'Intérieur employa une ruse cousue de fil blanc, il laissa traîner des mandats d'amener dans son cabinet : Granet les vit et courut prévenir le général.

On sait les détails de cette fuite ignominieuse. Jamais chef de parti ne détala avec une plus honteuse précipitation. Ce pourfendeur était si pressé de mettre sa chère personne à l'abri, qu'il ne prévint même pas les membres de son comité, qu'il laissait à Paris, exposés à toutes les poursuites et à tous les dangers. Il « fila comme un lavement », selon l'expression de Thiébaud, et il n'eut pas même la précaution de détruire les lettres des fonctionnaires et des employés qu'il livrait ainsi à la misère.

M. Francis Magnard a flétri en quelques lignes, pleines de bon sens et de cœur, cette façon d'abandonner, dans l'affolement de la peur, ceux qui ont eu confiance en vous, et il a eu cent fois raison.

Je sais bien que les Boulangistes parlent d'un traître, mais on avouera qu'il est singulier que des gens qui ont tant de journaux, et qui tiennent tant de réunions, n'aient jamais livré le nom de ce traître au mépris public.

Il faut ajouter que bon nombre d'officiers doivent un beau cierge à Constans. Chez la fameuse mercière qui était dépositaire des secrets du Boulangisme, on trouva un volumineux registre contenant les noms de tous les officiers de l'armée en relations avec Boulanger, avec des notes et des indications en regard de chaque nom. Constans garda cette liste qu'il ne communiqua à personne et dont il compte peut-être se servir un jour pour lui-même.

Le général, une fois parti, ne songea pas à revenir. C'est en vain que Cornely lui adressa des appels éloquents en lui disant : « Voyez, général, si vous voulez aller vers l'Est où le soleil se lève ou vers l'Ouest où le soleil se couche. » Le général qui, nous l'avons dit, n'était pas parti seul, et qui avait précisément envie de se coucher, persista à aller vers l'ouest.

J'ajoute que le général agit sagement en demeurant au coin de son feu et en envoyant de là des proclamations entraînantes ou des lettres comme celle qu'écrivait à la *Presse* cet homme qui a si peu agi : « Il faut de l'action, encore de l'action, toujours de l'action ! »

Quand on a laissé passer cette minute oscillante et perplexe qui décide de la destinée, « cette minute grosse d'un siècle », pour employer l'expression de Carlyle, on n'a plus qu'à se tenir tranquille. Naquet, qui se connaît en proverbes hébreux, serait le premier à dire au général qu'il arriverait maintenant « comme les Elhoguim après Souccoth. »

Après le départ du général, le Boulangisme tourna à la mascarade.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment on fit danser les millions.

Tant qu'on crut qu'il y avait de l'argent, tous les bohèmes, tous les agents véreux, tous les faiseurs du boulevard s'acharnèrent sur cette proie. Ce fut comme un second Panama.

Un ancien employé du ministère de l'Intérieur, le baron Duperrier, s'était installé dans un hôtel inhabité de la rue de Galilée, et distribuait la manne à

tous ceux qui s'offraient. On assistait là à un défilé extraordinaire.

On donnait des fonds aux candidats les plus fantastiques. Un homme d'affaires, condamné deux ou trois fois pour escroquerie, reçut l'investiture du Comité, emmena un superbe nègre, loua une voiture, et dans cet équipage il se présenta en province où il faillit être écharpé, ainsi que son nègre.

Un des candidats reçut 30,000 francs, acheta une maison à Asnières, s'y installa avec sa maîtresse et ne s'occupa en aucune façon de sa candidature.

D'autres eurent plus de scrupule, partirent pour leur circonscription, visitèrent la ville et revinrent par le train suivant...

Dans l'Orne, M. de Mackau trouva ingénieux d'opposer à M. Christophe, l'homme le plus influent de France puisqu'il est directeur du Crédit foncier, un ancien forain qui, après avoir promené dans les environs de Paris une baraque d'anatomie, était en dernier lieu pousse-pousse à l'Exposition.

Un de mes amis fut chargé de faire la lessive définitive et de régler les derniers comptes. Il était positivement stupéfait, renversé de tout ce qu'il avait vu : il n'a pas trahi le secret qu'il avait promis, mais, involontairement, le hoquet de dégoût que ce spectacle lui arrachait disait tout ce qu'il ne disait pas.

On hésite à trop rire de toutes ces extravagances et à mettre les points sur les *i*. Pour la première fois, en effet, ces conservateurs auxquels on a pu si longtemps reprocher leur inertie et leur égoïsme mon-

trèrent de l'entrain et du dévouement. Ce qu'ils donnèrent est invraisemblable et quelques-uns s'imposèrent de véritables sacrifices pour essayer d'arracher le pays au régime de Constans et de Thévenet.

D'après ce que nous avons dit, il faut reconnaître qu'en se plaçant au point de vue politique, en jugeant comme jugeront les historiens de l'avenir, qui auront les documents sous les yeux, la conduite du comte de Paris comme chef de parti, ne paraîtra pas aussi irréfléchie et aussi extravagante qu'elle le semble aujourd'hui à quelques royalistes qui ne jugent que d'après le résultat.

Le comte de Paris sait parfaitement que s'il débarquait à Boulogne ou à Calais à la tête de quelques partisans, il n'aurait qu'un médiocre succès ; il sait également que le chiffre des royalistes à la Chambre ne s'accroîtra jamais assez pour lui donner la majorité ; les voix boulangistes lui apportaient l'appoint qui lui manquait.

En un mot, le comte de Paris a fait ce qu'avaient fait Henri IV en achetant Paris à Brissac, et Louis XVIII en s'attachant Moreau et Pichegru. Il ne pouvait s'attendre à ce que ce casse-cou apparent fût le plus pusillanime des hommes, prévoir que ce tranche-montagne disparaîtrait comme un boursier à la veille d'une liquidation. Le seul qui ait prévu cela, car Constans lui-même fut ébahi de cette fuite, c'était Clémenceau, parce qu'il est médecin, parce qu'il a l'habitude de faire un peu d'analyse physiologique. C'est lui qui disait de Boulanger, alors qu'il était encore ministre : « Vous voyez ce

général à allures tapageuses qui caracole sur son cheval, eh bien ! c'est un pleutre. »

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'alliance avec le Boulangisme qui causa l'échec des conservateurs aux dernières élections, ce fut l'intervention de Rothschild, qui mit sa caisse à la disposition de Constans pour combattre les royalistes.

Il est impossible de nier que, sur ce point, le comte de Paris ne se soit laissé berner comme un enfant, mais, sur ce point aussi, l'aveuglement du chef de la maison de France semble malheureusement incurable. Il s'est rendu odieux au pays en s'inféodant aux Juifs; les Juifs l'en ont récompensé en lui jouant tous les tours possibles et il continue quand même à aimer et à défendre Israël.

Par une sorte d'ironie de la Destinée, c'est toujours le Juif que les d'Orléans trouvent devant eux lorsqu'il s'agit de subir une humiliation ou d'éprouver un chagrin.

C'est le Juif Mayer qui, dans la *Lanterne*, demande et obtient l'expulsion des Princes ; c'est le Juif Isaïe Levaillant qui vient signifier le décret d'expulsion au comte de Paris ; c'est le Juif Hendlé qui surveille l'embarquement au Tréport.

Quand, avec une crânerie juvénile et bien française, le duc d'Orléans vient réclamer sa place de conscrit, qu'aperçoit-il, lorsqu'il arrive à la onzième Chambre entre deux agents de la Sûreté? Un Juif, Katz (1), occupant le siège du ministère public et

(1) M. Katz était auparavant à Corbeil ; il eut un avancement rapide, et les *Archives israélites* prirent soin de nous prévenir quand il fut nommé à Paris.

prêt à requérir contre ce Français qui veut absolument être soldat.

Les Juifs jugent les Français, et les descendants de ceux qui ont versé leur sang sur tous les champs de bataille n'ont plus ni le droit de respirer l'air de France, ni le droit de servir leur pays !

Voilà, mon prince, ce que monsieur votre père qui est, d'ailleurs, un fort honnête homme, appelle le Progrès moderne... Si, comme vos amis l'affirment, vous avez une âme vraiment généreuse et vraiment royale, vous vous souviendrez de ce contraste : le duc d'Orléans sur le banc de la police correctionnelle et le Juif sur le siège du magistrat ? En réfléchissant sur ceci, vous aurez peut-être quelque sympathie pour les braves gens qui s'efforcent d'arracher leur Patrie à la tyrannie de tous les Iouddis qui se sont donné rendez-vous chez nous.

Pour nous autres, psychologues et observateurs de la vie présente, qui jugeons les événements à un point de vue supérieur, ce qui nous frappe le plus dans cette aventure boulangiste, ce qui apparaît aussi bien chez le chef que chez les soldats, c'est la crainte de l'action contrastant avec toutes les violences de langage, c'est la peur de la mort, en un mot, l'amour obstiné de la vie, la volupté d'être sur la terre, parmi les vivants.

C'est là l'idée maîtresse, le sentiment qui domine la situation actuelle et qui suffit à l'expliquer.

Ce n'est plus l'explosion débordante de vitalité qui caractérise les races neuves, toujours prêtes, au contraire, avec la facilité d'un prodigue qui croit possé-

der un trésor inépuisable, à dépenser la vie qui surabonde chez elle. C'est un *vitalisme* d'être usé, un *vitalisme* sensualiste, raffiné, douillet, quelque chose comme l'impression de l'homme qui se réveille le matin dans un bon lit, heureux de se retrouver au monde, et lâche même à la pensée d'affronter trop vite l'air du dehors, se donnant des raisons pour ne pas se plonger immédiatement dans l'eau froide...

Dans les masses populaires, c'est pur instinct d'êtres, chez lesquels on a détruit toute croyance supérieure, d'êtres tout à fait matérialisés et qui aiment la vie, même très douloureuse, d'une façon tout animale.

Chez les classes supérieures, l'instinct se double d'un raisonnement plus compliqué. Là, on s'analyse et, comme il arrive, l'analyse détruit peu à peu toute faculté d'action; l'habitude de regarder tout au point de vue de l'avantage ou du dommage qu'en peut tirer notre individualité, aboutit à l'impuissance. Hamlet, l'interrogateur perpétuel de lui-même, nous le dit : « Les couleurs natives de la résolution blémissent sous les pâles reflets de la pensée. Ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur but et perdent le nom d'action. »

A ce point de vue, cette fin de Boulanger est véritablement poignantecomme le quatrième acte d'un drame bien fait. Le 27 janvier il est le maître de Paris, les gardiens de la paix pactisent ouvertement avec ceux qui crient : « Vive Boulanger! A bas les voleurs! » Les soldats qui crient aussi : Vive Boulanger! dans leurs promenades militaires ne mar-

cheront jamais contre lui... Tous les fonctionnaires sont prêts à se tourner vers l'homme de demain... Le gouvernement est par terre. S'il réussit, ce fils d'un homme d'affaires, ce petit officier si longtemps besogneux, peut choisir la place qu'il voudra. Il sera président de la République, grand connétable dans une monarchie; il montera plus haut encore s'il y tient, il marchera l'égal des Halpsbourg, des Romanoff et des Hohenzollern; il aura une situation que jamais Napoléon III n'a eue, car, par une sorte de prodige, tous les partis et toutes les classes se sont réconciliés sur son nom; il est soutenu par les conservateurs et acclamé par les révolutionnaires, il est béni dans les presbytères et applaudi dans les ateliers.

Ce rêve de souverain pouvoir, le général songe peut-être une minute à l'étreindre. Mais voilà... Saussier peut décider quelques régiments à marcher; Gallifet, plein de haine, peut mettre quelques escadrons en mouvement. Le vaincu se retrouve devant un conseil de guerre et, un matin, au petit jour, au moment où il fait froid, on vient lui dire comme à Rossel: « Mon général, c'est pour aujourd'hui, le peloton vous attend... »

Vivre! vivre! vivre! Celui qui saurait noter tout ce que contient ce cri, cet hymne à la Vie, dans les sociétés qui finissent, aurait résumé l'époque actuelle...

J'ai indiqué ce point dans la *Fin d'un monde* et j'y reviens, car il est l'explication de tout... Les hommes s'entraînent, se montent, puis, quand il s'agit de faire le saut, ils regardent l'abîme béant en bas

comme le prisonnier du baron des Adrets du haut de sa tour... et ils s'en vont...

Depuis dix-huit ans il y a toujours quelqu'un qui doit monter à cheval et qui n'y monte pas. Vous voyez la chose d'ici. Le cheval est là dès 1871, le cheval ardent et superbe des batailles et des entrées triomphales ; il piaffe d'impatience et un piqueur vigoureux et jeune a peine à le maintenir. C'est le coursier du roi qui attend l'heure prochaine où le comte de Chambord montera à cheval...

Le comte de Chambord meurt, mais ce n'est que partie remise. Le roi empêchait tout avec ses idées surannées, maintenant qu'il a disparu, c'est le comte de Paris qui décidément montera à cheval... Le bon animal n'est plus si fringant que jadis, il a les genoux ankylosés et quelques symptômes d'hydartrose, il commence à fléchir sur ses jambes. Le piqueur a vieilli lui aussi, il est tout voûté et tout grisonnant déjà...

Enfin Boulanger arrive... l'espoir renaît, le cavalier s'approche... Il emprunte vingt francs au piqueur pour le comité national et il emmène le cheval en Angleterre où il finira par le manger...

Le point à voir encore, c'est la stérilité absolue du dix-neuvième siècle finissant ; il a affiché des prétentions énormes, il a remué beaucoup d'idées, il a produit dans tous les camps des orateurs, des tribuns, des utopistes, des faiseurs de systèmes, des réorganisateurs de sociétés ; il a fait éclore des théories et des philosophies. Rien que dans le parti républicain, il a eu les Saint-Simoniens, les Phalanstériens, les

Fourriéristes, compté des hommes comme Saint-Simon, Enfantin, Auguste Comte, Cabet, Proudhon, Pierre Leroux.

Aujourd'hui, ce siècle agonise dans la navrante indigence, il est réduit à sa plus simple expression. Le terrain de la discussion est un petit jardin anglais des environs de Paris : un kiosque au milieu, une apparence d'allée qui fait semblant de se perdre dans la campagne, un simulacre de monticule, cinq ou six arbres qui figurent le lointain... Chacun tire de son côté et va à la découverte, et, au bout de cinq minutes, tout le monde se retrouve nez à nez devant le petit kiosque.

Prenez les trois personnifications de choses grandes par elles-mêmes : l'homme qui représente le gouvernement de la France; l'homme qui incarne la protestation de la nation contre les tripotages et les infamies du présent ; l'homme qui est le porte-drapeau de la vieille France, de la France monarchique et chrétienne foulée aux pieds par la Franc-maçonnerie juive.

Chacun fait son petit boniment, sa petite profession de foi. « Je représente ceci ou cela... La France m'entendra... » Ils partent tous dans des directions différentes.

Laissez écouler un quart d'heure et regardez ! Vous les retrouverez tous au même endroit, devant la même porte, faisant le même geste, tendant la main pour agiter la même sonnette : ils sont tous devant l'hôtel de M. de Rothschild...

Ils y allèrent tous : le comte de Paris, Constans et Boulanger.

Naquet fit écrire par son secrétaire, M. Da-

niel Autschisky, une demande de subsides à Rothschild, et la légende ajoute qu'il eut soin de mettre la lettre dans une enveloppe portant l'en-tête du Parti national. La missive signalée de cette façon à l'attention du cabinet noir devait naturellement être saisie et donner à Constans une arme de plus contre Boulanger.

Quant aux négociations sérieuses, elles furent poursuivies par un diplomate de mes amis qui avait eu jadis des relations personnelles avec les Rothschild. Il m'a écrit pour le prier de ne pas le nommer et il m'a affirmé, d'ailleurs, que tout ce qu'il a pu obtenir, c'est quarante mille francs pour un journal boulangiste en détresse.

En constatant le rôle joué par lui dans cette circonstance, je n'obéis qu'au désir de préparer les matériaux de l'histoire future en démontrant qu'à la fin du dix-neuvième siècle, toute la politique française pivote autour d'un Juif de Francfort, associé de Bleïschroeder et banquier de la Triple Alliance.

Après avoir été d'un même élan demander tous trois la sportule à un financier allemand, les trois partis français se retrouvèrent d'accord pour demander à des Juifs de diriger la campagne.

Mackau avait Meyer; Boulanger eut Naquet. Les deux Hébreux s'entendirent comme larrons en foire avec Reinach, et, en réalité, ce fut eux, plus que Constans, qui firent les élections et décidèrent la défaite du parti qui s'intitulait, je ne sais pourquoi, le Parti national, puisqu'au lieu de défendre les intérêts et les traditions de la France, il se mettait entre les mains des Juifs.

Ces gens de même race avaient beau faire semblant de se combattre à outrance, ils étaient parfaitement d'accord entre eux. Reinach n'attaquait jamais Naquet et Naquet veillait avec soin à ce qu'on ne fît pas de chagrin à Reinach.

Une lettre qui m'a été communiquée par un rédacteur de la *Cocarde* prouve cette connivence jusqu'à l'évidence.

Sous l'impulsion de Mermeix, qui a bien mérité son siège de député de Paris, par son énergie à flétrir les manœuvres de la Haute Banque, la *Cocarde*, on le sait, avait entrepris une courageuse campagne contre la Juiverie, et, dans cette campagne, ni Rothschild ni Reinach n'étaient épargnés.

Naquet se hâta d'intervenir dans une lettre où il disait notamment :

Cette lutte contre Reinach n'a pas d'excuse, car s'il est riche, il n'est pas haut banquier. Ici c'est bien le Juif et non le riche que vous attaquez.

Je ne puis tolérer que seul le parti, dont je suis l'un des principaux membres, mène cette campagne alors que pas un de nos ennemis ne le fait, et ils auraient beau jeu à le faire contre moi. Je suis obligé de vous dire que, si on continue ce jeu dans la *Cocarde*, je provoquerai un désaveu formel du général Boulanger qui me l'a promis.

Vous vous rendez bien compte de la situation, n'est-ce pas? Ainsi que M. Andrieux vous l'a prouvé, c'est Reinach qui a rédigé le réquisitoire contre le général Boulanger ; avec la haine d'un Allemand d'hier contre un officier français, il a placé littéralement sous une bouche d'égout un homme qui avait porté glorieusement l'uniforme; il a fait passer un ruisseau fangeux

sur lui ; il a entassé toutes les calomnies et tous les mensonges.

Il semble tout simple à ceux qui sont boulangistes de riposter.

— Pas du tout ! Pas du tout ! dit Naquet ; Reinach est mon frère en Israël ; il n'y faut pas toucher.

C'est exactement le pendant de l'histoire de Crémieux qui, sous le gouvernement de la prétendue Défense nationale, rendait sans échange, sans conditions, sur un simple mot hébreu écrit sur une carte de visite par des Juifs prussiens, les rares officiers que nous avions fait prisonniers dans cette guerre.

Quand j'ai écrit cela, les journalistes juifs se sont livrés au petit haussement d'épaules que vous connaissez : « Est-il possible de raconter de pareilles sornettes? »

Or, comme on le sait, je n'avance rien dont je ne sois absolument sûr. Le témoin de ce fait est irrécusable, c'est M. de Chaudordy, qui remplissait à Tours les fonctions de ministre des Affaires étrangères, qui m'a raconté l'anecdote ; il a été obligé de faire de véritables scènes à Crémieux pour l'empêcher de continuer ce patriotique manège.

M. de Chaudordy m'a dit qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'on le nommât, mais, ce qui rend l'histoire contemporaine si difficile, c'est que, dans bien des cas, obligés à la réserve par leur situation actuelle, beaucoup de ceux qui vous révèlent des choses que le pays aurait intérêt à connaître, vous demandent de taire leur nom...

VIII

APRÈS LES ÉLECTIONS

Le triomphe de Rothschild. — Le travail des microbes. — La Chambre de la rue du Caire — La prochaine guerre. — Un discours de M. Laisant. — *L'Alliance russe ou l'enfant des Batignolles*. — Le secret diplomatique. — Les ruines. — Le jour de l'an à l'Esplanade des Invalides.

Ainsi que tout le faisait prévoir, Rothschild fut le grand Électeur de 1889; ce fut lui, en réalité, qui triompha seul, et vous avez pu voir que, pour obtenir ce résultat, il n'eût ni à intriguer, ni à conspirer : c'est la force des choses qui fit de lui le maître de la situation.

Il n'y a plus que lui qui soit debout en France; il a renversé tous les établissements qui auraient pu le gêner; l'Union générale a été étranglée, le Comptoir d'Escompte saccagé de fond en comble. Au point de vue financier, rien ne fait plus obstacle à la puissance juive.

En politique, les Juifs ont agi de même, ils ont tout détruit autour d'eux, ils ont fait le néant. Il y a quelques années à peine, il existait des royalistes, des bonapartistes, des républicains, des radicaux; il existait un parti socialiste qui comptait à sa tête des hommes de valeur. Tout cela s'est volatilisé, pulvérisé, atomisé. Nous assistons à ce spectacle étrange : un

pays où tous les citoyens sont divisés et où l'on n'aperçoit plus ni partis, ni chefs de parti. Nous avons la discorde dans l'impuissance et la haine dans le vide.

C'est la dissolution propre à tous les pays où les Juifs sont arrivés à disposer de tous les ressorts de l'Etat, à dominer absolument la situation économique. C'est par cette phase que passa la Pologne avant de disparaître du rang des nations.

Les savants nous renseignent plus exactement sur ce point que les hommes politiques; ils connaissent la classe des vers parasites qui vivent par étapes, répartis dans les corps d'animaux variés. Implantés sur les parties les plus nutritives, là où passe le fleuve du sang rouge, la jaune graisse plus lente, les aliments riches de sucs péniblement élaborés, cysticerques chez le porc ou chez le bœuf, tœnias chez l'homme ou chez le chien, puis œufs dans le sol, à l'abri du minéral ou des végétaux, ces êtres armés de crochets, d'aspect monstrueux, annelés, cannelés, en série, en filaments, en guipures, se gorgent, s'assoupissent, et repus, restent gourds un instant. Puis ils redeviennent vivaces à nouveau, ils accomplissent leurs transits dévastateurs à la faveur des fonctions digestives... Quelle est leur destinée? D'où viennent-ils, où vont-ils? Tantôt paresseux et somnolents, tantôt d'une activité par le fait dévorante, toujours nuisibles, ils inquiètent le zoologue et le penseur.

Dans le monde social, ce fidèle décalque du monde animal dont il est un groupement supérieur, la nation juive, souple, insinuante, trépidante et hardie, prompte à pousser ses crochets et prompte à les perdre, chargée d'or, lourde de méfaits, esthétiquement

odieuse, correspond trait pour trait aux vagabonds vampires qui désorganisent les vies les plus robustes, affolent le mouton sur les coteaux, le porc luisant grogneur, et l'homme que son cerveau si noble expose aux réactions plus vives, aux décompositions plus sûres et plus rapides.

Pullulants barbares, les microbes, pères de la putréfaction, envahissent les sociétés qui se décomposent. Ils accourent d'Orient en Occident, se frayant des voies mutuelles. Infiniment petits, infiniment nombreux, infiniment rapides, ils ont deux cents générations par jour. Fils de la vie, frères de la mort, ils se groupent, colonisent, se reproduisent, s'implantent et, destructeurs pressés, créent la pullulence où meurt l'unité, troublent la synthèse par l'analyse, transforment le solide en liquide, le liquide en gazeux, le gazeux en quelque autre état que ne perçoivent plus nos sens grossiers.

Le naturaliste avec son microscope semble plus désigné que l'écrivain pour étudier cette décomposition ; le pamphlétaire, en tous cas, serait parfaitement ridicule s'il s'excitait là-dessus.

Tout le monde, en effet, est d'accord sur la situation ; tout le monde sait d'avance que cette Chambre de l'Exposition, cette Chambre de la rue du Caire, cette Chambre que Rothschild a tenue sur des fonds qui n'avaient rien de baptismaux, sera encore au-dessous de celle qui l'a précédée. On y traite déjà ouvertement les marchés, on s'y déjuge à deux jours d'intervalle, comme on le vit à propos des allumettes.

La France et Rothschild font maintenant bourse

commune, ou plutôt Rothschild se sert pour ses opérations privées des fonds du Trésor. Quand Rothschild a besoin de la hausse, l'État achète de la rente à n'importe quel prix, à 87 francs par exemple.

« Tel agent, connu pour exécuter les ordres du ministre des Finances, est chargé de ramasser à chaque séance, jusqu'au 15 ou 20 janvier, une quantité déterminée de 3 pour 100 ou d'amortissable. »

C'est le *Parti National* lui-même, un journal modéré et gouvernemental entre tous, qui constate cette étrange opération, et il ne s'en indigne que très modérément.

Laur, avec son courage habituel, a signalé dans la *France* cette anomalie monstrueuse et sans précédents dans l'histoire, d'un banquier étranger se servant des disponibilités de l'État, maître absolu de la Banque de France, où le Juif Michel Heine vient d'entrer comme régent.. Il a annoncé, aussi clairement qu'il avait annoncé la catastrophe des Cuivres, l'effondrement des rentes françaises qui, au moment désigné par l'Allemagne, se produira à la suite de ces manœuvres criminelles. Personne ne nie qu'il ait raison, mais tout le monde reste indifférent.

L'œuvre juive va suivre son *processus* régulier. La destruction de la France est préparée avec une sorte de précision mathématique. Toutes les étapes sont marquées à l'avance et l'on sera frappé plus tard de la netteté avec laquelle j'ai indiqué tout ce qui devait arriver.

J'ai toujours déclaré, qu'avant la guerre, il y aurait encore un grand emprunt dont le produit sera gas-

pillé comme le reste. Au moment de l'entrée en campagne, il faut en effet que ce pays, qui a été si riche, ne puisse pas faire un dernier appel au crédit, il faut que, selon l'expression malpropre mais pittoresque, et en tous cas authentique, employée par un banquier allemand fort bien posé à Paris : « La France ne trouve pas à emprunter une crotte de chien. »

C'est dans l'espoir de décider cette opération comme président du conseil que Léon Say a quitté son siège au Luxembourg pour venir intriguer à la Chambre. Tout le monde sait que Léon Say est le premier employé de Rothschild, et personne ne s'est étonné jadis que l'on prenne pour premier ministre un homme dans cet état de dépendance (1).

Ceux qui voudront avertir le pays, au moment de la déclaration de guerre, trouveront devant eux une loi Reinach quelconque, qui sera votée juste à point pour empêcher les chiens fidèles d'aboyer et de défendre la Patrie. Raynal, lui, souhaitait davantage; il a essayé, sans succès d'ailleurs, de faire accepter à la Chambre un projet limitant le droit d'interpellation de façon à ce qu'un débat important, un débat sur la question de paix ou de guerre, par exemple, puisse

(1) Ce mot « employé » n'est pas là un qualificatif de polémique ; c'est le mot exact, le terme textuel dont les Rothschild eux-mêmes se servent. Un de nos confrères, qui n'est mêlé en aucune façon aux questions d'antisémitisme, M. Paul Perret, a cité vingt fois ce mot qui lui fut dit, il y a quelques années, par Alphonse de Rothschild, dans la cour du château de Fontainebleau, au moment où notre confrère avait été soutenir la candidature de M. Greffulhe en Seine-et-Marne. Après avoir critiqué l'attitude trop franchement républicaine, selon lui, prise alors par Léon Say, M. de Rothschild ajouta : « Après tout, M. Léon Say n'est que notre premier employé. »

toujours être renvoyé à la semaine des quatre jeudis.

M. Laisant, qui est un patriote, a eu la vision de la France ainsi livrée pieds et poings liés, il a déclaré, dans une réunion publique, qu'il s'opposerait de toutes ses forces à la trahison qu'on voudrait accomplir, et il a confirmé ses paroles dans une lettre qui fut publiée dans les journaux.

J'ai dit et je sais, l'histoire à la main, que les gouvernements déshonorés, perdus dans l'opinion, tentent parfois de se sauver par une diversion, en déchaînant de parti pris la guerre, pour la seule satisfaction de leurs ambitions personnelles ou dynastiques.

J'ai dit et je crois que MM. Constans, Thévenet et Rouvier, notamment, sont très capables de faire cet odieux et ignominieux calcul.

J'ai ajouté que ces personnages, jetant notre pays dans la guerre de parti pris, étaient de taille à pactiser avec l'ennemi en temps de guerre, après avoir fait une politique allemande, anti-française, en temps de paix.

J'ai conclu en déclarant que le devoir de tous les patriotes, le jour où une pareille éventualité se présenterait, serait de mettre tout d'abord les ennemis de l'intérieur hors d'état de nuire, et que, pour mon compte, j'y appliquerais tous mes soins dans la faible limite de mes forces.

Ces préoccupations, sans doute, font honneur à M. Laisant, et il est étrange, en tous cas, de voir un ministre qui fut l'homme du 4 Septembre, oser traduire un officier devant le conseil d'enquête pour avoir déclaré qu'il ferait ce qu'ont fait les hommes du 4 Septembre.

Au fond, M. Laisant et les citoyens qui l'applaudissaient dans cette réunion publique n'agiront pas davantage que les Zouaves pontificaux n'ont agi au mo-

ment des expulsions, ou les Ligueurs de Déroulède après la validation de Joffrin. Qui donc oserait les blâmer de s'abstenir dans d'aussi terribles circonstances? Qui oserait prendre sur soi de leur donner le conseil d'agir?

La foule circonvenue serait, d'ailleurs, hostile à tout acte de ce genre.

Pour une opération comme la prochaine guerre, les Juifs constitueront un syndicat de journaux, comme pour toutes les grosses entreprises, et vous entendez l'antienne d'ici : « Tout va bien! Nous sommes prêts, archi-prêts, nous sommes trop prêts, serrons-nous autour de Léon Say! Acclamons M. de Rothschild qui nous aime comme ses petits boyaux et ne nous occupons de rien! »

Quand on songera à réfléchir, il sera trop tard. Les Juifs auront enfin mené à bien : « la grande affaire », celle dont on parle depuis tant d'années dans les plus sordides bourgades de la Gallicie ou de la Roumanie, l'écrasement de la France, la mise en régie du pays entre les mains des financiers d'Israël, et l'expropriation des Français par tous les Hébreux du monde.

Avec leur incorrigible naïveté, les Français s'imaginent que la Russie se précipitera à notre secours.

J'ai vu des prolétaires pleurer d'attendrissement à une pièce que l'on jouait à l'Alhambra des Batignolles. Cela s'appelait : *l'Alliance russe ou l'Enfant des Batignolles.* Il y avait là-dedans une scène avec un cocher et l'on applaudissait à outrance.

— Cocher! Cocher! dix francs pour aller à l'Exposition!

— Flûte!

— Cocher! quinze francs !

— Je vas relayer...

— Voyons, cocher, prenez-moi... Je suis Russe...

— Vous êtes Russe?... Alors c'est à l'œil... Hue, cocotte !

Malheureusement les alliances ne se concluent pas à Batignolles. Sans doute le Czar, dont l'âme est magnanime et droite, condamne les moyens que Bismarck, d'accord avec Rothschild, emploie contre la France, sans doute il a manifesté l'intention de s'unir avec nous, mais toutes les fois qu'il s'est adressé au gouvernement français, c'est le gouvernement de Berlin qui lui a parlé de ses propositions; quand il a voulu insister là-dessus, Berlin lui a fait répondre par le bombardement de Sagallo.

Depuis que le Badois Spuller est au pouvoir, le parti pris de froisser la Russie s'est affiché si grossièrement, les sympathies pour l'Allemagne s'étalent avec tant de cynisme que M. de Mohrenheim s'est décidé à rester presque toujours absent de Paris.

Quand Laisant prononce le mot de trahison, il sait bien ce qu'il dit. Il n'est pas un attaché d'ambassade étrangère qui ne vous raconte que l'Allemagne est tenue au courant de toutes les communications diplomatiques faites à la France, que la France ne fait rien sans la permission de l'Allemagne.

M. de Mondion possède à ce sujet des documents écrasants, mais ceci n'est un secret pour personne. Il suffit d'acheter un volume de 3 fr. 50 : l'*Europe en 1889*, du comte de Chaudordy, pour savoir à quoi s'en tenir. Voilà ce qu'écrit M. de Chaudordy à propos d'un des derniers incidents diplomatiques :

La conclusion avec le gouvernement anglais d'arrangements simultanés concernant la neutralisation du canal de Suez et l'évacuation des Nouvelles-Hébrides, a donné à M. Flourens l'apparence d'un second succès. Cependant ces conventions sont dues à l'action efficace d'un négociateur spécial. Le ministre des Affaires étrangères avait recherché le concours d'un ancien diplomate français qui était, depuis de longues années, en rapport d'amitié avec lord Lyons et en même temps en très bonnes relations avec le marquis de Salisbury. M. Flourens ne lui avait pas dissimulé ses inquiétudes de l'état fâcheux où se trouvait notre situation diplomatique vis-à-vis de la Grande Bretagne.

Lord Lyons venait aux réceptions hebdomadaires du ministre mais il ne se prêtait à aucune conversation sur les difficultés existantes. Son ami fut prié de lui en parler. Avec la netteté et la loyauté qui était dans ses habitudes, l'ambassadeur d'Angleterre expliqua que son *gouvernement jugeait inutile de causer à Paris de ses affaires avec la France, puisque celle-ci les avait entièrement confiées au gouvernement prussien.*

Cette réponse, communiquée à M. Flourens, ne fut pas absolument pour lui une révélation. Il avoua qu'à son arrivée au ministère *on lui avait fait part de cette combinaison en essayant de lui en démontrer les avantages.*

Ce n'est là ni un propos de couloir ni un propos de café. M. de Chaudordy, je le répète, a occupé de trop hautes fonctions pour avancer rien au hasard. Tout le monde sait, d'ailleurs, que le négociateur dont il parle et qui fut chargé de régler l'affaire des Nouvelles-Hébrides, que l'incapacité de Waddington rendait interminable, est M. de Chaudordy lui-même; il rapporte donc des paroles qu'il a entendues de ses propres oreilles et je crois qu'il est impossible de rien lire de plus significatif que cette réponse d'un ambassadeur d'Angleterre : « Il est inutile de causer avec le ministre des Affaires étrangères de France,

puisque c'est le gouvernement prussien qui dirige la politique du gouvernement français. »

A la fin du volume, M. de Chaudordy rapporte une conversation avec M. de Bismarck dans laquelle le chancelier de l'Empire reconnaît que le général Obrutscheff avait fait des ouvertures au gouvernement français et que M. Waddington en avait prévenu l'Allemagne. « Voilà pourquoi, ajoute le prince de Bismarck, j'ai fait remercier M. Waddington par le prince de Hohenlohe. »

Ces remerciements se comprennent : une politesse en vaut une autre...

Si les Français avaient encore leur raison ils s'expliqueraient qu'aucune alliance ne soit possible dans de pareilles conditions. Que l'industriel, le commerçant qui me lit apporte à l'examen de cette question le bon sens qu'il apporte à ses affaires personnelles et il sera de mon avis. Vous proposez une association à quelqu'un que vous croyez votre ami et vous lui demandez le secret. Cet homme va immédiatement faire part de votre proposition à votre ennemi. Que feriez-vous en pareille circonstance? Vous vous diriez : « Voilà un homme dont je dois me défier : il n'y a rien à faire avec lui. »

Les Républicains de la Chambre ne voient pas les choses sous ce jour. M. Waddington n'est pas d'origine française ; il a pris la défense des Juifs de Roumanie au Congrès de Berlin, cela suffit. Qu'importe à ces êtres vils que la France périsse pourvu que les Juifs roumains aient le droit de tenir des cabarets !

Pour d'autres raisons, les députés de la Droite gardent le même mutisme que ceux de la Gauche.

Les Nègres de l'Afrique eux-mêmes discutent leur politique étrangère et s'occupent de leurs rapports avec les tribus voisines. On en est tombé, en France, à ne plus oser cela. Chacun a peur, en remuant, de faire un malheur sans le vouloir, et les plus honnêtes se disent : « A quoi bon s'agiter? Ce qui doit arriver arrivera toujours; j'aime autant n'y être pour rien. »

. . . . . .

Fin d'année... Combien fut triste cette fin de 1870 dans notre Paris sans lumière et sans feu... Mais l'Espérance survivait alors au désastre matériel. Aujourd'hui l'impression qui domine est celle que je constatais tout à l'heure; on a comme la sensation d'une universelle impuissance de tous et pour tout.

Involontairement il vous revient à l'esprit une très suggestive parole de l'abbé Leman, un Juif converti qui connaît bien ses coreligionnaires, dans son curieux volume : la *Prépondérance juive.*

« Le jour même où l'Assemblée constituante décréta l'entrée des Juifs dans la société française, elle reçut l'hommage du livre de Volney : *Les Ruines.* »

C'est une coïncidence prophétique.

« Toute ville où tu auras couché sera détruite le lendemain », dit Quinet à son Ahasvérus.

Ce sont des ruines spéciales que celles que laisse le Juif, des ruines qui n'ont jamais la poésie du souvenir, des ruines qui n'évoquent que l'image d'un bazar en déconfiture, ou d'un établissement de plaisir en liquidation.

J'eus très nettement la sensation de ces choses en traversant, le 1er janvier, l'Esplanade des Invalides pour aller dîner chez Daudet.

L'Esplanade si animée et si criarde il y a quelques mois, apparaissait lugubre et morne, détachant sous un ciel d'hiver où crépitait le vent d'Est, les fantômes déchiquetés de ses palais de carton.

La pioche du démolisseur a mordu dans ces plâtras à belles dents, en hâte. On lui avait signifié des délais. Vite, vite, qu'on en finisse avec cette fête qui devait durer éternellement ! Une bonne fois, qu'on nous débarrasse de la carcasse de ce champ de foire !

Et la carcasse est partie par morceaux. Quelques débris subsistent : çà et là on aperçoit des cornes de pagodes, des terrasses de minarets, des toits historiés de maisons orientales, où la lune froide de janvier allume encore, par endroits, des parcelles d'ors flétris.

Là il y avait... On ne sait pas ce qu'il y avait. Les palais éphémères ont roulé, s'entassant pêle-mêle, dans les ornières des chemins. A fleur de terre, un morceau d'affiche danse sous la rafale. C'est un « avis important » signé Berger. Plus loin, sur un coin de mur encore debout, on lit : « Construction à vendre. » Là-bas, sur le montant brisé de la porte du Kampong Javanais, devenu tas de paille, on lit encore le prix de l'entrée : 0 fr. 50.

On a devant les yeux le spectacle sinistre de l'Exposition Universelle de 1889 aboutissant à une photographie d'Ischia après le tremblement de terre.

Le vide est partout, le vide déchiré, crispé, crevassé, plus navrant que la solitude. L'Esplanade des Invalides est une sorte d'hypogée sans momie. Elle est le Chaos planant sur l'ombre du délire, un délire de six mois. Les ostentations et les sottes glorioles de cette Exposition sont enfouies ici, affaissées sur

elles-mêmes, expirées dans un hoquet d'orgueil, attendant, pour disparaître à jamais, l'entrepreneur de démolitions, le marchand de décombres, fossoyeur naturel de cet enterrement civil.

Tous ces monuments en simili, ces restaurants, ces cafés exotiques, nombreux comme les vices, gisent là, les uns à ras de terre, les autres debout encore, mais éventrés, dépouillés de leurs portes et de leurs fenêtres, hantés seulement par le spectre du vent, qui entre en sifflant et semble sortir en ricanant.

Là-haut, tout là-haut, dans la frise solennellement prétentieuse du « Palais de la Guerre » formant une grosse tache noire sur le blanc cru de cet édifice de plâtre, un trophée de drapeaux en éventail. Le nuage léger qui flambe à ce moment en passant devant la lune, n'a pas un rayon pour donner à ces drapeaux un peu de ces couleurs qui sont leur vie. A cette heure du soir, c'est la couleur de la mort qui est partout, la mort de la matière, l'horrible mort des choses.

Dans le lointain, par-dessus les quais, Paris où l'on meurt en masse, brille d'un éclat polaire, sous le dais de brouillard que Janvier porte au-dessus de sa tête.

Plus près de moi, la longue façade des Invalides, dont les fenêtres luisantes courent sous l'élégante coupole de Mansart, tellement plus haute que la fausse gloire du Centenaire. Ce palais des vieux troupiers raconte de belles histoires malgré tout, des histoires vraies de bravoure, dont rêvent les petits enfants le soir au coin du feu. La Vraie France est là.

La Fausse France est ici ; dans ces bâtisses fragiles de la Place des Invalides. Que disent-ils ces palais d'une féerie politique ?

Ils commentent le Centenaire à leur façon. Ils rappellent les fausses splendeurs, les faux triomphes, les fausses sécurités, les fausses idées, les faux principes, les faux grands hommes auxquels a cru la France qui jadis mêlait à d'admirables enthousiasmes un si merveilleux bon sens. Ils racontent le mensonge de tous les programmes, la faillite de tous les systèmes, l'hypocrisie de tous les prétendus amis du peuple, l'inanité de tous les efforts. Ils nous annoncent que cette apparente richesse qui n'existe que sur le papier, s'en ira comme ce lambeau d'affiche que la tourmente hivernale fait tournoyer devant vous.

Comme il faut qu'on s'arrache aux spectacles qui vous émeuvent le plus, vous achevez de traverser l'Esplanade et vous suivez l'étroit sentier qui remplace les larges avenues d'autrefois. Vous apercevez, près d'un maigre brasier fait de planches et de détritus, de pauvres mercenaires emmitouflés de laine qui se chauffent en se pressant les uns contre les autres. Un vieil ouvrier que ce vent funeste fouette au visage est tenté et dit : « Peut-on s'approcher, camarades ? » — Comment donc !

Tous ces miséreux, avec leurs mains calleuses étendues sur le feu comme pour capter la chaleur et l'empêcher de s'aller perdre dans l'espace, forment un groupe pittoresque dans un coin de ce Paris si bruyant il y a quelques mois, et que la Peste, tardive voyageuse, est venue remercier d'avoir attiré chez

lui le genre humain afin de le corrompre encore un peu plus.

L'hôtel construit par la duchesse de Bourbon est illuminé *à giorno*. Les équipages pénètrent avec fracas dans la cour, et, dans un coupé irréprochable, j'aperçois, blotti dans ses fourrures, un député républicain, auquel jadis on prêtait quarante sous pour aller dîner..

Nous sommes au 1er Janvier. M. Floquet reçoit aujourd'hui.....

(3 mai 1889 — 1er janvier 1890 —)

LIVRE DEUXIÈME

SOUVENIRS

L'enfance, en la mémoire de celui ou de celle qui se souvient, ressemble à un grand espace vide, dans lequel quatre ou cinq petits événements se lèvent, surgissent dans une espèce de netteté photographique. Cela très souvent sans que l'intérêt du souvenir explique cette survie peinte de la chose ou du fait au milieu de l'effacement général de tout ce qui a accidenté ces années.

(Edmond de Goncourt.)

I

Paris. — La survivance de certaines images. — Un coin de Paris au Quatre-Septembre. — Ce que disent les rues. — Un dimanche soir. — L'histoire d'une maison. — Les drames de la vie. — Virginie. — Ce qu'on voit dans une cour. — Les Tuileries — Autour de l'Empereur. — La liberté individuelle sous l'Empire. — Un règne regardé de la rue. — Une foire sur des ruines.

Il y a longtemps que je me fais une fête de noter quelques impressions d'autrefois, de fixer quelques souvenirs de Paris. Je m'aperçois que c'est très difficile...

Paris, cependant, est au fond de toutes mes pensées,

il fait partie de mon être même; mais je ne sais comment exprimer la façon dont je l'ai dans le regard et dans le cerveau. Il me suffit de m'asseoir une minute, de fumer une cigarette et de fermer les yeux pour voir des pans de maisons, des devantures de magasins, des ponts à certaines heures avec leurs paysages et leur perspective, des coins de rue absolument tels qu'ils sont, — et cela me plonge dans des abîmes d'idées et m'emporte peu à peu loin du rivage, comme au large, dans des lointains infinis.

Comment voulez-vous faire comprendre à d'autres cette espèce d'union intime qui s'est faite en vous avec des murailles, des pavés, des bouts d'avenue? En m'endormant, souvent, après la prière dite, je fais par la pensée, pour me délasser, le trajet qui va de la rue de Babylone à la rue de Varennes. Je quitte la rue du Bac, étroite et bruyante; je prends la rue de Babylone et je passe devant un encadreur; je tourne rue Vanneau, à côté d'un charcutier, et je m'arrête devant un marchand de tableaux qui n'a jamais rien d'intéressant; je donne un coup d'œil, par la porte cochère ouverte, dans une cour où il y a de la verdure; j'enfile la rue de Chanaleilles, au coin de ce vieil hôtel qui a un aspect si particulier; je chemine dans cette rue Barbet de Jouy, si paisible et si charmante, et me voilà rue de Varennes...

J'ai suivi ce chemin-là bien souvent jadis, mais il ne m'est jamais arrivé là rien d'exceptionnel, et mon intelligence ne me fournit aucune raison de me remémorer cette route aussi distinctement.

Cette survivance d'images, que rien ne semble devoir fixer, m'a toujours paru particulièrement éton-

nante. Je me rappelle le 4 Septembre : la Chambre envahie, la place de la Concorde où bouillonnait la foule, les vociférations, les hurlements, les gardes nationaux défilant, les gendarmes qui, un moment, gardèrent le pont, la chute d'un trône... En retournant au journal, je pris par les petites rues pour aller plus vite, et je vois encore, à la station de voitures absolument déserte ce jour-là, qui fait le coin de la rue du Mont-Thabor et de la rue du Luxembourg, un cocher qui s'était arrêté pour tirer un seau d'eau et faire boire son cheval. Toutes ces petites rues étaient silencieuses et mornes comme d'habitude; la devanture fermée de John Arthur avait le même aspect que d'ordinaire; on apercevait sur le pas des portes des concierges qui prenaient l'air et des fillettes qui jouaient au volant dans la rue...

Quand je repasse par là, je revois ce cocher et ce coin tranquille dans cette heure fiévreuse, au moment où l'Histoire allait se faire terrible, où tant d'hommes qui, deux mois avant, semblaient destinés à mener une vie régulière et douce, allaient entrer dans le drame, dans l'agitation, dans la mort...

Pour les Parisiens, les rues sont ainsi pleines de choses qui ne valent que par ce que vous y mettez de vous-même. On marche comme en extase dans certaines rues, on regarde certaines boutiques avec attendrissement, et on serait incapable d'expliquer pourquoi. Il faudrait des pelotes de fil grosses comme des montagnes pour relier les pensées entre elles, pour reconstituer l'association des idées, et ce serait fort inutile, outre que ce serait fort ennuyeux.

Le charme mystérieux réside précisément dans la

connexion, si difficile à analyser, qui existe entre ces pierres inertes ou ces objets inanimés et les souvenirs confus qui se réveillent peu à peu en vous... Tout s'écroule dès que vous voulez appuyer, insister. Dans la rue, le bonjour de quelque fâcheux renverse brutalement votre rêve sans que rien en subsiste. La rencontre d'un ami vous fait l'effet de la parole sur le somnambule. Même dans le vocabulaire des décadents, habiles parfois à traduire des quintessences et des subtilités avec leurs épithètes vacillantes et vagues, vous ne trouverez pas de mots pour exprimer les rapports ténus, les rapprochements illogiques qui rattachent votre vie à ces remémorances de choses vues à certains jours, dans certaines dispositions.

Un dimanche d'hiver, un ciel gris, un cri : « A la barque! à la barque! » qui vous arrive bizarrement scandé à travers des maisons, un orgue qui moud des airs dans une cour voisine, des rires éloignés d'enfants, une rumeur de gens que vous devinez marcher dans la rue d'une certaine façon... Allez donc expliquer que cela vous puisse bercer comme une mélopée et vous faire tomber dans un demi-sommeil où des figures évanouies resurgissent, que cela vous fasse rétrograder vers des pensées auxquelles vous n'avez pas eu le temps de vous arrêter il y a vingt ans et sur lesquelles vous vous étiez promis de revenir...

Vous étiez assis à telle place, à tel endroit, un ami a dit ceci, on a projeté cela qui réalisait votre ardent désir, puis tout s'est arrangé différemment que vous ne croyiez, et vous voilà rue de l'Université... A quoi bon tous ces efforts?

On apporte la lampe; vous vous rappelez que vous avez promis d'aller dîner en ville, et vous vous traînez pour passer votre habit en vous disant: « Ces gens-là sont bien gentils, mais quel besoin ont-ils de m'inviter à dîner? Ils ne m'aiment pas de cœur; ils n'éprouveraient aucun chagrin si j'étais mort, et pour nous recevoir une quinzaine, ils vont déranger trois ou quatre domestiques, un pour vous prendre votre pardessus, un autre pour vous chuchoter à l'oreille des noms de vins, un troisième pour vous servir. » ...Vous projetez de vous faire donner un coup de peigne; vous réfléchissez que le dimanche la plupart des coiffeurs ferment leur boutique, et vous vous donnez votre coup de peigne vous-même, tout en essayant de ressaisir un lambeau de vos songeries de tout à l'heure.

Il faut avoir été bercé par les vagues de l'Océan pour comprendre le langage de la mer. Il faut être né à Paris pour comprendre cette poésie bizarre qui mêle toutes les intimités de notre âme à des murailles banales qui ne disent rien à ceux qui ne sont pas de la paroisse. Mme Alphonse Daudet, une vraie Parisienne, est un des rares écrivains qui aient pu, en quelques jolies pages, donner une forme à ces souvenirs urbains, à ces fantômes d'une espèce particulière.

Ces réminiscences n'en ont pas moins leur charme à un certain angle de la vie, quand on se recueille un peu pour regarder en arrière, à cette heure aussi où l'on fait faire l'exercice à sa mémoire, pour s'assurer qu'elle est encore solide.

Bien avant Zola, j'avais pensé à écrire l'histoire

d'une maison, de ma maison, de la maison où je suis né et où les miens ont habité vingt-cinq ans.

C'était une maison très convenable, sans être luxueuse, où l'on ne recevait pas de locataires suspects et où il était défendu de faire du bruit; et je suis effrayé de tous les drames qui se sont succédé dans cet immeuble si bien tenu. Deux locataires sont devenus fous, il y a eu trois infanticides, le tailleur du cinquième s'est jeté par la fenêtre. Le mari d'une brave et digne cuisinière a violé ses trois filles, avec lesquelles je jouais enfant, et qui étaient déjà violées à dix ans; il fut envoyé au bagne...

La dame du deuxième s'est empoisonnée un soir parce que son mari l'avait abandonnée pour une femme qui jouait dans les théâtres. Dans la hâte qu'on montra à la secourir, on mit le feu aux rideaux du lit; un incendie se déclara et la pauvre femme, à moitié empoisonnée, se réveilla aux trois quarts brûlée. Tout le monde se précipita. Le fils de l'horloger, le petit Jacquot, qui voulait me faire descendre une marche pour mieux voir, tomba et se cassa le nez sur la rampe; sa mère lui administra, séance tenante, une fessée monumentale, pendant que les pompiers nous faisaient retirer tous.

Le concierge et sa femme formaient un couple étrange : elle, bouffie d'une graisse huileuse; lui, velu et noir; ils vivaient dans une loge absolument sombre et d'une fétidité repoussante, au milieu de chats et de cochons de lait. Du matin au soir, sans mettre jamais les pieds dehors, l'homme travaillait de son état de cordonnier, avec une lampe et un globe d'eau devant lui; il n'avait d'autre joie que de dire

des saletés aux petites filles de la maison et les pères venaient lui donner des coups.

Ceci paraîtra ridicule, mais le souvenir de cette maison m'obsédait, quand j'étais sur le point de redevenir chrétien. « Quoi, me disais-je, tous ces êtres qui se sont accouplés là, qui ont vécu d'une vie si végétative et si inférieure et qu'on a descendus un beau jour dans un cercueil pendant qu'à la porte pendait une tenture noire déteinte qu'on soulevait pour arriver à la rue, tous ces êtres ont des âmes comme les héros, les convaincus, les éloquents ? Dieu s'occupera de toutes ces défroques humaines sur lesquelles n'a jamais lui un rayon d'idéal? Ce portier affreux qui a croupi dans cette loge n'a été mis sur la terre que pour y faire son salut? »

Quand je passais sur le palier du troisième, j'avais toujours un frisson devant cette porte qu'on ne voyait jamais s'ouvrir. Là étaient venus jadis s'installer une femme déjà d'un certain âge et son mari; ils avaient une petite fille, une blondinette ravissante que la mère idolâtrait. Un jour, l'enfant descendait l'escalier, toute joyeuse, avec son cerceau, pour aller aux Tuileries. La mère lui dit : « Voyons, fais attention en descendant. » — « N'aie pas peur, maman », répondit la fillette, et, en parlant, elle s'embarrassa dans son cerceau et roula les trois étages sur le dos... Elle avait la moelle épinière brisée et vécut six ans comme cela.

La mère s'enferma avec sa fille, ne voulant plus sortir, fuyant la rencontre de tout être humain, farouche, encombrant la chambre de la petite de jouets merveilleux. L'enfant mourut un mardi gras, au mo-

ment où le cortège du Bœuf gras débouchait dans un bruit de fanfares... D'en bas on apercevait une fourmilière humaine, tout le monde était aux fenêtres, criant, appelant les retardataires : « Le voilà, le voilà, les Mousquetaires arrivent... Dépêchez-vous! Voilà le Bœuf! »

Je franchis un jour, je ne sais à quelle occasion, le seuil de cet appartement. C'était lugubre : on eût dit que le corps était toujours là; je vis partout, sous des vitrines, des poupées si grandes qu'elles semblaient vivantes et, dans le fond d'une pièce, une femme en deuil qui me fit peur...

Un officier ministériel habitait dans notre maison; il était très laid, avec un teint blafard et des cheveux jaunes, et sa femme était plus laide que lui, avec une tête de pie-grièche; ils avaient une domestique, Virginie, que tout jeunet j'aimais beaucoup, car elle était très belle et la bonté était peinte sur sa physionomie; elle avait une fraîcheur de campagnarde, mais des yeux bleus très doux, et quand elle m'appelait « monsieur Édouard » de sa voix chantante, cela me faisait plaisir. Je lui montais ses seaux d'eau quand je la rencontrais au bas de l'escalier, et je lui lisais les lettres de son père, auquel elle envoyait tous ses gages et qui, en échange, lui donnait de bons conseils. Je la trouvais un jour, suffoquée par les larmes, sur le palier du premier, et je l'embrassais en lui disant : « Ma pauvre Virginie, ne vous désolez pas comme cela; qu'est-ce que vous avez cassé? »

La malheureuse avait effectivement cassé quelque chose et je compris vaguement ce qui s'était passé par les conversations qu'on tenait à voix basse « Elle

est enceinte. — C'est dégoûtant ! — Ce n'est pas de sa faute ! »

L'officier ministériel avait mis à mal la pauvre créature. La pie-grièche s'était aperçue du manège, elle avait forcé le mari à jeter lui-même Virginie à la porte en la traitant de gourgandine.

Un jour, du temps que je faisais de la critique d'art, je me promenais le matin au Salon. C'est une promenade charmante, on ne rencontre que des gens qui aiment les œuvres d'art, des artistes, des femmes du monde qui viennent là pour passer une heure, non pour se faire voir mais pour regarder. Un ami m'appela d'un bout à l'autre de la salle pour me montrer son portrait et me faire promettre la forte réclame. Ce sont là de ces offices qu'on ne refuse pas, car on est exposé à les demander pour soi-même.

Quand mon confrère m'eut quitté, je vis s'avancer vers moi une dame qui était seule dans la salle avec nous, une dame d'allure tout à fait distinguée et pâle comme un beau soir d'automne. Je me dis : « C'est la marquesa d'Amaëgui qui vient me demander une réclame... Décidément, c'est le jour. »

— Vous êtes bien M. Drumont ?

— Parfaitement, madame, je le crois.

— Vos parents habitaient rue Saint-Honoré.

— C'est absolument exact.

— Vous ne vous rappelez pas de moi... quand vous étiez tout petit... Virginie.

— Ah ! sacristi... si je me rappelle... Vous êtes joliment *chic* maintenant. Vous avez de jolis tons ambrés que vous n'aviez pas autrefois...

Elle était vraiment séduisante dans sa simple toi-

lette du matin, avec ce je ne sais quoi d'harmonisé qui indique la femme élégante. La fraîcheur d'antan avait fait place à un teint mat qui était plus poétique et de tout l'être se dégageait un gentil parfum.

Vous connaissez bien ces beautés finissantes qui ont un charme mystérieux. Les yeux de l'homme ne changent pas ; chez certaines femmes, alors qu'elles touchent à la quarantaine, les yeux deviennent profonds ; ils dégagent de magnétiques effluves pour les jeunes gens auxquels ils semblent annoncer des corruptions à peine soupçonnées ; pour les autres, ces yeux ont un attrait différent, car ils semblent raconter toutes les tristesses de la vie ; ils appellent l'amour de ceux qui veulent jouir et l'amitié de ceux qui compatissent. « Comme ce doit être bon la vie! » pensent les jeunes gens en plongeant leur regard dans ces yeux. « Comme c'est triste la vie ! n'est-ce pas, mon enfant, même pour ceux qui sont entrés dans un port ou du moins dans une crique, » ainsi murmurent les vieux Et la femme, quand elle est sincère, répond : « Oh ! mon pauvre ami, ne m'en parlez pas... »

Mon ancienne voisine possédait son Salon mieux que moi, elle savait tout ce que nous savons ; elle parlait de tous les hommes et de tous les événements du jour avec une verve amusante et bien informée. C'est la grâce d'état des femmes ; elles savent tout d'instinct. Prenez un homme absolument illettré, à vingt ans, donnez-lui tous les professeurs possibles, vous n'en ferez jamais rien. Prenez derrière ses vaches une paysanne bretonne, placez-la dans un milieu intelligent et, au bout de trois ans, elle sera aussi affinée qu'une duchesse.

J'avoue que je trouvais cela très intéressant d'avoir rencontré une femme sur un palier, tout entière à son métier de servante et de la retrouver au Salon juste au même point que moi qui avais passé tant d'années à apprendre ce qu'elle avait l'air de connaître depuis l'enfance.

Tout était bien en elle : le coupé qui l'attendait, le petit hôtel qu'elle habitait dans les environs de la rue Vernet et où l'on voyait des toiles qui ne courent pas les vitrines et que j'aurais achetées moi-même : des Gustave Moreau, des Cazin, un Olivier Merson, des aquarelles de Tissot, un Degas, un Monet même, mais un bon et qui était en dehors de l'impressionnisme criard. Elle jouait du piano comme tout le monde et chantait même un peu, seulement elle chantait toujours des morceaux tristes...

La demeure qu'elle occupait était tout à l'image de cette femme qui était intelligente et bonne, et envers qui la Destinée n'avait pas été cruelle. Après avoir été obligée quelque temps de se prostituer, ce qui n'était pas de sa faute après tout, mais de la faute de ce bourgeois luxurieux qui l'avait mise à la porte sans un sou pour élever l'enfant qu'elle portait dans ses flancs, elle avait été la compagne d'un artiste célèbre qui en avait fait une femme remarquable ; elle avait trouvé ensuite un Américain, un marchand de fer ou de porc salé qui l'avait comblée de tout. Il était retourné dans son pays en lui laissant cinquante mille francs de rente, en valeurs solides comme du roc, une maison de campagne et ce petit hôtel qui était vraiment une merveille d'agencement, sauf que le modernisme y dominait un peu trop, car je n'aime pas ces

endroits où l'on fait venir la lumière électrique en tournant une clef. Il lui aurait laissé bien davantage si elle l'avait demandé, et il l'aurait épousé si elle avait voulu aller s'installer là-bas.

Elle avait l'idée de se marier en France, elle me demanda conseil et je fus assez heureux pour la sauver d'un grand péril ; elle était sur le point de se décider pour un homme ruiné mais jeune encore et portant un des beaux noms de notre aristocratie qui avait une envie folle de cet argent. Elle me montra le portrait et une lettre : « N'épousez pas, lui dis-je. c'est un Vénusiaque noir de la plus dangereuse espèce et l'écriture est celle d'un empoisonneur. Si vous ne vous en rapportez pas à moi je vous ferai faire un horoscope complet. Je connais dans un faubourg de Paris une femme qui est marquée du signe des pythonisses et qui dit tout. J'ai pour ami aussi, au fond d'une province, un vieux magicien qui en sait plus long que Merlin l'enchanteur ; à force de vivre dans les bois, il ressemble à un meneur de loups, mais quand il s'agit d'obliger ceux que j'aime, il vient lui-même à Paris pour examiner les types et fixer les points. »

Elle épousa un brave garçon très doux qui, tout jeune, occupait déjà une situation importante dans l'administration, elle avait eu quelques hésitations à cause d'un oncle du futur. Cet oncle était notaire ; il avait filé après avoir ruiné tout un canton et avait été condamné aux travaux forcés comme banqueroutier. Il y a vingt ans, cela passait pour de l'originalité, aujourd'hui que les notaires partent comme les cigognes, par troupes, cela paraîtrait tout naturel. Je pris

des renseignements dans la région et j'expliquai à Virginie que cela, au contraire, était excellent. Le notaire était très lié avec de vieux noceurs et des pas grand'chose qui traînaient les cafés ; ils sont presque tous nantis aujourd'hui; sénateurs, magistrats, ils protègent le neveu.

Une fois marié, le fonctionnaire invita ses protecteurs, le ménage reçut, le monde officiel fut ravi de se rencontrer dans un intérieur élégant, chez cette femme qui avait vraiment un grand charme et la fortune du jeune homme grandit. J'ai vu le nom de la « délicieuse madame X... » cité dans les réceptions ministérielles de l'Exposition après les dames du corps diplomatique et j'en ai été content.

Je le disais du reste à Virginie une fois que nous nous promenions à la campagne.

— Je voudrais vous voir préfette et un peu plus tard ministresse...

— Sans compter que parmi celles-là il y en a plus d'une qui ne me vaut pas...

— Je vous crois...

Elle aimait beaucoup les courses dans les environs de Paris et, cinq ou six fois, en toute bonne amitié et sans penser à mal, nous allâmes déjeuner dans le bois de Meudon ; elle savait d'innombrables histoires sur le monde parisien et me les racontait tandis que nous cheminions le long des grillages de Bamberger vers les étangs de Viroflay ; à ces railleries sur des gens qui tiennent le haut du pavé à Paris et dont beaucoup lui avaient emprunté de l'argent en feignant de croire qu'elle était mariée à l'Américain, elle mêlait souvent un souvenir respectueux pour mes

bons parents qu'elle avait connus si honnêtes et si simples.

Il doit évidemment y avoir une moralité dans cette histoire, mais j'avoue que je ne l'aperçois pas très bien. Le plaisir que j'éprouvais à la voir ainsi heureuse, riche, à savoir que tout avait bien tourné pour elle est encore une de ces choses indéfinissables qu'il faudrait un livre pour faire comprendre. Il y avait évidemment entre nous le souvenir de la cour et des stations autour de la pompe, devant la loge fétide ou le père Jean ressemelait sans relâche en face de son globe d'eau.

Cette cour apportait presque chaque jour un élément émotionnel à la maison. Le pharmacien du coin n'était pas un de ceux dont on a pu dire : « Le pharmacien est un épicier vénéneux » ; c'était, au contraire, un homme excellent que je vois encore avec ses longs favoris blancs. Il n'eut qu'un rêve toute sa vie : être décoré. Non content d'être officier dans la garde nationale, il était à l'affût de tous les accidents ; il guettait de son seuil les écrasés, les contusionnés, les épileptiques, les blessés, les sinistrés de toute nature ; il les attirait à lui de la rue de la Paix à la rue Saint-Roch, il les faisait passer par l'arrière-boutique, puis il installait son fait-divers sur une chaise de paille près de la pompe et le soignait gravement. Tout le monde se mettait aux fenêtres et l'on échangeait des propos d'un étage à l'autre. Le pauvre homme est mort hélas ! sans être décoré...

Les quinze premières années de ma vie n'eurent d'autre horizon que le quartier des Tuileries. Le jar-

din des Tuileries, où je m'ébattais depuis le matin jusqu'au soir, fut pour moi un parc de famille ; il n'y a pas un arbre, pas un Spartacus, pas un Hercule dompteur de monstres, pas un dragon, pas un personnage consulaire qui ne soit pour moi un ami d'enfance, auquel je ne sois attaché comme à un vieux meuble.

Je l'ai vu saccager peu à peu ce pauvre jardin. Il fut un temps où le bois avait l'aspect d'un vrai bois. Parfois, tout gamins, nous nous aventurions dans la partie humide et ombreuse qui s'étendait le long de la terrasse du bord de l'eau, non loin du sanglier d'Erymanthe et nous allions regarder la Laïs couchée. Elle était dans une sorte de niche que protégeait une grille et les feuilles d'automne, s'engouffrant là, cachaient les couronnes, envahissaient le piédestal et mettaient comme un manteau brun sur les épaules de l'hétaïre de marbre. On avait de ce côté, quand il faisait bien noir, comme une impression de terreur. Sur les terrasses que l'on a déshonorées par de lourdes bâtisses, un jeu de paume, une orangerie, régnaient encore des charmilles à l'ancien style, des berceaux de verdure au fond desquels on apercevait des gens assis sur des bancs de pierre circulaires qui dataient de la Révolution.

Dès le bas âge je marchais dans le sillon lumineux de l'Empire, assistant de loin à toutes ses fêtes, vivant de sa vie : j'ai été le témoin assidu d'un règne, témoin obscur et perdu dans la foule, témoin presque toujours présent aussi aux sorties, aux rentrées, aux solennités, aux galas, aux cortèges.

Je crois que peu d'hommes au monde auront autant

détesté l'Empire que mon père. La République, en ce temps-là, était pour beaucoup un idéal de justice, de désintéressement, de liberté ; elle ne ressemblait pas plus à la République de voleurs, de mercantis, de Juifs, d'escrocs, de tripoteurs, à la République des Wilson, des Cazot, des Raynal, des Constans, des Thévenet qu'une vierge ne ressemble à une fille de la rue. Mon père, avec son âme droite, scrupuleuse jusqu'à l'exagération, avait un mépris profond pour l'homme de Décembre, pour l'homme qui avait manqué à sa parole.

Tout ceci est bien loin et je vous le donne comme une note sur un état d'esprit qui alors fut celui de beaucoup parmi les meilleurs. J'ai trouvé ce tableau curieux : ce souverain regardé ainsi chaque jour par un voisin qui le hait, qui se dit : « Quand cela finira-t-il ? » qui, mêlé aux badauds accourus à la vue des cent-gardes de l'escorte, pense : « C'est peut être aujourd'hui qu'on va tirer ?... »

Ce souhait, j'en suis sûr, mon père l'a formulé intérieurement plus d'une fois et je me rappelle que le soir où eut lieu un attentat sur la place du Théâtre Italien il ne manifesta aucune indignation. Nous étions là tous ensemble comme nous étions toujours à tout, car chaque soir nous allions faire une promenade en famille : au moment où les premières voitures de la cour débouchaient sur la place, on entendit un coup de pistolet, mais l'Empereur n'arriva que quelques minutes après et la foule l'acclama. Ma mère, je m'en souviens, nous entraîna vers la rue Saint-Roch dans la crainte que mon père ne tînt quelque propos séditieux.

Ma pauvre maman aimait tant mon père, elle était si pénétrée de sa supériorité, qu'elle était encore plus républicaine que lui, mais elle avait toujours peur que mon père ne perdît sa place à l'Hôtel-de-Ville.

C'était une crainte chimérique, à vrai dire. Jamais on ne vit souverain plus débonnaire que ce despote que l'opposition comparait couramment à Tibère. J'ai indiqué déjà le contraste de la douceur de ce règne, avec les persécutions, les délations, les infamies sans cesse renouvelées qui constituent le fond du gouvernement présent. Napoléon III était un gentleman, il avait risqué sa vie pour réussir le coup d'Etat; il avait fait sentir un peu la poigne et puis la bonne vie sociale française faite d'indulgence et de tolérance avait repris son cours. Les gouvernants d'aujourd'hui, au contraire, sont des laquais, sans pitié comme les lâches, toujours à l'affût du mal à accomplir, enlevant son pain à un facteur où à un cantonnier qui veut faire élever ses enfants chrétiennement, ou qui se permet d'aller à la messe, ne reculant même pas devant le ridicule, refusant, par exemple, comme on l'a vu en Normandie, à un homme qui ne pense pas comme les Francs-Maçons du canton, le droit d'acheter une charge de notaire.

Mon père et ses camarades de l'Hôtel-de-Ville tenaient, à deux pas des Tuileries, sous les galeries de Rivoli, à la musique, des propos énormes, sur Badinguet, sur l'Impératrice, sur Plon-Plon, sur mademoiselle Sellier et Haussmann. Le fidèle Alessandri et les Corses du château qui nous rencontraient à chaque instant connaissaient certainement la situation d'em-

ployé de mon père. Jamais, pendant tout le second Empire, le chef du personnel de la Préfecture de la Seine ne fit une observation aux employés sur leurs opinions. Nous voilà loin des circulaires odieuses adressées aux fonctionnaires de tout grade pendant les dernières élections, loin de Poubelle qui, après un brillant concours, refuse d'admettre à un emploi de la Ville un jeune chimiste suspect d'avoir conservé des croyances religieuses, tandis que madame Poubelle va faire des mômeries chez les Pères et déchire les affiches anti-cléricales en se disant sans doute : « On ne sait pas ce qui peut arriver... Je me garde à carreau. »

Quand je passe devant la planche de bois blanc qui ferme le guichet de la rue de l'Échelle, je revois mon Badinguet. Derrière les grilles du poste ou sur le trottoir, on apercevait des voltigeurs, des grenadiers ou des zouaves de la garde, on appelait aux armes, on battait aux champs ; les Corses se rapprochaient un peu et l'Empereur passait en saluant. Pour l'ouverture des Chambres, avant qu'il y eût une salle des États, ou pour les revues, il traversait à cheval, à la tête de son état-major, la grande allée des Tuileries.

Je me rappelle un matin d'hiver où j'avais été piétiner aux Tuileries et patauger dans la neige, en sortant du catéchisme. Je m'aperçus qu'on sablait l'allée et je m'installai, pour voir défiler le cortège, sur la terrasse en fer à cheval du côté des Champs-Élysées. J'étais là à l'avant-scène, appuyé à la grille, lorsqu'apparut le premier escadron des Guides. A ce moment, une vieille Anglaise qui était derrière moi me saisit le poignet, m'arracha de ma place et me jeta

brutalement en arrière pour se mettre sur le devant et crier à tue-tête : « Vive l'Empereur ! »

Il m'est arrivé des événements plus importants dans ma vie ; je ne sais pas pourquoi je me rappelle cet incident. La mémoire, encore une fois, offre des phénomènes bien bizarres. Les souvenirs sont comme des arbres espacés dans un désert ; on ne sait pas pourquoi certains arbres ont survécu tandis que d'autres sont morts.

L'histoire de l'Empire se résume pour moi en quelques images.

J'ai parfaitement le souvenir d'un matin de décembre où l'on me mettait mes bas devant la cheminée ; ma mère était descendue pour acheter un petit pain et racontait à mon père ce que contenaient les affiches blanches qui annonçaient le coup d'État. Mon père paraissait consterné en prenant son café au lait.

Plus tard, mes jeunes années furent pleines de visions de bal deviné de la rue : le château brillamment éclairé, des officiers en grand uniforme, superbes, heureux de vivre, se croyant invincibles et faisant sonner leurs pas sous les arcades de la rue de Rivoli, des rangées de voitures aux lanternes de cristal, attendant leur tour et laissant apercevoir des toilettes de bal, des épaules couvertes de diamants, des broderies, des dorures ; au milieu de la chaussée des équipages de ministres et d'ambassadeurs passant, rapides, en soulevant une fine poussière.

Pour la clôture, j'aperçois, par une matinée de septembre, le jardin fermé, les troupes bivouaquant sous les arbres, les soldats lavant leur linge dans le bassin octogone ; sur le mur, en face du ministère de la

Marine, on voyait déjà des caricatures suspendues par des ficelles : Napoléon III sur un pot de chambre, Napoléon III embrassant les bottes de Guillaume... Je me rappelle ce matin-là avoir rencontré, sur la place de la Concorde, un des Lefèvre-Pontalis, je ne sais plus au juste lequel. Ce dernier détail n'a rien d'intéressant pour vous, mais cela me sert de point de repère...

Mon dernier souvenir des Tuileries est du mois d'octobre 1888. On avait installé une kermesse sur les ruines et, parmi les écussons R. F. et les drapeaux tricolores flottant au vent, s'étalait tout le personnel baroque des fêtes foraines. A l'endroit où était la salle des Maréchaux s'élevait le salon de la belle Zora-ben-Angelina-ben-Babazoun ; à droite était Lérida, sujet hermaphrodite, et l'Homme merveilleux ; plus loin, la nouvelle enchanteresse, Armide.

Un bossu, habillé de jaune, faisait la parade à côté d'un marchand d'oiseaux, et des chevaliers casqués, couverts d'un manteau rouge, entouraient un charlatan qui débitait je ne sais quel produit ; puis c'étaient les Montagnes russes, Pezon, le cabaret des Trois-Tonneaux et tout le déballage des faux Arabes et des filles juives qui ont encombré plus tard l'Exposition.

Là-dessus un vacarme affreux ; toutes les musiques de carrefour déchaînées, des râclements d'airs d'opérettes, des hurlements, des boniments, des appels. C'était véritablement sinistre à faire pleurer.

Quelques conseillers municipaux à mine ignoble regardaient cela, la bouche ouverte dans un rictus difforme, heureux de voir qu'on souillait encore quelque chose, qu'on outrageait les gloires de la

France qui avaient tant de fois traversé ce palais, et qu'on manquait de respect aux ombres illustres qui, peut-être, viennent encore errer autour de cette demeure.

Trois Allemands, à l'allure d'officiers, contemplaient ce spectacle avec un visage singulier, exprimant à la fois la mélancolie et le dégoût.

Je pris une chope au café des Tuileries, j'allumai un cigare et, au bruit lointain de ces musiques stridentes, je songeai à la brièveté de la vie. « Comme cela va vite, pensais-je ; voilà tout ce qui reste d'un régime que tu as vu commencer et qui a eu un moment l'éclat éblouissant d'une féerie ; le père, l'enfant, le palais lui-même, tout a été balayé. Le régime actuel se traîne déjà comme un moribond, et finira sans doute dans une catastrophe aussi terrible que celle de 1870. Toi-même, il te semble que tu sois né d'hier et déjà tu descends le coteau; tes jambes, quand tu fais des armes, n'ont plus la belle élasticité d'autrefois, et tu tends mollement cette jambe gauche qui devrait, comme un ressort d'acier, donner l'impulsion au corps tout entier; si tu vois un troisième régime jusqu'à la fin, tu auras de la chance. »

Alors les paroles de Moor, dans *les Brigands* de Schiller, me revinrent à l'esprit :

Frère, j'ai vu les hommes avec leurs soucis d'abeilles et leurs projets de géants, avec leurs plans divers et leurs affaires de souris, avec leur étrange course à la poursuite du bonheur. Celui-ci se fie au galop de son cheval, celui-là au nez de son âne, cet autre à ses propres jambes. Loto bigarré de la vie, où beaucoup jouent leur innocence, d'autres leur part de ciel pour gagner un lot. Mais il n'en sort que des zéros et, à la fin, point de lot. C'est un spectacle,

frère, qui peut au même instant tirer les larmes des yeux et chatouiller le diaphragme au point de le faire rire.

II

L'influence des parents. — Flamands et Berrichons. — Alexandre Buchon. — La France en Grèce. — Un roman de chevalerie réalisé. — Dédain des Français pour leur histoire. — La génération de 1830. — Comment se fonde un ménage pauvre. — La vie des humbles. — Mon père. — Les promenades. — Le vieux docteur. — La leçon d'anatomie. — Soirées d'hiver.

C'est aux miens que je dois d'avoir écrit la *France juive*, ce livre qui, ainsi que me le disait de Goncourt un jour, ne pourra être complètement apprécié que dans quelques années, lorsque les âmes et les intelligences, imprégnées des pensées qu'il dégage, seront mûres pour la solution.

Tout artiste, tout créateur original, tout remueur d'opinion peut s'appliquer la parole de Saint-Bonnet : « Un homme de génie est un produit mérité par les aïeux. » Ils auraient tort de s'effrayer, dans leur modestie d'Aryens, de ce mot de : génie. Génie vient de *generare*, engendrer; tout homme qui génère quelque chose dans le monde des idées est un homme de génie. Il y a des femmes admirablement belles qui n'ont jamais pu avoir d'enfants et des laiderons qui en ont de superbes. Il y a de même des talents magnifiques qui n'ont rien enfanté et des génies très incomplets qui ont porté dans leurs flancs une postérité qui a troublé le monde.

C'est dans une atmosphère de travail, de vertu, de vie digne et simple qu'a germé, à l'insu de moi-même, cette œuvre qui respire une si franche haine contre les exploiteurs et les voleurs.

J'aperçois derrière ce livre bien des générations de gens pauvres qui ont vécu dans leur coin de cette existence « glissante et muette » dont parle Montaigne, qui sont arrivés à la vieillesse sans avoir pris un centime à autrui, qui n'ont rien convoité, rien envié, et se sont contentés de leur petite place. C'est au nom de ces humbles dont le monde n'avait jamais entendu la voix que j'ai parlé, sans m'en douter peut-être, et des centaines de milliers d'êtres ont reconnu que je traduisais ce qui était en eux... On a eu la notion d'une œuvre qui n'était pas uniquement une œuvre d'art, mais un cri de l'âme française, un réveil de sentiments qui sommeillaient.

Toute ma famille paternelle est des Flandres (1) :

(1) On a depuis longtemps oublié la facétie d'Abraham Dreyfus racontant, dans le *Gil Blas*, que j'étais d'origine juive et que mes grands-parents s'appelaient Treymont et étaient opticiens à Cologne. En province, quelques personnes ont cru cela et l'écho m'en est revenu. Aussi je ne trouve pas mauvais de mettre sous les yeux de mes lecteurs cet extrait de baptême que je retrouve par hasard dans des vieux papiers de famille :

« Extrait du registre des baptêmes de l'église paroissiale d'Escaupont, diocèse de Cambrai.

» L'an mil sept cens quarante cinq, le huit de juin, est né Jacques-Joseph Drumon, fils légitime d'Estienne, garde des bois de Sa Majesté, et d'Anne-Marie Rousseau ; il a été baptisé le même jour. Ont estez parrain et marraine : Jacques-Ignace Alglave et Anne-Joseph Rousseau, qui ont signé de même que le père.

» Je soussigné, curé d'Escaupont, certifie que le présent extrait est conforme à son original reposant en laditte paroisse; en foy de quoi j'ai délivré cet acte le quatre d'aoust mil sept cens soixante douze. »

ouvriers, gardes forestiers, tous braves gens et pauvres. Mon grand-père, qui ne quitta jamais Lille depuis son retour du service, était moitié ouvrier, moitié artiste, comme les artisans d'autrefois ; il était à la fois peintre en armoiries pour voitures et peintre sur porcelaine. Il s'en allait tous les matins à sept heures, quelque temps qu'il fît, au cimetière où dormait sa femme morte toute jeune ; il rentrait déjeuner avec du café au lait et travaillait jusqu'au soir. En son extrême vieillesse on lui apportait encore, parfois en plein hiver, un panneau de voiture qu'il peignait sous un hangar. Il n'a jamais franchi le seuil d'un estaminet, il n'a même jamais fumé ; il n'a jamais été malade et, dans un temps où la vie était à bon marché, il avait juste, quand il est mort, six mille francs d'économies.

C'est vous dire combien je m'esclaffe quand j'entends les beaux esprits d'Académie, les Passy et autres funambules qui semblent avoir pris pour eux la succession de ces mystificateurs à froid qui s'appelaient Henry Monnier et Bache et qui viennent dire au travailleur : « Mon ami, la panacée sociale est entre tes mains, un mot la résume, c'est l'épargne. »

Quels farceurs !

Mon grand-père du côté maternel, Buchon, était épicier à Bourges, il était président du tribunal de commerce, et il possédait quelque bien. De très bonne heure, il avait montré des dispositions à être un peu paillard. Un prêtre de notre famille, voyant cela, le fit marier à dix-neuf ans et il eut quinze enfants.

C'était un royaliste fervent et il refusa obstinément d'acheter des biens nationaux quoique, pour le dé-

cider à donner l'exemple, on le menaça de le mettre en prison. Quand j'étais jeune, je me disais : « Quelle bêtise il a faite ! Avec la situation qu'il avait, il aurait pu acheter, moyennant quelques liasses d'assignats, cinq ou six cent mille francs de biens qui vaudraient aujourd'hui un million ! » Je comprends maintenant que cet ancêtre m'a légué quelque chose tout de même : le droit de parler librement et de dire à certaines gens qui occupent une situation en vue dans le parti conservateur : « Avant de crier comme cela contre la Révolution, vous devriez restituer ce que vos parents y ont gagné. »

Quand la monarchie légitime fut rétablie, mon grand-père en éprouva une grande joie, il vendit tout ce qu'il avait et vint à Paris demander une place à son roi. Ma mère avait conservé le souvenir des cahotements de ce long voyage dans la lourde diligence du temps. Les jouets étaient rares alors, on lui avait fait une petite poupée avec du linge et elle la berçait pour oublier les fatigues de la route.

Mon crédule grand-père fut naturellement conspué dans tous les ministères où il se présenta. Les Bourbons, comme tous les êtres destinés à périr, étaient de cœur avec leurs ennemis; ils servaient sur leur cassette une pension de six mille francs à la veuve du général Turreau qui avait massacré les Vendéens et faisaient surveiller par la police la maison de ces Larochejaquelein, dont cinq étaient morts pour la cause royale.

On finit, je ne sais comment, par offrir à mon grand-père, dont les modiques ressources n'avaient pas tardé à s'épuiser, une place de greffier à Saint-Pélagie. C'était

sa vocation d'aller en prison ; les Jacobins voulaient l'y mettre comme détenu et les royalistes comme gardien ; il vit que ce n'était pas son affaire et, sans rien dire à personne, il partit pour la Californie et jamais plus on n'en entendit parler...

Le grand homme de la famille fut Alexandre Buchon.

Buchon, dont le nom est à peu près oublié aujourd'hui, fut avec les Michelet, les Guizot, les Augustin Thierry, un des rénovateurs de l'école historique française.

Moins bien doué sous le rapport de la forme que les grands écrivains que nous venons de nommer, il se chargea, pour ainsi dire, de leur fournir des munitions. Il apporta aux historiens, avec la publication de ses *Mémoires et Chroniques sur l'Histoire de France*, des matériaux d'un prix inestimable ; il fut un des plus ardents à vulgariser cette méthode nouvelle qui, sur un fait lointain, repousse les documents de seconde main, s'en rapporte exclusivement aux documents contemporains contrôlés les uns par les autres, écoute les plus humbles comme les plus illustres, s'extériorise en quelque manière pour voir avec les yeux et penser avec le cerveau de ceux qui ont assisté à la bataille, au conseil, à l'entretien.

La publication des *Mémoires et Chroniques sur l'Histoire de France* et du *Panthéon littéraire* aurait suffi à absorber l'existence d'un écrivain ordinaire ; elle est une étape seulement dans la carrière parcourue par ce travailleur d'une infatigable activité. Ses recherches sur la domination française en Grèce

constituent peut-être la partie la plus originale et la plus caractéristique de l'œuvre d'Alexandre Buchon. Mêlé de très près aux préoccupations de son temps, en partageant tous les enthousiasmes et toutes les ardeurs, il s'était passionné, comme tant d'autres, pour la cause des Hellènes. Cette sympathie qui se traduisit chez Byron et chez Victor Hugo par des vers immortels, chez Delacroix par des toiles admirables, s'était traduite chez le savant par des découvertes d'érudition.

Il avait parcouru pendant près de deux ans cette terre qui demeura toujours la patrie de prédilection de cette intelligence d'artiste doublée d'un savoir de bénédictin; il avait vécu de la vie des moines du mont Athos. Il partit profondément impressionné de l'organisation de ces principautés et de ces baronnies du Moyen Age qui transportèrent les institutions de l'Occident sur ce sol qui avait enfanté Platon, Phidias et Sophocle. Il ne revint à Paris que pour repartir d'un autre côté, remuer la poussière des archives de Bruxelles, de Venise, de Copenhague, de Florence, de Naples, de Corfou, copier partout les chroniques en vers des trouvères et des sirventes, les poèmes grecs rimés, les chartes, les diplômes, les pièces de tout genre qui jetaient un peu de jour sur ces gouvernements éphémères qu'on croyait jusqu'à lui appartenir au domaine de la légende.

Quelle que soit l'apparente aridité du sujet, c'est un étonnement d'abord, un enchantement ensuite, que de s'enfoncer à la suite d'un tel guide dans ce lointain à demi fabuleux qu'il explore d'un pied si ferme, qu'il éclaire de lueurs si vives. La sensation

étrange que produit un roman de chevalerie se mêle à l'admiration qu'inspire cette érudition sans pédantisme qui semble s'être colorée au soleil de l'Attique. Ces guerriers aux armures sonores qui chevauchent le long de ces chemins de l'Hellade, qui ont vu passer Hercule, Thésée et tous les tueurs de monstres, ont l'air de revenants de l'âge héroïque ; il semble que les Faunes et les Sylvains qui dorment depuis deux mille ans dans leurs cavernes vont surgir tout à coup en entendant ces cavalcades dans les vallées et sur les monts, et s'imaginer que les antiques centaures sont de retour.

C'étaient bien des centaures, comme l'écrit Buchon, que ces chevaliers toujours éperonnés et armés. Mais au lieu du vaillant Protésilas, d'Eumelus, fils du roi Admète ; de Philoctète, ami d'Hercule, de Podalire et Machaon, enfants d'Esculape ; de Polipetès, fils de Pirithoüs, vainqueur des Centaures et petit-fils de Jupiter, de Gonéüs, maître de la froide Dodone ; de Prothoüs, habitant les forêts du Pélion ; c'étaient Roland de Percy, Thierry d'Ostrèvent, Guillaume et Pierre de Bassigny, Jacques de la Baume, Robert de Trevel, Jean de Montigny, Guillaume Alaman, Roland et Albert de Canossa, Ulrich de Thorn, Eustache de Saarbruch, Berthold de Katzenellenboyen, Nicolas de Saint-Omer, Hugues de Besançon, Albert de Plessis qui occupaient les forteresses de Larisse, de Valentino, de Pharsale, d'Armyro, de Domocos et des environs de Pélion qui a conservé de l'un d'eux le nom de Plessis, forteresse dont les restes sont encore debout sur tous les contreforts des monts de la Thessalie, sur l'un des escarpements qui dominent ses plaines (1).

Tel est l'empire de l'imagination sur certains noms consacrés par la poésie qu'on a peine à s'habituer à

(1) *La Grèce continentale et la Morée.*

ces titres de marquis d'Athènes, de duc de Corinthe, de prince d'Achaïe. Les formalités du droit féodal, l'hommage simple ou l'hommage lige, produisent un effet bizarre quand ces cérémonies se passent près des Thermopyles ou sur les bords de cet Eurotas qu'on se figure toujours cachant sous des lauriers-roses le cygne divin qui fut épris de Léda.

Peu à peu, au contraire, la vision se dégage très grandiose de cette France de la chevalerie, prenant possession de cette terre qui fut la terre des héros.

Après la conquête, les chefs convoquèrent un parlement militaire qui se tint à cheval dans les plaines de Ravennique en Macédoine, et c'est là qu'on distribua les principautés et les fiefs. Geoffroy de Villehardouin, neveu du maréchal de Champagne, qui écrivit la *Chronique de Constantinople*, fut salué comme prince de Morée et d'Achaïe. Le seigneur de la Roche devint baron, puis duc d'Athènes et de Thèbes, d'autres, comme les suzerains de La Trémouille, de Toucy, de Charpigny, de la Palisse, de Périgord, de Courtin, de Ligny, de Brienne, de Bussy, de Lusignan, de Brary, d'Agout, d'Aunoy, devenaient ducs ou barons de Naxos, de Céphalonie, d'Orcos, de Chalcis.

L'héroïsme, les amours, les triomphes, les malheurs de tous ces vaillants inspirèrent de nouveaux rapsodes et Buchon raconte l'émotion qu'il éprouva en entendant, dans la campagne, aux environs de Sparte, de vieilles chansons qui se sont transmises de génération en génération dans le pays et qui célèbrent les aventures de nos compatriotes.

En se dirigeant sur Sparte par Astros et la Tzaconie, écrit-il, on aperçoit de vastes débris de châteaux-forts sur presque

toutes les collines qui protègent les passages. Un des plus intéressants est le château de la Belle, au-dessus du ravin de Xero-Campi et près d'Hagios-Petros et du couvent de Loucos. Là, on peut, comme je l'ai fait, assis au milieu des ruines, se faire chanter, par les bergers de la Tzsconie, la ballade antique répétée de bouche en bouche, en l'honneur de la belle châtelaine française, aux belles robes franques, au courage héroïque, au cœur pitoyable, qui défendit douze ans son château contre l'ennemi et ne fut trahie que par la bonté de son cœur ; aussi le nom de Château-de-la-Belle est-il resté aux ruines du château qu'elle avait défendu. Ces doux souvenirs de la patrie rafraîchissent le sang sur la terre étrangère.

Le grec même s'était francisé et le poème grec de Nicéphore Gregoras, que Buchon publia le premier, est tout parsemé de mots qui sortent de l'Ile-de-France.

La plupart des chevaliers, en effet, avaient fait venir leur famille ou s'étaient mariés à des Françaises. C'est ce qu'explique Ramon de Muntaner, le chroniqueur catalan qui visita le pays en 1309 : « Toujours, depuis la conquête, les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures familles françaises. Ainsi ont fait les autres nobles et chevaliers établis en Morée qui ne se mariaient qu'à des filles de chevaliers français. Aussi, disait-on, que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie de Morée et l'on parlait là aussi bien français qu'à Paris : *E parlavenaxi bell francés com dins en Paris* (1).

La Pape Honorius appelait la Morée une *Nouvelle France*, ainsi qu'on appela plus tard le Canada.

Il n'est pas possible à l'observateur social de n'être

(1) *Chonica del reys d'Arago.*

pas frappé de la puissance d'expansion, de la force d'action extérieure qu'avait cette France d'autrefois. C'est le contraire absolument de ce que nous voyons se produire aujourd'hui. La France, comme un astre qui s'éteint, entre peu à peu dans la période glaciaire et perd sa puissance de rayonnement. Nous portions jadis tout au dehors, notre langue, nos idées, nos vins ; aujourd'hui nous recevons tout de l'Allemagne : ses Juifs, sa bière et sa philosophie, les Bamberger et les Reinach, les bocks et Schopenhauer.

On a même le sentiment qu'on se couvre de ridicule en évoquant longuement ces grands souvenirs du Passé. Une nation quelconque qui aurait cette belle page dans ses annales s'en montrerait fière, elle honorerait l'historien qui la lui a le premier révélée. On a élevé des statues à des Ricard et à des Paul Bert et, à moins que je n'arrive au pouvoir, — ce qui me paraît peu probable, malheureusement pour mon pays, que j'essaierai d'affranchir du joug des Juifs, — Buchon n'aura jamais un méchant petit buste à Maneton-Salon, son village natal.

C'est comme cela, que voulez-vous ? Quand un savant d'origine allemande et juive, un Oppert quelconque, émet sous la forme d'un mémoire un petit vent baragouinant quelconque, tous les Français viennent flairer, admirer : « Est-ce fort, hein? » L'Académie vote d'acclamation le grand prix biennal à cet Oppert, qu'il ne faut pas confondre avec le correspondant du *Times*. Il y a deux Oppert ; tous deux sont Juifs, mais l'un des Oppert est cunéiforme, tandis que l'autre Oppert est simplement de Blowitz...

Ceux mêmes dont les ancêtres ont pris part à ces

conquêtes ne s'y intéressent en aucune façon. Si on parlait de cette histoire devant les invités de Rothschild ou de Hirsch, ils répondraient en ricanant : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Ce n'est pas dans le train du tout... Est-ce qu'Arthur Meyer est dans l'affaire ! »

Ce fut, d'ailleurs, à tous les points de vue, une figure originale que celle d'Alexandre Buchon. Tous les hommes de cette génération étaient vraiment taillés autrement que nous. Ce grand savant était un mondain passionné, il se plaisait aux conversations de salons, dans la société des femmes et il était chez lui, chez la comtesse Merlin, dont les chocolats furent un moment aussi célèbres que les thés de M^me^ de Liéven. C'était la nuit, au sortir d'une soirée ou d'un bal, qu'il prenait sur son sommeil le temps d'écrire ces livres graves ; il aimait les civilisations étrangères comme Philarète Chasles, les manuscrits comme Léon Gautier et Léopold Délisle, le monde comme Mérimée, les dettes comme Dumas père ; il constituait dans ses voyages de merveilleuses bibliothèques et les laissait vendre tous les dix ans pour liquider sa situation. (1)

(1) Le comte Riant qui, pendant toute une vie qui fut très brève mais féconde en travaux, s'est occupé de l'Orient latin, avait une profonde estime pour l'œuvre de Buchon et me disait souvent que le catalogue seul de sa bibliothèque avait été pour lui d'un précieux secours ; il m'avait demandé de retrouver le 3^e^ volume des *Recherches sur les établissements français en Morée* qui était terminé, qui figure dans l'inventaire dressé par le notaire et qui a disparu ; j'avais déjà mon opinion faite sur les choses de jugerie et je lui dis : « Si j'ai le droit pour moi, je serai certaine-

Eclectique de caractère, quoiqu'il eût combattu la Restauration et qu'il eût été condamné à la prison, il était lié avec tout ce que l'Europe contenait de personnages illustres ; ami du prince Louis qu'il allait voir souvent à Ham et auquel il devait présenter Louis Blanc, il était presque chaque année l'hôte de la reine Hortense à Arenenberg et la princesse, qui peignait fort joliment sur porcelaine, lui offrit même comme souvenir une tasse d'un dessin vraiment charmant : la vue du lac entouré de grands peupliers.

---

ment condamné; si vous voulez que je m'engage dans cette affaire, chargez-vous de tous les frais. Le comte Riant était décidé à risquer l'aventure, ce que sa grande fortune lui permettait de faire, quand la maladie dont il souffrait le terrassa et l'obligea à se retirer en Suisse où il est mort il y a trois ans, très sincèrement regretté de tous ceux qui avaient pu l'apprécier.

Ce qui m'a le plus frappé dans l'inventaire, c'est la mention de l'engagement au Mont-de-Piété par mon oncle de sa chaîne et de sa montre : Toute une époque est là-dedans. Cet homme de cinquante-six, qui occupait une situation considérable dans la science, qui avait publié d'innombrables volumes, qui avait été inspecteur-général des bibliothèques de France, qui était ami intime de la plupart des ministres, reçu familièrement au Château, mettant sa montre au Mont-de-Piété à la veille de sa mort comme un étudiant... C'est aussi joli que le dernier mot de Dumas. En 1870, il vient s'abattre chez son fils à Puy, épuisé, fini, après un labeur surhumain, il se déshabille pour se coucher et ne plus se relever et il dépose sur la cheminée un louis qui se trouvait dans son gousset. « Qu'on ose dire que je suis prodigue, murmure-t-il doucement, j'avais un louis en quittant Villers-Cotterets à dix-huit ans, je l'ai toujours. »

Buchon, d'ailleurs, fut très lié avec Dumas et il accompagna un des volumes du romancier : *Jeanne d'Arc*, dédiée à la princesse Marie, de commentaires développés et de notes qui sont encore très intéressantes à consulter après tout ce qu'on a publié depuis lors. Charles Nodier se chargea de l'introduction. J'aime beaucoup pour ma part ce volume publié par Gosselin en 1843 et qui réunit trois noms inégalement célèbres.

La tasse resta dans ma famille, on la montrait en disant : « Voilà la tasse de la reine Hortense ! » J'eus un jour l'inspiration déplorable de prendre cette tasse sous son globe et d'y verser du lait à un chat que j'aimais beaucoup, et le rappel de cette action inconsidérée couronna longtemps la série de reproches que l'on m'adressait : « Il a fait ceci, il a fait cela... et enfin il a fait boire son chat dans la tasse de la reine Hortense... »

Ce fut un esprit curieux, je le répète, que celui de Buchon. Il y a dans cette œuvre très variée des pages exquises comme dans le *Voyage en Suisse* et dans le *Voyage en Irlande*. En ses lectures à l'Athénée, Buchon fut un des premiers à faire connaître le théâtre anglais à peu près ignoré parmi nous ; il écrivait effectivement l'anglais aussi facilement que le français.

Avant la Grèce, l'Angleterre avait, aux heures premières de la jeunesse, séduit cet esprit prompt à s'enflammer. Trop pauvre pour parcourir l'Angleterre en touriste, Buchon s'était fait professeur de langue française pour l'étudier tout à son aise. C'est dans le comté d'Essex que Philarète Chasles l'aperçut pour la première fois, et il a raconté les circonstances de cette rencontre assurément imprévue.

« Un jour, écrit-il dans ses *Mémoires*, vers 1817, je me promenais à pied, seul, dans ces petits sentiers couverts du comté d'Essex que le houblon ombrage de festons et de feuillages, lorsque je me trouvai tout à coup sous une espèce d'arcade en ruines qui surplombait la route ; en levant le front, j'aperçus deux jambes d'hommes pendantes sur moi ; c'étaient celles

d'un lecteur niché dans le balcon d'une fenêtre supérieure ; la tête en dedans, les pieds en dehors, il lisait ainsi. Me reconnaissant pour Français à ma démarche et à mon habit : « Bonjour, monsieur, » me dit-il, du haut de son observatoire. J'entrai. Buchon, sous-maître dans une pension du comté d'Essex, et avec qui je fis connaissance de cette manière, avait une érudition moins pure que vaste et une patience hardie pour déchiffrer les manuscrits ; d'ailleurs, une science énorme, infatigable. Il a beaucoup publié et n'a été d'aucune Académie. »

Sans nous arrêter aux quelques critiques que Philarète Chasles, qui n'est tendre pour personne dans ses *Mémoires*, ajoute à ses éloges, il nous faut reconnaître que le croquis qu'il a tracé de l'auteur de *Panthéon littéraire*, est esquissé d'un trait assez impartial.

Il y eut, d'ailleurs, je l'ai dit, p[illegible] d'un point de ressemblance entre Philarète Chasles et Buchon. Tous deux furent violemment attirés vers les civilisations et les littératures étrangères, à une époque où l'on n'avait pas encore ouvert de portes dans la muraille de Chine qui nous séparait de l'univers : tous deux s'intéressèrent à trop de choses pour se concentrer sur une seule. La physionomie de ces curieux, de ces inquiets faciles à l'enthousiasme pour toutes les manifestations de la pensée humaine, gagne d'ordinaire à cette espèce de *papillonne* intellectuelle plus de relief et de piquant ; leur destinée littéraire, leur situation dans le monde savant, serait-il plus exact d'écrire, se ressent de ce goût pour le changement, de cette absence de fixité, de cette tendance à l'éparpillement.

Cet homme de tant d'esprit n'avait qu'une fai-

blesse : il prétendait que les Buchon descendaient de l'historien Commines et signa longtemps : Buchon-Commines. Je ne vois pas trop, je l'avoue, sur quoi il pouvait appuyer cette filiation, mais peut-être avait-il des papiers... Sur ces indications, je n'en suis pas moins allé au Louvre rendre visite à Commines que l'ymagier contemporain a représenté agenouillé sur son prie-Dieu à côté de sa femme Hélène de Chambes-Montsoraux. Je n'ai pas trouvé, à vrai dire, qu'il eût avec nous quelque air de ressemblance, mais sa devise m'a paru bonne : *Qui non laborat non manducet.*

Dès qu'il eut conquis une situation dans les lettres, mon oncle Buchon fut admirable pour les siens et particulièrement pour ma mère : il lui fit donner des leçons d'anglais et des leçons d'équitation, et pour fortifier sa santé un peu débile, il lui loua une petite maison de campagne et lui acheta même un cheval dont il oublia naturellement de payer la nourriture et qui, en attendant les avances de journaux ou d'éditeurs, était toujours sur le point de mourir de faim. Ce cheval fut le désespoir de ma grand'mère, bonne vieille provinciale, pleine de vénération pour son fils qui recevait chez lui presque autant de ministres et d'ambassadeurs que d'huissiers. Constamment en tête à tête avec ce cheval, la pauvre mère grand écrivait à mon oncle des lettres éperdues sur l'appétit extraordinaire de cet animal. Fidele à la doctrine des hommes de ce temps qui avaient dans l'avenir une foi mystique comme celle de Napoléon III, mon oncle ne répondait jamais sur ces questions-là ; il pensait que cela s'arrangerait...

Quand ma mère fut revenue à Paris, mon oncle la fit entrer dans l'atelier de Mme de Mirbel et bientôt, car, quoique chrétiens nous ne sommes pas plus bêtes que les Juifs dans notre famille, elle devint une miniaturiste de grand talent; elle eut au Salon de 1834 une médaille d'or, pour un beau portrait de jeune femme.

Tous mes amis, d'ailleurs, ont pu voir chez moi ces merveilles d'un art aujourd'hui presque entièrement disparu. Avec quelques souvenirs de ma chère femme ce sont les seules choses matérielles auxquelles je tienne en ce monde. A la veille de l'apparition de la *France juive*, au moment où je m'attendais à être poursuivi à outrance, saisi et vendu, j'avais préparé une malle pour mettre ces reliques avec quelques livres dédicacés par des amis et envoyer le tout au Vaudreuil, chez Raoul Duval. Après cela, j'aurais livré le bazar à tous les procéduriers instrumentistes de la Juiverie et j'aurais été habiter en meublé. J'avoue que j'aurai trouvé la chose assez pittoresque : tous ces flibustiers allemands qui ont dévoré ce pays jusqu'aux moelles, faisant mettre aux enchères la table de travail et les meubles de l'écrivain qui leur avait dit en face : « Vous êtes des voleurs. »

Ce fut chez mon oncle Buchon que ma mère rencontra mon père. Mon père, après avoir été répétiteur dans un collège, était venu à Paris, il avait suivi les cours de l'école des Chartes en travaillant pour Techëner, et il était devenu un paléographe fort habile ; il rendait d'immenses services à Buchon comme secrétaire. Buchon l'estimait beaucoup et ne

tarissait pas d'éloges sur son compte, mais naturellement il ne le payait jamais...

Mon père et ma mère s'aimèrent et firent part à mon oncle de leur désir de se marier. Mon oncle déclara qu'il se chargeait de fournir une dot à sa sœur et d'obtenir pour mon père un emploi considérable qui mît le jeune ménage à son aise. Mon père qui avait un bon sens infini dit à ma mère : « Buchon est un homme charmant, mais qu'il fasse uniquement une chose : puisqu'il est au mieux avec le préfet de la Seine, M. de Rambuteau, et qu'il dîne toutes les semaines chez lui, qu'il demande pour moi une place d'expéditionnaire à 1,200 francs. »

Mon oncle s'exécuta un peu à contre-cœur, car cela l'ennuyait de demander une place aussi minime. Le jeune ménage prit quelques meubles à crédit payables tant par mois; une sœur offrit six petites cuillères en argent; une autre dans la promenade à pied qui suivit la célébration de mariage, acheta une boîte de couteaux que j'ai vus encore à la maison de longues années après. Un nouveau foyer était fondé...

Je me rappelle d'avoir lu un joli discours de Coppée à une distribution de prix.

La femme d'un modeste employé de l'état civil, disait le poète, avait eu huit enfants, et à la mort de son mari il lui en restait quatre. La pension était très modique et pourtant il fallait faire vivre ce petit monde-là, tout en conservant une certaine apparence bourgeoise.

Grâce aux soins vigilants et à l'esprit d'ordre et d'économie de la bonne mère, les trois fillettes avaient toujours des robes fraîches et le petit bonhomme était toujours proprement vêtu. Il portait même pour aller au collège un caban d'étoffe écossaise qui lui donnait un petit air crâne

ce dont la maman était d'autant plus fière que c'était elle qui avait confectionné le caban. Et la bonne et brave femme, admirable de patience, d'activité, de courage, se levait le matin à cinq heures pour que ses fillettes eussent toujours des collerettes blanches. Souvent à la fin du mois on était gêné ; mais si le repas était maigre, la table avec sa nappe blanche était toujours proprette et on y mettait un petit bouquet pour la fleurir et la parfumer.

J'ai été le témoin de la vie de cette simple et noble amie et c'est parce que j'ai grandi auprès de cette femme que je suis devenu poète, car vous l'avez sans doute deviné, le petit bonhomme c'était moi.

Même du vivant de mon père c'était bien là à peu près l'existence que nous menions chez nous.

Quand on commence avec rien et qu'on n'a, pendant de longues années, qu'un petit traitement de 12 à 1,800 francs, on ne peut tenir une maison, élever deux enfants sans des prodiges d'économie.

Jamais je n'ai vu dépenser à la maison un sou inutilement. Tous les premiers du mois ma mère mettait une pièce de quarante sous dans la poche de mon père pour l'imprévu, au cas où il cassât un carreau, et, la plupart du temps, le matin du jour où l'on devait toucher, elle allait reprendre la pièce avec un geste que je me rappelle, pour qu'on ne restât pas sans un sou à la maison.

Chaque petite emplette, chaque objet qui venait peu à peu compléter l'humble intérieur était l'objet de délibérations préparatoires; on les regardait à la vitrine, dans les galeries de Rivoli avant de se décider; on remettait l'achat à un mois où l'on ne ferait plus de feu. De temps en temps on allait dîner sur l'herbe au bois de Boulogne, le dimanche, ou voir mon

parrain à Saint-Cloud, mais c'était tout une affaire et l'on y regardait à deux fois.

La gratification annuelle était escomptée d'avance. Un jour elle manqua et ma mère en eut un gros chagrin. J'entendis bien qu'on parlait de tout cela à voix basse, mais je ne compris pas complètement. Autant qu'il me semble me rappeler, c'était le chef de division, comme il arrive souvent, qui s'était gratifié lui-même aux dépens de ses employés. Ce qui est certain c'est que je vis le lendemain un grand trou béant dans la pendule en marbre noir qui est encore dans mon cabinet; on me dit qu'on avait donné le mouvement à réparer, mais l'horloger, j'en suis convaincu, était installé dans la même maison que le Mont-de-Piété.

La seule dépense de luxe de mon père était d'aller bouquiner en ma compagnie, d'acheter quelques volumes dans la boîte à 5 sols. Parfois, quand l'occasion était tentante, on consultait ma mère et on allait jusqu'à quarante sous pour des ouvrages en plusieurs volumes, mais jamais je n'ai vu pousser un ouvrage à cinq francs. Quelquefois, quand je me souviens de la passion de mon père pour les livres, je me dis : « Pauvre homme! comme il serait content au milieu de tous mes bouquins! »

Tous les détails de cette vie simple, de cette vie volontairement fermée et repliée sur elle-même, sembleront ennuyeux à mes lecteurs distingués; ils s'écrieront qu'il n'y a pas d'interlopie là-dedans, pas d'histoires comme on nous en raconte toutes les fois qu'une célébrité de la Juiverie entre en scène. Ces détails cependant auront leur prix pour d'autres; ainsi

que je le disais tout à l'heure, ils expliquent mon œuvre et l'écho qu'elle a eu.

C'est dans ces impressions d'enfance que j'ai puisé le respect de l'argent honnête et le mépris des gros voleurs juifs, c'est là que j'ai appris à comprendre ce qu'il y a dans une pièce de cent sous, ce que cela représente pour une famille, à me rendre compte de ce qu'il faut que les Rothschild, les Ephrussi, les Camondo, les Erlanger, les Bischoffsheim aient enlevé aux Français de ces pièces de cent sous pour posséder tant de milliards. Je connais ce qu'un nouvel impôt peut causer d'angoisse à la femme du peuple et je hais franchement, d'une haine robuste, ces bandits républicains qui, en pleine paix, en quelques années, ont augmenté les charges du pays de douze cents millions par an.

C'est ainsi que, par un contraste bizarre, j'ai contre moi les chefs du parti conservateur qui devraient m'aimer puisque je défends l'Eglise comme eux et que je suis tout près du cœur d'hommes qui, s'ils s'en rapportaient à ce que dit de moi la Presse juive, devraient me regarder comme un ennemi...

L'aristocratie française, qui semble se réveiller, avait, en ces dernières années, l'admiration de l'or mal acquis; elle était à genoux devant tout Juif allemand qui avait fait un *pouff*, lancé une entreprise véreuse, ruiné de pauvres diables et qui s'installait dans quelque somptueux hôtel du boulevard Malesherbes ou des Champs-Élysées. La masse française, au contraire, a le dégoût plus encore que la haine de ces fortunes maudites. Les vrais Français, ceux qui ont été conçus dans d'honnêtes lits, se rappellent

le mal que le père s'est donné pour les élever, la peine qu'ils ont eu eux-mêmes pour gagner leur pain et le pain des leurs en travaillant; ils sentent que je dis vrai, que je traduis ce qui est dans leurs âmes et, quand nous nous trouvons en présence, nous tombons dans les bras les uns des autres et nous comprenons que nous sommes frères...

Le prix de l'argent, ce que peut représenter de joie un argent bien gagné, les prodiges qu'accomplissent les bonnes gens avec une somme qui, en d'autres mains, serait gaspillée inutilement... Il y a à Paris des existences admirables sous ce rapport. Je me rappelle une brave femme qui éleva quatorze enfants tous propres, tous bien tenus et débarbouillés dès le matin. Elle faisait des ménages pour suppléer à l'insuffisance du salaire du mari. Ce salaire, en effet, ne rentrait jamais intact à la maison.

Un jour, par quel hasard je l'ignore, le mari apporte la paye complète. La pauvre femme court au marché... et perd l'argent... Jamais je n'ai contemplé de douleur plus poignante de ma vie, je vois encore cette poitrine de femme du peuple secouée par les sanglots sous sa camisole, le désespoir de cette malheureuse mère qui rêvait déjà avec cet argent à des souliers napolitains, à des jupes, à des bas pour toute la marmaille. « C'était fatal, s'écriait-elle, il était dit que la semaine n'arriverait jamais tout entière à la maison! »

— Maman, maman, ne te désole pas, criait une des petites filles, je pilerai des pavés!

La pauvre petite, en effet, avait eu une idée ingénieuse, elle prenait un pavé, le mettait en pous-

sière et vendait le grès aux voisins pour nettoyer les couteaux. Quand elle avait vendu pour deux sous de grès, elle les portait directement au porteur d'eau pour qu'il montât une voie d'eau et épargnât ainsi à la mère déjà vieille la peine d'aller jusqu'à la fontaine de la rue de Sèvres.

J'entends d'ici comme un coassement énorme. Ce sont des baronnes, toutes sortes de baronnes en *an*, en *eim* ou en *er*, Bechman, Lechmann, Staffmann, Wanheim, Wirweiller ou Zevyller qui se tordent de rire, qui font froufroutter, onduler, frissonner des robes de satin, de dentelles, de crêpe de Chine, des robes couleur aurore, crépuscule ou vieil or. « Comprenez-vous cela, mon cher duc, des gens... ah!... ah!... des gens qui comptent par deux sous, hou... hou... Mon mari a fait dernièrement un coup sur les cafés... hé... hé... hé... Accaparement et fausse nouvelle... Le grand jeu!... et cela lui a rapporté cent millions... et me procure en outre l'honneur de vous avoir chez moi. »

Ah! baronne, baronne, si les ouvriers n'étaient pas si lâches, s'ils avaient encore pour la vie le mépris des hommes d'autrefois, nous irions rendre visite à votre mari sans avoir besoin d'une invitation sur vélin... et votre mari, je vous jure, blêmirait s'il nous voyait entrer tout à coup...

Sur le fond de notre intérieur modeste se détache toujours pour moi la figure de mon père. C'était un homme tout à fait supérieur, d'une érudition immense, connaissant presque toutes les langues, un cerveau encyclopédique et vaste. Il avait projeté, sur un plan

tout nouveau, un dictionnaire étymologique de la langue française pour lequel il avait dressé d'innombrables fiches. Un jour, alors qu'il était tout jeune encore, il expliquait son projet à la Bibliothèque qui était en ce temps-là royale. Un de ceux qui assistaient à la conversation lui dit : « Vos idées sont très intéressantes, venez me voir, nous ferons quelque chose ensemble. » Celui qui parlait ainsi était Littré, alors peu connu du reste.

Mon père n'alla jamais voir Littré. Tout en travaillant pour lui seul, sans nul désir de publicité, il faisait son service au bureau avec une exactitude irréprochable, n'ayant jamais pris un congé de huit jours dans sa vie, adoré de tous, toujours là quand passaient des feuilles de présence inattendues et mettant des excuses aux absents. Une fois en colère il était d'une violence folle et je me rappelle d'un charbonnier qu'il lança par-dessus la rampe de l'escalier, parce qu'il insultait ma mère, mais d'ordinaire il était le plus doux des hommes ce qui, d'ailleurs, lui était facile parce qu'avec sa carrure athlétique il éloignait de tous la pensée de l'attaquer.

Il était pour tout ce qui touche à la délicatesse d'une susceptibilité farouche, presque maladive, il avait toujours peur d'avoir l'air de demander quelque chose ; il aimait son *moi* parce qu'il le respectait et il cachait ce *moi* avec un soin jaloux dans la crainte qu'on n'y touchât et qu'il ne fût obligé de le défendre. Il multiplia les démarches pour faire rapporter l'arrêté qui le nommait chef de bureau ; un chef de bureau pouvait en effet être appelé chez Haussmann.

Ce n'était pas toujours gai d'être appelé chez

Haussmann. La génération présente n'a connu que le bon petit père Haussmann qui assiste à des dîners chez Mme Marchesi, encourage les cantatrices et lit des vers au dessert ; l'Haussmann d'autrefois était plus ogre que cela. Comme tous ceux qui accomplissent de grandes choses, le terrible Séjan de la bâtisse était impérieux et peu tendre pour les chefs de service, il remuait ses employés comme des moellons. Si ce brutal préfet eût dit à mon père ce qu'il disait à beaucoup d'autres, quand il était de mauvaise humeur, mon père l'aurait certainement frappé et il aurait perdu sa place.

La place perdue... Vous voyez le désastre que cela représentait, les pleurs de la pauvre petite femme, le désespoir des enfants... Mon père envisageait ces perspectives d'avance et il demanda à rester sous-chef.

L'intérieur pour cet homme sans vice avait la poésie qu'il a pour le Flamand ; toute son âme était là, il se rappelait qu'il avait été malheureux et, parfois, nous racontait ce qu'il avait souffert pendant un hiver au moment où il travaillait pour les libraires : tout était gelé dans sa chambre et il se lavait les mains dans la neige ; un morceau de verre étant entré dans une main, il avait failli perdre le bras ; il ne pouvait plus rien faire et il avait eu très froid et très faim. Cela lui semblait doux à nous dire devant la cheminée avec un bon pot-au-feu sur la table.

« Les pères, a dit admirablement Blanc de Saint-Bonnet, ont des enfants qui ressemblent au fond de leur pensée. » Malgré mes fautes, malgré les déplorables milieux que j'ai traversés dans ma jeunesse,

j'ai été mon père pendant quelques années. J'ai eu comme lui, une fois marié, la crainte presque ridicule du foyer démoli, la résolution obstinée de ne rien faire qui pût troubler ceux que j'aimais. Je me disais : « Tu as tes petits cinq cents francs par mois à la *Liberté*, tu en gagnes autant avec tes autres travaux, si tu t'engages dans les mêlées, tu perdras tout, tu seras peut-être longtemps à retrouver une situation équivalente, tu ne pourras plus faire avec ta femme ton petit voyage chaque année ; si le loyer n'est pas payé, ta femme qui a une maladie de cœur et qu'un rien émotionne ne dira rien mais souffrira... Reste tranquille. »

On n'est pas libre de ses pensées ; il y a de ces pensées reflexes dont vous êtes irresponsable. J'eus une pensée de ce genre à l'enterrement de ma pauvre femme, à l'église même, au moment où Mgr d'Hulst donnait l'absoute. A travers l'horreur de cette séparation, le poignant souvenir de tant de jours heureux, l'appréhension de se retrouver seul le soir dans la chambre, je pensais : « Maintenant, nulle considération humaine ne me retient plus ; je vais donc enfin pouvoir parler ! »

Elle était douce l'existence de ces deux êtres en intime communion, qui ne vivaient que pour eux, qui habitaient dans cet opulent quartier des Tuileries, dans cette atmosphère de richesse et de luxe sans rien envier, en se disant plutôt : « Quel bonheur de n'avoir rien de tout cela ! »

Ma mère s'était identifiée absolument avec la conception que mon père avait de la vie ; elle avait vu

et entendu chez son frère et chez Mme de Mirbel, les personnages intéressants de l'époque dont je retrouve le portrait dans ses albums ; elle n'eut aucun regret de tout ce passé, elle renonça complètement à l'art et ses couleurs fines me servirent à colorier des images à un sou.

L'été, ma mère venait reprendre mon père à la musique, puis, après le dîner, on allait aux Tuileries ; on s'asseyait près du grand bassin sur des chaises, les premiers jours du mois, sur des bancs le reste du temps. J'allais rejoindre mes camarades ; on commençait une partie de baguette qui ne finissait qu'à la nuit et je pouvais courir libre à travers l'immense jardin. On renonçait vite, en effet, à poursuivre sérieusement celui qui était censé avoir la baguette, et chacun tirait de son côté.

Que j'ai vu là de beaux couchers de soleil du haut des terrasses, des jeux de lumière sur les grands marronniers, des horizons glorieusement empourprés au-dessus de la Seine ! Qu'elle m'apparaissait magnifique et émouvante cette place de la Concorde que je savais déjà par mon père avoir été le théâtre de si dramatiques événements ! Il me semble, malgré tant d'années écoulées, que je suis encore tout petit en contemplation devant ces splendides paysages urbains qui étaient toute la nature pour moi puisque je ne connaissais pas la campagne. Je me redis les vers de Chateaubriand rappelant à sa sœur les rives de la Dore.

Et le soleil si beau
Qui dore
La vieille Tour du More.

Quand la nuit venait on regagnait le tour des bassins où causaient les parents. La retraite avait passé dans une marche allègre, puis était revenue vers le château dans un roulement brusquement arrêté sous l'horloge. Sous les arbres on entendait, poussé par des voix rudes, le cri : « On ferme ! » Personne ne bougeait ; on se trouvait bien, l'été, dans cette fraîcheur, on attendait que les gardiens soient sur vous. Alors, on voyait s'ébranler lentement toute une masse confuse qui traînait le pas et qui quittait le jardin à regret. Dans un pêle-mêle humain qui ressemblait à un convoi d'armée en déroute s'avançaient des bourgeois, des ménages ouvriers, des bonnes remorquant un tas d'enfants avec des cerceaux, des petits navires, des ballons... Derrière les derniers militaires qui servaient de rabatteurs, le jardin, rentré peu à peu dans la solitude, prenait soudain avec ses blanches statues je ne sais quel aspect majestueux et sacré : on aurait aimé être l'Empereur pour avoir le droit d'aller se promener là tout seul...

L'hiver, quand le temps n'était pas trop mauvais, nous sortions quand même et nous faisions l'éternel tour par les galeries, le Palais-Royal et les passages. Je vois encore, à l'angle de la rue des Pyramides, avec le petit filet d'eau du bassin, les cailles de la Poissonnerie anglaise, un restaurant fameux de l'époque où mangeait, dit-on, le docteur Veron, quand Sophie n'était pas en verve... Et ce passage Delorme, si morne et si désert maintenant, l'ai-je assez vu alors qu'il était encore animé et vivant ! Je vivrais cent ans que j'apercevrais toujours dans mes souvenirs l'annonce du Racahout des Arabes et d'une teinture de cheveux

par un Malabar, avec une tête de cire à la vitrine, une tête barbue toute blanche d'un côté, toute noire de l'autre.

Le dimanche, mon père allait souvent causer avec un vieux médecin italien tout à fait bizarre, le corps tout ratatiné enveloppé dans une houppelande à grands ramages, la figure d'un jaune foncé étrange. Il avait eu une existence mystérieuse, il avait été prêtre, puis carbonaro et conspirateur, et il avait dû fuir son pays à la suite d'une condamnation à mort; il vivait avec sa cuisinière qu'il épousa à son lit de mort; il avait des pilules qu'on disait merveilleuses et fut un des derniers médecins du duc de Morny qui le décora et lui donna de bons conseils pour la Bourse. Après la mort du duc il voulut continuer à jouer, mais il n'avait plus de *tuyaux* et il perdit une grande partie de sa fortune qui avait été un moment considérable.

Le docteur était alors venu s'installer dans un immense appartement de la rue Godot de Mauroy, un appartement silencieux et triste, dans une maison sans bruit qui m'a toujours laissé l'impression d'un tombeau; il ne sortait presque jamais et ne s'occupait que de quelques clients aristocratiques qui n'avaient confiance qu'en lui, et qui l'envoyaient chercher et ramener dans leur voiture.

Pendant que mon père causait avec le docteur dans son cabinet, de la question italienne qui passionnait alors tous les esprits, j'attendais dans un salon magnifiquement meublé, mais à l'ancien style. Aux murs pendaient de vieilles toiles avec des noms écrits au-dessous sur des cartouches: des Danaé du Titien, des

Amours de l'Albane, des Assomptions du Guide, des batailles de Salvator Rosa, des moines du Dominiquin, des portraits enfumés d'Antonello de Messine. Je n'entendais jamais parler qu'avec admiration de cette collection qui pouvait, disait-on, valoir de quatre à cinq cent mille francs.

La fille du docteur était un peu plus âgée que moi, belle comme le jour, d'une beauté d'Italienne en son printemps, avec un port de déesse ; elle chantait comme un ange et plus tard refusa un brillant engagement à Ventadour ; elle venait me tenir compagnie et m'apportait des dragées dans les boîtes luxueuses que les clients du père envoyaient au jour de l'an.

Le père avait des idées à lui, il prétendait qu'une jeune fille ne doit rien ignorer et il avait appris l'anatomie à ma jeune amie qui me l'expliquait à son tour très ingénûment et sans fausse pudeur. Quand nous avions assez causé, elle me montrait ses livres d'étrennes : Les *Fastes de Versailles* et les *Femmes de Shakespeare*. Les *Femmes de Shakespeare* me semblaient ravissantes et je me disais : « Je voudrais bien avoir un beau livre comme ça à moi. » L'autre jour, j'ai trouvé pour cent sous sur les quais un exemplaire un peu piqué, je l'ai acheté en pensant à ma camarade d'autrefois et je l'ai regardé ; c'est très laid !...

La fille du docteur m'avait promis d'attendre pour se marier que je sois grand ; elle a épousé un employé d'assurances très chauve, très vilain et très bête et elle est morte en couches... La collection du docteur fut portée à l'hôtel Drouot après sa mort ; les Titien atteignirent cinquante francs, mais les Albane et les Guide ne purent dépasser vingt-cinq à trente francs.

Mon parrain eut l'Antonello de Messine pour quinze francs, et, dans un mouvement de générosité qui l'honore, il le rendit à la famille. Cette vente est certainement un des événements de ma jeunesse dont j'ai entendu le plus parler à la maison.....

Un filet de lumière passait par la porte du cabinet du docteur, mon père m'emmenait et nous revenions à travers ce Paris morne du dimanche. Nous traversions, je m'en souviens, la place du marché Saint-Honoré. En ce temps-là le marché se composait de grossières échoppes de bois, qui, toutes noires dans la nuit, avec les rats qui couraient à travers, produisaient sur moi un effet singulier.

Mon père m'expliquait qu'il y avait eu là jadis de verdoyants jardins et que sur cette place s'élevait le célèbre couvent des Jacobins où Richelieu vint souvent causer avec Campanella ; il évoquait les souvenirs du club des Jacobins, qui s'installa dans le réfectoire du couvent, et me rappelait qu'à peu près en face de notre maison était l'entrée du club sur laquelle on avait placé un écriteau : *Manufacture d'armes contre les tyrans*, écriteau que Marie-Antoinette allant à l'échafaud regarda quelques secondes avec surprise...

Après avoir grimpé les quatre étages, nous étions heureux d'être chez nous, nous éprouvions cette joie frileuse d'être en famille, dans un *chez soi* bien clos, devant un feu clair, alors qu'il fait froid au dehors. Vers huit heures, un cri plaintif, étrange qu'on n'entend plus guère aujourd'hui : Lanterne magique !... retentissait parfois dans le silence et, soulevant les rideaux, j'allais regarder l'homme qui jetait ainsi son appel à demi fantastique.

Cet intérieur commencé avec rien s'était constitué peu à peu, et ma mémoire me le montre encore très riant, avec le papier vert du salon, les vieilles gravures au mur, les meubles, venus peu à peu. Les flambeaux et les vases de la cheminée étaient le témoignage de la munificence de mon parrain qu'on invitait souvent à partager le pot-au-feu avec nous et qui s'acquittait ainsi de l'hospitalité reçue.

Lillois comme mon père, et élevé au même collège que lui, mon parrain était un homme excellent ; mais il était dévoré par une ambition effrénée ; il rêvait d'être chef de division et décoré. Il allait à tous les bals de l'Hôtel-de-Ville et faisait la cour aux femmes des chefs influents. C'est ainsi qu'il arriva à être un moment chef de cabinet du préfet, je ne sais si c'était Berger ou Haussmann. Malheureusement, mon parrain voulut faire grand pour se montrer digne du préfet et il manda des ouvriers pour clouer des tapis par terre. En entendant clouer toute la journée autour de lui, le préfet dit : « Qu'est-ce que ces gens-là ont donc à clouer ? » On lui répondit : « C'est votre nouveau chef de cabinet. » « Qu'on le flanque à la porte ! » s'écria le préfet qui, décidément, devait être Haussmann, et mon infortuné parrain fut remis simple sous-chef, tout en conservant, par faveur spéciale, un traitement de chef de bureau.

Mon parrain changea son fusil d'épaule, et il alla se loger à Saint-Cloud ou plutôt à Villeneuve-l'Étang dans une maison où jamais un arbre n'avait poussé et où l'on était obligé d'apporter de l'eau pour boire. C'était le voisinage du général Fleury qui l'attirait ; il espérait le rencontrer un jour et avoir l'occasion de

lui rendre un service. Il disparaissait pendant quelques mois quand il poursuivait ses projets ambitieux, puis, mon père le rencontrait et lui disait : « Allons ! Jean-Baptiste, manges-tu la soupe avec nous ? »

Parfois ma vieille tante venait le soir tricoter des bas de laine pour mon hiver. Quand la soirée se prolongeait un peu, mon père allait prendre un volume tout petit et très gros dans le tiroir d'une étagère qui, un peu cassée et désemparée, n'en a pas moins fini par s'échouer jusqu'à Soisy ; il lisait quelques vers des *Châtiments :* le *Manteau d'abeilles* ou l'*Égout de Rome.*

— Adolphe ! Adolphe ! soyez prudent, s'écriait ma tante qui semblait craindre qu'on n'écoutât à travers les murs.

III

Au collège. — Une pension aristocratique. — Les amis qui nous quittent. — Trop de lectures. — Mon cousin le missionnaire. — Grandeur et décadence d'un fort en thème. — L'Université et l'éducation religieuse.

Mon père s'était chargé de me former aux bonnes lettres. Il avait acheté quelques antiques livres de classe qui n'étaient pas plus mauvais que ceux d'aujourd'hui, et il m'instruisait le plus souvent en marchant, selon la méthode péripatéticienne ; il n'est guère d'allées des Tuileries où je n'aie décliné *Rosa* ou conjugué *luô, lueis.*

Quand le moment parut propice pour me mettre au collège, mon père me montra à un de ses vieux amis qui tenait dans le faubourg Saint-Honoré une pension aristocratique dont les élèves suivaient les cours du lycée Bonaparte. Après m'avoir entendu conjuguer pendant un quart d'heure, cet homme fut littéralement enthousiasmé, et, sur cette seule audition, il offrit à mon père de me prendre chez lui, en demi-pension, naturellement, sans nulle rétribution et uniquement pour le lustre que j'étais destiné à jeter sur l'établissement.

Quand je rentrais du lycée, ma mère me disait souvent : « Va au-devant de ton père dans la rue de Rivoli. » Et je rencontrais presque toujours mon père à la hauteur de la tour Saint-Jacques, en compagnie de deux employés de ses amis que je considérais avec respect parce qu'ils écrivaient dans les journaux. L'un maigre, le teint bilieux, avec l'air diabolique de Méphisto ou de Paganini, étroitement boutonné toujours dans un habit noir, parlait peu. L'autre, le visage rose et frais d'une jeune fille, débordant de santé et de vie, entassait paradoxes sur paradoxes, violences sur violences, outrageant tout haut Badinguet, développant des idées qui alors me semblaient énormes, traitant M. Scribe de scélérat et racontant chaque jour un plan de pièce.

J'écoutais bouche bée, et je disais à mon père : « Voilà un gaillard qui fera du bruit et qui est sûr d'être célèbre un jour, tandis que l'autre... »

— Tu es trop jeune pour comprendre, me répondait mon père, mais l'homme fort des deux est celui qui ne parle pas...

Le fougueux, l'homme d'extériorité était Gabriel Guillemot qui fut un moment un échotier amusant du *Figaro*. Je l'ai revu plus tard, jeune encore, à demi paralysé, s'appuyant sur sa canne et faisant tristement, toujours à la même heure, la même promenade du café Véron au café de la Porte-Montmartre — très étonné de me voir, moi qu'il avait connu grand comme sa canne, le dépasser même dans le journalisme.

Le silencieux, ainsi que l'avait prédit mon père, a fait quelque bruit dans le monde : il s'appelait Henri Rochefort...

Un samedi que j'allais ainsi à la rencontre de mon père, il me dit tout bas avec un peu d'émotion dans la voix :

— Eh bien ! quelle place ?

— Second...

Je sens encore la main de mon père trembler dans ma main, tant il était heureux.

Il quitta ses amis et me fit longuement raconter dans les Tuileries comment cela s'était passé.

C'était un succès qui devait faire plaisir à mon père, car la classe contenait près de soixante élèves. En arrivant je m'étais mis modestement dans un coin, car je suis de ceux qui se mettent volontiers dans un coin et qu'on vient y chercher tout de même. Quand on prononça mon nom le second, tout le monde me regarda et le professeur, l'excellent M. Legouez me dit :

— D'où sortez-vous, mon ami? où étiez-vous avant de venir ici.

— J'étais chez nous.

— Enfin quel était votre professeur ?

— C'était mon père.

Pauvre père ! Les larmes me viennent aux yeux en pensant que j'aurais pu lui causer tant de joie en étant un bon élève et que j'ai fini par en être un si mauvais.

Tout s'en mêla.

La pension où j'étais était installée rue d'Anjou, dans une ancienne petite maison du XVIII^e^ siècle, où avaient dû se passer de jolies fêtes. C'était ce qu'on appellerait aujourd'hui un établissement tout à fait *selected*. Un des Rothschild y fut quelque temps pensionnaire, mais il n'y était plus de mon temps.

Il y avait là des gens très bien. Beaucoup de marquis et beaucoup de comtes : Desmousseaux de Givré qui avait une figure charmante avec de longs cheveux d'un blond pâle et qui, devenu officier de cavalerie, est mort d'une chute de cheval, de Belleyme, Fleury, les deux Abeille. Émile était gentil et bon camarade. Albert, avec son visage blanc et sa main moite, avait je ne sais quoi d'efféminé et de fourbe qui me plaisait moins ; il avait l'air d'une grande chatte angora, il s'allongeait et se repliait sur lui-même avec des mouvements onduleux de félin. Déjà rhétoricien, il était placé juste derrière moi ; sa grande joie était de m'enfoncer des plumes dans le cou. Il faisait cela en s'étirant comme les félins et, quand on se retournait et qu'on voulait répondre, on ne trouvait plus qu'un écolier penché sur son devoir et qui vous regardait d'un air étonné. Il paraît qu'il est entré dans les ambassades et que, toujours prêt à expirer, il a, avec la vitalité propre aux chats, traversé la vie de

plaisir sans y laisser sa peau et que pour cette raison on l'a surnommé Trompe-la-Mort...

De tout ce petit groupe, il n'est pas sorti d'homme de valeur. Le mieux posé à Paris maintenant, c'est Fouret, un des directeurs de la maison Hachette, que tout le monde aimait et estimait jusqu'au moment où, par une servile complaisance pour les Rothschild, il a défendu la vente de la *France Juive* dans les gares, tandis qu'il y laissait vendre des pornographies (1).

Le seul de mes camarades avec lequel j'ai eu plus tard des relations suivies, était un homme admirablement doué et qui aurait pu prétendre à tout, mais malheureusement juponniste et que l'*odor di femina* a perdu. C'est lui qui m'a prêté le premier louis que j'ai emprunté et c'est à lui que j'ai prêté le premier louis que j'ai pu prêter. C'était, il m'en souvient, pour acheter un bouquet à sa dernière maîtresse...

Gaston de X*** est mort très jeune de la poitrine et sa fin a été tout à fait chrétienne. C'est une grande grâce que Dieu m'a faite d'aider toujours, même avant d'être chrétien, mes amis à bien finir, et je les ai presque tous trouvés très braves à cette heure, regardant bien la Mort en face.

L'ami dont je vous parle avait fait une excellente première communion et il avait conservé un souvenir profond de l'abbé Bossuet, qui dirigeait alors le caté-

---

(1) Il convient de féliciter le baron Tristan Lambert qui, dans les réunions d'actionnaires du chemin de fer de Lyon et du Nord, a énergiquement protesté contre ces mesures iniques devant Noblemaire et Rothschild qui n'étaient pas contents.

chisme; il désirait se confesser, mais ne voulait pas se confesser à un autre qu'à l'abbé Bossuet.

Je dis à Gaston : « Je vais te chercher ton homme, où est-il ? » — Il était autrefois à la Madeleine, mais maintenant je ne sais plus où il est.

Je me rappelle qu'il faisait ce jour-là un temps abominable; la neige tombait à flots. Je ne sais pourquoi je n'ai jamais eu de succès dans les paroisses riches. Je me disputai avec le sacristain et je battis en retraite en me disant : « Dans ces endroits-là ils ne sont pas engageants pour les sacrements. »

On m'apprit néanmoins que l'abbé Bossuet était curé de Saint-Louis en l'Ile; je m'y transportai. Le curé se mettait à table, il avait du monde à dîner; il se leva tout de suite, quitta ses convives et, sans perdre un instant, ce vieillard vint avec moi à l'extrémité de Paris pour consoler les derniers moments d'un être qu'il n'avait pas rencontré depuis vingt ans et dont le nom même ne lui rappelait rien de bien précis. Je trouvai cela très touchant.

Le soir je revis mon ami. Son visage exprimait une sérénité presque joyeuse ; je le quittai vers minuit, et, une heure après, j'entendis trois coups espacés frappés dans ma muraille. Tous ceux qui m'ont aimé, à quelque distance qu'ils soient de moi, me font ainsi leurs adieux en partant pour le grand voyage : c'est un bruit particulier et qui ne ressemble à aucun autre; il a je ne sais quoi de solennel sans être effrayant et fait vibrer quelque chose en moi ; je ne m'y trompe jamais et je me dis : « Je vais apprendre la nouvelle d'une mort demain. »

Mais revenons à ma petite pension. J'eus là un moment d'éclat, bien fugitif d'ailleurs, en répondant à Émile Abeille, qui me parlait en classe de sortir à quatre : « Nous aussi nous sortons à quatre ! » Nous ne nous étions pas compris : Sortir à quatre, pour moi, c'était sortir avec mon père, ma mère et ma sœur; pour lui, sortir à quatre, c'était sortir à quatre chevaux.

Je mentirais cependant en disant que j'ai souffert beaucoup dans ce milieu si différent de notre pauvre petit intérieur. Je ne suis pas un Jacobin, c'est-à-dire que l'envie ne figure pas parmi mes vices, qui sont nombreux ; je ne jalouse pas ceux qui ont plus que moi, et volontiers je dirai avec Veuillot : « Je voudrais rétablir l'aristocratie et n'en être point. » La haute vie n'éveille chez moi ni le sentiment de haine qu'elle inspire à certains Républicains, furieux de ne pas en faire partie, ni le frénétique besoin d'y entrer quand même, fût-ce à force de platitudes, qui est le trait dominant du Juif. J'aimerais mieux vivre dans une brasserie où je pourrais parler librement, que dans un salon, si je devais y être gêné pour exprimer mon opinion, mais je trouve que les salons avaient du bon, alors qu'ils n'étaient pas devenus le receptacle de tous les escrocs et de tous les voleurs de la Finance hébraïque.

Ce qui domine chez moi, c'est le désir de ne pas être opprimé ; or, j'étais opprimé bien légèrement, il est vrai, dans cette pension, où j'étais enfermé entre deux classes, et je ne demandai qu'à m'en aller.

Mon père fut encore là bon jusqu'à la faiblesse. On m'avait puni injustement. Je refusai de faire ma pu-

nition et j'en appelai à mon père, qui me donna raison... Ce fut en vain que l'instituteur, qui voyait avec chagrin s'éloigner le seul élève qui honorât l'établissement, multiplia les objurgations, en vain qu'il dit à mon père : « Je ne puis pas cependant faire capituler la discipline devant ce gamin. »

Mon père, qui ne cherchait en toute chose que la justice, lui répondit : « Tout ce que tu dis est parfaitement sensé, mais que veux-tu ? le maître à tort, mon fils a le droit pour lui. »

Une fois débarrassé de ce joug peu rude, je fus presque indépendant, et le lycée ne représenta plus qu'une corvée de quelques heures pour moi.

La lecture absorba tout mon temps. Le médecin italien apprenait l'anatomie à sa fille, mon père avait pour principe qu'un jeune homme peut tout lire, et je lus tout ce qu'il est possible de lire.

Joignez à cela l'absence de toute pratique religieuse. On m'avait fait faire ma première communion, mais voilà tout. Le seul prêtre qui entrât parfois à la maison était cet abbé Cambier-Drumont dont j'ai esquissé jadis la touchante physionomie, et dont Mgr Perraud a écrit la biographie. Brillant élève de l'École normale, il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir tous les fruits du succès : il renonça à tout pour se consacrer au Seigneur; puis, après un court séjour à l'Oratoire, dont il fut un des premiers membres, il eut soif de sacrifice et entra au séminaire des Missions étrangères.

Gamin déjà perverti, expert en ces saillies de Gavroche parisien qui ont l'aigreur des fruits verts, je ne trouvais que des risées pour ce visiteur et je

me livrais devant lui à ces plaisanteries idiotes, à ces plaisanteries à la Renan, qui sont bien coupables sans doute sur les lèvres d'un enfant, mais qui sont effroyables dans la bouche édentée d'un vieillard déjà entré à moitié dans la mort.

Le prêtre me répondait toujours doucement, car cet homme intrépide avait une allure timide; mais, quand je le vis pour la dernière fois, c'est avec un accent très ferme et presque avec un air d'autorité qu'il me dit, sur le seuil de la porte : « Je vais partir, mon cousin, et ne reviendrai peut-être pas; mais je prierai pour vous là-bas et vous redeviendrez chrétien. »

Il fit naufrage deux ou trois fois; il fut captif et mourut au fond d'une jonque en Chine, en joignant les mains et en murmurant : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Sans doute il a tenu parole et il a prié pour moi...

Ma gloire, comme futur lauréat de concours, ne dura qu'une année. En troisième, où je commençais à faire des vers français assez nombreux pour remplir des malles entières, j'étais déjà dans les traînards. On crut que le changement d'air me ferait du bien : on me dépota et on m'envoya à Charlemagne, dont je pouvais suivre les classes en allant déjeuner et faire mes devoirs dans le cabinet de mon père, à l'Hôtel-de-Ville. Je fus dès lors dans les derniers, sans pouvoir m'expliquer très bien pourquoi. Pour le thème grec, j'étais peu solide; mais, passionné pour la poésie, imprégné déjà de la lecture des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, j'ai fait certainement des discours

français avec lesquels j'étais régulièrement placé dernier, et qui étaient supérieurs à ceux de mes camarades qui obtenaient les premières places.

Au collège, comme dans la vie, tout dépend du classement initial; ou plutôt, on n'est jugé qu'une fois, et après cela on est classé. Si certains titulaires de la médaille d'honneur s'avisaient d'exposer sous le nom d'un artiste qui envoie depuis vingt ans au Salon sans avoir jamais eu de récompense, l'œuvre de l'artiste célèbre n'obtiendrait même pas une mention honorable.

C'est précisément cette ressemblance du collège avec la vie qui constitue le seul bon côté de l'Université. On y apprend à vivre avec ses semblables, à recevoir les pensums dignement, sans sourciller; à se faire, comme dans la vie, une moyenne de probabilités, et à tabler sur le hasard ou sur un pressentiment, une inspiration. Sur cinquante élèves que contenaient les classes autrefois, il y en avait six ou sept interrogés chaque jour, au petit bonheur, sans suivre aucun ordre, ce qui aurait rendu la défense trop facile. Une fois votre tour passé, vous pouviez rester quelque temps sans ouvrir un auteur, à moins que vous n'eussiez la malheureuse idée d'attirer l'attention sur vous. J'ai vu des externes qui avaient un don pour deviner le jour où le sort tombait sur eux, et qui étaient toujours prêts : c'étaient des êtres de pressentiment.

C'est bien la vie : l'enfant est absolument livré à lui-même. Dans les établissements religieux, le maître est un conseiller, un directeur, un ami; il devine les crises intérieures que traverse la jeune

âme qui lui est confiée. Un homme de la valeur intellectuelle et de la haute situation du Père Du Lac renonce à tout pour s'occuper pendant toute une semaine, en dehors des classes, d'un élève qui ne va pas, qui ne donne pas ce qu'il peut donner; il aura des tête-à-tête d'une heure avec lui; il s'informera de tout ce qui l'intéresse.

Il ne peut évidemment en être de même du professeur laïque. J'ai eu pour maîtres deux académiciens d'aujourd'hui, Camille Rousset et Boissier, et j'en ai gardé le meilleur souvenir, quoique Boissier m'ait souvent cinglé bien vigoureusement. Il devinait ma joie, ce diable d'homme, au moment précis où le tapin tenait déjà les baguettes levées sur son tambour, et il me flanquait trois cents vers avec l'air ironique, le sourire allusionniste qui annonçait déjà le futur professeur au Collège de France. Il s'essayait sur nous; il parlait de César, de Cicéron, du Rubicon, avec un air qui signifiait : « Vous comprenez bien que je veux parler de Badinguet et du coup d'État. »

Pauvre Badinguet! inoffensif tyran! Tout le monde s'en prenait à lui.

Aurait-on pu demander raisonnablement à des hommes qui avaient une œuvre à faire, la sollicitude, l'attention de tous les instants, la tendresse du maître religieux. J'imagine que si les cinquante élèves de sa classe fussent venus pleurer dans le sein de M. Rousset et lui demander conseil parce qu'ils avaient du vague à l'âme, il les aurait envoyés promener en leur disant : « Que diable! vous êtes bien gentils; mais à ce train-là, je ne finirai jamais mon *Histoire de Louvois*. »

IV

Entrée dans la vie. — A l'Hôtel-de-Ville. — La peur de la vie. — Les heures de crise. — L'existence de bureau. — La vie indépendante. — Le *Moniteur du bâtiment* — Un organisateur de concerts. — Giacomelli et la *Presse théâtrale*. — Les serpents à sonates. — Le *lied* de Wilhem. — Pick de l'Isère. — Les dimanches d'Henri Lasserre. — Un livre consolateur. — La *Chronique illustrée*. — A la brasserie de Fleurus. — La *Liberté*. — Le 123 de la rue Montmartre. — Emile de Girardin. — Comment on fait un journal. — Le petit Ebstein. — Les articles à trois sous la ligne.

L'entrée dans la vie fut dure pour moi. Mon père nous manquait à l'heure où il eût été le plus nécessaire, il fallait gagner quelque chose de suite ; on m'acheta un manuel de baccalauréat en me disant de me préparer moi-même et à dix-sept ans, quand j'eus mon diplôme, on me fit entrer a l'Hôtel-de-Ville où je fus excessivement malheureux. La situation était très supportable ; avec les souvenirs qu'avait laissés mon père, je n'avais qu'à suivre les conseils du poète :

A faire de chemin mon tout petit bonhomme.

Que voulez-vous ? L'idée de rester éternellement dans une administration me donnait le spleen. Je trouvais épouvantable cette obligation de venir à une heure fixe, et les minutes me semblaient des siècles.

Je serais mort d'ennui sans le voisinage de Martinet. Fils du célèbre graveur, membre de l'Institut, Martinet ne semblait pas plus fait que moi pour être

un bureaucrate ; c'était un fort gaillard, jovial, expansif, chantant tout le répertoire de l'Opéra avec une magnifique voix de ténor. Nous commençâmes, je m'en souviens, par échanger des coups ; je lisais naturellement au lieu de travailler, et un jour je laissai *François le Champi* ouvert sur une table, et en rentrant je ne le retrouvai plus. Martinet me dit : « Le chef est venu, il n'était pas content et il a confisqué le bouquin. » Je voulais aller redemander le volume, on me retint ; je me doutais de quelque chose. Je regardai dans le pupitre de Martinet où je trouvai mon *François le Champi*. Je lui dis des injures, il s'élança sur moi, on nous sépara et Martinet fit du café... Jamais on n'a fait du café comme Martinet, on venait en prendre des annexes les plus lointains, de l'Assistance publique et de l'Octroi.

C'était vraiment un aimable et amusant garçon. Désespérant d'arriver à temps pour la feuille de présence, il s'était logé rue de Rivoli, en face de l'Hôtel-de-Ville. A dix heures cinq, on voyait se dresser sur un balcon du sixième étage un homme à demi-nu qui expliquait par gestes qu'il s'habillait à la hâte ; parfois une ombre en peignoir apparaïssait derrière lui et semblait attester la sincérité de ces intentions. A dix heures quinze, Martinet, un peu plus vêtu, se montrait pour rassurer les amis ; à dix heures vingt, les camarades se livraient à une mimique éloquente pour déclarer qu'on ne pouvait plus attendre et le garçon de bureau, levant sa feuille en l'air, annonçait qu'il partait.

Aux fenêtres, tous les employés suivaient avec un intérêt poignant toutes les phases de ce drame et

les paris s'engageaient sur la question de savoir si, cette fois, Martinet arriverait ou n'arriverait pas.

Après un moment d'anxiété, la porte s'ouvrait avec fracas et Martinet entrait, haletant, tout déboutonné, et disait en signant :

— Voilà ce que c'est que de demeurer près de son administration, on se fie à cela et l'on arrive en retard ; le plus sage est d'habiter très loin...

J'avais loué une petite chambre au sixième, dans notre maison, et j'ai passé, certes, là, les plus mauvaises heures de ma vie.

Le long du toit, régnait une étroite bande de plomb par où grimpaient les couvreurs, j'enjambais ma fenêtre et j'allais me promener là, sans comprendre comment je ne me suis pas heurté aux bosses de zing de cette gouttière à tout instant raccommodée et comment je n'ai pas roulé cent fois sur la chaussée. Je penchais la tête pour voir en bas, discerner le pavé et retenais en même temps mon corps en arrière, partagé entre une sorte d'attraction vers l'abîme et l'instinct de la conservation. Je me disais parfois : « Aujourd'hui je vais prolonger encore le demi-cercle et voir un peu plus le pavé... »

Quand je pense à cela dans mon lit, j'ai un sursaut d'épouvante et je me jette en arrière ; moi qui n'ai le vertige nulle part, j'ai le vertige d'en bas en passant devant cette maison dont je n'ose pas regarder le toit. J'ai comme la sensation du bond que j'aurais fait dans l'espace, si Dieu ne m'avait pas protégé et si je n'avais pas eu quelque chose à accomplir.

Qu'est-ce qui m'attirait là ? Je n'en sais rien. Était-

ce le désir seulement de regarder toutes ces maisons, ces effets de toit la nuit, qui sont d'ailleurs tout à fait pittoresques, et, le jour, d'apercevoir les arbres lointains des Tuileries, d'où parfois arrivaient des échos de musique militaire, et sur lesquels flottait, en été, comme une poussière d'or. Il me semble plutôt que cet espace béant était pour moi l'image de la vie elle-même, de la vie que j'interrogeais, dont j'avais peur, et au fond de laquelle je voulais regarder. Je n'ai pas eu une seconde fois la tentation, l'idée, la velléité même de me tuer, mais je pensais toujours à ceci : « A quoi tient la vie ? Comme c'est peu de chose ! » et peut-être aussi : « Comme il serait doux de finir tout de suite avant d'avoir commencé ! »

Je rentrais par la fenêtre de ma chambrette, tout découragé par cet entassement de maisons et je me disais : « Comment comptes-tu entrer dans ce Paris, t'y faire une place dans la littérature, toi qui n'as rien, pas un sou en poche, pas de relations, pas de protections, pas de talent... rien, rien, rien... »

C'était un rêve insensé en effet. Aujourd'hui le premier venu peut s'introduire dans la presse par le reportage, s'y faire rapidement une place s'il est intelligent et actif, mais, en ce temps-là, une situation dans un journal était une véritable fonction publique, un emploi auquel on n'arrivait que difficilement. Publier un livre, avoir un éditeur, était le fait seulement de quelques hommes tous connus et peu nombreux.

Je ne pouvais pas rester chez moi. Quand j'avais dîné dans un de ces affreux restaurants du Palais-Royal où l'on donnait pour dix-huit sous des nourritures chimériques qui avaient l'air de quelque chose

et qui ne tenaient pas au corps, je m'en allais le long des quais, toujours devant moi, jusqu'au pont de Sèvres et je revenais par Saint-Cloud, heureux d'avoir vu des lumières de ponts sur l'eau, des jardins de villas parfumées, des champs et des arbres prenant dans la nuit des formes bizarres.

Il était trop tard pour me coucher, j'allais flâner aux Halles et j'achetais des fleurs qui sont merveilleuses à cette heure matinale quand le voyage à travers Paris ne les a pas flétries. J'avais une jolie voisine, employée dans un magasin de modes, dont la fenêtre donnait sur la même gouttière que moi et je déposais ces fleurs sur sa fenêtre. A son réveil elle était stupéfaite et ne pouvait comprendre d'où ces fleurs venaient.

Quand il me restait vingt sous je les donnais à un commissionnaire pour porter à mon sous-chef une lettre dans laquelle je lui disais que j'étais retenu par une cérémonie de famille et que je le priais d'excuser mon absence.

La vérité m'oblige à dire qu'on ne m'accablait pas de besogne. Une circonstance fortuite, tout en attirant sur moi la réprobation de mes chefs, avait contribué à me rendre le travail bien peu pénible. Je faisais des expéditions et des ampliations pour des autorisations d'ouvrir des carrières et des champignonnières et cela se terminait par la formule : « *Approuvé* : le sénateur-préfet de la Seine. » Le sénateur-préfet n'avait plus qu'à signer.

Je fus mal inspiré un jour par le sentiment des proportions et je mis « le sénateur-préfet » tout en bas de la page; il y avait juste la place pour une

signature microscopique comme celle de Girardin. On introduit mon affaire dans un beau portefeuille et le chef de service, qui justement était appelé chez le préfet, emporta le tout. Quand le sénateur-préfet voulut tracer son paraphe hautain au bas du morceau il ne trouva pas la place et il eût vite fait de jeter le papier au nez du directeur en lui disant : « J. F. où voulez-vous que je signe? »

Le directeur se précipita chez le chef de section qui s'élança chez le chef de bureau et la tempête finit par arriver jusqu'à moi. On comprit à mes réponses que l'administration n'aurait jamais à compter sur mes services, mais le souvenir de mon père était si vivant encore parmi tous ceux qui l'avaient connu qu'on ne me renvoya pas; on se contenta de me dire : « Ne faites rien, voilà tout ce qu'on vous demande. » « D'ailleurs, ajouta sans amertume le chef du personnel, vous ne devez pas avoir le temps de travailler beaucoup, car je vois par les feuilles de présence que vous êtes à chaque instant retenu par des cérémonies de famille... Vous avez donc une famille bien nombreuse? »

De temps en temps une terreur traversait l'esprit de mes supérieurs, le chef entr'ouvrait la porte du bureau et disait anxieux :

— M. Drumont ne fait rien, n'est-ce pas?

— Oh! non, monsieur, après un petit somme il est allé faire un tour dans l'administration...

Je passais effectivement une partie de mon temps à errer dans l'Hôtel-de-Ville, j'affectionnais particulièrement la galerie des Fêtes où j'admirais les peintures vraiment décoratives et gaies à l'œil de Cabanel, de

Français et de Paul Flandrin. Je rencontrais là des jeunes gens qui déambulaient comme moi ou qui allaient fumer des cigarettes dans des coins obscurs. Pendant ce temps-là des employés qui avaient la vocation de l'administration travaillaient, restaient à leur place de 10 heures et demie à 4 heures et demie, s'interrompant à peine pour déjeuner sur le pouce. Je me disais : « Si jamais je suis ministre je mettrai de l'ordre dans tout cela. Je ne supporterai pas dans mes bureaux un seul employé faisant de la littérature ; je payerai un an d'appointements à l'employé qui se trouvera dans ce cas, ce qui lui donnera un peu de loisir pour préparer quelque œuvre, mais je le mettrai à la porte sans hésiter... »

L'employé-homme de lettres est à la fois la plaie de l'administration et de la littérature ; il ne donnera jamais une note personnelle et indépendante et il fait une concurrence déloyale aux écrivains de profession qui ont à se préoccuper du pain quotidien.

Mon seul mérite est de savoir prendre résolument mon parti à de certains moments. A la fin d'un mois je touchai mes cent francs et je ne reparus plus... Si la Providence continue à bénir mes travaux vous lirez un jour à l'*Officiel* cette mention : « Restitution anonyme à l'État : 550 francs. » C'est moi qui rendrai à l'État l'argent que j'ai reçu indûment, car certainement en six mois je n'ai pas produit pour plus de cinquante francs de travail effectif.

Le hasard vous sert souvent. J'avais pour voisin, à mon sixième, un homme jeune encore qui s'occu-

pait exclusivement de journalisme : c'était Alfred d'Aunay, mais Alfred d'Aunay svelte et mince, Alfred d'Aunay plein de candeur. Il avait fondé un journal, le *Moniteur du Bâtiment*, qui s'imprimait justement derrière l'Hôtel-de-Ville, sur les marches de Saint-Gervais ; il m'emmenait à l'atelier le jour où il faisait le journal, et je humais avec délices l'odeur de l'encre d'imprimerie, je regardais avec respect ces caractères qui permettaient d'exprimer sa pensée et de la communiquer aux autres.

Dans le *Moniteur du Bâtiment* dont Alfred d'Aunay m'ouvrit les colonnes, les pensées que je pouvais communiquer aux foules étaient d'un ordre forcément restreint et se bornaient à des appréciations sur le fer forgé, qui avait déjà des tendances artistiques. J'avais espéré que d'Aunay cèderait à mes instances et consentirait à publier quelques vers, mais il s'y refusa obstinément.

Pour paiement, d'Aunay me donnait à recouvrer des quittances d'abonnement récalcitrantes, et je partais dès l'aube pour trouver au gîte les entrepreneurs et les maîtres-maçons : quelques-uns payaient, d'autres refusaient, demandaient du temps ; certains offraient le vin blanc.

Le *Moniteur du Bâtiment* n'eut qu'une durée éphémère, et je connus des heures douloureuses.

Quand les Français, commandés par le maréchal de Richelieu, eurent enlevé Port-Mahon, la ville réputée imprenable, ils voulurent se rendre compte de la façon dont ils l'avaient prise : ils essayèrent, par passe-temps, de se hisser de nouveau du dehors sur des murailles qu'ils avaient escaladées sous le feu de

l'ennemi, alors qu'elles étaient garnies de canons ; ils ne purent y parvenir.

Il en est un peu ainsi de la vie, et de la vie littéraire surtout. On se demande parfois comment on a pu faire pour résister, pour durer, pour avancer, pour tirer de sa cervelle tous les articles qu'on en a tirés et pour s'instruire en même temps. C'est la vie, encore une fois : poussant, poussé, on arrive quand même quand on doit arriver.

Bien entendu, je n'ai pas l'intention de raconter ma jeunesse. Par cet été torride et coupé d'orages incessants, il est difficile d'apporter aux problèmes sociaux l'attention qu'il faudrait; je m'amuse à crayonner quelques lignes dans mon jardin, en regardant mes roses; mais je ne veux pas vous ennuyer outre mesure. Je peindrai peut-être quelque jour tous les personnages illustres ou grotesques que j'ai rencontrés sur le pavé de Paris, mais je ferai cela seulement si, par malheur, je deviens vieux, après m'être retiré dans une ville paisible, une ville de Bretagne que je vois déjà.

Tous mes souvenirs me reviennent avec des visions de maisons. J'aperçois toujours, dans une maison de la rue Richer, avec un commissionnaire en marchandise et un emballeur dans la cour, l'escalier un peu sombre que je montais pour aller à la *Presse théâtrale*.

Le directeur de la *Presse théâtrale*, Giacomelli, dont le nom est à peu près inconnu de la génération actuelle, était un homme surprenant qui, pendant vingt ans, organisa à Paris des centaines de concerts par hiver; il était le chef avoué de ces êtres funestes

que Léon Rossignol appelait « des serpents à sonates ». Ce fut lui qui organisa les concerts Wagner, qui lança la Patti, Tamberlick et la plupart des prima donna des Italiens.

En cas d'urgence, on n'avait qu'un signe à faire à cet homme terrible pour qu'il mît sur pied, en une heure, une armée de pianistes, de violonistes, de violoncellistes, de harpistes, de trombones. Tout cela se ruait chez Pleyel et chez Érard, sûr d'y trouver des gens venus avec des billets de parquet, de stalle, de pourtour; on applaudissait, et quelques jours après, des mères singulières venaient, avec leur fille, remercier Giacomelli d'avoir assuré l'avenir de leur enfant.

Ce fut à la *Presse théâtrale* que débutèrent Rochefort, Guillemot, Gasparini, La Pommeraye, et bien d'autres que j'oublie. Giacomelli donnait généreusement deux francs la colonne à ses rédacteurs, seulement on ne payait pas l'été...

Je remonte aussi bien souvent, en rêve, l'escalier d'un hôtel meublé de la rue de Provence, et je me trouve en présence d'un Allemand blond-filasse qui s'appelait Wilhem; il était d'une taille gigantesque, long, long comme un violoncelle qui serait tout en manche; il avait une femme dont les yeux étaient en faïence, une femme toute petite, toute fluette, toujours trottinante comme une souris; le matin, quand j'arrivais, ils buvaient du thé accompagné d'immenses beurrées et, en mangeant, ils se regardaient avec amour.

Giacomelli m'avait dit un jour : « Je veux faire quelque chose pour vous. Je connais un musicien

allemand qui a un *lied* à traduire en vers français; il vous donnera bien soixante francs our ce travail. »

Oh! ce lied!

J'ai monté cet escalier au moins vingt fois, et je n'ai jamais désiré soixante francs comme j'ai désiré ceux-là.

Il s'agissait d'une hirondelle qui arrivait en plein hiver.

J'apportais le morceau et ce Wilhem, qui ne se départissait jamais d'une douceur angélique, me disait :

— Ce n'est pas cela tout à fait... Il y a dans le texte « la gentille petite hirondelle » ; vous vous rendez bien compte?... Gentille... L'hirondelle est gentille... La musique exprime cela, n'est-ce pas, Mina?

— Oh! oui, mon ami, la musique exprime cela!

Je remportais mon œuvre, et je revenais le lendemain.

— Tout y est, maintenant!

— Et la neige? Vous comprenez bien... l'hirondelle s'est trompée de route; elle croit trouver du soleil, elle arrive par un temps de neige. La musique exprime cela, n'est-ce pas, Mina?

Je finis par renoncer et par laisser cet homme avec son *lied*.

Je me revois encore très triste dans la rue de Belleville, ayant sous le bras un énorme registre recouvert d'une toile cirée noire.

Il existait en ce temps-là un éditeur d'une extravagante fantaisie, sachant à peine lire et écrire et aimant, par une sorte d'instinct, non les lettres, mais la figure des lettrés. Monselet, Fernand Des-

noyers, le légendaire auteur de *Bras noir*, Armand Lebailly, un poète mort tout jeune, avaient élu domicile chez lui, et il est resté de leur collaboration un volume extraordinaire dont nous sommes cinq ou six tout au plus à posséder un exemplaire : *Une journée de Pick de l'Isère.*

En dehors des poètes qui lui coûtaient, Pick avait deux ou trois volumes qui lui rapportaient beaucoup : le *Code Napoléon expliqué*, l'*Histoire de France racontée au Prince impérial*, que d'innombrables commis-voyageurs, dressés et disciplinés par lui, vendaient par centaines de milliers dans toute la France. Cet éditeur me tint un jour ce propos fort sensé :

— Vous cultivez la littérature, c'est fort bien, mais vous mourez de faim. A quoi vous sert votre intelligence? Voyez mes commis-voyageurs; ils savent à peine ce qu'on apprend à l'école mutuelle et quelques-uns, en travaillant trois ou quatre heures, gagnent, très honorablement somme toute, cinquante francs par jour. Faites comme eux, et quand vous aurez le pain assuré, vous aurez tout le loisir d'écrire ce qu'il vous plaira.

Ce raisonnement était irréfutable. Pick m'offrit à m'enseigner comment on s'y prenait, et le lendemain matin il sortait avec moi et se précipitait dans la première boutique qu'il rencontrait. C'était un cabaret. D'un geste, Pick repoussa les buveurs et écarta les verres alignés sur le comptoir, pour haranguer plus à son aise le cabaretier.

— Bonjour et bonsoir !... Je suis Pick de l'Isère... je vous apporte le Code Napoléon... un splendide volume... avec reliure dorée... Les cinq Codes... Napo-

léon... Mon père était un soldat de la Grande-Armée.

Il regardait les assistants en parlant et roulait des yeux blancs en faisant des gestes incohérents... L'homme souscrivait, signait sur l'immense registre et voulait à toute force payer d'avance quoiqu'il n'eût rien vu, quoiqu'on lui dît qu'on ferait passer chez lui ; les clients l'imitaient...

Pick entra chez un faïencier, chez un épicier, c'était la même chose ; au bout d'une heure, il avait de l'argent plein ses poches.

— Voulez-vous essayer d'un autre quartier ? me dit-il, en hélant un fiacre. Cocher, à Belleville !

A Belleville, Pick s'élança dans le petit kiosque du surveillant de la station, m'entraîna avec lui quoiqu'on ne pût pas tenir trois là-dedans et fit signer ce malheureux. Puis il remonta en voiture en me disant : « Vous voyez que ce n'est pas difficile ! Servez-vous de votre intelligence ! »

J'eus comme un vertige quand je me trouvais tout seul ; je me rappelai bien les mots, mais je sentais que le sorcier avait emporté le charme qui les faisait réussir. « Enfin, pensais-je, il faut essayer. » J'entrais chez un boucher, et je lui dis : « Monsieur, je viens vous proposer le Code Napoléon... c'est un livre qui pourra vous être utile dans le commerce et qui n'est vraiment pas cher. » Tout cela était parfaitement vrai.

Le boucher me regarda et me répondit : « Merci, monsieur, c'est inutile. » J'insistai ; il me montra les ménagères qui attendaient qu'on leur distribuât le gîte à la noix ou la côtelette de veau et qui indiquaient le morceau qu'elles préféraient.

Je franchis ensuite la porte d'une mercière dont la petite sonnette rendit un son fêlé et grêle et la bonne dame me remercia poliment pendant que la petite fille me regardait curieusement.

Je compris qu'il était inutile de m'opiniâtrer et je me repliai sur Paris avec mon gros baluchon sous le bras en pensant à plusieurs choses : d'abord me disant que je ne déjeunerais pas ce jour-là, m'expliquant bien ensuite ce que c'est que le suffrage universel, la force particulière d'un Pick obtenant avec des paroles vagues l'adhésion de gens qui ne savent pas ce dont il s'agit, enfin m'affirmant à moi-même que tout finirait par bien tourner et que je ferais un jour des livres...

Ma rencontre avec Henri Lasserre eut une sérieuse influence sur mon avenir et m'ouvrit tout un horizon d'idées que je ne soupçonnais encore que vaguement.

Je n'étais qu'un débutant, tandis que Lasserre, mis en lumière par le retentissant succès de sa réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan, était déjà connu de tous. Il venait de fonder un journal hebdomadaire, le *Contemporain*, qui comptait parmi ses rédacteurs M. de Riancey, de Pesquidoux, Léon Gautier, Daniel Bernard. Arthur de Boissieu, l'auteur des *Lettres de Colombine* et des *Lettres d'un Passant*, écrivit là quelques chroniques étincelantes et Freycinet y signait sous le pseudonyme d'Alceste des pensées d'une philosophie un peu amère.

Au contact des hommes de talent qui se groupaient autour de Lasserre, je sentis tout ce qui me manquait

pour devenir un écrivain. C'était la maison de la causerie, en effet, que ce petit appartement de la rue de Seine ; je me rappelle avoir vu là, réunis à la même table, Boissieu, Barbey d'Aurevilly, Raymond Brücker et Théophile Sylvestre, et je vous assure que ce jour là j'écoutais plus que je ne parlais.

Tous quatre étaient vraiment de prestigieux causeurs et, quand je vois la presse du boulevard tirer le canon quand un journaliste juif peut trouver par hasard un mot à peu près drôle, je me souviens de ces après-midi du dimanche qui étaient des éblouissements. Raymond Brucker, déjà bien âgé n'était plus que l'ombre de lui-même, mais il était semblable à ces vieux châteaux où parfois revient un esprit et, à certains moments, il se retrouvait tout entier avec la verve puissante et railleuse de sa jeunesse.

Le plus brillant remueur d'idées, c'était encore Lasserre ; il était plus homme de conversation, plus naturel, plus spontané, plus improvisateur que Barbey d'Aurevilly qui préparait toujours un peu ses effets et qui boudait lorsqu'on ne lui accordait pas un peu de silence au moment où il lançait les fusées de son feu d'artifice.

En bon méridional, Lasserre, lui, parlait au milieu du bruit; il avait, avec des aperçus d'un ordre tout à fait supérieur, l'esprit de mots parisien, le secret de ces phrases qui font *clic clac* et qui, dans une antithèse, dans un choc de syllabes, dégagent une lueur soudaine, sont parfois un portrait, une définition.

Lasserre avait juré de me convertir et, sous ce rapport, je lui fus longtemps une cause de chagrin. Sans doute, à mesure que mon intelligence s'élar-

gissait, je comprenais mieux le rôle social de l'Eglise et l'ineptie des attaques dirigées contre elle, j'étais déjà un catholique de cerveau, mais de là à être un vrai chrétien il y avait loin.

Le retour est facile à ceux qui ont été élevés chrétiennement, qui ont conservé dans leurs désordres certaines habitudes religieuses. Le pas, au contraire, est rude à sauter pour ceux qui ont perdu complètement la foi ; les plus droits sont précisément les plus lents à se décider car, souvent le Diable, qui excelle à tromper les hommes, nous fait prendre des hésitations qui tiennent à nos vices pour une noble aversion de toute hypocrisie. En ces choses, d'ailleurs, Dieu est le seul maître de l'heure, lui seul fait naître ce moment de la grâce où, comme le dit Lacordaire, « le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. »

Ce n'est pas aujourd'hui, d'ailleurs, que je peindrai la curieuse physionomie de Lasserre : en mes pérégrinations à travers le passé, j'envoie simplement un cordial bonjour à l'ami de ma jeunesse, je salue aussi ce livre immortel : *Notre-Dame de Lourdes*, qui fit tant de bien aux âmes.

Quelle joie ce doit être au soir de la vie de se dire qu'on a été l'ouvrier d'une œuvre pareille ! Songez-y un peu : quelle faveur de la Destinée, d'avoir écrit un livre qui a consolé des millions de créatures humaines, qui a été traduit en vingt-deux langues, en tamoul, en indoustani, en chinois ; qui, en attirant les multitudes vers Lourdes, a eu la puissance de faire surgir une ville nouvelle, une basilique, des

édifices sans nombre dans un endroit obscur, dont le monde jadis ignorait l'existence!

A l'heure où je vous parle il y a un malade, un être triste cloué sur un lit de douleur qui lit *Notre-Dame de Lourdes* et dont l'âme assombrie est comme illuminée par le récit de la divine apparition. On le lit, le doux livre, dans les réfectoires de couvent qu'il parfume de sa poésie, à des vieillards infirmes, à des orphelines abandonnées de tous ici-bas et qui, ce soir, en s'endormant, verront dans les paysages enchantés que l'écrivain excelle à peindre, la Dame de toutes les miséricordes, l'amie des bergères et des pauvres, leur sourire et leur montrer le ciel.

C'est beau d'avoir écrit ce livre universel, ce livre tiré à plus d'exemplaires que les œuvres les plus vantées et les plus bruyantes de ce siècle et de n'être ni comte romain, ni député, ni chevalier de la Légion d'honneur, ni académicien.

Les académiciens, ce sont des gens comme Ludovic Halévy, qui nous montrent sur des tréteaux des individus qui ressemblent à des créatures humaines et qui, atteints de l'épilepsie juive, dansent le cancan au bruit de la musique d'Offenbach en criant : Évohé!... *Bu qui s'avance... Bu qui s'avance... Voilà le sabre... le sabre, le sabre de mon père...*

Ceux-là, c'est Jules Simon qui les reçoit. Cette réception m'a fait toujours penser à une gravure coloriée qui jadis s'étala longtemps sous les arcades de la rue de Rivoli. On y voyait, sous les globes lumineux d'un bal public, Alice la Provençale ou Finette la Ballocheuse, je ne sais trop, enlevant d'un coup de pied le chapeau d'un monsieur grave qui lui servait

de vis-à-vis. Le monsieur avait un chapeau gris, il était très digne et en même temps, il plongeait le regard sous le jupon tuyauté que la chahuteuse faisait bouffer en levant la jambe.

Les étrangers ne peuvent comprendre ce bizarre classement qui met toutes leurs idées en déroute, ils n'en reviennent pas de voir honorés et mis aux premières places des hommes qui n'ont produit que des turpitudes et des infamies, tandis que des hommes dont l'univers entier sait le nom, semblent ne pas exister pour Paris. Il faut analyser la situation, expliquer à ces braves gens que ce qu'ils croient voir n'est pas la France, c'est un *consortium* de pornographes, d'histrions, de réclamiers, de Juifs et de judaïsants frottés de lettres, auquel se sont affiliés quelques écrivains parasites moyennant la promesse de leur faire une petite place. C'est nous qui sommes la France et nous n'attendons que l'occasion pour jeter à l'égout toutes ces idoles, pour déchirer tous ces faux chefs-d'œuvre et pour piétiner sur toutes ces gloires de carton.

Les chefs du *consortium* prévoient du reste ce qui les attend, ils savent que la catastrophe prochaine balayera jusqu'à leur trace et qu'après avoir occupé si longtemps, au mépris de toute justice, une situation si considérable, ils sont promis dans un avenir prochain à tous les outrages et à toutes les huées. On sent parfois dans certaines pages de Simon et de Renan, à côté d'une peur effroyable de la mort, comme un désir de mourir avant la fin, de jouir quelques années encore et de partir avant la débâcle...

Quand le *Contemporain* eut disparu, je cherchai d'autres journaux pour accueillir ma prose. Fort heureusement, d'Aunay qui avait la vocation des journaux et qui eut cent fois dans la main l'unique cheveu de la Fortune, sans pouvoir le retenir jamais, fondait la *Chronique illustrée*.

Les appointements n'étaient pas considérables, mais on était nourri deux fois par semaine, les jours où le journal s'imprimait chez Lahure.

C'était un des gais restaurants de la rive gauche en ce temps, que la Brasserie de Fleurus. Beaucoup d'artistes célèbres venaient là et tenaient à honneur d'enrichir les murailles de quelques toiles qui, peu à peu, avaient fini par constituer un véritable musée. La chère était bonne et on ne présentait jamais la note que lorsqu'elle atteignait des hauteurs exagérées, encore n'insistait-on pas. D'Aunay, d'ailleurs, se rattachait à la génération d'autrefois, il aimait beaucoup mieux payer une note de cinq cents francs que de débourser vingt francs.

Vieillot, un type bien extraordinaire encore, qui après avoir été le secrétaire de Dumas père, était devenu le secrétaire de la rédaction de la *Chronique illustrée*, témoignait toujours d'un désespoir comique quand il s'agissait de franchir le seuil de cet établissement.

— Nous allons encore dépenser une cinquantaine de francs aujourd'hui dans ce café ; si Thérésa vient nous rendre visite on boira du champagne comme l'autre soir, crois-tu que je n'aimerais pas mieux qu'on me fasse une avance à la caisse et aller manger un ordinaire ?

— Que veux-tu ? mon pauvre ami, le propre de l'homme vraiment supérieur est de se plier aux circonstances.

Vieillot se pliait aux circonstances en maugréant.

Ce fut là que j'écrivis, je m'en souviens, un article sur Girardin, qui m'ouvrit les portes de ce qu'on appelait alors « la grande presse ».

La Brasserie de Fleurus avait une espèce de jardinet qui donnait sur le Luxembourg. On était là très bien pour travailler pendant l'été. Vieillot était remonté au journal en se plaignant toujours d'avoir trop de bien-être, et je brossai là une jolie étude bien vivante et d'un accent très juste sur Girardin, dont le journal publiait le portrait le lendemain.

Girardin fut ravi, m'adressa une lettre charmante et me dit : « Venez me voir : la *Liberté* a besoin de vous. »

Malgré toute la bonne volonté de Girardin, il fallut cependant la croix et la bannière pour parvenir à entrer. Comme article de début, j'eus à faire l'assassinat d'une malheureuse fille publique, la fille Rispal, égorgée rue Saint-Honoré. Je montai avec le concierge visiter la chambre, que je vois encore, avec un bouquet de fleurs d'oranger sous un globe et des flacons et des verres sur la table.

J'étais chargé aussi de la *Dernière heure* au Corps législatif. Je m'asseyais confortablement, j'écoutais, puis, crac, comme Cendrillon au coup de minuit, il fallait, au moment le plus intéressant, se remettre en voiture et arriver pour trois heures trente-cinq, dernier délai. Entre temps j'abordai le *leading* article, l'étude littéraire, le portrait des célébrités du jour — le tout pour trois cents francs par mois.

C'est à partir de ce moment que je commençais à être heureux et je pense toujours avec émotion à cette vaste salle du 123 de la rue Montmartre, qu'ont traversée, rien que de mon temps, tant d'hommes de talent, tant de débutants, d'importuns, de besogneux. Que de disparus parmi tous ceux qui se sont assis à toutes ces petites tables, qui ont rédigé dans ces coins : Girardin lui-même, Paul de Saint-Victor, Albert Duruy, Camille Farcy, Aimé Dollfus, Jules de Précy, Bouchery, Blanquet, Lavigne, Jean Tapié qui s'occupait d'agriculture et parlait sans cesse des engrais !

La *Liberté* d'alors était ouverte à tous, malgré les objurgations de Girardin, qui recommandait chaque matin, par un message spécial, d'éviter les causeries inutiles, de s'occuper uniquement de faire un *bon journal* et de proscrire impitoyablement « ceux qui pénétraient dans les rédactions pour y dérober le plus précieux des biens : le temps. »

Vers trois heures on entendait crier, c'était Mario Proth, toujours mécontent, qui venait chercher pour la correspondance Asseline, la fameuse *dernière heure*, les nouvelles de la Chambre, du Sénat. Presque en même temps arrivait Paul Foucher, toujours poli, toujours souriant, s'embarrassant toujours dans le balai que manœuvraient les garçons, qui déjà nettoyaient les salles, et disant toujours, avec la même intonation de voix : « Quoi de nouveau ? » Il ouvrait la bouche avec le mouvement du poisson qui va gober l'hameçon, et il écoutait avec cette bouche. Tout lui était bon, les plus invraisemblables nouvelles ne l'étonnaient pas, et de son geste paisible il saisissait son crayon pour les coucher sur son carnet et les

transmettre à l'Europe par la voie de l'*Indépendance belge*.

Un autre Foucher, qui était de Careil celui-là, un homme trop bien mis, long de taille, long à parler, venait avec une régularité désespérante nous apporter des petits bouts de papier ; c'étaient des réclames pour ses conférences au boulevard des Capucines. Si j'avais prédit alors que ce fâcheux, que tout le monde évitait, deviendrait ambassadeur de France en Autriche, on m'aurait certainement assassiné.

Parfois le bruit cessait un peu. On entendait dans une pièce isolée quelqu'un qui lisait ses épreuves à haute voix, qui scandait ses phrases pour s'assurer si elles avaient le nombre, la belle eurythmie chère aux Grecs. C'était Paul de Saint-Victor qui corrigeait son feuilleton.

Bic aussi a quitté cette terre. Quel type que ce Bic ! Administrateur du journal, il avait une façon qui n'était qu'à lui de prononcer « Môsieu de Girardin. » Dès qu'on s'approchait de la caisse avec des airs qui révélaient à son œil expérimenté qu'on allait réclamer une avance, il levait au ciel des bras énormes et poussait, avant même qu'on eût dit un mot, de véritables rugissements, des rugissements qui ressemblaient aux efforts d'un tigre qui se gargariserait. Il n'était point imprenable, cependant, et on le savait : il possédait dans son bureau même une collection de tableaux et il avait commis autrefois une satire contre Victor Hugo et le romantisme. Il s'attendrissait dès qu'on témoignait le désir de voir les tableaux, et il était vaincu dès qu'on l'avait décidé à lire la légendaire satire, qu'il récitait d'une manière absolument

effrayante, avec des intonations rauques et des stridences sauvages qui faisaient tressaillir les abonnés devant le guichet.

C'est pour Girardin que semble avoir été créée cette expression : « Une personnalité bien parisienne. » Il a été incontestablement un des maîtres de Paris, il a eu l'argent, l'influence, le talent, il a toujours été au premier plan et de ce triomphant, qui tenait tant de place, il ne reste absolument rien. Il est mort à la veille d'être ruiné et sachant qu'il allait l'être; il avait dû renvoyer sa femme à la suite des scandales que l'on sait, désavouer son dernier enfant; le fils qu'il avait légitimé, à peu près sans ressources, est allé chercher fortune à l'étranger, sa bru a divorcé avec ce fils et s'est remariée. Tout ce qui garnissait cet hôtel, que l'Europe entière connaissait, a été dispersé. On ne trouverait pas trois francs, sur le quai, des vingt-cinq volumes des *Questions de mon temps*. C'est à peine si quelque survivant des générations d'autrefois a une pensée pour le grand publiciste disparu en passant devant l'hôtel de la rue La Peyrouse, en ce quartier des Champs-Élysées qu'il aimait passionnément, car il correspondait à son idéal de vie élégante et luxueuse. Et cependant, l'homme que l'oubli recouvre ainsi, a été le plus étonnant journaliste de son temps ; pour arriver à ce résultat d'être oublié huit jours après sa mort, il s'est levé toute sa vie à cinq heures du matin.

C'était un homme, un vrai moderne, le précurseur de nos petits *struggle for lifeurs*, mais avec une intelligence autrement puissante qu'eux. S'il n'avait pas aimé l'argent et les jouissances qu'il donne, s'il avait

ou le désintéressement des sectaires, il aurait été certainement, avec son implacable logique, son caractère impavide, son absence totale de toute fibre émotionnelle, de toute considération de personnes, le plus terrible des révolutionnaires.

Je n'ai jamais rencontré d'être humain qui eût fait plus complètement table rase dans son esprit de toutes les conceptions sociales ou religieuses du Passé, de toutes les traditions sur lesquelles vit le monde : il avait un cerveau d'enfant trouvé, d'enfant de la nature à qui les ascendants n'ont fait aucun legs, ni legs d'argent, ni legs d'idées. Celui-là pouvait se dire indifférent en matière religieuse, car jamais la pensée de Dieu ne le préoccupa un instant, elle n'entrait pas dans son entendement et jamais il n'a écrit une ligne contre les prêtres ou contre l'Église.

C'est là le signe de l'homme dont l'indifférence effraye, parce qu'elle est sincère. Tout au contraire les faux athées qui nous entourent, témoignent par leurs insultes, par leurs railleries, par leurs blasphèmes de l'obsession qu'exerce sur eux la question religieuse; ils ont bien plus peur de l'Enfer que les catholiques les plus timorés, car on n'attaque pas, avec une telle continuité dans la haine, des dogmes auxquels on ne croit pas. En dehors du Juif ou du Juif déguisé en libre-penseur qui obéit à l'impulsion d'une haine héréditaire, d'une haine de dix-huit cents ans, croyez bien que les anti-cléricaux démonstratifs, ceux que la vue d'une soutane horripile sont des gens qui brûlent du désir d'aller se confesser, seulement Satan les tient et ne veut pas les lâcher...

Ce fut un drôle d'être encore une fois. Il était froid

comme le marbre qu'il aimait. La peinture, avec ses tons brillants et chauds, lui inspirait un invincible éloignement, la sculpture seule l'intéressait avec sa blancheur mortuaire et la hautaine rigidité de ses formes. Pour le réchauffer un peu il fallait la société des femmes avec lesquelles il était aussi affable et prévenant qu'il était sec et cassant avec les hommes; il aimait, très platoniquement d'ailleurs, tout ce qui était féminin, les caquetages de femmes, le froufrou des jupes ; avec la femme il était en confiance, il s'épanouissait, il se dilatait ; tandis qu'avec l'homme son premier mouvement était de se rentrer en lui-même, de se replier comme le batracien sous sa pierre.

On a tout dit sur la façon dont il dirigeait son journal, rien ne lui échappait et quand, par malheur, on avait contrarié quelques-uns de ses projets, il n'était pas tendre.

Je n'ai jamais contemplé une colère plus terrible que la colère blanche de cet homme si maître de lui d'ordinaire, à propos d'un article de Bachaumont, qui signait alors Panoptés, sur *Malgré tout* de Georges Sand. L'Impératrice s'était cru désignée dans ce roman, et, dans une lettre à Flaubert, la correspondance de l'auteur d'*Indiana* nous montre l'émotion que ce livre avait produit aux Tuileries.

Assuré d'être nommé sénateur à la prochaine promotion, habitué des *lundis*, Girardin fut littéralement transporté de fureur en voyant les très inoffensives allusions que la *Liberté* s'était permises sur le livre.

Au moment où je franchissais le seuil, en compagnie du bon Liévin, pour aller déjeuner avec la conscience du devoir accompli, je sentis passer sur moi une

trombe humaine qui se précipitait dans la rédaction et qui me refoula à l'extérieur. C'était Girardin en jaquette claire, en cravate à pois bleus, Girardin à vingt ans, jetant en entrant ses gants sur la glace, bondissant littéralement à travers les tables, poussant des cris aigus.

L'infortuné qui remplaçait le secrétaire de la rédaction le jour où avait été publié le malencontreux article, et à qui sa situation tenait à cœur, fut congédié, et, après tant d'années, je le vois encore distinctement dans la posture où il subit l'assaut. Il avait à la hâte quitté son vêtement de travail pour prendre le vêtement ordinaire, afin de faire honneur à son rédacteur en chef, mais il fut interpellé avant d'avoir pu entrer dans son veston, et il reçut l'avalanche dans la position navrante et comique à la fois d'un malheureux qui voit disparaître la place sur laquelle il compte pour nourrir ses enfants et qui ne peut arriver à passer sa manche.

Toutes les catastrophes, du reste, étaient arrivées dans le numéro de la veille. On avait osé attaquer Pinard ! Mais le rédacteur chargé des comptes rendus de la Chambre fut sauvé par sa présence d'esprit. Comprenant que c'était le premier choc qui était à craindre, il s'enferma dans son cabinet et ne se montra point. J'aperçois encore Girardin secouant frénétiquement le bouton de la porte que l'autre tirait à lui énergiquement du dedans. C'était d'une gaieté énorme. Inutile de vous dire que le rédacteur en question était un Sémite. Il n'y a que les fils de cette race pour avoir ce sens pratique de la vie. Il renonça aux lettres, et fit une fortune à la Jacques Meyer.

Ce fut un des plus favorisés dans la grande poussée judaïco-républicaine qui suivit la victoire de l'Allemagne. Pauvre petit reporter parlementaire, Ebstein avant le 4 Septembre avait des bottines éculées qui faisaient peine à voir ; quelques jours après le 4 Septembre, il relevait déjà la tête et venait nous annoncer qu'il avait obtenu une fourniture militaire considérable. Quelques années après nous l'avons tous connu possédant trois à quatre millions, un hôtel et paradant au Bois avec les plus jolis chevaux de Paris.

Au moment de la mort du Prince impérial Girardin publia sur le pauvre petit prince tombé si loin de son pays, un article qui était affreux, quand on se souvenait de la bonté avec laquelle l'Empereur et l'Impératrice avaient été visiter l'écrivain à Biarritz, quand il eut perdu sa fille. Je ne pus m'empêcher de rappeler à l'illustre publiciste l'épisode de ce malheureux rédacteur renvoyé pour avoir laissé passer une plaisanterie sur Pinard. Il me regarda de son œil rond et eut l'air de me dire : « Que vous êtes bête ! »

A cette heure dernière de l'Empire, Girardin croyait bien tenir une part de ce pouvoir auquel il avait aspiré toute sa vie, et qu'à mon avis, avec sa nature autoritaire, il aurait admirablement exercé. Bien peu maintenant se rappellent, au moment de la formation du ministère Ollivier, l'éblouissante réception où la famille impériale, le corps diplomatique, les ministres, le tout-Paris d'alors se pressaient rue de Villejuif. Girardin attira dans un coin Dollfus qui était alors secrétaire de la *Liberté* et lui dit : « L'Empereur vient de m'annoncer que j'étais ministre des

Affaires étrangères, je vous prends pour chef de cabinet. »

Quand on nous fit part de cette nouvelle, nous fûmes pleins d'allégresse et nous nous mîmes à entonner en chœur la chanson du jour :

Ils sont heureux, car ils sont homogènes.

A quoi tient la destinée? Girardin aurait certainement fait un autre ministre des Affaires étrangères que cet inepte duc de Gramont; journaliste, il a pu réclamer la *Marseillaise* à l'Opéra; ministre, il aurait, avec son tempérament glacial, regardé où il allait et n'aurait jamais déclaré la guerre dans les conditions ridicules où elle fut commencée.

Dollfus, avec qui j'ai fait jouer un petit acte au Gymnase : *Je déjeune à midi*, était un des rares hommes avec lesquels Girardin s'épanchât à demi. C'était encore un être exceptionnellement doué et à qui tout semblait promis, mais son étoile se voila tout à coup. Il éprouva cette *peur de la vie* qui est un sentiment plus commun qu'on ne croit à notre époque; les uns l'éprouvent à la première marche, les autres s'arrêtent au milieu de l'escalier, s'allongent sur le palier et refusent d'aller plus loin : il avait renoncé au journalisme pour écrire des romans, il ne put arriver à trouver un éditeur pour les imprimer; il se souvint alors d'une petite ville moyen-âge que nous avions visitée ensemble, Senlis, célébrée par Nerval. Il s'installa dans la cité dormante, se mit au lit et ne bougea plus. Un oncle lui fit une rente modique, et il mourut là, tout jeune, doucement...

On me pardonnera de m'attarder à ces souvenirs. Un peu de notre jeunesse demeure dans ces vieux bureaux de journaux. Dans ces escaliers noirs que l'Histoire a montés si souvent, annoncée par quelque nouvelliste hors d'haleine, il semble encore entendre parfois l'écho de la voix d'un camarade emporté par la mort, le rire de quelque plaisanterie amicale.

La figure de Girardin, d'ailleurs, a pour moi un certain attrait, précisément par son côté énigmatique et fermé. C'est lui qui m'a ouvert le premier les portes d'un grand journal, il faisait cas de tout ce que j'écrivais ; il avait été profondément touché de la façon dont j'avais parlé de lui, après la guerre, à un moment où il n'avait pas accompli sa dernière évolution et où il était un peu tenu à l'écart de tous les partis. Jamais, cependant, nous n'avons eu ensemble une de ces bonnes causeries comme on en a, dans la vie littéraire, même avec des ennemis ; nos natures étaient probablement trop dissemblables pour qu'un contact pût s'établir : au bout de cinq minutes, nous restions courts tous les deux. J'ajoute que cet homme, qui adorait le luxe, qui avait une si large installation de vie, ne m'a jamais offert la plus légère gratification, ne m'a jamais proposé la plus minime augmentation dans la rétribution de mon travail.

Parmi tant d'innovations ingénieuses dans le journalisme, il avait eu l'idée de publier, la veille du Salon, ce qu'on appelle la *Fleur du livret*, un liste de toutes les œuvres intéressantes à un titre ou à un autre. Il me chargeait de faire ce choix pour le *Petit Journal*, et, pour un myope, je vous assure que

c'était une besogne de chien. Aujourd'hui, les critiques d'art sont dans du coton, on les laisse pénétrer deux ou trois jours à l'avance au palais de l'Industrie ; on leur remet des livrets. De notre temps, ce n'était pas la même chose, il fallait entrer comme par surprise, se démancher le cou pour trouver le nom du peintre, et se torturer la tête pour découvrir le sujet exact.

Girardin payait bravement ce travail trois sous la ligne et j'étais content tout de même... Remarquez qu'à cette époque j'étais déjà connu, j'avais, pendant quatre ans, tenu, comme on disait jadis, le sceptre de la critique littéraire au *Bien public*. Le *Bien public* disparu, j'étais forcé, pour nourrir les miens, de faire de la *copie* à trois sous la ligne et d'apporter au *Petit Journal* des articles dont on coupait le quart, faute de place.

Je trouvais le temps quand même d'écrire des livres : *Mon vieux Paris*, les *Fêtes nationales de la France*, les *Papiers inédits*, de Saint-Simon.

Cela est bon à dire aux jeunes gens qui se plaignent de ne pas gagner immédiatement cinquante mille livres de rente dans les lettres. Quand on a passé par où j'ai passé, quand on a porté le sac, on est solide ; dans tous les partis, les petits camarades vous aiment quand même et l'on a le droit de traiter, du haut de sa grandeur, tous ces ruffians juifs qui se sont improvisés directeurs de journaux sans savoir l'orthographe et qui se réunissent parfois en syndicat pour organiser des fêtes de charité, dont l'argent ne parvient jamais à destination....

V

Le Paris du siège. — La trahison permanente. — Les journaux de Paris à Versailles. — Le service d'espionnage. — Cet excellent M. Washburne. — La France livrée. — Un visiteur. — Au *Bien public*. — Alphonse Daudet. — L'indépendance intellectuelle. — Le sacerdoce de la Presse. — Ce que dit Carlyle du Livre. — La maison de Louis Veuillot.

Pour moi, comme pour tous les vrais Parisiens, la Guerre et le Siège apparaissent comme une succession de tableaux confus, qui se mêlent ainsi que dans un cauchemar. Parmi tant de livres, en dehors de ceux qui notent simplement les faits au jour le jour, je n'ai rien vu qui donne une autre impression.

Du Paris animé, joyeux, éblouissant de juillet, on saute pour ainsi dire, sans transition, dans le Paris sinistre de décembre, et il semble que l'affiche annonçant la déclaration de guerre et l'affiche annonçant la capitulation soient collées l'une à côté de l'autre.

Quel bruit et quel entrain sur le boulevard! Des gens s'interpellant du haut des voitures qui marchent sur quatre files, des cafés pleins, des régiments qui essaient de passer pour aller à la gare de l'Est et qui ont déjà je ne sais quoi de désordonné, des femmes étalant leurs fraîches toilettes d'été...

Cette factice allégresse s'éteint brusquement, on va s'inscrire dans la garde nationale, on porte la

vareuse et le képi, on se livre à des manœuvres qu'on ne comprend pas — et puis l'on entre presque immédiatement dans le silence des derniers mois de l'année où l'on n'entend plus que le bruit du canon...

Tout cela, encore une fois, me revient à l'état très vague, avec des souvenirs de perpétuels crachements de sang que me donnait la lutte contre cette horrible viande de cheval que je n'ai jamais pu faire entrer dans mon estomac.

J'aperçois Saint-Cloud brûlant juste en face de nous un soir d'hiver, puis je me vois assis dans un grand parc, essayant de faire la paye, comme sergent-major, ayant beaucoup de pièces blanches alignées devant moi... J'ai aussi très présente la vision du rond-point des Champs-Elysées, près duquel j'habitais, un soir que j'étais sorti vers huit heures, pour aller porter des papiers à mon capitaine... Rien d'extraordinaire d'ailleurs dans cette vision : c'était tout noir, d'un noir d'encre, voilà tout, et les forts faisaient un bruit formidable ; il n'y avait que moi dans les Champs-Elysées et la pensée du retour des courses, des montées vers le Bois vous revenait dans cette solitude ; on avait pendant quelques minutes la sensation bien précise du cataclysme, la notion de tout ce qu'il pouvait tenir d'événements en quelques mois.

Ce qui était le plus douloureux, c'était d'être éveillé, de voir clair au milieu de cette population qui devinait bien qu'elle était trahie, mais qui ne pouvait s'arracher aux griffes de ceux qui trahissaient.

A Paris, le Prussien était chez lui ; constater cela aujourd'hui, c'est répéter un lieu commun. A midi,

tous les journaux de Paris étaient, non seulement sur la table de M. de Moltke, mais sur les tables du Casino des officiers à Versailles, et, pendant cinq mois, cette ville, dont on connaissait en quelque sorte la vie heure par heure, restait, elle, sans aucune nouvelle du dehors que celles apportées, de loin en loin, par les pigeons. Il existait donc un service d'informations admirablement organisé par les Allemands, tandis qu'aucun service de ce genre n'existait chez nous.

Pour tenir ainsi l'armée allemande au courant, il a fallu des centaines d'hommes... Admettez que ces hommes aient été d'une habileté prodigieuse, il est évident qu'avec les agents de la Préfecture de police on aurait pu au moins prendre sur le fait une cinquantaine de ces espions. La loi en ce cas n'est pas douteuse. En temps de guerre, tout homme convaincu d'intelligences avec l'ennemi est condamné à mort et fusillé trois heures après, quelquefois séance tenante. Combien a-t-on fusillé d'espions à Paris, pendant le siège ? Pas un seul.

Le dernier fusillé est cet officier du nom de Harth qui, surpris dans les environs de Gien, fut passé par les armes le 4 août, à cinq heures du matin, dans une des cours de l'École militaire, et qui mourut bravement en disant : « Pour la Patrie ! »

Le seul calcul des probabilités nous démontre que dans une ville de 900,000 habitants, il devait forcément y avoir un certain nombre d'hommes se livrant à l'espionnage, et que, parmi ces hommes, quelques-uns doivent s'être laissé surprendre, ne fût-ce que par l'effet du hasard. Si aucune exécution n'a eu lieu, c'est que les gens qui nous gouvernaient étaient

d'accord avec les traîtres. Ce n'est pas un sentiment d'humanité, absolument déplacé d'ailleurs en pareil cas, qui aurait arrêté les membres du gouvernement de la Défense nationale, puisque, quelques mois après, ils n'ont pas hésité à faire fusiller 30,000 Français.

Si vous aviez été membre de la Commission d'enquête du 4 Septembre, vous auriez certainement posé une question sur ce point à Trochu, et vous lui auriez dit : « Comment se fait-il que vous n'ayez jamais pris sur le fait un seul agent prussien, vous avez donc la main bien malheureuse ? »

Pendant le siège, je le répète, l'espionnage s'exerçait paisiblement, presque ostensiblement. Nous avions dans notre quartier un grand Poméranien, qui passait sa vie avec ses deux fils à visiter les remparts. Ils causaient de leurs excursions chez eux, sans même se trop soucier des voisins ; ils étaient en relations avec un officier prussien, qui, muni des papiers d'un officier mort, faisait partie de l'armée et portait l'uniforme d'un officier d'artillerie français ; en famille, on s'entretenait souvent de cet ami.

La spécialité de ce Prussien semblait d'exciter les troubles populaires ; à la veille des mouvements, des gens bizarres venaient chez lui prendre le mot d'ordre et disaient en s'en allant, dans un langage convenu : « Nous serons aujourd'hui, à telle heure, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, avec tant de pelles et tant de pioches. »

Loin de se cacher, cet homme semblait mettre une sorte de fanfaronnade à agir à peu près ouvertement et à narguer les Français pour la bêtise desquels il

paraissait professer un insurmontable mépris. Dès l'armistice, sa femme et lui allèrent dîner avec des officiers de l'armée de Versailles, et la femme, revenue enthousiasmée, ne se lassait pas de raconter aux enfants la gaieté de ce repas.

Cet agent dut rendre de grands services et toucher une forte somme, qu'il escomptait du reste d'avance, en parlant de ses projets d'avenir ; il acheta un hôtel meublé et mit ses deux fils dans un collège de Paris, où ils obtinrent naturellement une demi-bourse.

Beaucoup de ces informateurs, qui avaient l'intention de retourner chez eux après la guerre, firent de même; ils trouvèrent la ville bonne et restèrent ; ils s'introduisirent dans les cadres de la vie française, ainsi que je l'ai expliqué dans la *France juive*, grâce au désordre qui suivit la Commune, se firent passer pour Alsaciens-Lorrains et se créèrent une identité quelconque, une sorte de possession d'état en se servant mutuellement de répondants et de témoins.

Tous les vieux Parisiens qui tendent, il est vrai, à disparaître devant l'invasion, reconnaîtront la vérité de ceci : quand ils se sentent avec des *pays* comme moi, ils vous montrent souvent un voisin et vous disent : « D'où vient-il? Où a-il pris l'argent qu'il a? Comment est-il Français puisque nous l'avons tous vu Prussien avant la guerre? » La conversation ne va pas plus loin car chacun craint « de se faire des affaires. »

Plusieurs, comme mon Poméranien, ont acheté des hôtels. L'hôtel meublé, à mon avis, est la base même, le cadre de l'espionnage allemand qui s'exerce avec une sorte de discipline militaire. L'hôtel sert

de point central où peuvent se réunir un certain nombre d'agents subalternes, la formalité des papiers est toute simplifiée et la surveillance des groupes s'exerce plus facilement.

Notre homme, d'ailleurs, avait, lui aussi, mais en dehors de son domicile, une espèce de pension de famille qu'il allait visiter chaque matin pour retrouver ses sous-ordres.

On recula toujours dans mon quartier devant l'idée d'envahir le domicile de ce singulier personnage, de faire peur à sa femme qui avait trois jeunes enfants, de signaler le quidam à l'autorité. Voyant qu'on n'arrivait à rien, j'en parlai à un agent de la Sûreté avec lequel je m'étais trouvé en relations au moment d'un crime à sensation et qui m'avait donné alors de très intéressants renseignements. Il savait ce qu'était cet homme et il me répondit : « Croyez-moi, ne vous mêlez jamais d'une question de ce genre ; nous sommes témoins là-bas de beaucoup de choses que nous ne pouvons pas dire ; occupez-vous seulement de vous ravitailler ; on vend à ce moment à Levallois des pommes de terre à cinq francs le boisseau ; profitez de mon indication ! »

En fait ce sage avait raison. Beaucoup d'ouvriers furent tués après la Commune parce qu'ils avaient, eux aussi, vu trop de choses, parce qu'ils s'étaient occupés de questions d'espionnage et que leur présence aurait gêné le retour de certains patrons prussiens qui revinrent tranquillement reprendre leur place à Paris après la guerre.

Il n'est pas un Parisien, encore une fois, qui n'ait une histoire de ce genre à rappeler. Une danseuse,

fort connue à l'Opéra, racontait à un de mes amis qui certifierait le fait, sans vouloir naturellement qu'on publie le nom de la danseuse, qu'elle avait reçu toutes les semaines, pendant le siège, la visite d'un officier prussien qu'elle avait connu avant la guerre. Il arrivait régulièrement, le sourire aux lèvres, par les voitures d'ambulance, faisait un tour dans Paris et repartait en disant à la belle : « A bientôt ! »

Dans ses intéressants *Souvenirs d'un officier d'ordonnance*, M. d'Hérisson nous a montré le rôle joué pendant le siège par M. de Washburne dont les Parisiens ne parlaient qu'avec des larmes d'attendrissement dans la voix, et qui avait fait de l'Hôtel de la légation le quartier général de l'espionnage allemand.

Un article du *Figaro*, publié au moment de la mort de cet ambassadeur peu scrupuleux, nous le montre se servant de l'immunité diplomatique pour faire passer des lettres au dehors moyennant un louis par missive.

Si, pendant le siège, vous eussiez hasardé dans un lieu public une critique contre ce Washburne, vous auriez soulevé des tempêtes et excité des violences. Avec un de mes amis nous eûmes un jour toutes les peines du monde à arracher des mains de forcenés un malheureux qui, devant le café Riche, le jour de la revue passée par Trochu, avait tenu ce propos d'ailleurs inepte : « Ah ! Trochu ! il a trop chuchoté ! »

Tandis que le corps diplomatique s'éloignait, Washburne était resté à Paris pendant le siège, uniquement pour protéger les intérêts des Allemands demeurés

dans la capitale et qui avaient été mis sous sa protection. De ceci, il est juste de le dire, il ne s'est jamais caché et c'était très officiellement qu'il remplissait cette mission. Le gouvernement allemand rendit plus tard hommage en termes excellents au dévouement montré par lui.

Quelle qu'ait été la rigueur de la mesure d'expulsion, la ramification de la société allemande était devenue trop large par le travail d'un demi-siècle pour que Paris n'ait pas dû renfermer pendant le siège encore de nombreuses personnes et des familles d'origine allemande. C'est donc avec l'émotion la plus vive, que nous rendons ici hommage à la sollicitude dont Son Excellence M. Washburne, ministre des Etats-Unis d'Amérique, chargé des intérêts des Allemands pendant la guerre, a fait preuve, surtout pendant le siège. Nous avons, devant nos yeux, de nombreux témoignages dont il résulte que M. le Ministre des Etats-Unis n'a pas cessé de s'occuper du sort collectif et individuel des Allemands restés à Paris. Il leur a fait parvenir des secours en argent et en vivres, et il a fait chauffer, à la légation des États-Unis même, un appartement où les personnes nécessiteuses ont pu s'abriter contre les rigueurs d'un hiver exceptionnel. L'Allemagne doit être profondément reconnaissante à M. Washburne et nous sommes particulièrement heureux de pouvoir, dès aujourd'hui, porter le bel exemple qu'il a donné à la connaissance du public. Nous ajoutons que le personnel de la légation des États-Unis s'est dignement associé aux efforts du ministre pour soulager la malheureuse position des Allemands restés à Paris (1).

Voilà une situation parfaitement claire. Des Allemands auxquels on a dix fois ordonné de quitter Paris, auxquels on a facilité les moyens de le quitter, s'obstinent à rester dans la capitale. Si vous ou moi

(1) *Moniteur prussien de Versailles*, 2 février 1871.

avions été à la tête du gouvernement, nous aurions mis prestement ces Allemands sur deux files et nous les aurions déposés aux avant-postes, en écrivant poliment au comte de Bismarck : « Excellence, il y a en ce moment dans nos murs de vieilles gens qui meurent de faim et surtout de froid ; si nous gaspillions nos ressources pour nourrir et réchauffer vos compatriotes vous nous trouveriez vraiment trop bêtes. »

Les traîtres de l'Hôtel de Ville pensèrent autrement et M. Washburne, ainsi qu'il appert du *Moniteur prussien*, put nourrir et chauffer des Allemands pendant qu'on bombardait Paris...

Où apparaît véritablement la tare cérébrale, la lésion du cerveau, c'est dans la façon absolument baroque dont les Parisiens jugeaient ces faits qui étaient par eux-mêmes très faciles à comprendre. Si M. Washburne avait continué à séjourner parmi nous, c'est parce qu'il nous trouvait jolis, c'est pour nous donner une marque de sympathie ; on lui en savait un gré infini et toutes les fois qu'on parlait de lui on disait : « Ah ! celui-là nous aime ! Comme Bismarck doit être vexé, qu'il ne soit pas parti avec les autres ! (1) »

---

(1) Nous en sommes toujours au même point. L'an dernier, pendant l'Exposition, on a inauguré, avec force harangues, une réduction de la statue de Bartholdi la *Liberté éclairant le monde*. Cette statue, on le sait, a été placée dans l'île des Cygnes ; c'est dans l'île des serins qu'on aurait dû la mettre. M. Morton s'était chargé de libeller l'inscription du piédestal qui était ainsi conçue :

Non exercitus neque thesauri
Praesidia regni, sed verum amici.

Quand on se rappelle les toasts de Bankroft et de Grant au succès des armées allemandes, cela amuse...

Au fond, nous n'avons pas changé depuis le siège, nous avons tous vieilli, voilà tout. On n'en éprouve pas moins quelque plaisir à noter, à l'ombre des arbres, les souvenirs qui vous apparaissent confus, sans classement et sans logique, un peu en désordre comme ces lutins des contes de fées, serviteurs zélés, mais peu stylés au service qui accourent avec empressement dès qu'on les appelle, mais qui vous apportent un flambeau quand vous leur demandez un encrier !

Pendant que j'écris, on sonne violemment à la porte de ma chaumière.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marie ?

— Monsieur, je ne vois personne...

— C'est bizarre.

On sonne encore.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Monsieur, je n'y comprends rien : on sonne, je vais ouvrir, mais j'ai beau regarder sur la route, je n'aperçois rien...

— *Sufficit !* ma journée est faite, et je n'userai pas beaucoup de papier aujourd'hui.

Je sors, je m'avance doucement, et, dans l'angle que fait le mur, je trouve mon sonneur ; je sais que c'est là qu'il se cache toujours...

— Vous n'avez pas honte ! Léon, un élève en médecine de troisième année, un interne de demain, un jeune homme de votre valeur, qui discute avec nous les problèmes philosophiques, vous livrer à de pareils exercices !

Léon Daudet n'a pas honte ; son père vient de s'installer à Champrosay, Léon est venu me l'annoncer, et

mis en liesse par l'air des champs, il a débuté par une bonne farce, la farce classique par laquelle il inaugure la saison d'été.

Quand j'ai vu pour la première fois ce grand gaillard, on allait le mettre au collège, il avait de longs cheveux blonds tout bouclés et ressemblait à une fillette.

C'était le temps de *Fromont jeune et Risler aîné*. Daudet habitait un modeste appartement dans l'ancien hôtel Lamoignon, rue Pavée au Marais. Nous étions jeunes tous les deux et, comme on dit, nous faisions claquer notre fouet.

Ce fut au *Bien public*, vers 1871, que je rencontrai Alphonse Daudet et que je me liai avec lui d'une fraternelle amitié.

J'ai trouvé toujours exquis ce mot de Dumas père : « J'aime qu'on m'aime comme j'aime quand j'aime. » J'étais né pour goûter le charme de ce qu'on appelait autrefois « les commerces d'amitié. » Sous ce rapport j'ai été gâté par la vie : depuis ma jeunesse j'ai bien compté douze bons amis, douze amis à l'épreuve de tout — ce qui, on l'avouera, est un joli chiffre pour un homme seul ; ils n'ont jamais, je crois, eu à se plaindre de moi et je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux. Même en fait de camarades, de collaborateurs, de confrères, j'ai toujours eu de la chance ; je cherche en vain ceux pour lesquels j'éprouverais des sentiments de haine et je n'en rencontre pas. Pas un qui n'ait l'air content de me voir lorsque le hasard nous rassemble et qui ne me tende la main avec une joie que je partage.

Ce furent les fleurs qui m'unirent à Daudet. Le printemps mettait ses premières gaietés dans les rues

de Paris ; en me rendant aux bureaux du journal qui étaient rue Coq-Héron, dans la grande usine à journaux de Dubuisson, j'avais acheté, venue toute fraîche des halles, une gerbe de jacinthes, de ces belles jacinthes qui ont l'éclat de certaines chairs de femme à reflets lustrés, fermes, satinées, souples et brillantes.

Daudet eut un cri d'envie en apercevant ces fleurs tout humides encore des larmes de l'aurore, et qui entraient comme une poésie dans cet entresol noir où chacun était déjà en train de faire de la *copie*.

— Le magnifique bouquet ! s'écria-t-il.

— Voulez-vous l'emporter pour l'offrir à Mme Daudet?

C'est ainsi que nous devînmes amis...

Nous nous rappelons cela quelquefois, devant la Seine, dans ma cabane de Soisy, dont le jardin est à demi-sauvage ou dans la riante villa de Champrosay aux allées bien ratissées.

Et nous répétons une fois de plus : « Comme la vie passe ! » Il me semble que nos premières causeries soient d'hier.

Le succès venu, Daudet quitta l'appartement de la rue Pavée pour élire domicile place Royale, dans un hôtel de Parlementaire d'un sévère aspect, haut de plafond, couvert d'antiques boiseries, vieux cadre qui, par le contraste, allait tout à fait à ce moderne.

Quelles soirées charmantes j'ai passées là ! De quel pied alerte, vers une heure, je m'acheminais vers l'avenue Montaigne où j'habitais alors, heureux d'admirer une fois de plus ce Paris nocturne que j'aimais tant, fredonnant quelques-uns des airs de l'*Arlésienne* que Daudet avait chantés lui-même avec un accent particulier.

Dessus un char
Doré de toutes parts,
J'ai vu trois rois
Qui partaient en voyage.

Aujourd'hui, quand j'ai été en soirée en quelque endroit lointain, je suis encore vaillant au départ, je remercie d'un geste digne les cochers que le bruit du piano a attirés et qui se tiennent à la porte en murmurant : « Une voiture, monsieur? » Quand j'ai fait un kilomètre j'en ai assez, je trouve que les rues la nuit ne sont plus aussi amusantes que jadis et je hèle un maraudeur qui traîne, en lui disant : « Charriez-moi, mon vieux, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Autrefois vous ne m'auriez pas eu... »

Daudet affligea ses amis en choisissant, avenue de l'Observatoire, un appartement vulgaire et banal, avec des dorures et des rosaces au plafond, comme dans un salon de dentiste. Heureusement il ne resta pas longtemps là, et le voilà dans cette majestueuse maison de la rue Bellechasse dont l'escalier somptueux a frappé d'admiration tous les reporters de Paris, de France et d'Amérique.

Il a tout : les joies de l'intérieur, la gloire, la richesse, des lecteurs dans le monde entier, et, au milieu de ce bonheur, il ne passe pas une heure sans souffrir. La Maladie s'est acharnée sur ce privilégié que les Fées avaient comblé en naissant, elle en a fait sa proie, elle l'a dévoré, elle n'a laissé d'intact que la merveilleuse intelligence qui, au contact de la souffrance, s'est purifiée, spiritualisée et qui, de plus en plus, s'élève et grandit.

A l'artiste d'autrefois a succédé le penseur qui vit

dans l'intimité de Pascal, qui le commente, qui le rajeunit, dirais-je volontiers, de cette parole toujours pittoresque et imagée, mais qui, maintenant, s'élève certains jours et cherche les sommets.

Il ne manque à cet esprit si bien organisé que d'avoir le sens complet de cette vie qu'il a interrogée et scrutée avec une si anxieuse, une si ardente passion, que d'arriver à la Vérité totale qui est Dieu, que de comprendre que nous venons sur la terre pour quelque chose. Que de fois je l'ai dit à Daudet, devant ces splendides horizons de fins de journée d'été, à l'heure où les astres d'or commencent à scintiller au ciel, tandis que les coteaux prochains entrent peu à peu dans la nuit : « Comment pouvez-vous admettre que tout cela ait été créé par hasard et que nous ayons été mis sur la planète uniquement pour manger vos melons ou même pour écrire, vous le *Nabab* et moi la *France juive*. »

C'est un spectacle ennoblissant pour l'homme, en tout cas, que de voir ce sensualiste, ce Parisien raffiné, ce païen épris jadis de toutes les manifestations du Plaisir, si doux, si bon au milieu de ses douleurs, n'ayant jamais un mouvement de colère contre rien.

Ce Daudet-là sera plus intéressant encore pour l'avenir que l'émouvant romancier des *Rois en exil* et de *Jack*. Ce sera un livre angoissant et poignant que cette étude sur la Douleur, la *Doulou*, écrite en entier à Lamalou avec des observations personnelles, des sensations éprouvées, des visions retenues par ce regard d'une si étrange acuité.

Chez Daudet, c'est là la caractéristique : le besoin d'étudier obstinément l'être humain, de l'étudier sur

lui-même, sur ceux qui l'entourent, sur les gens qui passent, sur les illustres et sur les imbéciles.

D'autres auront mieux compris que Daudet les grandes lois sociales, les questions d'intérêt général, les évolutions collectives des peuples; personne, en notre temps, n'aura pénétré l'individu avec une pareille rapidité d'intuition, démêlé avec plus de perspicacité dans un geste, dans un cri, dans une intonation l'essence d'un type, la préoccupation secrète d'un être, la couleur de ses idées, le fond de ses désirs, le mobile de ses actions, le plan d'ensemble et le détail même de son existence. Dans ce domaine il a parfois dans la conversation des trouvailles inouïes. Quand on écrit que c'est un psychologue ou un analyste, on ne donne pas absolument la note juste, car les termes de psychologue et d'analyste semblent impliquer une application, un travail. L'étonnant, chez Daudet, c'est le don de saisir spontanément, en une minute, sous les conventions, les attitudes voulues, les arrangements, le *vrai* des hommes et des choses.

L'étonnant aussi, c'est que le poète, l'amoureux et l'enthousiaste de la nature aient survécu dans ce connaisseur du cœur humain, que cette science de l'homme n'ait pas, comme il arrive, conduit l'écrivain au pessimisme, ne lui ait pas mis aux lèvres le pli amer de ceux qui savent trop, n'ait jamais fait tomber de cette plume une page de sarcasme ou de haine. Une ironie légère, une pitié souriante, une gaieté à peine voilée de temps en temps par un nuage de mélancolie — voilà l'état philosophique.

L'opinion a fait justice depuis longtemps de la lé-

gende du Daudet habile, mauvais camarade, du Carthaginois. Parmi ceux qui avaient tracé ces portraits sans ressemblance, les vrais écrivains se sont honorés eux-mêmes en les désavouant près de celui qu'ils avaient attaqué. J'ai constamment vécu près de Daudet, et je l'ai vu occupé sans cesse à rendre service à ses jeunes confrères sous mille formes et de mille façons.

Je m'explique, cependant, jusqu'à un certain point, comment cette légende a pu se créer. Beaucoup de ceux que Daudet a obligés lui en ont voulu, non seulement du service qu'il leur rendait — ce qui est assez habituel — mais des qualités qu'il révélait en le leur rendant.

L'homme de lettres, en effet, est, d'ordinaire, souverainement maladroit; il se trompe de porte, se cogne, est furieux; il a une idée en tête, il montre à l'éditeur ou au directeur de journal qu'il est possédé de ce projet; l'autre se défie de cet emballé ou exploite cet emballement.

Daudet, au contraire, a la notion de la réalité; il sait trouver le joint des choses, il dit toujours le mot qu'il faut et quand il faut. Il aurait fait un admirable diplomate, non point pour des machinations ténébreuses ou obliques, mais pour de grandes et loyales négociations.

Dans ce méridional ultra parisianisé qui fut, aux heures de la jeunesse, un fantaisiste effervescent, presque un tzigane, il y a un Français de la vieille France, un homme de lumineuse et droite raison, un esprit équilibré et pondéré... Je vois très bien mon Daudet assis sous un vieux figuier, dans son Midi,

comme les anciens de village autrefois, et faisant fonctions d'un juge de paix paternel; il accommoderait les différends, jugerait une affaire d'un coup d'œil, dirait à chacun la parole qui convient, résumerait dans des propos pleins de verve et de bonhomie ce que l'expérience a appris à un observateur tel que lui; en un mot il expliquerait la vie aux bonnes gens.

N'est-ce pas un peu ce que je fais, sans m'en douter, en écrivant ce chapitre de *Souvenirs* dont les feuillets se sont multipliés sans que je m'en aperçoive?

Plus d'un jeune écrivain, en lisant ces pages, pourra y puiser quelque réconfort, quelque motif d'espérer obtenir, lui aussi, la plus grande joie que puisse rêver un penseur : le droit d'écrire ce qu'il veut. C'est une félicité idéale, et je la goûte avec une sorte de certitude qu'elle ne sera pas troublée. Que peut-on me faire, en effet? Si on m'attaque, on fait vendre mes livres. Si on ne parle pas de moi, on ne peut m'empêcher d'avoir un public ami, un public qui aime à causer avec moi sans partager toujours toutes mes idées. Employer les grands moyens? Me faire écraser par la magistrature serait trop dangereux vis-à-vis d'un homme qui a une petite avance de fonds, à qui tout est égal; ce serait le libérer, par l'excès de l'injustice, des scrupules que lui inspire le respect de sa plume, lui rendre le droit de tout dire en essayant de lui ôter le droit de dire, très-modérément somme toute, ce qu'il croit vrai.

En dehors de la grâce de Dieu, si on me demandait ce qui m'a valu ce bonheur, je dirais que c'est ma droi-

ture intellectuelle, le fait d'avoir toujours pris au sérieux cette parole qui est devenue une charge d'atelier : « La Presse est un sacerdoce. »

Ceci, je le sais, a une allure bien prudhommesque, ce qui est fâcheux, car Prudhomme ne se contente pas toujours d'être imbécile, il est souvent malfaisant. Il semble qu'un habitant de Pézenas se sentirait ridicule à ses propres yeux s'il parlait de ce fameux sacerdoce sur le boulevard ou dans quelque café littéraire. Un Desgenais se croirait obligé, pour le déniaiser, de lui faire l'analyse du monde journalistique, de lui montrer : en haut les directeurs vivant luxueusement et obligés de tout vendre dans leur journal, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, non seulement pour suffire à leurs dépenses personnelles, mais encore pour nourrir leurs rédacteurs; — en bas de malheureux écrivains forcés, sous peine de perdre leur situation, de faire l'article dans le sens indiqué par l'intérêt de la maison.

Tout ceci est vrai : le sans-gêne du capital-argent, vis-à-vis du capital-intelligence, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. J'avais quarante ans, j'étais déjà en possession d'une certaine notoriété, qu'on biffait encore impitoyablement dans mes articles ce qui déplaisait. J'avais écrit un jour un article sur la crise que subissait la vente des tableaux et j'avais ajouté, sans penser à mal, que les petits hôtels de l'avenue de Villiers étaient moins disputés qu'autrefois. Un administrateur, fort aimable homme du reste, entre dans le cabinet du rédacteur en chef, jette un coup d'œil sur les épreuves en fumant son cigare et me dit : « Très bien, très bien votre article, j'ai seulement

supprimé ce qui concernait les hôtels de l'avenue de Villiers, j'ai des propriétés dans le quartier et cela leur nuirait ! »

Evidemment il semble que ce soit une cruelle ironie de dire à ce pauvre monde de faiseurs de *copie* : « Vous êtes des *sacerdotes.* »

Rien n'est plus vrai cependant. En dehors du journaliste juif, du journaliste à la viennoise qui est une espèce à part, qui est tour à tour Jacques Meyer, Arthur Meyer ou Eugène Mayer et qui entre dans le journalisme uniquement pour imprimer les fausses nouvelles destinées à faire sensation à la Bourse, ceux qui sont réellement journalistes ont tous, en même temps qu'une conscience littéraire au point de vue de la forme, un certain culte pour la Vérité.

J'ai été ainsi : A travers des journaux bizarres et des milieux étranges, j'ai conservé jusqu'à aujourd'hui le respect enfantin pour le métier de journaliste, j'ai sacrifié, comme les amis, à la camaraderie et à la réclame, mais je n'ai jamais parlé d'un livre sans le parcourir ou d'un tableau sans le regarder.

Ne croyez pas que cela soit aussi insignifiant qu'il semblerait. Nous reviendrons plus d'une fois sur ce sujet, car c'est une grave question que cette organisation défectueuse de la Presse.

On se plaint souvent dans ces temps, a dit justement Carlyle, de ce que nous appelons la condition désorganisée de la société ; tant de forces régularisées de la société accomplissant mal leur travail : tant de forces puissantes qu'on voit travailler d'une manière dévastatrice ; chaotique, tout à fait irrégularisée. C'est une trop juste plainte comme nous

le savons tous. Mais peut-être, si nous considérons cette question des Livres et des Ecrivains de Livres, trouverons-nous ici, pour ainsi dire, le sommaire de toute autre désorganisation; une sorte de *cœur*, d'où et vers où toute autre confusion circule dans le monde! Considérant ce que l'Ecrivain fait dans le monde, et ce que le monde fait de l'Ecrivain, je dirais: « que c'est la chose la plus anormale que le monde à l'heure présente puisse montrer. »

Carlyle insiste un peu plus loin sur ce point:

Nos pieux pères, sentant bien quelle importance gisait dans le fait de parler de l'homme aux hommes, fondèrent des églises, firent des dotations, des règlements; partout dans le monde civilisé, il y a une Chaire, environnée de toutes sortes de complexes et dignes appartenances et avancements, afin que de là un homme avec la langue puisse, le plus avantageusement possible, s'adresser aux hommes ses semblables. Ils sentaient que ceci était la chose la plus importante; que sans ceci il n'y avait nulle bonne chose.

C'est une œuvre très pieuse qu'ils ont faite là, belle à contempler mais maintenant, avec l'art d'Ecrire, avec l'art d'Imprimer, un changement total est survenu dans cette affaire. L'Auteur d'un Livre n'est-il pas un Prédicateur, prêchant non pour telle ou telle paroisse, tel ou tel jour, mais pour tous les hommes, en tout temps et en tout lieu? Sûrement il est de la dernière importance qu'*il* fasse son œuvre bien, quel que soit celui qui la fait mal; — que l'*œil* ne fasse pas un faux rapport, car alors tous les autres membres sont fourvoyés! Eh bien, comment il faut faire son œuvre, s'il la fait bien ou mal, ou s'il la fait du tout, c'est un point auquel nul homme dans le monde n'a pris la peine de penser. Pour un certain boutiquier, qui tâche de se procurer quelque argent en échange de ses livres, si la chance le veut, il est de quelque importance, pour tout autre homme d'aucune. D'où il est venu, quelle est sa destination, par quelle voie il est arrivé, par quoi il pourrait être avancé dans sa course, nul ne le demande. Il est un accident dans la société. Il erre comme le sauvage

Ismaélite, dans un monde dont il est comme la lumière spirituelle, l'orientation ou la désorientation !

Quoi de plus profond encore que ceci :

De tous côtés, ne sommes-nous pas conduits à cette conclusion que des choses que l'homme peut faire et exécuter ici-bas, de beaucoup les plus importantes, les plus merveilleuses et les plus précieuses, ce sont les choses que nous appelons Livres? Ces pauvres morceaux de papier-chiffon, avec de l'encre noire dessus, — depuis le Journal quotidien jusqu'au sacré Livre hébreu, que n'ont-ils pas fait, que ne sont-ils pas en train de faire? — Car, en vérité, quelle que soit la forme extérieure de la chose (morceau de papier, comme nous disons, et encre noire), n'est-ce pas véritablement, au fond, l'acte le plus haut des facultés de l'homme qui produit un Livre. C'est la *Pensée* de l'homme, la vraie vertu thaumaturgique, par laquelle l'homme produit toutes choses quelles qu'elles soient. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il détermine est le vêtement d'une Pensée.

Il est donc bon de crier courage aux jeunes écrivains qui luttent pour préserver leur personnalité consciente des envahissements de la collectivité corrompue, qui résistent aux conseils du Diable qui leur dit : « Méprise-toi toi-même dans ce que tu produis. » Il faut, au contraire, comme le dit Montaigne, ménager la liberté de votre âme et ne l'hypothéquer qu'aux occasions justes ; au dehors rangez-vous au modèle commun, mais sachez « retirer votre âme de la presse et tenez-la toujours en puissance de juger librement les choses. »

Je ne vois, pour ma part, que cette sorte de fidélité à la Vérité, cette résolution qui était en moi de l'outrager le moins possible, de la servir dans la mesure de mes forces qui ait pu me mériter les bontés de Dieu.

Quand on chassa de leurs cellules des moines qui n'étaient coupables que de vouloir vivre en commun et prier ensemble à certaines heures, quand on jeta des vieillards dans la rue, mon cœur fut vraiment agité par une généreuse indignation. Je me dis : « Comment, ces sales Opportunistes qui déshonorent le mot République en se disant Républicains ne touchent pas aux milliards des Juifs allemands qui ont mis la France au pillage, qui sont venus en haillons et qui étalent aujourd'hui un faste insolent! Ils n'ont de courage que contre de pauvres religieux qui sont vêtus de bure, marchent pieds nus et mangent des lentilles une partie de l'année. C'est une infamie, il faut tomber sur ceux qui la commettent. »

Le Christ vit que mon âme était droite et que je n'obéissais à aucune pensée personnelle, puisque je n'avais pas été élevé par des prêtres, que je n'avais jamais été protégé par eux, que je ne devais rien en un mot à ce qu'on appelait « le parti clérical » et il me récompensa.

Il me récompensa en me faisant connaître la Vérité totale, en m'entraînant peu à peu vers la lumière. A cette clarté je vis distinctement tous les événements contemporains et j'aidai les hommes de mon temps à les bien voir. Quelques coquins, en petit nombre du reste, me blâmèrent de ceci, mais les honnêtes gens furent contents et voulurent bien me féliciter et me louer.

Ah oui ! c'est une grande et belle mission, que celle de l'écrivain quand elle est bien remplie !

J'ai eu la sensation de ce qu'une telle mission

a d'auguste, en revoyant par hasard, l'an dernier, l'appartement où mourut Veuillot, dans un antique hôtel de la rue de Varennes, resté tel qu'il était au moment de la Révolution. Je n'avais jamais rencontré Mlle Elise Veuillot et la sœur dévouée, l'admirable compagne de l'écrivain plébéien, m'apparut vraiment comme une grande dame, portant un nom illustre entre les plus illustres. Je me sentais comme enveloppé de respect dans cette demeure disposée à la vieille mode où tout bruit était comme assourdi et où semblait revivre l'âme du frère immortel dans le bon sourire de cette chrétienne des anciens temps.

Je rapprochai la durée de cette gloire qui commence à peine de la rapidité avec laquelle s'étaient déjà évanouies tant de réputations gonflées et vides comme celles des Quinet, des Louis Blanc, des Paradol, des Girardin. Je songeai aux changements apportés dans les esprits, à la bienfaisante action intellectuelle exercée par cet homme qui n'avait jamais été qu'un écrivain et, une fois dans la rue, je m'arrêtai encore quelques minutes à regarder le vieil hôtel seigneurial, dans un coin duquel s'était éteint ce noble enfant du peuple, le grand Veuillot...

LIVRE TROISIÈME

UNE ENTREPRISE AU XIX^e^ SIÈCLE

PANAMA

> Le matériel est acheté pour exécuter le total des excavations en deux années, d'où il résulte qu'alors même que nous n'aurions commencé les travaux à sec que le 1^er^ janvier 1885 et les travaux de dragage que le 1^er^ janvier 1886, le canal pourrait être terminé *mathématiquement* le 1^er^ janvier 1888.
>
> (Discours de M. de Lesseps à l'assemblée générale du 1^er^ août 1884.)

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

J'ai déjà constaté quels précieux documents sur l'époque présente, la littérature moderne pourrait trouver dans l'étude de ces grandes escroqueries financières qui touchent à la vie de tant d'êtres humains, qui mettent en mouvement tous les ressorts de l'organisation générale, qui ne peuvent réussir qu'avec la complicité de tous les pouvoirs sociaux: les Chambres, la Magistrature, la Presse.

Stendhal, dit-on, lisait chaque matin une page du Code pour se préparer au travail. Un écrivain moderne

vraiment fort devrait lire chaque jour avec attention un journal financier.

J'ajoute que je m'explique facilement qu'en un temps où l'on aime la besogne facile, la plupart de mes confrères reculent devant une tâche qui demanderait une exceptionnelle application au travail et aussi des facultés intellectuelles particulières : l'esprit d'analyse et l'esprit de synthèse en même temps, le don d'observation et l'art difficile de mettre de la clarté dans des questions complexes et obscures.

Pour écrire un chapitre complet sur Panama, pour placer les hommes et les choses à leur place, pour dégager des faits les leçons qu'ils contiennent, quelle peine ne devra pas se donner l'écrivain ? Qui lui saura gré de cet effort, qui comprendra l'immense laboriosité que doit dissimuler une forme en apparence aisée et facile ?

La difficulté tout d'abord est de trouver le foyer central d'un tableau si vaste, le point sur lequel il convient de concentrer l'attention.

Ici, tout est intéressant, en effet, tout est de nature à inspirer de longues réflexions au penseur, et il suffit de faire le tour de cette question pour s'en convaincre.

Tout d'abord le chiffre des sommes engagées est énorme : c'est la rançon d'un grand royaume, près de quatorze cents millions (1).

Ce chiffre colossal par qui est-il fourni ? Par de petites gens pour lesquels le prix d'une action ou d'une

---

(1) Le total des sommes englouties s'élevait au 14 décembre 1888, à 1,335,532,749 francs 97 centimes. Ces sommes avaient été versées par 870,000 souscripteurs.

obligation représente parfois les économies de toute une année.

Un cri terrible de réprobation va donc s'élever contre l'homme qui a menti si impudemment, qui a abusé le public par de fausses promesses, qui a gaspillé cet argent de la façon la plus honteuse, qui l'a employé en partie à payer les journaux chargés de chanter sa gloire?

Nullement. Cet homme reste le grand Français. Il promène partout cette face torve où se lisent la fourberie et l'astuce ; il ose s'asseoir aux dîners que l'on donne dans les ministères à l'occasion de l'Exposition et Tirard le félicite en se disant sans doute : « Voilà un gaillard qui a été plus hardi que mon ancien associé Isaac Kolisch qui n'a su lancer que les mines d'or de l'Uruguay. » Il se rend chez le Schah avec son grand cordon de la Légion d'honneur au cou. C'est lui qui, au mois d'août dernier, assisté de M. Hamy et du comte de Bizemont, préside à la Société de géographie, la séance d'ouverture du congrès international. Il est partout, encore une fois, il a l'aplomb d'assister à l'inauguration de la statue de la Liberté offerte à Paris par la colonie américaine et de se présenter devant le chef de l'État. Vous croyez que ce Carnot, dont on nous vante sans cesse l'honnêteté, va se détourner du forban qui a réduit tant d'infortunés au suicide, qui a trouvé moyen de faire de l'effondrement d'une entreprise de spéculation presque une catastrophe nationale. Il n'en est rien, et, avant d'aller s'installer sur l'estrade officielle, Carnot va serrer la main à l'auteur de tant de ruines.

Ce malfaiteur marche en triomphateur. Le pauvre

diable qui a cassé un carreau pour dérober un pain est promené sous l'escorte d'un municipal du dépôt au cabinet du juge d'instruction, du cabinet du juge au tribunal correctionnel. On n'ouvre pas la plus légère instruction sur cette affaire où s'est englouti près d'un milliard et demi ; pas une seule fois on ne demande à cet homme : « Qu'avez-vous fait de cet argent ? »

Le Sénat, que Lesseps a comblé, se hâte de voter la loi sur les faillites afin que ce criminel échappe à la flétrissure. Ce n'est pas assez : il faut éviter les investigations gênantes et empêcher à tout prix qu'un syndic du tribunal de Commerce, habitué à faire des additions, ne mette le nez dans cette comptabilité qui n'est qu'une accumulation de faux ; la Cour de Paris, au mépris de tout bon sens, rend un arrêt par lequel elle déclare que le Panama est une société civile et non une société commerciale. Enfin, pour couronner l'édifice, on nomme pour liquidateur M. Brunet, un ami de M. de Lesseps, qui n'hésite pas à se faire son complice, à trahir les infortunés actionnaires, dont les intérêts lui sont confiés, à couvrir d'un silence indulgent les malversations commises et à dissimuler la vérité à ceux qui avaient intérêt à la connaître.

— L'État, diront ceux qui liront ces pages plus tard, a dû se préoccuper de cet effroyable gaspillage de l'argent français, exercer au moins par le conseil une sorte de tutelle sur les naïfs qu'on cherchait à abuser, se dire que cette épargne qu'on mettait au pillage pouvait être nécessaire au pays en temps de guerre.

En aucune manière. L'État n'est intervenu que pour appuyer près des Chambres une loi destinée à rafler les derniers six cent millions quand l'affaire, à la connaissance de tous, était irrémédiablement perdue. On a envoyé dans l'Isthme, il est vrai, un ingénieur de l'État, mais cet ingénieur ingénieux a trouvé moyen de ne jamais dire ni oui, ni non : il a modelé son rapport sur la réponse du Normand : « Pour une année où il y a des pommes il n'y a pas de pommes, mais pour une année où il n'y pas de pommes il y a des pommes. »

Ce rapport n'a jamais été publié intégralement, on en a imprimé quelques tronçons à des intervalles très lointains. Lorsqu'on avait faim ou soif, on prenait à sa convenance dans ce rapport, où il y avait à boire et à manger. On en trouve des morceaux dans le *Temps* et d'autres dans le rapport de Bozerian sur le projet de loi relatif aux valeurs à lots. Un certain Hébrard, grand coureur d'affaires et sénateur de la Haute-Garonne, s'était, dans l'intention de faire un coup de Bourse, procuré un de ces documents par des voies qu'il ne voulut jamais indiquer et il en publia dans le *Temps* ce qu'il jugeait utile à son opération.

— Alors, on a poursuivi ce sénateur pour avoir dérobé des documents appartenant à l'État?

— On s'en est bien gardé. Seulement, quelque temps après, un journaliste, M. Mermeix, ayant publié, non dans un but de spéculation basse, mais pour servir la cause à laquelle il était attaché, des pièces de procédure destinées à être rendues publiques à quelques jours de là, on lui a fait subir le traitement le plus odieux, on l'a arrêté, mis au secret, on l'a

traîné de Mazas au Palais de Justice en voiture cellulaire, les menottes aux mains.

— Cet État admet-il donc ce principe, défendable après tout, que chaque citoyen doit rester libre de ses actes, que toute initiative doit lui être laissée.

— N'en croyez rien. Cet État se manifeste à chaque instant dans la vie des citoyens de la façon la plus tracassière, la plus sotte et en même temps la plus odieuse; il est toujours sur votre dos. Il interdit aux parents de faire élever leurs enfants comme ils l'entendent, il défend à des Français majeurs et jouissant de tous leurs droits de se réunir pour manger la soupe en commun et adorer Dieu ensemble; il est toujours là quand il s'agit de blesser une conscience, mais il n'intervient jamais quand il s'agit de protéger un intérêt français.

— Cette immense escroquerie n'a pu se continuer pendant tant d'années que dans un pays de silence, dans un pays où la Presse n'existe pas?

— Elle a eu pour théâtre un pays où il se publie, rien qu'à Paris seulement, *quinze cent soixante-treize* journaux, revues ou publications périodiques, où l'on met en vente tous les jours 55 journaux politiques de grand format et 35 journaux politiques de petit format. Ces journaux ont représenté ce flibustier qui n'ouvrait la bouche que pour mentir comme la personnification même du patriotisme, ils l'ont appelé à satiété le « grand Français »; il est devenu une sorte d'idole et quand on n'a plus su quel honneur lui accorder on en a fait un académicien.

— Ces journalistes n'ont donc aucune information, ils ne lisent donc rien?

— Personne dans les milieux intelligents de Paris n'a eu la moindre illusion sur le Panama; pas un homme mêlé de très loin à la vie parisienne n'a souscrit une action de Panama, tout le monde savait que c'était un immense « Job », comme disent les Américains, une mystification honteuse. A la table de rédaction, à côté du confrère qui écrivait son article sur le « grand Français », « le pionnier de l'humanité », on racontait des histoires énormes sur ce qui se passait dans la Compagnie. Parfois le confrère, s'interrompant à la fin d'une période pour souffler et rouler une cigarette, s'écriait : « Ah! mes enfants, quelle vieille canaille que ce Lesseps! »

— Ces journalistes sont donc des scélérats, des hommes de sac et de corde?

— Ce sont pour la plupart de très honnêtes gens.

— Enfin?

— Voilà précisément le point que le sociologue a le devoir de mettre en lumière, ce qui, croyez-le bien, n'est pas commode du tout. Ce qu'il faudrait faire bien comprendre c'est le fonctionnement du régime social qui rend possibles des coups comme Panama et qui annihile d'avance toute tentative pour éclairer l'opinion, qui produit ce résultat bizarre, que plus il y a de lumière, plus l'obscurité est épaisse.

Ceci vous explique que devant cette vaste toile à remplir je sois un peu comme le peintre qui joue avec ses pinceaux avant de se mettre au travail, et qui se dit : « Comment vais-je écrire sur cette toile tout ce que je vois déjà avec les yeux du cerveau, comment disposer les groupes pour éviter la confusion?

Tâchons de nous tirer d'affaire avec de la méthode.

II

LE CANAL INTEROCÉANIQUE

Le projet dans le passé. — Les études de MM. Napoléon Wyse et Reclus. — L'intervention de M. de Lesseps. — Le Congrès de 1879. — Escamotage des votes. — M. de Lesseps élimine les promoteurs de l'entreprise. — Echec de la première émission. — Voyage de M. de Lesseps à Panama. — Constitution d'un syndicat financier. — M. de Lesseps trouve sa manière définitive; il passe Eléphant blanc.

L'idée de réunir l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique a préoccupé les esprits depuis des siècles. Fernand Cortez et Cromwell, Leibnitz et le prince Louis Napoléon, alors qu'il n'était que le prisonnier de Ham, ont porté une minute leur attention sur ce point.

Après bien des projets, bien des tâtonnements qu'il serait trop long de rappeler, le projet prit un corps. Une société civile se forma à Paris, en 1876, sous la présidence du général Turr, et une mission scientifique à la tête de laquelle se trouvaient MM. L. B. Wyse et Reclus, alla, au milieu de dangers de toute sorte, étudier le pays et se rendre compte de la possibilité de l'entreprise; elle obtint du gouvernement Colombien, en 1878, la concession d'un canal à niveau avec ou sans tunnel.

Les lecteurs n'ont qu'à ouvrir le volume de M. Wyse, le *Canal de Panama*, un beau volume qui fut couronné

par l'Académie française, pour y trouver tous les détails de cette première période d'études préparatoires qui fait honneur aux courageux explorateurs.

Tout en rendant justice aux efforts de ceux qui firent partie de cette première mission, il faut cependant constater que le temps qu'ils passèrent dans l'Isthme était tout à fait insuffisant. C'est ce que fait remarquer, non sans raison, M. Edwards Whymper, l'auteur d'un très remarquable article publié dans le *Contemporary Rewiew* (1).

Wyse et Reclus, dit-il, ont déclaré eux-mêmes dans leurs *Rapports* (p. 121, 141, 241), que le temps qu'ils employèrent à étudier le sol entre Colon et Panama va du 2 au 16 avril 1878. Qu'on y ajoute deux ou trois jours d'observations sur la côte du Pacific, cela donne à peu près un total de trois semaines, consacrées à l'étude des lignes, niveaux, coupes et nature du sol, pour un travail sans précédent qui a déjà englouti 70 millions de livres sterling.

Si ces hommes de savoir et de dévouement étaient restés à la tête de l'entreprise, s'ils étaient retournés passer cinq ou six mois dans l'Isthme afin de se rendre exactement compte des difficultés, le succès aurait peut-être été possible, quoique ce résultat me semble bien problématique ; mais l'intervention de M. de Lesseps allait donner à l'entreprise une tournure tout à fait différente.

M. de Lesseps avait envie d'être dans l'affaire et il

(1) Mars 1889. Il faut lire en entier ce travail qui, en dehors d détails techniques d'une rare exactitude, traduit l'espèce de stupeur, d'ahurissement qu'éprouve l'Anglais positif et sensé en voyant un milliard et demi gaspillé avec une pareille légèreté sans l'ombre d'une étude préparatoire sérieuse.

usait de toute sa diplomatie pour se faire offrir ce qu'il brûlait d'obtenir.

Ce fut lui qui dirigea tout au moment du fameux congrès scientifique international de 1879. Il était important d'avoir, aux yeux du public, l'estampille sacro-sainte de savants patentés, mais les hommes de valeur qui figuraient dans ce congrès ne se souciaient nullement de compromettre leur nom par des affirmations téméraires.

Avec son habitude de jouer des assemblées d'actionnaires, M. de Lesseps réussit à escamoter le vote et à faire croire aux superficiels que l'assemblée avait dit ce qu'elle n'avait nullement eu l'intention de dire. Il mêla aux savants qui se trouvaient là des remisiers, des boursiers, des employés de Suez, des créatures à lui, notoirement intéressées dans l'affaire, comme MM. Bionne, Deloncle, Szerivaday, Santa Maria, chargé d'affaires de la Colombie.

Beaucoup de membres, en outre, ne voulurent pas rompre en visière avec un homme qui occupait alors une situation considérable ; ils refusèrent de se prononcer et s'abstinrent.

Sur 136 membres présents, 8 votèrent contre, 54 s'abstinrent et 74 votèrent pour. Encore la résolution finale était-elle rédigée en termes assez équivoques pour n'engager personne : il s'agissait de se prononcer, non pour le projet lui-même, mais pour une direction à adopter de préférence à une autre. « La commission, disait-on dans cette résolution, se plaçant au point de vue pour lequel elle a été instituée, est d'avis que le canal interocéanique doit être dirigé du golfe de Limon à la baie de Panama et elle

recommande spécialement l'établissement d'un canal maritime dans cette direction. »

Ce simple avis, dans les prospectus de M. de Lesseps, prenait les proportions d'une approbation formelle votée à l'unanimité moins 8 membres : « Le 29 mai 1879, y lisait-on, le congrès scientifique international réuni en séance plénière, après avoir reçu communication des rapports des commissions, votait la résolution suivante. » (Ici le texte de la résolution que nous avons déjà cité). Des 54 abstentions, il n'était nullement question.

Le premier soin de M. de Lesseps fut d'agir comme il avait agi à Suez et de se débarrasser des hommes qui avaient préparé l'entreprise dont il voulait être seul à bénéficier.

Le *Bulletin du Canal interocéanique* présente naturellement cet acte de basse ingratitude comme un haut fait de plus à l'actif de M. de Lesseps.

Lorsque les concessionnaires de l'entreprise sont venus à moi, ils m'ont dit : « Nous avons la concession, mais nous ne pouvons rien faire sans vous. » Je leur ai répondu : « Messieurs, j'en suis désolé, mais je ne puis pas me charger d'une telle entreprise avec d'autres personnes qui pourraient engager ma responsabilité. Vous êtes des gens honorables, je vous rends toute espèce de justice, *mais je ne puis, lorsque je prends une charge comme celle-là, partager ma responsabilité avec personne.* »

» J'ai mes idées qui ne sont pas celles de tout le monde : j'ai donc besoin d'avoir une entière liberté d'action.

» J'ai commencé ma carrière diplomatique, étant accrédité près de Méhemet-Ali qui a régénéré l'Égypte. Il me dit un jour :

« Mon cher Lesseps, vous êtes bien jeune ; rappelez-vous, quand dans votre vie vous aurez quelque chose d'impor-

tant à faire, que si vous êtes deux, il y en a un de trop. »
» Eh bien ! j'ai dit à ces messieurs : « Voilà ma situation : je ne doute pas de votre loyauté, mais je veux être seul. »

Quand on a tenu un pareil langage et qu'on a abouti à une si effroyable catastrophe, au lieu de plaider pour fermer ses livres aux regards d'un syndic du tribunal de commerce et de choisir pour tout dissimuler, un ami complaisant comme Brunet, on est le premier à demander des juges.

M. Wyse fut d'ailleurs indemnisé (1), puisque l'actionnaire était là pour payer ; il ne fut pas moins touché au cœur par ce congé si lestement signifié et dans la préface de son livre, adressée au général Turr, il exhale quelques soupirs à ce sujet.

Je dus taire un légitime étonnement en présence d'accaparements de gloire fort utiles, assurait-on, à la réussite des combinaisons imaginées, mais d'autant plus singulières que le prestige de M. de Lesseps, qui se substituait à nous, n'avait certes pas besoin d'être rehaussé. En pareille matière la justice est malheureusement bien lente à venir si on ne l'aide un peu, et le temps me paraît venu maintenant, ne fût-ce que dans le but de bien marquer, pour nos jeunes enfants, l'héritage moral, fort précieux à mon sens, auquel ils ont droit, le temps me paraît venu, dis-je, de rectifier et de combattre une légende qui, en France surtout, se continue un peu trop à mon détriment.

A un autre point de vue, d'ailleurs, il peut être bon de rétablir les faits avec exactitude, car si je revendique hautement l'honneur d'avoir résolu, sous toutes ses faces, un problème compliqué cherché depuis des siècles et dont je

(1) La Société fondée par le général Turr reçut dix millions de francs comme indemnité, la moitié en espèces et le reste en actions de la nouvelle Compagnie.

persiste à croire les conséquences extrêmement fécondes pour l'humanité tout entière, je tiens aussi à ce que l'on sache bien qu'il ne m'incombe aucune part de responsabilité dans la direction bizarre donnée en dernier lieu à cette gigantesque entreprise.

Lesseps se mit à l'œuvre, organisa une société de fondateurs composée de cinq cents parts à 6,000 chacune ; sur ces parts il s'attribua cent parts entièrement libérées et les 6 et 7 juillet 1879, on lança la première souscription publique. On demandait quatre cents millions divisés en 800,000 actions à 500 francs.

L'émission n'eut aucun succès et les rares souscriptions durent être remboursées.

M. de Lesseps ne se découragea pas et à la fin de 1879, il exécuta dans l'Isthme un voyage à grand fracas avec sa femme et ses enfants et emmena avec lui une commission qu'il intitula pompeusement « Commission supérieure technique d'études. » Cette commission se composait d'un Allemand, M. Dirks, du général Wright et du colonel Folten, Américains ; de MM. Sosa et Ortega, Colombiens, et de MM. Boutan, Dauzatz, Couvreux et Blanchet, Français.

Dès son retour, M. de Lesseps annonça solennellement que MM. Couvreux et Hersent acceptaient « l'entreprise des travaux d'exécution définitifs par un devis rectifié de 512 millions de francs. »

On en est à 1,400 millions et le quart des travaux n'est pas terminé !

La commission, de son côté, après un très court séjour dans l'Isthme, faisait la déclaration suivante : *La commission émet l'avis qu'avec une bonne et judi-*

cieuse organisation, les travaux pourront être finis en huit ans. Fait à Panama le 14 février 1880.

Dès qu'il eut mis le pied à Panama, M. de Lesseps, avec une perspicacité déplorable pour les malheureux qu'on allait duper, semble s'être admirablement rendu compte de la situation. Son voyage, en effet, coïncida avec une épouvantable inondation du rio Chagres qui brisait tout sur son passage et tordait comme des fétus de paille les rails du Panama-railway. L'entreprise industrielle n'avait aucune chance de réussir dans de pareilles conditions, mais on pouvait greffer là-dessus la plus belle flibusterie financière de ce temps.

Aussitôt son arrivée à Paris, M. de Lesseps manœuvra dans ce sens. Il syndiqua un certain nombre d'établissements financiers : la Société générale, le Crédit lyonnais, le canal de Suez, les Seligmann frères, le Crédit industriel.

Ce syndicat fut divisé en 59 parts représentant chacune 10,000 actions, soit 590,000 titres à souscrire.

Les syndicataires versaient 4 francs par titre, 40,000 francs par part, soit 2,360,000 francs pour le tout.

En cas d'échec ils perdaient leurs 4 francs par titre.

Si la Société se constituait, ils recevaient :

1° Le remboursement de leurs 40,000 francs;

2° Une prime de 200,000 francs, soit cinq fois la mise;

3° Une part de fondateur qui, à un moment donné, représenta 50,000 francs.

La rémunération totale était de 290,000 francs pour un versement de 40,000 francs!

Dans ces conditions le triomphe fut éclatant. La Presse gorgée emboucha toutes ses trompettes, jeta toutes ses fanfares. Lesseps devint dès lors le « grand Français », l'homme surhumain, l'être extraordinaire, l'éléphant blanc, une sorte d'idole majestueuse et gloutonne, mangeant de l'or au milieu de nuages d'encens et rendant des excréments d'or que les journaux se partageaient.

La formule était trouvée, la mécanique était en place avec son double mouvement ; il n'y avait plus qu'à continuer : se servir de la Presse pour faire affluer l'argent des souscripteurs, se servir de l'argent des souscripteurs pour maintenir toujours au même degré l'enthousiasme de la Presse.

Cela dura huit ans comme cela, et cela aurait pu durer toujours si le public, à la fin, n'avait été non pas fatigué, mais épuisé, à sec. Ne croyez pas, en effet, que la Presse se soit décidée un jour à dire la vérité, ne croyez pas davantage que ce soit par un réveil soudain de leur raison, dans un accès de bon sens, que les actionnaires aient refusé de continuer à verser ; c'est uniquement parce qu'ils n'avaient plus rien ; s'ils avaient eu cinq milliards ils les auraient donnés, sans demander une explication, pour une entreprise qui, Lesseps l'affirmait, devait coûter cinq cents millions.

Je crois maintenant que, sans risquer de faire perdre le fil à mes lecteurs, et sans crainte de mettre du désordre dans mon récit, je puis esquisser le portrait de l'homme qui organisa froidement la ruine de tant de malheureux, sans avoir pour lui la plus légère illusion sur l'issue de l'affaire.

III

M. FERDINAND DE LESSEPS

Les ironies de la Presse juive. — Le « grand Français » est essentiellement anti-français. — Le rôle de Lesseps au siège de Rome. — Sa conduite jugée à l'Assemblée Nationale. — Le discours de M. de Falloux. — De Lesseps en Égypte. — Il s'empare des études faites par les Saint-Simoniens pour le canal de Suez. — Timides protestations. — Un estradier extraordinaire.

Pour bien juger un homme en vue de notre temps, il faut faire la part d'une sorte de mot d'ordre de narquoiserie et d'ironie auquel obéit la Presse à peu près tout entière entre les mains des Juifs. Les Juifs éprouvent une joie intellectuelle bizarre à attester leur puissance par des créations de fausses gloires; ils sont heureux, lorsqu'ils ont représenté un traître comme un patriote éminent, lorsqu'ils ont fait acclamer un corrompu et un vénal comme la personnification de l'homme intègre. Ce sont de ces tours de force auxquels se complaisent ces cerveaux hantés toujours par l'amour de ce qui est de travers, anormal, biscornu. C'est le sabbat d'autrefois, la messe lue à rebours, le signe de la croix fait de la main gauche.

La consécration de Ferdinand de Lesseps comme « grand Français » est une plaisanterie de ce genre,

une antiphrase en action. En dehors de Gambetta et de Ferry, jamais contemporain, on peut le dire, ne fut plus systématiquement hostile aux intérêts français et ne fit plus de mal à notre pays.

En Italie, Lesseps tenta tout pour déshonorer nos armes et faire massacrer nos soldats. Au dîner Dentu, il se vantait encore, il y a quelques années, d'avoir dit à Mazzini : « Comment, vous êtes embarrassés pour vous défendre contre les Français, vous n'avez qu'à les laisser entrer et à armer de couteaux tous les hommes du Transtévère. » A la fin de sa carrière, il livre l'Égypte aux Anglais ; il garantit à Arabi, sur son honneur, la neutralisation du canal et, quelques jours après, il ouvrait le canal aux Anglais, qui, sans la trahison de M. de Lesseps, n'auraient jamais pu venir à bout d'Arabi et de ses soldats (1). En son extrême vieillesse, nous le voyons, au moment de l'affaire Schœnebelé, aller, sans caractère aucun, accomplir à Berlin je ne sais quelle louche négociation et en revenir en disant : « L'Allemagne est la meilleure amie de la France. »

Ce fut à Barcelone que Lesseps débuta dans cette voie de la Réclame qu'il devait parcourir en triomphateur. Pendant une émeute, il hissa le drapeau national sur le Consulat de France, ce que font généralement tous les consuls en pareille circonstance, et parvint à donner à ce fait si simple les proportions d'une action héroïque.

Chargé d'une mission à Rome, en 1849, M. de Les-

(1) Si Arabi eût comblé le canal, disait plus tard le général Wolseley, nous croiserions encore dans les eaux de la mer Rouge.

seps joua là le rôle le plus équivoque et le plus honteux, et facilita, par tous les moyens, l'entrée dans la ville des bandes qui devaient rendre le siège si meurtrier pour nos soldats. Il s'essayait sans doute pour ses futurs actionnaires du Panama en entassant mensonges sur mensonges. Il trompait tout le monde à la fois ; à Rome, il trahissait la cause de la France en faveur de Mazzini, tandis que, dans ses rapports au Gouvernement français, il couvrait l'agitateur italien d'outrages et l'appelait « un Néron moderne. »

A la tribune de l'Assemblée, M. de Falloux et M. de Tocqueville démasquèrent tous les deux le personnage oblique, que la Droite d'aujourd'hui a pris sous sa protection, sans doute pour reconnaître l'hostilité qu'il avait témoignée jadis au pape Pie IX, de douce et sainte mémoire. Falloux, particulièrement, n'eut pas la main tendre.

Rien de joli, dans son impertinence hautaine, comme la réponse du ministre à une interpellation de Jules Favre.

M. Jules Favre, dit-il, s'est appuyé aussi beaucoup sur les dépêches de M. de Lesseps. Quel est le M. de Lesseps auquel M. Jules Favre veut bien prêter une si grande autorité dans ce débat? Est-ce le M. de Lesseps que *le National*, a publiquement accusé d'aliénation mentale, ou celui dont il a fait, huit jours après, un des grands citoyens de cette époque? (*On rit*). Est-ce M. de Lesseps, disant que Mazzini est la crème du socialisme et des sociétés secrètes, ou bien, est-ce M. de Lesseps disant de Mazzini que c'est un des héros de l'époque moderne. (*Nouvelle hilarité.*) Avant d'appeler de telles autorités à la tribune, et d'essayer d'en foudroyer ses adversaires, il faudrait que M. Jules Favre se fût mis d'accord avec l'un des deux MM. de Lesseps, ou qu'il les ait mis d'accord entre eux. (*Rires.*)

M. de Falloux lut ensuite des dépêches de M. de Corcelles, qui ne laissaient aucun doute sur la trahison de M. de Lesseps.

Voici, dit-il, une première dépêche, datée de Civita-Vecchia, le 12 juin 1849, par conséquent à l'instant même où il mettait le pied sur le sol italien :

« Il paraît bien prouvé que la résistance des assiégés n'est entretenue que par l'énergie et le désespoir du grand nombre de réfugiés étrangers qui sont à Rome. Malheureusement, hier encore, une bande de 3,000 hommes a pu s'introduire dans la ville sous la conduite de Masi. »

« Quartier général de Santucci, 14 juin 1849.

« Ce n'est pas d'ailleurs sa faute si les mesures prises par M. de Lesseps ont, pendant près de trois semaines, permis aux étrangers qui dominent à Rome, de se recruter et de s'approvisionner sans obstacle. Il n'y a qu'une seule opinion dans toute l'armée, sur cette conséquence de la politique suivie par M. de Lesseps. Il faut maintenant détruire ces forces étrangères qu'on a laissées maîtresses de la ville et de la campagne. »

« *M. de Lesseps*, — écrit de Corcelles dans une autre dépêche, — *peut être assuré qu'il a fort encouragé nos ennemis et découragé les modérés ou conservateurs du pays. Personne aussi n'a fait plus que lui pour le recrutement et l'approvisionnement de la faction dominante, en rétablissant les communications interceptées par le général Oudinot, en nous faisant perdre du temps au profit de l'ennemi, avec des projets de traité que l'on exploite encore contre nous.* »

M. de Lesseps, de l'avis de tous, aurait dû être jugé par une commission militaire et fusillé. On se contenta de le déférer au Conseil d'État, présidé par M. Boulay de la Meurthe.

Le rapport, rédigé par M. Vivien, qui figure au *Moniteur* du 22 août 1849, est absolument écra-

sant. Il nous montre M. de Lesseps agissant d'accord avec les Triumvirs et leur accordant tous les avantages qui peuvent leur permettre de prolonger la lutte et de tuer ainsi un plus grand nombre de Français.

Avec l'assentiment, cette fois, du général Oudinot, M. de Lesseps avait accordé une première suspension d'armes, mais cette suspension devait naturellement cesser dès qu'il aurait été manifeste qu'une solution pacifique ne pouvait plus être espérée.

Le 19 mai, après un premier essai d'arrangement repoussé par les Triumvirs, le général Oudinot et M. de Lesseps signèrent une déclaration de rupture.

Que fit M. de Lesseps? Il attendit trois jours pour notifier cette déclaration et y ajouta ensuite de son chef la promesse de notifier huit jours à l'avance la reprise des hostilités.

Il substitua ainsi, dit le rapport, un délai indéfini à un terme fixe et ouvrit aux conspirations des Romains une carrière où ils se sont empressés de se jeter.

Ce n'est que dix jours après, le 29, qu'il se prêta à un nouvel *ultimatum;* il perdit ainsi en démarches sans résultat un temps qui devenait chaque jour plus précieux.

Enfin, quand il signa le traité du 31 mai, dont il sera question plus tard, il consentit encore à un dernier délai de quinze jours après la même rectification.

Ainsi, au lieu de presser la solution, il l'ajournait; au lieu de hâter le moment où notre armée retrouverait sa liberté d'action, il la retardait.

Chaque délai, en effet, comme le constatait le rapport, aggravait la situation de notre armée et l'exposait aux fièvres et aux ardeurs d'un été brûlant. C'est ce que voulaient les Triumvirs et c'est ce que M. de Lesseps voulait comme eux.

La publication de ce rapport flétrissant fermait à M. de Lesseps la carrière diplomatique. Il le comprit, donna sa démission et se dirigea vers l'Egypte, qui était alors la terre bénie de tous les aventuriers et de tous les chercheurs d'affaires.

Pour des motifs plus honorables, les Saint-Simoniens, condamnés en France, avaient cherché un refuge en Égypte et ils avaient repris l'idée d'un canal destiné à réunir la Mer Rouge à la Méditerranée, idée déjà mise en avant par eux, notamment dans le *Producteur* (1825) et l'*Organisateur* (1828). Une société d'études avait été constituée par eux le 27 novembre 1846; elle se composait de MM. Arlès Dufour, Enfantin, Negrelli, Sellier, Starbuck, Stephenson et des trois Talabot, Jules, Léon et Paulin.

Les Saint-Simoniens se rencontrèrent dans la poursuite de cette idée avec un ingénieur établi depuis 1820 en Égypte, Linant bey, qui avait la confiance du vice-roi et avait été nommé par lui directeur des ponts et chaussées d'Égypte ; le tracé définitif des études fut arrêté après de longs travaux.

Dès son arrivée en Égypte, M. de Lesseps fut mis au courant ; on lui communiqua les plans du futur canal et il se les appropria sans scrupule.

Alors que M. de Lesseps était consul de France au Caire, il avait été le compagnon de plaisir de Saïd pacha, il ne reculait pas devant des moyens qui eussent fait hésiter Bravay, il obtint le firman et élimina tous ceux qui avaient été les promoteurs de l'entreprise.

Linant bey se plaignit bien un peu, les Saint-Simoniens eurent un moment de tristesse en se

voyant mis dehors d'une œuvre qu'ils avaient caressée longtemps, mais ce fut tout. La protestation du chef de l'École Saint-Simonienne eut même un caractère de noble résignation, qui ne manque pas de grandeur (1).

Le maître rappelle à ses disciples ce qu'il leur avait dit tant de fois, que depuis le jour où il s'était donné une mission civilisatrice, il n'avait jamais eu en vue dans ses conceptions, dans ses enseignements et dans ses actes, que l'accomplissement de cette tâche religieuse, sans y mêler nos intérêts d'amour-propre ou d'argent.

Que l'œuvre que j'ai signalée de faire mettre à l'étude, comme grandement utile aux intérêts matériels et moraux de l'humanité s'exécute, et je serai le premier à bénir l'exécuteur ! Sans doute il sera bon et juste que l'on sache, dans l'avenir, que l'initiative de cette réalisation gigantesque a été prise par ceux-là même en qui le vieux monde ne voulut voir d'abord que des utopistes, des rêveurs, des *fous;* mais rapportez-vous-en à l'histoire pour cela. En attendant, si l'isthme est percé, fût-ce sans nous, c'est surtout à nous qu'il appartiendra de s'écrier : « *Allah kerim !* Dieu est grand ! »

Ce n'est pas plus difficile que cela, et parfois, pour réussir, il suffit d'avoir bien ancrée dans la tête l'idée qu'il ne faut pas se gêner que les hommes subissent tout.

Lesseps a cette force ; à défaut de tout autre mérite on ne peut lui refuser un imperturbable aplomb; c'est un estradier d'une audace inouïe. Un lanceur d'affaires qui aurait fait perdre quelques centaines de mille francs à ses compatriotes se cacherait, ou du moins, s'il assistait à une cérémonie

(1) *Œuvres de Saint-Simon*, XII[e] volume.

publique, il se mettrait dans un coin ; le Lesseps du Panama cherche, au contraire, la première place en toute circonstance, le premier rang, le fauteuil d'honneur, et vous voyez que ce système est bon, puisque personne ne lui dit rien.

Lesseps pousse cette puissance de braverie jusqu'à la coquetterie. Il tripotait honteusement à la Bourse sur le Suez et, opérant à coup sûr, il étranglait ceux qui jouaient contre lui. Un jour, en 1868, il avait fait un coup plus considérable encore que les autres et acheté des Suez par milliers par l'entremise de quelqu'un qui doit savoir la vérité, là-dessus, puisque c'est lui qui a fait l'opération.

On commençait à s'émouvoir un peu.

— J'ai une grande assemblée d'actionnaires, dit Lesseps à l'ami qui me donnait ces détails, venez-y donc...

L'ami vint et la scène lui est restée tellement présente, qu'il se rappelle qu'il était assis à la deuxième banquette à gauche.

Avant que la séance ne fût officiellement ouverte, de Lesseps s'avança sur le bord de l'estrade et, la bouche en cœur, l'éternel sourire que l'on connaît éclairant ce visage obscur, si curieux à regarder, il dit :

« Mesdames et Messieurs, avant de commencer, permettez-moi de prendre la parole pour un fait personnel. Mes ennemis, vous ne l'ignorez pas, font courir le bruit que je joue à la Bourse, or, j'ai un aveu à vous faire : Je suis arrivé à mon âge sans avoir mis les pieds à la Bourse et sans rien comprendre même aux opérations qui se traitent là. »

En parlant, il regardait fixement l'agent de change, qui avait exécuté ses derniers ordres de Bourse ; il jouait pour lui, comme certains acteurs ou certaines actrices jouent pour un seul spectateur dans la salle, et l'agent de change, poussant du coude un camarade qu'il avait amené, ne put s'empêcher de s'écrier, devant ce bel aplomb : « Décidément, il est très fort ! »

IV

Le chaos. — Une terre de désolation. — L'Homme et la Nature. — La mortalité. — Les morts sans tombeau. — Le peu d'intérêt que ces détails offrent pour le public français. — Une annonce folâtre. — Une kermesse dans un cimetière. — Une arrivée de langoustes. — Les désespérés. — La vie dans l'Isthme. — Suppression de l'économat central. — Favoritisme et injustice. — La Chanson à Panama. — Une réunion d'actionnaires en opérette. — Quelques types intéressants. — Dingler. — Les chevaux de Mme Dingler. — Le civilisé et l'homme réel. — Le padischah d'un ingénieur des Ponts et Chaussées. — Les prodigalités de Dingler. — Le bon de tâche. — Gaspillages inouïs. — Les contrats. — Le matériel abandonné. — Les Juifs. — Le banquier Ermann. — Le pillage à l'état permanent.

Il nous faut, à présent que nous avons le scénario de l'entreprise, nous transporter dans l'Isthme.

Notre intention n'est pas d'entrer dans les détails techniques et dans le compte des mètres cubes extraits ; nous renvoyons le lecteur pour ceci aux brochures spéciales, dont nous parlerons plus loin, et que les sénateurs et les députés n'ont jamais daigné ouvrir. Des tableaux présentés et des chiffres fournis,

se dégage une impression de stupeur quand on constate tout ce qu'on a pu faire croire aux Français pendant huit ans.

Pour comprendre Panama, il faut se figurer le Chaos, non plus le Chaos des premiers jours du monde, mais un Chaos avec des apparences de civilisation, un Chaos dix-neuvième siècle : des ingénieurs, des exploiteurs, des cabaretiers, des teneurs de maisons publiques, des décavés, des employés venus de partout, des ouvriers de tous les pays, tout cela s'agitant pêle-mêle, sans direction aucune, travaillant sans plan d'ensemble et recommençant sans cesse le même travail.

Pour cadre un pays léthifère, un pays où tout respire la fièvre, où tout est malade, où tout meurt, où l'homme, enveloppé de miasmes, se dissout dans une atmosphère putride ; — une terre méphitique qui semble encore mal essuyée de la boue du déluge. Sur ce sol se multiplient, dans une fermentation de fange, des animaux funestes comme les pythons sortis du limon des âges primitifs, des crabes gros comme des tables, des caïmans énormes qui peuplent les marais et empêchent de se baigner, tandis que les requins gardent le rivage ; sept mois de pluie torrentielle, du commencement de mai à la fin de novembre, un ciel marécageux comme le sol et d'où suinte presque continuellement un brouillard empesté ..

A une heure du matin, la buée tombe, on grelotte, et, en se levant, on trouve un centimètre de moisissure sur les chaussures. Les vêtements sont raides d'eau ; si l'on passe la main sur les habits d'une personne, on la retire trempée.

La moisissure est la force de la Nature, éternelle voratrice qui, en quelques mois, couvre comme d'une couche de champignons des machines arrivées d'Europe toutes flambant neuf et qu'on a laissées dans des coins sans s'en occuper.

Quand la Nature ne détruit pas sous ses mousses gluantes la machine aux cuivres étincelants et ne se l'assimile pas pour la rendre en quelque sorte à la vie végétative, l'homme souvent, la rencontrant sur son chemin, la recouvre de déblais. Il y a ainsi pour des millions de matériel enfoui.

Les hommes mouraient comme des mouches, à raison de 60 pour 100 environ. L'*Annuaire de l'Ecole centrale* constate que sur 27 ingénieurs de cette Ecole, entrés dans la compagnie jeunes et bien portants, en 1885 et 1886, 11 étaient morts en 1887. C'est là un chiffre pris au hasard: le vrai chiffre des morts, qui ne doit guère s'éloigner de 30,000, ne sera jamais connu.

Les parents qui voulaient faire annoncer dans le *Bulletin officiel du Canal interocéanique* la mort de de ceux qu'ils avaient aimés, étaient accusés d'être subventionnés par les ennemis de la Compagnie pour provoquer du scandale. Il en fut ainsi pour les parents de deux ingénieurs, MM. Sordoillet et Armand Petit, partis de France par le même paquebot et enlevés par la fièvre, dès leur arrivée dans l'Isthme en 1886.

Le *Bulletin officiel du Canal de Panama*, disait à cette époque le journal le *Succès* a opposé un refus formel aux prières que lui ont adressées les deux familles pour obtenir l'insertion d'une notice nécrologique sur ces deux victimes du

devoir. C'est en vertu d'instructions précises que cette résolution a été prise par la Compagnie, dont le bulletin deviendrait un interminable document nécrologique, si elle permettait à la France de compter les martyrs qu'elle sème sur le sol meurtrier de la Colombie.

Malgré les dénégations intéressées de cette association financière, le chiffre des morts causées par les miasmes putrides que dégage chaque coup de pioche, chaque effondrement de roche ou chaque éventrement de terrain, s'élève à « quarante par jour, soit plus de quatorze mille travailleurs » ensevelis chaque année sur ces rivages pestilentiels. »

Un renseignement dont la précision ne pourra être contestée donnera une idée des effroyables ravages causés parmi le personnel de cette entreprise funeste à tant de titres. Sur trente employés arrivés le 29 octobre dernier, par le paquebot *Washington*, treize étaient morts le 24 novembre suivant, et parmi ces treize les deux malheureux ingénieurs dont nous apprenons aujourd'hui seulement la triste fin.

Dans les 60 pour 100, nous ne comptons que les morts décédés à l'hôpital. C'est pour eux que furent construits trois cimetières nouveaux sur le versant du Pacifique, lorsque tous les cimetières de la ville eurent été remplis. Ceux-là, du moins, avaient une tombe uniforme, une croix en bois de fer sur laquelle on inscrivait le millésime et le numéro d'ordre, avec un cœur enflammé.

Parfois, les ouvriers qui mouraient sur place étaient simplement jetés dans le remblai; un train de décharge arrivait et les cadavres avaient du coup 50 centimètres de terre sur la figure. L'Isthme est devenu, grâce à ces cadavres anonymes, un gigantesque ossuaire, un cimetière, qui donnera plus tard l'idée d'un immense champ de bataille, où l'on retrouvera tous les types de la race humaine.

Il faut ajouter que ce mode d'inhumation, un peu sommaire, n'était guère usité que pour les nègres.

La Compagnie avait obéi, cette fois, à un sentiment d'économie, qu'elle ne manifestait guère que dans de semblables occasions. Voici ce que coûtait l'enterrement d'un nègre :

Le cercueil	4	piastres.
Mise en bière.	2	—
Porteurs	3	—
Rhum, 4 bouteilles pour les porteurs, à raison de 2 fr. 50 chacune, soit	2	—
Total. . . .	11	piastres.
	55	francs.

On trouva que les nègres jamaïcains ne valaient pas cela. On les déposa dans le remblai.

Tous les journaux vous le diront, d'ailleurs. Le Panama n'était pas une affaire, c'était une œuvre humanitaire, une œuvre de Progrès et de Civilisation... Allez la musique !...

On mettait beaucoup de zèle, au contraire, à enterrer les Européens au service de la Compagnie ; on mettait tant de zèle que, parfois, on les enterrait avant qu'ils soient morts...

Tout le monde a connu là-bas l'histoire d'un petit bossu, un Breton nommé Laucour, de Pontivy, qui fut enterré vivant.

Le fait date de 188?. Laucour avait un domestique qui suivait le cercueil. Soudain il entend crier dans la bière...

Le cocher du corbillard est saisi d'épouvante et se sauve. Le domestique s'accroche à la voiture et arrive ainsi traîné au cimetière.

Au cimetière on descend la bière en terre dans une des nombreuses fosses qui sont toujours prêtes.

De nouveaux cris retentissent...

Les deux fossoyeurs prennent la fuite à leur tour.

Le domestique effaré va chercher le médecin. Quand il arriva, le pauvre Laucour venait de mourir dans son cercueil...

Tout était organisé pour opérer rapidement. L'ancien chef de travaux qui me donnait ces détails, vit deux fois la bière sous son lit. La première vision lui a laissé une impression horrible. A la fin de 1883 il était entré à l'hôpital sans connaissance ; quelques jours après, il revint à lui, il eut besoin de se lever la nuit et, sans bien reconnaître encore où il était, il se trouva dans une salle d'hôpital qu'on n'éclairait pas la nuit ; près de son lit, sur une petite table, était une veilleuse. Au moment où le malade remontait péniblement dans son lit il heurta quelque chose du pied et prenant la veilleuse il regarda sous le lit pour voir ce qu'il y avait. C'était sa bière qui l'attendait, la bière « règlementaire de l'agent classé » en sapin rouge de deux centimètres d'épaisseur...

Le cercueil, d'ailleurs, jouait un grand rôle à Panama. On lisait dans l'*Isthmus*, le journal de l'Isthme, des annonces encourageantes comme celle-ci :

ATTENTION ! ! !

J'ai l'honneur d'informer les habitants de cette ville, messieurs les Directeurs des Hôpitaux, et les villages de la Ligne,

que je suis en mesure de fournir constamment des cercueils de toutes dimensions. PRIX de $ 6 à 100 piastres.

Rue Bolivar,

JEAN LAOUÉ,
Fabricant.

Cela du reste n'intéresse pas le public français ; dans l'état de débilité intellectuelle où il est tombé, il ne voit que ce qu'il y a dans les journaux. Trente mille êtres humains mourant dans un coin du monde pour faciliter des émissions, la chose n'existe pas pour le lecteur ; en revanche, il est plein d'émotion lorsqu'il apprend qu'un Juif du nom de Lœwy est arrivé de Vienne en fiacre pour visiter l'Exposition ; il va trouver sa famille, son journal à la main ; il redresse sa tête d'imbécile et dit : « Hein ! mes enfants... il a fait le voyage dans un fiacre... c'est dans le journal... Comme l'Europe doit nous admirer ! »

Dans ce cimetière était installée une kermesse. On éprouvait le besoin de s'amuser à tout prix.

On jetait, sans compter, l'or facilement gagné pour se procurer quelques distractions qui ne variaient guère : les filles, la boisson, le jeu.

Lorsque de nouveaux venus arrivaient avec des femmes, on se servait du mot célèbre de Janvier de la Motte :

« Langouste arrivée ! »

C'était la formule des dépêches annonçant cette bonne nouvelle.

Ces dépêches étaient adressées à un nommé A., par un individu nommé E., chef de bureau, lequel faisait venir à Panama les agents à langoustes, et aus-

sitôt envoyait les susdits agents en déplacement sur la ligne, gardant ces dames en ville.

Les agents recevaient en dédommagement 5 piastres 1/2, (27,50) par jour, en plus de leur traitement, pendant leurs *déplacements*.

On jouait surtout aux dés. De Colon à Panama, le pays n'était qu'une vaste maison de jeu. Les jours de paye, dans un village de 80 mètres carrés, on comptait jusqu'à 60 tables de jeu.

A Panama on jouait de préférence au baccara ; on y avait aussi installé une dizaine de roulettes.

Ceux qui ne s'étourdissaient pas dans le jeu n'avaient d'autre ressource que de rester chez eux à fumer des cigarettes ou à écouter les crapauds.

C'était pour ceux-là surtout que la vie était insupportable ; c'est parmi eux que se recrutèrent les Mariotti et les Perrin, ces êtres réduits au désespoir par les iniquités dont ils avaient été les témoins, obsédés comme par une espèce de cauchemar, étouffant du besoin de parler et tirant des coups de pistolet au hasard, pour faire du bruit...

L'existence est si rude dans la vieille Europe, que beaucoup de ces hommes avaient risqué leur vie dans l'espoir d'amasser un petit pécule.

Au début, ceux qui ne tombaient pas voyaient leurs vœux près de s'accomplir. Tout était cher, mais on pouvait réaliser quelques économies.

Dingler, dès qu'il fut devenu directeur général, livra ces malheureux sans défense à l'exploitation juive. Les Juifs organisèrent l'accaparement en grand et mirent les travailleurs en coupe réglée :

Jusqu'en 1884 les agents et les employés se four-

nissaient à l'Économat central. Dingler prit la décision suivante :

Vu que le commerce de Panama est suffisamment approvisionné pour subvenir à tous les besoins des agents dans l'Isthme, le Directeur général décide :
L'Économat central est supprimé.

Signé : *Le Directeur général*,

DINGLER.

Or, à cet Économat central, on payait toutes choses 30 0/0 de moins qu'au « commerce » monopolisé tout entier par des Juifs venus de Saint-Thomas et de Curaçao.

L'Économat central livrait, par exemple, l'eau de Saint-Galmier, source Badoit, à raison de 7 piastres la caisse de 60 bouteilles.

Le « commerce » donnait 50 bouteilles pour 10 piastres.

L'Économat livrait le vin, de la maison Guitton, de Bordeaux, à raison de 7 piastres 20 la caisse de 4 litres.

Le « commerce » donnait la même marque, de qualité inférieure, sous l'étiquette de « Vin de la Compagnie du Canal », à raison de 10 piastres, les frais de transport laissés à la charge de l'acheteur, plus 1 franc par caisse. L'Économat livrait *franco*.

Au début, un employé pouvait louer une petite chambre en ville à raison de 5 piastres par mois. A la fin, il ne trouvait plus à se loger à moins de 25 piastres dans une chambre sans meubles, et où il devait payer un minimum de nourriture de 60 piastres par mois.

Tout était en proportion ; l'humidité oblige de chan-

ger de chemise deux fois par jour; or, le blanchissage était, pour une chemise, de 1 fr. 50; pour une serviette, de 50 centimes; pour un mouchoir, de 25 centimes.

On ne peut boire d'autre eau que de l'eau de Saint-Galmier, et la bouteille revenait à 75 centimes; l'eau de toilette coûtait 15 centimes le litre.

Toute consommation dans un café, même une citronnade, est fixée uniformément à 1 franc. Un chou frais coûte une piastre (5 fr.). On le mange en salade.

Toutes les sévérités tombaient sur les bons employés; on réservait les faveurs, au contraire, aux voleurs, aux fricoteurs qui, après leur licenciement, avaient annoncé qu'ils feraient du tapage, qu'ils raconteraient ce qui se passait dans l'Isthme.

On délivrait par exemple, à un honnête homme, un certificat libellé ainsi : « Licencié vu que son état de santé ne permet pas de supposer que l'on pourra tirer parti de cet agent dans l'avenir. »

Un employé pris la main dans le sac, comme le nommé X..., chargé des réceptions maritimes et qui, de connivence avec deux employés supérieurs, se livrait à des détournements considérables, est renvoyé avec ce certificat : « Renvoyé avec certificat, congé de cinq mois à solde entière, voyage payé, licencié (sans motif au livret). »

A son arrivée à Paris, X... touche le montant de ses cinq mois de congé, plus un droit de licenciement qui est d'un mois d'appointements par chaque période de six mois commencée.

Sous ce ciel désolé, au milieu de cette existence

infernale, la gaieté française n'avait pas perdu tous ses droits; on chantait à Panama, et l'on referait l'histoire de cette atroce mystification rien qu'avec les chansons railleuses et les complaintes ironiques qu'inspiraient chaque nouveau mensonge, chaque coup de puffisme de Lesseps. Cela sans doute n'est pas d'une veine bien distinguée, mais ces pauvres gens, qui n'étaient pas sûrs d'être vivants le lendemain, n'avaient pas le temps de ciseler leurs couplets.

Voici, sur l'air d'*En revenant de la revue*, *Ça ne fait pas le compte :*

Papa qui est certes pas un' bête,
Ayant raté son émission,
Me dit en f'sant nous-mêmes la quête,
Nous sauverons la situation.
Voilà pourquoi par tout' la France
Nous courrons avec l'espérance
De trouver encore des gogos
Pour entret'nir nos chers magots.
Moi, j'fais l'boniment;
Papa, not' président,
Avec des yeux tout larmoyants,
Montre au public ses cheveux blancs.
On applaudit beaucoup
Mais voilà qu'tout à coup,
Quand il s'agit d'signer,
I cherchent tous à s'esbigner.
Je trouve très mauvais
Que notre Grand Français
Au lieu d'un franc succès
N'ait qu'un mécompte!
Voyons gogos,
On vous d'mand' des pesos
Vous n'donnez qu'des bravos :
Ça n'fait pas l'compte!

Au rendez-vous des pots-de-vin, ou le *Petit bleu*, sur l'air : *Ça vous coupe la gueule à quinze pas*, eut un grand succès sur les chantiers.

A première vue on s'y trouve aisément,
La cambuse paraît correcte.
Les gens qu'entrent là sont vêtus proprement,
I n'ont pas la min' trop suspecte.
I faut c'pendant faire attention
La cas' jouit d'une bonne réputation.
Quarante-six, ru' Caumartin,
C'est : « Au rendez-vous du Pot-de-Vin ! »

Y a d'abord un' band' de messieurs décorés,
Ingénieurs, homm's de finance,
Puis des gens d'la haute aux blasons redorés,
Des représentants d'la France,
Députés ou bien sénateurs,
Journaliss', banquiers, courtiers, tous tripoteurs,
Tout c'monde-là grouille ru' Caumartin,
C'est : « Au rendez-vous du Pot-de-Vin ! »

Ah ! c'est qu'voyez-vous c'est un chouett' mastroquet,
On y sert avec abondance
Un certain p'tit bleu qu'est même assez coquet :
Le p'tit bleu de la Banqu' de France.
Pas un qui fass' le dégoûté
Quand l'patron lui met sa p'tit' part de côté.
On consomme dur ru' Caumartin,
C'est : « Au rendez-vous du Pot-de-Vin ! »

Un peu plus tard, on chanta partout la complainte de la C. P.

Est-il rien sur la terre
Qui soit aussi navrant
Que la débine amère
Du pauvre Ferdinand ?

Il n' lui reste plus un sou
Pour continuer son trou.

Charlot qui s' désespère,
En pleurant tend la main ;
« J'ai donné z'à votre père,
Repassez donc demain. »
C'est ainsi qu' chaqu'plumé
Répond à Charles-Aimé.

Pour lorse l'on s'adresse
Au beau gouvernement,
En lui disant : Ça presse,
Sans un atermoiement ;
Sinon les créanciers,
Vont envoyer l' s' huissiers.

C'est bien qu' répond l' minisse,
La Chamb' va décider,
L' parti z'opportunisse
Est prêt à vous aider,
Mais y a monsieur Goirand
Qui va nous fair' du boucan.

Le rempart de Marseille,
Financier, pharmacien,
Peytral-salsepareille,
Offre alorse un moyen :
Gnia qu'à faire un décret
Qui supprime le débet !

Mais la Chambre s'insurge,
Et calme, sans crier,
R'fuse d'avaler la purge
Du potard financier.
Cett' fois n'y a plus plan,
Faut déposer le bilan.

La C. P. elle est morte,
Morte sans rémission ;

L' corbillard à sa porte,
Est déjà z'en station.
Le Vieux qu'espère encor
Fait souscrire le croq'mort.

Citons encore la *Visite de l'Amiral*, sur l'air de *Cadet Roussel :*

Le *Star* racont' que l'Amiral (*bis*)
A visité tout le Canal (*bis*)
Que c' marin, d'un œil favorable,
A vu ce travail formidable.
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L'amiral dut être content.

Il a vu z'a Miraflorès (*bis*)
Une éclus' qui n' fait pas florès (*bis*).
Il a dû plaindre l'entrepreneur,
Qui s'débat dans c'te marchandise.
Ah ! ah ! ah !. . . . . .

Il a vu z'à la Culebra (*bis*)
Une chose dont il se souviendra (*bis*),
Il a vu, ça n'est pas une blague,
Dans un bidet tourner une drague.
. . . . . .
. . . . . .

L'amiral a vu des wagons (*bis*),
De la ferraille et des maisons (*bis*) ;
Mais il n'a pu voir la tranchée,
Qu'était par les brouillards cachée.
. . . . . .

Bref, l'amiral est enchanté (*bis*),
Mais pour vous dir' la vérité (*bis*),
Ce qui doit surtout l' satisfaire,
C'est d' n'avoir rien mis dans l'affaire.
Ah ! vous m'en direz tant,
Pour sûr qu' l'amiral est content.

Sur l'air : *Au temps des cerises*, on prédisait aux auteurs de tant d'impostures criminelles le châtiment que le malin vieillard a été assez habile pour éviter en employant une partie de l'argent volé à corrompre ceux qui auraient pu le poursuivre.

Mais voici venir le temps des surprises,
Gogos détrompés et vils imposteurs,
Vous êtes aux prises ;
Tous les gros bonnets vont en voir de grises,
On n'oubliera pas les Grands Directeurs.
Oui, voici venir le temps des surprises,
Et l'on en réserve aux vils tripoteurs.

Enfin nous aurons le temps des... assises,
Les gogos tondus, moutons enragés,
Diront vos traîtrises.
On reparlera des livres promises,
Des travaux pas faits, des milliards mangés.
Ce sera la fin, le temps des assises,
Après, par l'Etat, vous serez logés !

On jouait même dans l'Isthme une saynette-vaudeville : *Compte rendu officiel, en musique, de l'Assemblée générale des actionnaires, obligataires, amis, financiers du canal de Panama.*

A trois heures précises, le « grand Français » fait son entrée, la séance est ouverte (le Canal ne l'est pas). Lecture du rapport officiel. Le « grand Français », un actionnaire, M. Ducordépont, membre du conseil des travaux, M. Badelaine, obligataire, prennent successivement la parole. Badelaine essaie de savoir ce qu'est devenu son argent :

Grand Français, écoutez-moi donc,
Je voudrais présenter un' petit' requête,

Grand Français, écoutez-moi donc,
J' voudrais vous poser une petite question.
(Tumulte, cris : à la porte !)
(Plusieurs voix) :
Grand Français, ne l'écoutez pas !

Le « grand Français » répond qu'il croit avoir suffisamment répondu en ne répondant pas à ce vil calomniateur qui est payé par ses ennemis.

A cinq heures, la séance est close (La souscription reste ouverte).

Dans cette vie exceptionnelle, certaines natures se révèlent sous un jour inattendu. Il y eut à Panama quelques types curieux, comme ce Dingler, directeur général des travaux, qui a une sorte de relief tragique.

Dingler avait fait le voyage avec M. Charles de Lesseps à la fin de l'année 1883, et, naturellement, il s'était tenu à l'écart des endroits dangereux ; aussi, à son retour, s'empressa-t-il, dans une conférence organisée par la Compagnie, de déclarer que le climat de Panama était particulièrement sain et que les ivrognes seuls mouraient dans l'Isthme. (*Bulletin*, n° 101, 1^er^ novembre 1883.)

Il y a beaucoup d'exagération, disait-il, à propos de l'état sanitaire de Panama. J'en arrive, et j'ai été réellement frappé du bon état de tout le personnel en général. Il y a bien quelques accidents, quelques fièvres pernicieuses, mais enfin, l'état de santé général n'est pas mauvais.

Nous avons, comme hôpitaux, l'hôpital de Colon et surtout l'hôpital de Panama. Cet hôpital est construit dans des conditions excellentes ; il est formé d'une série de pavillons

isolés. Il y a là une très jolie végétation; les pavillons sont même très gais, très coquets, et certainement cela n'a pas l'air d'un lieu de souffrance.

Il ne pouvait mieux faire que de retourner dans un pays où les hôpitaux avaient un aspect si engageant et il arrivait à Panama à la fin d'octobre 1883. Le 22 janvier 1884 sa fille mourait, et le 28 février suivant, un mois après, son fils succombait à son tour !...

Comme directeur général, Dingler avait droit à cinq mois de congé, il partait pour la France le 1er juin 1884 avec sa femme, il rentrait avec elle en octobre, et le 2 janvier 1885 sa femme mourait...

Cet homme, qui semble avoir été assez fortement trempé, mais qui était étranger à tout sentiment de justice et d'humanité, avait excité tant de haines, que la mort de sa femme fut l'occasion d'une véritable fête. Le champagne coula à flots dans l'Isthme, et le malheureux put entendre les cris d'allégresse de tous ces esclaves qui se réjouissaient de la douleur du maître.

Dingler supporta tous ces coups sans laisser voir ses larmes, avec une sorte de désespoir farouche et comme un désir âpre de se venger, fût-ce sur des créatures irresponsables.

Mme Dingler se servait habituellement pour ses promenades de deux chevaux magnifiques qui valaient 25,000 francs la paire et qui avaient été offerts au directeur général par M. Gadpaille de la Jamaïque, comme épingles d'un marché pour l'importation des nègres.

Le directeur ne voulut pas que ces bêtes qui avaient eu l'honneur de traîner sa femme pussent servir à d'autres, il ordonna de les tuer.

L'homme chargé d'assassiner ces animaux superbes n'osa pas, il les emmena et les cacha.

A quelques jours de là, un employé vint raconter la chose à Dingler et lui dire : « Vos chevaux ne sont pas morts. »

Dingler envoya l'employé avec la mission spéciale d'égorger lui-même les deux chevaux.

Les chevaux éventrés à coups de couteau se débattaient encore dans la fosse où on les avait jetés, et emplissaient la campagne de leurs hennissements d'agonie.

Pour l'exécution de ces chevaux, Dingler signa un bon de tâche de 33 mètres cubes à 1 piastre 50 le mètre cube.

N'est-il pas curieux d'étudier l'homme ? Dès qu'il est débarrassé du joug de la convention, dès qu'il s'est évadé des formes hypocrites de la civilisation, il revient au tempérament premier.

Voilà un ingénieur des Ponts et Chaussées, un pur moderne, un personnage d'Ohnet, vous le lâchez dans un pays à demi sauvage où il est le maître et il a immédiatement des conceptions de satrape oriental. Volontiers il ferait, comme Gengis-Khan, enterrer vivants des esclaves dans le tombeau de sa femme, ou ferait ouvrir le ventre de tous ses domestiques comme le sultan Soliman pour découvrir celui qui a mangé le melon.

C'est l'homme encore une fois. Supposez que la France ait échappé aux désastres qui l'ont jetée aux mains de tous les malfaiteurs, Constans serait resté toute sa vie professeur de droit à Toulouse et il aurait gravement commenté tous les articles du Code qui

défendent de toucher à la propriété ; l'abracadabrante fantaisie des événements fait de cet être un proconsul en Orient : il voit un roi qui a une belle ceinture et il la lui prend.

La direction générale de Panama était d'ailleurs un véritable Padischah.

Dingler habitait une maison que la Compagnie avait payée 30,000 piastres (150,000 francs).

On fit là pour 20,000 piastres de réparation (100,000 francs). Avec les embellissements successifs, le mobilier somptueux, le linge, la maison finit par revenir à un million.

Comme un vice-roi des Indes, Dingler ne se déplaçait que dans un wagon royal qu'on appelait le *Palace car*.

Ce wagon se composait de :

3 chambres à coucher meublées.

1 salle à manger.

1 cuisine.

1 W.-C.

Cabinet de travail et réservoir à glace pour l'office et les vivres.

Ce wagon voyageait par un train spécial qui coûtait toujours 500 dollars à la Compagnie.

Le personnel ne savait qu'imaginer pour complaire à M^me^ Dingler. Dès que son arrivée avait été annoncée on avait retenu 5 petits poissons dorés qui étaient les seuls à exister à Panama.

La veille du débarquement, ces poissons furent achetés à raison de 125 piastres les 5, et placés dans un bocal pour orner le salon de madame la directrice.

Cette dépense ne figure pas dans les livres, mais le bon de tâche a été vu.

Plus tard madame la directrice voulut faire des promenades en voiture et l'on construisit pour elle la route de Corozal, terminée dans les premiers mois de 1884. Cette route n'avait aucune utilité pour les travaux et coûta 52,000 piastres. Mme Dingler appelait cette route « mes Champs-Élysées. »

Cette route était à peine achevée que le propriétaire du terrain qu'elle traversait, M. Schubert, Alsacien naturalisé américain, propriétaire d'un hôtel à Panama, le Grand central, la fit fermer et réclama 60,000 piastres d'indemnité pour avoir coupé ses terrains.

En février dernier, Schubert a mis opposition sur l'hôtel de la Compagnie à Panama.

Mme Dingler se fit construire une maison de campagne, à Saint-Lazaro, sur la route de la Boca.

Coût : 1,200,000 piastres.

Cette habitation sert aujourd'hui d'hôpital pour les varioleux.

Les employés l'appellent La *Folie* Dingler, ou le *Poulailler* de Mme Dingler.

M. Forestier, frère de Mme Dingler, un être absolument nul, occupait dans la Compagnie un emploi de divisionnaire, aux appointements de 40,000 francs par an.

Lorsque son service fut licencié, il fut attaché au chemin de fer, « pour entretenir la bonne entente entre la Compagnie et le chemin de fer de Panama P. R. R. ».

Dingler lui-même, quand il revint en France, con-

serva à la Compagnie, en qualité d'ingénieur-conseil, une position de 50,000 francs par an.

Même morts, les Dingler coûtaient encore aux pauvres actionnaires.

Après la mort des enfants de Dingler, en 1884, Champion, dessinateur, employé à la photographie, fut chargé d'agrandir la photographie des enfants Dingler.

Ce travail dura trois mois, pendant lesquels Champion touchait ses appointements de 175 piastres par mois, plus 12 pour 100 d'indemnité de logement

A la mort de Mlle Dingler et de son frère, un nommé Barrot, employé à la comptabilité, fut chargé de capitonner les cercueils en satin blanc. Il a été augmenté de 25 piastres par mois, chaque fois qu'il fut appelé à ce travail exceptionnel.

25 piastres égalent 125 francs, ce qui lui a procuré 250 francs d'augmentation par mois.

Tout passe en *bons de tâche :*

Les frais d'enterrement et service pour Mlle Dingler s'élevèrent à 800 piastres.

On fit un *bon de tâche de travaux fictifs à l'hôpital.*

M. Renaud, chef de service, refusa de signer ce bon de dépense. Il fut révoqué sur le motif qu'il avait « souri à l'observation du Directeur général ».

Le *bon de tâche* suffisait à tout, répondait à tout.

Dès qu'une dépense n'était pas justifiée, on disait : « Mettons cela au cube ! »

Il est absolument impossible de donner même une idée approximative de ce qui a été gaspillé sur ce coin de terre, qui assista pendant huit années aux plus étranges spectacles.

La plume, même maniée par une main expérimentée, est impuissante à rendre l'impression de ce désordre sans exemple, à donner sensibles les aspects multiples de ce monde incohérent, où nulle autorité centrale n'existait, où des milliers d'hommes de tous les pays, ne sachant pas au juste pourquoi ils étaient là, ne comprenant rien à ce qui se passait, volaient tant qu'ils pouvaient sur l'emplacement où ils se trouvaient campés. Un ancien officier de l'armée, qui avait fait la guerre dans toutes les parties du monde, disait à un visiteur : « J'ai vu la guerre coloniale, j'ai assisté à des prises d'assaut suivies d'un pillage militaire systématique; jamais je n'ai rien vu de comparable à ce qui se passe ici. »

Pour avoir un aperçu de ce qui se produisait chaque jour, il faut se reporter à la retraite de Russie, à l'heure du désarroi suprême, alors qu'on éventrait les chevaux pour les manger et que l'on jetait les fourgons pleins d'or dans les ravins pour ne pas avoir la peine de les traîner.

Encore, le troupeau confus qui s'enfuyait à travers les steppes avait-il une idée directrice, une orientation : la pensée de revenir vers Wilna. C'était le même désordre à Panama; seulement, un désordre sur place.

Exista-t-il un moment un plan quelconque? La chose paraît douteuse. Ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un temps très court, tout fut abandonné absolument au hasard.

Le but de tous les déclassés qui avaient des influences dans la Compagnie était d'obtenir un contrat, de le céder à bon compte et de s'en revenir. On donna

ainsi des contrats à d'anciens sous-préfets, à des chemisiers, à des domestiques bien recommandés.

D'autres se mettaient d'accord avec les administrateurs et envoyaient du matériel que personne n'avait demandé, dont on n'avait pas l'emploi, dont on ignorait l'usage, dont personne ne s'occupait, et qu'on laissait pourrir dans un coin. On déchargea ainsi des bâtiments entiers d'objets inutiles et que nul ne songeait à utiliser. Quand ces objets gênaient trop, on se décidait, personne ne voulant les enlever, à les couvrir de déblais.

A la place où se trouve le remblai de Gatun, raconte M. Gustave de Belot (1), on avait déposé sur le sol une grande quantité de pièces isolées de matériel neuf, démonté et arrivé récemment d'Europe, un million suivant les uns, deux suivant les autres.

Avant de commencer son remblai, l'entrepreneur demanda qu'on débarrassât un emplacement : on ne répondit pas; il offrit d'opérer le déplacement par ses hommes : on le lui refusa. Il annonça alors qu'il passerait outre et jetterait la terre sur le matériel : pas de réponse encore. Il s'adresse en suppliant à un chef de section qui lui répond : « Je m'en f..... » — « Moi aussi, » dit alors l'entrepreneur. Et il commença à remblayer. Et tout ce beau matériel, indispensable à l'entreprise et qu'il a fallu remplacer, est là enseveli à jamais.

Parfois, comme pour les vingt *transporteurs* modèle Salleron et Marolles, un caprice du directeur suffisait à motiver des commandes qui enrichissaient un favori.

Un jour, deux conducteurs demandent à Dingler

(1) *La vérité sur Panama.*

un *bon de tâche*, pour un travail à exécuter. On se rend sur les lieux. Dingler accompagne les conducteurs, examine, et leur dit, avec le ton dédaigneux de l'ingénieur des Ponts et Chaussées : « Ce travail ne peut être exécuté par vous. Ce sera fait avec un outil que vous ne connaissez pas. Vous ne vous doutez même pas qu'il existe. »

C'était le transporteur modèle *Salleron et Marolles*.

Quelques jours après arrivaient vingt de ces outils, achetés par Dingler en 1883.

Ces transporteurs n'ont jamais été utilisés. Ils sont encore aujourd'hui, pourris, à Tavernilla, où ils furent déposés en arrivant.

C'est un outil joli, rempli de petits ornements ; mais jamais on ne s'en est servi.

Les deux hommes qui ont livré cette fourniture ont reçu chacun 80,000 francs.

Les Juifs firent naturellement des fortunes énormes, colossales, comme celle d'Ermann.

Les Ermann sont trois frères : Félix Ermann, resté à Panama; Daniel, qui habite Colon, et Henri, qui est venu s'installer à Paris.

Cet Henri Ermann était le grand banquier de la Compagnie ; c'est lui qui touchait la « situation ». Il y a vingt ans, il cirait les bottes à la porte du Grand-Hôtel de Panama ; aujourd'hui, il possède une fortune que les plus modérés évaluent à dix millions de francs ; il gagna sept millions, soit avec la Compagnie, soit en prêtant aux tâcherons à 8 % par mois. Sa maison de banque est conduite maintenant par son frère et gendre.

Au début, la Compagnie acheta 1,200,000 francs à

un autre Juif, Georges Loew, le Grand-Hôtel de Panama.

Cet hôtel était hypothéqué à Ermann pour 975,000 francs.

La Compagnie a loué à Loew, 80,000 francs, une maison sise place San-Francisco, et où elle logeait ses employés.

Jamais cette maison n'a rapporté les 80,000 francs qu'elle coûte par an.

C'était à un Juif encore, Lévi, que la Compagnie, en commençant, avait confié sa comptabilité. Ce Juif quitta la Compagnie en laissant des livres absolument indéchiffrables, et auxquels personne ne put jamais rien comprendre.

M. D..., Autrichien, en gagnant 6,000 piastres par an, avait trouvé moyen d'envoyer, au seul Comptoir d'Escompte de Paris, 360,000 francs entre le mois de septembre 1882 et le mois de juin 1885.

On sait qu'il expédiait aussi sur les banques de Vienne et d'ailleurs.

C'était le pillage à l'état permanent, la prodigalité poussée jusqu'à la folie. L'hôpital seul coûta soixante millions.

Les mêmes travaux étaient régulièrement payés deux ou trois fois; il en était de même de tous les matériaux fournis. On livrait, puis moyennant un pot-de-vin donné à l'agent chargé du contrôle, on reprenait ce qui avait été livré et on le représentait de nouveau.

Des traverses, à 1 piastre 30 chacune, faites dans l'Isthme à la section de Tavernilla, ont été reçues trois fois par l'agent réceptionnaire, donc payées trois fois.

L'agent X... recevait chaque fois du revendeur un pot-de-vin de 1,000 francs.

On ne sait que choisir parmi les innombrables faits de malversation que vous racontent *de visu* ceux qui ont vécu dans l'Isthme.

Dans les magasins de Colon, on a distribué 5 kilos de sulfate de quinine, qui coûtait alors 1,200 francs le kilo (500 aujourd'hui), au lieu de blanc de céruse pour faire du mastic de jointures.

La dynamite était perdue, gaspillée, dans des proportions inouïes.

On la laissait exsuder pendant des années entières, et on était obligé de la jeter dans le Chagres.

Quand il fallut déblayer les magasins où cette dynamite était déposée, on ne s'adressa pas à des conducteurs français, attentifs et connaissant les précautions à prendre dans ce genre d'opérations : on fit opérer le transport par des ouvriers italiens, qui entrèrent dans les magasins avec leurs souliers.

Au contact des clous, l'explosion se produisait. Les malheureux disparaissaient. On retrouvait la tête du cheval du chariot à 1,200 mètres, et les dégâts s'élevèrent à 2 millions.

Il en était de tout ainsi...

Tout était occasion de dépense inutile, tout était prétexte à gabegie.

Un magasinier, ancien cocher de fiacre à Paris, a besoin de clous. Il les demande à un conducteur en le priant de lui faire un modèle.

Le conducteur, croyant bien faire, taille dans un petit morceau de bois le modèle des clous, hauteur, forme, épaisseur.

Le magasinier porte ce modèle chez un tourneur *en bois*, qui exécute la commande, *en bois*, de 50 clous à 2 fr. 50 pièce.

En octobre 1885, un contrat de 60,000 tonnes de charbon est signé à Panama, à raison de 60 francs la tonne, rendue à Colon, coût, fret, assurance.

Cette affaire était présentée par le consul allemand de Panama.

Une autre compagnie, Frielmann et Free, de Cardiff, fait des offres de charbon de Cardiff, trois fois criblé, rendu à Colon dans les mêmes conditions, à raison de 34 francs la tonne.

Elle consentait à laisser la Compagnie compter la tonne 50 francs, en maintenant pour elle des prix de 34 francs.

Panama a refusé, et s'en est tenu aux prix de 60 francs.

Les malversations étaient passées en usage et n'étonnaient personne. On vint un jour trouver un grand fabricant d'instruments de chauffage, qui est mon voisin et mon ami; on lui dit : « Puisque vous avez fourni des appareils pour Suez, pourquoi n'en fourniriez-vous pas pour Panama? » — Soit!

Le fabricant donne un devis de fournitures se montant à 25,000 francs. Un ingénieur de la Compagnie se présente chez lui et lui dit : « C'est parfait! Telle maison nous demande un prix plus élevé d'un tiers ; le marché est conclu, seulement il nous faut une facture de 30,000 francs, autrement nous ne traiterons pas! »

Mon ami hésite un peu, mais il était commerçant; il fit ce qu'on lui demandait et vint raconter l'histoire à M. Marius Fontane.

— Ah! mon cher, répondit celui-ci avec la désinvolture du monsieur qui vit heureux au milieu de toutes les infamies, qu'est-ce que c'est que cela! J'en connais bien d'autres!

— Merci du renseignement! J'ai cru au Panama et j'ai cent actions de la Compagnie; je vais les vendre de ce pas...

— Vous ferez rudement bien!

J'ai choisi au hasard dans des notes sans nombre, tout ce qui pouvait aider un homme de bonne foi à avoir une impression saisissante et sincère sur cette folle et criminelle entreprise, j'ai laissé en dehors de mon récit les détails trop techniques.

Mes lecteurs savent, en effet, que, désireux de me faire comprendre de tous, désireux de convaincre et d'éclairer, je prends pour moi les recherches fastidieuses et longues, afin de ne donner au public qu'un aperçu clair des choses; je brise l'os, afin que ceux qui veulent bien m'honorer de leur sympathie n'aient que la « moelle substantifique ».

Mes ennemis s'y trompent, ils s'imaginent, en apercevant de la verdure, que mon livre est exclusivement une œuvre d'artiste, et ils s'aperçoivent trop tard que cette verdure pousse sur des fortifications très solides qu'elle cache à demi; c'est ainsi qu'ils se sont cassé le nez dans le procès qu'ils m'ont fait intenter par M. Marcel Deprez; ils avaient cru me prendre sur la question scientifique, et ils ont été obligés de reconnaître que j'étais tellement armé sur ce point, que j'aurais été acquitté d'acclamation; si, au lieu d'avoir pour juges des magistrats complaisants pour Israël, j'avais comparu devant

un jury présidé par un homme comme Edison.

Je serai donc très bref sur le côté technique, uniquement pour ne pas ennuyer mes lecteurs.

V

LES TRAVAUX

Exista-t-il jamais un plan ? — Le rio Chagres et ses colères. — Un cataclysme. — La conversation de deux Anglo-Saxons. — Le traité Couvreux et Hersent. — La Société franco-hollandaise. — Le traité Eiffel. — Les mensonges de M. de Lesseps.

Au point de vue de l'exécution, l'entreprise de Panama, telle qu'elle a été conçue, n'a jamais excité que des haussements d'épaules chez les savants du monde entier, et beaucoup sont restés convaincus qu'on n'a jamais eu l'intention de faire le Canal.

Le barrage du Chagres a toujours été reconnu impraticable.

Ce Chagres qui chagrine tout le monde est, on le sait, un torrent d'une humeur particulièrement inégale et fantasque ; il semble dénué de tout respect pour les ingénieurs des Ponts et Chaussées. A la saison sèche, c'est presque un ruisselet :

Un géant altéré le boirait d'une haleine.

Puis, tout à coup, il lui prend des fureurs terribles, des colères d'homme tranquille et il monte de 700 mètres cubes à la seconde et parfois s'élève jusqu'à 2,000 mètres cubes.

Il faudrait agir avec lui comme avec les malfaiteurs dangereux et le surprendre pendant qu'il dort, malheureusement on ne sait pas toujours le lit dans lequel il dormira le lendemain, et comme il a cinq lits, il est difficile de le saisir. Le bon moment, évidemment, est la saison sèche, mais on ne peut transporter dix millions de mètres cubes de déblais en six mois, et à chaque saison, le Chagres enlève les déblais déjà exécutés et détruit ce qui a été fait. C'est le Chagres des Danaïdes...

La description de l'inondation du Chagres, qui coïncida avec le premier voyage de M. de Lesseps dans l'Isthme, est à lire tout entière dans l'étude de M. Whymper dont nous avons déjà parlé (1). C'est effroyable et grandiose comme un cataclysme des premières périodes de la vie terrestre.

Le chemin de fer de Panama est construit à quarante pieds au-dessus du Chagres. Le 21 novembre 1887, à la suite d'une pluie torrentielle, le Chagres avait bondi à l'escalade de ces quarante pieds et couvert la ligne du chemin de fer, sur une partie de son parcours, de quinze à vingt pieds d'eau.

Le 28, à Mindi, la ligne était découverte, mais on voyait le fleuve charrier des morceaux de rails et des matériaux de toutes sortes ; il y avait sur la voie une brèche de près de cent cinquante pieds de large. Le rail avait été rompu par la pression de l'eau. Et un peu au delà, on pouvait voir, en se tenant dans les postes télégraphiques, que la ligne disparaissait encore sous cinq à six pieds d'eau.

---

(1) *Contemporary Review.*

Le 4 décembre, la ligne était suffisamment réparée pour permettre à un train de quitter Colon avec toutes les postes en retard.

Whymper, qui était dans ce train, raconte que lorsqu'on rencontra le Chagres à Gatun, le fleuve coulait à vingt-cinq pieds au-dessous; la semaine d'avant, ce même cours d'eau couvrait la voie avec quinze pieds d'eau.

Près de Buena-Vista, on apercevait une maison de bois, longue d'environ vingt-cinq pieds, large de dix-huit, haute de quinze, tordue sur elle-même, et qui avait été transportée à près d'un demi-mille de son emplacement ordinaire, sur l'autre rive, la rive opposée au chemin de fer. Un peu plus loin, d'énormes poteaux de fer, élevés sur des bases de maçonnerie situés d'ordinaire douze pieds au-dessus des rails, à cinquante pieds au-dessus du fleuve, avaient été arrachés de leurs supports par l'eau. L'un était tombé près de la ligne. L'autre avait été entraîné à quelques centaines de pas vers l'Atlantique.

Sur les eaux, on apercevait des alligators morts, brisés par la violence du courant, et le chef de train dit à M. Whymper: « C'est égal! il faut tout de même un peu d'eau pour noyer un crocodile. »

Vous entendez d'ici la conversation humouristique de ces deux Anglo-Saxons qui se racontaient en riant que les portiers de Paris allaient sacrifier leurs économies, dans le but de faire une voie navigable avec ce fleuve peu commode, qui est situé à 2,500 lieues de toutes les loges de concierge et qui ne demande rien à personne.

Avec la moitié de ce que la France a englouti là,

nous aurions pu entreprendre le Canal des deux mers, qui aurait réuni l'Atlantique à la Méditerranée et qui nous aurait rendu service. Nous aurions pu, avec l'autre moitié, exécuter le projet de Paris-port-de-mer, qui aurait, certes, été plus profitable pour nous que le canal de Panama, en admettant même que ce malheureux canal eût été jamais creusé.

Ce qui est évident, encore une fois, c'est que M. de Lesseps considéra toujours les travaux eux-mêmes comme un point tout à fait secondaire ; il est inutile de rappeler avec quel sans-gêne, après avoir déclaré que le canal à niveau était seul possible, il adopta le canal à écluses. Quant aux traités avec les entrepreneurs, ils stupéfient ceux qui les examinent de près et, en réalité, ils n'ont jamais été que des boniments destinés à appeler les souscripteurs. On demandait aux entrepreneurs de prêter leur nom, on leur donnait des millions en échange, mais on n'exigeait d'eux aucun engagement, on ne stipulait aucun dédit.

Aucun traité n'existait entre la Compagnie et MM. Couvreux et Hersent lorsque, le 15 novembre 1880, M. de Lesseps affirmait que ces entrepreneurs se chargeaient de l'exécution du canal, moyennant cinq cent douze millions. Ce n'est que quatre mois après, le 12 mars 1881, que MM. Couvreux et Hersent signaient un traité dans lequel ils ne prenaient encore aucun engagement ferme, mais disaient simplement :

Article 1er — MM. A. Couvreux et H. Hersent s'engagent à *organiser* l'entreprise du creusement du Canal interocéanique et à en faire exécuter les travaux *pour le compte de la Compagnie universelle* jusqu'au complet achèvement du Canal

maritime et cela de la même manière qu'ils ont organisé et dirigé leurs propres entreprises. Et la Compagnie s'engage à ne traiter directement avec aucun autre entrepreneur.

Article 6. — L'exécution des travaux sera divisée en deux périodes.

1° — La période d'organisation qui durera environ deux années, pendant laquelle la plus grande partie du matériel et des installations sera exécutée de telle sorte qu'une exacte appréciation des dépenses permette d'établir des prix unitaires.

2° — La période d'entreprise proprement dite, à régler par une convention spéciale, *basée sur les prix unitaires qui résulteront des travaux déjà exécutés* et à arrêter définitivement entre MM. Couvreux et Hersent.

Il y a là des préliminaires de traité, des fiançailles si vous voulez, mais il n'y a pas de mariage et les actionnaires qui ont cru à l'engagement ferme de MM. Couvreux et Hersent ont été indignement trompés par M. de Lesseps.

Les Couvreux et Hersent, on le sait, sortirent de l'affaire à l'anglaise quand ils virent de quoi il s'agissait.

Après s'être servi de l'annonce du traité Couvreux et Hersent pour amorcer l'actionnaire, M. de Lesseps se garda bien de déclarer franchement que rien n'était fait de ce côté, —ce qui changeait la situation du tout au tout,—il se contenta d'annoncer négligemment dans le rapport de 1882 :

« La seule et importante modification que nous ayons à vous signaler consiste à avoir substitué une série d'entrepreneurs à l'entreprise directe dont nous avions jeté les bases. »

Les tripotages auxquels donna lieu la Société anglo-

hollandaise chargée de percer le Culabra sont peut-être les plus étonnants de tous.

L'un des entrepreneurs de cette Société était Juif, l'autre était un réfractaire français. Il avait quitté la France à 18 ans et s'était enfui au Pérou. En 1886, il obtint du ministre Boulanger un permis de 30 jours de séjour en France — se présenta en 1888 aux autorités militaires, et fut *exempté* par la Commission médicale comme impropre au service.

M. Gustave de Belot, dans sa brochure la *Vérité sur Panama*, a donné quelques renseignements intéressants sur les conditions dans lesquelles fonctionnait cette compagnie.

La traversée de la Culebra, la partie culminante du tracé, dont la tranchée doit mesurer 110 mètres dans l'eau et le talus jusqu'à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, a été concédée à une entreprise Anglo-Hollandaise qui devait enlever toute la partie comprise au-dessus de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, avant octobre 1886, et qui s'était engagée à produire à partir de juin 1885 un cube mensuel de 700,000 mètres.

La Compagnie avait pris l'engagement de fournir un matériel considérable, entre autres vingt excavateurs ; mais le traité ne fixait pas le type de ces excavateurs.

Aussi à peine ces excavateurs furent-ils reçus, que l'entreprise jeta de hauts cris; elle n'en pouvait tirer aucun parti, et elle demanda des appareils spéciaux construits d'après ses plans et sous sa surveillance. — En attendant elle suspendit presque les travaux et, au mois de juin 1885, le cube produit atteignait à peine 40,000 mètres cubes, au lieu des 700,000 stipulés.

La Compagnie eût dû provoquer la résiliation ; mais l'assemblée générale approchait et on voulait donner aux actionnaires la nouvelle que la tranchée de la Culebra était

concédée jusqu'au plafond du canal, pour arriver avec un traité positif qui annulât enfin cette inconnue.

Comme l'entreprise Anglo-Hollandaise occupait la zone supérieure et que seule, par conséquent, elle pouvait contracter un engagement pour la partie en dessous, on lui consentit un nouveau traité pour l'excavation totale. — On s'engagea à lui fournir, aux frais de la Compagnie, trente excavateurs de plus, on lui attribua une prime de 7,500,000 francs payables comme suit :

Deux millions lorsque tous les déblais seraient exécutés jusqu'à la cote 70 (70 mètres au-dessus du niveau de la mer), pourvu que ce travail fût terminé au 1er novembre 1886 (notons que par le premier traité, la Compagnie devait à la même époque, et sans primes, avoir déblayé jusqu'à la cote 50, c'est-à-dire plus d'un tiers en sus). Lorsque les déblais auraient atteint la cote 50, travail qui par le premier traité devait être terminé le 1er novembre 1886, et qui par le second était reporté huit mois plus tard, l'entreprise devait toucher deux autres millions, enfin les trois millions et demi de complément devaient être payés à l'entreprise, après l'achèvement complet de ses travaux, pourvu qu'ils fussent achevés le 1er juillet 1889.

L'entreprise demandait la suppression de la retenue de garantie, et la restitution des sommes déjà retenues à ce titre, dès qu'elle aurait enlevé un cube de 2,000,000 de mètres ; elle demandait aussi que son cautionnement lui fût restitué à la même époque, et que l'échéance des traites, constituant la majeure partie de ce cautionnement, fût reculée de huit mois.

Il est à noter que par l'addition de ces délais successifs, l'entreprise pouvait exécuter son traité avec un cube non de 700,000 mètres cubes, primitivement stipulé, mais de 150,000 mètres cubes seulement par mois.

On ne pouvait supposer que la Compagnie se soumettrait à de pareilles exigences ; d'autant plus que, comme dans le système pour la distribution des entreprises, il était impossible d'attaquer au-dessous de la cote 50, tant que tout le cube supérieur ne serait pas extrait, il n'y avait aucune rai-

son de se lier les mains avec un Société inconnue, qui n'avait donné aucune preuve de sa capacité, au contraire ; il n'y avait pas lieu surtout de lui accorder des primes et l'exemption du cautionnement et des retenues de garantie.

Et cependant ce contrat a été passé, la Compagnie a tout accordé et elle a commandé les 30 excavateurs à cette entreprise Anglo-Hollandaise, qui les a fait fabriquer dans une usine de Liège. Et la Compagnie du Canal a fait tout cela, pour avoir le droit de dire à ses actionnaires qu'elle avait en main un projet de contrat, résolvant la seule difficulté qui restait à vaincre.

Si les administrateurs de la Compagnie avaient eu le moindre sentiment de leur dignité et de l'intérêt de leurs actionnaires, jamais pareil traité n'eût été accepté, et n'a-t-on pas le droit de dire que de pareilles faiblesses autorisent tous les soupçons.

Cette Compagnie Anglo-Hollandaise devait en effet, être au mieux dans les papiers de la Compagnie ; déjà en 1884, le Directeur général avait dû, sous l'influence d'une haute pression, annuler en sa faveur une adjudication régulièrement accordée à un autre entrepreneur pour ces mêmes travaux de la Culebra. — Et ce premier traité obtenu de la sorte par faveur et moyennant indemnité payée par la Compagnie, n'est pas suivi d'exécution ; la Compagnie eût pu, eut dû le résilier ; loin de là, elle en conclut un deuxième qui double l'importance du premier, et accorde des primes et des exemptions de cautionnement et de retenue de garantie.

Décidément, comme nous le disions plus haut, cette Compagnie Anglo-Hollandaise doit être bien dans les papiers de la Compagnie.

La Compagnie Anglo-Hollandaise obtint, en 1886, une indemnité de six millions sans avoir rempli une seule clause de son contrat.

La vérité est que M. Charles de Lesseps était intéressé dans cette Compagnie comme dans toutes celles

qui obtinrent des concessions avantageuses et des indemnités plus avantageuses encore. L'actionnaire versait toujours sans toucher et M. Ch. de Lesseps touchait toujours sans verser.

M. Goirand s'est chargé de donner devant la Chambre quelques détails sur les stipulations singulières du dernier contrat qui fut signé avec M. Eiffel. (Séance du 27 avril 1888.)

Chaque fois, dit M. Goirand, que la Compagnie de Panama fait appel au crédit public, il y a deux points qu'elle prend soin de souligner dans ses prospectus : l'ouverture du canal à une époque déterminée, et l'existence d'un contrat à forfait.

L'ouverture du canal, elle a été annoncée sept fois consécutivement et à des dates différentes. L'existence d'un contrat, elle a été affirmée chaque fois qu'il a fallu inspirer confiance au crédit public.

Lors de la première émission, c'est avec le contrat Hersent-Couvreux qu'on est arrivé à faire souscrire le capital social. Le capital souscrit, le contrat Hersent et Couvreux, ayant accompli sa fonction, a disparu. Pourquoi? Est-ce par suite d'inexécution des conditions de la part des entrepreneurs, et par conséquent de circonstances indépendantes de la volonté de la compagnie? S'il en était ainsi, pourquoi la compagnie a-t-elle payé 1,200,000 francs d'indemnité à M. Hersent?

Lorsqu'il s'est agi de faire appel de nouveau au crédit public, nous avons vu surgir un autre contrat : c'était le contrat des entrepreneurs hollandais, ces fameux entrepreneurs hollandais, — alors qu'il s'agit d'une entreprise essentiellement nationale, de laquelle aucun argent ne doit sortir que pour rentrer dans la poche des Français — qui devaient enlever par mois 1 million de mètres cubes, et qui ont dû quitter les chantiers n'ayant jamais pu en déblayer que 50,000.

Aujourd'hui, nous sommes en présence d'un autre con-

trat, car on ne comprendrait pas que la Compagnie de Panama fît appel au crédit public sans montrer un contrat. (Sourires.) Elle a son contrat, qui porte le nom d'un homme très connu, d'un homme qui jouit d'une grande notoriété publique.

On ne pouvait pas, dans le monde des entrepreneurs, trouver une étiquette qui pût frapper davantage la crédulité publique. La compagnie a pour entrepreneur l'auteur de la tour... M. Eiffel! (Ah! ah!)

Qu'est-ce que le contrat Eiffel? J'ai eu la curiosité de le lire d'un bout à l'autre. J'ai vu, messieurs, bien des contrats, rédigés par les intelligences les plus déliées; je n'en ai jamais vu d'aussi curieux que celui-là.

On confie à M. Eiffel 125 millions de travaux. Evidemment la Compagnie de Panama, en propriétaire intéressée et prudente, stipule de son entrepreneur un cautionnement, des garanties? c'est son devoir; ayant la sauvegarde des intérêts de ses actionnaires, la Compagnie de Panama devait stipuler un cautionnement. Ce cautionnement, sur 125 millions de travaux, est estimé à 1 million.

« M. Eiffel devra consigner 1 million pour garantir l'exécution de ses travaux, entre les mains de la compagnie. »

Comment le consignera-t-il?

Sans doute, il faut accorder à M. Eiffel de grandes facilités. Il semblerait, à voir le mode de réalisation de ce cautionnement, que ce qui gênait le plus M. Eiffel à ce moment-là, ce n'étaient pas les espèces sonnantes. (On rit.)

En effet, il stipule que son cautionnement sera ainsi réalisé : 200,000 fr., quinze jours après la signature du contrat, en espèces ou en titres agréés par la Compagnie; et 800,000 fr. en traites non négociables — tant est grande la confiance de M. Eiffel dans la Compagnie de Panama! — en traites non négociables, souscrites par M. Eiffel, et payables: 300,000 fr., le 1er octobre 1888; 300,000 fr., le 1er janvier 1889; 200,000 fr. le 1er mars 1889.

Evidemment, c'est un cautionnement; en droit, il mérite ce nom; c'est une garantie — elle vaut ce qu'elle vaut — c'est une garantie de 1 million sur 125 millions, une garantie

en papier, en valeurs agréées par la compagnie, et en traites non escomptables.

Et que donnait-on à M. Eiffel? Il faut croire que M. Eiffel tenait le haut du pavé, car les stipulations qu'il a imposées à la compagnie sont dures. Il doit donner, lui, à la compagnie en garantie, quinze jours après la signature du contrat, 200,000 fr. en titres plus ou moins solides ; mais lui, que reçoit-il? Ah! ce n'est pas quinze jours après la signature, qu'il reçoit quelque chose, c'est en signant. Et que reçoit-il? Il reçoit tout de suite 200,000 fr. (Applaudissements et rires à gauche.)

Il reçoit encore 200,000 fr. trente-cinq jours après, le 1er janvier 1888 ; puis il reçoit 1,100,000 fr. dans les trois mois qui suivent, et cela indépendamment de tout travail commencé. Je vais vous expliquer ce point tout à l'heure.

Dans le même contrat, on prévoit une allocation à forfait de 1,200,000 fr. pour les déviations de cours d'eau qui seront faites pendant la durée des travaux ; un autre forfait de 3 millions pour l'entretien et le déplacement des voies de toute nature. Comment ces forfaits sont-ils payés? 400,000 fr. sont payables le 1er janvier 1888, — entendez-le bien, quinze jours après la signature du contrat : — 400,000 fr. le 1er mars 1883 ; 400,000 fr. le 1er avril 1888.

Mais, messieurs, ce n'est pas tout! Pour la seconde garantie de 3 millions, M. Eiffel touche 500,000 fr. le 1er janvier 1888, vingt jours après la signature du contrat ; 250,000 fr. le 1er février 1888 ; 250,000 fr. le 1er mars ; 250,000 fr. le 1er avril.

M. Eiffel, aujourd'hui, a touché 4 millions! (Exclamations.)

A gauche. — Et il a donné 200,000 fr. en titres!

En fait, deux hommes se trouvaient simultanément en présence d'entreprises difficiles à réaliser, ayant à un même moment une égale notoriété, et, il faut bien le dire, manquant également d'argent. Ces deux hommes se sont compris. L'un a donné son nom, M. Eiffel, l'autre a donné les millions de la Compagnie de Panama.

M. Eiffel, lui aussi, nous en avons encore le souvenir, a

tenté, au début, de mettre son entreprise en actions; mais, moins heureux que M. de Lesseps, il n'a pu trouver d'actionnaires. Aujourd'hui, grâce au merveilleux contrat que j'ai analysé, nous voyons s'élever peu à peu le colossal monument qui doit, dit-on, rester comme un témoignage de notre industrie nationale; mais le tour de force dont M. Eiffel pourra surtout se féliciter, ce sera moins d'avoir élevé sa tour que de l'avoir construite avec l'argent des actionnaires de Panama.

Quant aux mensonges de M. de Lesseps, il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point. Jamais homme n'a menti avec cette impudence.

Le prospectus d'émission annonce, en 1880, que le travail durera sept ou huit ans, c'est-à-dire sera terminé en 1887 ou 1888. Dans le *Bulletin* du 1er février 1880, on lit (c'est M. de Lesseps qui parle) : « Dès aujourd'hui, je vous donne rendez-vous à Panama dans sept ans, le 1er octobre 1887, pour l'inauguration du canal. » Le rapport lu à l'assemblée de mars 1881 dit : « Nous avons gagné une année sur l'ouverture du canal de Panama à la grande navigation. L'œuvre sera terminée en 1888. » A l'assemblée du 1er août 1884, M. de Lesseps dit : « *Le matériel est calculé pour exécuter le total des excavations en deux années, d'où il résulte qu'alors même que nous n'eussions commencé les travaux à sec que le 1er janvier 1885 et les travaux de dragage que le 1er janvier 1886, le canal pourrait être terminé mathématiquement le 1er janvier 1888.* »

Marguerite Gautier prétendait « que le mensonge blanchit les dents ». M. de Lesseps doit avoir les dents bien blanches, car il ment toujours, il ment à tout propos.

Le *Bulletin* du 1er novembre 1883 dit : « Le barrage (le barrage de Gamboa) est très simple, il coûtera 8 millions »; à la date du 1er août 1885, le *Bulletin* affirme que ce barrage coûtera 40 millions ; à la date du 1er mai 1886, il annonce que ce barrage coûtera 100 millions et qu'il est la plus grande difficulté que l'on rencontre.

Cet homme ment jusqu'au dernier moment : il ment alors que tout est désespéré, alors qu'il sait que le quart du travail est à peine achevé et que l'Isthme entier n'est qu'un immense fouillis. Pour arracher encore quelques pièces de cent sous à des malheureux qui tirent la langue, il ose encore écrire en janvier 1889 :

« Au moment où tout semblait perdu, votre sang-froid, votre abnégation, sont venus tout sauver ! »

Chemin faisant, Charles de Lesseps, digne fils de son père, amuse les actionnaires avec des histoires à dormir debout ; à l'assemblée du 2 mai 1887, il raconte notamment l'histoire des terrains avoisinant le Canal et dont la vente viendra s'ajouter aux dividendes dorés promis aux Panamistes.

En plus de ce revenu, il y a une valeur de 500,000 hectares de terrains concédés gratuitement par le gouvernement colombien. Que vaudront ces terrains ? Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que les terrains de Port-Saïd et de Suez valent couramment 100 et 120 francs le mètre.

M. Gustave Rouanet, dans la *Revue socialiste* (1), a fait le compte de ce que toucheraient ces fortunés actionnaires ; il arrive à un chiffre fabuleux.

(1) *Revue socialiste,* juillet et août 1889.

1 hectare = 10,000 mètres carrés × 500,000 hectares = 5 milliards de mètres carrés × 100 francs (prix minimum à Port-Saïd et à Suez) = 500,000,000,000 — CINQ CENTS MILLIARDS.

En sus du transit, il pourrait y avoir une plus-value éventuelle de cinq cents milliards dont M. Charles de Lesseps vous parle avec une négligence adorable... Ci, à divers et pour mémoire... cinq cents milliards.

VI

L'INTÉRIEUR DE LA COMPAGNIE A PARIS

Le désordre est le même que dans l'Isthme. — Gaspillage général — Prébendes et gratifications. — Les frais d'émission. — « Publicité et concours ». — Comment on payait ceux qui donnaient « leur concours. » — La publiciré légitime et la publicité mensongère. — Une réclame scandaleuse. — Un mot de M^me^ de Lesseps, transmis à la postérité par Arthur Meyer.

Quittons l'Isthme maintenant et revenons à Paris pour y regarder ce qui se passe à l'intérieur de la Compagnie. Nous y retrouvons à peu près le même tableau. Sur les bords de l'Atlantique, on vole, on noce et on meurt; sauf qu'on meurt moins sur les boulevards, la situation est exactement la même qu'à 2,500 lieues de la capitale. Tous les aigrefins de la politique et de la presse ont fait leur proie de l'argent de ces malheureux actionnaires et ils font chanter tant qu'ils

peuvent cette Compagnie dont ils connaissent les secrets honteux.

L'affaire est un jeu de quatre coins et tous les coins sont occupés par des Juifs : Seligmann à New-York, Ermann à Panama, Arthur Meyer et Jacques Meyer à Paris ; l'un des Meyer joue pile, l'autre joue face ; tous les deux sont d'accord et se communiquent les nouvelles. Au milieu est placé l'actionnaire ; comme de juste, c'est lui qui est le *pot*.

Enfin, pour que la fête soit complète, c'est Michel Ephrussi qui finit par gagner le gros lot de 500,000 francs...

Pas plus que pour les travaux de l'Isthme, il n'est facile de se retrouver, car tout est organisé pour dissimuler la vérité.

Il n'y a pas de compte : *profits et pertes ;* il y a un compte : *produits de placements de fonds*, qui a été institué dans les beaux jours.

Le chef de la *Comptabilité générale et des titres* porte le nom bizarre de Hiéronymus.

On lui reproche beaucoup à la Compagnie d'avoir fait échouer, en décembre 1888, la grande émission de la troisième série. Les bulletins, affiches, circulaires, furent reçus par les intéressés un jour après l'émission, lorsque celle-ci était close.

Le résultat fut que l'émission avorta. On demandait 200 millions, on n'en recueillit que 34, et l'on rendit l'argent, puisqu'on devait restituer aux souscripteurs si l'emprunt n'était pas couvert.

La vérité est peut-être qu'Hiéronymus, pris de pitié pour les infortunés souscripteurs, voulut leur éviter une perte de plus.

Le compatissant Hiéronymus ne s'en alloua pas moins, sur mandat de paiement, une gratification de 6,000 francs. Lucas, chef de bureau, et Vivier touchèrent 1,000 francs chacun, ainsi que les autres chefs, tout comme si l'émission avait réussi. On n'y regardait pas de si près rue Caumartin.

On gaspillait absolument comme à Panama.

A la dernière souscription d'actions, on a réparti 10,000 actions *en moins*. Il a fallu, pour les livrer aux souscripteurs, les racheter en Bourse, sous la dénomination : transfert Chevillard, ce qui a causé un déficit de six millions.

Or, on ne doit pas user du capital pour faire des affaires de Bourse.

Quand elle n'avait pas d'argent, la Compagnie s'en procurait à tout prix.

Pour un emprunt de trois mois au plus on a payé, en juin 1888, 4 millions d'intérêts pour une somme de 30 millions (environ 56 pour 100) empruntée à deux sociétés de crédit :

Crédit lyonnais, 15 millions.
Société générale, 15 millions.

Aucune assemblée n'a été appelée à ratifier cela.

On comptait quinze chefs de bureau pour cinquante employés. Aux *titres*, par exemple, on avait trois chefs par cinq employés :

Chef des « titres », 12,000 fr.
Chef de bureau, 6,000 fr.
Sous-chef, 3,600 fr.

On avait, comme dans l'Isthme, créé pour les favoris de véritables prébendes. Jusqu'en 1884, on

servait à Mme Blanchet, veuve d'un chef de service de travaux, une rente de 30,000 francs.

Cette dame Blanchet est la fille de Georges Lœw, propriétaire du Grand-Hôtel de Panama. Depuis, elle s'est remariée, ce qui lui fit perdre ses droits à la pension.

En revanche, sur la décision d'Hiéronymus, dès la liquidation, on refusait aux femmes des agents encore dans l'Isthme, le paiement des délégations mensuelles que ces agents laissaient à Paris. Ces délégations ne furent payées que trois mois après.

Voici pourquoi :

Lorsque Hiéronymus dut présenter ses comptes créanciers, lors du départ des administrateurs provisoires, il oublia de faire paraître les délégations. Pour couvrir son erreur, il décida de sa pleine autorité qu'on ne paierait pas.

Un des employés lésés alla, à son retour, trouver Brunet et se plaignit violemment.

— Faites-lui un bon de caisse, dit Brunet, et qu'on le paie !

Il serait trop long d'entrer dans les détails du fonctionnement intérieur de la Compagnie, où les employés étrangers, les Allemands particulièrement, étaient l'objet de toutes les faveurs, et furent gardés en partie quand on renvoya les Français.

Nous avons réussi cependant à faire relever, sur les livres de la Compagnie, le chiffre des frais d'émission jusqu'au 14 décembre 1888.

ACTIONS : 300,000,000

Dépenses antérieures à la constitution.....	25.457 808 29
Dépenses de constitution.....	734.307 71

OBLIGATIONS

5 %.....	109.375.000 »	Frais d'émission	7.955.424 84
3 %.....	171.000.000 »	—	10.708 073 59
4 %. (1re série)	125.891.440 78	—	8.396 943 72
4 % (2e série)	19 299.327 02	—	305 511 34

OBLIGATIONS NOUVELLES

206.460.900 »	(1re série)	11 346.704 75
113.910.280 »	(2e série)	7 625 432 80
34.997.635 44	(3e série)	4.991.644 01

OBLIGATIONS A LOTS

254.598.166 73	—	30.683.816 06
1.335.534.749 97		108.214 887 14

C'est sur le chiffre de *cent huit millions deux cent quatorze mille huit cent quatre-vingt-sept francs quatorze centimes*, que M. Brunet se devrait à lui-même de donner quelques explications aux actionnaires.

Dans ce compte figure le chapitre : *Publicité et concours.*

Le payement pour cet objet avait lieu de deux façons :

Les représentants de journaux arrivaient, porteurs d'un chèque régulier qu'ils avaient reçu par la poste ; ils étaient payés à la caisse sur présentation du chèque.

Ceci est une première face des subventions à la Presse.

En voici une autre moins connue :

A la même caisse, d'autres chèques étaient présentés, apportés par un garçon de bureau attaché au cabinet de M. Fontane, administrateur chargé de la « Publicité et concours. »

On remettait au garçon de bureau la somme demandée, dans un pli, cacheté en présence de *deux* employés à la comptabilité, et à l'adresse personnelle de M. Fontane.

Les deux employés devaient apposer leur signature sur l'enveloppe. M. Chasseriau, caissier central, signait en général lui-même, avec un de ses comptables. Il tenait beaucoup à cette formalité des deux signatures, — pour sa garantie.

Il était toujours entendu pour les employés chargés de cette remise de fonds à l'adresse de M. Marius Fontane, que le journaliste, le publiciste, le personnage correspondant à la rubrique « publicité et concours » attendait cet argent dans le cabinet de M. Fontane.

M. Marius Fontane, qui se chargeait de payer directement, doit donc pouvoir justifier facilement des motifs pour lesquels ces sommes ont été versées.

Du moment où quelqu'un donne son « concours » à une entreprise, il est tout simple qu'il soit rémunéré, mais encore est-il juste que les actionnaires qui ont fourni l'argent, sachent quel « concours » ils ont rémunéré (1).

A moins de se rendre dans l'Isthme et de prendre une brouette pour transporter des déblais, on ne voit pas bien quel « concours » un homme politique ou un

---

(1) Est-ce sur ces fonds que fut accordée à un ambassadeur fort ami de M. de Lesseps et de M. de Freycinet, une gratification de 40,000 francs ? Cet ambassadeur avait souscrit 40,000 francs de billets à une cantatrice de l'Opéra. Les employés affirment que ces 40,000 francs furent touchés à la Compagnie. On ne devine pas quel concours cette cantatrice, qui a d'ailleurs une jolie voix, aurait pu donner au Panama ?

député aurait pu donner à une entreprise comme Panama.

Si parmi ceux auxquels M. Marius Fontane a remis de l'argent, il se trouve des sénateurs et des députés, leur « concours » aura donc consisté à vendre leurs votes.

Dans ce cas, le strict devoir d'un homme comme M. Brunet, qui pose volontiers pour la personnification du vieux magistrat esclave de son devoir, serait de faire connaître les noms. Ce serait son devoir, non seulement comme liquidateur chargé des intérêts des actionnaires, mais encore comme simple citoyen, puisque la loi vous oblige à prévenir la justice des crimes dont on a eu connaissance.

Quant à la publicité, elle n'a rien que de très légitime en soi. Les journaux ont un tarif pour les annonces et un autre pour les réclames ; on leur apporte une annonce ou une réclame, ils l'insèrent, voilà tout. Lorsqu'un journal annonce qu'on vend des bas à tel endroit, il ne se porte pas garant de la qualité de ces bas.

On n'a qu'à publier le chiffre des lignes *insérées* pour chaque émission et les sommes *versées* pour les insertions, personne n'aura rien à dire.

Il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de directeurs de journaux qui ont pris une part active à certaines affaires, qui y ont joué un rôle considérable, qui s'en vantent eux-mêmes, comme Arthur Meyer, qui ont enveloppé la France tout entière dans un système de mensonges et de fausses nouvelles (1).

---

(1) La vérité est qu'on a traité ces malheureux actionnaires du Panama comme des provinciaux qui ne savent rien de Paris. Il

C'est à propos de ceux-là que la question aurait dû être soulevée si, au lieu d'avoir pour liquidateur M. Brunet, sur le compte duquel je reviendrai tout à l'heure, les actionnaires et les obligataires de la Compagnie avaient eu un homme solidement trempé. On devine à quel point cette question touche aux intérêts vitaux du pays.

Que M. Brunet ne hausse pas les épaules et ne me traite pas d'énergumène parce que je demande un peu de lumière. Je connais la loi aussi bien que lui.

Le malheureux marquis de Rays n'avait pas commis la dixième partie des méfaits de M. de Lesseps ; il n'avait pas à se reprocher le quart des mensonges osés par l'ancien directeur du Panama, il fut cependant impitoyablement frappé et un pauvre journaliste,

---

suffirait à M. Brunet de se renseigner et de consulter les frais d'émission des principales affaires financières pour se rendre compte de l'effroyable exagération de ce total de cent huit millions. C'est plus cher que dans les restaurants de nuit qui font figurer dans l'addition le numéro du cabinet.

La maison du Louvre ne dépense guère en publicité plus d'un million par an. Tout le monde à Paris connaît le Juif C. chargé de la publicité de la maison Rothschild et qui est fort aimé sur le boulevard ; il dépense 4 millions par an. Tout est compris là-dedans : tirades indignées sur les préjugés d'un autre âge, appels à l'Europe civilisée quand quelques Aryens exaspérés se livrent au plus inoffensif essai de légitime défense, description des fêtes et bals avec « l'élite du faubourg Saint-Germain » indispensable, phrases sentimentales sur « la bonne Mme de Rothschild, *la mère des pauvres* » comme dit Wolff, exclamations sur les aquarelles de Mme la baronne Nathaniel, dithyrambes sur Mme Ephrussi, « qui ressemble à une divinité descendue de l'Olympe pour sourire aux mortels. » C. se tire de tout avec 4 millions ; ce qui ne l'a pas empêché de faire lui-même une jolie fortune.

M. Sumien, qui n'avait fait qu'insérer les avis qu'on lui envoyait tout rédigés, s'assit à côté du marquis de Rays sur les bancs du tribunal correctionnel. Il est vrai que M Brunet me répondra que c'est précisément parce qu'il était pauvre que ce journaliste fut poursuivi et que les directeurs de journaux mêlés activement à l'escroquerie du Panama étant très riches, il est tout naturel qu'ils ne soient pas inquiétés.

Ce que fut cette publicité, personne ne l'a encore oublié et personne n'y voudra croire plus tard. La nursery décrite à la veille de chaque émission, les enfants Lesseps promenés en bande sur leurs poneys à travers Paris comme les petits jockeys-réclames de l'Hippodrome, Toto, Ismaël, Hassan, Solanges, Consuelo, Jacques, Paul, exposés à tous les Salons... Non, jamais personne ne pourra imaginer qu'un homme dans la situation de M. de Lesseps, un grand-officier de la Légion d'honneur, un membre de cette Académie française où l'on prétend aimer la *tenue*, ait eu recours à ces moyens de Barnum sans qu'un pareil saltimbanquisme ait soulevé un ouragan de sifflets.

Cela dura jusqu'au dernier moment. Le 17 décembre 1888, après le vote de la Chambre, le *Gaulois* traînait encore ses lecteurs dans l'intérieur de l'avenue Montaigne. Nous revoyions Ismaël, Solanges, Consuelo, Jacques et Paul et la gouvernante qui se nommait, paraît-il, Ferdinande, « et que les familiers de cette hospitalière maison continuaient d'appeler Totoite... »

Mme de Lesseps met des gants et se dispose à

aller à la messe ; avant de partir elle lâche quelques paroles mémorables :

« Il n'est pas possible qu'on laisse se commettre une pareille félonie, aussi bien pour ces pauvres gens qui nous ont confié leurs épargnes que pour le nom glorieux et sans tache de Lesseps dont la pureté et l'éclat gênent, paraît-il, bien des gens... (1) »

Qu'est-ce que vous dites du mot « félonie » ? Il n'y a que dans le journal de Meyer qu'on trouve ces mots-là ; cela ne pousse que là...

Dans un autre journal on aurait dit une « infamie » ; mais non, le pleutre qui s'affole devant une lame d'épée, voit tout en gentilhomme. « C'est une félonie, par la sambleu, messieurs ! »

L'attitude de la comtesse est jolie aussi. De pauvres vieilles, des cuisinières qui se sont brûlé le sang au fourneau, des matelassières qui ravaudent elles-mêmes leurs bas troués, ont consacré leurs quatre sous à acheter une obligation afin que M^me^ de Lesseps puisse vivre dans les dentelles et dans la soie : la Chambre, dans un tardif accès de bon sens, trouve qu'il y a assez d'argent volé. « C'est une félonie », s'écrie madame la comtesse de Lesseps.

Et « l'éclat et la pureté du nom » de cet homme, qui a menti pendant huit ans de suite et qui ment encore dans le *Gaulois* en disant : « Notre œuvre est aux trois quarts faite », alors qu'il sait qu'elle est à peine ébauchée !

Ce système de réclame à outrance dura près de huit ans. Un des ingénieurs les plus expérimentés

(1) *Gaulois*, 17 décembre 1888.

de ce temps, qui fut mêlé au Panama et qui en sortit vite, comparait devant moi ce régime à la Terreur. La comparaison était assez exacte. Comme sous la Terreur, on activait de plus en plus la machine à mesure qu'il semblait plus difficile de l'arrêter ; plus on se sentait dans l'inconnu, plus on jetait de l'or aux journaux comme on jetait des têtes au peuple en 93.

Petit à petit, on fermait ainsi toutes les portes pour empêcher la vérité de passer ; il fut entendu que les journaux auraient tout ce qu'ils demanderaient, à la condition de ne plus dire un mot qui pût donner l'éveil, briser le charme. Même moyennant finance, et c'est en ceci que s'affirme la responsabilité effective de certains journaux, on refusait d'annoncer les brochures ou les volumes qui révélaient la situation exacte de Panama.

Tout un monde vivait du Panama, comme on vivait du Tribunal révolutionnaire et de la guillotine sous la Terreur. Les gros bonnets arrivaient premiers avec des exigences énormes, puis des bonnets moins gros, puis des bonnets tout petits, de simples béguins d'enfants. A la fin apparaissait le tout petit, le reporter vague qui touchait un léger chèque, 200 ou 250 francs pour avoir placé une ligne dans un écho sur le « Grand Français », sur Tototte ou sur Ismaël. Certains n'avaient rien placé du tout, mais ils disaient : « Je suis sympathique à l'œuvre », et on leur donnait tout de même pour qu'ils ne devinssent pas hostiles. C'était déjà un titre à la reconnaissance de la Compagnie que ne point parler d'elle...

VII

CONSIDÉRATIONS SUR LE ROLE DE LA PRESSE

Les directeurs de journaux et les rédacteurs. — Scrupules funestes. — Ce que deviennent ceux qui se permettent d'avoir des scrupules sans avoir de moyens d'existence. — Rive gauche et rive droite. — A la brasserie. — Le bon père de famille. — Les martyrs inutiles. — Toutes les routes gardées. — La Presse judiciaire. — Le procès Raynal à Bordeaux.

Le spectacle de cette Presse qui pendant huit ans, sauf deux ou trois notes discordantes qu'on étouffe sous des billets de banque, célèbre avec un ensemble parfait l'avenir d'une entreprise que chaque journaliste en particulier déclarait être une immense escroquerie, est un de ces spectacles auxquels le sociologue doit toujours revenir. Cela, en effet, touche au plus aigu de la vie morale et sociale de l'époque; c'est la lésion au cerveau du pays, puisque la majorité des Français ne pense que par la Presse.

J'ai expliqué déjà que la part de responsabilité du journaliste, en tant qu'individu, était tout à fait minime dans ces gigantesques *humburg*. C'est le système général qu'il faut étudier, comme nous l'avons fait à plusieurs reprises, et il faut bien voir que ce système est prostitutionnel et que la magistrature entend bien qu'il reste prostitutionnel.

Il se passe dans les journaux ce qui se passe dans

certaines maisons : la fille considérée est celle qui fait son métier régulièrement, qui descend à l'heure dite ; la fille mal vue, la dévergondée, la paresseuse, est celle qui accomplit son service irrégulièrement et en rechignant.

Un directeur fait venir son rédacteur et lui dit :

— La souscription ouvre après-demain ; faites-moi une chronique très chaude et très enlevée sur le Panama.

— Je comptais effectivement faire une chronique sur le Panama ; mais, vous le savez mieux que moi, c'est une véritable flibusterie, et j'entends bien dire la vérité à ce sujet.

— Ces sentiments vous honorent ; seulement, je vous paie des appointements pour faire les articles dont j'ai besoin, et je ne puis même vous payer ces appointements qu'avec le produit de certaines affaires. Je vais prendre un autre rédacteur à votre place. Touchez là, car c'est toujours avec joie qu'on serre la main d'un honnête homme ; seulement, ne venez plus toucher à ma caisse...

C'est en vain que le journaliste essaiera de trouver un autre emploi ; il se retrouvera toujours dans la même situation. S'il a quelques économies, il pourra vivoter et faire vivoter les siens pendant quelque temps ; puis il viendra voir ses anciens camarades au journal et leur empruntera une pièce de vingt francs ; de la « roue de derrière » il passera bientôt à la « thune », la pièce de cent sous, et on finira par le consigner à la porte en disant : « Voilà encore ce sacré X... qui vient nous « taper ».

Que voulez-vous que fasse le malheureux? Des

livres? un volume rapporte sept à huit cents francs, et il faut six mois pour l'écrire.

A quelle porte frapper? Les conservateurs, qui sont riches à millions, voueraient aux dieux infernaux ce fâcheux qui viendrait leur montrer ses pieds sortant de chaussures éculées.

— Où étiez-vous avant?

— A tel journal.

— Que gagniez-vous?

— Cinq cents francs par mois.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas resté?

— Parce que je n'ai pas voulu faire d'articles sur le Panama.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu faire d'articles sur le Panama?

— Parce que j'ai le sentiment de ma responsabilité et que je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard le suicide des naïfs que mes articles auraient pu entraîner à souscrire. — Je ne veux pas me prostituer...

Le conservateur ne prononcera pas les mots, mais il mimera une phrase analogue à celle-ci : « Vous feriez bien mieux de vous prostituer toute la journée que d'embêter le monde comme ça... »

Les journalistes sans fortune qui ruent ainsi dans les brancards ne tardent pas, même avec une communauté d'origine, à suivre deux directions différentes : les uns s'en vont sur la rive gauche, les autres restent sur la rive droite.

Les journalistes de la rive gauche forment un groupe d'hommes admirables, obscurs héros de la Presse qui sont condamnés à ne connaître ni la joie

de toucher une rémunération équitable du travail produit, ni la joie très légitime aussi d'être connus et appréciés du public. Ils élèvent leur famille à force de labeur, en écrivant dans des journaux catholiques peu riches et qui, d'ailleurs, se font rares, ou dans des revues qui payent trois francs la page. Un éditeur de ces parages m'expliquait qu'il avait payé cinq cents francs pour la propriété absolue d'un roman fort long paru d'abord dans une de ses publications, et édité ensuite en volume. « Voilà comment j'aime les auteurs! » ajoutait-il (1).

Ce serait une erreur de croire que, même dans ces conditions, l'écrivain ait une liberté complète d'écrire ce qu'il veut. Lecoffre, l'éditeur, a trois ou quatre millions; il est propriétaire de tout un pâté de maisons rue Bonaparte. Il a gagné tout cela avec l'Église; il pourrait montrer un peu d'ardeur à la défendre et soutenir ceux qui combattent pour elle; il a tellement peur de se mettre mal avec Israël qu'il a obligé un jeune écrivain, qu'il me serait facile de nommer, à enlever d'un volume deux pages dans lesquelles il était parlé avec éloges de la *France juive*.

N'imaginez pas davantage que les conservateurs rendent la justice qui convient à ces hommes de droiture et de conviction. Assistez, chez un conservateur, à un dîner où se trouveront réunis un de ces êtres

(1) J'ai écrit pour un volume publié par MM. Ané et Letouzey : *Expulseurs et Expulsés*, une préface de dix-sept pages. J'eus besoin, il y a quelque temps, de deux exemplaires de cet ouvrage et me les fis envoyer; le mois suivant, je reçus une facture de 5 fr. 30. J'avais envie d'adresser cette facture à Calmann-Lévy, qui certainement n'aurait jamais réclamé 5 fr. 30 dans ces conditions-là.

vraiment dignes de tout respect, et un de ces beaux seigneurs du journalisme boulevardier dont quelques-uns sont amusants au possible et vraiment charmants à rencontrer, mais qui, évidemment, comme moralité, sont inférieurs à certains vieux journalistes de la cause catholique. C'est le seigneur du boulevard qui sera le mieux placé, c'est pour lui qu'on se montrera plein d'attentions ; le journaliste catholique sera tout à fait relégué au deuxième plan.

Ces braves gens ne se plaignent pas et sont heureux; ils sont enchantés quand on leur imprime un volume : ils portent le premier exemplaire à leur femme et se réjouissent en famille; ils habitent non loin des églises : ils y vont souvent et ils y trouvent la paix du cœur.

Quant aux journalistes de la rive droite qui, par une instinctive révolte d'honnêteté, parfois aussi pour ne pas déshonorer en leur personne l'Art, qui est une sorte de religion pour eux, s'obstinent à conserver leur indépendance, refusent d'accepter la société telle qu'elle est, de faire comme les camarades, ils finissent généralement mal.

Ainsi que je l'ai expliqué, ces indépendants perdent leur place, leur situation ; ils n'en trouvent pas d'autre; ils font des dettes, on vend leur mobilier. Leur femme les quitte ou meurt, parfois ils restent avec des enfants. On voit ce spectacle, auquel nous avons tous assisté, d'un pauvre petit diablotin à tête blonde accompagnant son père, le soir, dans les brasseries ou dans les cafés, restant là jusqu'à deux heures du matin, les yeux fiévreux, les paupières battues et clignotant sous le gaz...

Que voulez-vous que fasse le père? Il habite en meublé; on n'a plus voulu de l'enfant à la pension, parce qu'on ne payait plus pour lui; il s'ennuie dans la chambre garnie et il dit : « Père, emmène-moi! »

— Voilà où conduit la Vertu, vous dira le seigneur boulevardier que vous rencontrerez, attristé comme vous de cette vision. La société actuelle est un lupanar, il faut se soumettre aux règlements de ce lupanar. Il faut toucher sur le Panama, toucher sur les mensualités du Crédit foncier, toucher pour ne pas demander des nouvelles des poursuites qu'on devait intenter aux administrateurs de sociétés en déconfiture, toucher sur la caisse boulangiste ou sur les fonds secrets pour combattre le Boulangisme. Avec cela on est décoré, considéré de tous; on paye son terme et on élève honorablement ses enfants. Je vous prie de croire que mon fils ne sait pas encore ce que c'est qu'une brasserie; il dort paisiblement dans notre petite villa de Neuilly... Il va sur ses douze ans et fera sa première communion le mois prochain.

— Tiens! je croyais... J'avais lu des articles de vous...

— J'écris cela pour les crapules qui nous gouvernent parce que j'en ai besoin, mais je n'en pense pas un mot... Je suis d'une vieille famille française et je tiens à ce que mon fils ne soit pas élevé comme un galvaudeux... Il est charmant, mon fils; venez donc déjeuner avec nous un de ces jours; vous le verrez... C'est très gentil, là-bas... Je vous raconterai des histoires de Juifs... Vous savez bien que je suis plus antisémite que vous...

— Oh! plus antisémite que moi...

— Certainement ! Je vis avec eux... je les possède à fond.

— Et jamais vous n'avez pu dire un mot de notre Ligue ?...

— Mon cher ami, vous voyez ce coupé qui m'attend au coin de la rue ; il n'a pas vilaine tournure... Le petit cheval file comme un zèbre ; dans dix minutes, il m'aura mené à Neuilly et je me coucherai tranquillement... S'il fallait que je fasse le voyage à pied, cela me serait très désagréable... Quand on ne veut pas aller à pied ou courir après les tramways comme un chien crotté, il ne faut pas se brouiller avec Israël.

Ce boulevardier n'a-t-il pas raison ? Le cercle, en effet, se resserre de plus en plus. De plus en plus ceux qui voudront dire la vérité ressembleront à ces martyrs inutiles dont une Russe me parlait : ils n'ont même pas la consolation de lutter en plein jour ; on les achemine vers le Kamtchatka ou vers Tobolsk ; ils traversent des villages, des villages, des villages ; de la neige, de la neige et encore de la neige, et, peu à peu, ils disparaissent dans l'inconnu ; ils entrent sous une immense cloche pneumatique. C'est fini... qu'ils parlent ou qu'ils ne parlent pas, c'est absolument la même chose.

Il en sera de même bientôt pour ceux qui voudront parler en France. Aujourd'hui, vous trouvez encore par-ci par-là des hommes de votre race, des hommes de lettres comme vous, des camarades ; ils bataillent pour placer dans leurs journaux une ligne pour votre défense, ou bien ils vous disent : « Mon directeur va à la chasse demain, je collerai ta lettre ; il criera

comme un perdu en revenant, mais ça m'est égal, il a besoin de moi : il ne sait écrire qu'en allemand. »

Cela ne durera qu'un temps. Une nouvelle promotion de Juifs est en préparation. Dès qu'ils seront un peu débarbouillés, les Galliciens qui sont en train de secouer leurs poux sur leurs casaques graisseuses, viendront occuper des situations à Vienne, y devenir *Pressjude*, Juifs de presse. Les journalistes de Francfort et de Vienne, déjà brillamment représentés ici, passeront dans la presse parisienne, et il n'y aura plus moyen à un Chrétien de se mettre en rapport avec l'opinion. Toutes les avenues seront gardées.

Les Juifs, déjà fort nombreux dans ce coin, ont déjà transformé la presse judiciaire, qui avait été longtemps très impartiale. Les comptes rendus de procès importants sont déjà affermés comme le reste.

Dans mon procès avec M. Marcel Deprez, il intervint deux arrêts d'une importance capitale pour la Presse : l'un, proclamant l'écrivain déchu du droit de faire la preuve après cinq jours, quand même le jugement aurait été rendu par défaut; l'autre, déclarant que le jury seul pouvait supprimer un livre. Autrefois, les journalistes se seraient intéressés à ces questions qui les touchent de si près; personne n'en a parlé, excepté Albert Bataille, qui a toujours été très aimable pour moi et que je suis heureux de pouvoir remercier publiquement. M. Bois, dans l'*Univers*, et M. Jules Auffray, dans la *Défense*, ont seuls mis en relief l'importance du premier arrêt.

Tous les journaux avaient des représentants à Bordeaux au moment de l'affaire Savine et Numa Gilly. Comparez cependant les comptes rendus au volume

publié par Savine sous ce titre : *Mes procès*, et vous verrez que rien de ce qui a été dit d'instructif sur les opérations des grandes Compagnies n'est arrivé au public. Tous les arguments des accusés, qui — à part le piteux Gilly — se sont admirablement défendus, ont été systématiquement étouffés dans la plupart des journaux.

Chirac perdit, à la suite de ce procès, l'emploi qui le faisait vivre lui et les siens; il fut accablé des plus abominables calomnies et, finalement, il fut mis en prison. Il ne l'avouera peut-être pas, mais il a dû se dire plus d'une fois : « Avec ma connaissance des questions financières, j'aurais pu gagner une petite fortune... A quoi bon vouloir éclairer son pays? J'aurais mieux fait d'imiter mes camarades. »

VII

(SUITE ET FIN DU CHAPITRE PRÉCÉDENT)

Où l'auteur démontre, par l'exemple de ce qui lui est arrivé personnellement, ce théorème social : *Avec l'organisation actuelle, tout écrivain pauvre, marié et père de famille, qui veut être honnête et dire la vérité, est un malhonnête homme.*

Voyez bien le point que nous venons de traiter au précédent chapitre et ne vous perdez pas, comme certains Prudhommes, en déclamations vaines sur la vénalité de la Presse.

Oui, la Presse est un auxiliaire terrible pour tous

les lanceurs d'affaires, désireux de prendre l'argent du prochain, mais elle est condamnée à ce rôle par le système actuel. Toute velléité d'indépendance et d'honnêteté de la part de la Presse serait impitoyablement réprimée par la magistrature.

Je vous raconterai un jour mon procès avec M. Marcel Deprez; j'ai tout cela dans une chemise avec le titre de la brochure : *J., J., J., Juifs, Juges et Jacobins*, ou *Un procès de presse sous la troisième République.*

Je n'ai jamais attaqué M. Marcel Deprez dans sa vie privée; j'ai discuté une invention sur laquelle se greffait une société financière, et que les journaux présentaient comme destinée à transformer la face du monde.

Cette invention n'existait pas à ce moment; à partir de 1886, le silence s'est fait absolument à ce sujet, et on n'a recommencé à lancer de nouveau deux ou trois timides réclames qu'en 1889, à propos d'un petit établissement installé à Châteauroux.

Avouez, cependant, que, si cette invention eût été aussi merveilleuse qu'on le disait, l'Exposition universelle était une occasion toute naturelle de la produire, de la révéler aux nations, d'attirer sur elle l'admiration qu'excitent des découvertes comme celles d'Édison.

Eût-elle même existé que j'avais parfaitement le droit d'attaquer, même avec acrimonie, le savant et le membre de l'Institut. Ampère, Leverrier, Pasteur, se sont vu contester bruyamment la paternité de leurs découvertes. Le rideau n'est pas levé sur une pièce de Sardou que l'on crie au plagiat. Jamais l'au-

teur n'a songé à faire un procès; il laisse au bon sens public le soin de le justifier. Tout homme qui aspire à la gloire s'expose à la critique. Toute gloire humaine est faite de deux bruits : le bruit des applaudissements et le bruit des sifflets. « Pour les statues comme pour les hommes, a dit Victor Hugo, un piédestal est un espace étroit et honorable avec quatre précipices autour. »

J'ajoute qu'en parlant des discussions qui avaient eu lieu à l'Académie à propos de la candidature de M. Marcel Deprez, j'apportais des témoignages irrécusables, les témoignages des fils de ceux qui avaient pris part à cette élection : de Tresca fils, de M. de Saint-Venant fils; de savants comme Paquelin, Cabanellas, Hospitalier, Abdanck; d'intéressés dans la question comme Amsler.

C'est dans ces conditions que ce procès m'a coûté *huit mille francs*. Je vous donnerai le détail des chiffres dans ma brochure.

Eh bien! Je vous le demande, placez-vous sur le terrain de la réalité; envisagez les choses telles qu'elles sont. Un journaliste pauvre, marié, père de famille, ne serait-il pas un malhonnête homme s'il avait de pareils accès d'honnêteté? Son beau-père le prendrait à part pour lui faire de la morale, c'est-à-dire pour le supplier d'être moins moral. « Il vaudrait cent fois mieux, lui dirait-il, avoir un vice que d'avoir une pareille vertu; cela vous coûterait moins cher. »

Il n'y a plus, en effet, que M. de Rothschild et moi qui puissions nous permettre des procès comme ceux-là : lui, parce qu'il tient tout l'argent, et moi parce que je n'y tiens pas du tout. C'est un luxe de garçon;

je goûte d'exquises jouissances d'artiste à regarder tous ces hommes de bazoche mentir, falsifier les textes; je me gaudis, comme Pantagruel, aux choses de jugerie et aux exploits de Chicquanous.

Cela fait partie des études sociales auxquelles je me suis voué.

Rien n'est instructif comme la façon dont la Magistrature, d'accord avec la Juiverie, a supprimé virtuellement de la loi sur la Presse cet article 35 qui permettait la preuve, lorsqu'il s'agissait de directeurs ou d'administrateurs de sociétés industrielles, financières ou commerciales.

Cet article 35 avait été mis dans la loi par M. Pelletan. Dans les dynasties républicaines, les pères, en effet, étaient infiniment moins corrompus que les fils; ils avaient gardé quelques débris des instincts élevés des hommes de 1848.

On reprocha un jour à la Presse, du haut de la tribune, disait Pelletan dans la discussion au Sénat, de ne pas signaler les détournements de l'Épargne nationale; mais elle ne les eût dénoncés que pour courir à une condamnation certaine, par l'interdiction de la preuve en matière de diffamation. Votre Commission a voulu autoriser cette preuve pour mettre la *crédulité à l'abri de l'exploitation.*

Si la Magistrature avait eu la plus élémentaire notion de sa mission sociale, elle aurait cherché à donner de l'extension à cet article 35, elle l'aurait interprété dans son sens le plus étendu, elle l'aurait aimé et choyé comme un instrument de moralisation, comme un préservatif contre des abus de publicité difficiles à réprimer.

Il est effrayant, en effet, de penser que grâce à la seule puissance de l'argent, des faiseurs d'affaires puissent se rendre maîtres absolus de l'opinion, exercer par la réclame, par l'affiche, par l'obsession de la publicité sous toutes les formes, une pression irrésistible qui enlève aux gens leur libre arbitre.

Grâce à l'article 35 de la loi sur la Presse, une petite clochette, une campanule, un *tintinabulum* pouvait essayer de se faire entendre au milieu de ces réclames à grand orchestre, jeter une note claire au milieu de ces fanfares, de ces ronflements de cuivres, de ces appels de grosse caisse.

Grâce à l'article 35, une lueur furtive de vérité pouvait tenter de filtrer à travers ces phosphorescences trompeuses et ces illuminations décevantes qui font croire au jour en pleine nuit.

La Magistrature n'a pas eu de repos qu'elle n'ait fait taire cette humble clochette, qu'elle n'ait soufflé sur ce lumignon qui pouvait éviter aux gens de tomber dans les trous.

Grâce à l'article 35, un pauvre écrivain se hasardait parfois à crier aux naïfs : « Défiez-vous des voleurs de la Haute-Banque ! » Des hommes en robe rouge se sont rués sur cet écrivain et lui ont mis la main sur la bouche pour que rien n'empêche désormais les bandits de la Finance d'opérer en paix.

Dans les premiers arrêts intervenus dans l'affaire Marcel Deprez, le tribunal de police correctionnelle et la cour d'Appel s'étaient contentés de déclarer que, dans l'espèce, il n'y avait pas lieu de faire la preuve — ce qui était déjà fort joli, mais ne préjugeait rien pour l'avenir.

La cour de Cassation trouva que l'article 35 était trop moral encore et, ainsi que je l'ai expliqué dans la *Fin d'un Monde*, le supprima en fait, en déclarant, au mépris de tout principe juridique, que l'opposition à un jugement par défaut ne rétablissait pas les choses en leur premier état, et qu'au bout de cinq jours on était absolument déchu du droit de faire la preuve.

Rien que pour une question de piston, j'ai eu 650 francs de frais de signification, et j'ai dû employer cinquante feuilles de papier timbré pour coucher mes preuves par écrit, ainsi que l'exige la loi.

Comment voulez-vous, dans une affaire comme le Panama, réunir, faire copier et signifier vos preuves en cinq jours ?

D'innombrables escroqueries financières s'accomplissent avec des états fabuleux de l'Amérique du Sud, qui réclament le concours de l'Épargne française pour construire des usines à gaz ou des chemins de fer dans des pays comme Maracaïbo, où tout ce qu'on a pu obtenir des indigènes, c'est qu'ils couvrent leur *pudenda* d'un pagne.

Un voyageur vous a donné des détails précis à ce sujet, et, au moment d'une émission, vous criez : « Gare ! » instinctivement, comme lorsque vous voyez quelqu'un sur le point d'être écrasé. Le banquier émetteur vous fait un procès... Où est votre voyageur ? Il est peut-être à mille lieues d'ici ; il faut, en tout cas, le temps de lui écrire pour invoquer son témoignage, pour avoir les pièces qu'il vous a montrées. On vous donne cinq jours en tout pour cela...

Pour la Magistrature française, le journaliste respectable est celui qui, moyennant finances, trompe

sciemment le public, se livre à des dithyrambes effrénés à propos d'affaires qu'il sait devoir être désastreuses, ruine les malheureux qui croient à l'imprimé. L'ennemi c'est celui qui, avec un désintéressement qui devient de plus en plus rare, s'efforce de prévenir les gens, de leur montrer la vérité. Contre celui-là, tous les moyens semblent bons.

On m'a tout fait, dans ce procès. Mon adversaire, pour terminer dignement, a publié dans les journaux un arrêt absolument falsifié et on a eu l'aplomb de me faire donner deux mille francs pour cela. Je suis difficile à étonner, mais j'avoue que devant ce dernier coup, je me suis effondré dans un éclat de rire en murmurant : « Ma foi, c'est complet ! »

Je vais vous expliquer l'affaire :

Le tribunal correctionnel, animé d'un zèle vraiment excessif, avait ordonné la suppression de mon livre : *La France juive devant l'opinion*. La cour d'Appel, en confirmant l'arrêt, dut forcément reconnaître que, dans l'état actuel de la législation, il était difficile de détruire l'œuvre d'un écrivain uniquement parce qu'il manquait d'enthousiasme pour les théorèmes d'un ami de M. de Rotshchild ; il confirma en partie le jugement du tribunal correctionnel, mais il en retrancha la clause destructive. Voici d'ailleurs l'arrêt de la Cour.

La Cour,

Adoptant les motifs qui ont déterminé les premiers juges ;

Mais considérant que, en vertu de l'article 49 de la loi du 29 juillet 1881, le tribunal a ordonné la saisie de tous les exemplaires du livre contenant encore les passages visés par le jugement, qui seraient mis en vente après la condamnation, et prescrit, dans ce cas, la destruction des parties du

livre contenant lesdits passages, à peine de 50 francs par chaque contravention dûment constatée;

Considérant que l'article 49 précité est au nombre des dispositions qui concernent la poursuite et la répression des crimes et délits déférés à la Cour d'assises ;

Que l'article 60 de la même loi, déterminant celles de ces dispositions que peuvent appliquer les tribunaux correctionnels, vise l'article 48 et non l'article 49, qui formule une véritable aggravation de peine ;

Qu'il n'appartient pas à la juridiction répressive de suppléer au silence de la loi et de prescrire des pénalités qui ne résultent pas d'un texte formel ;

Considérant que la somme allouée à titre de dommages-intérêts et les publications autorisées par le jugement dont est appel, constituent une réparation suffisante du préjudice causé à Deprez;

Par ces motifs.

Infirme le jugement rendu, le 11 mai 1888, par la 9e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, en ce qui concerne la saisie et la destruction partielle des exemplaires du livre : la France juive devant l'opinion ;

Dit qu'il n'y a pas lieu d'ordonner lesdites mesures ;

Décharge Marpon, Flammarion et Drumont de la condamnation en 50 francs par chaque contravention qui sera constatée ;

Confirme, quant au surplus, le jugement sus-daté ;

Déclare Deprez mal fondé dans ses conclusions tendant à l'augmentation des dommages-intérêts et du nombre des insertions autorisées et l'en déboute ;

Condamne Marpon, Flammarion et Drumont solidairement aux dépens.

Il ne restait donc plus à M. Marcel Deprez qu'à publier l'arrêt dans dix journaux, ainsi que l'arrêt l'y autorisait. Que fit-il? Il s'entendit avec l'avoué Herbet. On confectionna un jugement maquillé, tronqué, truqué comme certains vieux bahuts faits de moderne et d'ancien; on élagua absolument les parties de

l'arrêt de la cour d'Appel qui m'étaient favorables, et on laissa subsister la clause relative aux cinquante francs de dommages-intérêts expressément réformée par la Cour d'appel.

C'était me causer à la fois un dommage matériel et un dommage moral : un dommage matériel, en empêchant naturellement tous les libraires de vendre mon livre, dans la crainte d'une contravention ; un dommage moral en laissant supposer que je pouvais être capable d'écrire un livre supprimé par arrêt de justice.

Je me précipitai sur une plume et j'en fis jaillir des *attendus* qui couvraient plusieurs feuilles de papier et qui faisaient sommation à M. Marcel Deprez de publier l'arrêt véritable, l'arrêt exact. Le tout fut diligemment porté au n° 11, de la rue de Rennes, où habite mon adversaire.

Je n'eus aucune satisfaction et ce fut seulement un mois après que parut, dans les journaux qui avaient inséré l'arrêt frelaté, une petite note rectificative de quelques lignes, entre le Cacao van Houten et les Mariages riches.

Peu après j'étais invité à payer 2,000 francs pour l'insertion de ce jugement mensonger, hybride et bâtard.

Je me pourvus en règlement de taxe, j'écrivis à M. Moleux, désigné pour prononcer sur mon cas, en lui demandant l'autorisation de lui expliquer moi-même mon affaire en chambre du conseil.

J'avais déjà écrit à M. Grehen, celui qui présidait le tribunal correctionnel, pour solliciter de lui la permission de fournir moi-même des explications en ma qualité de vieux journaliste, et je lui avais rap-

pelé que sous l'Empire cette permission avait été accordée à presque tous les écrivains, à Prévost-Parasol et à Weiss notamment. Non seulement ce magistrat ne m'avait jamais répondu, non seulement il ne m'avait jamais donné la parole, mais encore, comme j'essayais d'élucider la question du piston, il m'avait rembarré sur un ton qu'on n'emploierait pas envers un souteneur accusé d'assassinat. « Ce n'est pas à vous que je parle ! Taisez-vous ! » J'ai encore cette voix rauque dans l'oreille et ce regard haineux dans les yeux.

M. Moleux me parut d'un monde tout à fait différent ; il me répondit par une lettre aussi convenable que l'était la mienne, il me reçut fort courtoisement, il écouta attentivement mes observations et parut en être frappé, ainsi que les deux autres juges.

Il est clair, en effet, que le texte d'un jugement a un caractère presque sacré et qu'on n'a pas le droit de se livrer sur lui à l'opération pour laquelle Bergerat a créé la pittoresque expression de « tripatouillage. »

« Vu l'article 49, » disait l'arrêt fantaisiste publié dans dix journaux. Or, c'était précisément cet article 49 relatif à la suppression du volume que l'arrêt de la Cour d'appel avait déclaré ne pas m'être applicable. Dans cette voie, il n'y a pas de raison de s'arrêter et l'on pourrait aussi bien viser l'article qui punit le vol par effraction ou l'attentat aux mœurs.

Je dis tout cela à M. Moleux et je lui déclarai que j'étais prêt à payer le jugement vrai, le jugement rendu par les juges, dès qu'il serait inséré, mais que je ne pouvais payer un jugement apocryphe.

S'il eût prononcé de suite, M. Moleux m'eût donné

raison, mais il eut peur de se faire des affaires avec les Juifs et remit à huitaine pour réfléchir et, comme on sait, réfléchir c'est fléchir... Je fus condamné à payer le faux jugement, sauf à me pourvoir au principal. J'en avais pour cent quarante-six francs de plus, mais j'avais fait connaissance d'un magistrat bien élevé...

J'introduisis une action civile contre M. Marcel Deprez, mais elle n'est pas encore au rôle et je ne crois pas que nous approchions de l'interlocutoire avant deux ans révolus.

Tout magistrat d'aujourd'hui aurait agi de même. M. Aubépin, président du tribunal civil, est de l'aveu de tous un fort honnête homme. Si je le rencontrais dans un salon, sur une plage, dans un wagon, il me donnerait incontestablement raison ; il n'en aurait pas moins jugé comme M. Moleux; si je n'avais pas eu de quoi payer, cet homme qui, encore une fois, est d'une intégrité incontestée, aurait trouvé très bien qu'on vende les meubles d'un écrivain pour payer l'insertion d'un arrêt qui n'est pas l'arrêt rendu par les juges.

Les premiers présidents d'autrefois, les Séguier, les Belleyme étaient d'autres hommes. Je sais une histoire superbe sur Belleyme, je vous la raconterai un autre jour. Quant à Séguier, il avait la dignité des vieux Parlementaires. Un huissier qui, peut-être, était très fatigué, ayant essayé de s'asseoir sur le bord d'une chaise dans le cabinet du président : « Debout, huissier! » lui cria Seguier avec le ton d'un de Harlay parlant à un sergent à verges.

Si un avoué s'était permis de « tripatouiller » un arrêt de justice, de Belleyme ou Séguier, l'aurait sus-

pendu immédiatement et lui aurait interdit l'accès de la barre, jusqu'à ce qu'il eût publié l'arrêt vrai. Ces gens-là effectivement croyaient aux arrêts qu'ils rendaient, ils se considéraient comme investis d'une mission ; ils estimaient que les formules judiciaires si compliquées, les rites de la procédure, si minutieux parfois et si puérils, devaient être une garantie à la fois des droits des accusés et des droits de la justice. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Herbet passe dans le monde du Palais pour m'avoir joué un bon tour, et la Chambre des avoués, gardienne sévère de l'honneur de la corporation, songe déjà à le prendre pour président.

On me reprochera peut-être de m'être attardé à parler de mes affaires, mais je n'ai pas de journal et je suis heureux de m'expliquer de temps en temps avec des lecteurs qui sont des amis pour moi.

Ces démonstrations, d'ailleurs, font partie de mon système d'enseignement social : éviter les phrases, peindre la vie telle qu'elle est, m'appuyer sur des faits auxquels mon voisin ou moi avons été mêlés, analyser des événements de chaque jour, des jugements qui passent inaperçus, des faits dont le lecteur ne saisit pas toujours la signification, prouver en un mot que tout se tient dans la crise de dissolution que nous traversons.

Après avoir lu la première partie de cette étude, vous vous êtes dit : « Quelle attitude honteuse ont eu tous ces journalistes dans l'affaire de Panama ! » Après avoir lu la seconde partie, vous avez presque de la sympathie pour l'écumeur du boulevard, qui prend la

société telle qu'elle est, gagne de l'argent comme il peut, fait vivre honorablement sa femme et ses enfants et a toujours un louis à la disposition des amis. Vous vous dites que les vrais coupables sont les magistrats qui étouffent entre deux articles du Code l'écrivain qui veut défendre la vérité. L'écumeur du boulevard a pour excuse la nécessité du combat pour la vie ; sa franchise même, quoique un peu cynique, l'excuse à demi. Le magistrat, au contraire, aggrave ses méfaits par son attitude pharisaïque ; loin d'avouer comme le boulevardier, il se drape dans une hypocrite solennité qui l'accompagne jusque dans son intérieur familial, déserté si souvent par lui pour les débauches qui ne font pas de bruit.

Jamais les Autorités sociales, pour employer l'expression de Le Play, n'ont été en situation d'exercer une influence plus considérable ; en ce temps d'individualisme et d'émiettement général, en effet, tout ce qui ressemble à un corps constitué, à une puissance morale collective, prend de suite une importance exceptionnelle. Une Magistrature honnête, un grand monde honnête, une Académie honnête serviraient comme de centre aux braves gens pour se rallier ; toutes ces forces-là ont passé à l'ennemi et sont avec les faiseurs d'affaires.

Vous avez vu le *satisfecit* encourageant accordé par l'Académie des Sciences à ce projet du canal de Panamá, qui aurait dû lui inspirer une salutaire réserve. Dans l'affaire du transport de la Force motrice, M. Joseph Bertrand, auquel sa situation de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences commandait de rester neutre, prit énergiquement parti pour l'en-

treprise patronnée par les Rothschild et s'associa à la propagande industrielle et financière organisée par Cornélius Herz, en faisant paraître dans le journal de celui-ci, en même temps que dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article de dix-sept colonnes, dans lequel il comparait M. Marcel Deprez à tous les grands hommes passés, présents et à venir (1).

C'est ce qu'on appelle *organiser un coup de publicité* et Cornélius Herz comprenait si bien la force que lui donnait l'approbation de l'Académie des Sciences, qu'il avait bien soin d'indiquer la simultanéité de la publication de cet article dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans la *Lumière électrique* (2).

Jamais, dans le passé, un secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences n'aurait marché de pair à compagnon avec un homme comme Cornélius Herz. C'étaient d'autres savants que ceux d'aujourd'hui, comme les Belleyme et les Séguier étaient d'autres magistrats que les magistrats actuels : passionnés pour l'étude seule et purs des souillures que laisse l'or, ils avaient l'horreur des Robert Macaire et des puffistes.

---

(1) *Lumière électrique*, 13 octobre 1883.

(2) A la fin de cet article-réclame, M. Bertrand écrivait : « M. Marcel Deprez, bien différent en cela de M. Froment, communique à tous ses idées, expose au grand jour tous ses résultats et s'efforce d'être utile à tous; il admet quiconque le demande *à contrôler ses assertions et désire avant tout qu'on en pèse le mérite.* »

Me fiant à cette engageante invitation, je voulus peser le mérite de M. Marcel Deprez ; je le trouvai léger, je le dis et je reçus immédiatement une assignation à payer dix mille francs de dommages-intérêts.

Que pensez-vous de ce secrétaire de l'Académie des Sciences qui

Toutes les Académies en sont là. L'entrée de M. de Lesseps à l'Académie française ne souffrit pas de difficultés, et Renan s'offrit volontiers à coller sur son dos de proboscidien le prospectus du Panama. Il adressa quelques légers reproches à M. de Lesseps, pour n'avoir pas communiqué à l'illustre assemblée les détails qu'il possède, paraît-il, « sur Abraham et sur Sarah ». Mais il loua chaleureusement le récipiendaire de sa pitié pour les petits. « En vous, monsieur, lui dit-il, on trouve le *misereor super turbam*, cette pitié des masses qui est le sentiment de tous les organisateurs. »

Si M. de Lesseps, qui est le plus monstrueux égoïste que la terre ait porté, avait en lui le *misereor super turbam* dont parle le renégat, il a eu une belle occasion de l'exercer en versant des larmes sur les 800,000 pauvres diables qu'il a réduits à la misère. Pour une masse, en effet, c'est une masse — une

---

joue le rôle d'amorceur, pour ne pas employer une expression plus énergique, qui convie les gens à la discussion pour que son ami puisse les faire juguler par les juges de la correctionnelle ? Que pensez-vous de ce membre d'une assemblée qui constitue un véritable Sénat scientifique, et qui vient demander la consécration de ses titres de savant à des magistrats qui, fussent-ils les plus honnêtes gens du monde, sont hors d'état de se reconnaître dans des questions d'*intégrateur* ou d'*indicateur de vitesse*.

Cela vous explique que notre Académie des Sciences, qui date de Louis XIV et qui joua un si grand rôle en Europe, soit maintenant la risée des savants du monde entier. « Ce n'est plus l'Académie des Sciences, vous disent les Allemands, c'est le syndicat scientifique de M. de Rothschild. » Il est incompréhensible que des hommes d'honneur et de droiture comme Jurien de La Gravière et quelques amiraux qui font partie de l'Académie ne saisissent pas le bureau de cette question et ne demandent pas à m'entendre...

masse pour laquelle la catastrophe du Panama a été un coup de massue...

L'Académie ne sera pas embarrassée davantage pour faire l'éloge funèbre du grand Français, qu'elle eut l'honneur de presser sur son sein. M. Barboux, dont Arthur Meyer, dans le *Gaulois*, commence à prôner la candidature, s'acquittera à merveille de cette tâche. L'avocat d'Erlanger n'est-il pas tout indiqué pour louer le lanceur du Panama?

VIII

L'ACTIONNAIRE DU PANAMA

Gogo avec la bosse de l'idéal. — Les *gesta dei per Francos*. — L'héroïsme en chambre. — Crédulité et avidité. — La maison d'opium.

Le Panama fut vraiment une entreprise de suggestion par la Presse, et les victimes tombèrent peu à peu dans une sorte d'état magnétique qui leur ôtait toute force pour penser, pour raisonner, pour se défendre.

Il est juste de reconnaître que les sujets avaient des prédispositions particulières.

L'actionnaire de Panama est, en effet, un type tout spécial. C'est Gogo sans doute, mais Gogo avec la bosse de l'idéal; c'est le descendant des Français qui ont fait les Croisades, les fils de ceux qui ont émerveillé le monde par leur enthousiaste initiative et accompli les *gesta dei per Francos*.

Il y a seulement une nuance légère. Pour accom-

plir les *gestes* merveilleux d'antan, il faut opérer soi-même et y aller de sa personne. Le Panamiste se contente de se faire représenter par son argent.

Le Panamiste souhaiterait planter notre étendard sur des terres lointaines et, chemin faisant, acquérir un petit fief comme le bon chevalier d'autrefois, seulement il aimerait que cela eût lieu sans quitter ses pantoufles. Le petit bourgeois qui avait souscrit s'éveillait bien la nuit, plein d'un juste orgueil, en rêvant qu'il domptait le Chagres, mais il n'avait nulle envie d'aller le dompter lui-même, et il se rendormait en pensant avec allégresse que trente mille hommes allaient crever sur des tranchées pestilentielles, afin qu'il pût toucher de brillants dividendes.

Dans ce personnage coexistent en réalité deux êtres distincts : l'un est un être d'imagination et de fiction, plein d'aspirations hardies et d'instincts aventureux, l'autre est un être très prosaïque et très pot-au-feu, il a perdu les humeurs martiales qu'avait la race au temps jadis, et les a remplacées par des qualités de Chinois : l'aptitude au travail et l'habitude de l'économie.

Un de ces deux êtres passe sa vie à ruiner l'autre. Dès que le Chinois a réalisé quelques économies, l'être d'imagination les lui prend en lui disant qu'il est nécessaire d'étonner l'Europe...

L'actionnaire du Panama n'étonnait guère l'Europe que par sa bêtise et son incommensurable crédulité, mais, comme tous les êtres en proie à une idée fixe, il ne s'apercevait de rien et il écartait systématiquement de ses pensées, tout ce qui aurait pu le troubler dans sa satisfaction de gloriole et de vanité.

Au travail qui devrait l'enrichir, s'il ne gaspillait pas les bénéfices qu'il en retire, ce Français qui a donné successivement son argent à toutes les escroqueries de ce temps, depuis le Honduras jusqu'au Panama, est incapable d'ajouter une heure de travail intellectuel. Négociant ou modeste industriel, il fait ce qu'il a à faire avec beaucoup d'attention, avec une ingéniosité qui lui permet de lutter encore avec les nations étrangères, il sait organiser adroitement sa petite affaire. En dehors de cela, ne réclamez pas de lui cinq minutes d'introspection, de circumspection, de réflexion, ne lui demandez pas d'étudier une question, de réunir deux idées, de peser des arguments ; il imite le Chinois, qui, sa journée terminée, court à la maison d'opium.

Une fois que les gens sont entrés là, un homme comme Lesseps peut en faire ce qu'il veut. Hébété et bercé à la fois par les stupéfiantes vapeurs du mensonge, le cerveau ne fonctionne plus, il est tout au Rêve qu'on a évoqué devant lui à l'aide de moyens factices.

Quand il est impossible de supprimer certains faits, on fait apparaître un nouveau fantôme devant ces hallucinés ; à l'espoir du gain immédiat on substitue la peur d'être dépouillé par d'autres d'un gain problématique ; on dit aux actionnaires du Panama : « Prenez garde ! les Américains vous guettent, les Allemands n'ont qu'un désir : celui de s'emparer de l'affaire. »

Si l'intelligence de ces infortunés fonctionnait régulièrement, ils se diraient : « Comment ! voilà des Américains qui ont accompli des tours de force indus-

triels, qui ont de l'argent à ne savoir où le mettre, qui prodiguent des milliards pour tout ce qui a une ombre de probabilité, et M. de Lesseps n'a pu placer une seule action chez eux pas plus que chez les Anglais et les Allemands. On nous raconte décidément des histoires à dormir debout. »

C'est le contraire qui se produit. A l'idée qu'on va leur arracher le bénéfice escompté déjà, les pauvres naïfs prennent l'attitude de ces fous qu'on voit blottis en des coins de cour, dans des asiles, serrant un caillou sur leur poitrine et tremblant, dès que quelqu'un entre, à la pensée d'être dépouillés de leur trésor.

La fin ressemble tout à fait à la sortie d'une maison d'opium ou d'un mauvais lieu. Quand le jour vient, quand il n'y a plus rien dans les pipes ou dans les verres, on jette tous les assistants dans la rue et personne ne proteste, personne ne crie...

IX

LE PANAMA DEVANT LES CHAMBRES

Les hésitations de M. de Lesseps. — Des députés qui coûtent trop cher. — De Lesseps aux abois se décide à donner l'assaut. — Dans les couloirs. — Le marché des consciences. — Les scrupules de la commission; elle conclut au rejet. — M. Sans-Leroy trouve son chemin de Damas. — Henri Maret est nommé rapporteur. — M. de Mackau est-il sincère lorsqu'il déclare qu'il ignorait la situation exacte ? — La bibliographie de Panama. — Ce qu'il faut consulter de documents pour connaître une question. — La Chambre refuse de s'éclairer et d'en-

tendre aucun témoignage. — Le Sénat imite la Chambre. — M. Bozerian. — M. de Mackau continue à se moquer de nous. — La discussion à la Chambre. — Le discours de M. Goirand. — La Compagnie revient à la charge. — Les administrateurs jouent à la Bourse sur le dos des malheureux qu'ils ont ruinés. — Harel, Frédérick Lemaître et l'actionnaire. — « Il a encore sa montre! » — Noble intervention de M. Sourigues. — Les bénéfices réalisés par les administrateurs de Panama. — M. Georges Roche déclare qu'il ne faut pas demander de comptes. — Un mot de Rouvier.

De Lesseps avait la Presse, il voulait avoir la Chambre, mais, cette fois, lui, l'homme habitué aux *baschiks* de l'Orient, lui, le grand corrupteur, il éprouva un mouvement de recul et de dégoût quand il aperçut ces caïmans plus avides que ceux auxquels Mme de Lesseps s'amusait à jeter de la viande pendant son séjour dans l'Isthme. « Ils sont trop et ils ont trop faim! » murmura-t-il en voyant toutes ces mâchoires ouvertes.

Le 17 juin 1886, un projet de loi ayant pour objet d'autoriser la Compagnie de Panama à faire une émission d'obligations à lots, fut déposé à la Chambre des Députés par M. Sadi Carnot, ministre des Finances, Sarrien, ministre de l'Intérieur et Baïhaut, ministre des Travaux publics. Il dut être retiré devant l'hostilité non déguisée de la Chambre.

M. de Lesseps, à cette époque, n'avait pas osé donner l'assaut. Il s'en était tenu avec les députés à un système qui fonctionne très bien avec la Presse mais que les représentants n'aiment pas : *le bon conditionnel.*

Avec la Presse, qui est bonne personne, la chose va toute seule. Le membre de l'Académie française, en

employant des mots plus choisis, tient à peu près le langage suivant aux directeurs de journaux : « Nous ne pouvons aboulер que cela aujourd'hui, mais si le pante rapplique et nous apporte de la braise, nous doublerons; votre intérêt est donc de nous soutenir vigoureusement et d'y aller d'attaque et d'autor. »

Le député a de la méfiance, il répond aux directeurs de sociétés : « Si vous ne tenez pas vos engagements, la Presse vous rattrapera, mais nous, nous n'avons aucun recours contre vous. Le public est si bête qu'il s'étonnerait de voir un ministre ou un député assigner une Compagnie, sous prétexte que le pot-de-vin n'avait pas la mesure réglementaire. »

Les députés rendirent donc les chèques qui portaient cette mention : *conditionnel*. Un seul député radical, qui habite une ville qui n'est pas très éloignée, avait eu la chance de recevoir un chèque sur lequel on avait oublié d'écrire *conditionnel*; il se présenta imperturbablement rue Caumartin et toucha.

En 1888, les sommes versées par les souscripteurs en 1886 étaient dévorées, la Compagnie était aux abois; Lesseps se décida à faire pour l'argent ce qu'on avait fait pour les hommes à Malakoff, lorsqu'on remplaça Canrobert par Pélissier; il se dit : « Je sacrifierai ce qu'il faudra, mais j'obtiendrai l'autorisation! »

Le 1er mars 1888, M. Alfred Michel et neuf de ses honorables collègues saisirent la Chambre d'une proposition tendant à émettre pour 600 millions d'obligations à lots.

Tout Paris a assisté à ce marché des consciences parlementaires qui se tenait ouvertement, publiquement. Deux reporters, qui ont pris la direction d'une

célèbre agence qu'on appelait toulousaine du nom de son fondateur, étaient en permanence dans les couloirs ou dans la salle des Pas-Perdus, le carnet à la main, inscrivant le nom des députés et le chiffre demandé.

La mauvaise action qu'on allait commettre était tellement évidente que, dans la commission, le projet ne put réunir la majorité; il y eut cinq voix pour, et cinq voix contre, et M. Rondeleux, nommé rapporteur au bénéfice de l'âge, reçut mission de conclure au rejet de la proposition.

Comme Napoléon à Waterloo, Lesseps sentit que « la bataille entre ses mains pliait. » C'était le moment de lancer ses réserves.

..... Allons! Faites donner les Chèques! cria-t-il.

On vit alors un beau spectacle : les Chèques formés en colonne et marchant sur le Palais-Bourbon.

Quand, le 19 avril, le pauvre M. Rondeleux arriva avec son rapport, M. Sans-Leroy s'écria : « J'étais opposé à la proposition, j'ai voté pour M. Rondeleux, mais aujourd'hui j'ai complètement changé d'avis et je suis devenu partisan du Panama. »

On essaya en vain de savoir comment ce changement soudain avait pu se produire. On ne put rien obtenir de M. Sans-Leroy. Cela lui était venu comme au tambourinaire de Daudet « sans y penser, en écoutant chanter le rossignol. » A toutes les objections, M. Sans-Leroy se contentait de répondre :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé.

L'excellent M. Rondeleux, qui semble avoir un

cœur sans fiel, prit la chose philosophiquement; il remit son rapport dans sa poche et se contenta de dire plus tard, à la tribune : « Mon Dieu, les opinions peuvent se modifier légitimement. »

Ce fut Maret, on le sait, qui fut chargé du rapport, Maret qui, aux dernières élections, dut s'enfuir dans le Cher, parce que les habitants de son quartier le montraient du doigt en l'appelant « le Petit vendu. »

Pour comprendre la bassesse de ce Bassano, qui sacrifiait, de gaieté de cœur, le modeste pécule de pauvres gens dont plusieurs étaient sans doute ses électeurs, il faut bien regarder comment la situation se présentait alors.

M. de Cassagnac et M. de Mackau n'ont pas dit toute la vérité lorsqu'ils ont affirmé plus tard, dans la séance du 14 décembre 1888, que la Droite avait été trompée par le Gouvernement et qu'on lui avait caché l'état exact des choses.

Que le Gouvernement ait manqué à son devoir en ne montrant pas l'abîme au pays, le fait est incontestable; mais, ceci dit, il faut constater que le Gouvernement n'a pas empêché les hommes de la Droite de s'instruire et d'instruire la France, du haut de la tribune, par des affiches, par des journaux.

Pour éviter une catastrophe financière et sauver du désastre tant de malheureux, M. de Mackau n'avait qu'à faire ce que j'ai fait moi-même.

Avant de traiter une question comme le Panama, je lis tout ce qui a été publié sur le sujet, j'écris pour demander des renseignements à tout le monde, puis je laisse ce monceau de documents tranquille et je vais me promener quelques jours dans les bois où je

m'amuse à frapper sur les fils de fer de Cahen d'Anvers pour faire envoler les faisans.

Au bout d'un certain temps, la lumière se fait, tout se classe, tout se tasse, et je commence à écrire. Remarquez que je ne suis investi d'aucun mandat public, que je n'ai pas de responsabilité et que je n'agis ainsi que par amour pour la vérité, et par respect pour ma profession d'écrivain.

Or, si M. de Mackau avait suivi mon exemple, il n'avait aucun besoin du Gouvernement pour être fixé sur la situation de l'entreprise.

En dehors des journaux qui, pour des raisons quelconques, ont de temps en temps enfreint la consigne et donné sur le Panama des détails très précis, M. de Mackau aurait facilement trouvé cinq ou six volumes qui contiennent les révélations les plus graves.

Quels étaient ces volumes ? Étaient-ce de ces petites brochurettes qu'on aurait pu croire destinées à être achetées par la Compagnie? Non, c'étaient des œuvres très sérieuses, très documentées, d'aspect presque rébarbatif.

C'était le *Dossier du canal de Panama (passé, présent et avenir)*, étude dédiée aux députés français (avec annexes et, dans le texte, nombreux documents inédits) (1).

C'était une brochure un peu aride, mais très intéressante au point de vue technique, de M. H.-J. Fourmont : *Panama, le canal provisoire et le canal définitif* (2).

---

(1) Paris, 1887, à la Librairie nouvelle de Droit et de Jurisprudence : A. Rousseau.

(2) Rouen, 1887.

C'était, dans une autre genre, une étude de M. Henri Maréchal : *Voyage d'un actionnaire à Panama* (1). Ce nom de Maréchal était le pseudonyme d'un Juif que j'appellerai un Israélite, car sa brochure a vraiment l'air honnête : M. Paul Levy, ingénieur civil, chargé pendant de longues années de la direction de grandes entreprises en Amérique.

J'ai pu constater l'exactitude de tout ce que l'écrivain avançait, car j'ai lu sa brochure en dernier lieu et j'ai retrouvé là quelques-unes des histoires de malversations et de gaspillage qui m'avaient été racontées par ceux qui en avaient été témoins dans l'Isthme et que j'avais interrogés.

Enfin, pour s'éclairer complètement, les membres de la droite, comme ceux de la gauche, avaient à leur

---

(1) Chez Dentu (1885). M. Paul Levy a publié également, cette fois sous son nom, une autre brochure : *Panama, les contrats des entrepreneurs, la solution pratique.*

Consulter aussi sur Panama, mais à une date postérieure à l'émission des valeurs à lots : La *Vérité sur Panama,* par Gustave de Belot, et *Suez et Panama, une Solution*, par M. Félix Paponot, ingénieur, et le *Canal de Panama transformé en mer intérieure,* par M. Sautereau.

Pour donner aux lecteurs une idée de ce qu'il faut de recherches préparatoires pour écrire un livre qui vous vaut généralement d'être appelé « pamphlétaire », je citerai parmi les documents que j'ai dû consulter à propos du Panama : le *Bulletin du Canal interocéanique*, la collection du journal le *Panama,* la collection des *Nouvelles de Paris*, l'*Economiste français,* la *Lumière sur le Panama-Canal*, par un habitant de l'Isthme, affaire Florens contre la Compagnie de Panama, plaidoirie de M. Tabuteau devant M. Frontault, ingénieur arbitre, *The Panama canal schema*, by W. Johnston, le *Canal de Panama*, projet d'émission de bons de 2 francs, par L. Michel, l'étude de M. Whymper, *The Panama canal,* et enfin les deux excellents articles de M. Rouanet, dans la *Revue socialiste.*

disposition une remarquable brochure, une brochure qui est un chef-d'œuvre de précision et de clarté : *Traversée navale de Panama*, par M. Charles Druez.

Cette brochure contenait un plan qui permettait de se rendre absolument compte de l'état des travaux.

L'auteur s'était mis personnellement à la disposition de la commission pour lui faire connaître la vérité, et il avait fait imprimer un *Rapport privé sur le Canal de Panama*, qui fut distribué à tous les députés.

Ayant récemment publié un petit ouvrage sur l'état d'avancement des travaux du Canal, je m'étais cru autorisé, écrit M. Druez, à demander à être entendu, et à montrer les documents officiels (plans et profils) que je possède, et *dont la Commission n'a pas eu connaissance, d'après l'aveu qui m'en a été fait par un de ses membres.*

Vous pouvez donc conclure de là, Messieurs les Députés, que cette majorité ne tenait pas à s'éclairer, mais seulement à donner satisfaction aux personnages *influents* qui composent le Conseil d'administration de la rue Caumartin.

En revanche, M. Henri Maret cite comme ayant été entendu :

1° M. Rousseau, qui a fait, il y a deux ans, un rapport complaisant, comme celui que vous venez de lire, et à qui je défie de répéter, devant trois ingénieurs des Ponts et Chaussées pris au hasard, que le percement de l'Isthme, entre Colon et Panama, par le tracé actuel, est une œuvre possible, et qui n'a pas craint d'agiter ce spectre grotesque de la prise de possession des travaux par une Compagnie étrangère, désireuse de ne pas laisser perdre le fruit des énormes sacrifices déjà faits *et les résultats obtenus*, comme si cette néfaste expérience, faite aux dépens de l'Épargne française, n'était pas assez concluante, pour qu'aucune Société, si ce n'est quelques chevaliers d'industrie, vienne

prendre la suite d'une affaire aussi malheureuse. Quel crédit trouverait-elle ?

2° M. Hart, syndic des Agents de change ! J'aurais préféré MM. de Freycinet, Lesguiller, Cuvinot, Baïhaut, etc.

3° M. Ch. de Lesseps, qui ne craignait pas de télégraphier, il y a un an, à ses actionnaires, qu'il avait vu des montagnes sauter à la dynamite et des blocs de pierre de 100 mètres cubes voler en l'air comme des cailloux, et que le Canal à niveau serait ouvert en 1889.

4° Enfin, M. Dingler, qui avait promis en 1884, comme directeur des travaux dans l'Isthme, d'achever le Culebra en 1886, en faisant 600,000 mètres cubes par mois ? (1)

---

(1) A la fin de sa lettre aux Députés, M. Druez résumait la situation d'une façon très claire :

« Si la Chambre, disait-il, désire voir clair dans cette maison de verre « brouillé », elle devra demander à la Compagnie qu'il soit communiqué à une Commission technique le plan avec courbes de niveau au 1/20,000 sur lequel figure le profil en long d'avancement des travaux au 1/40,000 pour les longueurs, et de 1/1,000 pour les hauteurs.

» Alors elle verra que cette Société qui promet de sauver l'honneur national, en livrant dans deux ans un canal à écluses à la grande navigation, ne mérite pas, comme le dit dans son rapport *technique*, M. Rousseau, *la bienveillance particulière des pouvoirs publics*, et, en outre, que M. le Rapporteur est d'une complaisance outrée en disant que les dates d'achèvement *successif* semblent sérieusement fixées.

» En effet, Messieurs, depuis huit années, pour 1,200 millions, je le répète, la Compagnie de Panama a exécuté ça et là dans l'Isthme, avec un matériel énorme et un contingent de trois corps d'armée, dont un entier repose là-bas, 35 millions de mètres cubes de terrassements (chiffre à éclaircir) et vous pensez, vous allez faire croire à vos électeurs, par votre vote, qu'en deux ans, temps qui se limite maintenant à huit ou dix mois au plus, la saison de 1888 étant terminée, cette même Société exécutera le double de ce travail comme terrassements parmi lesquels se trouvent des remblais pour contenir les eaux, d'une extrême difficulté même en Europe, et de plus construira et mettra en place dix écluses monumentales, comme il n'en existe nulle part

Ainsi, dans une question qui intéressait si vivement l'Épargne française, la commission de la Chambre des députés ne voulut absolument entendre que des partisans de M. de Lesseps ; elle se refusait, lorsqu'il s'agissait d'une émission si considérable, à ce que les assertions contraires à celles de M. de Lesseps fussent produites et discutées devant elle. On n'a pas mis une minute M. de Lesseps en présence de ceux qui attaquaient son œuvre avec des chiffres et des plans à l'appui de leurs affirmations et on ne lui a pas dit une seule fois : « Que répondez-vous à cela ? »

M. Charles Druez, dont je parle plus particulièrement, parce que c'est lui qui a le plus insisté pour empêcher le vote de la Chambre, qui est presque un crime, est-il donc de ces personnages véreux qui rôdent autour des Compagnies pour se faire payer leur silence ?

C'est un père de famille fort honnête dont la femme

---

au monde, avec des portes du poids de 800 tonnes, 800,000 kilogrammes. C'est de la folie !

» Comme je le dis dans ma petite publication, Messieurs les députés, il n'y a pas eu erreur ; il y a eu crime dans la conception de cette chimérique entreprise, et vous vous associeriez aussi légèrement, vous donneriez votre appui moral, sur le vu d'un rapport aussi peu explicite que celui de M. H. Maret, à ce tripotage sans nom ?

» Ne craignez-vous pas qu'on vous accuse de Wilsonisme ?

» Ne vous semble-t-il pas indispensable, Messieurs, de demander connaissance du rapport de l'honorable M. Rondeleux, qui concluait au rejet de cette proposition de loi et qui a été rejeté et remplacé, en vingt-quatre heures, par celui que vous avez sous les yeux. »

Au point de vue financier, ce rapport était parfaitement clair et précis, et signalait les mêmes dangers que je signale. »

est buraliste à Lizy-sur-Ourcq ; il est lieutenant de génie dans l'armée territoriale. Rien ne s'opposait donc à ce qu'on le convoquât.

Les choses se passèrent de même au Sénat et ce fut Bozérian qui joua les Maret. Dans son rapport, Bozérian déclare bien que la commission « a cru devoir recevoir la déposition d'un des plus violents détracteurs de la Compagnie, qui avait demandé à être entendu » ; mais dans l'annexe au procès-verbal de la séance du 28 mai 1888, qui accompagne le rapport de Bozérian, je ne trouve que la déposition de M. Rousseau, se livrant toujours aux mêmes exercices d'acrobatie pour ne dire ni oui ni non, et les dépositions de M. Charles de Lesseps, de M. Eiffel et de M. Hutin, ingénieur en chef de la Compagnie.

Du moment où l'on distribuait ces documents aux membres de la Chambre haute pour éclairer leur conscience, il semble qu'on aurait pu placer sous leurs yeux, en face des mensonges de M. de Lesseps, recueillis pieusement dans cette annexe, les objections que n'a pas dû manquer de faire « ce violent détracteur » qui avait demandé à être entendu. Dans une affaire aussi grave que celle-là, il aurait été de la plus élémentaire bonne foi de dire : « Voici comment ce détracteur a détracté, et voici la réponse victorieuse que lui a faite M. de Lesseps, voilà les chiffres qu'il a fournis, et voici comment M. de Lesseps l'a confondu. »

Bozérian se garda bien d'agir ainsi, et l'on ne sut jamais ce qu'avait dit ce personnage mystérieux,

. . . . . Détracteur inconnu,
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revu.

Bozérian se contenta de saluer, au nom de la commission, « la prochaine et définitive réalisation » des promesses de la Compagnie, et demanda à ses collègues de voter les yeux fermés, ce qu'ils firent.

M. de Mackau, d'ailleurs, continue à se gausser de nous avec une jovialité qu'on n'aurait pas attendue d'un personnage aussi gourmé, lorsqu'il soutient qu'il a été trompé ; pour se faire une opinion, il n'aurait eu qu'à suivre les débats de la Chambre.

Personne ne lit l'*Officiel* en France. A ces hypnotisés dont nous parlions tout à l'heure, il faut des journaux-albums semblables à ceux qu'on trouve dans les maisons d'opium, où des images, flottantes comme les spirales de fumée d'une pipe, prêtent à tout les formes ondoyantes et les apparences indécises du Rêve.

Il y a, cependant, à certains moments, des choses intéressantes dans ce journal, des discours qui relèvent un peu l'honneur du Parlement français.

Si, dans la discussion sur le Panama, Peytral et Thévenet, comme il fallait s'y entendre, poussèrent vigoureusement à la ruine des petits capitalistes, M. Rondeleux prononça contre le projet un discours très substantiel et très fort.

M. Félix Faure essaya par une voie détournée d'obtenir l'ajournement, mais celui-là n'eut pas de chance... Les députés étaient tellement pressés d'aller toucher, qu'ils forcèrent leur collègue à descendre de la tribune. Le président l'y fit remonter, en admonestant doucement ces honorables qui montraient vraiment une hâte excessive.

Les honneurs de cette discussion furent pour M. Léopold Goirand, qui avait fait une si triste figure dans l'affaire Crouzet; il parla en citoyen intègre, en patriote, en orateur; il prononça un discours digne de ces ministres des Finances de la Restauration, qui furent à la fois éloquents et honnêtes.

Quoique ce soit un peu tard, j'engage M. de Mackau, s'il veut enfin connaître cette affaire de Panama, à lire cette harangue qui ne tient pas moins de quinze colonnes à l'*Officiel* et qui, malgré l'aridité de la discussion technique, n'est pas ennuyeuse une minute.

La fin est d'un beau mouvement :

Je compatis, quant à moi, à la situation des prêteurs de Panama ; je crois que ce sont des gens naïfs, de bonne foi, qui se sont laissé tromper, qui ont cru à toutes les promesses de la Compagnie, que rien n'a pu éclairer, ni les déceptions les plus évidentes, ni les affirmations les plus audacieuses et les plus contradictoires ; ils ont tenu ferme, ils ont cru à Panama, parce qu'on leur a dit : voyez Suez ! Aussi, aujourd'hui, la plupart de ceux qui détiennent les titres ne les vendent pas, parce qu'ils pensent aux fortunes réalisées à côté d'eux par ceux qui ont acheté les titres de Suez 250 fr. et qui peuvent les réaliser à 2,000 fr.

Eh bien ! la petite épargne, si compatissants que nous puissions être vis-à-vis d'elle, si nous voulons la sauver, en admettant qu'elle puisse être sauvée, si nous voulons venir à son aide, qu'allons-nous faire ? Nous allons faire appel à l'autre petite épargne, sans doute !

A gauche. — C'est cela ! Très bien ! très bien !

M. Léopold Goirand. — C'est-à-dire que cette petite épargne, qui a bien sa responsabilité, qui a été imprudente, qui a préféré placer son argent à 10 et à 12 p. 100, plutôt que d'acheter de la rente française. . (Très bien ! très bien ! très bien ! à gauche.)

M. le comte de Douville-Maillefeu. — Qui a joué

M. Léopold Goirand. — Cette petite épargne, pour la sauver, nous allons faire signe à une autre épargne, à l'épargne prudente, à celle qui est restée chez elle, qui a défendu ses petites économies, qui a refusé de les livrer, qui n'a pas cru aux prospectus... (Applaudissements à gauche et au centre.) A celle-là, nous dirons : Ah ! vous n'avez pas voulu verser vos fonds dans les caisses de Panama, vous avez été prudents : attendez ! Nous, Parlement, nous avons un moyen de vous faire sortir de votre réserve : nous allons autoriser la compagnie à émettre ; elle promettra des lots de 100,000, de 500,000 francs, de 1 million à quiconque lui versera 4 ou 500 francs. Ah ! gens prudents, nous verrons bien qui d'entre vous résistera.

Voilà le langage que vous tiendrez à cette petite épargne si vous adoptez la proposition de loi. (Applaudissements sur divers bancs à gauche et au centre.)

Est-ce que, véritablement, c'est là le rôle d'une Chambre ? Est-ce le rôle de législateurs ? Comment ! dans toutes nos lois, nous voyons apparaître cette préoccupation constante et moralisatrice, qui consiste à proscrire le gain par le hasard, l'édification des fortunes par la loterie ; nous proscrivons de pareilles tendances même pour la coupure de nos titres dans les sociétés par actions ; et, tout à coup, nous répudierions ce rôle moralisateur, protecteur, qui est le rôle qui nous est attribué par la nature même des choses ! (Vifs applaudissements à gauche et au centre.) Nous deviendrions des provocateurs de la démoralisation publique, les corrupteurs de ceux mêmes que nous devons protéger ? Car c'est à cela qu'on nous convie. (Nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs.)

M. le comte de Douville-Maillefeu. — Voilà le mot : corrupteurs du peuple !

M. Léopold Goirand. — Si, allant jusqu'au bout, nous entendions pousser jusqu'à ses dernières conséquences les sentiments de compassion et de pitié que nous pouvons avoir pour les malheureux actionnaires et obligataires de Panama, savez-vous ce qu'il faudrait faire ? Je préférerais que l'Etat votât une indemnité aux obligataires. (Exclamations sur divers bancs.)

Un membre à gauche. — Cela vaudrait mieux!

M. Léopold Goirand. — Attendez, messsieurs, vous allez saisir la portée de mon raisonnement. Je préférerais qu'on leur votât, dis-je, une indemnité... (exclamations à droite et sur plusieurs bancs à gauche et au centre) comme on en accorde aux victimes d'un fléau, aux victimes d'un incendie ou d'une inondation. (Mouvements divers.)

Vous feriez une chose injuste; mais, au moins, vous ne vous rendriez pas complices d'une duperie. (Applaudissements répétés sur un grand nombre de bancs à gauche et au centre. — L'orateur, en retournant à son banc, reçoit les félicitations d'un grand nombre de ses collègues.)

On remarquera que c'est dans la gauche seulement que l'orateur trouva des adhésions. Les membres de la droite, qui étaient les protecteurs nés de la petite épargne paysanne que l'on allait faire sortir de sa réserve par l'appât immoral de la Loterie, eurent dans cette question une attitude fâcheuse. Parmi les hommes marquants de la droite, je ne vois guère que M. Keller qui ait voté contre le projet; les autres ont voté pour ou se sont lâchement abstenus.

Après l'écroulement définitif, la Compagnie eut encore l'aplomb de demander à la Chambre une loi spéciale l'autorisant à prolonger ses échéances de trois mois, et peu s'en fallut qu'elle n'obtînt ce qu'elle réclamait.

M. Goirand parvint à faire échouer cette dernière tentative, en montrant les administrateurs spéculant sur les malheureux qu'ils avaient ruinés, M. de Lesseps, pour faciliter un coup de Bourse, annonçant publiquement que la dernière souscription était couverte, alors qu'il savait qu'elle avait piteusement échoué.

Il y a plus, dit M. Goirand, dans la séance du 14 janvier 1887, la Compagnie qui avait conscience de son échec, qui en avait la certitude dès mercredi soir, l'a volontairement dissimulé; pendant toute la journée d'hier, la presse a été muette, et alors que le silence se faisait dans la presse parisienne, les correspondances officieuses de la Compagnie annonçaient à la province que les résultats de la souscription étaient satisfaisants. (Mouvements divers.)

Quelles ont été les conséquences de cette affirmation mensongère? Elles ont eu leur répercussion naturelle sur les cours de la Bourse. Alors que cet événement, qui devait frapper la Compagnie de mort, s'était produit le mercredi, le jeudi la totalité de ses titres montait à la Bourse. Comment expliquer un pareil fait? Comment expliquer que les actions, qui étaient, le mercredi à 150, se soient trouvées le jeudi à 158, et, chose plus inouïe! que les mêmes obligations dont la souscription venait d'échouer si piteusement aient monté entre la journée du mercredi et celle du jeudi de 230 à 280 fr.? Parcourez la cote des diverses valeurs de Panama, sur toutes vous constaterez ce même enlèvement des cours.

A ce phénomène extraordinaire, je ne trouve, quant à moi, qu'une explication raisonnable : ceux qui connaissaient l'événement en ont profité au détriment de ceux qui ne le connaissaient pas. (Mouvement.) Et on peut inférer de là que, hier, le monde financier de Paris a joué à coup sûr contre le malheureux capitaliste de province.

Paris connaissait le fait, la province l'ignorait; et les opérations qui se sont traitées hier à la Bourse ont été un prélèvement odieux fait par la spéculation sur la petite épargne, avec la complicité de la Compagnie.

Vous croyez l'affaire terminée?

Vous ne connaissez pas les hommes de Panama.

On a souvent raconté l'histoire d'Harel et de l'actionnaire. En présence de Frédérick Lemaître, qui se trouvait en ce moment dans son cabinet, le légendaire directeur de la Porte-Saint-Martin avait fait

souscrire à un candide provincial des billets pour une somme fantastique: Au moment où l'actionnaire s'éloignait, Frédérick se lève, et, avec l'intonation que nous lui avons connue, dit à Harel : « Vous ne faites pas attention ! Il a encore sa montre ! »

M. de Lesseps, ayant entendu dire que quelques actionnaires du Panama avaient conservé leur montre, jugea que son œuvre était incomplète, et il suggéra à M. Brunet, nommé liquidateur judiciaire, de leur faire verser encore 30 millions.

Il s'agissait, cette fois, de placer à vil prix 150,000 des obligations à lots dont l'émission avait été autorisée par la loi du 8 juin 1888, mais qui n'avaient pas trouvé d'amateurs alors (1).

Il faut lire encore en entier la séance de la Chambre où fut discuté et voté ce mirifique projet.

Un député, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler avec éloges à propos de l'énergique façon dont il avait flétri les escrocs qui avaient lancé l'emprunt du Honduras, M. Sourigues, s'honora dans ce débat par une attitude très noble et très digne.

Je sens ce que vont dire certains conservateurs en me lisant : « Ah! mon Dieu! quelle erreur commet M. Drumont! Il ne s'aperçoit pas que M. Sourigues est un député républicain! Il ne faut jamais dire que du mal des hommes de la gauche et du bien des hommes de la droite. »

---

(1) « Contester le succès de cette émission », disait le *Gaulois* de Meyer, à la date du 24 juin 1888, *c'est nier le soleil*. Les souscriptions sont tellement nombreuses que, pour satisfaire au vœu du public, les guichets de la Compagnie seront ouverts aujourd'hui dimanche. »

Ce n'est pas ma façon d'écrire l'histoire. Sourigues s'est très bien conduit; je dis : « Sourigues s'est très bien conduit. »

Avant d'autoriser ce nouvel appel de fonds, que fallait-il faire avant tout? Demander des comptes circonstanciés. C'est ce que M. Sourigues réclama dans son contre-projet qui était ainsi conçu :

Art. 1er. — Le liquidateur judiciaire de la Compagnie universelle du canal de Panama devra dresser un état détaillé de l'emploi de toutes les sommes qui ont été versées, tant par les actionnaires que par les obligataires.

Cet état devra être annexé au rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi, et distribué aux membres du Parlement.

Art. 2. — Le liquidateur devra poursuivre contre les tiers la rentrée ou restitution de toutes les sommes payées indûment ou sans justification suffisante par la Compagnie.

Les administrateurs pourront être appelés personnellement ou solidairement en garantie des recouvrements à opérer.

Art. 3. — Les sommes provenant desdits recouvrements de fonds seront insaisissables jusqu'à concurrence de 34 millions de francs.

M. Sourigues, dans le remarquable discours qu'il prononça dans la séance du 28 juin 1889, pour soutenir son contre-projet, donne des détails inouïs sur les tripotages auxquels s'étaient livrés M. de Lesseps et sa bande, et sur les bénéfices réalisés par eux aux dépens des *gogos* :

Sur les premiers 1,100 millions encaissés par la Société, avant l'émission des obligations à lots autorisée par la loi du 8 juin 1888, au dire de M. Salis, membre de la première commission nommée pour examiner un projet de loi présenté en faveur de la Société, M. de Lesseps n'a pu justifier

l'emploi en dépenses statutaires et régulières que de 400 millions !

Cette déclaration de notre collègue, faite dans un bureau de la Chambre, reproduite maintes fois dans la presse, n'a jamais été démentie. Elle a même été corroborée, à peu de chose près, dans divers discours prononcés au Sénat, sans qu'on en ait démontré la fausseté. (Bruit.)

Il restait donc à cette époque 700 millions de francs dont l'emploi doit être justifié par les administrateurs, à moins qu'ils n'en soient déclarés débiteurs, comme le serait un caissier pour les sommes manquant à sa caisse sans qu'il donnât les motifs de leur disparition.

Et si l'on songe que, d'une part, la somme de 700 millions s'applique à un encaissement de 1,100 millions, et que, d'autre part, depuis le jour où M. Salis faisait sa constatation, la Société a émis un supplément de titres de 300 millions, portant ainsi la somme totale reçue à 1,400 millions, on pourra, sans risque de se tromper en trop, élever le manquant des 700 millions en proportion de l'augmentation de la somme reçue, et le porter à la somme de 900 millions.

C'est l'état détaillé de l'emploi de cette somme que les administrateurs de la Compagnie, pour leur honneur même, doivent fournir, et dont je demande au liquidateur de la Société de nous donner tous les éléments, avec les noms des parties prenantes, en mettant au droit de chacune d'elles la somme qui lui a été attribuée. (Bruit.)

Ils doivent aussi le faire pour le bon renom de la presse et des membres du Parlement, qui ont été placés par leur faute sous le coup de suspicions injustes pour la plupart, ou du moins fort exagérées, mais qui pèseront sur nous tous aux élections prochaines si, d'ici là, la lumière — et une lumière éclatante — n'est pas faite sur l'emploi des 900 millions dont j'ai parlé.

Et, si l'on voulait tenir compte des actions de fondation données à M. de Lesseps, et qui constituent pour lui une propriété d'une nature toute particulière, qui ne lui a pas moins fourni l'occasion de réaliser un bénéfice considérable sur les valeurs du Panama, la somme dont il a disposé, sans qu'on

sache où elle aurait pu passer, ailleurs que dans sa fortune personnelle et celle des administrateurs ou fondateurs de la Société, s'élèverait à 1,350 millions de francs.

En effet, le nombre des actions de fondation s'étant élevé à 9,000, qui plus tard, converties en dixièmes, ont représenté ensemble 90,000 titres, a permis à ces messieurs, en vendant chaque dixième 5,000 francs, — prix auquel ils ont atteint sur le marché, — de réaliser une somme de 450 millions sur leur ensemble.

Ces 450 millions, ajoutés aux 900 millions sans justification d'emploi, font bien la somme de 1,350 millions dont j'ai parlé tout à l'heure.

Vous voyez, messieurs, que si les administrateurs de la Compagnie, joints à M. de Lesseps, sont amenés à fournir les 34 millions demandés par le projet de loi pour mettre la Société en état de se reconstituer sur de nouvelles bases, ces messieurs ne seront pas bien à plaindre. (Bruit de conversations.) (1).

---

(1) Il faut naturellement défalquer de ces chiffres les sommes énormes dépensées par M. de Lesseps pour acheter les consciences.

Toute cette affaire, d'ailleurs, est une gigantesque bouteille à l'encre.

A la date du 8 juillet dernier, un journal très modéré, le *Parti national*, posait, à propos des actions du Panama Rail-Road, une question à laquelle il n'a jamais été répondu :

« Il est à présumer que la lumière se fera, un jour ou l'autre, sur l'étrange gestion qui a trouvé moyen d'engloutir, dans le canal de Panama, près d'un milliard et demi de l'épargne française, sans laisser même un commencement d'exécution réelle. En attendant la vérification générale, cependant, il est un point qui nous semble appeler un éclaircissement immédiat et facile :

» C'est l'achat par la Compagnie de Panama, en 1885 ou 1886, du chemin de fer établi et exploité à travers l'Isthme, depuis une trentaine d'années, par une compagnie américaine.

» Dans le *New-York weekly Herald* du 30 novembre 1887, se trouve rapportée la conversation d'un rédacteur de ce journal avec M. Luis Tanco, attaché à la légation colombienne à Washington.

» Cette conversation avait roulé tout entière sur la manière dont l'entreprise du Canal était menée, sa perspective, etc. Elle est

Cette mention « bruits de conversations » donne la mesure de l'enthousiasme qu'excitait dans la Chambre la pensée de voir publier les noms des députés de toutes les opinions qui avaient reçu des pots-de-vin de la compagnie de Panama.

---

d'autant plus intéressante que le père de M. Luis Tanco, délégué du gouvernement colombien pour contrôler la Compagnie de Panama, avait adressé un rapport général à son gouvernement quelques mois auparavant.

» Les données fournies par M. Tanco sur les dépenses faites et les travaux exécutés pourraient fournir des renseignements précieux, en montrant quelle était dès lors — c'est-à-dire plus de deux ans avant la suspension — la situation de l'affaire, et comment elle était conduite.

» Un des points saillants de l'entretien de M. Tanco avec le rédacteur du *Herald*, c'est que les actions du chemin de fer de l'Isthme étaient cotées à 400 fr. sur le marché de New-York, lorsque la Compagnie de M. de Lesseps en fit l'acquisition au prix total de 93 millions — c'est-à-dire à raison de fr. *1,250* l'action. — C'est, du moins, le chiffre compté aux actionnaires de Paris. — La majoration était donc de 850 fr.

» Comment s'explique cette différence?

» M. Tanco déclare qu'il ne peut s'en rendre compte; il indique même que le gouvernement colombien devait réclamer la moitié du bénéfice réalisé par la Compagnie française sur l'opération.

» Ce bénéfice ressortirait à quelque chose comme 50 à 60 millions.

» En admettant que la moitié fût allée au gouvernement colombien, où est allé le reste?

» Nous comprenons parfaitement que le gouvernement cherche à venir en aide aux malheureux capitalistes engagés dans cette entreprise; mais il ne faudrait pas que cette intervention servît à écarter les responsabilités. La lumière sur cette affaire est plus nécessaire que jamais. »

Quelques personnes en situation d'être bien informées affirment que ces actions, qui figurent encore à l'actif de la Compagnie, ont été rétrocédées depuis longtemps aux Seligmann frères, banquiers à New-York.

On fut cependant un moment très embarrassé. Il est si juste de demander des comptes détaillés à des hommes qui ont manié un milliard et demi, que nul, excepté Rouvier, ne se souciait de combattre ouvertement la proposition de M. Sourigues.

Le rapporteur de la commission, un député de la droite, M. Georges Roche, qui avait sans doute des raisons particulières pour détester la lumière et préférer le mystère et le silence, trouva le triste courage de combattre cette proposition si équitable et si loyale.

Il fut naturellement très chaleureusement approuvé par Rouvier, qui eut là un mot épique, un mot à la Rouvier. Il y a, en effet, des mots à la Rouvier comme il y a des mots à la Meyer. Ces deux hommes de bien ont une marque de fabrique.

— Poursuivez ! Faites justice de ceux qui ont exploité tant de braves gens ! criait un député honnête, M. Camille Cousset.

— A quoi bon, répondit Rouvier, ce n'est pas ce moyen qui les fera rentrer dans leurs fonds.

Après cela, il n'y avait plus qu'à demander qu'on réalisât de sérieuses économies sur le budget, en supprimant en cas d'assassinats suivis de mort les gendarmes, le jury, la magistrature et l'échafaud. Il était bien inutile, en effet, de poursuivre Allorto et Sellier, puisque le jardinier Bourdon avait succombé à ses blessures et que le châtiment des coupables ne pouvait rendre la vie à la victime.

Georges Roche eut gain de cause : on vota, *sans demander aucun compte à la Compagnie, sans mettre le gouvernement en demeure de poursuivre*, et le rappor-

teur, en retournant à son banc, fut félicité par Rouvier, pendant que Maret clignait de l'œil en ayant l'air de dire : « On a beau n'être pas du même parti, entre malins on s'entend toujours... »

X

LA LIQUIDATION BRUNET

Mes rectifications à propos de magistrats. — M. Martin Sarzaud. — Le rôle de M. Brunet. — Au lieu de prendre l'intérêt des actionnaires, il cache obstinément la vérité. — Nécessité de fournir des comptes. — Les deux justices : justice pour les pauvres, justice pour les riches. — L'honnêteté et l'ordre moral.

Avant de terminer, nous avons à étudier le rôle joué par M. Brunet, le liquidateur judiciaire de cette lamentable affaire.

J'ai expliqué déjà comment les conservateurs comprenaient l'histoire. Le livre de la justice, pour eux, est la liste des députés avec l'indication G. et D. La Gauche est exclusivement composée de scélérats ; la Droite est le résumé de toutes les vertus. Tous les membres de la Droite sont austères, éminents, inaccessibles à toutes les tentations, étrangers à toutes les spéculations.

Il est impossible, on en conviendra, d'écrire l'histoire sociale dans ces conditions. Mackau, Brunet et moi, serons probablement morts d'ici à vingt ans. Que restera-t-il d'eux ? Pas grand chose. Pourquoi ne pas

m'efforcer de laisser une empreinte un peu plus durable sur le sable mouvant, où la trace des hommes s'efface si vite sous les pas des générations qui se succèdent? Pourquoi ne pas écrire des livres sincères, qui puissent apprendre, à ceux qui viendront après nous, à connaître notre histoire, comme les livres des grands écrivains du passé, qu'anima l'amour désintéressé de la Vérité, nous permettent de vivre de la vie d'autrefois ?

Je n'ai jamais eu de chance, d'ailleurs, avec les portraits de magistrats pour lesquels on m'a demandé des retouches. J'avais parlé un peu vivement de Martin Sarzaud sur le témoignage de M. Andrieux. On me dit : « Vous avez tort, il a des sentiments honnêtes. » Lui-même m'écrivit et m'envoya des lettres qui lui avaient été adressées comme cousin de Martin Feuillée, par des magistrats, ses collègues, désireux de conjurer l'épuration. Ces lettres m'intéressèrent en me montrant l'insondable servilité de la Magistrature et m'inspirèrent presque de l'estime pour le gouvernement, qui, vraiment, ne demande pas aux magistrats tout ce qu'il pourrait en obtenir.

J'arrangeai un peu le passage relatif à Martin Sarzaud. J'expliquai qu'il n'avait pas tenu lui-même la brasserie de la rue Royale, ainsi que le croyait Andrieux, mais qu'il avait pris simplement un bock dans cet établissement utilitaire et que, par suite de circonstances néfastes, ce bock lui était revenu à 125,000 francs — ce qui est cher pour un bock, même quand il est frais et bien tiré.....

Sur ces entrefaites, Martin Sarzaud, nommé par Martin Feuillée conseiller à la cour d'Alexandrie, aux

appointements de 48,000 francs, commit d'innombrables actes de forfaiture, fut obligé de s'enfuir, s'installa à Ouessant, puis, un matin, loua un bateau de pêche et disparut... On prétendit qu'il s'était noyé, mais j'incline plutôt à supposer qu'il est quelque part président de Cour sous un pseudonyme. En voilà un qui ne doit pas être tendre pour ceux qui ont une vie irrégulière

Dans des conditions absolument différentes, il se passa quelque chose d'analogue pour M. Brunet. J'avais reproduit un récit du *Gaulois* et trouvé étonnant qu'un ancien garde des sceaux, qui dans sa retraite avait emporté l'estime générale, allât servir d'arbitre à Hirsch, moyennant une indemnité énorme. Un bon religieux me dit : « Vous avez tort de parler ainsi de Brunet, c'est un austère. Otez cela !... » J'ôtai et je fus ravi, lorsque je vis un homme austère comme Brunet chargé des fonctions de liquidateur de la Compagnie de Panama.

Quel rôle magnifique pour un honnête homme ! M. Brunet n'avait pas mission de couvrir toutes les infamies commises par M. de Lesseps ; il avait pour devoir, au contraire, de prendre en main les intérêts des malheureux souscripteurs ruinés par des manœuvres sans nom ; il n'avait, pour être presque grand, pour être, en tout cas, digne du respect de tous, qu'à dire :

« On vous a menti jusqu'ici. Moi, je viens vous dire la vérité ; on vous a montré des chiffres faux, je suis un honnête homme et un chrétien, je viens vous montrer les chiffres vrais. Voilà ce qui a été dépensé utilement pour les travaux de l'Isthme, voilà les sommes

qui ont été payées très légitimement aux journaux, en échange d'une publicité régulière; voilà maintenant ce qui a été donné aux propagateurs de mensonges, voilà ce qui a été versé aux ministres, aux sénateurs et aux députés, voilà les noms de ceux qui ont fait trafic et marchandise de leur mandat. »

Depuis le 2 février 1889, M. Brunet n'a pas fourni un état exact de la comptabilité, il n'a pris la parole que pour demander de l'argent, et, s'il a envoyé une nouvelle commission dans l'Isthme, — ce qui est bien si elle doit dire enfin la vérité, — il n'a expliqué en rien à quoi avaient été employées les sommes folles déjà fournies par les actionnaires (1).

C'est en vain que M. Brunet, en défenseur zélé de M. de Lesseps, voudrait renverser les rôles et employer la manœuvre qu'on emploie toujours en pareil cas : « Citez les noms ! donnez les preuves ! »

Il est clair qu'il m'est impossible de produire un document ainsi libellé : « Je soussigné, député de tel département, reconnais que tel jour, à telle heure, j'ai reçu telle somme pour vendre mon vote. »

Mais, je vous le demande, depuis quand procède-t-on ainsi pour découvrir les crimes ?

Une pauvre fille a été mise à mal par un de ces êtres de débauche pour lesquels la société actuelle est si indulgente. Tout le village sait qu'elle est enceinte.

---

(1) M. Denormandie, très lié avec la famille de Lesseps, avait dû à cette circonstance d'être choisi comme administrateur provisoire; il fut littéralement effrayé de ce qu'il entrevit dans cette affaire pleine de dessous, et il refusa de s'en mêler davantage Depuis ce temps, les familles Denormandie et de Lesseps sont brouillées.

Quelques mois après tout signe de grossesse a disparu. Chacun a la conviction que la fille-mère a tué son enfant.

Brunet exigerait-il, pour qu'on poursuive, que la femme vienne s'accuser elle-même? Les choses se passent autrement. A la suite de la rumeur publique on ouvre une enquête, on recueille des renseignements de tous côtés, on interroge sévèrement la malheureuse; on fait des fouilles dans les endroits où l'on suppose que l'enfant a été jeté et généralement on retrouve le cadavre soit dans un puits, soit dans les latrines.

Ici la situation est absolument la même : il y a eu près de quatorze cent millions versés; on ne peut justifier l'emploi de cet argent. D'un bout à l'autre de Paris, dans les salons, dans les cercles, dans les cafés, on nomme les hommes politiques qui ont reçu leur part dans ces dilapidations.

Ce n'est pas à moi, monsieur Brunet, c'est à vous de faire la lumière. J'ai pu avoir avec beaucoup de peine le chiffre global des frais d'émission, mais vous seul avez le détail, vous seul, en votre qualité de liquidateur judiciaire, avez les pièces de comptabilité dans les mains, vous seul avez la clef pour nous ouvrir les latrines de la Chambre des députés et du Sénat et pour nous dire : « le cadavre est là. »

Remarquez que la question de sentiment n'est pour rien dans la conduite de M. Brunet. Quand un homme a été vingt ans magistrat, il a un cœur juste aussi tendre qu'une peau de rhinocéros. Si un pauvre diable avait commis la dixième partie des actes criminels que M. Brunet excuse chez M. de Lesseps

archi-millionnaire, M. Brunet magistrat aurait été implacable pour lui.

Quand on n'est pas Erlanger ou M. de Lesseps, il ne fait pas bon se cogner à l'article du Code qui punit d'un an à cinq ans de prison « quiconque aura employé des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises ou faire naître l'espoir d'un événement chimérique. »

J'ai vu juger un homme qui s'était rendu coupable de ce délit en inventant une petite histoire pour se faire remettre une centaine de francs. Le malheureux! a-t-il été assez tourmenté par les juges !

— Qu'avez-vous fait de cet argent ?

— J'ai acheté un complet.

— Sans doute pour faire de nouvelles dupes ? Le tribunal appréciera...

Il est vrai que, par une juste compensation, le tribunal correctionnel de la Seine condamnait à *un an de prison* au mois de septembre dernier un muet qui, au tort d'avoir volé *trois tablettes de chocolat* chez Potin, avait ajouté la faute de porter un pantalon trop long pour lui.

C'est un homme de quarante ans, raconte le *Matin*, à physionomie intelligente. Il est vêtu assez correctement.

Le rapport rédigé par le commissaire de police constate gravement que l'inculpé « est vêtu d'une façon qui le rend suspect d'autres crimes ou délits. » En effet, X... porte un pantalon trop long pour lui. En outre, sur son mouchoir de poche se trouve une tache de sang de la dimension d'une pièce de cinquante centimes.

A l'audience le prévenu, par gestes, fait comprendre qu'il est muet.

Alors le président :

— Vous cherchez vainement à vous faire passer pour muet... Au Dépôt et à Mazas, vous avez demandé très distinctement de la tisane.. Voyons, répondez, n'aggravez pas votre situation par votre mutisme. Qui êtes-vous ?

Pour toute réponse, le prévenu baisse les yeux.

Le président, continuant :

— Vous étiez vêtu d'un pantalon dont les jambes étaient trop longues d'une main... C'est très grave !

L'inculpé lève les yeux au plafond de la salle (1).

Ces choses sont utiles à indiquer, car elles éclairent d'un jour très exact la situation actuelle. Ce qui rend la Droite si impuissante, ce n'est pas les moyens employés contre elle par les Républicains, ni même l'hostilité du pays. Son impuissance tient à ceci qu'elle ne se différencie pas sensiblement des autres partis ; c'est que, dans toutes les circonstances décisives, elle témoigne qu'au point de vue du sens moral, elle est à peu près au même niveau que ceux qu'elle attaque sans cesse.

Si Brunet avait eu le caractère ferme d'un magistrat et les sentiments purs qui doivent animer un chrétien, s'il avait mis son énergie, sa raison et son cœur au service des actionnaires, s'il avait fait arrêter les administrateurs coupables, il aurait été le véritable ministre de la Justice ; il aurait grandi de la comparaison qu'on aurait faite entre lui et Thévenet, l'ami et l'associé de Jacques Meyer. Tous les yeux se seraient tournés vers lui et l'on aurait dit : « Décidé-

(1) Au mois de septembre 1889, un journalier, le sieur Louis Terrien, fut traduit devant la cour d'assises de la Sarthe pour vol avec effraction et condamné à vingt ans de travaux forcés ; il avait volé.. *une pièce de cent sous...* (*Figaro* du 14 septembre 1888).

ment, nous nous étions trompés ; les hommes de l'Ordre moral étaient d'autres hommes que ceux d'aujourd'hui. » On dit au contraire : « Thévenet-Meyer, Brunet-Lesseps ! Tout cela c'est du même tonneau. Brunet à la Chambre aurait fait ce qu'a fait Thévenet, il aurait défendu le projet d'émission des valeurs à lots ; Thévenet, redevenu simple avocat, aurait fait ce qu'a fait Brunet, il aurait caché la vérité et empêché qu'on n'exerce des poursuites » (1).

CONCLUSION

Cy finist l'histoire de Panama...

Cette histoire, j'aurais voulu vous la présenter sous une forme plus rapide, plus simple, plus saisissante. Je trouve en effet excellente la méthode que Guizot déclarait la sienne et qui fut, en tout cas, celle de Michelet. On demandait à l'auteur de l'*Histoire de la*

---

(1) On affirme dans le public que M. Brunet touche 5,000 francs par mois. Je crois M. Brunet incapable de prélever une somme aussi considérable sur des actionnaires auxquels il ne reste plus, comme on dit, que leurs yeux pour pleurer. Il eût été à désirer, cependant, que des chiffres, des comptes détaillés eussent réduit à néant tous ces propos.

On prétend également que les ingénieurs envoyés dans l'Isthme sont payés non par la Compagnie, mais par l'Etat. Il serait étrange, on l'avouera, que le gouvernement, qui se glorifiait de ne rien savoir, se mît tout à coup en frais d'enquête quand il n'y a plus qu'à constater l'irréparable désastre.

civilisation quel plan il avait adopté pour ses travaux historiques.

« Je commence, répondit l'illustre écrivain, par rassembler tous les faits et les grouper suivant une chronologie rigoureuse, puis, dégageant les traits essentiels, j'essaie d'écrire l'histoire comme je raconterais un roman. »

Dans une affaire si ardue, si complexe, où tant d'éléments sont mêlés, il est difficile d'arriver à l'unité du récit.

Un travail, quel qu'il soit, n'est utile, d'ailleurs, que lorsque le lecteur collabore effectivement avec l'auteur et s'associe à sa pensée. Aussi, de tous les éloges, le plus doux à mon cœur est-il la parole de ceux qui m'écrivent : « Je relis toujours vos livres deux fois de suite. »

Relisez attentivement ce chapitre sur le Panama et vous ne vous plaindrez pas que j'aie été un peu long, vous comprendrez bien ce que j'ai voulu faire : donner en quelque sorte un thème, un *schema* d'étude à ceux qui réfléchissent encore...

L'affaire du Panama est un microcosme où l'on voit en action tout ce qui a un rôle social : Parlement, Magistrature, Presse, Corps savants depuis l'Académie jusqu'au corps des Ponts et Chaussées, Haute Banque, petite Epargne.

Parmi toutes ces forces mises en mouvement, il ne s'est pas trouvé un seul homme pour empêcher la ruine, pas un ministre n'a éclairé le pays... pas un actionnaire, sortant de la foule, n'a organisé un meeting pour dénoncer la situation.

Vous constaterez là le délabrement, la vétusté, le

fonctionnement incohérent de tous les ressorts sociaux : un nombre effrayant de journaux ayant pour résultat de mettre absolument la vérité sous séquestre, des ingénieurs des Ponts et Chaussées infatués d'eux-mêmes, exclusifs, se regardant comme les premiers moutardiers du Pape et incapables de dire un mot utile dans une question de travaux, — un gouvernement de prétendue discussion, de lumière, de contrôle se résumant dans un ministre qui soutient un projet de loterie de 600 millions en disant : « *Le gouvernement n'a aucun renseignement, il ne veut pas en avoir, son devoir est de ne pas en avoir* (1).

Ce qui dominera, je crois, dans vos réflexions, c'est le sentiment de l'irresponsabilité complète de tous ceux qui font les grands coups. Au-delà d'un million, il semble être de jurisprudence qu'on ne doit pas poursuivre ; comme aux époques de crise profonde, il y a une sorte de *carence* de la justice. La machine sociale est tellement usée, tellement détraquée qu'elle recule devant les gros ouvrages.

Les victimes se rendent compte de cette situation, elles ne se plaignent même pas. Nous avons rappelé déjà, en parlant de la catastrophe du Comptoir d'Escompte, qu'il n'y eut pas l'ombre d'une manifestation sous les fenêtres de Rothschild. Les victimes du Panama allèrent plus loin et le *Gaulois* nous raconte : « qu'avant de se séparer, les actionnaires réunis rue Caumartin votèrent une adresse de félicitation à M. de Lesseps. »

---

(1) Discours du ministre des Finances, séance du 27 avril 1888.

Il n'y avait vraiment pas de quoi (1).

Est-ce exquis en tout cas ce détail? On n'inventerait pas cela...

---

(1) M. de Cherville a publié, dans la *Vie à la campagne*, une étude sur le mouton, qui peut être regardée comme une physiologie assez exacte de l'actionnaire français, qui en est arrivé à un abandonnement complet, à une sorte d'oblitération intellectuelle, qui lui enlève toute faculté de résistance et même tout désir de protestation.

La seule différence est que l'actionnaire se tue quelquefois et que le mouton attend qu'on l'égorge.

« Chez le mouton, écrit M. de Cherville, ce que nous acceptons pour de la douceur tient non seulement à sa faiblesse, elle est encore une résignation passive, résultant d'un esclavage cinquante fois séculaire qui, dans sa race, a atrophié jusqu'à la conception de la résistance. Il n'est point d'espèce sur laquelle la main de l'homme ait aussi lourdement pesé; la domestication, en prévenant tous ses besoins, en ne lui laissant pas un instant la libre disposition de lui-même, en supprimant toute manifestation de son instinct, a fini par le rapprocher de ces êtres intermédiaires qui servent de transition aux divers règnes de la nature; le mouton végète bien plus qu'il ne vit. La déchéance est d'autant plus frappante que l'un des deux ancêtres que Cuvier lui assigne, le mouflon, conserve sous nos yeux son humeur farouche, son horreur pour la servitude et l'intelligente méfiance qui, bien mieux que l'escarpement de ses montagnes, lui sert de sauvegarde. L'abdication du descendant dégénéré est si complète que jamais le troupeau ne marche devant le berger, il le suit.

» Il semble avoir conscience de sa destinée et savoir qu'elle le condamne à être mangé; jamais il ne se sépare de ses compagnons qu'à son corps défendant; on dirait qu'il comprend que le nombre lui fournit quelques chances de survie, en ne tombant pas des premiers sous la dent du loup ou sous le couteau du boucher. Quoi qu'il en soit, la sociabilité du mouton est à peu près le seul instinct qu'il ait conservé de la vie sauvage. Regardez passer le troupeau, si le fossé qui borde le chemin est verdoyant, les plus aventureux de la bande se hasarderont à saisir une bouchée d'herbe en passant, mais le plus souvent ils auront repris leur place dans le rang, avant que les abois des chiens ou quelques mottes de terre lancées par la houlette du berger les aient rappelés à l'ordre.

Ce dernier point : la résignation, la passivité de ces malheureux tondus, est intéressant à noter ; c'est une des formes du combat pour la vie. Les faibles disparaissent d'eux-mêmes devant les forts, ils reconnaissent qu'ils ont tort d'être faibles ; ils ne montrent nulle velléité de vindicte, ils se suppriment spontanément ; ils n'ont pas eu d'énergie pour se défendre, ils n'en ont pas pour se venger.

En raisonnant d'après la simple logique, il semblerait qu'un homme qui a tout perdu et qui a tellement peur de la misère qu'il est résolu à se tuer dût se dire : « Puisque j'ai fait le sacrifice de ma vie, je vais, avant de me tuer moi-même, tuer les auteurs de mes malheurs, ceux qui m'ont enlevé le pain de mes vieux jours, les empêcher de jouir en paix, au sein du luxe, de l'argent qu'ils m'ont volé. »

Il n'en est jamais ainsi. Les gens se tuent comme on se tuait à Rome, sous les Césars, loin du Prince, que la vue d'un suicide aurait dérangé ; ils se tuent dans des coins comme ce petit père Joseph Bavoux, que tout le monde aimait à Saint-Denis et que tout le monde appelait : « le gai petit père Joseph. » Il alluma un réchaud dans son logement de la rue Brise-Echalas, n° 21, après avoir fixé sur sa poitrine une courte lettre dans laquelle il disait :

J'avais mis tout mon avoir sur le Panama, le Canal craque, moi je sombre... Adieu à tous. Prévenez la police (1).

Au réchaud, d'autres préfèrent une mort plus terrible, mais plus prompte, comme le malheureux

(1) *Figaro*, 10 avril 1889.

Miolane, qui se coucha sur les rails dans la gare du Trocadéro et se fit broyer par la locomotive (1).

Miolane avait tendrement embrassé son fils avant de partir et, quand on ramassa le vieillard tout pantelant, on trouva dans sa main crispée la lettre qu'il adressait à son enfant.

Mon cher fils,

Mes dernières pensées sont pour toi. Espérons que des âmes charitables prendront soin de ton existence.

J'ai possédé un petit avoir de douze mille francs, qui a été englouti.

Les malheureux Panama sont entre les mains de mon patron.

Je voulais acheter un revolver et me brûler la cervelle. J'y ai renoncé : j'aurais pu seulement me blesser. Par le chemin de fer, c'est plus sûr.

Adieu, mon cher fils, adieu pour toujours. Je t'embrasse.

Les journaux ne nous ont rien épargné sur Mme de Lesseps, ils nous l'ont montrée dans la *Nursery*, à l'église, mettant ses gants et accusant les députés de félonie; ils ne nous ont pas dit si cette femme de cœur avait envoyé vingt francs au petit Miolane...

Mme la comtesse de Lesseps n'a peut-être pas eu le temps; elle avait du monde à dîner, des gens considérables, des administrateurs très décorés et, dans ce cas, une maîtresse de maison doit avoir l'œil à tout et veiller à ce que, même en plein hiver, les convives trouvent des fleurs dans tous les salons. L'été, c'est autre chose; il convient d'imiter l'innovation

(1) *Bataille*, 8 mars 1889.

charmante mise à la mode par M. Alphonse de Rothschild dans le dîner qu'il donna pour fêter la catastrophe du Comptoir d'Escompte. Au fond de la salle à manger, on admirait un bloc de glace gigantesque sur lequel miroitaient les feux des lustres, et ce bloc de glace, en fondant lentement, faisait constamment régner dans la pièce une fraîcheur délicieuse.

Les journaux continuent imperturbablement à rendre compte de ces fêtes et leurs récits donnent bien la note de contraste que cherche l'observateur social... Ici quelque vieux Panamiste qui agonise sous les vapeurs asphyxiantes d'un réchaud... quelque noyé qu'on retire de la Seine tout verdâtre... Là-bas, en quelque coin de banlieue, une affiche oubliée, un peu détrempée par la pluie, mais qui tient encore : *Compagnie universelle du Canal interocéanique... Émission... Actions... Le directeur président...* Par les fenêtres brillamment éclairées d'un hôtel somptueux, des roulades qui arrivent au passant et, dans un angle lumineux du salon, un groupe de jolis enfants attentifs à la musique...

Le chroniqueur du *Gil Blas*, toujours bien informé, entrebâille pour nous la porte de cet intérieur artistique et mondain à la fois.

La comtesse Ferdinand de Lesseps, nous dit-il (1), reçoit dans l'intimité le mercredi soir. L'autre mercredi, le colonel Lara, attaché militaire à la légation du Pérou, qui est un dilettante consommé et qui joint à une belle voix de baryton une méthode excellente, a chanté d'une manière remarquable un air de Maria di Rudenz. Mme Odette Randouin,

(1) *Gil Blas*, 4 février 1889.

une cantatrice mondaine qui a un vrai talent d'artiste, a supérieurement chanté deux mélodies d'Augusta Holmès.

Les enfants du comte de Lesseps assistent à ces réunions d'un caractère intime. Il en a treize, deux issus de son premier mariage : MM. Charles et Victor, ses collaborateurs dans les travaux relatifs aux isthmes de Suez et de Panama ; onze issus de son second mariage : MM. Mathieu, Ismaïl, Bertrand, Paul, Robert, Jacques, MM^lles^ Ferdinande, Consuelo, Hélène, Solange, Giselle. MM^lles^ de Lesseps sont d'une rare beauté. L'aînée a dix-sept ans, la plus jeune en a quatre. Elles sont la joie et l'ornement de l'hôtel de l'avenue Montaigne.

A l'hôtel de l'avenue Montaigne, on aperçoit souvent un personnage grave. C'est la Vertu en cravate blanche, c'est l'Ordre moral dans un sifflet d'ébène, c'est l'ancien conseiller à la Cour, l'ancien ministre du Seize-Mai. Les yeux n'ont point, dans ce milieu où tout est sourire, élégance et gaîté, l'expression dure qui faisait trembler le vagabond lorsque le magistrat d'autrefois constatait l'identité... La voix n'est point rude comme celle du juge, lorsqu'il disait à quelque loqueteux soupçonné d'avoir volé des lapins : « Accusé, le sens moral vous fait défaut, vous ne respectez pas le bien d'autrui ».

Non, le Brunet qu'on voit là est d'humeur plus facile, il fait belle jambe, il madrigalise avec les dames. Volontiers il ferait concurrence au colonel Lara et il prierait M^lle^ Totte de jouer au piano l'accompagnement de la *Bamboula* du bon nègre et, en pensant aux actionnaires, il chanterait :

Dansez, Panama,
Toujou co ça !

LIVRE QUATRIÈME

CŒURS HONNÊTES
AMES TIMIDES, ESPRITS TRANQUILLES

Aux yeux de la vulgaire logique, qu'est-ce que l'homme? Un bipède omnivore qui porte des culottes. Aux yeux de la pure raison, qu'est-il? Une âme, un esprit, une divine apparition.

Il y a un *moi* mystérieux caché sous ce vêtement de chair. Profond est son ensevelissement sous ce vêtement étrange, parmi les sons, les couleurs et les formes qui sont ses langes et son linceul. Et pourtant ce vêtement est tissé dans le ciel et digne de Dieu. (Carlyle.)

I

Le bon monde. — Le prêtre ne peut exercer qu'une influence médiocre sur le temps présent. — Les évêques et leurs hésitations. — Les droits de la critique. — L'incident de l'*Univers*. — L'armée. — Elle est condamnée à subir tout en silence. — La tristesse des livres qu'on publie sur l'armée. — Une conversation matinale. — Le manche et la cognée. — L'Etat-major et la prochaine guerre. — Le conseil de la Légion d'honneur et la décoration de Veil-Picard. — Un banqueroutier frauduleux chevalier de la Légion d'honneur. — Les victimes ont toujours tort. — Les exaltés qui se trompent d'heure. — Hillairand. — L'or non mûr.

A ce tableau de la vie sociale contemporaine, que l'avenir, j'en ai la certitude, consultera avec intérêt,

il manque une étude sur tous ces braves gens, sur tout ce bon monde, qui assiste navré à cet écroulement et qui ne peut rien empêcher.

Que pensent tous ces hommes d'honneur et de foi disséminés dans tous les coins de la France et dont personne ne parle? Qu'espèrent-ils? Mon Dieu, ils n'espèrent pas grand'chose, et ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent. A quoi cela servirait-il? Ceux qui ont essayé d'agir se sont heurtés aux ambitions personnelles; ils se sont rendu compte de l'inanité du programme conservateur, et ils sont rentrés chez eux; ils se sont repliés sur eux-mêmes; on les remue un peu au moment des élections, mais ce n'est ni très profondément ni pour très longtemps.

A la tête de cette élite figurent les deux corps d'état dans lesquels brille encore la flamme du dévouement et vit toujours l'esprit du sacrifice : le Clergé et l'Armée.

J'ai dit déjà la grandeur morale de ce prêtre qui accepte si joyeusement la pauvreté en un temps où chacun est affolé par l'amour du lucre. Le prêtre a 900 francs de traitement en débutant; s'il devient curé de canton à la fin de sa carrière, il aura 1,500 francs. A ce chiffre viennent s'ajouter quelques centaines de francs d'un casuel qui existe à peine dans certaines régions. Pour venir dire une seconde messe dans un village qui n'a pas de desservant, pour biner, de vieux prêtres font, et souvent par des temps affreux, cinq ou six kilomètres à jeun. Aux environs de Soisy, où j'habite, le prêtre qui va de Lisse à Courcouronne recommence ce trajet tous les dimanches.

La situation est partout la même et les pays habités par des riches ne diffèrent guère des autres. Quand il s'agit d'un beau mariage, les châtelains vont le célébrer à Paris ; c'est plus distingué.

Tel est l'homme que les journaux juifs et francs-maçons accablent d'outrages du soir au matin.

Assurément, cet homme est grand ; dans l'effondrement général, il représente ce qu'il y a de plus haut dans l'idéal moral. Peut-il donc contribuer autant qu'il le voudrait à relever son pays? Peut-il combattre pour le salut de la Patrie, éclairer les consciences, dénoncer les trahisons, révéler à tous les dangers qui nous menacent? Non! Il est condamné à une sorte d'expectative et d'attente, il peut défendre ce qui n'est pas encore tout à fait envahi, mais il lui est interdit de faire davantage. S'il voulait aller au delà, l'autorité ecclésiastique supérieure s'y opposerait, et, pour justifier son intervention, elle pourrait invoquer des raisons excellentes.

La résignation dans ces prêtres de campagne, qui sont de race forte et vaillante, ne va pas toujours sans de douloureuses crises intérieures, et je pourrais écrire un chapitre émouvant sur les combats qui se livrent dans ces âmes. A quoi bon? Ceux mêmes qui m'ont écrit des lettres si intéressantes et si belles, ceux qui m'ont encouragé à traiter cette question seront les premiers à trouver bien que je me taise.

La situation des évêques n'est pas aisée. Sans doute quelques-uns, comme Mgr Trégaro, savent revendiquer dignement et fermement leurs droits de pasteurs devant les injonctions insolentes d'un Thé-

venet. D'autres ont peur d'un plus grand mal et recommandent avant tout à leur clergé « d'éviter les affaires. »

Ce n'est pas, d'ailleurs, dépasser les droits de l'historien que de constater que les Francs-Maçons, maîtres du pouvoir, ne vont pas précisément chercher pour l'épiscopat des Athanase, des saint Ambroise ou des saint Cyprien. Leur rêve serait d'avoir partout « le préfet en robe violeite » dont parlait un illustre évêque. Avec une astuce infernale, ils présentent au choix du Souverain Pontife un prêtre d'une irréprochable honnêteté, mais chez lequel le caractère n'est pas toujours à la hauteur de la vertu privée, et un prêtre dont la conduite pourrait prêter à la critique. Le Pape choisit le bon prêtre, et il a raison.

Une autre fois, le prêtre auquel on donne la mitre est parent d'un député, recommandé par un sénateur influent; il est incapable sans doute de prendre des engagements qui seraient contraires à sa conscience, mais enfin il est content d'être évêque et enclin à supposer que le gouvernement qui l'a nommé n'est pas si mauvais qu'on le dit.

Il est très difficile de toucher à ces questions, même en y mettant toute la mesure possible. Les grands chrétiens du passé, les Montausier, les Beauvillier, les Chevreuse, les mondaines elles-mêmes comme M^me^ de Sévigné, appréciaient les ouvrages des archevêques et des évêques, discutaient les sermons des prédicateurs alors que les prélats s'appelaient Fénelon et Bossuet, les prédicateurs Bourdaloue et Fléchier. Ces discussions, remplacées aujourd'hui dans les salons par des controverses sur le mérite res-

pectif de Judic et de Granier, étaient le fond de la vie intellectuelle d'alors et, dans cette atmosphère d'idées très hautes, les esprits s'élevaient tout naturellement. Le Clergé lui-même, en rapports permanents avec l'élite pensante, s'efforçait de donner à la Vérité une forme qui fût digne d'elle et qui satisfît les intelligences en même temps qu'elle éclairait les âmes.

Ces coutumes étaient, d'ailleurs, conformes à la pure tradition de l'Église. La liberté, en tout ce qui est laissé à l'appréciation humaine, est l'essence même de la vie chrétienne. « C'est à la liberté, dit saint Paul, que l'esprit de Dieu nous a appelés. » Les fidèles font partie de l'Église, ils élisaient leurs évêques autrefois ; ils interviennent encore comme membres du conseil de fabrique dans l'administration des paroisses. Il est de toute évidence, en tout cas, qu'en dehors des articles de foi devant lesquels nous n'avons qu'à nous incliner humblement, en dehors des prescriptions de l'autorité épiscopale, les chrétiens restent absolument libres de juger les œuvres littéraires d'un évêque, d'en louer ou d'en blâmer les qualités de style ou la valeur historique.

Sans s'en apercevoir, par une pente insensible, certains évêques français en sont arrivés à refuser ce droit aux écrivains catholiques.

Même sous la mitre, en effet, les hommes sont des hommes. Un peu honteux de montrer si peu d'indépendance vis-à-vis du gouvernement, quelques évêques ont voulu faire sentir plus durement leur pouvoir à ceux qui se faisaient honneur de rester les enfants soumis de l'Église. Il était permis jadis, sans être traité de mauvais chrétien, de rire un peu des

distractions de Huet qui était pourtant un savant homme, et il était passé en proverbe dans le monde de dire : « Il est un peu trop évêque d'Avranches. » Aujourd'hui il en faudrait rabattre et l'abbé Cottin devenu évêque excommunierait Boileau s'il s'avisait de plaisanter le style de ses sermons.

L'incident de l'*Univers* est là pour prouver que je n'exagère rien. A la date du 4 novembre 1889, l'*Univers* insérait un article d'un chanoine de Poitiers sur le *Saint Vincent de Paul* de Mgr Bougaud. Relisez cet article d'un bout à l'autre, vous n'y découvrirez absolument rien qui ne soit de la critique littéraire. Il y est démontré que Mgr Bougaud possédait médiocrement son dix-septième siècle et qu'il avait fait parfois des confusions fâcheuses ; il confondait, par exemple, la Ligue avec la Fronde et déclarait que la grande Mademoiselle avait été une « Ligueuse » acharnée ; il affirmait, avec une parfaite bonne foi évidemment, que l'héroïne de la Fronde, la *cousine germaine* de Louis XIV, comme nul ne l'ignore, était la *sœur* de Louis XIII.

Ces erreurs n'ont rien de déshonorant. Sainte-Beuve connaissait admirablement le dix-septième siècle et il aurait fait un déplorable évêque. Mgr Bougaud, au contraire, pouvait ne rien entendre au dix-septième siècle et n'en être pas moins le modèle des évêques. Notez que le caractère épiscopal n'était même pas en cause, puisque ce livre sur saint Vincent de Paul avait été écrit quand Mgr Bougaud n'était pas encore évêque et qu'il avait été publié quand il était mort.

Eût-il été évêque, qu'on eût parfaitement conservé

le droit de lui faire observer que la grande Mademoiselle n'était ni la fille de Louis XIII, ni la tante de Louis XIV. J'ai la plus profonde vénération pour Mgr Richard, mais s'il prétendait dans un ouvrage historique que c'est François Ier qui a gagné la bataille d'Austerlitz ou Charlotte Corday qui a assassiné Henri IV, je ne croirais pas commettre un péché mortel en lui disant: « Votre Éminence a été mal informée. »

C'est à la suite de la publication de cet article que le lieutenant Paimblant se livra sur M. Eugène Veuillot à l'acte de brutalité que l'on sait.

J'ai mon opinion faite à propos de cette agression de deux hommes dans la force de l'âge sur un écrivain de 72 ans. Si je rendais cette opinion publique je n'en aurais que des désagréments; les catholiques, sans même se donner la peine de réfléchir, s'écrieraient que je ne respecte rien ; l'*Univers*, qui a toujours été fort aimable pour moi, serait fort embarrassé pour me défendre ; je serais obligé de me battre en duel avec le lieutenant Paimblant et de contrevenir aux lois de l'Église. J'ai donc tout avantage à ne pas parler.

Aujourd'hui l'exercice de ce droit de légitime discussion, que personne ne contestait jadis, prend pour quelques-uns la proportion d'un acte exorbitant et irrespectueux.

Ainsi que je l'ai indiqué à maintes reprises, les chrétiens les plus sincères ont subi, sans s'en douter, l'influence du système juif. Or, les Orientaux sont absolument étrangers à l'idée de liberté et d'égalité, ils sont pachas ou esclaves, ils donnent des coups de matraque ou ils en reçoivent; comme le chien ils mordent ou ils lèchent.

Il n'y a plus d'autre alternative à l'heure présente, même quand il s'agit des évêques laïques. Quand vous discutez un chef de la droite, tout en rendant hommage à ses qualités, on vous accuse de le traîner dans la boue.

Cela néanmoins était nécessaire à dire pour expliquer que le Clergé de France, malgré l'admirable dévouement et le sublime désintéressement de beaucoup de ses membres, ne puisse exercer sur les événements actuels qu'une influence relativement peu considérable.

Une fois de plus se vérifie la loi qui apparaît dans toute étude sociale et qui démontre qu'aux époques de dissolution aucune classe ne s'élève très sensiblement au-dessus du niveau des autres classes. Le pays, ainsi que le constate Blanc de Saint-Bonnet, est toujours d'un degré au-dessous de son Clergé, voilà tout. « Un clergé saint fait un peuple vertueux, un Clergé vertueux fait un peuple honnête, un Clergé honnête fait un peuple impie. »

Notre Clergé est profondément honnête, mais il ne peut guère aller au delà.

Si le Clergé allait au delà de cette moyenne, si les évêques étaient de la taille des grands évêques qui civilisèrent et organisèrent le monde barbare, il est clair que le pouvoir leur appartiendrait dans un temps très rapproché. Il est clair de même que si les socialistes avaient le mépris de la mort, l'esprit de sacrifice, la combativité des révolutionnaires d'autrefois, ils renverseraient presque instantanément un ordre de choses qui est incapable de se défendre. Il est clair que si nous étions 500 antisémites déter-

minés, ceux qui ne seraient pas morts seraient les maîtres de Paris d'ici à un an et distribueraient au peuple l'argent volé par les Juifs.

Ce que j'écris du Clergé peut s'appliquer à l'Armée. Le peintre social est à son aise vis-à-vis des Politiciens faiseurs qui poussent parfois le bon *garçonnisme* jusqu'à vous dire : « Ah ! mon cher, comme vous avez raison ! » Lorsqu'il s'agit de l'Armée, la plume hésite et tourne entre vos doigts, car devant vous se dresse le drapeau de la Patrie en deuil.

Tous les livres qu'on a publiés sur l'armée en ces dernières années sont navrants. Quel lugubre et décourageant défilé que le *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, le *Nommé Perreux* de Bonnetain et enfin les *Sous-Offs* de Lucien Descaves ! Le plus lamentable de tous parce que, à mon sens, il est le plus éloquent, est peut-être encore l'*Élève martyr* de M. Luguet.

Tous ces livres traduisent la désillusion et la colère qu'ont emportées de leur séjour à la caserne ceux qui savent écrire, ceux qui se chargent de parler pour ceux qui ne parlent pas... Voilà ce que pense ce peuple qui a tant aimé la guerre, qui pendant des siècles n'a vu le métier militaire que sous un aspect gai, enthousiaste et chantant.

Il est facile de s'indigner en belles phrases contre ces écrivains. Saint-Genest n'y manqua pas ; il fulmina contre les *Sous-Offs* de Descaves ; il demanda qu'on les poursuivît. En protestant ainsi il croit sincèrement être patriote ; il le serait bien davantage s'il signalait au pays les dangers que lui fait courir la mise en coupe réglée de la France par les Juifs allemands,

s'il profitait de la retentissante tribune du *Figaro* pour montrer que la trahison est partout, que nos finances, nos fournitures militaires, nos services d'approvisionnement sont, grâce à la complicité du gouvernement, entre les mains des pires ennemis de la France, d'hommes nés à Francfort ou à Hambourg.

De ceci Saint-Genest n'a jamais ouvert la bouche et je n'ai pas lu une ligne de lui flétrissant les Rothschild à propos du coup du Comptoir d'Escompte.

Aussi est-il facile de s'expliquer que ces tirades laissent froid le public qui commence à deviner où est le véritable péril.

Il ne sert à rien de blâmer ceux qui n'ont pas hésité à mettre le doigt sur des plaies vives, ceux même qui, dans des tableaux excessifs et poussés au noir, se sont attachés à décrire des infections et des purulences sans apercevoir les admirables éléments de sacrifice et de dévouement que contient encore notre armée. Ce qu'il faudrait faire, c'est analyser la véritable situation de cette armée, rechercher la source du mal, expliquer pourquoi les Français perdent peu à peu l'affection qu'ils avaient jadis pour le régiment.

Je réfléchissais sur cette question en me promenant un matin dans une de mes excursions de vacances.

Je m'étais assis sur le revers d'un fossé, près d'un chemin, le long de la lisière d'un bois, face à la plaine, et je contemplais le lumineux paysage pendant que le chant des alouettes saluait le beau soleil levant.

Ces chants de l'oiseau matinal me rendaient tout joyeux. Cette terre était bien la vieille terre gauloise... et les Gaulois de la légion de *l'Alouette*, ces

rudes soldats de César, traversaient ma pensée...

Brusquement, à ma gauche, par un sentier du bois, je vis déboucher une troupe de fantassins, une troupe de pantalons rouges !

Un capitaine marchait en tête, un clairon le suivait. Je comptai environ 40 hommes.

La troupe s'arrêta sur le chemin. Elle se forma en ligne, un adjudant prit le commandement et quatre groupes, quatre escouades de 10 hommes commencèrent à manœuvrer dans la campagne.

Le capitaine et le clairon restèrent sur le chemin. Le capitaine alluma un cigare et se mit à se promener le long du bois.

C'était un homme de quarante ans, grand, maigre, à la figure martiale, à la démarche crâne. Il portait sur la poitrine la médaille du Tonkin.

En regardant de près cet officier je devinai de suite qu'il devait être antisémite. Je liai conversation avec lui et je lui parlai de deux ou trois officiers de mes amis qu'il connaissait.

— Comme votre compagnie est petite ! lui dis-je.

— Ah ! monsieur, me répondit-il, ma compagnie ! ma compagnie est partout et je n'ai ici que les soldats qu'on veut bien me laisser.

» Puisque la chose vous intéresse, je vais vous instruire, monsieur. Nos compagnies ne sont pas à nous... elles appartiennent d'abord aux catégories, aux emplois et aux services auxiliaires... Les capitaines surveillent le reste. Écoutez : mon lieutenant est détaché, depuis l'année dernière, à l'École de guerre ; il y apprend l'art de conduire 30, 000 hommes. Quand il aura fini ses études, il fera des stages dans

les états-majors... après quoi il ne daignera plus servir dans les petites unités des corps de troupe.

» Mon sous-lieutenant est à la fois officier de tir du Bataillon, directeur des exercices de gymnastique du Régiment et professeur de topographie au cours des sous-officiers. Je ne le vois jamais à la tête de son peloton et je ne puis pas compter sur lui pour le service intérieur de ma compagnie.

» Mon adjudant est là, il commande la manœuvre de cette petite troupe qui représente à peu près une section.

» Mon sergent-major est resté à la caserne, dans son bureau. Il trace des états et prépare des rapports et des pièces qui sont demandées d'urgence par le colonel parce que le général les réclame d'urgence, pour demain matin.

» Mon fourrier est de semaine. Il copie et communique des ordres, des ordres du Régiment, de la Division, de la Place.

» J'ai quatre sergents dont un rengagé.

» On m'a pris le sergent rengagé pour en faire le secrétaire de la commission des ordinaires ; un autre est détaché à l'École des sous-officiers de Saint-Maixent; le troisième est de garde au poste de la Porte-Blanche... le quatrième est là, avec les hommes.

» J'ai huit caporaux — on m'en a pris un, pour l'attacher à l'instruction du peloton spécial des élèves caporaux ; un autre est détaché à l'École de gymnastique de Joinville ; un troisième est employé comme secrétaire chez le colonel ; un quatrième est de planton aux cuisines ; un cinquième est à l'hôpital.

— Il m'en reste trois qui sont là, avec les escouades de manœuvre.

» Sur ma situation journalière, je compte 90 soldats dont huit de 1re classe — vous voyez ce qui me reste.

» Les autres sont partout. Les compagnies fournissent des valets de pied, des valets de chambre, des cochers, des laquais, des cordons bleus, des pâtissiers, des jardiniers, des menuisiers, des ébénistes, des peintres, des tapissiers, des sculpteurs, des chanteurs, des acteurs. — Nous avons des musiciens et des élèves, des tambours et des élèves, des clairons et des élèves, des prévots et des élèves, des gymnasiarques et des élèves, des tailleurs et des élèves, des cordonniers et des élèves, des armuriers et des élèves ; des travailleurs auxiliaires à l'artillerie, au génie, aux magasins d'administration.

» Nous avons des cuisiniers, des garçons de cantine, des garde-magasin, des plantons permanents ; des secrétaires supplémentaires dans les bureaux du major, du capitaine trésorier, du capitaine d'habillement, du colonel, de l'état-major, du recrutement, de l'intendance, de la Place. — Nous avons des stagiaires dans le train, des garçons de cercle, des bibliothécaires, des imprimeurs, des relieurs, des typographes, des conducteurs de voitures, des vitriers, des télégraphistes, des signaleurs, des vélocipédistes, des maçons, des blanchisseurs, des dresseurs de chiens de guerre.

» Ajoutez à cela les hommes de garde, les hommes punis de prison, les malades à la chambrée, les malades à l'infirmerie, les malades à l'hopital, les hommes en permission, en congé, en convalescence...

» Ajoutez encore à cela tous ceux que j'oublie et tous ceux qui appartiendront aux catégories et aux emplois que l'autorité invente tous les jours, et vous vous rendrez un compte assez exact de l'effroyable coulage des effectifs disponibles.

» Tous ces soldats me glissent entre les doigts et m'échappent. Je ne les vois que très rarement, quand j'obtiens l'autorisation de les déranger, pendant quelques heures, de leurs emplois spéciaux. Ils n'assistent pas aux revues, aux inspections, aux exercices. Dès lors, plus d'escouade, plus de demi-section, plus de section, plus de peloton. Partant, plus de compagnie.

» Nos compagnies sont des corridors dans lesquels tout le monde se bouscule et où chaque soldat se creuse la cervelle pour arriver à résoudre le problème suivant : Comment faire pour arriver à *tirer mon temps*, sans porter mon sac, sans porter mon fusil, sans monter la garde à mon tour, sans aller à la marche militaire, sans tirer à la cible, sans aller à la manœuvre, sans passer les inspections et les revues de mon capitaine, sans faire les corvées pénibles, sans obéir à mon caporal, à mon sergent, à mes officiers ?

» Remarquez bien, monsieur, que si on voulait avoir confiance en nous, nous nous chargerions très volontiers, surtout si on nous laissait nos officiers et notre cadre, de former et de dresser, dans l'intérieur des compagnies, la plupart des catégories nécessaires à la guerre... Mais les colonels préfèrent les tronçons et ils sacrifient les unités aux petits paquets destinés à jeter de la poudre aux yeux de l'inspecteur général.

» Aussi, dès qu'une compagnie, dès qu'un batail-

lon part en détachement, les mutations pleuvent et on désorganise tout pour rallier les spécialités et les petits paquets autour de la portion centrale.

» Ce sont toujours les mêmes qui font, véritablement, leur métier de soldat. Ce sont toujours les mêmes qui portent, qui suent, qui marchent, qui tirent, qui manœuvrent et qui triment.

» Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer !

» Vous comprenez alors, monsieur, combien, chez les soldats, les sentiments se transforment, en présence des injustices, des illégalités commises !

» Tous ces petits soldats comprennent que l'armée va à la dérive et quand ils sont seuls, dans la chambrée, ils crient : *Vive la classe ! Vive la libération !*

» Je commande une compagnie depuis douze ans et depuis douze ans, je relis tristement ces belles phrases de notre règlement :

« Le capitaine dirige l'instruction de sa compagnie. Il » en est responsable. Il fait, autant que possible, ins- » truire chaque section constituée par son chef, et » exerce une action *personnelle* et *constante* sur *toutes* » les parties de l'enseignement. Il complète et perfec- » tionne l'instruction théorique et pratique de ses offi- » ciers. L'instruction des sous-officiers, des caporaux, » des élèves-caporaux et des soldats est entièrement » faite par ses soins. L'*Instruction* et l'*Education* se » donnent *réellement dans* la compagnie. La *mission* du » capitaine a une importance des plus grandes. Il s'y » *consacrera tout entier.* »

» Mon chef de bataillon sait tout cela. Il pense comme moi, mais il n'y peut rien. Quand il réunit tout le bataillon, il dispose à peine de 250 soldats et

il en forme une compagnie de manœuvre pour que les capitaines puissent, tour à tour, s'exercer au maniement de l'effectif de guerre.

» Le colonel sait aussi tout cela. Mais il ne veut pas en entendre parler. Il ne paraît jamais sur le terrain de manœuvre. Il reste dans son cabinet, dans son bureau, où il écrit, du matin au soir.

» Il répond aux généraux, aux sénateurs, aux députés, aux maires, qui demandent des faveurs pour les fils des électeurs influents. On lui demande de partout des rapports, des états, des situations, des renseignements, des projets, on lui fait recommencer, plusieurs fois par an, son journal de mobilisation... et puis ce sont les énormes paperasses des inspections trimestrielles, de l'inspection générale, de l'inspection administrative, de la préparation des grandes manœuvres, des départs de contingents, de l'arrivée des recrues, des tableaux de service, des progressions d'instruction, etc..., etc...

» Les colonels sont devenus des bureaucrates persécutés, des ronds-de-cuir, des plastrons sur lesquels tous les états-majors et tous les services tirent à grands coups de bouton !

» Le bureau du colonel est un véritable bureau de chef d'état-major d'armée... il lui faut un officier, un sergent, des caporaux, des soldats. Tous ces scribes barbouillent des papiers, du matin au soir. Il lui faut même une presse autographique pour imprimer les ordres, les décisions, les circulaires.

» Les généraux viennent rarement, une fois par trimestre, dans les casernes. Ils passent dans le casernement, dans les chambrées, dans les locaux !

» Ces jours-là, on fait rentrer presque tous les employés, et les capitaines, pendant quelques minutes, peuvent contempler les figures de leurs hommes et mettre les noms sur les visages.

» Les généraux passent. Ils savent. Ils comprennent. Ils s'ennuient et ils s'en vont, sans rien dire.

» Le général en chef qui commande notre corps d'armée n'a pas encore vu le drapeau de notre régiment dans la cour de notre caserne.

» Pendant les grandes manœuvres, le général est passé devant notre bataillon et il a demandé à notre commandant comment il s'appelait. C'est tout.

» Le ministre ne sait pas ces choses. Quand on lui a dit que nous n'avions pas assez de lits pour coucher nos hommes et que beaucoup n'avaient que des paillasses placées sur les planchers... il a prescrit de faire des paillassons avec de la paille et de mettre ces paillassons sous les paillasses !... Cela protégera la toile des paillasses... mais les hommes ne seront pas mieux couchés.

» Vous voyez, maintenant, monsieur, ce qu'on a fait de l'infanterie française : des petits troupeaux mal gardés, sans bergers et sans chiens, dont les moutons sont à la débandade.

» Comment voulez-vous que, dans ces conditions, nous soyons fiers et heureux de notre commandement ? Comment voulez-vous que les jeunes officiers gardent longtemps ce feu sacré qui les anime à la sortie des Ecoles ? Comment voulez-vous que nos jeunes sergents et nos jeunes caporaux acquièrent de l'expérience ? Comment voulez-vous que nos soldats de trois ans aiment la noble profession des armes et

forment, autour de leur chef, la petite famille unie, forte, vaillante, brave, disciplinée, confiante, ardente, joyeuse et heureuse, qui devra supporter avec abnégation les privations, les fatigues, les misères et les périls de la guerre, qui devra marcher au combat comme un seul homme et gagner la *victoire* attendue! Ah! monsieur... et si vous saviez tout le reste!

» Toutes les faveurs, tous les avancements, toutes les décorations, tous les repos, tous les bien-être... les bonnes garnisons, les indemnités, les suppléments de solde... tout cela est réservé à ceux qui ont été assez *intelligents* pour fuir le service des corps de troupe.

» La chasse aux emplois spéciaux et aux embuscades est à l'ordre du jour. Nous autres, les croyants, nous sommes les imbéciles, les ignorants!

» Le Parasitisme nous étouffe et absorbe la sève.

» Il faudrait un bras de fer et une hache d'acier trempé, pour nettoyer la place autour du chêne.

» Il faudrait à notre tête un *soldat*, un homme de foi et d'action, un ministre indépendant qui se moquerait de la politique et des politiciens et qui ne craindrait que Dieu, au lieu de trembler devant des parlementaires, devant des financiers juifs, devant des Francs-Maçons, devant des bourgeois repus!

» Qu'on applique à la lettre la loi des cadres et des effectifs, que chacun *reste* à sa place, qu'on punisse des peines les plus sévères tous ceux qui se permettraient de toucher à la constitution sacrée des compagnies, des escadrons et des batteries et toutes les plaies se fermeront.

» Nous serons heureux, joyeux, confiants. Nous

aimerons nos hommes, nous les soignerons, nous les *chiquerons*, nous les dresserons, nous les formerons, nous les instruirons, nous leur ferons des corps solides et des âmes vaillantes et nous serons *sûrs* de la victoire.

» Ce n'était guère la peine de me donner un cheval. Vous voyez, je viens à pied. La bête est à l'écurie, car je suis honteux de passer, à cheval, dans les rues quand je n'ai derrière moi qu'une poignée de soldats !

» Malgré tout, vive la France et vive l'armée française !

» Cela me fait du bien, monsieur, de cracher de temps en temps tout ce que j'ai sur le cœur.

» Il est l'heure de rentrer à la caserne.

» Clairon ! sonnez l'assemblée !

» Au revoir, monsieur... ! »

Et je suis resté rêveur, assis sur le revers de la route, le long du bois, devant le paysage lumineux. Les alouettes ne chantaient plus dans le ciel du matin.

Je suis rentré, mélancolique... et j'ai écrit, à la hâte, sur mon cahier de notes, tout ce que je venais d'entendre, pour redire un jour, à mes concitoyens, ces vérités simples et rudes sorties de la bouche d'un brave et obscur capitaine...

J'avais causé avec l'outil, l'outil glorieux de la prochaine bataille ; j'avais entendu la cognée, je voulus savoir ce que pensait le manche. J'interrogeai un officier supérieur, ardent antisémite, lui aussi, qui a rempli de hautes fonctions au ministère de la Guerre. C'est un homme d'action servi par une admirable

intelligence, et qui se révélera tout entier à l'heure décisive, si les Opportunistes, à la solde de l'Allemagne, ne parviennent pas à le faire mettre définitivement au rancart.

Je transcris, sans y rien changer, la conversation que j'eus avec lui.

Si abandonnés qu'ils soient, les corps de troupes sont encore la seule partie vraiment vivante et agissante de l'armée.

Dans ce labeur fatigant et ingrat, les officiers puisent ces qualités de dévouement, d'abnégation et d'enthousiasme qui ont fait la gloire de la France, et qui nous sauveront peut-être au jour de la lutte décisive.

Cela suffit-il, aujourd'hui? Où est le cerveau sain qui régularisera les mouvements de tous ces membres robustes?

Napoléon I^er^ lui-même ne serait-il pas impuissant, sans un état-major longuement dressé, patiemment préparé?

Nul retard, nulle hésitation, nulle erreur ne seront permis dans ce duel à mort, dont le vainqueur sera celui qui primera son adversaire dans les manœuvres et le forcera à subir son jeu.

Dès lors, puisque le salut de la Patrie est ainsi à la merci du haut commandement, n'est-on pas en droit d'étudier un peu ceux qui exercent cette autorité?

Les officiers généraux incessamment déplacés, dirigeant, de leur bureau, à coups de notes et de circulaires, des troupes avec lesquelles ils sont en contact à peine une fois l'an, et dont ils connaissent les officiers par *ouï-dire;* des officiers admis dans le ser-

vice d'état-major, souvent sans aptitudes, en sortant au moment où ils commencent à être au courant de travaux si complexes, pour faire place à de nouveaux élus qui referont le même apprentissage; une manie enfantine de remaniements continuels, suite naturelle du manque de stabilité dans le personnel du commandement et de ses aides; un travail de chancellerie inouï et désordonné; des montagnes de prescriptions s'enchevêtrant et se contredisant; des masses de documents indigestes, mal classés et inutilisables; une agitation perpétuelle et stérile; l'incertitude, l'indécision, le trouble, l'inertie, le manque d'initiative, la torpeur..... tel est, actuellement, l'aspect du commandement militaire dans les brigades, les divisions, les corps d'armée.

L'armée est comme une montre dont les rouages seraient bons, mais dont le grand ressort serait rouillé.

En secouant cette montre, de temps en temps, on parvient à la faire marcher. — C'est ainsi que le ministre de la Guerre cherche, de loin en loin, à secouer l'armée par quelque circulaire de rappel, par quelques dispositions nouvelles. — Mais le procédé devient de plus en plus inefficace. — Le courant n'est plus assez fort pour galvaniser cette tête vide et somnolente qu'affolera subitement le décret de mobilisation.

Que peut-il faire, du reste, ce ministre, membre d'un gouvernement qui se méfie des personnalités investies du haut commandement et qui les déplace au gré de ses caprices ?

Que peut-il faire, obligé qu'il est de se préoccuper des nécessités budgétaires, de sa responsabilité devant

le Parlement, de l'opinion des différents partis politiques ?

A chaque instant, les questions politiques interviennent, au grand détriment des intérêts militaires.

L'amélioration des travaux défensifs est retardée, faute de crédits.

La loi récente, et si peu étudiée, sur le recrutement de l'armée, n'est soutenue par le ministre que devant le désir formel de la majorité de soumettre les séminaristes au service militaire.

Pour retirer à un officier général devenu suspect l'autorité qu'il a conquise péniblement sur la cavalerie, en lui donnant l'impulsion indispensable..... on le comble d'honneurs, malgré lui. C'est le cas du général Gallifet.

Ne possédant, par lui-même, aucune expérience des choses de la guerre, le ministre trouve-t-il, au moins, dans le *conseil supérieur*, la lumière nécessaire?... Ce conseil n'est qu'un parlement au petit pied, où chaque individualité, n'ayant aucune sphère d'action bien définie, se meut isolément. — La majorité est impossible à former. Les questions les plus graves reçoivent, à quelques séances d'intervalle, les solutions les plus opposées. Chaque membre se considère comme fort supérieur à ses collègues et emploie son temps à *décrocher la timbale*, c'est-à-dire à arriver au ministère... puisqu'il en passe tant... de ministres !

Le ministre se garde bien de déléguer une part de son pouvoir aux inspecteurs généraux... de peur qu'ils n'en usent contre lui. Dès lors, leurs fonctions sont honorifiques, leur initiative nulle, leur autorité illu-

soire. Ils s'en plaignent amèrement, sans reconnaître qu'ils en sont les auteurs. Isolés, ils seront toujours impuissants.

D'autre part, ni le futur généralissime, ni le futur major-général ne sont à leur place. L'un, le général Saussier, remplit un office plus politique que militaire; l'autre, le général de Miribel, exerce le commandement d'un corps d'armée.

Ainsi, tous les rouages sont faussés, la responsabilité n'existe plus. Le ministre n'a aucun intérêt à se préoccuper des opérations militaires... il demande seulement à son chef d'état-major général d'assurer les transports de la mobilisation. Après le débarquement des troupes, l'action du ministre cesse, et le généralissime intervient alors avec son major-général.

Ceux-ci, en temps de paix, n'ont ni le temps ni les moyens de se préparer à ce rôle gigantesque. Ils paperassent, comme les autres. Quant à l'état-major général... sous l'impulsion de qui étudierait-il la direction à donner aux opérations ?

Son chef (général Haillot) a juste le temps de contenter chacun des membres du conseil supérieur, de répondre aux observations des dix-neuf commandants de corps d'armée, d'examiner les propositions plus ou moins étranges que tout individu, désireux de se pousser, soumet au ministre de la Guerre.

Ce n'est pas tout. Ce chef d'état-major du temps de paix a besoin des qualités du plus habile diplomate pour se maintenir en place au milieu des luttes d'influence des directeurs d'armes, qui prennent, à tour de rôle, plus ou moins d'ascendant sur le ministre,

surtout lorsqu'ils ont des relations antérieures avec lui, comme le général Mathieu.

Le ministre écoute tout et tous. Il cherche à contenter tout le monde. Après avoir pris l'avis du conseil supérieur de guerre sur une importante question de mobilisation, on lance une circulaire; le lendemain, un commandant de corps d'armée critique vivement la mesure — le ministre fait refaire la circulaire dans un nouveau sens.

En résumé, la situation est la suivante :

Un ministre ignorant de la guerre, dirigeant diplomatiquement le personnel du haut commandement, n'ayant d'autre responsabilité que celle d'assurer la mobilisation et la concentration sans but ultérieur défini.

Autour de lui, des directeurs d'armes et un chef d'état-major luttant d'influence pour faire prévaloir des intérêts d'un ordre secondaire; un personnel énorme de commis et d'officiers surchargés d'occupations variées, mais d'importance minime.

A côté de lui, le conseil supérieur de la guerre, sans attributions précises, sans chef, sans action, sans autorité en temps de paix, sans indication sur son rôle en temps de guerre; chacun de ses membres travaillant pour son compte et n'apportant dans les discussions que son intérêt personnel.

Le généralissime livré à ses réflexions, avec un pouvoir purement nominal, éloigné de son major général, doté d'un commandement considérable et dans l'impossibilité de diriger les études de l'état-major qui devra le seconder.

L'organisation intérieure de l'état-major accuse

l'idée de méfiance sur laquelle repose le haut commandement militaire en France. Les quatre bureaux qui le composent travaillent isolément et doivent correspondre par lettres ! C'est ainsi que ceux qui s'occupent des armées étrangères ignorent la composition de l'armée française et les dispositions prévues en cas de guerre (2e bureau).

Ceux qui traitent l'organisation travaillent sans savoir l'objet qu'on se propose (1er bureau).

Seuls, les officiers qui ont à préparer les transports ont en main, à peu près, tous les documents (4e bureau).

Quant à *la préparation des opérations*, c'est une étude inconnue à l'état-major du ministre (3e bureau), parce qu'elle n'aurait aucune sanction !!!

La minutie du travail de chancellerie est poussée au dernier degré. Toute note, lettre, rapport, mémoire sortant de la main de l'officier passe par celle du sous-chef, puis du chef de bureau, puis des deux sous-chefs d'état-major... avant d'arriver au chef d'état-major ! Après des remaniements aussi nombreux, l'idée est transformée... elle est vague... elle est incompréhensible.

La *forme* d'ailleurs prime toujours le *fond* — un ordre n'est plus jamais donné que sous une *formule* qui en atténue la valeur et la précision.

S'il y a tant de fonctionnaires, officiers, commis, scribes, secrétaires, plantons, etc... au ministère... c'est que les généraux de brigade, de division et de corps d'armée ne sont autre chose que des *boîtes aux lettres*. — La part d'initiative de chacun est bien petite... et aucun d'eux n'ose l'accepter.

Pour les moindres questions on consulte le ministre...

Aussitôt, le service compétent en refère à ses voisins... pour couvrir sa responsabilité. Il faut *un mois* pour traiter une petite affaire... il faut écrire des notes innombrables... après quoi personne ne prendra une décision.

La grande préoccupation du personnel c'est *de mettre à couvert sa responsabilité !* Tout le monde se *couvre*. — Personne ne *commande*... Hélas ! n'est-il pas temps que chacun prenne sa place au grand jour et coopère, *dans la mesure de son intelligence*, à la préparation du drame sanglant et gigantesque qui se prépare !

Que faire ? Sans doute ces officiers qui ont consacré toute leur vie au pays, qui sont dès le matin sur le champ de manœuvres, qui travaillent et se préparent en silence, ont le plus insondable mépris pour ces politiciens qui nous volent et nous trahissent. Mais encore une fois, que voulez-vous qu'ils fassent ? Il faut qu'ils s'en aillent ou qu'ils subissent tout !

En fait, cela n'est pas toujours amusant de s'en aller. Rien n'est plus désagréable, quand on aime le métier militaire, que d'être condamné au repos avant l'âge. Je vois encore ce pauvre colonel Brémond d'Ars dont j'ai déjà parlé et que Freycinet mit brutalement à la retraite au mépris de tous les règlements parce qu'il avait déplu à la Maçonnerie. Il est de ceux que l'exercice du cheval conserve, il était encore jeune et svelte comme lorsqu'il chargeait à la tête de ses lanciers à Reischoffen et il avait l'air ennuyé

et désorienté du cavalier à pied. Lui-même m'expliquait la situation : « Que voulez-vous que nous fassions, me disait-il, nous sommes une famille de soldats, depuis Henri IV tous les Brémond d'Ars ont servi, mon grand-père était général de cavalerie sous Napoléon Ier, mon fils est officier, nous ne pouvons pas nous établir épiciers ou notaires. »

Il avait tous les droits pour lui, il avait même bien mérité de la République au moment de l'élection de Carnot. En recevant à Senlis la dépêche télégraphique affolée que le gouvernement avait envoyée à toutes les troupes des environs de Paris, il avait mobilisé ses cuirassiers en quatre heures et il s'était rendu avec eux à l'Ecole militaire. Tous ces trembleurs de Républicains l'accablaient alors de tendresses, et, quand les cuirassiers arrivèrent pour accompagner Carnot à l'Élysée, les députés de la gauche auraient volontiers léché leurs bottes.

Malgré tout, le malheureux colonel, frappé sans être entendu — ce qui est le droit de tout officier — ne put obtenir d'être reçu par Freycinet afin de lui fournir des explications. Le tout-puissant empereur d'Allemagne aurait considéré comme de son devoir de chef de l'armée d'écouter un petit sous-lieutenant qui se serait cru puni à tort. Le ministre en habit noir ne daigne pas recevoir un des plus brillants colonels de l'armée.

Remarquez que le colonel Brémond d'Ars a épousé la fille de M. de Lur Saluces, sénateur, qui, malgré son nom, est républicain et qui, d'ailleurs, n'a absolument rien fait pour défendre les droits de son gendre ; — ce qui donne la mesure du courage de ces

faux modérés qu'on dit toujours prêts à lutter contre les radicaux.

En réalité ceux qu'on met à pied restent à pied, ceux qu'on révoque restent révoqués et ceux qu'on décore restent décorés, quelles que soient les circonstances ignobles dans lesquelles ils ont reçu le signe de l'honneur.

J'ai déjà parlé de cette prostitution de la Légion d'honneur qui a été une des grandes causes du découragement dans lequel tend à tomber l'armée, et j'ai indiqué le rôle peu courageux joué dans ces circonstances par les membres du conseil supérieur de la Légion d'honneur. Il y a là des généraux, des amiraux, le général Lecointe, l'amiral Thomasset, qui ont gagné honorablement la croix et qui devraient protester contre les moyens honteux grâce auxquels des financiers véreux obtiennent cette récompense ; ils ne bougent pas...

Le dernier scandale, cependant, ne prêtait pas à l'équivoque et il permet de voir à la fois ce que vaut la Magistrature et ce que vaut le conseil supérieur de la Légion d'honneur.

La *Petite France* avait publié le *fac-similé* de l'engagement par lequel Veil Picard promettait de verser vingt mille francs à celui qui lui procurerait la croix de la Légion d'honneur. Cette pièce était ainsi conçue :

Je m'engage à payer la somme de vingt mille francs à la personne qui m'annoncera ma nomination au grade de chevalier dans la Légion d'honneur. Ce payement sera réalisé en billets de la banque de France, le jour où ma nomination paraîtra dans le Journal officiel

de la République. Cet engagement ne restera valable que jusqu'au 31 janvier 1881.

E. Veil Picard.

M. Veil Picard déclara que ce document était un *faux*. Mais, au lieu de déposer une plainte en *faux* contre Wilson, il intenta à la *Petite France* un procès en diffamation et se désista à l'ouverture de l'audience.

Que devait faire le parquet? Le faux étant un crime de droit commun, il devait dire : « Ou la pièce est fausse ou elle est vraie ; si elle est fausse nous allons poursuivre. »

Si le faux n'existait pas, si la pièce était authentique, comme elle l'est en réalité, le rôle du conseil de la Légion d'honneur était tout tracé : devant cette preuve manifeste de l'achat de la décoration il devait rayer Veil Picard des cadres de la Légion d'honneur.

Personne ne fit son devoir et le Juif continua à porter fièrement son ruban (1).

Cette histoire de la décoration de Veil Picard est, d'ailleurs, amusante et il nous faut la raconter tout au long.

---

(1) On lit dans le *Bulletin des Lois* du mois de mai 1888 :

« N° 27,795. *Décret du Président de la République française*, rendu sur la proposition du grand chancelier de la Légion d'honneur et contresigné par le garde des sceaux, ministre de la Justice, qui raye des matricules des chevaliers de la Légion d'honneur le sieur Legrand (Pierre), industriel, reconnu coupable de faute contre l'honneur pour avoir acheté la décoration. »

Jamais, cependant, l'achat de la croix d'honneur n'a été aussi matériellement prouvé pour M. Legrand que pour Veil Picard, mais Legrand était chrétien et Veil Picard est juif, aussi conserve-t-il sa croix.

Comme il apparaît par la date extrême fixée, Veil Picard avait remis cet engagement à un des jeunes cubiculaires de Gambetta; puis le temps avait passé, Gambetta était mort et Veil Picard commençait à craindre que son nom glorieux ne manquât pour toujours au livre d'or de la Légion d'honneur. Tout arrive cependant et, au commencement de 1884, Veil Picard, qui se trouvait alors à Besançon, vit débarquer chez lui un député qu'il connaissait bien et qui lui donna chaleureusement l'accolade en lui tendant un ruban qu'il avait eu soin, avant son départ, d'acheter dans un magasin du Palais-Royal.

Veil Picard remercia son ami avec effusion, mais, quand on lui présenta la petite note, il esquissa une petite moue qui ne le rendit pas plus beau.

— Il y a quatre ans de cela... J'ai été quatre ans à attendre et le signe de l'honneur a moins d'attraits pour moi qu'autrefois...

Les Républicains s'aident entre eux. Un sénateur du voisinage s'interposa pour ramener Veil Picard à des sentiments plus dignes d'un chevalier. Le Juif byzantin s'exécuta et, m'assure-t-on, donna même cinq mille francs de plus qu'il n'était convenu ; pour la régularité de sa comptabilité, il serra, avec un soupir, le papier dans un tiroir et il s'endormit sur ses deux oreilles — ce qui lui était facile, attendu qu'il les a fort longues.

On devine quelle fut la stupéfaction du directeur de *Paris*, lorsqu'il aperçut dans la *Petite France* le *fac-similé* de son billet; il crut à un vol, il courut à son tiroir, le billet y était toujours!

C'était magique! Veil Picard s'empressa de crier

au faux et de parler de poursuites auxquelles, je l'ai dit, il renonça vite quand il dut se rendre à l'évidence. C'était bien son engagement, c'était bien sa signature très rapprochée et presque confondue avec le texte même, comme font les Juifs qui, ayant réussi ce tour-là fort souvent, craignent toujours qu'on n'ajoute quelque chose au-dessus de leur signature.

On devine ce qui s'était passé.

Avant de partir pour Besançon, le député avait fait photographier l'engagement. Quelque temps après, il était venu dire à Christophe : « *Paris* a commencé une campagne contre le Crédit foncier, voilà une arme contre Veil Picard, je vous la vends. »

Christophe avait acheté la pièce, mais il avait préféré payer et s'arranger avec le journal que de se servir de cette arme et il avait dit à Wilson : « Je sais que vous êtes collectionneur, voilà une pièce sur Veil Picard qui fera bien dans votre riche écrin. »

— Merci ! répondit Wilson, j'ai déjà une rubrique ouverte au nom de ce monsieur. Au moment où Albert Grévy était gouverneur d'Algérie, Veil, ami de collège de Léon Grévy, lui écrivit pour lui proposer un marché déshonorant. Léon Grévy rompit alors toute relation avec son ancien camarade et lui défendit de se présenter chez lui. Il reçut alors de ce Juif une lettre étonnante de platitude et de bassesse. J'ai encore quelques pièces de ce genre, mais je vous sais gré néanmoins de votre attention... A charge de revanche. »

Lorsque *Paris* recommença la campagne contre lui, Wilson sortit la pièce...

Vous voudriez savoir le nom de l'ingénieux législa-

teur, qui a tiré ainsi plusieurs moutures d'un même sac, vous n'avez qu'à demander ce nom au premier député de la gauche ou de la droite que vous rencontrerez, il s'empressera de satisfaire votre légitime curiosité. Moi-même j'avais cité ce nom d'après le témoignage d'un homme qui habite la province et auquel Wilson avait raconté l'anecdote, mais ce témoin véridique vint me voir à l'occasion du jour de l'An.

Je pensais qu'il m'apportait ses souhaits de bonne année et je l'en remerciais, mais je vis qu'un autre souhait était resté au fond de son cœur, celui qu'on ne le mît pas en scène.

— Certainement... Certainement... Je l'ai dit, mais que voulez-vous ?... Mes enfants...

— Wilson, si on l'interroge, dira la vérité.

— Wilson démentira tout.

— Le général Février, qui est un soldat plein d'honneur, ouvrira une enquête pour savoir si l'engagement autographe est oui ou non un faux ; il interrogera Wilson...

— Le général Février... Le général Février... Il est content d'être grand chancelier de la Légion-d'Honneur, et il n'a aucun intérêt à approfondir cette affaire-là... Ne nommez personne... Tâchez de ne pas me faire avoir de chagrin. »

Après tout cet homme a peut-être raison.

Que voulez-vous que fasse le général Février ?

Dans une des dernières promotions, on a nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, grâce à l'appui de Thévenet, un homme qui avait comparu en cour d'assises pour banqueroute frauduleuse.

Les débats, qui furent publiés par les journaux de l'époque, démontrèrent surabondamment la nature criminelle des pratiques de l'inculpé qui, néanmoins, eut la chance, avec la protection des Loges, d'être acquitté à la majorité de faveur, c'est-à-dire par six voix contre six.

Cet homme fonda ensuite une feuille de basse pornographie et de chantage qui lui rapporta beaucoup d'argent; il devint alors directeur d'un grand journal politique de province. Les hommes politiques de la ville ne le touchaient d'abord qu'avec des pincettes, ils ne le voyaient que clandestinement, puis ils le virent ouvertement...

Dans ce département, comme partout, les chefs du parti républicain ont organisé une sorte de *consortium* pour l'exploitation de la région ; ils s'arrangent pour ne donner les concessions de toute nature qu'à ceux qui leur font une part ; il n'y a pas de nuance, ils marchent tous d'accord sur ces questions-là.

L'ancien banqueroutier entra dans ce *consortium*, on l'avoua à demi. Quand il manifesta son désir d'être décoré, cependant, les moins prudes de ses protecteurs firent un haut-le-corps : « Oh ! pour cela non ! Ce serait trop fort ! » Thévenet le soutint, il fut proposé, la Chancellerie s'émut, on annonça qu'il était rayé de la liste, il n'était point sur l'*Havas ;* on ouvrit le *Temps ;* il y figurait...

Évidemment, le général Février est bien convaincu que la Légion d'honneur n'a pas été créée pour d'anciens banqueroutiers frauduleux ; il sait à quelles risées on se livre dans l'armée allemande en voyant qu'on accorde à des fripouilles cette croix qui sem-

blait jadis aux plus braves la plus enviable des récompenses... Que voulez-vous qu'il fasse, encore une fois ? Il a servi son pays quarante ans, le voilà installé avec sa femme dans un beau palais, heureux, tranquille. S'il protestait, Carnot, ce type absolument extraordinaire d'honnête homme, donnerait tort au général et raison à Thévenet. Le vieux soldat serait encore obligé de déménager et il est vraiment bien excusable de ne pas pousser l'héroïsme jusque-là...

Chacun a sa petite raison pour laisser faire. Aucun des journaux conservateurs de la ville où s'est passé ce fait n'a osé parler. Le président du conseil d'administration d'un des journaux conservateurs les plus lus en ce pays est un ancien administrateur de Terre-Noire ; on n'a pas oublié avec quel sans-façon les administrateurs de cette Compagnie se sont servis pour leurs affaires d'un argent qui aurait dû leur être sacré, l'argent versé dans la caisse de secours. Les ouvriers ont à peu près tout perdu, et ils n'ont eu d'autre consolation que de relire les discours consacrés par les économistes de l'Institut « à la moralisation par l'Épargne. »

Thévenet fit venir ce représentant des bons principes et, lui montrant le dossier de Terre-Noire qui se trouvait sur son bureau, il demanda à cet homme de bien s'il avait l'intention dans son journal de dire du mal de lui, Thévenet. Vous devinez quelle fut la réponse ?

Voilà la vie contemporaine et c'est elle que j'ai constamment essayé de peindre. Vous voyez chaque personnage à sa place : Carnot, l'honnête homme, le vieux général, Thévenet, le conservateur un peu gêné

dans ses entournures... en résumé, une époque où l'on nomme d'anciens banqueroutiers chevaliers de la Légion d'honneur, sans que personne se permette de protester (1).

La vie des honnêtes gens, aujourd'hui, quand ils dépendent à un titre quelconque de l'État, et tout le monde dépend plus ou moins de l'État, c'est la vie des brigands autrefois. Grâce à une habileté particulière ou à certaines circonstances favorables, certains brigands réussissaient à ne pas être pris et quelques-uns mouraient dans un âge avancé. Il en

---

(1) Comme contraste à la décoration de cet ami de Thévenet, citons la lettre de cet ancien soldat qui se tue parce qu'il n'a pas été décoré; cela mettra en gaieté la bande opportuniste.

On lisait dans le *Temps* du 10 janvier 1890 :

— Un sieur Léonard Alasluquetas, âgé de soixante-quinze ans, et qui avait fait les campagnes d'Italie, du Mexique et de 1870-71, a été trouvé pendu mardi soir dans le logement qu'il habitait, 10, rue de l'Hôtel-de-Ville. Dans une lettre laissée sur une table, l'ancien militaire expliquait ainsi la cause de son suicide :

... J'ai fait les campagnes d'Italie, du Mexique et celle de 1870-71, bien qu'âgé à cette époque de cinquante-cinq ans, et j'avais été proposé pour la médaille militaire. Il y a dix ans, je fis de nouvelles démarches, et des personnages influents auxquels je m'étais adressé me dirent que j'allais sous peu recevoir, non pas la médaille, mais la croix.

J'ai attendu et je sens venir la mort. Je n'ai pas voulu mourir de ma *belle mort*, puisque je n'ai pu obtenir cette récompense. Voilà pourquoi, ne pouvant plus attendre, je me tue.

Je l'avais pourtant bien méritée.

Je lègue ce que je possède à M. R..., un de mes cousins, qui habite Dun.

ALASLUQUETAS.

M. Duranton, commissaire de police du quartier, a prévenu la famille.

est ainsi des honnêtes gens à l'heure présente ; les plus heureux sont oubliés dans des coins, d'autres parviennent à se maintenir parce qu'ils ont des connaissances spéciales et qu'on ne pourrait pas les remplacer.

Quelques-uns, comme certains royalistes sous la Terreur, se sauvent en ne se cachant pas ; ils ont connu un ministre ou un personnage influent, ils vont le trouver, ils lui disent : « Tu sais, vieille canaille, je te connais depuis l'âge de douze ans, tu as tout fait, tu passais ta vie, jadis, dans les antichambres cléricales, on ne voyait que toi à l'église : dans ce temps-là, je n'y allais pas parce qu'il y avait trop d'hypocrites, trop de cafards de ton espèce toujours accrochés aux soutanes des prêtres ; aujourd'hui, j'y vais, à l'église, parce que cela me plaît ; si ton sale gouvernement m'enlève mon pain pour cela, je me paye sur ta peau et je te joue un tour. »

Le ministre ou le personnage influent veille à ce qu'on n'irrite pas ce patient solliciteur. De loin en loin, le brave homme vient trouver son ancien ami : « C'est à mon tour d'avancer, j'ai déjà vu passer sur mon dos deux Juifs allemands et trois espions prussiens qui parlent allemand toute la journée et qui enlèvent peu à peu tous les documents du ministère ; je commence à en avoir assez...

— Tu l'auras, ton avancement ! Ne te fâche pas, c'est l'époque, que veux-tu ? Crois-tu que je ne souffre pas ?

— Blagueur ! »

C'est là une exception. Sur la masse, quelques habiles arrivent, en se faisant tout petits, à atteindre l'âge de la retraite ; d'autres, malgré toute leur pru-

dence, se trouvent obligés de choisir entre leur intérêt et leur conscience ; ils obéissent à leur conscience et ils sont jetés dehors ; ils sont « pris », c'est le mot consacré qui précise bien la ressemblance avec les brigands du temps passé. Vous entendez à chaque instant ce mot dans les conversations : « Comment va monsieur votre père? Est-il toujours au ministère? — Non, il a été pris ; il avait résisté jusqu'au ministère Floquet, mais là, il a fallu s'en aller. »

Je n'aurais qu'à fouiller mes notes pour vous raconter des histoires de victimes jusqu'à demain ; elles se terminent toujours de la même façon : la défaite de l'honnête homme.

C'est ce qu'exprimait un consul sous une forme ironique et narquoise. Les Juifs, on le sait, sont les maîtres absolus de nos consulats. Un avocat, qui avait un cabinet important dans une ville d'Orient, eut entre les mains, à l'occasion d'un procès, un faux commis par un Juif avec la tacite complicité du consul. On lui offrit cent mille francs pour détourner cette pièce du dossier et la rendre au Juif. Il refusa. Le consul fut décoré, le Juif aussi. Quant au malheureux avocat, il perdit son procès, fut absolument ruiné par les manœuvres du consul, ferma son cabinet et dut regagner la France. On refusa de le rapatrier sur les fonds qui sont disponibles au consulat de France à cet effet, il dut se faire rapatrier par charité, grâce à la société de bienfaisance de l'endroit.

Quand l'infortuné fut sur le bateau, le consul se paya la satisfaction de l'aller voir ; il le regarda bien sous le nez et lui dit d'un ton gouailleur : « Oh ! vous, vous êtes un honnête homme. »

Il paraît que ce mot fut dit d'une façon inoubliable. En me racontant cette histoire, l'avocat ajoutait tristement cette parole qui donnait à tout ce qu'il m'avait dit un grand accent de sincérité : « Je ne sais pas si maintenant je ferais ce que j'ai fait alors. »

Combien peut-être pensent de même parmi les magistrats pauvres qui ont démissionné au moment des décrets! Ils ont dix ans de plus, les enfants ont grandi et le sacrifice d'alors ne touche plus personne.

Je connais un ancien président de Cour qui habite presque une masure en Normandie ; il est marié, il a trois filles et il n'a pour unique ressource que la maigre indemnité que l'on accorde aux magistrats révoqués. Celui-là n'était pas hostile au gouvernement; il était honnête, voilà tout. Sa femme avait les idées d'autrefois et ne voulait pas recevoir chez elle des femmes de fonctionnaires républicains qui, avant de se marier à la mairie, s'étaient mariées sur le bord d'une chaise ou sur le canapé d'un restaurant, entre les écrevisses et le parfait au café.

Je pense parfois à ce que doivent se dire ces deux vieux, les soirs d'hiver, quand ils se retrouvent l'un en face de l'autre, et qu'ils songent à ces pauvres jeunes filles sans dot, incapables d'exercer un métier et qu'ils se rappellent la place que monsieur le président de la Cour tenait jadis dans la ville...

On cherche en vain, en dehors des vaines polémiques de journaux, une apparence de révolte. La vieille France terrienne et paysanne si résistante, d'où sortaient jadis, aux heures de crise, des indivi-

dualités inattendues, semble tout à fait en sommeil.

Ceux qui essaient quelque chose sont ridicules, ratent lamentablement, on les conduit au poste, on déclare qu'ils ne jouissent pas de la plénitude de leurs facultés, et c'est tout.

Ce qu'on fait dans le domaine de l'action n'a, d'ailleurs, rien de bien terrible. Un cultivateur, M. Hollet, auteur de brochures assez originales : la *Démocratie chrétienne* ou l'*Alleluia des Peuples*, la *Solution du Problème social par la nation assemblée*, jette de temps en temps des petits morceaux de papier du haut d'une tribune dans la Chambre des députés (1).

On sent bien là, si vous le voulez, comme un effort des représentants du sol pour faire entendre leur voix, mais tout cela reste sans écho : la situation est réfractaire à toute initiative, le milieu n'est favorable à rien.

Les gens sentent cela, résistent longtemps à l'ob-

(1) Citons encore M. Poisson, représentant de commerce et ancien chef de bataillon pendant la guerre ; chaque année il fait placarder des affiches vertes annonçant qu'il laissera vendre ses meubles plutôt que de payer un impôt que les conseillers municipaux détournent à leur profit en s'accordant des traitements au mépris de la loi. Il est certain que M. Poisson est dans la légalité et que les conseillers municipaux, en s'allouant des appointements qu'ils ont portés de 4,000 à 6,000 francs, sont des voleurs de deniers publics et devraient être poursuivis.

Toute l'Angleterre prit parti jadis pour Hampden lorsqu'il refusa les vingt schelling qu'on lui réclamait pour le *ship money*. Aujourd'hui, non seulement personne n'imite M. Poisson, mais personne ne prête attention à ce citoyen courageux. Poisson apparaît comme un excentrique, on a, au contraire, une certaine considération pour les conseillers municipaux parce qu'ils sont malins et exempts de scrupule en matière d'argent.

session qui les poursuit, comme ce malheureux Hillairand, qui frappa Bazaine à un moment où cet acte, qui aurait pu se comprendre immédiatement après la trahison, n'avait plus aucune signification. Celui-là était sous l'influence de ces visions qui parfois font les héros.

Il y a des choses intéressantes dans la lettre écrite par lui aux journaux français après l'attentat de Madrid.

Le jour où la capitulation de Metz nous parvint à Paris, je montais l'avenue des Champs-Élysées ayant en face de moi l'Arc de Triomphe. Les derniers rayons du soleil couchant de ce jour maudit éclairaient d'une triste et sinistre lumière le groupe de Rude qui fait face à l'avenue ; il me sembla que les yeux de nos héros se remplissaient de larmes. Je crus les sentir frémir d'horreur, je crus que Dieu venait de les animer en donnant une âme à la pierre.

Mon cœur se serra, je versai d'abondantes larmes sur les malheurs de ma patrie adorée, en songeant que cet infâme Bazaine trahissait.

Tout à coup, levant les yeux sur le ciel, je fixai mes regards sur une étoile qui brillait d'un éclat si vif et si puissant que mes yeux crurent apercevoir un immense diamant ; puis je vis comme du feu, puis du sang.

Je jurai de frapper l'infâme, quels que fussent le lieu et l'heure où Dieu le placerait sous mes coups.

C'est de cet instant que date mon serment. Depuis, une seule minute ne s'est pas écoulée sans que cette idée ait hanté mon cerveau, sans que ma conscience m'ait crié : « Tu as la France à venger ! Qu'attends-tu ? Et ton serment ? »

L'heure a sonné. . . . . .

. . . . . .

Supposez que l'homme qui a écrit cette lettre ait poignardé Bismarck en 1871, la conscience publique

serait unanime à blâmer son forfait (c'est entendu), mais il n'en aurait pas moins sa place à côté des Harmodius, des Charlotte Corday, des Karl Sand, dont la morale réprouve les actes, mais auxquels l'Humanité ne refusera jamais son admiration. Au lieu de cela, il se livre à une voie de fait parfaitement imbécile en allant frapper en 1887 un vieillard à moitié paralysé, qui, abandonné de tous, vivait à l'étranger dans le déshonneur et la pauvreté.

Le moment n'est plus à ces actes-là.

Les médecins ont déclaré qu'Hillairand avait un bras sensiblement plus court que l'autre, ce qui, paraît-il, est l'indice d'un tempérament déséquilibré, et tout a été fini.

Le réveil ne paraît pas prochain. Les êtres de droite conscience et de modestie supérieure qui forment les réserves de la France ne se mettent pas en mouvement tous les dix ans; ils attendent pour se connaître eux-mêmes.

Peut-être existe-t-il encore des âmes héroïques, des âmes d'or, dans le tréfonds de la France; mais elles ne sont pas mûres. C'est l'or *immeur* dont parle Glauber, le dernier Herméthiste (1).

Les mineurs trouvent souvent de cet or non mûr en Californie et en Australie; ils savent qu'on n'en peut rien faire : on le recouvre de terre et on le retrouvera à point dans un demi-siècle.

La Monarchie, essentiellement conservatrice et

(1) *Appendice à la 5e partie des Fourneaux philosophiques*, traduit par du Theil.

créatrice de trésors, avait laissé s'accumuler dans toutes les couches sociales des valeurs intellectuelles et morales, de l'or qui mûrissait lentement. La Révolution a trouvé tout cela, en remuant un peu le sol, et c'est ce qui explique qu'on ait pu suffire à une effroyable consommation d'hommes supérieurs dans tous les genres ; aujourd'hui, on ne trouve plus rien : de la houille, du poussier de charbon... des larves humaines comme celles que vous voyez à la Chambre.

II

Découragement pour l'action et sérénité d'âme chez quelques-uns. — La vieille hérésie. — Combien laide ! — La sorcellerie au XIX^e^ siècle. — Médecins, nécromants et sorciers. — La question du surnaturel. — Les âneries de Renan. — Impuissance totale et résignation douce des honnêtes gens. Ils ont l'air d'être étrangers dans leur pays. — Les *Cahiers* de 1889. — Les fins de civilisation se ressemblent toutes. — Sidoine Apollinaire. — Sous le joug du vainqueur. — Comment on parle à Empereur d'Allemagne. — Antoine, vétérinaire et champion des vaincus. — Ce que pensaient les décadents du V^e^ siècle. — Imposture et emphase. — *L'Ode triomphale*. — La débâcle financière. — Le Kahal. — Une pittoresque réunion d'actionnaires. — Le porteur de rente italienne. — Ce que dure une nation. — Le courant magnétique. — Le Zollwerein américain. — Au Canada.

Absolument désorientés au point du vue politique, hors d'état d'exercer une influence sur les destinées de leur pays, les chrétiens français, en revanche, ont repris possession de leur sérénité intellectuelle : au

point de vue des idées, ils entrent peu à peu dans la paix, dans cette céleste paix, qui, dit saint Paul, « est le premier de tous les biens. »

En dehors des âmes simples, à qui Dieu avait conservé une foi ingénue et profonde, et des esprits supérieurs qui pouvaient étudier les questions de près et réagir contre le courant général, la masse chrétienne traversa pendant la première moitié de ce siècle une phase d'anxiété douloureuse. Le cri d'angoisse d'une si déchirante éloquence que poussent des poètes comme Musset, ne fait que traduire cette lutte intérieure, ce doute qui envahissait les meilleurs.

Il est difficile, en effet, de se soustraire à l'influence du milieu dans lequel on vit, de ne pas subir les fausses idées de son temps, lorsque ces idées sont presque générales, qu'elles s'appuient sur une argumentation complète, qu'elles font partie de tout un système et que les événements semblent leur donner raison.

Prenez le raisonnement d'un homme demi-instruit, vers 1830 ou 1840, d'un lecteur du *Constitutionnel*, c'est un raisonnement qui se tient debout. « Les siècles passés étaient des siècles de barbarie ; des rois et des seigneurs très méchants pressuraient le peuple pour satisfaire leurs passions ; on persécutait de pauvres Juifs inoffensifs uniquement pour leur religion, on brûlait des sorciers et des sorcières sous l'absurde prétexte qu'ils exerçaient un pouvoir mystérieux ; maintenant qu'on ne prête plus attention à eux, les Juifs sont devenus de bons citoyens, comme les autres. Les sorciers étaient une invention des prêtres ; il n'y a jamais eu de faits d'ordre surnaturel. Le

peuple, après avoir beaucoup souffert autrefois, est maintenant parfaitement heureux ; quant à la France qui s'est à peu près complètement soustraite aux traditions chrétiennes et aux lois de l'Eglise, elle est la plus grande nation du monde. »

Ce raisonnement, s'il n'atteignait qu'indirectement les vérités fondamentales de la Religion, était de nature cependant à inquiéter les intelligences. « Quoi ! se disait-on, cette Eglise, qu'on nous enseigne être d'institution divine, a eu la direction des sociétés pendant tant de siècles et elle a inspiré de si injustes mesures. Ces rois, ces prélats illustres, ces moines ont poursuivi avec tant d'opiniâtreté ce Juif, qui, après tout, nous ressemble, quoi qu'il soit plus laid que nous et qu'il pue considérablement ; ils ont cru à des niaiseries comme la possession, le sortilège, l'envoûtement. »

Ceux qui restaient chrétiens par la grâce de Dieu ou par la force des leçons de famille plaidaient les circonstances atténuantes. « Il ne faut pas confondre les institutions avec les hommes ; il faut faire la part des préjugés, des époques arriérées. »

Tout cela était assez piteux.

Aujourd'hui le chrétien n'a qu'à tendre l'oreille, il entend de tous les côtés s'élever un cri de réprobation contre ce Juif que le libéral de 1830 portait dans son cœur.

— Ah ! les bandits ! les sales Iouddis ! les Youtres maudits ! s'écrient les négociants, ils ont ruiné et déshonoré un commerce, que jadis nous exercions honorablement.

— Ils nous empêchent de vivre ! exclament les pe-

tits boutiquiers sur le seuil de leurs magasins déserts ; ils nous étranglent avec leurs syndicats et leurs coalitions ! Qu'on nous en débarrasse à tout prix ! Qu'on les renvoie en Palestine et qu'on n'en entende plus parler !

— Les misérables ! vocifère un ouvrier, ils nous ont mis sur le pavé avec leur accaparement des Cuivres ; maintenant ils veulent faire fermer l'usine Cail pour plaire à Bismarck.

Et l'ouvrier, comme me le racontait le colonel de Bange, montre des boulons qu'il a mis de côté pour assommer, quand le moment sera venu, ceux qui veulent l'empêcher de manger.

On entend un coup de revolver ; c'est un désespéré qui, après avoir travaillé quarante ans de sa vie, avait mis toutes ses économies dans le Comptoir d'Escompte que Rothschild a fait sauter, et qui se tue en criant : « A bas les Juifs ! »

— Décidément, se dit le chrétien, nos pères n'étaient pas tout à fait imbéciles et, quand ils mettaient bon ordre aux méfaits des Juifs, ils avaient leurs raisons pour cela.

Le chrétien entre dans un hôpital et y assiste aux expériences les plus troublantes. On prend un malheureux, on le plonge dans le sommeil hypnotique, on lui suggère l'idée de saisir un couteau et de frapper quelqu'un, il saisit le couteau et s'élance pour frapper... On choisit une jeune fille maladive, on place un flacon d'une substance quelconque parfaitement scellé derrière son cou, elle ressent tout ce qu'elle éprouverait si elle avait réellement absorbé le contenu du flacon, elle éternue si c'est du poivre,

elle vomit si c'est de l'ipéca, elle s'endort si c'est de la morphine, elle est ivre, si c'est du cognac...

— Où suis-je, se dit le chrétien? Mais ce sont là des magiciens et des sorciers, voilà tous les phénomènes de la possession et de l'envoûtement décrits par les auteurs du Moyen Age. Que me chantait-on, que le surnaturel n'existait pas, ces gens-là passent leur vie à accomplir des actes qui sont absolument en dehors de l'ordre naturel.

Quant à la grandeur de la France qui semblait devoir si bien se passer de l'Église, le chrétien sait ce qu'elle est devenue. Il n'a qu'à se mettre à la fenêtre pour voir passer le fleuve de boue qui coule sans jamais s'arrêter, charriant l'histoire contemporaine comme un égout charrie des paquets d'ordure et des chiens crevés, traînant, dans ses eaux méphytiques, des escroqueries et des concessions de ministres, des pots-de-vin de députés, des ventes de décorations, des ignominies et des vols, des scandales et des trahisons...

La clarté se fait complète dans l'esprit de ce chrétien; il se rend compte du rôle joué par l'Église dans le passé; elle a été non seulement une suave conductrice d'âmes, mais une merveilleuse organisatrice de la vie sociale, une ménagère admirable, serait-on tenté de dire. Elle a protégé le Travail, l'Epargne de l'homme contre les convoitises du Juif; elle a empêché les êtres doués d'un pouvoir spécial de se livrer à leurs maléfices et d'enlever à l'homme sa propriété la plus indiscutable, son libre arbitre, son *moi*.

Il se produit pour l'Hérésie de 89 ce qui se produit

pour toutes les Hérésies. Quand l'Hérésie est jeune elle a toujours la beauté du Diable, — son père en effet ne peut lui refuser cela — et Manès, on le sait, était le plus beau des enfants des hommes. Dès qu'elle est vieille l'Hérésie devient horrible à regarder, une fétide odeur de mensonge s'exhale de sa bouche pourrie ; les oripeaux éclatants dont elle s'était affublée pour séduire les faibles se changent en guenilles ; sa face hideuse porte le stigmate de tous les vices qu'elle a encouragés.

C'est ainsi que nous apparaît l'Hérésie de 89. Elle n'est plus entourée comme jadis des brillants généraux, des orateurs éloquents, des penseurs enthousiastes qui lui faisaient cortège aux heures de la jeunesse ; elle est flanquée de deux acolytes à face patibulaire, le Thévenet de Jacques Meyer et le Constans de Puig y Puig ; elle est fagotée comme une marchande à la toilette d'Israël, elle exhale à plein nez le vin qu'elle a bu dans tous les pots ; un saucisson sort de sa poche et empoisonne le voisinage ; elle a trouvé moyen de faire 38 milliards de dettes et elle n'a plus le sou...

Comme la vieille femme de la Salpêtrière qui, centenaire, se souvenait encore de son ancien métier et passait son temps à la fenêtre à faire des appels du doigt et à lancer des *psitt ! psitt !* à ceux qui traversaient la cour, elle s'imagine qu'elle est encore belle et, mêlant la folie des grandeurs à la monomanie luxurieuse, elle croit, comme certains aliénés, qu'elle est le soleil et entonne des chants de victoire dans lesquels elle brave Dieu.

Pendant ce temps l'Empereur Guillaume adresse à

son armée de brèves allocutions dans lesquelles il parle de « l'épée tranchante de la Westphalie ». La sénile prostituée, qui a peur de l'épée tranchante, tremble de tous ses membres. Kauffmann tire sur un officier français à la frontière, on récompense le soldat qui a tiré et on jette un sac d'écus à la vieille qui dit : merci !

« Le chef-d'œuvre de l'Enfer, a dit le P. de Ravignan, est de se faire nier lui-même. » Ce fut la grande force du Démon de rester pendant quelques années sans manifestations apparentes.

Aujourd'hui les deux êtres malfaisants que l'Église tenait captifs au nom du salut social sont lâchés sur le pauvre monde et s'en donnent à cœur joie. Ils sont toujours les mêmes, ils ont simplement changé de costume. Deux incarnations de ces êtres peuvent même se retrouver face à face : le Juif d'hier en thouloupe sordide et à tire-bouchons graisseux, à côté du baron de Jéhovah membre de tous les cercles ; — le sorcier couvert d'une peau de mouton et dont le paysan ne regarde encore la cabane qu'avec crainte, à côté du nécromant en cravate blanche, membre de toutes les académies et décoré de tous les ordres.

En réalité il n'y a que le costume de modifié. Prenez les vieux livres de sorcellerie et vous y verrez la description de toutes les opérations auxquelles se livrent nos hypnotiseurs en vogue. Le sabbat ne se tient plus dans la lande, il a lieu dans des salles officielles ; mais on y reproduit toute la mise en scène, on y retrouve tout le personnel du sabbat :

des femmes auxquelles on persuade qu'elles sont changées en chattes et qui miaulent, d'autres auxquelles on suggère d'embrasser leur voisin, des convulsionnaires, des frénétiques, des insensibilisées, toutes les passes, toutes les incantations, tous les procédés des magiciens du Passé.

On frémit en songeant à ce que doivent éprouver les victimes après des expériences pareilles, aux confuses rumeurs, aux hallucinations bizarres, aux images incohérentes qui s'entrechoquent dans ces cerveaux.

Généralement, quand vous sortez de ces séances où l'on s'est servi d'un malheureux malade comme d'un joujou, où l'on a fait d'une personnalité humaine un instrument destiné à assouvir toutes les curiosités, l'interne vous montre la statue d'Esquirol qui le premier a fait ôter aux fous les chaînes qu'ils portaient jadis. « Voilà le Progrès ! » vous dit-il...

Généralement aussi vous ne manquez pas de lui taper vigoureusement sur le ventre en lui disant : « Farceur ! *Ne me la fais pas* à moi ? Est-ce que le malade d'autrefois, enchaîné matériellement, n'était pas plus libre que le malade d'aujourd'hui auquel vous vous amusez à transmettre toutes les idées saugrenues qui vous passent par la tête. On pouvait frapper jusqu'au sang l'esclave antique, mais on ne se serait jamais avisé de lui enlever la propriété de son cerveau et la direction de ses actes. »

Après avoir travaillé sur les malades, les hypnotiseurs voudraient travailler sur les enfants. Dans un rapport présenté en 1887 au congrès annuel de la Ligue française de l'enseignement, œuvre maçon-

nique fondée par le trop fameux Jean Macé, un M. Gerbaut émettait la proposition suivante :

N'y aurait-il pas lieu, là, d'appliquer dans une certaine mesure le système de la « suggestion », si heureusement exercé en ce moment par plusieurs médecins célèbres pour vaincre les natures les plus récalcitrantes, et d'établir des écoles spéciales pour les enfants vicieux ? La question est des plus intéressantes et se pose à nouveau, aujourd'hui que l'on reconnaît la défectuosité du système établi à Mettray. Nous demandons de faire figurer cette question à l'ordre du jour du prochain congrès. (Assentiment.)

Quant aux tribunaux, ils commencent à être complètement affolés. L'avocat hypnotise le jury en expliquant que son client a été hypnotisé par un tiers. Le *Figaro* du 28 novembre 1887 citait un saisissant exemple en ce genre.

Le jury de la Nièvre avait à juger, à sa dernière audience, un instituteur nommé Blin, accusé d'attentats à la pudeur sur des enfants de son école.

Les faits importent peu, et le respect que nous devons à nos lecteurs nous commande, d'ailleurs, de les passer sous silence.

Voici l'intérêt du procès :

Il y a trois mois, quand il comparut une première fois devant la cour d'assises, Blin prétendit qu'il avait agi malgré lui, poussé au mal par une volonté mystérieuse à laquelle il lui avait été impossible de résister.

La Cour, sur les conclusions du défenseur, Me Frédéric Girerd, ordonna un examen médical et renvoya l'affaire à la session de novembre.

Les médecins commis ont déclaré dans leur rapport que Blin était un hystérique, chez lequel la sensibilité hypnotique est, en effet, très développée, et qu'ils s'étaient livrés sur ce sujet intéressant aux plus curieuses expériences. Ils concluaient, néanmoins, à la responsabilité atténuée.

Me Frédéric Girerd, dans une plaidoirie fort habile, a développé ces conclusions médico-légales, en représentant son client, sinon comme l'agent irresponsable d'un tiers inconnu qui lui aurait commandé de commettre des actes contraires à la morale, du moins comme un névropathe chez lequel la volonté serait impuissante à vaincre une perversion native.

Les jurés, dont le cerveau n'avait pas besoin d'être troublé encore par la théorie dangereuse et problématique de la suggestion, ont été tellement frappés par le récit des expériences pratiquées sur Blin et par les citations tirées des livres consacrés à l'hypnotisme, qu'ils ont rendu en faveur de l'accusé un verdict d'acquittement.

La thèse est, d'ailleurs, logique: dès qu'il n'y a plus de libre arbitre, il n'y a plus de responsabilité. En tout cas c'est celui qui a suggestionné le crime, qui l'a fait commettre par un être irresponsable, qui doit être poursuivi. C'est la doctrine que soutenait M. J. Liégeois, professeur à la faculté de droit de Nancy, au congrès de l'hypnotisme tenu à Paris au mois d'août 1889.

C'est ainsi qu'on annonçait des poursuites contre un médecin qui, désireux d'épouser une riche héritière, voulait à tout prix se débarrasser de sa maîtresse et lui avait suggéré l'idée de se tuer en ayant soin de mettre à sa portée un revolver.

On voit quels horizons cette question ouvre à l'esprit. Voilà un moderne complet, un homme parfaitement convaincu que le Bien et le Mal ne sont que des mots, que le Vice et la Vertu sont des produits comme l'alcool ou le sucre. Le monde pour lui n'est que la matière en perpétuelle évolution où ce qui meurt est remplacé par ce qui naît. Supposez, si vous voulez, quelque darwiniste comme l'assassin Lebiez,

ayant réussi un premier crime et étant parvenu à occuper une haute situation dans la science. Croyez-vous que cet homme pouvant supprimer, par un acte seul de sa volonté, un être qui fait obstacle à ses ambitions ou à ses désirs, un être dont la mort lui donnerait une fortune, hésiterait seulement une minute ?

Il s'accomplit évidemment quelques crimes de ce genre. Il faut, en effet, avoir causé souvent avec des prêtres ou avec des chefs de la Sûreté pour soupçonner ce qu'il y a de crimes inconnus dans une ville comme Paris. Je me rappelle notamment ce que me racontait un curé de Paris, naturellement après la mort de sa pénitente et sans me donner d'autres détails. Il avait reçu un jour la visite d'une petite vieille toute ratatinée, toute ridée, une fée nabote; elle n'avait pas voulu se confesser à l'église, elle avait demandé à monter dans l'appartement du prêtre et là elle avait soulagé sa conscience. C'était une sage-femme; elle avait commencé très jeune et, dans toute sa carrière, elle avait commis 3,000 avortements. Toutes les nuits, toutes les nuits, elle voyait des têtes d'enfants voltiger autour de son lit...

En tous cas s'il plaisait à un médecin de faire disparaître une créature humaine qui le gênerait, soit en plaçant derrière son cou une fiole de poison, soit en lui suggérant l'idée de se jeter par la fenêtre, il serait bien difficile de prouver la culpabilité de l'assassin.

Nous en reviendrons tout simplement aux procès de sorcellerie ; on a bien eu tort, vous le constatez, de rire des savants vénérables qui ont écrit des *in-folio* entiers sur les moyens de chasser les mauvais Esprits ; on sera content quelque jour de retrouver ces volumes

trop vite oubliés et l'on sera d'accord pour trouver qu'il y avait de bonnes choses là-dedans.

Remarquez qu'il y a cent ans à peine que le Démon est affranchi de toute surveillance et déjà les suicides ont décuplé, les maisons de fous sont pleines, on ne parle que de la « grande névrose. » Tous les Jotums scandinaves, tous les Cabires de l'Afrique, tous les thaumaturges, tous les faiseurs de philtres, tous les trouble-cervelles de la Rome impériale ou d'Alexandrie sont déchaînés sur Paris.

Comme la conduite d'un Richelieu apparaît droite et simple devant ces aberrations! On lui mande qu'un nommé Urbain Grandier affole toutes les femmes de Loudun, que les Ursulines sont livrées à quatre démons : Leviathan, démon de l'orgueil, Balan démon de la paresse, Isacaron démon de la luxure et Behimat démon de la colère; il envoie Laubardemont pour mettre de l'ordre à Loudun. On brûle Urbain Grandier, et Loudun, depuis cette époque, est une des villes les plus tranquilles de France.

C'est le même principe d'humanité bien entendue qui inspirait en tout ce patriote. La campagne d'Italie échoue parce que Marillac a commis d'effroyables malversations; le Cardinal fait traduire Marillac devant une Cour de justice. « On ne fait pas de procès à un homme comme moi, s'écrie Marillac, pour quelques bottes de foin et quelques moellons ! » Richelieu trouve que le foin est nécessaire à la cavalerie et que les pierres de bonne qualité font des forteresses solides, et Marillac est décapité en Grève.

Cinq-Mars trahit la France en faveur de l'Espagne. Richelieu va trouver le roi dans les tranchées de Nar-

bonne, il lui montre le double du traité et on coupe la tête à Cinq-Mars.

Richelieu serait ministre aujourd'hui qu'il ne supporterait pas que les financiers français s'entendent avec Bleischroeder pour fournir à l'Italie les moyens de nous faire la guerre avec notre argent; il ferait arrêter les traîtres, les ferait juger par une commission militaire et fusiller à Vincennes. Le peuple tout entier soutiendrait ce courageux citoyen.

Il ne m'appartient pas d'indiquer ce qui, dans ces expériences d'hypnotisme, reste encore du domaine de la science et ce qui appartient aux prestiges infernaux. Je n'ai pas compétence pour traiter à fond de la mystique divine et de la mystique diabolique, et pour montrer la différence qui sépare les miracles de Dieu des prodiges que Satan, le parodiste de Dieu, *simia Dei*, a gardé le pouvoir d'accomplir.

Dans un livre remarquable : *le Miracle et ses contre-façons*, le P. de Bonniot a exposé au long ce sujet avec une science théologique qui me manque.

Je ne nie pas que des médecins très honnêtes n'aient étudié cette question de l'hypnotisme dans l'intérêt seul de la science. Velpeau, lui aussi, faisait de la contre-suggestion à sa façon. Il se plaisait lui-même à raconter à ses élèves, et c'est de l'un d'eux que je tiens ce récit, la manière dont il avait tiré une femme d'affaire. Le célèbre chirurgien passait rue Montmartre lorsqu'il aperçut une femme du peuple déjà dans un état de grossesse avancée, en contemplation et comme fascinée devant une magnifique tête de veau bien parée, garnie de persil, exposée à la devan-

ture d'un boucher. Velpeau s'approche et donne à la femme un effroyable soufflet...

Celle-ci se retourne et accable Velpeau d'injures. La foule s'amasse : « Misérable ! frapper une femme ! » Velpeau montre ses poings qui avaient manié le marteau de maréchal-ferrant... La foule se recule un peu... « Je suis Velpeau, cette dame aurait accouché d'un phénomène... je l'ai sauvée en bouleversant le cours de ses idées. . Tenez, madame, ajouta-t-il, voilà mon adresse. Faites-moi prévenir quand le moment sera venu, je me charge de vous accoucher moi-même. Pour les autres c'est 3,000 francs, mais pour vous ce ne sera rien. »

Ce que je note, en observateur des manifestations intellectuelles de mon temps, c'est l'imbécillité de ces gens qui prêchent le matérialisme et qui nous transportent sans cesse en plein surnaturel.

« Personne ne croit plus au surnaturel, » dit Renan dans sa brochure : *la Chaire d'hébreu au Collège de France*. « Jamais il n'a été prouvé que les propriétés d'un corps soient susceptibles de suppression temporaire, jamais il n'a été prouvé qu'une intervention surnaturelle pût rendre le feu sans chaleur... C'est pour cela que les magnétiseurs ont toujours récusé le jugement de l'Académie des sciences. »

Vous voyez le côté « vieille bête » de cet homme qui raisonne comme M. Cardinal, qui pense comme Homais et qui parle comme Tupinier. Les magnétiseurs ont si peu récusé le jugement de l'Académie des sciences que le Dr Charcot qui a magnétisé, plongé dans le sommeil magnétique des milliers de sujets dans sa vie a sollicité les suffrages de l'Académie des

sciences, qu'il les a obtenus et qu'il est le collègue de Renan à l'Institut.

Qu'est-ce que ce Prud'homme entend par les lois de la Nature? Veut-il parler des lois de la pesanteur? Nous avons tous vu des tables se détacher du sol et s'élancer en l'air.

J'ai assisté à une expérience de ce genre, comme par hasard, car les confesseurs recommandent d'éviter ces sortes de séances. Un de mes amis avait perdu un enfant qu'il adorait, et il trouvait une consolation à s'entretenir avec lui à l'aide de manœuvres spirites. C'était une concierge qui opérait dans une pièce que je connaissais parfaitement, où nulle supercherie n'était possible, avec un guéridon sur lequel j'avais pris le café dix fois. — Au bout d'un quart d'heure de pression des mains, le guéridon montait jusqu'au plafond...

— Ce n'est pas surnaturel cela, vous disent les savants, c'est extra-naturel.

— Qu'est-ce que vous entendez par ces mots-là? Vous n'admettez pas que l'âme, purifiée par la prière, puisse se détacher en quelque sorte de son corps, se mettre en communication avec l'Être infiniment bon qui a créé le monde, obtenir ce qu'elle implore dans toute la ferveur de son désir?

— Ce sont des mystiques qui croient cela. Nous n'en sommes pas.

— Bien! voilà un hypnotiseur séparé de son sujet par une pièce vide et qui communique avec lui, qui lui suggère d'accomplir tel mouvement, de faire tel geste, de chanter telle chanson, qui le force à rire ou à pleurer à volonté. L'expérience, je le reconnais, se

fait sans fraude ; mais vous avouerez bien que cela est absolument en dehors des lois naturelles, qu'il y a une atmosphère spéciale pour transmettre cet ordre ou cette pensée d'un être à l'autre.

— C'est la science...

— La science de quoi? puisque la façon dont s'opère cette transmission échappe à votre entendement, puisque vous ne pouvez donner aucune explication de ce que vous faites.

La vérité est que nous sommes enveloppés de mystère, que nous vivons dans le mystère, que nous sommes nous-mêmes un mystère, un miracle de tous les instants, une énigme incompréhensible pour celui qui n'accepte pas les enseignements de l'Église.

La vérité, comme le dit Carlyle, « c'est que c'est une pauvre science, que celle qui voudrait nous cacher la grande, profonde, sacrée infinitude de la nescience, où nous ne pouvons pénétrer, sur laquelle toute science flotte comme une pure pellicule superficielle. »

Les matérialistes, qui ont fait grand bruit de toutes ces expériences, ont donc obtenu un résultat diamétralement opposé à celui qu'ils espéraient. Ils se proposaient de détruire la croyance aux miracles. C'est ce que, dans un interview, un magnétiseur avouait à un de nos confrères républicains, qui s'est gardé naturellement de faire figurer cette partie de la conversation dans son récit. « J'ai été chassé d'Italie, d'Espagne et de tous les pays, à peu près parce que mes séances perturbaient profondément la raison publique et que j'affolais les populations ; il n'y a que chez vous que l'on ne puisse pas interdire mes exer-

cices. Vos libres penseurs m'encouragent, au contraire, parce que je « dévisse le miracle » et que je montre ce que c'est que Lourdes. »

Ces saltimbanques ont réussi à faire dévorer une femme par des lions dans une baraque de foire « avec l'approbation de M. le préfet et la permission de M. le maire »; ils ont pu augmenter encore le nombre des aliénés; mais ils n'ont rien « dévissé » du tout. Bien loin de là, en attirant l'attention sur ces problèmes mystérieux que l'homme est incapable de résoudre, ils ont décidé bien des intelligences vacillantes encore à chercher dans l'Église le repos de l'esprit et la paix du cœur.

Les chrétiens sont donc dans un état d'âme relativement heureux. Leur foi, qui est sincère, n'a pu cependant leur donner un tempérament qu'ils n'ont pas, en faire des citoyens toujours prêts à défendre leurs droits, résolus à se faire tuer plutôt que de se laisser opprimer par les Juifs et les Francs-Maçons. Les meilleurs sont des hommes d'œuvre et non des hommes d'action; ils n'ont aidé en rien les malheureux qui avaient perdu leur situation en obéissant à leur conscience au moment des décrets; ils ne prêtent qu'un très faible concours à ceux qui défendent leur Patrie contre l'invasion sémitique; ils se dérobent toutes les fois qu'on leur parle d'une organisation quelconque qui nous permettrait de frapper ceux qui nous frappent; en revanche, ils ont toujours la bourse ouverte pour les quêtes, pour les écoles libres, pour les *œuvres*, en un mot.

J'ai essayé déjà, dans la *Fin d'un monde*, d'ana-

lyser cet état d'âme où la foi très réelle se mêle à un grand désir de ne point se mettre en avant. Je ne veux point insister longuement sur ce sujet. Cette psychologie du catholique actuel, en effet, est très difficile à faire et d'une nature particulièrement délicate.

Ce qui frappe chez tous ces hommes, c'est qu'ils n'ont pas l'air d'être chez eux; ils n'ont ni le ton, ni l'allure de gens qui seraient sur leur sol, sur la terre de leurs pères; ils semblent croire qu'ils sont tombés dans un pays barbare, qu'ils y pratiquent un culte nouveau, et que les avanies qu'on leur fait subir leur vaudront les bénédictions de Dieu s'ils les supportent patiemment.

Les Antisémites, même lorsqu'ils sont absolument étrangers à toute foi religieuse, ont une autre notion de leur dignité de citoyens.

Prenez quelques infamies de la *Lanterne* juive, par exemple le crachement sur un vieux prêtre mort à l'autel, les regrets qu'on n'ait pas fusillé assez de curés en 1871, l'histoire de la statue de la Vierge placée dans un urinoir, avec accompagnement de réflexions ignobles.

Interrogez des Antisémites qui ne vont jamais à l'église, ils vous diront : « C'est abject! De quel droit ce sale Mayer, de Cologne, vient-il insulter la croyance de milliers de Français? Nous en avons assez, de ces goujats qui arrivent d'Allemagne pour voler les uns et injurier les autres. Est-ce qu'on ne va pas bientôt les mettre dehors à coups de fusil? »

Montrez cela à des membres des Cercles catholiques ou des Sociétés de Saint-Vincent de Paul, ils

feront un geste que j'ai vu faire souvent à des catholiques, un geste qui, à l'œil expérimenté, révèle presque le parti auquel appartient celui qui le fait; ils mettront leurs deux mains devant leurs yeux et s'écrieront : « Ah! mon Dieu! il faut une réparation. Demain, nous ferons dire une messe et nous y assisterons tous. »

Le blasphème a remué ce croyant au plus profond de lui-même, mais il n'a pas senti, comme Français, l'insulte que lui faisait le Juif allemand en venant l'outrager chez lui; le cœur du chrétien a pu être meurtri, la joue de l'homme n'a pas rougi sous le soufflet.

Notez bien qu'il y a, dans la Société de Saint-Vincent de Paul, des hommes admirables, des hommes qui vont soigner les vieillards infirmes dans leurs mansardes, les débarbouiller, faire leur ménage. Ce qui leur manque, c'est d'avoir la fierté de leur race, la volonté ferme de ne pas se laisser opprimer et déshonorer dans une patrie qui est la leur, et de riposter directement aux Juifs assez grossiers pour se conduire ainsi dans le pays qui leur donne l'hospitalité.

Quelle preuve plus manifeste de cette crainte de se mesurer avec la réalité, que ces Assemblées provinciales qui se sont tenues dans toute la France, l'an dernier, pour y élaborer les *Cahiers de 1889!*

Un fait résume cette période de cent ans : le triomphe du Juif, la transformation absolue de toutes les conditions de la vie économique et sociale sous l'influence du Juif, la substitution du régime juif au régime chrétien.

Les Juifs et les Républicains judaïsants trouvent

naturellement cette métamorphose très heureuse ; mais ils ne contestent pas le fait, et il est impossible à un penseur, à quelque opinion qu'il appartienne, de nier cette évidence.

Jamais la question juive n'a été traitée dans une seule de ces Assemblées. M. de Nicolay seul a courageusement touché ce point dans une des dernières séances, à Paris; et encore, on s'est arrangé pour que rien ne fût voté à ce sujet.

Vous voyez d'ici l'inanité de cet énorme tas de paperasses, qu'on vient de réunir en volume? Vouloir juger le mouvement social de ce siècle sans parler du Juif, c'est absolument comme si on voulait écrire l'histoire du premier Empire sans prononcer le nom de Napoléon Ier.

Dire ceci n'est faire acte d'hostilité envers personne. Quelques imbéciles ont prétendu que j'avais été malveillant pour le comte de Mun dans mon dernier livre. L'illustre orateur catholique ne l'a pas cru une minute, et, avec son habituelle générosité, il m'a défendu quand on m'a attaqué devant lui, comme je le défends quand on l'attaque devant moi. Il sait, mieux que quiconque, la profonde estime que j'éprouve pour son caractère, l'admiration que m'inspire son merveilleux talent, le souvenir toujours vivant que j'ai conservé de mes relations avec lui. En parlant de lui, j'ai fait simplement mon devoir d'historien : je traduis avec sincérité ce que je vois, je juge les hommes tels qu'ils m'apparaissent, avec leurs qualités et leurs faiblesses.

Les hommes au pouvoir, quand ils sont un peu

malins, quand ils n'abordent pas les gens à rebrousse-poil, quand ils demandent, non des renonciations à la foi religieuse, mais des concessions sur des questions d'honneur mondain ou de dignité, désarment aisément ces natures molles et inclinées aux accommodements, en les prenant par leurs sentiments les plus respectables. Un député républicain de la région de l'Est, à la suite d'une escroquerie financière, avait été condamné à trois mois de prison, remplacés plus tard, grâce aux protections, par une forte amende, accompagnée des considérants les plus flétrissants. Personne ne voulait le voir dans le pays. Le premier qui se montra en public avec lui était un homme estimé de tous, millionnaire, catholique zélé, membre du conseil de fabrique de sa paroisse, toujours le premier au banc d'œuvre. On lui fit quelques observations.

— Que voulez-vous? répondit-il, mon fils était ingénieur des Ponts et Chaussées, dans le Midi, et je le voyais une fois par an. X... vient de le faire venir à trois lieues de chez moi. Mon second fils était en garnison à Lyon; il a eu de l'avancement et on l'a placé dans un régiment qui tient garnison dans mon département. Je suis vieux, c'est une joie que d'avoir mes enfants à ma table...

Ce sont des *conquis*, et l'on retrouve en eux la situation d'esprit de ces Gallo-Romains qui déjà avaient sur la poitrine le talon du Barbare et qui, entre deux invasions, savouraient, avec une sorte de mélancolie douce, le bien-être d'une civilisation expirante.

Ce n'étaient plus les compagnons de Néron et les convives des soupers de Pétrone, les voluptueux

et les orgiaques de la Rome des Césars; c'étaient de braves gens, déjà convertis pour la plupart, moralisés en tout cas par l'influence du christianisme, attendris par les événements terribles auxquels ils avaient assisté. Avec la sensibilité d'êtres très affinés, ils subissaient l'impression de ce crépuscule, qui est si triste pour ceux qui ne sont pas sûrs de voir l'aurore le lendemain.

Sous ce rapport, des hommes comme Sidoine-Apollinaire sont intéressants à regarder. Il quitte son Auvergne pour aller à Rome, on le nomme préfet, et son cœur se serre en voyant ce qu'est devenue la Ville-Reine. Les Goths et les Vandales ont déjà passé par là; le Palatin et ses portiques de marbre sont en ruines; Genseric a emporté à Carthage le toit de bronze doré qui recouvrait le palais. Les temples, rangés en cercle autour du Forum, sont à moitié écroulés; les colonnes d'airain, les arcs triomphaux sont par terre, et, dans la poussière, le pied heurte un peuple de statues, les héros et les grands hommes de la République.

Sidoine n'en fait pas moins le panégyrique de Ricimer, chef des Suèves, et je vois que tous les biographes et tous les auteurs de dictionnaires lui ont reproché amèrement cette faiblesse. Ils n'étaient pas à Rome en ce moment-là, les biographes. Qui aurait dit, en 1869, que des Lorrains, qui ont probablement le cœur aussi français que nous, parleraient sur ce ton à l'Empereur d'Allemagne lors de sa dernière visite à Metz?

A Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne,
A Sa Majesté l'Impératrice,

Majestés,

Vous êtes venues apporter au peuple d'Alsace-Lorraine l'honneur de votre présence. Vous arrivez aujourd'hui de Strasbourg; vous trouverez les rues et les monuments de Metz en fête pour vous recevoir. Que le soleil vous soit brillant! Que ce jour laisse dans vos cœurs le souvenir du bien que vous nous aurez fait!

Sire,

Vous terminez par votre visite dans ce nouveau pays de l'Empire le cercle des voyages que vous avez accomplis pour le bien de la paix.

Cette paix, si incertaine toujours, toujours tant désirée, vous l'avez maintenue solide dans les quatorze mois de votre règne. Les ardeurs que quelques esprits avaient redoutées de votre jeunesse n'inquiètent plus personne. L'Allemagne a confiance dans la sagesse de votre gouvernement. Vous voulez être, pour l'Europe, un Empereur pacifique. Descendez jusqu'à nous. Soyez pacifique à notre Alsace-Lorraine.

Votre illustre père, qui a laissé de si beaux exemples de courage et de patience, dont les idées sages promettaient tant pour son pays et son siècle, a cédé à ce qu'on est convenu d'appeler la raison d'État. Il a fermé notre frontière du côté de notre ancienne patrie! Quelle faute avons-nous commise pour souffrir ainsi dans nos affections les plus sacrées, dans nos intérêts les plus importants? Dans votre vieille Allemagne, y a-t-il un peuple plus calme, plus soumis aux lois que nous? Votre police a-t-elle trouvé des socialistes parmi nous?

Sans doute les Parisiens qui prennent des chopes dans des brasseries, en lutinant des gaupes déguisées en Alsaciennes, ne parleraient pas sur ce ton-là. Quant aux habitués des cafés-concerts, ils bravent l'Empereur, le Statthalter, Waldersée et tous les généraux;

et quand un refrain patriotique les a mis en train, ils n'hésitent pas à affirmer leurs sentiments en redoublant la consommation... La chose n'est pas si commode pour ceux qui sont là-bas et qui voudraient bien vaquer à leurs affaires sans être astreints à la formalité du passeport.

Tout ce qu'on nous raconte, en effet, est de la pure mystification, et le bon sens public a fait justice de la légende de cet Antoine qui fut si prestement éconduit par les électeurs de Neuilly (1) et qui voulait

---

(1) Lire à ce sujet, comme exemple de charlatanisme et de puffisme, la lettre incroyable écrite à cet Antoine par Anatole de la Forge.

Vous voyez la situation d'ici : un vétérinaire vaniteux qui est enchanté de jouer un rôle, mais qui ne refuse pas ses services quand on le charge, en qualité de vétérinaire-expert, d'assister le directeur des haras d'Alsace-Lorraine, et de s'assurer que les étalons que le gouvernement veut acheter sont en état de remplir leur devoir. Le champion des vaincus contre les vainqueurs constate que les chevaux n'ont ni le farcin ni la morve; il vérifie leur âge et leurs dents, et il touche une petite somme à chaque vacation. Ce n'est pas héroïque, mais cela n'a rien de bien criminel. Regardez maintenant ce que devient la figure de cet Antoine sous la plume d'Anatole de la Forge :

« La France entière a appris avec stupéfaction que, dans le vote de dimanche dernier, la majorité des électeurs de Neuilly vous avait mis en échec devant M. Laur, candidat boulangiste. Il a obtenu neuf mille voix et vous six mille!

» C'est une honte que Paris, « *la Ville-Lumière* », ne voudra pas infliger définitivement au patriotisme national.

» Non, cela, n'est pas possible. — Non, cela ne sera pas.

» Si un tel fait se produisait, nos grands morts, Küss, Valentin et Victor Hugo, tressailleraient d'indignation au fond de leurs tombeaux. Je cite ces trois illustres patriotes, parce que tous trois vous aimaient fraternellement ; mais que dire de la cruelle surprise des survivants de notre glorieuse sacrifiée l'Alsace-Lorraine!

nous faire croire qu'il s'était dressé devant l'Empepereur tout-puissant comme le spectre même de l'Alsace enchaînée. Le malheureux Blech, qu'on a jeté pendant trois ans dans une forteresse, les vrais patriotes qui mangent du pain noir à Magdebourg, les pauvres diables qu'on condamne à trois mois de prison pour avoir seulement fredonné la *Marseillaise*, seraient bien étonnés si on leur disait qu'Antoine a été la protestation incarnée. Si Antoine a été si paternellement traité par les Allemands, c'est qu'il ne les gênait pas.

C'est un peu le cas de cet Erkmann, le collabora-

» Est-ce que les électeurs de Neuilly voudront lui faire cette injure ? Nous nous refusons encore à le croire.

» Ce serait voter pour M. de Bismarck contre Metz et Strasbourg.

» Si, par impossible, cela devait advenir, mon cher Antoine, tenez pour certain que cent circonscriptions électorales vous seraient offertes et que, d'une extrémité à l'autre de la France, non seulement tous les républicains, mais tous les patriotes, s'effaceraient avec respect devant votre nom populaire : il est synonyme de courage, d'honneur et de dévouement. »

Vous entendez ? cent circonscriptions ! Pas une de moins, prêtes à en venir aux mains pour avoir l'honneur d'être représentées par ce vétérinaire. Remarquez que cet homme, qui se constitue le porte-parole de cent circonscriptions, a été honteusement hué lui-même lorsqu'il s'est présenté à Montmartre contre Joffrin. Je voudrais voir ce de la Forge et lui demander à lui-même : « Comment, vous n'avez pas honte, à votre âge, de vous livrer à de pareilles acrobaties ? A côté de vous, Sapecks, qui a mal fini, était un homme sérieux. »

Se rappeler aussi les républicains de Dunkerque allant attacher un crêpe à la statue de Jean Bart, parce qu'un méchant opportuniste a été repoussé avec dégoût par les électeurs. N'est-ce pas étrange, le besoin qu'éprouvent ces gens-là de toujours mêler les grands mots, les grandes idées, les grands hommes à leurs malpropretés ?

teur de Chatrian, que les reporters nous peignaient obsédé par l'idée fixe que sa chère Alsace avait cessé d'être française et mourant lentement de sa patriotique douleur. Pour le consoler, on lui ouvrit les portes de la Comédie française, où il nous montra pour la première fois un rabbin dans toute sa gloire. Tous les journalistes, en vous déclarant dans l'intimité que *l'Ami Fritz* était la plus grande ineptie qu'ils eussent entendue, en parlèrent comme on n'a jamais parlé du *Cid*, du *Misanthrope* ou de *Ruy Blas*.

Quelque temps après, cet Erkmann se brouillait avec son collaborateur et l'on découvrait que ce patriote au cœur ulcéré vivait au milieu des Prussiens, et qu'il ne retirait la pipe de porcelaine de sa bouche que pour se livrer à quelque raillerie contre la France.

La Presse juive aura-t-elle assez berné depuis vingt ans cette France si facile à dindonner aujourd'hui, et qui jadis eut cependant quelque finesse! Dire qu'il faut se garder encore d'écrire tout ce qu'on sait sous peine d'être accusé d'exagération et de parti pris!

La vérité est que c'est une dure chose d'être vaincu, et que notre devoir d'écrivain est de dire cela à ceux qui parlent si légèrement de la guerre.

•

Pour en revenir à Sidoine-Apollinaire, il s'ennuie à Rome et il n'a qu'un désir : celui de venir finir ses jours en Auvergne, en son paisible Avitacum, entre son lac et son bois de pins, au bruit des cascades de son jardin.

En s'en revenant il assiste à Lyon au mariage d'un prince franc nommé Sigismer avec la fille du roi des

Burgondes, et il a comme un redoublement d'effroi en voyant ces guerriers aux cheveux roux, à la stature gigantesque, les jambes et les bras nus, promenant par les rues leur sayon vert garni de franges rouges, ne quittant jamais la haute lance armée de crocs, et la petite hache à pic, à double tranchant, et faisant sonner sur le pavé le sabre attaché à leur ceinturon.

Une fois dans son Avitacum, Sidoine pousse un soupir de satisfaction et se dit : « Je suis tranquille .»

Le lieu était charmant en effet. Le lac d'Avitacum, c'est le lac d'Aydat que Paul Bourget, dans une brillante description du *Disciple*, nous montre au retour du printemps. « Le lac, débarrassé de son gel, se prit à frissonner sous le vent qui balaya aussi les nuages, et l'azur apparut, cet azur du ciel des hauteurs, plus clair, semble-t-il, plus profond que dans la plaine, et en quelques jours la couleur uniforme du paysage se nuança de teintes tendres et jeunes. Sur les ramures, jusque-là toutes nues, les frêles bourgeons pointèrent. Les chatons verdâtres des noisetiers alternèrent avec les chatons jaunâtres des saules. »

C'est là que Greslou promène ses imaginations de décadent et, au point de vue littéraire, le décadentisme de Greslou et de Bourget ressemble au décadentisme de Sidoine-Apollinaire.

Il y a vraiment là de jolis rapprochements qui viennent involontairement à l'esprit. C'est la facture, le mécanisme (c'est le mot qu'on emploie déjà : *mechanemata*) qu'on admire alors par-dessus tout, et ces dons qu'il découvre dans un lettré nommé Paulus remplissent Sidoine Apollinaire d'enthousiasme.

Deus bone, quæ ille propositionibus ænigmata, sen-

tenciis schemata, versibus commata, digitis mechanemata facit!

« Bon Dieu ! comme il met des énigmes dans sès propositions, des thèses dans ses pensées, des frisures à ses vers! quelle habileté de mécanisme il a dans les doigts ! »

Alors comme aujourd'hui on a d'ailleurs l'épithète facile. Le « sympathique confrère » n'est pas encore inventé, mais « l'éminent, l'illustre, l'incomparable » tombent dru comme grêle. « Quand Mamert Claudius parle, s'écrie Sidoine Apollinaire, — il pense comme Pythagore, il divise comme Socrate, il explique comme Platon, il enveloppe comme Aristote, il flatte comme Eschine, il se passionne comme Démosthène, il est fleuri comme Hortensius, il s'enflamme comme Cethégus, il presse comme Curion, il temporise comme Fabius, il feint comme Crassus. »

Notre homme continue ainsi pendant très longtemps. On croirait lire un article de Delpit, un *Bloc-notes* ou des *Journées parisiennes* de certains journaux de boulevard à propos d'auteurs de vingt-cinquième ordre.

Alors, comme de nos jours, l'hyperbole touche au délire dans l'ordre politique. C'est comme aujourd'hui la glorification de la Défaite, le chant d'apothéose entonné sur des ruines par des mourants. C'est un signe dans l'évolution des peuples ; il en est d'eux comme des individus: quand l'enflure les gagne ils sont finis.

Un pauvre diable d'Empereur, nommé Majorien, qui fut presque aussi éphémère qu'un de nos présidents de République, et que Ricimer fit disparaître quand il eut cessé de plaire, reçoit des louanges qu'on n'au-

rait pas données jadis à tous les Scipion réunis.

« Revois en esprit, ô République, les triomphes passés! L'Empire est aux mains d'un consul qui porte la cuirasse aussi bien que la pourpre ; sur son front brille un diadème décoré non par le faste mais par la loi; après la palme, la palmée vient récompenser ses travaux ; sur ses faisceaux s'accumulent tous les honneurs de l'Empire et l'Empereur se grandit par le titre de consul. Aussi le ciel, la terre, les villes, la mer sont-ils ébranlés par les applaudissements de l'Europe... »

C'est la littérature d'Exposition universelle. Tous les peuples frappés d'admiration se présentent avec des présents.

« A peine Rome a-t-elle pris place sur son trône qu'on voit accourir toute la terre. Chaque province vient lui présenter ses produits : l'Indien apporte l'ivoire, le Chaldéen ses parfums, l'Assyrien ses pierres précieuses, le Sère ses toisons, le Sabéen l'encens, l'Athénien le miel, le Lacédémonien de l'huile, le Phénicien des dattes, l'Arcadien des chevaux, l'Epire des cavales, le Gaulois ses troupeaux, le Chalybe des armes, le Lybien du blé, le Campanien du vin, le Lydien de l'or... »

Vous apercevez le Majorien, sous la forme d'un Carnot, écoutant toutes ces périodes redondantes qui tombent dans le vide au milieu de l'anxiété générale, dans cette Rome déchue qui, ainsi que Paris, appartient déjà aux Allemands, où les Allemands sont les maîtres partout.

C'est le *Triomphe de la République* de la place du Château-d'Eau.

— Pourquoi représenter la République triomphante sur un char traîné par deux lions terribles, puisque vous savez qu'elle a été malheureusement vaincue en 1871?

— Pourquoi ? vous répondrait Dalou, parce que je suis un faux artiste, un artiste de la décadence, un pompier de l'École qui a passé par mégarde à la Commune et qui reste classique et poncif en simulant la passion révolutionnaire.

C'est l'*Ode triomphale* de Mlle Holmès, quoique, cette fois, il y ait quelque chose d'attendrissant dans les efforts prodigieux que fait cette grenouillette pour atteindre aux proportions de Beethoven ; elle se gonfle tant qu'elle peut, les veines bleuissent, les muscles saillissent; — tout cela pour arriver à laisser échapper un vilain bruit devant tous les messieurs qui étaient là.

Elle n'y allait pourtant pas de main morte, l'aimable protégée de M. Rouvier ; en regardant l'ancien commis de Zafiropulo et Zarafi, l'ancien promeneur de la cour des Fontaines, elle avait conçu une haute idée de l'espèce humaine et elle avait pensé qu'un tel homme ne pouvait être qu'un Dieu.

Nous avons arraché de leur ciel illusoire
Les faux dieux à l'homme pareils ;
Et la vie a jailli de l'immensité noire
En myriades de soleils !
Homme, debout ! Bientôt l'Aurore va paraître
Du jour sans fin et sans milieu ;
Marche ! et perçois en toi l'Esprit, le Verbe et l'Être,
Homme qui, par nous, seras dieu !

— Vraiment, mademoiselle, Rouvier sera dieu ! Et Thévenet sera-t-il dieu aussi ?

— Thévenet aussi...

— Et cela ne nous coûte que 300,000 francs?

— Pas un sou de plus.

— C'est absolument donné.

A côté de l'imposture et de l'emphase grotesque qui constituent le fond de toutes les manifestations publiques aux époques de décadence, vous trouvez le même besoin d'analyser, avec une sincérité réelle, avec une espèce d'angoisse qui n'est pas feinte, tout ce qui touche à l'essence même de l'être.

Il est vraiment curieux, encore une fois, de constater combien, dans cet ordre d'idées, les façons de penser, d'éprouver, d'être touchés par le spectacle du monde visible, se ressemblent lorsque les états de civilisation se correspondent. Chez Sidoine, comme chez les psychologues d'aujourd'hui, c'est la même attention à enregistrer les sensations les plus ténues, le même nervosisme, écrirait-on volontiers, la même prédisposition maladive à être remué dans le plus profond de son organisme par des choses infiniment petites.

Sidoine-Apollinaire ne voit pas la nature comme Virgile, il la voit comme nous; il l'associe intimement à sa vie, il en jouit avec un véritable sensualisme de raffiné ; il regarde son lac et, en levant son verre, il observe l'effet que produit sur le cristal la buée de l'eau qui vient toute glacée de la source.

La description de la villa a, d'ailleurs, une allure tout à fait moderniste et le lac de Sidoine-Apollinaire pourrait lutter avec celui de Bourget.

A droite, le lac va en serpentant ; les bords en sont escarpés et couverts de bois. A gauche, le rivage est uni, découvert et tapissé de gazon. Vers le sud-ouest, l'eau est de couleur verte par l'effet du feuillage qui le surplombe et le couvre, comme l'eau couvre les galets. Du côté de l'est, une autre ceinture de forêts continue la même couleur. Au nord, les eaux conservent leur aspect naturel. Vers l'ouest croissent toute espèce d'arbrisseaux et de plantes sauvages fréquemment courbés par le passage des barques ; à l'alentour, s'entrelacent les touffes luisantes des joncs ; à la surface flottent les larges feuilles de nénuphars et se penchent sur l'eau douce les feuilles glauques du saule amer.

Tout cela n'empêcha pas ce décadent d'être homme de bien ; il devint évêque, fut mis en prison par Euric, roi des Visigoths, et fit encore des vers à cet Euric. Que voulez-vous ? C'était l'époque. Si Coppée était jeté dans un noir cachot par un chef de Barbares et qu'il fallût faire un sonnet pour rentrer dans sa maison de la rue Oudinot, il ferait peut-être le sonnet...

Le châtiment des conservateurs qui, franchement, jouissent un peu trop mollement de la vie, sera la débâcle financière. Par peur du socialiste, ils se sont mis avec le Juif, et ils s'apercevront, lors du grand krach, que le Juif a opéré plus radicalement que n'auraient pu le faire des milliers d'énergumènes déchaînés sur la France.

Alors, comme au jour du Jugement, le *quidquid latet apparebit*, et l'on verra à la fois ce qu'il y a dans l'armoire du paysan et dans le coffre-fort des banques.

Le paysan, peinant, économisant toute sa vie pour acheter un lopin de terre, est un type suranné et qui

appartient déjà à un temps lointain ; il s'est lassé de s'épuiser en efforts pour faire porter des épis à cette terre qui ne livre rien à l'homme qu'au prix d'un labeur acharné. La Juiverie s'est livrée à l'opération géminée qui lui est habituelle. Lévy, agiotant sur le blé, a mis le paysan hors d'état de vivre de son travail, et le paysan s'est alors rejeté sur Jacob qui l'attendait au débouché et qui lui présentait des obligations et des actions de sociétés financières (1).

N'est-ce pas insensé, en effet, de se lever à cinq heures du matin, de se pencher sur le sillon, de s'exposer à toutes les intempéries pour arriver, dans les bonnes années, à faire produire à son bien 2 0/0, tandis que le citadin qui touche 3, 4 ou 5 0/0 avec

---

(1) Les statistiques officielles démontrent que la propriété foncière, presque immuable jadis, tend à se mobiliser. Le chiffre des ventes augmente d'année en année dans des proportions considérables.

En 1880, le nombre des ventes de terres a été de 1,037,100, et la surface des terrains vendus a atteint 1,876,837 hectares.

En 1881, nombre de ventes, 1,063,454 ; nombre d'hectares vendus, 1,852,382.

En 1882, 1 million 57, 634 ventes et 1 million 879,303 hectares vendus.

En 1883 et 1884, 1 million 73,000 ventes chaque année, ayant porté, chaque année également, sur 1 million 900,000 hectares en nombres ronds.

En 1885 et 1886, nouvel accroissement du chiffre des ventes, sous le rapport de la quantité numérique comme sous le rapport des surfaces vendues.

Enfin, pour 1887, la statistique officielle relève 1 million 124,232 ventes, lesquelles ont compris 2 millions 170,675 hectares.

Ainsi, dans le court espace de huit années, 8 millions 658.546 ventes ont eu lieu pour un nombre d'hectares ayant dépassé 15 millions 716,000 — soit plus du tiers de la superficie cultivable de la France.

des papiers n'a pas la peine de travailler, va voir les fontaines lumineuses et vit dans une fête perpétuelle comme pendant l'Exposition ?

Ce que le paysan a acheté, dans ce genre, de valeurs fantastiques est inimaginable et ceux-là seuls le soupçonnent qui ont vécu de la vie des champs. Des courtiers financiers ont ravagé certains départements ; des notaires se sont chargés de centraliser les souscriptions au Panama. Le paysan est trop cachottier pour se plaindre ; il craindrait de diminuer son crédit et surtout de faire rire de lui en révélant sa bêtise ; il se cache d'avoir pris du Honduras ou du Panama comme d'avoir attrapé la gale.

Le citadin, déjà échaudé, évite ces valeurs un peu trop problématiques et se dit : « Au lieu de prendre des actions de telle affaire douteuse, comme le canal de Corinthe, par exemple, je vais placer mon argent dans une banque de dépôt et je le reprendrai quand je voudrai. »

Que font les administrateurs de ces banques pour toucher des remises, courtages et commissions ? Ils emploient l'argent que l'homme prudent leur a confié à souscrire aux affaires dont cet homme n'a pas voulu.

Quand, dans un moment de crise, cet homme viendra pour reprendre son argent, on lui dira : « Nous n'avons plus votre argent, mais il est représenté par cinquante mille actions des chemins de fer dans la lune. »

— Mais j'ai précisément refusé avec obstination, malgré les plus alléchants prospectus, de souscrire à ces chemins de fer dans la lune ; rendez-moi mon argent.

— Nous ne l'avons plus (1). »

C'est tout justement ce qui s'est passé pour le canal de Corinthe, dont je citais le nom tout à l'heure; on a retrouvé tout un stock d'actions, qui n'avaient pas été souscrites, dans le portefeuille du Comptoir d'Escompte.

Sans doute Rouvier, dès qu'il a vu qu'il s'agissait de Rothschild, a forcé la Banque de France, en violation de ses statuts, à faire une avance de 140 millions au Comptoir d'Escompte, ce qui a permis de rembourser les dépôts ; mais au lendemain d'une déclaration de guerre, on ne pourrait pas tendre la perche à douze ou quinze établissements et l'effondrement aurait lieu.

L'organisation financière actuelle, en effet, repose tout entière sur l'imposture; c'est une fantasmagorie. Il y a de pompeux écriteaux sur toutes les caisses, mais il n'y a rien dans ces caisses. Telle banque qui annonce un fond de garantie de cent ou de deux cents millions, serait hors d'état de rendre vingt millions si on les lui réclamait demain.

On a annoncé, au moment de la catastrophe du Comptoir d'Escompte, qu'une enquête sérieuse serait faite sur les établissements de crédit et qu'une disposition de loi nouvelle obligerait les sociétés recevant des fonds en dépôt à n'avoir que des actions nominatives jusqu'à complète libération des titres.

---

(1) Ceux qui gaspillent simplement l'argent sont encore les plus honnêtes. Que penser d'un député français comme M. Germain, qui, lorsqu'il voit l'Italie embarrassée pour continuer ses armements contre la France, fait avancer 35 millions à nos ennemis par le Crédit Lyonnais dont il est le directeur?

C'eût été là une mesure excellente. Sur 200 millions de capital, le Crédit lyonnais n'a que cent millions de versés et les actions sont au porteur ; il est clair qu'en cas de débâcle, les détenteurs de ces actions au porteur ne se présenteraient pas pour compléter leur versement. On aurait beau appeler les cent millions restant à verser, ils feraient semblant d'être sourds et ne viendraient pas.

Le gouvernement s'est bien gardé de commencer une enquête. A quoi aurait-elle servi ? Tout le monde est au courant de cette situation. Après le dîner, un peu échauffés par le repas, les administrateurs de sociétés vous expliquent tout cela en fumant leur cigare et en humant le café. Ils ajoutent parfois : « C'est entre nous, n'est-ce pas ? »

— Parfaitement ! n'ayez aucune crainte d'ailleurs. On imprimerait demain à cent mille exemplaires ce que vous venez de raconter sur ce qui se passe dans l'intérieur des sociétés financières que cela n'empêcherait pas les gens d'avoir confiance et d'être ruinés quand ils doivent l'être. On n'écrit pas des livres pour sauver ceux qui veulent se perdre eux-mêmes ; on les écrit pour son salut personnel, pour la libération de son intelligence et le soulagement de sa conscience.

— C'est vrai, monsieur, ce que vous dites là... Passez-moi donc un petit verre de chartreuse...

Au fond, rien n'est plus évident que cette impuissance de l'écrivain à éclairer l'opinion. Les articles publiés par M. Charles Laurent sur le Crédit foncier étaient très remarquables. Après avoir signalé des irrégularités de toute sorte, notre confrère mettait en

relief le rôle joué dans les spéculations de Bourse par un établissement patronné par l'État et dont le gouverneur est nommé par l'État. Il écrivait notamment à la date du 20 juillet 1888 :

Cette influence, le Crédit foncier s'en sert, non dans l'intérêt de ses actionnaires ou de ceux qui lui ont fait confiance à un titre quelconque, mais au bénéfice exclusif de quelques-uns, pour le plus grand bien de syndicats anonymes et *sans ménagements* pour *cette grande armée des petits porteurs* d'actions diverses, *qui sont cependant les agents les plus sûrs, les plus méritants et les plus intéressants de la fortune et de l'indépendance nationales.*

Et par quels moyens le Crédit foncier a-t-il conquis un tel pouvoir? Comment a-t-il pu peser *artificiellement* sur les cours de telle ou telle valeur, sur les émissions qui ne reconnaissaient pas sa gourmande suprématie, sur les liquidations qui réclamaient un peu d'élasticité pour se faire sans dommages et sans ruines?

Le moyen? il est bien simple : le Crédit foncier a une cagnote avec laquelle il joue.

Ce portefeuille de joueur, où n'ont rien à voir ses actionnaires véritables, compte, m'a-t-on dit, plus de *cinq cents millions* disponibles, liquides, c'est-à-dire employés en fonds publics, que l'on vend ou que l'on achète suivant le besoin des spéculations en cours.

Et d'où provient cette accumulation de capitaux?

Elle provient de l'ÉMISSION ILLÉGALE d'obligations de toutes sortes, non gagées par des prêts fonciers communaux.

Le Crédit foncier, grâce à cette *manœuvre irrégulière* tout au moins, a, comme l'Allemagne, son Trésor de guerre, et il en use contre *tout le monde.*

Je ne veux pas entrer, aujourd'hui, dans le détail; je me borne à poser le fait.

Mais une réflexion ne frappe-t-elle pas tout de suite nos lecteurs?

N'est-il pas évident pour eux que cette accumulation de capitaux, employés uniquement aux batailles de la Bourse

par un établissement qui devrait avoir d'autres vues, est profondément nuisible au commerce et à l'industrie de notre pays?

M. Charles Laurent demandait que le gouvernement le poursuivît ou fît une enquête : on n'a pas poursuivi, on n'a pas fait d'enquête; le Crédit foncier, ne pouvant acheter l'écrivain, a acheté le journal.

Quant au gogo, il continue à acheter des actions et des obligations du Crédit foncier, parce qu'il y a le mot foncier sur les papiers et que cela le rassure; il soupçonne bien qu'il y a un gouffre dans tout cela ; que les émissions incessantes communales et foncières, qui se sont élevées en ces dix dernières années à trois milliards trois cents millions, se termineront par un cataclysme, mais il se dit: « Je serai peut-être mort avant et mes enfants se débrouilleront. »

Quelle que soit la naïveté des gogos, il convient d'ajouter que tout est organisé pour qu'ils ne puissent échapper au piège.

Certaines maisons qui ont des journaux à leur disposition inondent le pays de prospectus expliquant longuement des opérations dans lesquelles on touche sûrement 30 ou 40 pour 100 par an, selon que l'opération est « à spéculation » ou « sans spéculation. » C'est absolument monstrueux, c'est le gain sans travail, c'est l'usure dans ce qu'elle a de plus excessif. Cela ne peut pas finir bien et il est clair comme le jour que ces maisons doivent sauter dans un temps donné, et que les crédules envoyeurs perdront tout...

Beaucoup d'ecclésiastiques, cependant, certains supérieurs d'établissements religieux sont les clients de

ces banques. Ils pourraient sans doute chercher des placements plus honnêtes et moins aléatoires, mais ils sont bien embarrassés.

Je ne me lasserai jamais de le répéter à mes lecteurs, car lorsqu'ils auront compris cette démonstration, la vie présente n'aura plus de secrets pour eux : la société actuelle est constituée pour que rien n'échappe au Juif.

C'est le Kahal. Le Juif est le maître de la terre parce que seul il est un homme et que le Chrétien n'est que de la semence de bétail; tout Chrétien doit payer tribut au Juif, et quand il tente de se soustraire à cette obligation, il faut l'y contraindre.

Un grand seigneur russe, qui vient justement de venir me voir au moment où j'écrivais ce chapitre, m'a fait perdre une heure que je ne regrette pas, en m'expliquant comment cette organisation fonctionne en Lithuanie, pour les chevaux particulièrement. Les Juifs volent les chevaux d'un propriétaire, des relais sont tout préparés et les chevaux disparaissent comme par enchantement; il est impossible de les retrouver; sur 200,000 Juifs, pas un ne trahirait le secret des frères en Israël.

Le propriétaire va trouver le chef du Kahal et lui dit : « Je tiens beaucoup à mes chevaux et suis très désireux de les ravoir; combien est-ce? — C'est tant. — Voilà... — Après-demain, à telle heure, vous trouverez vos chevaux dans un fourré, à tel endroit.

D'autres propriétaires préfèrent donner une redevance fixe au Kahal, prendre un abonnement, et jamais on ne vole leurs chevaux.

Quant à la police, il ne faut pas songer à avoir

recours à elle; comme la police d'ici elle est entre les mains des Juifs.

En France comme en Lithuanie il faut que les Chrétiens payent le tribut, et les magistrats, les journalistes de la presse juive, les députés affiliés aux Juifs sont comme autant de rabatteurs qui ramènent sur Israël le gibier récalcitrant.

Voilà, par exemple, un écrivain qui, ainsi que je l'ai fait, démontre l'inanité d'une invention qui doit servir de prétexte à la fondation d'une société financière ; il porte préjudice au Kahal, on lui dépêche des roquets noirs à tête de juges qui le mordent, bavent sur lui et apprennent à tous par cette leçon à ne pas nuire aux intérêts de la collectivité juive.

Dans un autre ordre, voici les congrégations; elles sont, par essence, réfractaires aux idées de spéculation et d'agiotage ; ce sont de grandes bâtisseuses devant l'Éternel. Un groupe de religieux ou de religieuses s'installe dans une bicoque ouverte à tout vent, et grâce à la puissance de l'association, à l'effort toujours répété de gens qui ne dépensent rien pour eux, des bâtiments magnifiques s'élèvent, un asile s'ouvre, un hôpital se fonde. On a donné du travail à tous les ouvriers du pays, recueilli des déshérités, créé quelque chose qui est durable, qui sert, qui abrite des malheureux, qui n'est pas en papier.

Il y a beaucoup là-dedans pour tout le monde, mais il n'y a rien pour le Juif. Les gens qui ont fait sortir ces murailles de terre sont donc en réalité des gens en révolte contre le Kahal, des gens qui se dérobent au tribut. Que fera le Kahal? Il lance cette fois sur ces Français la bande abjecte des journalistes

juifs, fils de voleurs de chevaux de Lithuanie, d'usuriers de Francfort, de cabaretiers empoisonneurs de Roumanie.

« Biens de mainmorte ! Biens de mainmorte ! » s'écrient ces coquins.

Sous la plume ou dans la bouche du Juif, le mot a une puissance hypnotisante. Beaucoup de niais ne savent pas au juste ce que c'est que ce mot : « la mainmorte » ; ils ne comprennent pas que cette « mainmorte » n'est rien à côté de cette « main-vive » du Juif perpétuellement en mouvement pour larronner, toujours farfouillant dans les poches d'autrui, constamment en train de tirer à elle l'argent du prochain.

Défendues en dépit du sens commun par les députés conservateurs qui ne portent jamais la discussion là où il faudrait la porter, sur M. de Rothschild, les congrégations s'effrayent ; elles cherchent à éviter les impôts iniques qu'on fait peser sur elles, elles empruntent au Crédit foncier. Les supérieurs sont fort empêtrés de cet argent mobile et finalement quelques-uns le confient à des financiers plus ou moins juifs qui le volent.

Tout est en règle. Le Juif a réussi à mettre, bon gré malgré, dans le papier le paysan qui voulait être dans le sol, ou le religieux qui voulait être dans la bâtisse charitable, et ce papier naturellement c'est le Juif qui le fournit. Le Kahal (1), qu'il soit représenté par Salomon, Abraham ou Jonathan, prélève

(1) Voir le Kahal de Braffman qui fut empoisonné par les Juifs, et une excellente petite brochure de M. Oscar Havard : *M. Ed. Drumont et la France juive*.

un tribut exorbitant sur l'argent gagné et économisé par des générations de Chrétiens, mais qui ne peut appartenir aux fils de ces Chrétiens parce que le Chrétien n'étant pas même un homme, n'a pas le droit de posséder.

Ce sera, malgré tout, un pittoresque moment que celui où tous ces Français qui ont prêté au monde entier, à la Turquie, au Brésil, à la République Argentine, au Pérou, au Chili, au Venezuela, au Guatemala, dévaleront avec leurs papiers multicolores, leurs actions de toute espèce et leurs titres de rente sur des pays invraisemblables. On les verra se présenter tous ensemble à des guichets qui ne s'ouvriront plus et dans les grands halls on entendra des pleurs et des grincements de dents.

Au milieu des huées arrivera un personnage à la fois lamentable et grotesque, un être dont les yeux seront inondés de larmes et dont le désespoir cependant fera rire tout le monde ; le porteur de rentes italiennes (1).

---

(1) D'après les dernières statistiques, le gouvernement italien a payé à Paris, pour coupons de la rente, les sommes suivantes : 142,161,604 francs 32, par l'intermédiaire de MM. de Rothschild ; 3,676,803 fr., par l'intermédiaire du Crédit industriel et commercial, et 1,670,914 fr. 41 par l'intermédiaire de la Société générale ; en tout 147 millions 1/2, représentant à peu près 30 0/0 du service de la dette, s'élevant à 506 millions environ.

Ainsi, après tous les avertissements de la presse, toutes les faillites, toutes les banqueroutes, tous les krachs qui montrent dans quel état est l'Italie ; après les grossières menaces de Crispi contre nous, les capitalistes français ont encore entre leurs mains 30 0/0 de la rente italienne! Croyez-vous que ce ne sera pas une joie de voir la ruine de tous ces mauvais Français ?

— Mon fils ! mon fils unique !

— Qu'est-ce qu'il a, ton fils ?

— Mon fils a été tué hier par les bersaglieri...

— Misérable ! C'est par toi qu'il a été tué. C'est toi qui avais payé la balle et le fusil. C'est tes pareils et toi qui avez fourni la flotte pour bombarder nos ports, les obus pour incendier nos villes. C'est vous qui étiez les complices de Rothschild, le banquier de la Triple alliance ! Soyez maudits...

Et dans le hall égayé par cette douleur si méritée, on se mettra à danser en rond autour de ce rentier stupide pleurant son fils d'un œil et son coupon de l'autre ; on lui chantera la vieille chanson de Joseph Kelm.

Tu l'as voulu,
Tu l'as voulu,
Tu l'as voulu, ne te plains pas!

Parmi les conservateurs, quelques-uns se doutent de ce qui les attend. Mais que voulez-vous qu'ils fassent? Ceux qui possèdent quelque bien et qui ont compris la *France juive* s'arrangent pour avoir quelques milliers de francs en or au moment du cataclysme, — ce qui leur permettra de rendre service à leurs frères dans les temps d'épreuves. Quand tout le papier mis en circulation aura juste la valeur des assignats, la pièce d'or et la pièce de terre seront réhabilitées, et celui-là sera glorieux qui pourra disposer d'un louis.

Les gens de condition plus humble sont résolus à se lever de bonne heure le jour où la débâcle commencera, pour tâcher de retirer au moins quelques sous de leur dépôt à la caisse d'Épargne.

Les autres auront le loisir, en mangeant de l'herbe, de méditer les discours de M. Zadock Khan sur le Centenaire de 89 et les bienfaits de la Révolution.

Cœurs honnêtes mais sans flamme et sans élan, âmes timides mais voulant sincèrement le Bien, esprits exempts du doute qui a agité la génération précédente et installés tranquillement dans des croyances religieuses plus solides et moins superficielles qu'on ne l'imagine...

Voilà les conservateurs.

De cette masse grise d'honnêtes gens qui constituent le meilleur de la France, on ne voit sortir aucun dévouement exceptionnel; on ne voit se former nulle part non plus un de ces courants qui emportent tout; on ne voit se dessiner aucune de ces personnalités éclatantes qui semblent désignées par la Destinée pour tout sauver...

La France, la grande génératrice de généraux, de politiques, de penseurs, ne produit plus d'hommes ; comme les astres dont le foyer s'éteint graduellement, elle semble entrer dans la période glaciaire.

Le sol lui-même, si riche jadis, paraît s'épuiser ; nos grands vignobles sont rongés par de mystérieux ennemis. Grâce à la culture intensive et aux prétendues méthodes scientifiques, la terre, comme nous le disait un cultivateur, ressemblera bientôt à une armoire : on n'y trouvera plus que ce qu'on y aura mis...

Peut-être est-ce une loi inévitable et et à laquelle nulle nation n'échappe? C'est la théorie développée dans un livre introuvable et qui certainement n'a pas été lu par dix personnes en France : *l'Humanité, sa*

durée. Bruck, l'auteur, est un inconnu même dans sa patrie, la Belgique ; il n'en a pas moins remué, au milieu d'un fatras confus, des idées très originales et très hautes.

D'après lui, c'est le courant magnétique terrestre qui, en se déplaçant, détermine la grandeur et la décadence des nations.

La civilisation, écrit-il, a sa marche tracée et parcourra successivement toutes les parties du globe par suite du déplacement d'une région nodale mobile de plus grande intensité ou de plus grande activité magnétique qui, durant une période magnétique séculaire, donne la plus grande activité magnétique ou la plus grande énergie physique et les meilleures prédispositions morales à toute une région.

Jusqu'à ce jour, ce qui précède s'est produit, si bien que dans les régions momentanément favorisées, les populations devenues dominantes et qui furent placées à la tête de l'humanité, ont plus spécialement brillé par l'énergie physique et la puissance lorsque la région favorisée était naturellement sous l'influence des courants magnétiques intenses, tandis qu'elles ont plus spécialement brillé par l'intelligence, par l'imagination et par leurs œuvres, lorsque les régions favorisées, occupées par elles, étaient naturellement sous l'influence de circulations magnétiques actives.

Non seulement les régions momentanément favorisées par le passage du méridien principal de la période unique et placées sous le parallèle de la plus grande activité et de la plus grande intensité magnétique ont dominé le monde ; non seulement cette domination a pris des caractères en rapport avec les circulations préexistantes, *mais tous les centres d'action et de pensée de ces populations, tous les centres de la civilisation, toutes les capitales des peuples-chefs ont été et sont placés dans des dispositions géographiques, géologo-magnétiques et magnétiques telles que l'intensité et l'activité magnétiques réunies y furent et sont des maxima.*

« Le plus grand peuple, ajoute Bruck, peut être

soumis à des lois comme un simple individu. S'il l'est, il lui importe de connaître ces lois qui exercent une influence décisive sur ses destinées. »

La loi, toujours d'après Bruck, est que l'évolution d'un peuple-chef est terminée au bout de mille trente-deux ans. Dans cet espace de temps il a parcouru toutes les phases de son développement, il n'a plus qu'à décroître, il peut vivre quelque temps tranquille sur son passé, mais tout effort lui est funeste comme toute imprudence est fatale au vieillard; toute tentative pour s'agrandir se traduit pour lui par une diminution de territoire.

C'est en 1862, il faut noter la date, que Bruck écrivait à notre sujet :

Voilà un peuple riche, glorieux et puissant qui se croit supérieur à tous les autres et qui a de nombreuses raisons d'être fier de son passé. Ses armées sont prêtes à renverser pour la troisième ou la quatrième fois les barrières qu'on pourrait lui opposer en Europe.

Ce peuple tient tous les autres en armes et dans des inquiétudes très grandes à la pensée des terribles événements qu'entraînerait une lutte qu'on a pu le croire et qu'on le croit peut-être encore prêt à provoquer.

Jusqu'à quel point puis-je dire à ce peuple : *Tu es encore formidable aujourd'hui, mais songe à la loi; nul peuple ne vivra comme peuple-chef au delà de mille trente-deux ans : tu es né en 843 du partage de l'empire franc à Verdun ; nous sommes en l'an de grâce 1862: tu as donc mille et dix-neuf ans, fais ton compte :*

$$\begin{array}{r} 843 \\ 1019 \\ \hline 1862 + 14 = 1876 \end{array}$$

1876 aurait donc été pour nous le commencement de la fin.

Ajoutons, pour que nos voisins ne triomphent pas trop de notre décrépitude, que le courant magnétique ne se dirige pas sur l'Allemagne, il se porte vers l'Amérique.

Le seul état monarchique qui existait au Nouveau-Monde, le Brésil, vient de chasser la dynastie de Bragance, et, pour l'anniversaire de la découverte de l'Amérique, le Zollverein américain sera probablement constitué.

Privés de tout débouché, étouffant sous le poids des armements, en proie à toutes les rivalités et à toutes les haines intestines, les peuples de la vieille Europe s'entre-déchireront entre eux et finiront par retourner à l'anthropophagie. Pendant ce temps, les Américains, qui sont sous le courant magnétique, seront pleins de joie et leur prospérité ne connaîtra plus de limites.

M. Blaine, du reste, a développé clairement ce programme dans le discours qui a inauguré le congrès auquel avaient été convoqués tous les représentants de tous les États d'Amérique :

Ceux qui sont assis dans cette enceinte, a-t-il dit, représentent des nations qui ont pour frontières les deux océans, dont les limites dépassent de cent milles au nord le détroit de Behring, et dont les possessions au sud s'étendent fort au-delà de l'Equateur. L'ensemble de ces territoires représente à peu près douze millions de milles carrés, c'est-à-dire plus de trois fois la superficie de l'Europe et un peu moins du quart du globe.

Ces immenses territoires nourrissent aujourd'hui environ cent vingt millions d'hommes, et, si cette population avait la densité des populations européennes, ils en compteraient plus d'un milliard.

Si de telles considérations permettent aux Américains du

Nord et du Sud d'entrevoir dans l'avenir un développement de grandeur et de force sans limites, elles doivent leur donner en même temps le sentiment de l'immense responsabilité qui leur est imposée par la mission de leurs nations respectives.

Les délégués auxquels je m'adresse peuvent facilement établir des rapports permanents de confiance, de respect et d'amitié entre les nations qu'ils représentent à cette conférence, où rien ne sera tenu secret et dont les conclusions seront franchement publiées, conférence qui ne tolérera pas l'esprit de conquête, mais où tout sera disposé pour faire naître la fraternité sur les deux continents américains ; conférence qui ne sera pas une alliance égoïste contre les nations plus anciennes dont nous sommes fiers d'être les héritiers.

Nous avons la ferme confiance que les nations américaines pourront se prêter un appui mutuel, plus qu'elles ne le font maintenant et que chacune d'elles aura un grand profit à multiplier ses relations avec les autres.

Nous croyons que les grandes routes de la mer pourront nous rapprocher beaucoup plus, et que le jour est proche où les réseaux des voies ferrées du sud rencontrant sur l'isthme les réseaux des voies ferrées du nord, les capitales politiques et commerciales de toute l'Amérique seront unies.

Quand les Juifs auront fait de la France ce qu'ils ont fait de la Pologne, nous suivrons le courant magnétique ; nous franchirons l'Atlantique, nous irons au Canada. Les Canadiens français sont restés fidèles aux mœurs de la vieille France ; ils ont conservé la foi de leurs ancêtres, et ils prospèrent. La natalité, qui s'affaiblit chez nous d'une manière effrayante, augmente sans cesse chez eux ; la population double tous les vingt ans. Les Canadiens-Français étaient 63,000 en 1762, au moment de la cession du Canada à l'Angleterre ; ils sont 2,000,000 aujourd'hui : 1,500,000 au Canada et 500,000 aux États-Unis. Dans

cent cinquante ans, le Canada aura à peu près la population de la France actuelle. Tout le monde, là-bas, vit dans la paix et dans l'union.

Le pays est magnifique, arrosé par des fleuves immenses. Ceux d'entre nous auxquels les Juifs auront laissé de quoi payer la traversée, iront se réfugier sur cette terre qui portait jadis le nom peut-être prophétique de *Nouvelle-France*. Les Juifs, maîtres de la France, joueront l'opérette toute la journée et se vendront des lorgnettes réciproquement, pendant que les peuples s'égorgeront; puis ils finiront par se battre entre eux et brûleront Paris, leur moderne Jérusalem, comme ils ont brûlé l'ancienne.

Alors, quand nous serons bien installés là-bas, au bord du Saint-Laurent, accomplissant nos devoirs de chrétiens, groupés autour de nos pasteurs, exerçant nos droits paisiblement, tranquilles dans une société à peu près organisée, où le riche ne sera pas très riche, mais où les pauvres seront rares et où personne ne mourra de faim, nous verrons arriver un Juif en haillons, échappé à l'incendie de Paris.

— Ayez pitié du Juif infortuné! Soyez tolérant! La tolérance est une vertu chrétienne.

Malgré la résistance des hommes raisonnables, un curé trop bon fera donner à ce vagabond une culotte et un abri... Le lendemain, il y aura cinquante Juifs; au bout de dix ans, ils seront cent mille. Le curé qui aura insisté pour qu'on accueille le premier mourra de chagrin, après une affaire d'attentat aux mœurs que les Sémites auront montée contre lui, à l'aide de faux témoins.

Au bout de cinquante ans, il n'y aura plus de

Canada, plus de société, plus de famille; il n'y aura que des prostituées, des cabotins, des pornographes, des maîtres-chanteurs, des financiers véreux, des directeurs de théâtre, des politiciens tripoteurs, des Sarah Bernhardt, des Wolff, des Jacques Meyer, des Arthur Meyer, des Eugène Mayer, des Bischoffsheim, des Erlanger, des Reinach, des Raynal et des Naquet. Enchantés d'avoir accompli une nouvelle œuvre de destruction, les Sémites voudront célébrer leur victoire, et ils arracheront encore 300,000 francs aux indigents pour reprendre l'*Ode triomphale* de M^lle^ Augusta Holmès...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE V

LIVRE PREMIER

L'HISTOIRE A LA CAMPAGNE

(MAI-DÉCEMBRE 1889)

I

RETOUR AUX CHAMPS

En route. — Philosophie de Bob. — Vue de quais. — Nous déjeunons. — La joie de Thos..... 1

II

CHANSONS DE PRINTEMPS

Ce que disent les oiseaux. — Une grande horloge de la Forêt noire. — Le Rossignol et Littré. — Un ténor fourbu. — Le silence. — Corbeaux et corbillards..... 4

III

LE COMPTOIR D'ESCOMPTE

(*Paysages et croquis.*)

Grand-Bourg. — Denfert-Rochereau ou le roman d'un employé de banque. — Châteaux de financiers. — La Solitude, la Brique-

terie, Fremont, Ris-Orangis. — Les Juifs de grande ceinture. — Cahen d'Anvers et les Bergeries. — Draveil et la Folie. — Les abbés pour millionnaires. — Un convive qui manque au rendez-vous. — Gens heureux. — Un train spécial. — Une instruction judiciaire qui se prolonge. — Les petits torchons de Cahen d'Anvers. — Les batteurs d'étangs d'autrefois et les siffleurs de faisans sémitiques d'aujourd'hui. — L'ancien régime et le nouveau. — L'affaire du Comptoir d'Escompte. — Intervention peu connue de Sassoon. — Ouvriers et hauts banquiers. — C'est la Haute Banque qui attaque l'Usine. — Essai de portrait d'Alphonse de Rothschild. — Le rat hamster. — Le secret des grands historiens. — Pourquoi Tacite est immortel. — L'état de l'opinion. — Pas une manifestation. — L'aristocratie française rue Saint-Florentin. — Un réveil de conscience. — La réunion de Neuilly. — La génération qui vient et celle qui s'en va. — Rothschild dans le monde officiel. — Le banquet des chemins de fer. — Yves Guyot. — Les marines de Sebillot. — Les réceptions de Mario Proth. — Sigismond Lacroix. — Richepin et la *Guerre aux Dieux*..... 8

IV

LE FLEUVE DE BOUE

La Vidange. — La force des choses. — Constans et Émile Zola. — Le rythme des livres. — Rapidité des transformations de la Société française. — Le *curriculum vitæ* de Constans. — Puig y Puig. — En Indo-Chine. — Richaud. — La Banque de Lyon. — Constans répond à l'état de conscience du pays. — Le Capitole illuminé. — Mackau négocie toujours. — Un article de la *Revue bleue*. — Un homme d'État français au dix-neuvième siècle. — Ce que pense la Bourgeoisie. — Un dithyrambe de Paul Bourget. — Un dîner au Café Anglais. — Bischoffsheim et le Honduras. — La corruption électorale. — Les tirades sur le relèvement de la Patrie. — La famille Carnot. — L'hypocrisie bourgeoise. — Les malles qui parlent. — L'existence d'un huissier. — Les notaires. — Des chiffres éloquents. — La traite des blancs à la Nouvelle-Calédonie. — A quoi sert de dissimuler des scandales qui appartiennent à l'étude sociale ? — John Lemoinne et Jules Simon. — Le témoignage de Macé. — Boulanger, la Macaronna et la Soledad..... 50

V

LES JUIFS ET L'EXPOSITION

La vraie fête juive. — Une tente en or. — La caravane en marche. — La vie prostitutionnelle et parasitaire. — Le rêve réalisé. — La Musique du Centenaire. — Un coin de la Bastille. — Les Juifs de distinction au Champ-de-Mars. — Gunzburg. — Camondo. — Le baron de Rothschild et le grand duc Wladimir. — Les Rothschild de Vienne. — Le Juif qui passe. — Le Juif qui entre. — Un nouveau citoyen français. — Le désespéré..... 92

VI

COUPS DE CRAYON COMPLÉMENTAIRES SUR LES JUIFS

L'impression que les Juifs ont de mes livres. — Ce que pense le Juif. — Mes visiteurs. — Le Talmud héréditaire. — Le procès de Wadowice. — Le coup du réveille-matin. — Le droit des Juifs et le nôtre. — Un fonctionnaire qui se permet d'assister à une conférence antisémitique. — Les excuses de Spüller. — Un radical pratiquant. — L'élaboration d'une loi. — « La loi du Juif. » — Ce que Blowitz entend par la dignité de la Presse. — Les vrais Reinach. — L'Irlande aux Juifs. — L'envoûtement. — Une fresque de danse macabre à peindre par Willette. — La duchesse d'Uzès et Arthur Meyer. — Déroulède et Naquet. — Ranc et Strauss. — Une pauvre muette vagabonde doit respecter le tribunal, mais il est permis à un sénateur de manquer de respect à la Justice. — Les suicidaires. — La mort de l'archiduc Rodolphe. — Les rois de la Synagogue. — Un empire qui s'écroule. — Le duc de Chartres et le baron Hirsch. — Les Maudits. — Un mot de Daniel de Foë. 110

VII

LE BOULANGISME

Une matinée de septembre. — Bob dévore des feuilles d'arbres et moi des feuilles publiques. — Boulanger. — L'influence du père. — Grandeur et décadence d'un avoué. — Les mystères de la main. — La Vie, le Sort et la Destinée. — La vraie main du général Boulanger. — Boulanger et Cornelius Herz. — La popularité de Boulanger. — Un chapitre de l'histoire contempo-

raine. — Naissance, grandeur et décadence du Boulangisme. Le rôle du comte de Paris. — Le Vitalisme. — La Réflexion a tué l'Action. — Le sauveur qui doit monter à cheval. — Stérilité de cette fin de siècle. — Pendus à la même sonnette. — — Le trio Arthur Meyer, Naquet, Reinach. 154

VIII

APRÈS LES ÉLECTIONS

Le triomphe de Rothschild. — Le travail des microbes. — La Chambre de la rue du Caire. — La prochaine guerre. — Un discours de M. Laisant. — *L'Alliance russe* ou *l'enfant des Batignolles.* — Le secret diplomatique. — Les ruines. — Le jour de l'an à l'Esplanade des Invalides 191

LIVRE DEUXIÈME

SOUVENIRS

I

Paris. — La survivance de certaines images. — Un coin de Paris au Quatre-Septembre. — Ce que disent les rues. — Un dimanche soir. — L'histoire d'une maison. — Les drames de la vie. — Virginie. — Ce qu'on voit dans une cour. — Les Tuileries. — Autour de l'Empereur. — La liberté individuelle sous l'Empire. — Un règne regardé de la rue. — Une foire sur des ruines. 207

II

L'influence des parents. — Flamands et Berrichons. — Alexandre Buchon. — La France en Grèce. — Un roman de chevalerie réalisé. — Dédain des Français pour leur histoire. — La génération de 1830. — Comment se fonde un ménage pauvre. — La vie des humbles. — Mon père. — Les promenades. — Le vieux docteur. — La leçon d'anatomie. — Soirées d'hiver. . . . 228

III

Au collège. — Une pension aristocratique. — Les amis qui nous quittent. — Trop de lectures. — Mon cousin le missionnaire.

— Grandeur et décadence d'un fort en thème. — L'Université et l'éducation religieuse 259

IV

Entrée dans la vie. — A l'Hôtel-de-Ville. — La peur de la vie. — Les heures de crise. — L'existence de bureau. — La vie indépendante. — Le *Moniteur du bâtiment*. — Un organisateur de concerts. — Giacomelli et la *Presse théâtrale*. — Les serpents à sonates. — Le *lied* de Wilhem. — Pick de l'Isère. — Les dimanches d'Henri Lasserre. — Un livre consolateur. — La *Chronique illustrée*. — A la brasserie de Fleurus. — La *Liberté*. — Le 123 de la rue Montmartre. — Emile de Girardin. — Comment on fait un journal. — Le petit Ebstein. — Les articles à trois sous la ligne 270

V

Le Paris du siège. — La trahison permanente. — Les journaux de Paris à Versailles. — Le service d'espionnage. — Cet excellent M. Washburne. — La France livrée. — Un visiteur. — Au *Bien public*. — Alphonse Daudet. — L'indépendance intellectuelle. — Le sacerdoce de la Presse. — Ce que dit Carlyle du Livre. — La maison de Louis Veuillot 300

LIVRE TROISIÈME

UNE ENTREPRISE AU XIX^e^ SIÈCLE

PANAMA

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES 323

II

LE CANAL INTEROCÉANIQUE

Le projet dans le passé. — Les études de MM. Napoléon Wyse et Reclus. — L'intervention de M. de Lesseps. — Le Congrès de 1879. — Escamotage des votes. — M. de Lesseps élimine les

promoteurs de l'entreprise. — Echec de la première émission. — Voyage de M. de Lesseps à Panama. — Constitution d'un syndicat financier. — M. de Lesseps trouve sa manière définitive ; il passe Eléphant blanc..... 330

III

M. FERDINAND DE LESSEPS

Les ironies de la Presse juive. — Le « grand Français » est essentiellement anti-français. — Le rôle de Lesseps au siège de Rome. — Sa conduite jugée à l'Assemblée Nationale. — Le discours de M. de Falloux. — De Lesseps en Egypte. — Il s'empare des études faites par les Saint-Simoniens sur le canal de Suez. — Timides protestations. — Un estradier extraordinaire..... 338

IV

DANS L'ISTHME

Le chaos. — Une terre de désolation. — L'Homme et la Nature. — La mortalité. — Les morts sans tombeau. — Le peu d'intérêt que ces détails offrent pour le public français. — Une annonce folâtre. — Une kermesse dans un cimetière. — Une arrivée de langoustes. — Les désespérés. — La vie dans l'Isthme. — Suppression de l'économat central. — Favoritisme et injustice. — La Chanson à Panama. — Une réunion d'actionnaires en opérette. — Quelques types intéressants. — Dingler. — Les chevaux de Mme Dingler. — Le civilisé et l'homme réel. — Le padischah d'un ingénieur des Ponts et Chaussées. — Les prodigalités de Dingler. — Le bon de tâche. — Gaspillages inouïs. — Les contrats. — Le matériel abandonné. — Les Juifs. — Le banquier Ermann. — Le pillage à l'état permanent..... 346

V

LES TRAVAUX

Exista-t-il jamais un plan ? — Le rio Chagres et ses colères. — Un cataclysme. — La conversation de deux Anglo-Saxons. — Le traité Couvreux et Hersent. — La société franco-hollandaise. — Le traité Eiffel. — Les mensonges de M. de Lesseps..... 374

VI

L'INTÉRIEUR DE LA COMPAGNIE A PARIS

Le désordre est le même que dans l'Isthme. — Gaspillage général. — Prébendes et gratifications. — Les frais d'émission. — « Publicité et concours ». — Comment on payait ceux qui donnaient « leur concours. » — La publicité légitime et la publicité mensongère. — Une réclame scandaleuse. — Un mot de Mme de Lesseps, transmis à la postérité par Arthur Meyer..... 387

VII

CONSIDÉRATIONS SUR LE ROLE DE LA PRESSE

Les directeurs de journaux et les rédacteurs. — Scrupules funestes. — Ce que deviennent ceux qui se permettent d'avoir des scrupules sans avoir de moyens d'existence. — Rive gauche et rive droite. — A la brasserie. — Le bon père de famille. — Les martyrs inutiles. — Toutes les routes gardées. — La Presse judiciaire. — Le procès Raynal à Bordeaux..... 398

VII

(SUITE ET FIN DU CHAPITRE PRÉCÉDENT)

Où l'auteur démontre, par l'exemple de ce qui lui est arrivé personnellement, ce théorème social : *Avec l'organisation actuelle, tout écrivain pauvre, marié et père de famille, qui veut être honnête et dire la vérité, est un malhonnête homme*..... 403

VIII

L'ACTIONNAIRE DU PANAMA

Gogo avec la bosse de l'idéal. — Les *gesta dei per Francos*. — L'héroïsme en chambre. — Crédulité et avidité. — La maison d'opium..... 421

IX

LE PANAMA DEVANT LES CHAMBRES

Les hésitations de M. de Lesseps. — Des députés qui coûtent trop cher. — De Lesseps aux abois se décide à donner l'assaut.

— Dans les couloirs. — Le marché des consciences. — Les scrupules de la commission ; elle conclut au rejet. — M. Sans-Leroy trouve son chemin de Damas. — Henri Maret est nommé rapporteur. — M. de Mackau est-il sincère lorsqu'il déclare qu'il ignorait la situation exacte ? — La bibliographie de Panama. — Ce qu'il faut consulter de documents pour connaître une question. — La Chambre refuse de s'éclairer et d'entendre aucun témoignage. — Le Sénat imite la Chambre. — M. Bozerian. — M. de Mackau continue à se moquer de nous. — La discussion à la Chambre. — Le discours de M. Goirand. — La Compagnie revient à la charge. — Les administrateurs jouent à la Bourse sur le dos des malheureux qu'ils ont ruinés. — Harel, Frédérick-Lemaître et l'actionnaire. — « Il a encore sa montre ! » — Noble intervention de M. Sourigues. — Les bénéfices réalisés par les administrateurs de Panama. — M. Georges Roche déclare qu'il ne faut pas demander de comptes. — Un mot de Rouvier..... 424

X

LA LIQUIDATION BRUNET

Mes rectifications à propos de magistrats. — M. Martin Sarzaud. — Le rôle de M. Brunet. — Au lieu de prendre les intérêts des actionnaires, il cache obstinément la vérité. — Nécessité de fournir des comptes. — Les deux justices : justice pour les pauvres, justice pour les riches. — L'honnêteté et l'Ordre moral..... 446

LIVRE QUATRIÈME

CŒURS HONNÊTES, AMES TIMIDES ESPRITS TRANQUILLES

I

Le bon monde. — Le prêtre ne peut exercer qu'une influence médiocre sur le temps présent. — Les évêques et leurs hésitations. — Les droits de la critique. — L'incident de l'*Univers*. — L'armée. — Elle est condamnée à subir tout en silence. —

La tristesse des livres qu'on publie sur l'armée. — Une conversation matinale. — Le manche et la cognée. — L'Etat-major et la prochaine guerre. — Le conseil de la Légion-d'honneur et la décoration de Veil-Picard. — Un banqueroutier frauduleux chevalier de la Légion-d'honneur. — Les victimes ont toujours tort. — Les exaltés qui se trompent d'heure. — Hillairand — L'or non mûr..... 461

II

Découragement pour l'action et sérénité d'âme chez quelques-uns. — La vieille hérésie. — Combien laide ! — La sorcellerie au XIXe siècle. — Médecins, nécromants et sorciers. — La question du surnaturel. — Les âneries de Renan. — Impuissance totale et résignation douce des honnêtes gens. — Ils ont l'air d'être étrangers dans leur pays. — Les *Cahiers* de 1889. — Les fins de civilisation se ressemblent toutes. — Sidoine Apollinaire. — — Sous le joug du vainqueur. — Comment on parle à l'Empereur d'Allemagne. — Antoine, vétérinaire et champion des vaincus. — Ce que pensaient les décadents du Ve siècle. — Imposture et emphase. — L'*Ode triomphale*. — La débâcle financière. — Le Kahal. — Une pittoresque réunion d'actionnaires. — Le porteur de rente italienne. — Ce que dure une nation. — Le courant magnétique. — Le Zollwerein américain. — Au Canada..... 502

INDEX DES NOMS CITÉS

A

A... du Canal Interocéanique, 352.
A... (marquise d'), 152.
Abdanck, 408.
Abeille (Albert), 262.
Abeille (Emile), 262, 265.
Adler, 101.
Admète, 234.
Agout (d'), 235.
Alaman, 234.
Alasluquetas, 495.
Alceste. V. Freycinet.
Alessandri, 223.
Alexandre III, 148, 198.
Alglave, 229.
Allorto, 445.
Alma Rouch, 46.
Alsace (comtesse d'), 37.
Ampère, 407.
Amsler, 408.
Andigné (comte d'), 37.
Andréossy (général), 12.
Andrieux (Louis), IX, 189, 448.
Ané, 401.
Antigny (Blanche d'), 138.
Antin (duc d'), 11.
Antoine, 525, 526.
Arabi, 339.
Arc (Jeanne d'), VIII.
Arène (Em.), 64.
Arène (Paul), 45.
Arlès-Dufour, 343.
Asseline, 290.
Athanase, 464.
Aubépin, 416.
Auffray, 405.
Aumale (duc d'), 159.
Aunay (Alfred d'), 277, 288.
Aunoy (d'), 235.
Autschisky, 188.
Avigdor, XV.
Ayguevives (d'), 63.

B

B... (Mme de), 175.
Bachaumont, 294.
Bache, 230.
Bacquehem (marquis de), 147.
Balhaut, 432.
Bamberger, 34, 219, 237.
Banges (colonel de), 505.
Bankroft, 308.
Baratte, 60, 61, 62, 70.
Barbès, 54.
Barbey d'Aurevilly, 284.
Barboux, 421.
Barré, 62, 63.
Barrot, 366.
Bartholdi, 308.
Bassano, 428.
Bassigny (de), 234.
Bataille (Albert), 405.
Baume (Jacques de la), 234.
Bavoux (Joseph), 457.
Bazaine, 500.
Beaurepaire. V. Quesnay.
Beauvoir (marquis de), 49.
Beauvillier, 464.
Beckman (baronne), 249.
Beethoven, 531.
Belbeuf (comtesse de), 37.
Belleyme (de), 262, 416, 419.
Belot, (G. de), 368, 379, 430.

Beni-Barde, 70.
Bepmale, 63.
Berger, 202, 258.
Bergerot, député, 65.
Bernard (Daniel), 283.
Bernhardt (Sarah), 551.
Bert (Paul), 237.
Bertrand (Joseph), 418, 419.
Besançon (Hugues), 234.
Bic, 291.
Biez (Jacques de), VIII, 97, 98, 133.
Binder (Famille), 11.
Bionne, 332.
Biré (général de), 151.
Bischoffsheim, 71, 72, 73, 74, 75, 247, 551.
Bischoffsheim (Ferdinand), 72.
Bismarck, 26, 32, 128, 148, 163, 198, 200, 308, 500, 505, 526.
Bizemont (de), 325.
Blaine, 548.
Blanc (Louis), 239, 322.
Blanc de Saint-Bonnet, 251, 468.
Blanchet, 335, 390.
Blanquet, 290.
Blech, 526.
Bleischrœder, 27, 99, 188, 514.
Blin, 510, 511.
Blowitz (de), 71, 127, 128, 130.
Boileau, 466.
Bois, 405.
Boissieu (Arthur de), 269, 283, 284.
Bonnetain, 469.
Bonniot (R. P. de), 514.
Bontoux, 20.
Bossuet, 7, 464.
Bossuet (abbé), 263, 264.
Bouchery, 290.
Bougaud (Mgr), 466.
Boulanger (général), 91, 137, 156, 158, 159, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 181, 184, 186, 187, 188, 189, 379.
Boulanger père, 156, 157, 158.
Boulay (de la Meurthe), 341.
Bourbon (duchesse de), 205.
Bourdaloue, 464.
Bourdon, 445.
Bourget (Paul), 74, 75, 76, 528, 532.
Boutan, 335.
Bozerian, 327, 434, 435.
Brary (de), 235.
Brasseur, 136.
Brault (général), 124.
Bravay, 343.
Brémond d'Ars, 486, 487.
Bresselles, juge, 140.
Breteuil (vicomte de), 39.
Brienne (de), 235.
Brissac, 181.
Broglie (duc de), 37, 49.
Broglie (prince de), 37.
Broglie (princesse de), 37.
Brück, 546, 547.
Brücker (Raymond), 284.
Brunet (ancien ministre, liquidateur de la Cie du Panama), 326, 334, 390, 391, 393, 394, 395, 410, 446, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 460.
Bucheron (V. St-Genest).
Buchon, VIII, 230, 231.
Buchon (Alexandre), 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 344.
Buret, 54, 164.
Bussy (de), 235.
Byron, 233.

C

C..., agent de publicité, 394.
Cabanel, 275.
Cabanellas, 408
Cabet, 187,
Cahen d'Anvers, 4, 12, 13, 14, 21, 422
Cahen d'Anvers (Mme), 12.
Cahu (Théodore), 162.
Calvet-Rogniat, 37.
Cambier-Drumont, 266, 267.
Camondo, 100, 101, 247.
Camondo (les), 101.
Campanella, 257,
Canossa (de), 234.
Canrobert, 426.
Capoul, 7,
Cardozzo, 81.
Carlyle, 179, 318 517.
Carnot (Sadi), 53, 77, 169, 325, 425, 487, 494, 530.
Cartier, 71.
Cassagnac (P. de), 428.
Caumartin (de), 12.
Cazin, 217.
Cazot, 222.
Chabrol (comte de), 37.
Chambes-Montsoraux (de), 242.

Chambord (comte de), 186.
Champagne (maréchal de), 235.
Champion, 366.
Chaponnay (marquise de), 37.
Charcot, 142, 515
Charpigny (de), 235.
Chartres (duc de) 150, 151.
Chasles (Philarète), 238, 240, 241.
Chasseriau, 392.
Chateaubriand, 253.
Chatriau, 527.
Chaudordy (de), 190, **198, 199,** 200.
Cherville (de), 456.
Chevandier de Valdrôme, 37.
Chevreau (Urbain) 37.
Chevreuse, 464.
Chodmondley (baron), 151.
Christophe (Gouverneur du Crédit foncier), 180, 491.
Cinq-Mars, 513, **514.**
Clairon (la), 41.
Clémenceau, 83, **163, 167,** 181.
Cohn (Léon), 62.
Commines, 242.
Comte (Auguste), 187.
Constans (ministre), **51,** 52, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 68, 69, 70, 72, 108, 167, 175, 177. 178, 181, 182, 187, 188, 196, 222, 363, 507.
Constans (Mme) 55, 57, 58.
Constant (Benjamin), 70.
Cooper (Fenimore), VI.
Coppée, 241, 533.
Corcelles (de), 341.
Corday (Ch), 467.
Cornély, IX, 179.
Cortez. 330.
Cottin. 466.
Courtin (de), 235.
Cousset (Camille), 445.
Coussinet, 57.
Couteaux, 101.
Couture, 75,
Couvreux, 335, 377, 378, 382.
Crémieux (Fernand), 121, 122, 124, 190.
Cromwell, 330.
Crouzet, 436.
Croy (Vicomtesse de), 37.
Cuvinot, 432.

D

D..., du canal de Panama, 370.
Dalou, 531.
Daudet (Alphonse). 63, 100, 160, 201, 310, 311, 312, 313, 314, 427.
Daudet (Léon), 309.
Daudet (Mme A.), 211, 311.
Dauzatz, 335.
David, 86, 87, 90.
Degas, 217.
Delacroix, 233.
Delisle (Léopold), 238.
Deloncle. 332.
Delpit, 529.
Denecheau, 84.
Denfert-Rochereau, 9, 10, 11, 12, 17.
Denormandie, 449.
Desprez (Marcel), 373, 405, 407, 408, 410, 413, 414, 416, 419.
Deroulède, 138, 197.
Descaves (Lucien), 469.
Desmousseaux de Givré, 262,
Desnoyers (Fernand), 280.
Devillers (Dr), 139.
Diderot, 6.
Dieulafoy, 70.
Dillon, 173, 174, 175, 177.
Dingler, 361, 362, 363, 365, 368 369, 342.
Dingler (Mme), 362, 364, 365.
Dingler (Famille), 362, 366.
Dion (comte de), 39.
Dicks, 335.
Dollfus, 290, 296, 297.
Douville-Maillefeu, (comte de), 130, 436, 437.
Dreyfus, 75.
Dreyfus (Abraham) 229.
Druez, 431, 432, 433.
Drumon (Estienne), 229.
Drumon (Jacques Joseph), 229.
Drumont père, 243, 244, 246, 249 250, 252.
Drumont (Edouard), 229, 230, 231, 246, 247, 252, 253, 254, 255, 256. 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 288, 289, 294, 297, 298, 299, 310, 311, 316, 413.
Drumont (famille), VIII.

Dubois (député), 60, 61.
Dubois de l'Etang, 37.
Ducos (comtesse), 37.
Du Lac, (R. P.), 269.
Dumas (Alexandre), 30, 114, 159, 160, 238, 239, 288.
Duperrier (Baron), 179.
Duranton, 495.
Dürer, 137.
Duruy (Albert), 138, 290.
Duval (Raoul), 243.

E

E..... (chef de bureau à la Compagnie de Panama), 352.
Ebstein, 296.
Edison, 160, 374, 407.
Eiffel, 383, 381, 385, 434.
Enfantin, 187, 343.
Ephrussi (Maurice), 41.
Ephrussi (Mme Maurice), 37.
Ephrussi (Michel), 21, 90, 247, 388.
Ephrussi (Mlle), 394.
Erckmann, 526, 527.
Erlanger, 72, 90, 118, 247, 421, 551.
Ermann (Daniel), 369.
Ermann (Félix), 369, 388.
Ermann (Henri), 369.
Esculape, 234.
Eugénie (Impératrice), 294, 296.
Eumélus, 234.
Euric, 533.

F

Falateuf, 55.
Falguière, 70.
Falloux (de), 340, 341.
Falstaff, 32.
Farcy (Camille), 270.
Faure (Félix), 435.
Favre (Jules), 340.
Féder, 10, 20.
Fénelon, 464
Ferry (Jules), 45, 76, 169, 339.
Février (général), 492, 493, 494.
Flammarion, 413.
Flandrin, 276.
Flaubert, 294.
Fléchier 464.
Fleury (général), 258, 262.
Floquet, 205, 497.
Florens, 430.
Flourens, 167, 199.
Foë (D. de), 153.
Folten, 335.
Fontane (Marius), 372, 391, 392, 393.
Forain 75.
Forestier, 365.
Foucault (de Mondion) V. Mondion.
Foucher (Paul), 290.
Foucher de Careil, 291.
Fouquier-Tinville, 133.
Fouret, 263.
Fourmont, 429.
Fournier, 55.
Français, 276.
François Ier, 467.
François-Joseph II, 145. 146, 147, 148, 149.
Frédéric III, 144, 145, 507, 524.
Freycinet (de), 54, 130, 168, 469, 283, 302, 432, 486, 487.
Freycinet (Mme de), 54.
Freycinet (Mlle de), 54.
Froment, 419.
Frontault, 430.

G

Gabriac (comte de), 37.
Gadpaille, 362.
Gailhard, 70, 71.
Galard (comte de), 37.
Galliffet (général de), 185, 482.
Gallifet (marquise de), 37.
Gambetta, 100, 166, 339, 490.
Ganderax, 72.
Gandon, 156.
Garnier (Jules), 70.
Gasperini, 279.
Gautier (Léon), 238, 283.
Gavarni, 77.
Genseric, 523.
Georges III, 151.
Gengis-Khan, 363.
Gerbaut, 510.
Germain (député), 536.
Geslin (général de), 124.
Giacomelli, 273, 279.
Gillart, 157.
Gilliot (député), 60
Gilly (Numa), 405, 406.
Girardin (Émile de), 275, 289, 290, 292, 295, 297, 298, 299, 322.
Girerd (Frédéric), 511.
Girod (de l'Ain), 37.
Glauber, 501.
Goglenius, 160
Goirand, 382, 436, 437, 438, 439.

Goncourt (de), 85, 228.
Goneûs, 234.
Gontaut-Biron (comte de), 39.
Goschen, 135.
Gouffé, 78.
Gozlan, II.
Gramont (duc de), 297,
Grandier (Urbain), 513.
Grandville-Foussemague (comte de), 132.
Granet, 178.
Granier, 465.
Grant (général), 308.
Greffulhe (de), 195.
Grégoras (Nicéphore), 236.
Grehen, 140, 414.
Grévy (Albert), 491.
Grévy (Jules), 167, 168.
Grévy (Léon), 491.
Grévy (Mme J.), 168.
Grévy (Mlle), V. Wilson.
Griffith (Mlle), 157.
Guibert (Denis), 130.
Guillaume le Taciturne, 96.
Guillemard (du Comptoir d'Escompte), 11.
Guillemot (Gabriel), 261, 279.
Guizot, 52, 232, 453.
Gunzbourg, 99.
Guyot (Yves), 42, 43, 44, 46, 48, 49.
Gyp. V. Martel.

H

Hachette, 263.
Haillot (Général), 483.
Halévy (Ludovic), 286.
Hambden, 499.
Hamy, 325.
Hapsbourg (Les), 131.
Harel, 439, 440.
Harlay (de), 416.
Harmodius, 501.
Hart, 432.
Harth, 302.
Haussmann, 37, 223, 250, 251, 258.
Havard (Oscar), 542.
Hébrard, 70, 72, 327.
Heine (Michel), 194.
Helz, 16.
Hendlé, 182.
Henri IV, 181, 467, 487.
Hentsch, 18.
Herbet, 413 417.
Herbette, 82, 83.
Hercule, 234.
Hérisson (comte d'), 306.
Hermant (Abel), 469.
Hersent, 377, 378, 382.
Hervey de Saint-Denis (baronne d'), 38.
Hervilly (E. d'), 45.
Herz (Cornélius), 90, 163, 164, 419.
Hieronymus, 388, 389, 390.
Higginson, 81, 82.
Hillairand, 500, 501.
Hirsch (baron de), 113, 150, 151, 238, 448.
Hirsch (Léon), restaurateur, 104.
Hohenlohe (prince de), 200.
Hollander (Mme), 12.
Hollander (Mlle), 12, 17.
Hollet, 499.
Holmès (Augusta), 460, 531, 551.
Honoré (J.-M.), 83.
Honorius, 236.
Hortense (Reine), 239, 240.
Hospitalier, 408.
Huet d'Avranches, 466.
Hugo (Victor), 134, 233, 291, 407, 525.
Hulst (Mgr de), 252.
Hutin, 434.
Huysmans, 67.

I

Innocent II, XII.

J

Janvier de la Motte, 352.
Jaquinot d'Oisy, 121.
Jean d'Autriche (archiduc), 148.
Jérôme (prince), 223.
Joffrin, 197, 527.
Johnston (W.), 430.
Joubert, 18.
Judic, 465.
Jupiter, 234.
Jurien de la Gravière, 420.

K

Katz, 182.
Katzenellenboyen, 234.
Kauffmann, 508.
Keller, 438.
Kervéguen, VIII, 39.
Khan (Zadoc), XI, 95, 545.

Kolisch, 325.
Kryzanowski. V. Lacroix.
Kuss, 525.

L

La Bastide (baron de), 37.
Lacordaire, 285.
Lacroix (Sigismond), 46, 48, 107.
Lacuée de Cessac, 132.
Laferrière, 83.
Lafitte, 70.
La Forge (Anatole de), 525, 526.
Laguerre, 167.
Lahure, 288.
Laisant, 196, 198.
Lamartine, 16, 54.
Lambert (Tristan), 263.
Landau (Arthur), 116, 117.
Landerer, 116, 117.
Lanessan (de), 81.
Laoué, 352.
La Palisse, 235.
La Pommeraye, 279.
Lara (colonel), 459.
La Roche (de), 235.
La Rochebrochard (vicomte de), 37.
La Rochejacquelein, 231.
Laschka, 146.
Lasserre (Henri), 283, 284, 285.
La Trémoille, 235.
Laubardemont, 513.
Laucour, 350, 351.
Laur (Francis), 14, 26, 194, 525.
Laurens (Jean-Paul), 70.
Laurent (Charles), 139, 537, 539.
Laveissière, 15.
Laveissière (Emile), 15, 18, 21, 26.
Lavigne, 290.
Lebailly (Armand), 281.
Lebiez, 62, 511.
Lecoffre, éditeur, 401.
Lecointe (général), 488.
Lecouvreur (Adrienne), 41.
Lefèvre-Pontalis, 226.
Legouez, 261.
Legrand (Pierre), industriel, 489
Leibnitz, 330.
Le Hérissé, 177.
Lemaitre (Frédérick), 139, 440.
Lemaitre (Jules), 119.
Lemann (abbé), 201.
Lemoine (John), 84, 85, 86, 90.
Léon, restaurateur. V. Hirsch.
Le Play, 418.
Le Prevost de Launay, 65.
Leroux (Pierre), 187.
Lesguiller, 432.
Lesseps (Charles de), 361, 381, 382, 386, 387, 432, 434, 460.
Lesseps (Ferdinand de), 325, 325, 328, 329, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 356, 357, 360, 361, 375, 377, 378, 384, 385, 386, 392, 394, 395, 420, 421, 424, 425, 426, 427, 433, 434, 438, 440, 441, 442, 443, 444, 448, 449, 450, 451, 453, 455.
Lesseps (Mme F. de), 395, 396, 425, 458, 459.
Lesseps (Victor de), 460.
Lesseps (famille de), 460.
Letestu, 456.
Letouzey, 401.
Levaillant (Isaïe), 182.
Leverrier, 407.
Levesque, ancien maire, 25.
Lévi (du canal de Panama), 370.
Lévy, banquier, 101.
Lévy (Hippolyte), 125, 126, 127.
Lévy (Paul), 440, 534.
Liechtenstein (prince de), 146, 147.
Liégeois (J.), 511.
Liéven (Mme de), 238.
Liévin, 295.
Ligny (de), 235.
Linant-Bey, 343.
Lippmann, 72.
Littré, 6, 250.
Lœw (Georges), 370, 390.
Lœwenberg, 116.
Lœwy, 352.
Lombart, magistrat, 140.
Louis le Gros, xii.
Louis XIII, 466, 467.
Louis XIV, 11, 466, 467.
Louis XV, 132.
Louis XVI, 98, 149.
Louis-Napoléon (Prince impérial) 296.
Lucas (Chef de bureau à la Cie de Panama), 389.
Luccioni, 158.
Luguet, 469.
Lur-Saluces, 487.
Lusignan (de), 235.
Luques (de), VIII, 39.
Lyons (Lord), 199.

M

Macé (Gustave), 85, 86, 90.
Macé (Jean), 510.
Machaon, 235.
Mackau (baron de), 64, 65, 172, 180, 188, 428, 429, 435, 436, 446.
Mademoiselle (La Grande). V. Montpensier.
Maduell, 57.
Magnard, 178.
Magnin, 37.
Mahomet, XV.
Majorien, 529, 530,
Malherbe (de), 55, 56.
Malon (Benoît), 148.
Marchesi, 251
Maréchal (Henri). V. Lévy (Paul).
Maret (Henri), 428, 431, 433, 434, 446.
Marie-Antoinette, 38, 257.
Marillac, 513.
Mario Proth. V. Proth.
Mariotti, 353.
Marpon, 413.
Martel (Mme de), 16.
Martin-Feuillée, 447.
Martin-Sarzaud, 447.
Martinet, 270, 271, 272
Marx (Adrien), 22.
Masbou, 69, 70.
Massa (Marquis, de), 37.
Massa (Marquise de), 37.
Massicault, 121.
Mathieu (Général), 484.
Mathilde (Princesse), 16.
May (Elie), 133.
Mayer (Eugène), 125, 127, 137, 138, 173, 182, 318, 519, 551.
Mazzini, 339, 340.
Meffray (Comtesse de), 37.
Méhémet-Ali, 333.
Meilhac, 71.
Mercié, 70.
Mérimée, 238.
Merlin (Comtesse), 238.
Mermeix, 189, 327.
Merson (Luc-Olivier), 217.
Meyer (Arthur), 10, 137, 138, 175, 188, 238, 318, 388, 393, 396, 421, 440, 551.
Meyer (Jacques), 51, 77, 84, 127, 295, 318, 388, 452, 453, 507, 551.
Meyronnet (Baron de), 39.
Michel, député, 426.
Michel (L.), 430.
Michelet, 232, 453.
Miolane, 458.
Mirbel (Mme de), 243, 253.
Miribel (Général de), 483.
Mohrenheim (de), 198.
Moleux, 414, 415, 416.
Molina, 123.
Moltke (de), 302.
Mondion (de), 198.
Monet, 217.
Monnier (H.), 230.
Monselet, 46, 280.
Montaigne, 229, 320.
Montausier, 464.
Montefiore, 136.
Montesquiou (de), 132.
Montigny (Jean de), 234.
Montmorency (duc de), 37, 42.
Montmorency (les), 38.
Montpensier (duchesse de), 466, 467.
Montreuil (vicomtesse de), 37.
Moreau, 181.
Moreau (Gustave), 217.
Morès (marquis de), V, 39, 41, 59, 60.
Morny (duc de), 255.
Morny (duchesse de), 37.
Morpurgo (famille), 12.
Morton (ambassadeur), 308.
Mosé, 146.
Mun (A. de), 160, 521.
Muntaner (Ramon de), 236.
Murat (prince), 37.
Murat (princesse), 37.
Musset, 503.

N

Nadar, 42.
Nadaud, 16.
Napoléon Ier, XV, 487.
Napoléon III, 185, 222, 223, 226, 239, 242, 296, 350.
Naquet, 10, 137, 138, 140, 175, 179, 188, 189, 190, 551.
Negrelli, 343.
Néron, 522.
Nerval (Gérard de), 297.
Nicolay (de), 521.
Noblemaire, 263.
Nodier (Ch.), 239.
Norodom, 58.

O

Obrutscheff, 200.
Offenbach, 286.
Ohnet, 363.
Ollivier (Emile), 296.
Oppert (Jules), 237.
Oppert (de Blowitz), V. Blowitz.
Orléans (duc Henri d'), 182, 183.
Orléans (prince Henri d'), 150.
Ortega, 335.
Orth (Jean). V. Jean (archiduc).
Ostrévent (Thierry d'), 234.
Oudinot, 342.

P

Paimblant, 467.
Paponot, 430.
Paquelin, 408.
Pallas, 34.
Panoptès, 294.
Paradol. V. Prévost-Paradol.
Paris (comte de), 39, 149, 151, 167, 168, 172, 181, 182, 186, 187.
Pascal, 313.
Passy (Frédéric), 230.
Pasteur, 407.
Patti, 279.
Pédro (don), 141, 149.
Pélissier (maréchal), 426.
Pelletan, 409.
Percy (Roland de), 234.
Perigord (de), 235.
Perraud (Mgr), 266.
Perret (Paul), 195.
Perrin, 353.
Pesquidoux (de), 283.
Petit (Armand), 348.
Pétrone, 522.
Peytral, 358, 435.
Phidias, 233.
Philippe-Auguste, XIII.
Philoctète, 234.
Picard (Alfred), 71.
Pichegru, 181.
Pichon, 139.
Pick (de l'Isère), 281, 282.
Pie IX, 340.
Pierre-le-Grand, 11.
Pinard, 295, 296.
Pinart (du Comptoir d'Escompte), 11.
Pinart fils, 12, 17, 18.
Pinart (Mme), 11, 17.
Pinart (Mlle), 9.
Pirithoüs, 234.
Platon, 233.
Plessis (Albert de), 234.
Podalive, 234.
Poirson, 72.
Poisson, 499.
Polignac (de), 52.
Polipetès, 234.
Poniatowsky (prince), 39.
Pontigny, 115.
Poubelle, 224.
Poubelle (Mme), 224.
Pourpe (Mme), 54.
Pourtalès (comtesse de), 37.
Précy (J. de), 290.
Prévost-Paradol, 322, 415.
Prinet, magistrat, 18.
Protésilas, 234.
Proth (Mario), 44, 45, 290.
Proudhon, 187.
Puig-y-Puy, 55, 56, 57, 58, 63, 68, 69, 507.
Puig-y-Puig (Mme), 55, 56, 57.
Puig (Alexandre), 56.
Puig (Manuel), 57.

Q

Quesnay de Beaurepaire, 159, 175.
Quinaud, 133.
Quinet, 201, 322.

R

Rabelais, 111.
Racine, 44, 45.
Rambuteau (de), 244.
Ranc, 138, 139.
Randouin (Mme), 459.
Ravignan (R. P. de), 508.
Raynal, 195, 222, 551.
Rays (marquis de), 394.
Rebouleau, 71.
Reclus, 330, 331.
Reille (baron), 37, 42.
Reille (baronne), 37,
Reinach (famille de), 131.
Reinach, ministre (baron de), 132.
Reinach (comte de), 131.
Reinach (Jacques de), 133.
Reinach (Oscar de), 132.
Reinach, banquiers, 132.
Reinach, 84, 125, 130, 164, 237.
Reinach, journaliste, 132, 133, 136, 188, 189, 190, 551.

Renan, XII, XVI, 52, 267, 283, 287, 420, 515, 516.
Renard, chanteur, 7.
Renaud, 366.
Rénier (archiduc), 149.
Reyer, 27.
Reynard, 157.
Riancey (de), 283.
Riant (comte), 238, 239.
Ricard, 237.
Richard (Mgr), 124, 467.
Richaud, 58, 59, 60, 63, 69.
Richelieu, 257, 513, 514.
Richelieu (maréchal de), 277.
Richepin, 46, 47, 48.
Ricimer, 529.
Rigny (amiral de), 12.
Rigord, XIII.
Rispal (fille), 289.
Rivet, 65.
Robert le Pieux, XII.
Robert (Georges), 68.
Roche (Georges), 445.
Rochefort, 107, 261, 279.
Rodolphe (archiduc), 143, 144, 145, 149.
Rohling, 115.
Rondeleux, 427, 433, 435.
Rossel, 183.
Rossignol (Léon), 279.
Rothschild (Alphonse de), VI, XIX, 10, 19, 20, 24, 30, 32, 34, 35, 38, 39, 40, 41, 42, 49, 64, 67, 80, 81, 102, 111, 124, 150, 164, 182, 187, 188, 189, 191, 193, 194, 195, 197, 198, 238, 247, 2 3, 408, 412, 420, 455, 459, 505, 536, 542, 543, 544.
Rothschild (baronne Alphonse de), 36, 394.
Rothschild (Edouard de), 40.
Rothschild (Gustave de), 27, 28, 101, 102.
Rothschild (baronne Gustave de), 28.
Rothschild (baronne Nathaniel de), 394.
Rothschild, de Francfort, 26.
Rothschild, de Vienne, 102, 147, 148.
Rothschild (les), 10, 25, 26, 27, 36, 38, 90, 149, 419, 470.
Rouanet, 386, 430.
Rousseau (Anne-Joseph), 229.
Rousseau (Anne-Marie), 229.
Rousseau, 431, 432, 434.
Rousset (Camille), 269.
Rouvier, 66, 100, 108, 147, 196, 445, 446, 531, 532, 536.
Rude, 500.

S

Saarbruch (Eustache de), 234.
Sagan (princesse de), 153.
Saint Ambroise, 464.
Saint-Bonnet, 228.
Saint Cyprien, 464.
Saint-Genest, 469, 470.
Saint-Omer (Nicolas de), 234.
Saint-Paul, 503.
Saint-Pol, 465.
Saint-Sauveur (marquise de), 37.
Saint-Simon, 187, 299, 344.
Saint-Venant (de), 408.
Saint-Victor (Paul de), 290, 291.
Saint Vincent de Paul, 466.
Sainte-Beuve, 466.
Salis, député, 441, 442.
Salisbury (marquis de), 199.
Salverte (Mme de), 37.
Salvien, 96, 97.
Sand (Georges), 294.
Sand (Karl), 501.
Sans-Leroy (député), 427.
Santa-Maria, 332.
Sarcey (Francisque), XI.
Sardou, 407.
Sarrien, 425.
Sassoon (Edouard), 27, 28, 80.
Saulty (marquis de), 39
Saussier (général), 169, 185, 483.
Sautereau, 430.
Savine, 405, 406.
Say (Léon), 71, 144, 195, 197.
Schiller, 227.
Schœnebelé, 339.
Schœlcher, 83.
Schœner, 116.
Schopenhauer, 134, 237.
Schreyer, 75.
Schubert, 365.
Schyllok, 32.
Scribe, 260.
Sébillot, 43.
Secrétan, 18, 26.
Séguier, 416, 419.
Séjan, 34.
Seligmann, magistrat, 18, 388.
Seligmann, frères, 444.

Sellier, 343, 445.
Sellier (Mlle), 223
Sévigné (Mme de), 464.
Sidoine-Appolinaire, 523, 527, 528, 529, 532.
Sidney, 96.
Sicyes, 35.
Sigismer, 527.
Simon (Jules), XII, 71, 75, 84, 85, 90, 91, 286, 287.
Simon, fils, 91.
Soliman, 363.
Sophocle, 233.
Sordoillet, 348.
Sosa, 335.
Soulié, 42, 43.
Sourigues (député), 72, 440, 441, 445.
Spuller, 51, 121, 122, 198.
Starbuck, 343.
Stendhal, 322.
Stéphanie (princesse), 144.
Stephenson, 343.
Strauss, 139.
Suger, XII.
Sumien, 395.
Susini, 64.
Sylvestre (Théophile), 284.
Szerivaday, 332.

T

Tabuteau, 430.
Tacite, 33.
Taine, 23, 154.
Talabot (Jules), 343.
Talabot (Léon), 343.
Talabot (Paulin), 343.
Talleyrand, 35.
Tamberlick, 279.
Tanco, 443, 444.
Tapié, 290.
Tarente (prince de), 39.
Techener, 243.
Terrien (Louis), 452.
Theil (du), 501.
Thésée, 234.
Thevenet, 51, 66, 77, 80, 84, 127, 181, 196, 222, 435, 452, 453, 463, 492, 493, 494, 495, 507, 532.
Thiébaud (Georges), 167, 168, 169, 170, 172, 176, 178.
Thierry (Augustin), 232.
Thorn (de), 231.
Thomasset (amiral), 488.
Tibère, 33, 223.
Tirard, 325.
Tissot, peintre, 217.
Tisza, 149.
Thérésa, 288
Tocqueville (de), 340.
Tolstoï, 176.
Toucy (de), 235.
Toussenel, 31.
Tregaro (Mgr), 463.
Tresca, 408.
Trével (Robert de), 234.
Trochu, 303, 306.
Turr (général), 330, 334.
Turreau (général), 231.

U

Uzès (d'), VIII.
Uzès (duc d'), 39.
Uzès (duchesse d'), 138, 172, 173.

V

Valade, 46.
Valentin (général), 525.
Vallombrosa, VIII.
Veil-Picard, 488, 489, 490, 491.
Velpeau, 514, 515.
Verlaine, 92.
Véron (docteur), 254.
Veuillot (Eugène), 467.
Veuillot (Louis), 265, 322.
Veuillot (Mlle), 322.
Vieillot, 288, 289.
Villehardouin, 235.
Villèle (de), 52.
Vivien, ancien préfet de Police, 341.
Vivien, chef de bureau à la Compagnie de Panama, 389.
Volney, 201.

W

Waddington, 199, 200.
Wagner, 279.
Walpole, 151.
Washburne, 306, 307, 308.
Weill (Alex.), 95.
Weil (Élie), 145.
Weilen. V. Weill (Élie.)
Weiss, 415.
Whymper, 331, 375, 376, 430.
Wilhem, 279, 280.
Willette, 125, 137, 140, 141.

Wilson, 53, 84, 222, 189, 191, 492.
Wilson (Mme), 168.
Wladimir (grand duc), 101, 102.
Wolff (Albert), 72, 76, 394, 551.
Wolff (frères), 99.
Wolseley, 339.
Wright, 335.
Wyse (Lucien Bonaparte), 330, 331, 334.

X

X..... (Gaston de), 263, 264

Z

Zadoc-Khan. V. Khan.
Zafiropoulo, 531.
Zola, 7, 52, 211.
Zwingle, 96.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

DS
135
F83D76

Drumont, Edouard Adolphe
La dernière bataille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY